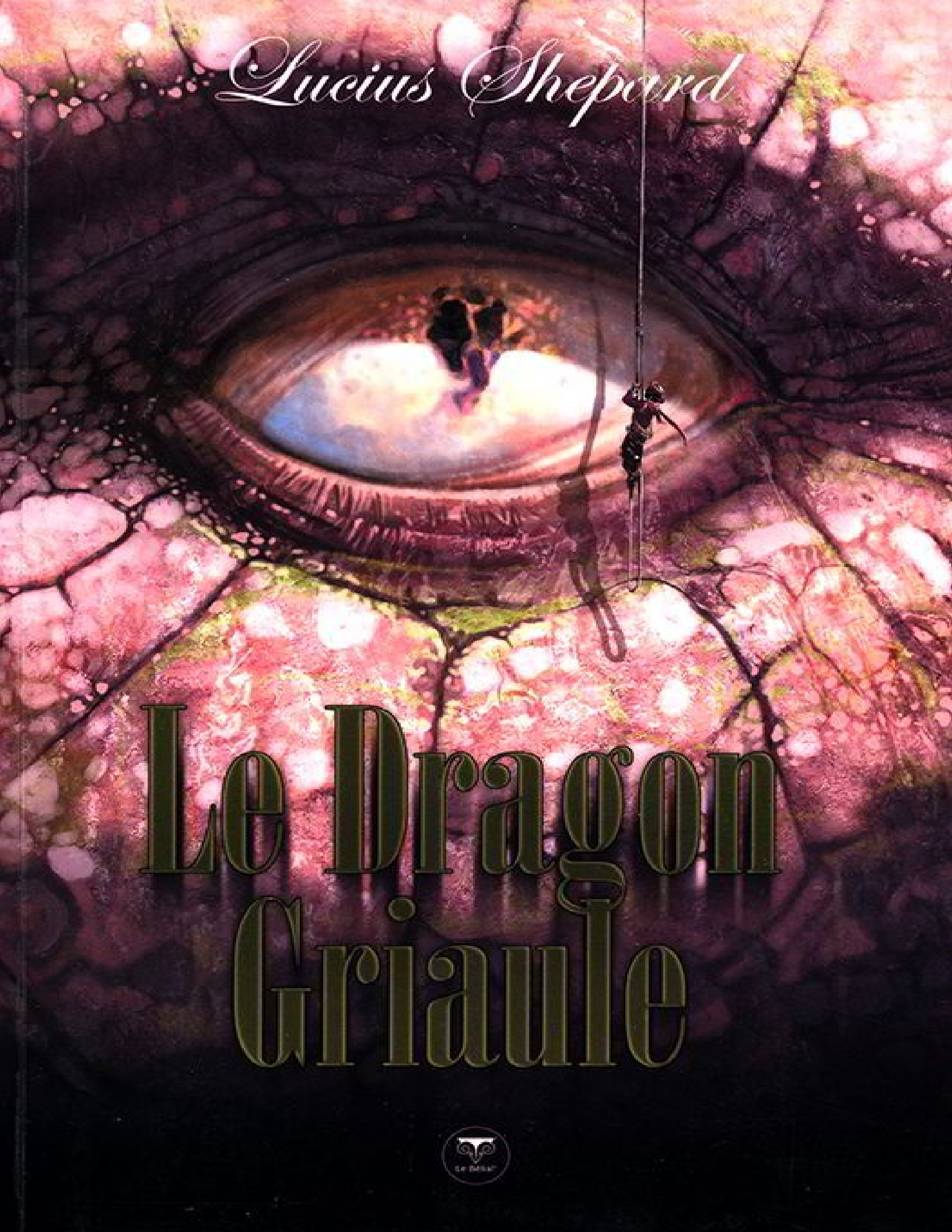
Lucius Shepard



Le Dragon Griaule

Lucius Shepard

Le Dragon Griaule

Ouvrage publié sous la direction de
Jean-Daniel Brèque & Olivier Girard

Traduit de l'anglais [US] par Jean-Daniel Brèque

L’Homme qui peignit le dragon Griaule

En dehors de celles de la *collection Sichi, les seules œuvres connues de Cattanay se trouvent à la Galerie de la ville de Ratisbonne : un groupe de huit huiles sur toile dont la plus remarquable s'intitule* Femme aux oranges. *Ces tableaux constituent son apport à une exposition d'élèves des beaux-arts inaugurée quelques semaines après qu'il eut quitté sa ville natale pour partir vers le Sud et gagner Teocinte afin d'y présenter sa proposition aux pères de la cité ; il est peu probable qu'il ait été avisé de leur accrochage, et encore moins qu'il ait été informé de l'accueil indifférent que leur réserva la critique. Pour un spécialiste moderne, le plus intéressant de ces tableaux, le plus révélateur des futures préoccupations de Cattanay, est sans doute l'*Autoportrait *qu'il a peint à l'âge de vingt-huit ans, soit un an avant son exil.*

La plus grande partie de la toile est une surface noire richement vernie, où l'on distingue vaguement les lattes d'un parquet. Deux balafres d'or traversent cette noirceur, encadrant une partie des traits émaciés de l'artiste ainsi que l'épaulette de sa chemise. L'effet de perspective incite à penser que nous contemplons l'artiste de haut, peut-être à travers un trou dans le toit, et qu'il lève vers nous des yeux éblouis de lumière tandis que ses lèvres se crispent en une grimace d'intense concentration. En voyant cette peinture pour la première fois, j'ai été frappé par l'atmosphère de tension qui en émanait. J'avais l'impression de découvrir un homme emprisonné dans la ténèbre derrière deux barreaux dorés, tourmenté par la possibilité de la lumière par-delà les murs. Et bien que ce soit là la réaction d'un historien de l'art et non celle, plus naïve et par conséquent plus fiable, d'un simple amateur, il m'a également semblé que cet enfermement était volontaire, que l'artiste n'aurait eu aucune peine à s'en affranchir, mais qu'il avait compris que ce sentiment d'incarcération était essentiel à son ambition, ce qui l'avait donc amené à s'enchaîner à ce déni de perception aussi pénible que totalement déraisonnable…

Reade Holland, Ph. D.

Méric Cattanay ou La Politique de la conception

I.

En 1853, dans un lointain pays du Sud, en un monde séparé du nôtre par la plus infime marge de possibilité, la vallée de Carbonales, une région fertile entourant la cité de Teocinte et réputée pour sa production d'argent, d'acajou et d'indigo, était placée sous la domination d'un dragon nommé Griaule. Il y avait d'autres dragons en ce temps-là, vivant pour la plupart sur des îlots rocheux à l'ouest de la Patagonie – de minuscules créatures irascibles, dont la plus grande avait à peine la taille d'une alouette. Mais Griaule était l'une des Bêtes géantes qui avaient régné sur un âge antique. Au fil des siècles, il avait grandi jusqu'à mesurer sept cent cinquante pieds au garrot et plus de six mille pieds de la queue au museau. (Il convient de préciser ici que la croissance des dragons n'était pas due à l'apport de calories, mais à l'absorption d'une énergie engendrée par le passage du temps.) N'eût été un charme mal jeté, Griaule aurait péri depuis plusieurs millénaires. Saisi de crainte à l'instant décisif, le sorcier dont la mission était de l'occire – et qui savait que l'effet de ricochet magique mettrait sa vie en péril – avait raté sa cible d'un pouce du fait de cette minuscule défaillance. Bien que l'on ait perdu toute trace du thaumaturge, Griaule était demeuré en vie. Son cœur avait cessé de battre, son souffle s'était tu, mais son esprit continuait d'écumer, d'émettre les sinistres vibrations qui asservissaient tous ceux qui restaient trop longtemps dans son champ d'influence.

La domination exercée par Griaule était indéfinie. Les habitants de la vallée attribuaient leur caractère grincheux aux années passées sous son ombre mentale, mais on connaissait d'autres régions dont les peuplades affichaient leur hostilité envers le reste du monde sans pour autant blâmer un dragon ; à les croire, c'était également l'influence de Griaule qui justifiait les raids qu'ils lançaient fréquemment sur leurs voisins, car ils étaient au fond des gens très pacifiques – mais, là encore, cela ne relevait-il pas tout simplement de la nature humaine ? La preuve la plus irréfutable de la primauté de Griaule, peut-être, c'était qu'en dépit de la fortune en argent offerte à quiconque le tuerait, personne n'y était encore parvenu. On avait élaboré des centaines de plans à cet effet, et tous avaient échoué, soit parce qu'ils étaient stupides, soit parce qu'ils étaient impraticables. Les archives de Teocinte débordaient de schémas décrivant des épées géantes animées par la vapeur et autres machines improbables, dont chacun des concepteurs, à force de séjourner dans la vallée, avait fini par rejoindre les rangs de sa population morose. Et ils poursuivaient le cours de leur vie, s'en allant parfois mais revenant toujours, liés à la vallée, jusqu'à ce jour du printemps 1853 où Méric Cattanay vint proposer que l'on peignît le dragon.

C'était un jeune homme efflanqué aux abondants cheveux noirs et au visage pincé ; il était vêtu d'une blouse de rapin et d'un large pantalon de paysan et agitait les bras pour souligner son propos. Ses yeux s'écarquillaient lorsqu'il était à l'écoute, comme si son cerveau était gorgé d'illumination, et, de temps à autre, il évoquait de façon incohérente « la manifestation conceptuelle de la mort en tant qu'œuvre d'art ». Et bien que les pères de la cité n'eussent aucune certitude sur ce point, bien qu'ils fussent prêts à le croire tout simplement affligé de manières contestables, il leur semblait quand même qu'il se moquait d'eux. Bref, cet homme n'était pas du genre auquel ils étaient enclins à se fier. Mais, comme il était venu à eux armé d'un monceau de tableaux et de diagrammes, ils se sentaient obligés de l'écouter avec attention.

« Je ne crois pas que Griaule pourrait percevoir une menace dans un processus aussi subtil que l'art, leur dit Méric. Nous procéderons comme si nous allions l'illustrer, orner son flanc d'une authentique vision, alors que cependant nous l'empoisonnerons avec la peinture. »

Les pères de la cité exprimèrent leur incrédulité et Méric attendit patiemment qu'ils se tussent. Il n'appréciait guère de traiter avec ces notables. Assis derrière leur longue table, la face revêche, sous un plafond noirci de suie évoquant la chape d'une sombre pensée qui leur serait commune, ils lui rappelaient les marchands de vins de Ratisbonne le jour où leur guilde avait refusé le portrait de groupe qu'il avait composé.

« La peinture est parfois une substance létale, reprit-il après qu'ils eurent cessé de maugréer. Prenez le vert Véronèse, par exemple. C'est un dérivé d'oxyde de chrome et de baryum. Une simple bouffée vous terrasserait. Mais nous devons mener cette entreprise avec sérieux. Si nous nous contentions de lui badigeonner le flanc, il verrait clair dans notre jeu. »

Pendant la première phase des opérations, expliqua-t-il, on construirait une tour de levage, équipée d'échelles et de monte-charge, qui prendrait appui sur les plaques supra-orbitaires du dragon ; ceci permettrait d'avoir accès à une plate-forme de chargement de sept cents pieds carrés, doublée d'un camp de base, que l'on aménagerait derrière l'œil. Selon ses estimations, quatre-vingt-un milliers de planches seraient nécessaires à leur construction et, si l'on affectait quatre-vingt-dix ouvriers à celle-ci, les travaux seraient achevés dans un délai de cinq mois. D'autres ouvriers, encadrés par des chimistes et des géologues, exploreraient le terrain environnant en quête de dépôts de calcaire (un matériau qui serait fort utile pour la couche d'apprêt) et de sources de pigments, soit organiques, soit minérales comme l'azurite et l'hématite. D'autres équipes auraient pour tâche de nettoyer le flanc du dragon des algues, de la peau morte et autres résidus, puis de laminer la surface des écailles avec de la résine.

« Il serait plus facile de les blanchir à la chaux vive, ajouta-t-il. Mais en procédant ainsi, nous perdrions les couleurs et les reliefs dus à la croissance et au vieillissement, et je pense que ces formes définiront la nature de notre création. Sinon, celle-ci ne serait qu'un vulgaire tatouage ! »

On installerait des citernes, des moulins à roue pour séparer les pigments du minerai brut, des moulins à billes pour les pulvériser, des malaxeurs pour les mélanger à l'huile. On installerait des cuves d'ébullition et des tours de calcination – des fournaises de quinze pieds de haut produisant la chaux vive utilisée pour la fabrication de la colle.

« Afin d'être plus accessibles, toutes ces installations se trouveront sur le crâne du dragon, dit-il. Plus précisément sur la plaque fronto-pariétale. » Il consulta ses notes. « Laquelle, d'après mes informations, fait trois cent cinquante pieds de large. Est-ce que cela vous semble exact ? »

La plupart des pères de la cité étaient abasourdis par cette perspective, mais l'un d'eux réussit à acquiescer et un autre demanda : « Combien de temps mettra-t-il à mourir ?

— Difficile à dire, lui répondit-on. Qui sait quelle quantité de poison il est capable d'assimiler ? Cela ne prendra peut-être que quelques années. Mais, dans le pire des cas, en quarante ou cinquante ans, ses écailles auront laissé passer une quantité de produits chimiques suffisante pour affaiblir son squelette, et il s'effondrera comme une grange rongée par la pourriture.

— Quarante ans ! s'exclama l'un des sages.

— Ou cinquante. » Méric sourit. « Cela nous laissera le temps de porter l'œuvre à son achèvement. » Il franchit les quelques pas le séparant de la fenêtre et contempla les maisons en pierre blanche de Teocinte. C'était maintenant que ça se corsait, mais s'il ne s'était pas trompé sur ces notables, jamais ils ne le croiraient si la tâche leur semblait trop facile. Ils devaient avoir l'impression de faire un sacrifice, de s'attacher corps et âme à une noble entreprise. « Si quarante ou cinquante ans sont nécessaires, reprit-il, le projet épuisera vos ressources. En bois, en cheptel, en minéraux. Tout cela finira par succomber à l'usure. Vos vies aussi seront transformées. Mais je vous garantis que vous serez débarrassés de lui. »

Les pères de la cité poussèrent des cris outragés.

« Voulez-vous vraiment le tuer ? s'écria Méric en allant se planter devant eux, les deux poings sur la table. Cela fait des siècles que vous attendez un sauveur qui lui coupera la tête ou le pulvérisera dans un nuage de fumée. Jamais cela ne se fera. Oubliez les solutions de facilité. Mais je vous en propose une aussi pratique qu'élégante. Exploiter la terre même qu'il domine afin de le détruire. Ce ne sera *pas* facile, mais vous en *serez débarrassés.* Et c'est bien ce que vous voulez, n'est-ce pas ? »

Ils échangèrent des regards en silence, et il vit qu'ils le pensaient capable de tenir ses promesses et se demandaient si le coût n'était pas trop élevé.

« J'aurai besoin de cinq cents onces d'argent pour embaucher des ingénieurs et des artisans, reprit Méric. Réfléchissez-y. Je vais consacrer quelques jours à examiner votre fameux dragon… à inspecter ses écailles et autres détails. À mon retour, vous me donnerez votre réponse. »

Les pères de la cité grommelèrent, se grattèrent la tête, mais, au bout du compte, acceptèrent de soumettre sa proposition aux corps constitués. Ils demandèrent un délai de réflexion d'une semaine et confièrent à Jarcke, la mairesse de Hangtown, le soin de lui faire découvrir Griaule.

La vallée, qui s'étendait sur soixante-dix milles du nord au sud, était bordée de part et d'autre par des collines boisées dont les flancs fripés et les crêtes épineuses accréditaient l'idée que des bêtes sommeillaient au-dessous d'elles. En contrebas, on cultivait la banane, la canne à sucre et la pastèque, et, entre les parcelles, on trouvait des palmiers, des arbousiers et, de temps à autre, des figuiers pareils à des sentinelles. Jarcke et Méric descendirent de cheval au bout d'une demi-heure pour grimper sur un sentier en pente douce qui s'insinuait entre deux collines. En sueur, hors d'haleine, Méric déclara forfait au tiers de l'ascension ; mais Jarcke continua sa route sans remarquer sa défaillance. Par nature, elle était aussi abrupte que son nom : une femme courtaude au visage tanné par le soleil. Bien qu'elle parût de dix ans plus vieille que Méric, elle avait à peu près son âge. Elle portait une tunique grise serrée à la taille par un ceinturon de cuir, où étaient passés quatre poignards de jet, et un rouleau de corde en bandoulière.

« C'est encore loin ? » lança Méric.

Elle se retourna en plissant le front. « Tu es sur sa queue. Le reste de son corps est de l'autre côté de cette colline. »

Un pic à glace poignarda l'abdomen de Méric et il baissa les yeux sur l'herbe, s'attendant à la voir s'effacer pour révéler des écailles miroitantes.

« Pourquoi on n'a pas gardé les chevaux ? demanda-t-il.

— Ils n'aiment pas venir par ici. » Elle eut un grognement amusé. « La plupart des gens non plus, d'ailleurs. » Et elle reprit sa route.

Trente minutes de marche, et ils arrivèrent sur l'autre flanc de la colline, celui qui surplombait la vallée. La pente était toujours ascendante, mais à un moindre gradient. Des chênes étiques et contrefaits poussaient au sein des buissons de cerisiers de Virginie, des insectes bourdonnaient parmi les hautes herbes. On aurait cru se trouver sur un plateau large de plusieurs centaines de pieds ; mais, devant eux, là où naissait une pente marquée, quantité d'épaisses colonnes d'un noir teinté de vert jaillissaient de la terre. Entre elles se déployaient des membranes de cuir, encroûtées de mottes de terre et festonnées de mousse. On eût dit les vestiges d'une antique palissade, et il en émanait le souffle spectral des ruines du passé.

« Ça, c'est les ailes, dit Jarcke. Le plus gros d'entre elles est enfoui, mais on en distingue des bribes sur le flanc de la falaise, et à proximité de Hangtown, il y a des coins où on peut se promener à leur ombre… sauf que je te le déconseille.

— J'aimerais jeter un coup d'œil au bord du précipice », dit Méric, incapable de détacher son regard de ces ailes ; bien que la surface des feuilles luisît au soleil brûlant, les ailes semblaient absorber toute lumière, comme si leur âge et leur étrangeté les dispensaient de toute réflexivité.

Jarcke le conduisit dans un bosquet où chênes et fougères enchevêtrés projetaient une pénombre verdâtre et où la terre semblait grimper vers les hauteurs. Elle boucla sa corde autour d'un chêne et en passa l'autre extrémité autour de la taille de Méric. « Tire une fois quand tu veux t'arrêter, deux quand tu veux être hissé », dit-elle, et elle commença à donner du mou afin qu'il pût reculer pendant qu'elle le retenait.

Lorsque Méric s'enfonça dans le bosquet, les fougères lui chatouillèrent la nuque et les feuilles de chêne lui piquèrent les joues. Soudain, il émergea en plein soleil. En baissant les yeux, il découvrit que ses pieds étaient calés sur un repli de l'aile du dragon, et, en les levant, il vit que celle-ci disparaissait sous un tapis de terre et de végétation. Après être descendu d'une douzaine de pieds supplémentaires, il tira sur la corde et se tourna vers le nord pour laisser courir son regard sur l'énorme renflement du flanc de Griaule.

Les écailles étaient des hexagones irréguliers de trente pieds de large sur quinze de haut ; leur couleur était un or pâle nuancé de vert, mais il y en avait aussi des blanches, drapées dans des lambeaux de peau morte, et d'autres recouvertes d'une mousse viride, et l'immense majorité d'entre elles étaient marbrées d'algues et de lichens qui semblaient dessiner les caractères d'un alphabet ophidien. Les oiseaux avaient niché dans les fêlures, les fougères avaient poussé dans les interstices, tels des milliers de panaches verts frémissant sous la brise. Méric eut le souffle coupé en contemplant l'immensité de ce jardin suspendu – on eût dit une lune fossile à la courbure prononcée. L'idée de tous les siècles accumulés dans ces écailles lui donna le vertige, et il s'aperçut qu'il n'arrivait pas à détourner les yeux, comme s'ils restaient rivés à ce panorama pendant que son âme se flétrissait à mesure qu'il prenait conscience de la masse et de l'intemporalité de cette créature sur laquelle il rampait comme une mouche. Il perdit toute distance par rapport à la scène : le flanc de Griaule était plus vaste que le ciel, pourvu de sa propre gravité potentielle, et il lui semblait totalement raisonnable de marcher dessus sans jamais courir le risque de choir. C'est donc ce qu'il décida de faire, mais Jarcke, interprétant la tension de la corde comme un signal, le ramena vers elle, le traînant sur l'aile puis à travers les fougères, jusqu'à ce qu'il regagnât la clairière. Il resta allongé à ses pieds, muet, le souffle court.

« L'est gros, l'animal, hein ? » lança-t-elle en souriant.

Une fois que Méric put tenir sur ses jambes, ils se dirigèrent vers Hangtown ; mais ils n'avaient pas parcouru cent verges, le long d'un sentier sinuant entre les buissons, que Jarcke dégaina l'un de ses poignards pour le lancer sur une créature de la taille d'un raton laveur qui venait de surgir devant eux.

« Un siffleur, dit-elle en s'agenouillant près du cadavre afin de récupérer le poignard planté dans sa gorge. Ainsi nommé parce qu'il siffle en chargeant. Ça bouffe des serpents, mais ça s'attaque aussi aux enfants imprudents. »

Méric mit un genou à terre. Si le corps de l'animal semblait recouvert de poils noirs et ras, sa tête s'avérait glabre et d'une lividité cadavérique, avec une peau aussi plissée que s'il était resté trop longtemps dans l'eau. Il avait des yeux minuscules, un museau aplati et des mâchoires disproportionnées qui s'ouvraient sur des crocs redoutables.

« C'est des bestioles au dragon, expliqua Jarcke. Elles vivaient dans son trou du cul. » Elle serra l'extrémité d'une patte, en faisant jaillir des griffes incurvées. « Elles restaient accrochées là pour s'attaquer aux animaux qui s'approchaient trop près. Et quand les proies se faisaient rares… » Elle

souleva la langue avec son poignard : elle était criblée de petites pointes qui la faisaient ressembler à une râpe à bois. « Eh bien, ces saletés léchaient Griaule pour bouffer. »

Vu de Teocinte, le dragon était apparu à Méric comme un élément du paysage, un gros lézard où subsistait encore une étincelle de vie, un résidu de sensibilité ; mais il commençait à se dire que cette étincelle de vie était bien plus complexe que tout ce qu'il avait pu concevoir.

« D'après ma grand-mère, reprit Jarcke, les dragons de jadis pouvaient s'envoler vers le soleil en un clin d'œil et retourner dans leur monde, et quand ils revenaient, ils rapportaient ici les siffleurs et autres créatures. Ils étaient immortels, qu'elle disait. Seuls les plus jeunes venaient chez nous car par la suite, ils devenaient trop gros pour voler sur Terre. » Jarcke fit une grimace. « Je sais pas si je dois croire ça.

— Alors tu es une imbécile », lâcha Méric.

Jarcke releva vivement la tête, les doigts tendus vers son ceinturon.

« Comment peut-on vivre ici et ne *pas* croire cela ? dit-il, surpris de s'entendre défendre un mythe avec autant de ferveur. Bon Dieu ! Ce… » Il se tut en la voyant esquisser un sourire.

Elle claqua la langue, apparemment ravie par quelque chose. « Allez, viens. Je veux être rendue à l'œil avant le crépuscule. »

Les ailes repliées de Griaule, totalement recouvertes d'herbes, de buissons et d'arbustes, formaient deux éminences pointues, et dans leur ombre se trouvaient Hangtown et l'étroit lac autour duquel elle s'était étendue. D'après Jarcke, ce lac provenait d'une rivière qui prenait sa source dans la colline située derrière le dragon et coulait à travers les membranes de son aile pour cascader sur son épaule. C'était splendide, ce qu'on voyait sous cette aile. Des fougères et des cataractes, partout. Mais le lieu était mauvais. De loin, la ville semblait pittoresque : cabanes rustiques, cheminées fumantes. À mesure qu'ils s'en approchaient, toutefois, les cabanes devenaient des masures bâties de guingois, avec fenêtres brisées et planches pourries ; sur le lac à la surface huileuse flottaient des abats et des détritus. Exception faite de quelques hommes paressant devant leur porte, qui gratifièrent Méric d'un regard méfiant et Jarcke d'un salut maussade, il n'y avait personne dans les rues. Les mauvaises herbes frissonnaient sous la brise, les araignées trottinaient entre les maisons et l'atmosphère était empreinte de torpeur et de dissolution.

Jarcke semblait gênée par sa ville. Elle ne chercha pas à lui en présenter les habitants, ne s'arrêtant que le temps d'attraper un rouleau de corde dans l'une des bâtisses, mais, comme ils progressaient entre les ailes pour gagner ensuite le cou hérissé d'épines – une forêt de pointes en or vert brunies par le couchant –, elle lui expliqua comment ils tiraient de Griaule leur maigre subsistance. Les herbes cueillies sur son dos étaient réputées comme charmes et médications, ainsi que les lambeaux de peau morte ; les artefacts légués par les précédentes générations avaient une certaine valeur aux yeux des collectionneurs.

« Et puis il y a les chasseurs d'écailles, dit-elle avec une moue de dégoût. Henry Sichi, de Port-Chantay, en offre un bon prix et, même si ça porte la poisse à ce qu'on dit, les plus audacieux vont jusqu'à les attaquer au burin pour les aider à tomber plus vite. »

L'épine poussant au-dessus des yeux de Griaule était spiralée comme une corne de narval et s'incurvait vers les ailes. Jarcke passa deux cordes dans les pitons qui y étaient fixés, noua la première autour de sa taille et la seconde autour de celle de Méric ; elle le pria d'attendre et entama sa descente en rappel. Quelques instants plus tard, elle lui demanda de la suivre. Il fut pris d'un nouvel accès de vertige en descendant ; loin, loin en bas, il aperçut un pied griffu, des crocs festonnés de mousse saillant d'une mâchoire démesurément longue ; puis il se mit à tourner sur lui-même et se cogna aux écailles. Jarcke l'attrapa et l'aida à s'asseoir sur le rebord de l'orbite.

« Merde ! » fit-elle en tapant du pied.

Sur l'écaille voisine, une section longue de trois pieds se mit à ramper avec lenteur. En regardant plus attentivement, Méric vit que si sa couleur et sa texture étaient identiques à celles de l'écaille, elle était séparée de celle-ci par une ligne aussi fine qu'un cheveu. Jarcke, une grimace de dégoût aux lèvres, continua d'effrayer la créature jusqu'à ce qu'elle fût hors de portée.

« C'est un pellicul, répondit-elle lorsqu'il lui demanda de quoi il s'agissait. Un genre d'insecte. Il a une longue trompe qu'il glisse entre ses écailles pour lui pomper le sang. Tiens, regarde. » Elle lui désigna une volée d'oiseaux qui rasait le flanc de Griaule ; un morceau d'or pâle s'en détacha et chut dans la vallée. « Les oiseaux les font tomber et leur bouffent les tripes quand ils se sont explosés au sol. » Elle s'accroupit près de lui et, au bout d'un temps, demanda : « Tu penses vraiment pouvoir y arriver ?

— À tuer le dragon, tu veux dire ? »

Elle acquiesça.

« Certainement », déclara-t-il, avant d'ajouter ce mensonge : « J'ai passé des années à élaborer ma méthode.

— Si tu dois stocker toute la peinture sur sa tête, comment tu feras pour la transporter là où tu dois peindre ?

— Pas de problème. On installera un réseau de conduites. »

Elle opina une nouvelle fois. « T'es un malin, toi », dit-elle ; et comme Méric, flatté, faisait mine de la remercier du compliment, elle l'interrompit pour dire : « Ça n'a rien de spécial. Être malin, c'est de naissance, c'est comme être grand. » Elle lui tourna le dos pour clore la conversation.

Quoique un peu las de s'émerveiller de tout, Méric ne put s'empêcher de tomber en arrêt devant l'œil. Large de soixante-dix pieds et haut de cinquante, il était protégé par une membrane opaque et luisante, étrangement vierge d'algues et de lichens, derrière laquelle on devinait des masses de couleur. Alors que le soleil rougeoyant achevait de sombrer entre deux lointaines collines, cette membrane frémit puis s'ouvrit en son centre. Avec la lenteur cérémonieuse d'un rideau de théâtre, les deux moitiés s'écartèrent pour révéler la lumière de l'humeur aqueuse. Terrifié à l'idée d'être vu par Griaule, Méric se leva d'un bond, mais Jarcke l'immobilisa.

« Tiens-toi tranquille et regarde. »

Il n'avait pas le choix – l'œil le magnétisait. La pupille était fendue et d'un noir sans relief, mais l'humeur aqueuse… jamais il n'avait vu de bleus, d'ors et d'écarlates aussi éclatants. Ce qu'il avait pris de prime abord pour de vagues reflets, d'étranges réfractions du soleil couchant, étaient en fait des réactions photiques d'une nature inconnue. Des ronds de sorcière lumineux naissaient dans les profondeurs de l'œil, formaient en grandissant des roues à moyeu, envahissaient l'humeur aqueuse où ils s'effaçaient… pour être remplacés par un nouveau contingent. Il sentit déferler en lui la pression du regard de Griaule, de son antique esprit, et, comme en réponse à cette pression, des souvenirs remontèrent à la surface de ses pensées. Des souvenirs particulièrement vifs. Le bol d'eau où il rinçait ses pinceaux figé par une nuit de gel hivernal : une délicate fleur d'un jaune boueux, aux pétales fracturés. Un archipel de peaux d'orange que sa maîtresse avait semées sur le sol de l'atelier. La colline de Jokenam sur laquelle il avait dessiné au point du jour les toits enneigés de Ratisbonne, pareils à des fragments de pavés éparpillés à ses pieds, sous des nuages bas et gris que transperçaient des rais de lumière argentés. On eût dit que ces images étaient évoquées pour être soumises à son examen. Puis elles s'en furent, balayées par ce qui semblait aussi un souvenir sans pour autant lui être familier. Il s'agissait essentiellement d'un paysage de lumière dans lequel il volait vers les hauteurs. Tout autour de lui, ce n'étaient que prismes et entrelacs de feu iridescent, une

omniprésente cataracte lumineuse dont il parvint enfin au cœur aveuglant, son propre cœur gonflé de joie par sa force, sa maîtrise.

Le soir était tombé lorsque Méric finit par se rendre compte que l'œil était fermé. Il avait la bouche grande ouverte, les yeux dolents à force d'avoir regardé et la langue collée au palais. Assise dans l'ombre, Jarcke demeurait immobile.

« C'est… » Il dut déglutir pour s'éclaircir la gorge. « C'est pour ça que tu vis ici, n'est-ce pas ?

— En partie, répondit-elle. D'ici, je vois venir les choses. Des choses à admirer, des choses à étudier. »

Elle se leva, gagna le rebord de l'orbite et cracha dans le vide ; en contrebas s'étirait la vallée, grise et irréelle, et les replis des collines étaient à peine visibles dans l'obscurité.

« Je t'ai vu venir », dit-elle.

Huit jours plus tard, à l'issue d'une longue exploration et de maintes conversations, ils redescendirent à Teocinte. Celle-ci ressemblait à un champ de bataille – fenêtres cassées, murs couverts de slogans, rues jonchées d'éclats de verre, de lambeaux de drapeaux et autres détritus –, comme si elle avait servi de théâtre à une émeute ou à une fête. Ce qui était le cas. Les pères de la cité reçurent Méric à l'hôtel de ville et lui apprirent que son plan avait été approuvé. Ils lui offrirent un coffre contenant cinq cents onces d'argent et déclarèrent que toutes les ressources de la communauté étaient à sa disposition. Ils lui proposèrent un chariot et une escorte pour se rendre à Ratisbonne avec le coffre et lui demandèrent si l'on pouvait entamer les travaux préliminaires en son absence.

Méric soupesa l'un des lingots d'argent. Sous son éclat glacé, il aperçut l'objet de son désir : deux années de liberté, trois peut-être, durant lesquelles il pourrait travailler à son œuvre sans être contraint d'accepter de commandes. Mais la confusion l'habitait désormais. Il jeta un coup d'œil à Jarcke : le regard tourné vers la fenêtre, elle le laissait décider seul. Il reposa le lingot dans le coffre et en referma le couvercle.

« Il faudra envoyer quelqu'un d'autre », dit-il. Et, tandis que les pères de la cité échangeaient des regards en biais, il s'esclaffa de la facilité avec laquelle il avait renoncé à tous ses rêves, à toutes ses espérances.

Onze ans avaient passé depuis mon dernier séjour dans la vallée, douze depuis le début des travaux de peinture, et j'ai été consterné par les changements survenus. Toute trace de verdure, arbres y compris, avait disparu de la plupart des collines. Mais c'était naturellement Griaule qui avait subi le plus d'altérations. On avait accroché des échafaudages à son dos ; des artisans suspendus à un réseau arachnéen de cordes rampaient sur son flanc ; et on avait peint ou apprêté toutes les écailles qui devaient l'être. La tour de levage montant jusqu'à son œil grouillait d'ouvriers et, la nuit, les cuves d'ébullition et les tours de calcination édifiées sur son crâne crachaient leurs flammes et leur fumée vers les hauteurs, donnant l'impression d'une fonderie dans les cieux. À ses pieds s'étendait une ville champignon peuplée de prostituées, de prolétaires, de joueurs, de vauriens et de soldats : devant le coût prohibitif du projet, les pères de la cité avaient créé une milice, qui pillait régulièrement les États voisins de Teocinte et avait posté des forces d'occupation dans certaines régions. Dans les enclos des abattoirs se massaient des troupeaux d'animaux terrorisés attendant d'être transformés en huile et en pigments. Dans les rues cahotaient des chariots chargés de minerais et de végétaux. J'avais moi-même transporté une cargaison de garance pour produire un pigment rosé.

Il n'était pas facile d'obtenir un rendez-vous avec Cattanay. Bien qu'il ne participât point aux

travaux de peinture proprement dits, il était tout le temps en réunion avec les ingénieurs et les artisans, quand il ne se consacrait pas à l'aspect logistique de son entreprise. Lorsque je parvins enfin à le rencontrer, je vis qu'il avait changé de façon aussi drastique que Griaule. Ses cheveux avaient viré au gris, de profondes rides lui creusaient le visage et son épaule droite était affligée d'une étrange bosse – souvenir d'une mauvaise chute. Il se fendit d'un sourire amusé quand je lui déclarai que je souhaitais acheter son œuvre, rassembler les écailles après la mort de Griaule, et je ne pense pas qu'il m'ait pris au sérieux. Mais la dénommée Jarcke, qui ne le quittait pas d'une semelle, lui assura que j'étais un homme d'affaires responsable et que j'avais déjà acquis les os et les crocs de Griaule, ainsi que la terre sur laquelle reposait son ventre (que j'ai réussi à revendre en vantant ses propriétés magiques).

« Enfin, fit Cattanay, il faut bien que ça appartienne à quelqu'un, je suppose. »

Il me conduisit au-dehors pour que nous contemplions l'œuvre.

« Vous ne les disperserez pas ? demanda-t-il.

— Non, lui assurai-je.

— Si vous me le garantissez par écrit, alors elles sont à vous. »

Comme je m'étais attendu à un long et pénible marchandage, je fus quelque peu surpris par sa réaction ; mais la question qu'il me posa ensuite me surprit encore plus.

« Vous trouvez ça bon ? »

Cattanay ne considérait pas son œuvre comme le fruit de son *imagination ; à ses yeux, il se contentait de mettre en relief les formes qui apparaissaient sur le flanc de Griaule et, comme de nouvelles formes étaient produites après que la peinture eut séché, cela l'obligeait à réviser son travail en permanence. Il se considérait comme un artisan plutôt qu'un artiste. Et pour répondre à la question qu'il venait de me poser, on venait des quatre coins du monde pour s'émerveiller de son œuvre. Certains affirmaient discerner des aperçus de l'avenir dans la surface étincelante de la peinture ; d'autres subissaient des expériences transfiguratrices ; d'autres encore – artistes eux-mêmes – tentaient de capter un peu de l'œuvre sur leur toile, espérant se faire une réputation en produisant une copie passable de l'art de Cattanay. L'œuvre était de nature abstraite, une coulée d'or pâle sur le flanc du dragon ; mais, enfouies sous la surface laminée des écailles, affleuraient des myriades de couleurs iridescentes qui, à mesure de la course du soleil dans le ciel, en fonction des variations du jour, façonnaient d'innombrables formes et figures qui semblaient animées d'un mouvement incessant. Je ne tenterai pas d'en dresser la nomenclature, car il y en avait un nombre infini ; et elles étaient aussi variées que les conditions dans lesquelles on les observait. Mais je puis dire que le jour où j'ai rencontré Cattanay, moi qui suis le sens pratique même, un homme exempt de la moindre fibre visionnaire, j'ai eu l'impression de plonger dans l'œuvre comme en un tourbillon, de traverser des géométries de lumière, des entrelacs d'arc-en-ciel qui se tissaient comme se tisse le liseré des nuages, et de voir défiler des orbes, des spirales et des roues fulgurantes…*

Henry Sichi

Du commerce de Griaule

II.

Plusieurs femmes étaient entrées dans la vie de Méric depuis son arrivée dans la vallée ; la plupart étaient attirées par sa célébrité croissante et ses liens avec le mystère du dragon, et c'était aussi pour cela qu'elles finissaient par ressortir de sa vie, se sentant à la fois négligées et découragées. Mais Lise se distinguait d'elles pour deux raisons. Primo, parce qu'elle aimait sincèrement Méric ; secundo, parce qu'elle était mariée – à un dénommé Pardiel, le contremaître de la tour de calcination. Si elle ne l'aimait pas comme elle aimait Méric, elle le respectait pourtant et n'aurait accepté de rompre avec lui qu'après mûre réflexion. Méric n'avait jamais connu d'âme aussi introspective. Plus jeune que lui de douze ans, elle était belle et élancée, avec des cheveux méchés de blond et des yeux marron qui semblaient virer au noir et regarder en elle-même lorsqu'elle était d'humeur pensive. Elle avait l'habitude d'analyser tout ce qui l'affectait, prenant du recul par rapport à ses émotions et les examinant comme elle l'aurait fait d'insectes étranges qu'elle aurait trouvés grouillant sur sa jupe. Bien que son penchant pour l'auto-analyse instaurât entre eux une certaine distance, Méric le considérait comme une vertu déconcertante. Affligé à son tour de la maladie d'amour, il ne trouvait aucun défaut à son amante. Une année durant, ils furent aussi heureux qu'on pouvait espérer l'être ; ils devisaient à n'en plus finir, se promenant main dans la main, et, lorsque Pardiel faisait des heures supplémentaires et dormait près de ses fours, ils passaient la nuit à faire l'amour dans les cavernes qui s'ouvraient sous les ailes du dragon.

Ce lieu persistait à avoir mauvaise réputation. À en croire la rumeur, il y vivait une créature bien plus dangereuse que les siffleurs et les pelliculs, que l'on rendait responsable de toutes les disparitions inexpliquées, y compris celles des ouvriers mécontents de leur sort. Méric, toutefois, n'accordait aucun crédit à ces rumeurs. Il commençait à croire que Griaule l'avait choisi comme exécuteur testamentaire et que jamais le dragon ne permettrait qu'il fût blessé ; en outre, c'était le seul endroit qui leur garantissait un semblant d'intimité.

Un escalier mal dégrossi conduisait en dessous de l'aile, avec des marches et une rambarde taillées dans les écailles – l'œuvre de chasseurs d'écailles, sans aucun doute. Il était dangereux d'accès, situé comme il l'était six cents pieds au-dessus du sol ; mais Lise et Méric veillaient toujours à s'encorder et, au fil des mois, ils s'y étaient adaptés, encouragés en cela par leur passion dévorante. Leur coin préféré se trouvait à cinquante pieds de l'entrée (Lise refusait d'aller plus loin ; lui ne partageait pas sa terreur), à proximité d'une chute d'eau qui gouttait sur les replis de cuir, leur conférant un éclat franchement minéral. Son étrange beauté le faisait ressembler à une galerie hantée. Des lambeaux de peau morte pendaient dans l'ombre, pareils à des ectoplasmes déchirés ; des fougères poussaient sur les hampes, lesquelles étaient plus épaisses que les piliers d'une cathédrale ; des alouettes filaient dans la noirceur de l'air. Parfois, allongé près de son amante à l'abri d'un repli de l'aile, Méric imaginait que les battements de leurs cœurs étaient seuls à animer le lieu, que l'eau cesserait de couler, et les alouettes de voler, dès qu'ils en auraient disparu. Il avait une foi inébranlable en la puissance transformatrice de leur affection, et, un matin, alors qu'ils se rhabillaient pour retourner à Hangtown, il lui demanda de partir avec lui.

« Dans un autre coin de la vallée ? » Elle partit d'un rire triste. « À quoi bon ? Pardiel nous y suivrait.

— Non. Dans un autre pays. N'importe où, loin d'ici.

— On ne peut pas, dit-elle en décochant à l'aile un coup de pied. Pas tant que Griaule sera en vie. Tu as oublié ou quoi ?

— On n'a pas encore essayé.

— D'autres l'ont fait.

— Mais nous, nous serions assez forts. J'en suis sûr !

— Tu es un romantique », dit-elle, morose, et elle se tourna vers la vallée, visible par-delà la courbure du dos de Griaule. L'aurore bariolait les collines d'écarlate et même les pointes des ailes émettaient un éclat rouge terne.

« Bien sûr que je suis un romantique ! » Il se leva d'un bond, furieux. « Quel mal y a-t-il à cela ? »

Elle poussa un soupir exaspéré. « Jamais tu ne quitterais ton travail. Et même si tu y arrivais, que ferais-tu ensuite ? Comment…

— Pourquoi faut-il que tu anticipes toujours les problèmes ! s'écria-t-il. Je deviendrai tatoueur d'éléphants ! Je peindrai des fresques sur le torse des géants, j'enluminerai la bosse des baleines ! Qui d'autre serait plus qualifié que moi ? »

Elle sourit et il sentit sa colère s'évaporer.

« Ce n'est pas ce que je voulais dire, déclara-t-elle. Je me demandais seulement si tu pourrais te satisfaire d'autre chose. »

Elle lui tendit une main pour qu'il l'aide à se lever et il l'attira contre lui. Tandis qu'il l'étreignait, humant le parfum de vanille que dégageaient ses cheveux, il vit une petite silhouette découpée à contrejour sur fond de vallée. Elle lui semblait irréelle – on eût dit un homoncule noir – et, même lorsqu'elle s'avança vers lui, devenant de plus en plus grosse, elle ressemblait non pas tant à un homme qu'à un trou de serrure magique s'ouvrant sur une colline écarlate. Mais à sa démarche chaloupée, à ses larges épaules, Méric identifia sans peine Pardiel ; il était muni d'un crochet à long manche, un de ceux que les artisans utilisaient pour évoluer sur les écailles.

Méric se tendit et Lise se retourna pour voir ce qui l'inquiétait ainsi. « Oh ! mon Dieu », fit-elle en se dégageant.

Pardiel fit halte à douze pieds de là. Il ne dit rien. Son visage était plongé dans l'ombre, le crochet pendait mollement à sa main. Lise fit un pas vers lui puis se planta devant Méric, comme pour le protéger. En voyant cela, Pardiel poussa un cri inarticulé et chargea en levant son crochet. Méric écarta Lise et esquiva le coup. Une bouffée de soufre lui effleura les narines comme Pardiel le frôlait puis s'étalait, trébuchant sur le sol irrégulier. Terrifié, sachant qu'il n'était pas de taille à affronter le contremaître, Méric empoigna la main de Lise et s'enfonça sous l'aile. Il espérait que Pardiel hésiterait à les suivre, de peur de rencontrer la créature réputée hanter ces lieux ; mais il se trompait. Le contremaître les suivit d'un pas décidé en se tapotant la jambe avec le manche du crochet.

Plus haut, sur le dos de Griaule, l'aile descendait vers le sol en une myriade de crêtes, qui dessinaient au-dessous un dédale de tunnels et de petites salles, si bas de plafond qu'ils durent courber la tête pour avancer. Dans cet espace confiné, le bruit de leur souffle et de leurs pas était si amplifié que Méric n'entendait plus leur poursuivant. Jamais il ne s'était autant enfoncé. Il s'était attendu à pénétrer dans des ténèbres absolues ; mais les lichens et les algues fixés à l'aile s'avéraient luminescents et ornaient toutes les surfaces, y compris les écailles, de tourbillons d'un feu bleu-vert qui déposaient sur toutes choses un éclat maladif. On eût dit qu'ils étaient deux géants rampant dans un univers dont la matière stellaire ne s'était pas encore dissociée en galaxies et en nébuleuses. Dans cette chiche lumière, le visage de Lise – qui se tournait vers lui de temps à autre – était fiévreux et inondé de larmes ; puis, comme elle se redressait pour passer dans une nouvelle chambre, elle aspira à grand bruit et poussa un cri.

Méric crut tout d'abord que Pardiel avait réussi à les prendre à revers ; mais, en entrant à son

tour, il vit qu'elle avait hurlé en découvrant un homme assis adossé à la paroi du fond. On eût dit une momie. Des filaments cassants pendaient encore à son crâne, ses os saillaient sous la peau et ses yeux n'étaient que des orbites vides. Entre ses jambes, il ne subsistait plus de ses génitoires qu'un petit tas de poussière. Méric poussa Lise vers le tunnel suivant, mais elle renâcla et pointa un doigt sur l'homme.

« Ses yeux », dit-elle, frappée d'horreur.

Quoique vides et peuplées de noirceur, réalisa Méric, les orbites étaient parcourues d'éclats opalescents. Il se sentit contraint de s'agenouiller devant l'homme – une pulsion soudaine et irraisonnée, qui le déserta une seconde après l'avoir soumis à sa volonté. Comme il posait une main sur l'écaille, il frôla un gros anneau dissimulé sous les doigts flétris. La gemme qui l'ornait était d'un noir de jais, parcourue des mêmes éclats que les orbites et gravée de la lettre *S*. Méric constata que l'une et les autres avaient sur ses yeux un effet répulsif, comme si elles émettaient une charge hostile à ses sens. Il toucha le bras de l'homme ; sa chair était pétrifiée, dure comme le roc. Mais vivante. Grâce à ce bref contact, il eut un aperçu de la vie de ce misérable, qui avait passé des siècles à contempler le feu d'un autre monde et dont l'esprit avait fini par transcender la folie pour entrer dans une extase perverse, une méditation portant sur quelque horrible principe. Il retira sa main, écœuré.

Un bruit derrière eux – Méric se releva d'un bond et poussa Lise dans le tunnel suivant. « Prends à droite ! murmura-t-il. On va retourner vers l'escalier. » Mais Pardiel les suivait de trop près pour se laisser berner par de telles tactiques, et leur fuite devint bientôt une course précipitée, faite de chutes et de reptations saccadées, durant laquelle le visage noirci de Pardiel ne cessait d'apparaître et de disparaître, jusqu'à ce que, finalement – alors qu'ils entraient dans une chambre plus grande que les autres –, Méric sentît le crochet se planter dans sa cuisse. Il s'effondra et, de ses doigts crispés, réussit à retirer le fer de la plaie. L'instant d'après, Pardiel se jetait sur lui ; Lise voulut le retenir, mais il l'écarta d'un coup de poing et, empoignant Méric par les cheveux, lui cogna la tête contre l'écaille. Lise poussa un hurlement et des éclairs blancs traversèrent le crâne de Méric. Encore un coup sur l'occiput. Et encore. Les yeux flous, il vit Lise lutter avec Pardiel, qui la repoussa une nouvelle fois, puis le crochet s'élever dans les airs et un rictus déformer la bouche du contremaître. Et ce rictus s'effaça. Bouche bée, il tendit une main derrière lui comme pour se gratter entre les omoplates. Un filet de sang noir suinta de ses lèvres et il s'effondra, étouffant Méric sous son poids. Méric entendit des voix. Il tenta de déloger le corps qui pesait sur lui et cet effort acheva de le vider de son énergie. Il tomba en vrille dans une noirceur qui semblait aussi négative, aussi inépuisable que les yeux de l'homme pétrifié.

Sa tête reposait sur une cuisse, dont la propriétaire lui épongeait le front avec un tissu mouillé. Il supposa qu'il s'agissait de Lise, mais, lorsqu'il demanda ce qui s'était passé, ce fut la voix de Jarcke qui répondit : « J'ai dû le tuer. » Sa tête l'élançait, sa cuisse encore plus, et ses yeux refusaient de se focaliser. Les lambeaux de peau morte pendant au-dessus de lui semblaient grouiller de vie. Il s'aperçut qu'ils se trouvaient à l'extérieur, près de la bordure de l'aile.

« Où est Lise ?

— T'inquiète pas, dit Jarcke. Tu la reverras. » À l'entendre, c'était une sentence qu'elle prononçait là.

« Où est-elle ?

— Je l'ai renvoyée à Hangtown. Faudrait pas qu'on vous voie vous balader main dans la main le jour où Pardiel est porté disparu.

— Elle ne serait pas partie… » Il battit des cils pour mieux distinguer son visage ; les rides qui cernaient sa bouche étaient profondes et lui rappelaient les traits de lichen sur l'écaille du dragon. «

Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Je l'ai convaincue que c'était mieux comme ça. T'as pas encore compris qu'elle te fait tourner en bourrique ?

— Il faut que je lui parle. » Il était bourrelé de remords et ne concevait pas que Lise supportât seule le poids de son chagrin ; mais lorsqu'il voulut se redresser, une vive douleur lui poignarda la jambe.

« Tu ne ferais pas dix pas, lui dit Jarcke. Quand t'auras les idées claires, je t'aiderai à descendre l'escalier. »

Il ferma les yeux et se jura d'aller voir Lise dès son retour à Hangtown – ensemble, ils décideraient de la suite des événements. L'écaille sur laquelle il était allongé était bien fraîche et sa fraîcheur se transmettait à sa peau, à ses chairs, comme s'il se fondait en elle, devenait l'un de ses reliefs.

« Comment s'appelait le sorcier ? » demanda-t-il au bout d'un temps, se rappelant l'homme pétrifié, l'anneau et la lettre gravée sur la gemme. « Celui qui a tenté de tuer Griaule…

— Je pense pas l'avoir jamais su, répondit Jarcke. Mais je crois bien que c'est lui, là-bas.

— Tu l'as vu ?

— Un jour, alors que je traquais un chasseur d'écailles qui m'avait volé une corde, c'est lui que j'ai trouvé. Qui qu'il soit, il m'a l'air bien à plaindre. »

Elle lui effleura l'épaule du bout des doigts – une caresse douce et aimante. Il ne parvint pas à l'interpréter, trop concerné qu'il était par Lise, par les conséquences potentielles de ce qui venait de se produire ; mais, bien des années plus tard, après que les choses auraient pris un tournant irréversible, il se maudirait de n'avoir pas compris.

Au bout d'un long moment, Jarcke l'aida à se lever et ils montèrent vers Hangtown, vers les constatations et les regrets, abandonnant Pardiel aux charognards, aux intempéries ou pire encore.

Il semble qu'on taxe d'impiété une femme amoureuse qui hésite et soupèse sa situation, qui choisit de ne suivre aveuglément ni ses impulsions ni ses émotions. J'ai senti peser sur moi une telle attitude : on me jugeait fautive parce que je n'avais agi ni avec célérité, ni avec esprit de décision, que ce soit dans un sens ou dans l'autre. Peut-être ai-je péché par excès de prudence. Je ne prétends pas être exempte de toute faute, seulement innocente de tout sacrilège. Je pense que, tôt ou tard, j'aurais fini par quitter Pardiel – notre relation n'était pas assez forte pour garantir notre bonheur, ni de son côté, ni du mien. Mais j'avais de bonnes raisons pour favoriser précaution et réflexion. Mon époux n'était pas un mauvais homme et notre union reposait sur une forme de loyauté.

Je ne pouvais plus faire face à Méric après la mort de Pardiel, aussi suis-je allée vivre dans une autre partie de la vallée. Il a essayé de me revoir à maintes reprises, mais je m'y suis toujours refusée. Si tentée que je fusse, mon sentiment de culpabilité finissait toujours par l'emporter. Quatre ans plus tard, après la mort de Jarcke – écrasée par un wagon incontrôlé –, l'un de ses collègues m'a écrit pour me dire qu'elle était amoureuse de Méric, que c'était elle qui avait informé Pardiel de notre liaison et qu'elle avait peut-être bien ourdi son meurtre par-dessus le marché. Cette lettre m'a permis en quelque sorte d'expier mon sentiment de culpabilité et j'ai envisagé la possibilité de revoir Méric. Mais trop de temps s'était écoulé et lui comme moi avions désormais une nouvelle vie. J'ai décidé de m'abstenir. Six ans plus tard, lorsque l'influence de Griaule eut suffisamment décru pour me permettre d'émigrer, j'ai déménagé à Port-Chantay. Durant les vingt années suivantes, je n'ai pratiquement jamais entendu parler de Méric, jusqu'à

ce que, un jour, je reçusse une lettre dont je reproduis un passage ci-dessous :

« Louis Dardano, un vieil ami du temps de Ratisbonne, est venu vivre ici il y a quelques années dans le but d'écrire ma biographie. Le récit qu'il tire de ma vie est des plus légers, comme une histoire à raconter autour d'un verre, ce qui – si tu te rappelles la façon dont tout a commencé – est tout à fait approprié. Mais en le lisant, je suis stupéfait par la simplicité qu'a prise le cours de ma vie. Une seule tâche, une seule passion. Bon Dieu, Lise ! J'ai soixante-dix ans et je rêve toujours de toi. Et je pense toujours à ce qui s'est passé ce jour-là, sous l'aile. Bizarre qu'il m'ait fallu tout ce temps pour comprendre que le vrai coupable, ce n'était ni Jarcke, ni toi, ni moi mais bien Griaule. Comme ça me semble évident maintenant ! J'étais décidé à partir et il avait encore besoin de moi pour compléter l'expression de son flanc, son rêve d'envol, d'évasion, pour lui accorder la mort de son désir. Tu vas dire que je saute bien vite à cette conclusion, j'en suis sûr, mais je te rappelle qu'il m'a fallu quarante ans pour faire ce saut-là. Je connais Griaule, je connais sa monstrueuse subtilité. Je la vois à l'œuvre dans chacun des actes qui se sont déroulés dans la vallée depuis mon arrivée. Ce sont ses pouvoirs qui ont œuvré à la triste conclusion de notre histoire, et j'ai été stupide de ne pas le comprendre.

« Aujourd'hui, c'est l'armée qui dirige tout ici, comme tu le sais sans doute. À en croire la rumeur, elle prépare pour l'hiver prochain une campagne contre Ratisbonne. Incroyable ! Leurs pères étaient des ignares, mais les membres de cette génération ne sont que des brutes bornées. À part ça, le travail avance de façon satisfaisante et je me porte comme d'habitude. Mon épaule me fait mal, les enfants écarquillent les yeux en me voyant et on murmure que je suis fou… »

Lise Claverie
Sous l'aile de Griaule

III.

Élancé, arrogant, le visage criblé d'acné, le commandant Hauk était un tout jeune commandant boiteux. Lorsque Méric était entré, il s'affairait à peaufiner son paraphe – un élégant édifice de boucles et de fioritures, visiblement conçu pour passer à la postérité. Tout en faisant les cent pas durant leur conversation, il observait de fréquentes pauses pour admirer son reflet sur la vitre, rajuster un pan de sa tunique rouge ou lisser du bout des doigts son pantalon blanc. C'était le nouvel uniforme en vogue, Méric le voyait de près pour la première fois et il remarqua non sans amusement les dragons gaufrés sur les épaulettes. Il se demanda si Griaule était capable d'un tel degré d'ironie, si son influence était suffisamment discrète pour avoir soufflé à quelque femme de général l'idée de cette tenue d'opérette.

« … pas une question de personnel, disait le commandant, mais de… » Il laissa sa phrase inachevée et, au bout d'un temps, s'éclaircit la gorge.

Méric, qui examinait les tavelures sur le dos de sa main, leva les yeux ; la canne calée contre son genou glissa et tomba bruyamment.

« Une question de matériel, conclut le commandant avec fermeté. Le prix de l'antimoine, par exemple…

— Je n'en utilise quasiment plus, coupa Méric. J'en ai presque fini avec les rouges minéraux. »

L'impatience crispa le visage du commandant. « Très bien. » Il se pencha sur son bureau pour fouiller dans la paperasse. « Ah ! J'ai là une facture correspondant à une cargaison de seiches dont vous extrayez… » Il reprit ses fouilles.

« Du brun de Syrie, maugréa Méric. J'en ai aussi fini avec ça. J'ai encore besoin d'ors et de violets, c'est tout. Plus un peu de rose et un peu de bleu. » Si seulement ce crétin arrêtait de l'embêter ; il voulait être devant l'œil avant le crépuscule.

Pendant que le commandant poursuivait sa comptabilité, le regard de Méric se porta vers la fenêtre. La ville champignon entourant Griaule était devenue une métropole miteuse qui débordait sur les collines. La plupart des bâtiments, édifiés en pierre et en bois, n'avaient plus rien de provisoire, et en contemplant leurs toits en pente, ainsi que la fumée montant des usines alentour, il ne put s'empêcher de penser à Ratisbonne. Son œuvre avait drainé toute la beauté naturelle du paysage. Des nuages gris-noir annonciateurs de pluie se massaient à l'est, mais le soleil de l'après-midi déversait encore sa lumière dorée sur le flanc de Griaule. On eût dit que ses rayons étaient un prolongement naturel de la résine étincelante, comme si la couche de peinture acquérait une épaisseur infinie. Laissant la voix du commandant se réduire à un bourdonnement, il suivit des yeux la dispersion, l'émiettement des images ; puis, dans un sursaut, il se rendit compte que le commandant lui proposait de mettre un terme aux travaux.

Cette idée commença par le paniquer. Il tenta de l'interrompre, d'élever des objections ; mais l'autre poursuivait son discours sans broncher et, à mesure que Méric réfléchissait à sa proposition, il la trouva de plus en plus séduisante. Son œuvre ne serait jamais achevée et il était fatigué. Peut-être était-il temps d'en finir, d'accepter une chaire dans une université quelconque et de profiter de la vie pendant quelque temps.

« Nous envisageons donc une suspension provisoire, dit le commandant Hauk. Ensuite, si la campagne d'hiver se passe bien… » Sourire. « Si la peste et la famine nous épargnent, nous maîtriserons la situation. Naturellement, nous avons besoin de votre opinion. »

Méric eut une poussée de colère contre ce petit monstre bouffi de suffisance. « Mon opinion, c'est

que vous êtes des imbéciles, dit-il. Vous portez l'image de Griaule sur vos épaules, vous en frappez vos drapeaux, mais vous n'avez pas la moindre idée de ce que cela signifie. À vos yeux, ce n'est qu'un symbole exploitable…

— Je vous demande pardon, fit le commandant avec raideur.

— Foutre non ! » Méric chercha sa canne à tâtons et se releva péniblement. « Vous vous prenez pour des conquérants. Des êtres supérieurs forgeant eux-mêmes leur destin. Mais tous les massacres, tous les viols que vous commettez ne sont que l'expression de Griaule. De *sa* volonté. Vous n'êtes que ses parasites, au même titre que les siffleurs. »

Le commandant se rassit, prit un porte-plume et se mit à écrire.

« Que vous viviez à proximité d'un miracle, poursuivit Méric, d'une source de mystère, en faisant comme si ce n'était qu'un rocher à la forme bizarre, ça me dépasse complètement. »

Le commandant continuait d'écrire.

« Que faites-vous ? demanda Méric.

— Je rédige ma conclusion, répondit l'autre sans lever les yeux.

— À savoir ?

— Les travaux doivent cesser sur-le-champ. »

Ils échangèrent un regard hostile et Méric se tourna vers la porte ; mais, alors qu'il empoignait le loquet, le commandant reprit la parole.

« Nous vous devons tant. » En voyant son expression de pitié et de respect mêlés, Méric sentit croître encore son irritation.

« Combien d'hommes avez-vous tués, commandant ?

— Je n'en suis pas sûr. J'étais dans l'artillerie. On n'en est jamais sûr.

— Eh bien, je connais mon résultat par cœur. Il m'a fallu quarante ans pour l'obtenir. Quinze cent quatre-vingt-treize hommes et femmes. Empoisonnés, ébouillantés, brisés par une chute, déchiquetés par une bête féroce. Assassinés. Donc, disons que nous sommes quittes, vous et moi – d'accord ? »

En dépit de la moiteur de l'après-midi, il se sentait glacé lorsqu'il se dirigea vers la tour de levage – pris d'une froidure intérieure qui lui donnait le vertige et le laissait fébrile. Il s'efforça de réfléchir à la suite des événements. À présent qu'il était sorti du bureau du commandant, l'idée de s'enterrer dans une université lui semblait moins séduisante ; il ne tarderait pas à se lasser des étudiants béats d'admiration et des collègues jaloux qui s'emploieraient à disséquer son œuvre. Un homme le salua comme il entrait dans le marché. Méric agita la main sans daigner s'arrêter et il entendit un passant s'exclamer : « C'est *ça,* Cattanay ? » (Ce vieux débris en haillons ?)

Les couleurs autour de lui étaient trop vives, le fumet de la viande grillée trop écœurant, la foule trop compacte, et il gagna les rues latérales, passant en boitillant devant des maisonnettes en stuc et de minuscules échoppes où les miséreux pouvaient acheter l'huile de cuisine à l'once et les cigares par fractions. Ordures, tornades de mouches et de poussière, poivrots à la gueule en sang. Un sadique avait saucissonné une chienne errante dans du fil métallique ; les chairs entaillées, cette femelle aux tétines pendantes gisait à l'entrée d'une ruelle, pantelante, les côtes zébrées d'une écume rosâtre, les yeux fixés sur le néant. C'était elle et non Griaule qui aurait dû orner le drapeau national, songea Méric.

Lorsqu'il se retrouva sur le monte-charge, il entreprit comme à son habitude de noter les tâches du lendemain. *Qu'est-ce que ce stère de bois fiche au niveau cinq ? Légère fuite de jaune de chrome dans les conduites du niveau douze.* Ce fut seulement quand il vit un ouvrier en train de démonter un échafaudage qu'il se rappela la conclusion du commandant Hauk et comprit que des ordres avaient déjà été donnés. Choqué de comprendre qu'il avait bel et bien perdu son travail, il

s'appuya à la rambarde, le cœur oppressé, les larmes aux yeux. Il se redressa, honteux de sa réaction. Au-dessus des collines à l'ouest flottait un soleil nimbé d'un halo couleur de fer, aussi rouge, aussi boursouflé, aussi sinistre que la fraise au cou d'un vautour. Ce ciel pollué était sa création, tout autant que la peinture, et il serait soulagé de l'abandonner ici. Une fois loin de la vallée, de toutes les influences de ce lieu, il pourrait enfin penser à l'avenir.

Une jeune fille se tenait assise au niveau vingt, juste en dessous de l'œil. Des années auparavant, la contemplation de l'œil avait acquis une dimension cultuelle ; on venait ici pour prier et chanter en groupe, et aussi pour discuter de son expérience. Mais les temps présents étaient plus pragmatiques, et les jeunes gens qui s'étaient jadis rassemblés ici occupaient sans nul doute des postes administratifs dans l'empire en expansion. C'était leur biographie que Dardano aurait dû écrire ; ainsi que celles des personnages excentriques qui avaient participé à ce lent carnaval. La Gitane qui avait dansé chaque soir devant l'œil de Griaule, espérant l'inciter par son charme à tuer son amant infidèle – elle avait été comblée. L'homme qui avait tenté d'extraire l'un des crocs – nul ne savait ce qu'il était devenu. Les chasseurs d'écailles, les artisans. À elle seule, l'histoire de Hangtown aurait rempli un volume.

Fatigué d'avoir trop marché, Méric était à bout de souffle ; il s'assit tant bien que mal à côté de la fille, qui lui sourit. Il ne se rappelait plus son nom, mais elle venait souvent ici. Petite et noiraude, avec une réserve qui lui rappelait Lise. Il rit dans son for intérieur : la plupart des femmes lui rappelaient Lise.

« Vous vous sentez bien ? lui demanda-t-elle d'un air inquiet.

— Oh ! oui. » Il avait envie de bavarder pour chasser ses soucis de son esprit, mais il ne trouvait rien à dire. Elle était si jeune ! Tout en fraîcheur, en lumière et en nerfs.

« C'est la dernière fois pour moi, déclara-t-elle. Du moins pour un temps. Cela me manquera. » Puis, avant qu'il ait pu lui demander pourquoi, elle ajouta : « Je me marie demain et nous allons vivre ailleurs. »

Il lui présenta ses félicitations et lui demanda qui était l'heureux élu.

« Oh ! un garçon. » Elle secoua sa crinière, comme pour démontrer le peu de cas qu'elle faisait de son fiancé ; puis elle fixa du regard la membrane close. « Quel effet ça vous fait quand l'œil s'ouvre ?

— Le même qu'à tout le monde. Il me revient… des épisodes de ma vie. Et d'autres vies aussi. » Il s'abstint d'évoquer le vol de Griaule dont il avait reçu le souvenir ; il n'en avait jamais parlé à personne, hormis à Lise.

« Tous ces fragments d'âmes capturés là-dedans, dit-elle en désignant l'œil. Qu'est-ce qu'ils signifient pour lui ? Pourquoi nous les montre-t-il ?

— J'imagine qu'il a des raisons précises, mais je ne puis les expliquer.

— Un jour, je me suis souvenue d'avoir été avec vous, dit-elle en rougissant. Dans l'intimité, vous savez. L'endroit me terrifiait, avec ses ombres et ses rumeurs. Mais je vous aimais tellement que ça n'avait pas d'importance. On a fait l'amour toute la nuit, ce qui m'a surprise car je croyais qu'une telle passion était du domaine des contes, de ces histoires qu'on invente pour compenser la banalité de l'existence. Et, le matin venu, même cet endroit lugubre était devenu splendide, avec les pointes des ailes qui rougeoyaient et la cascade qui résonnait… » Elle baissa les yeux. « Depuis que j'ai acquis ce souvenir, je suis un peu amoureuse de vous.

— Lise », dit-il, impuissant devant elle.

« C'était son nom ? »

Il acquiesça et porta une main à son front, tentant de refouler les émotions qui l'envahissaient.

« Désolée. » Elle lui effleura la joue du bout des lèvres, et ce contact à lui seul sembla l'affaiblir davantage. « Je voulais vous dire quels étaient ses sentiments, au cas où elle vous les aurait cachés. Quelque chose la troublait et j'ignorais ce qu'elle avait pu vous dire. »

Elle s'écarta de lui, gênée par l'intensité de sa réaction, et ils restèrent assis en silence. Méric se perdit dans la contemplation des jeux du soleil sur les écailles virant à l'or rouge, de la lumière canalisée par les reliefs en filets dorés pâlissant avec le soir. Il sursauta comme la jeune fille se levait d'un bond et regagnait le monte-charge à reculons.

« Il est mort », dit-elle, frappée de stupeur.

Méric la regarda sans comprendre.

« Vous avez vu ? » Elle désigna le soleil, réduit à une écharde écarlate au-dessus de la colline. « Il est mort », répéta-t-elle, et l'expression qui parait son visage hésitait entre la peur et l'exultation.

Le concept de la mort de Griaule était trop vaste pour que l'esprit de Méric pût l'appréhender et il se tourna vers l'œil dans l'espoir de l'infirmer par une preuve : nulle tache de couleur ne clignotait derrière la membrane. Il entendit grincer le monte-charge qui redescendait la fille mais il continua d'attendre. Peut-être que seuls les organes visuels du dragon étaient atteints. Non. Si les travaux avaient officiellement pris fin aujourd'hui, cela n'avait rien d'une coïncidence. Étourdi, il fixa en silence la membrane sans vie jusqu'à ce que le soleil ait sombré derrière les collines ; puis il se leva pour gagner le monte-charge. Avant qu'il ait eu le temps d'abaisser le levier, les câbles se mirent à vibrer : on montait. Évidemment. La fille n'avait pas manqué de répandre la nouvelle, et tous les commandants Hauk ainsi que leurs subalternes allaient s'empresser de tester les réflexes de Griaule. Il ne souhaitait pas assister à leur arrivée, ni les voir prendre la pose devant leur trophée, comme des pêcheurs fiers de leur pièce.

Ce fut avec difficulté qu'il se hissa jusqu'à la plaque fronto-pariétale. L'échelle tremblait, le vent le secouait, et, lorsqu'il atteignit son but, il souffrait du vertige et d'un point de côté. Il avança en sautillant et s'appuya à la paroi rouillée d'une cuve d'ébullition. Dans la pénombre du crépuscule, fours et cuves se dressaient au-dessus de lui comme des géants, et il lui semblait que ce système fulminant, d'où montait une odeur de minéraux et de viande grillée, constituait une matérialisation de l'esprit de Griaule posée sur son crâne. Toutes ces machines étaient vidées d'énergie, désaffectées. On les avait remplacées par des machines plus efficientes installées en contrebas, et cela faisait… combien de temps ?… presque cinq ans que plus personne ne les utilisait. Un tas de bois se drapait dans des toiles d'araignées ; les escaliers d'accès aux cuves tombaient en pièces. Le lieu tout entier était couvert d'une épaisse couche de suie.

« Cattanay ! »

Quelqu'un l'appelait en bas et il vit trembler le haut de l'échelle. Bon Dieu ! Ils lui couraient après ! Se disputaient pour lui adresser des félicitations, lui soumettre des projets de dîner de cérémonie, de plaque commémorative, de médaille frappée pour l'occasion. Avant qu'il ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, ils l'auraient drapé dans une toge en bronze pour que les pigeons lui chient dessus. Il avait vécu des années en leur sein, à la fois leur maître et leur esclave, mais jamais il ne s'était senti chez lui. Prenant appui sur sa canne, il dépassa l'épine frontale – noircie par des décennies de fumée grasse – pour descendre entre les ailes et gagner Hangtown. Ce n'était plus qu'une ville fantôme à présent. Les masures effondrées disparaissaient sous les mauvaises herbes ; le lac, devenu une fosse puante, avait été drainé après que des enfants s'y étaient noyés durant l'été 1891. À l'emplacement de la maison de Jarcke ne se trouvait plus qu'un tas d'ossements qui luisait d'un éclat blafard dans la pénombre. Le vent sifflait entre les branches des arbustes étiques.

« Méric ! Cattanay ! »

Les voix se rapprochaient.

Eh bien, on ne risquait pas de le suivre là où il comptait aller.

Les feuilles des buissons étaient friables et tavelées de moisissure, et elles s'effritèrent dès qu'il les effleura. Il hésita une fois en haut de l'escalier des chasseurs d'écailles. Il n'avait pas de corde. Bien qu'il ait souvent effectué cette descente sans aide, la dernière fois remontait à plusieurs années. Les bourrasques de vent, les cris, le panorama de la vallée, avec un semis de lumière évoquant des diamants jetés sur du velours gris… tout cela composait un milieu plutôt instable. Il entendit un bruit de pas derrière lui, et encore des voix. Et puis merde ! Serrant les dents pour oublier son épaule qui l'élançait, il fixa sa canne à sa ceinture, descendit prudemment et planta ses doigts dans les prises. Le vent faisait claquer ses vêtements, menaçait de le détacher du flanc pour l'envoyer tournoyer dans le vide. À un moment donné, il glissa ; à un autre, il se figea, incapable d'avancer comme de reculer. Mais il finit par arriver en bas des marches, et il remonta un peu jusqu'à trouver un point où il pouvait s'asseoir.

Le mystère du lieu s'imposa soudain à lui et il se sentit effaré. Il faillit remonter l'escalier, quasiment prêt à regagner Hangtown pour participer aux festivités. Mais, l'instant d'après, il se rendit compte que c'était ridicule. Des vagues de faiblesse déferlèrent sur lui, son pouls s'emballa et son champ visuel s'emplit d'étoiles blanches. Son cœur lui pesait comme du fer. Tremblant, il fit quelques pas en s'aidant de sa canne, dont les tapotements rompirent le silence. Il faisait trop sombre pour qu'il distinguât autre chose que de vagues contours, mais devant lui se trouvait le repli de l'aile où Lise et lui s'étaient réfugiés. Il en prit la direction, bien décidé à le revisiter ; puis il se rappela la fille sous l'œil et comprit qu'il avait déjà fait ces adieux-là. Car c'étaient des adieux – il l'appréhendait sans ambiguïté. Il continua de marcher. Les ténèbres semblaient monter de sous le coude, de l'entrée du dédale de tunnels lumineux où ils étaient tombés sur l'homme pétrifié. S'agissait-il vraiment de l'antique sorcier, qu'une justice magique avait condamné à vivre et à pourrir pour l'éternité ? Ça se tenait. Et, à tout le moins, ça correspondait au sort infligé aux sorciers tueurs de dragons.

« Griaule ? » chuchota-t-il dans les ténèbres, et il tendit l'oreille, comme s'il attendait une réponse. Le son de sa voix fit ressortir l'immensité de la grande galerie sous l'aile, le vide qui y régnait, et il se rappela la vie qui l'habitait jadis. Les écailles à la surface mouvante, les siffleurs, les étranges insectes rôdant sous les buissons, la populace morose de Hangtown, les cascades. Jamais il n'avait pu concevoir un Griaule pleinement vivant – une telle vitalité transcendait la puissance de son imagination. Mais il se demanda si, par quelque miracle, le dragon avait aujourd'hui pris vie, pour s'envoler dans sa nuit dorée jusqu'au cœur du soleil. À moins que cela n'ait été qu'un rêve, un brin de tissu scintillant dans les profondeurs pesantes de son cerveau. Il s'esclaffa. Demande leurs prénoms aux étoiles, il y a plus de chances qu'on te réponde.

Il décida de ne pas aller plus loin – si tant est qu'on pût parler de décision. Une vive douleur lui irradiait l'épaule, si vive qu'il l'imagina briller comme un soleil. Avec un luxe de précautions, il s'allongea sur le sol en prenant appui sur son coude, sans lâcher sa canne. Du bois de qualité, magique de surcroît. Provenant d'une aubépine poussant sur la hanche de Griaule. Un jour, un homme lui en avait offert une petite fortune. À qui reviendrait-elle à présent ? Ce vieux Henry Sichi la récupérerait sans doute pour son musée, l'enfermerait dans une vitrine à côté de ses bottes. Quelle blague ! Il décida de s'allonger sur le ventre, en se calant le menton sur un bras – la froidure du sol apaisait sa douleur. Amusant de voir diminuer ainsi le champ des possibles. Tu décides de peindre un dragon, d'envoyer des centaines d'hommes chercher de la malachite et des cochenilles, d'aimer

une femme, de rehausser une nuance çà et là, et, pour finir, de faire adopter à ton corps une certaine position. Apparemment, il était arrivé au terme du processus. Et ensuite ? Il tenta de réguler son souffle, de relâcher la pression dans sa poitrine. Puis, alors que quelque chose bruissait au-dehors à proximité du coude, il se tourna sur le flanc. Il crut détecter un mouvement, une noirceur luisante fondant sur lui… mais peut-être n'étaient-ce que ses nerfs qui brouillaient son champ visuel de façon aléatoire. Plus surpris que terrifié, impatient de savoir, il scruta les ténèbres et sentit les battements erratiques de son cœur tout contre l'écaille du dragon.

Peut-être est-il stupide de tirer des conclusions simples d'événements complexes, mais je suppose que cette vie, ces événements, sont empreints de morale et de vérité. Je laisse le soin d'en décider aux mouches du coche. Aux historiens, aux sociologues, aux experts en apologie de la réalité. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'est disputé avec sa maîtresse pour une question d'argent et qu'il s'en est allé. Il lui a envoyé une lettre où il affirmait qu'il était parti pour le Sud et qu'il reviendrait dans quelques mois, avec plus d'argent qu'elle ne pourrait jamais en dépenser. Je n'avais aucune idée de ce qu'il mijotait. Toute cette histoire autour de Griaule, ça avait commencé à la taverne de l'Ours rouge, un soir où on buvait mes piges – j'avais réussi à vendre un article –, quand l'un de nous a lancé : « Ce serait formidable si Dardano n'était pas obligé de pisser de la copie, et si nous on n'était pas obligés de peindre des croûtes assorties aux meubles de ces crétins, et de bien rendre les sourires niais de leur neveu ou de leur nièce préféré ! » Et chacun d'avancer une méthode aussi infaillible qu'improbable pour faire fortune. Jusqu'au vol et au kidnapping. Puis quelqu'un a eu l'idée de truander les pères de la cité de Teocinte et, en moins de quelques minutes, toute l'arnaque était sur pied. Gribouillée sur une nappe et griffonnée sur des carnets de croquis. Une œuvre collective. Je m'efforce de me rappeler si l'un de nous avait les yeux vitreux, si j'ai senti Griaule insinuer une vrille mentale dans mon cerveau. Mais en vain. Ce n'était qu'un délire d'une demi-heure, rien de plus. Un rêve d'alcool, une métaphore pour beaux-arts. Peu après, la bourse plate, nous sommes sortis en titubant. Il neigeait – de gros flocons humides qui fondaient dans notre cou. Mon Dieu ! Nous étions vraiment bourrés. On riait, on glissait en équilibre instable sur la rambarde gelée du pont de l'Université. On faisait des grimaces aux bourgeois emmitouflés et à leurs bourgeoises comac qui pressaient le pas en nous croisant, crachant des nuées de vapeur et refusant de nous voir, et aucun d'entre nous – même pas les bourgeois – ne savait que nous anticipions sur notre fin heureuse…

Louis Dardano

L'Homme qui peignit le dragon Griaule

La Fille du chasseur d’écailles

I.

PEU APRÈS QUE SE FUT ESTOMPÉE la lumière christique du premier matin du monde, quand les oiseaux volaient encore entre la terre et le ciel et que les plus perverses des créatures elles-mêmes brillaient comme des saints, si pure était la parcelle de mal qu'elles recelaient, il était un village nommé Hangtown accroché au dos du dragon Griaule, une gigantesque bête d'un mille de long qu'un charme magique avait paralysée sans toutefois la tuer et qui régnait sur la vallée de Carbonales, contrôlant dans ses moindres détails la vie de tous les habitants, auxquels elle manifestait sa volonté grâce aux ineffables radiations émanant de la soute froide de son esprit. Du garrot à la queue, la majeure partie de Griaule était recouverte de terre, d'herbe et d'arbres, ce qui, par certains côtés, le faisait paraître comme un élément du paysage, une colline parmi toutes celles qui entouraient la vallée ; hormis les sections dégagées par les chasseurs d'écailles, seuls demeuraient visibles une portion de son flanc droit, son cou et sa tête, et celle-ci s'était effondrée sur le sol, ses gigantesques mâchoires à demi ouvertes, pour former un talus presque aussi élevé que les éminences alentour. Perché à environ huit cents pieds d'altitude, juste derrière la plaque fronto-pariétale qui le surplombait ainsi qu'une falaise moussue, le village se composait de plusieurs douzaines de masures aux toits en bardeaux et aux murs de planches usées par les intempéries, qui entouraient un lac alimenté par une rivière issue d'une colline proche et coulant sur le dos de Griaule ; ce lac était cerné par des bosquets de cerisiers de Virginie, des enfilades d'aubépines et de chênes étiques, et, n'eût été la sensation de hantise qui imprégnait les lieux, comme un frémissement évoquant l'atmosphère d'une ruine antique, un promeneur arpentant la rive du lac aurait cru découvrir un village des plus ordinaires, certes un peu plus négligé que la moyenne, car ses rues étaient jonchées d'entrailles et d'os de siffleurs, de pelliculs et autres parasites infestant le dragon, mais dont les habitants, avec leurs vêtements miteux, leurs regards hostiles et leur visage empreint de lassitude, n'avaient rien que de très banal.

Nombre d'entre eux étaient des chasseurs d'écailles, des hommes et des femmes qui s'enfonçaient sous les ailes enterrées de Griaule et en d'autres parties de son corps, à la recherche d'écailles fêlées ou cassées, dont ils détachaient des fragments pour les vendre à Port-Chantay, où on les appréciait pour leurs propriétés médicinales. Ils étaient fort bien payés pour leur peine, mais les habitants de la vallée, qui ne s'aventuraient que rarement sur le dragon, les traitaient comme des parias, et leur existence était brève et émaillée d'infortunes, conséquence selon eux du constant déplaisir qu'inspirait leur présence à Griaule. Ce déplaisir, en fait, était pour eux une préoccupation de tous les instants, et ils dépensaient une bonne partie de leurs gains à acheter des charmes dans l'espoir de contrer son influence maléfique. Certains portaient des éclats d'écaille en collier, espérant par cet hommage faire savoir à Griaule qu'ils le tenaient en haute estime, et la manière dont le veuf Riall éleva sa fille Catherine constitue peut-être l'exemple le plus extrême de cette tournure d'esprit. Le jour de sa naissance, qui vit aussi le décès de son épouse, il creusa la terre sous son appentis jusqu'à toucher le dos de Griaule, dégageant une surface d'écaille dorée de six pieds sur cinq, et, pendant les dix-huit années qui suivirent, il obligea sa fille à dormir sur cette écaille, espérant que l'essence du dragon s'instillerait en elle et la protégerait ainsi de sa colère. Catherine commença par se plaindre d'être ainsi isolée, mais elle finit par goûter les rêves qui la visitaient, des rêves où elle prenait son essor vers des mondes étrangers (selon la légende, les dragons étaient originaires d'un autre univers, qu'ils regagnaient en volant dans le soleil) ; parfois, alors qu'elle était allongée au fond du puits étayé de bois que lui avait creusé son père, elle avait l'impression non

point de reposer sur une surface solide, mais de s'éloigner de la terre pour s'abîmer dans un lointain doré.

On ignorait si Riall avait atteint son but ; mais, pour les habitants de Hangtown, il ne faisait aucun doute que le contact avec l'écaille avait laissé sa marque sur Catherine, car alors que Riall était petit et trapu (comme l'était sa défunte épouse), et d'un physique absolument quelconque, sa fille, en grandissant, était devenue une belle jeune femme aux longues jambes et au corps élancé, avec de fins cheveux d'or, une peau douce et un visage d'une délicatesse sans pareille, un camée aux lèvres voluptueuses, aux grandes pommettes saillantes et aux yeux immenses et expressifs, pourvus d'iris si noirs que seule la plus intense des lumières permettait de les distinguer de leurs pupilles.

Il n'y avait pas que par la beauté qu'elle se distinguait de ses parents ; elle était également exempte de leur humeur maussade et de leur pusillanimité. Dès sa plus tendre enfance, elle explorait sans crainte tous les recoins de la surface du dragon, allant jusqu'à s'aventurer dans les ténèbres sous les articulations des ailes, une zone qu'évitaient la plupart des chasseurs d'écailles ; persuadée d'être immunisée contre les dangers ordinaires grâce à l'initiative de son père, elle sentait qu'un lien l'unissait au dragon, que ses rêves et sa beauté attestaient d'une relation magique et d'un destin hors du commun, et ce sentiment d'invulnérabilité – ainsi que l'assurance que lui conférait sa beauté – n'était pas sans encourager son caractère égocentrique et superficiel. Elle se montrait souvent pleine de dédain à l'égard de ses amants et, bien qu'elle ne s'abaissât jamais à la duplicité – elle n'en avait nul besoin –, elle prenait plaisir à voler les hommes des autres femmes. Toutefois, elle se considérait comme quelqu'un de bien. Pas une sainte, certes non. Mais elle honorait son père, tenait la maison et faisait sa part des corvées, et, consciente de ses défauts, elle avait pris des mesures – des demi-mesures, plutôt – afin de les corriger. Comme la plupart des gens, elle ne se conformait à aucune morale précise, déterminant son comportement en fonction des tabous et des circonstances, et le principe du « bien » était pour elle une sorte d'au-delà intellectuel auquel elle comptait bien aspirer un jour, mais seulement après avoir épuisé son aptitude au plaisir et ainsi acquis l'expérience nécessaire pour prétendre à un tel accomplissement. Elle était sujette à des crises de morosité, à l'instar de tous ceux qui subissaient l'influence de Griaule, mais témoignait le plus souvent d'une humeur radieuse et d'un état d'esprit optimiste. Ce qui ne signifie pas pour autant que c'était une fille niaise. Vivre à Hangtown l'avait familiarisée avec la traîtrise, le chagrin et le meurtre, et, à dix-huit ans, elle avait déjà connu quantité d'amants. Son absence d'inhibitions était caractéristique de ce village, mais, du fait de sa beauté et de la jalousie qu'elle suscitait, elle s'était fait une réputation de traînée. Cela l'amusait, parfois même la ravissait, mais les rumeurs la concernant devinrent de plus en plus délirantes, de plus en plus perverses, si bien que vint un jour où elle en prit conscience dans des circonstances d'une sauvagerie qu'elle aurait été incapable d'anticiper.

Par-delà l'épine frontale de Griaule, une corne spiralée qui s'élevait entre ses yeux pour s'incurver en direction de Hangtown, le gradient du crâne s'infléchissait en direction du museau, et c'est là que Catherine vint par un matin brumeux, vêtue d'une tunique et d'un ample pantalon, équipée de crochets d'écaillage, de cordes et de ciseaux, dans l'intention de détacher une portion d'écaille fissurée qu'elle avait repérée non loin de la lèvre du dragon, juste au-dessus de l'un des crocs. Elle s'activa plusieurs heures durant, harnachée au-dessus de la mâchoire inférieure de Griaule. Sa gueule à demi ouverte servait d'écrin à un jardin de plantes maléfiques, et on entrapercevait parmi les feuilles des bouts de sa langue calleuse, tels des affleurements de corail rouge ; ses crocs étaient gravés de complexes lignes de lichen, festonnés de lambeaux de brume et entourés de rapaces qui, de temps à autre, fondaient sur les fourrés pour déchiqueter un lézard ou un mulot imprudent. Des épiphytes florissaient dans les fissures de l'ivoire, déversant des feuilles effilées aux fleurs rouge et

violet. C'était un spectacle fascinant et Catherine interrompait parfois sa tâche pour descendre dans son harnais jusqu'à se retrouver une quinzaine de pieds au-dessus des fourrés pour contempler les profondeurs caligineuses de la gorge de Griaule, s'interrogeant sur la nature des ombres qui semblaient s'y mouvoir.

Le soleil finit par chasser la brume, et Catherine, en nage et fatiguée de manier le ciseau, se hissa sur le museau et s'étira sur les écailles, appuyée sur un coude, grignotant une poire au miel et contemplant la vallée bordée de collines vertes, les palmiers qui dessinaient des hamacs et, dans le lointain, les bâtiments blancs de Teocinte, où elle avait l'intention de se rendre le soir venu pour danser et faire l'amour. La chaleur devint si étouffante qu'elle ôta sa tunique et s'allongea torse nu, les yeux clos, rêvassant sous le soleil printanier. Cela faisait environ une heure qu'elle balançait doucement entre l'éveil et le sommeil lorsqu'un bruit de grattement mit ses sens en alerte. Elle tendit la main vers sa tunique et alla pour se redresser ; mais avant qu'elle ait pu déterminer l'origine du bruit, une lourde masse s'abattit sur ses flancs, lui coupant le souffle et achevant de la désorienter. Une main lui pelota un sein et elle sentit une haleine avinée.

« T'affole pas, dit une voix d'homme éraillée par la tension. Tout ce que je veux, la moitié du village se l'est déjà tapé. »

Catherine se tordit le cou et aperçut le visage maigre et bilieux de Key Willen, un rictus déformant le pli naturellement sardonique de sa bouche.

« Je t'avais dit que mon heure viendrait », reprit-il en s'affairant sur la ceinture de son pantalon.

Elle se débattit comme une diablesse, échouant à lui crever les yeux, mais réussissant à empoigner une mèche de ses cheveux gras qu'elle tira de toutes ses forces. Elle parvint à se retourner sur le ventre, s'agrippa au pourtour de l'écaille pour tenter de se dégager ; il lui décocha un coup de boule dans la tempe et son champ visuel s'emplit d'étoiles blanches. Quand elle reprit ses esprits, ce fut pour constater qu'il l'avait remise sur le dos, qu'il lui avait baissé le pantalon et l'avait pénétrée avec ses doigts ; à mesure qu'il la besognait, son souffle se faisait de plus en plus court et éraillé. Sentant ses chairs se déchirer, elle poussa un hurlement à se rompre le gosier. Elle s'agita de plus belle, lui arrachant un pan de sa chemise, lui tirant les cheveux, hurlant et hurlant encore, et lorsqu'il lui plaqua une main sur la bouche, elle le mordit.

« Salope ! Espèce de… bordel de… » Il lui cogna le crâne contre l'écaille, grimpa sur elle, lui enfourcha le torse pour lui coincer les épaules de ses genoux. Il la gifla, lui empoigna les cheveux et se pencha sur elle, lui envoyant des postillons dans les yeux. « Écoute-moi, connasse ! Que tu sois réveillée ou non, je m'en fous… D'une façon ou d'une autre, j'aurai ce que je veux. » Une nouvelle fois, il lui cogna le crâne sur l'écaille. « Tu m'entends ? Hein, tu m'entends ? » Il se redressa, lui balança une nouvelle gifle. « Putain, je commence déjà à jouir !

— S'il te plaît ! » dit-elle, étourdie.

« "S'il te plaît" ? » Rire. « Ça te plaît pas, à toi ? » Nouvelle gifle. « Ça va te plaire, tu vas voir ! »

Encore une gifle.

« Et ça, ça te plaît ? »

Un geste frénétique, et elle dégagea l'un de ses bras, le tendit par réflexe derrière elle, en quête d'une arme, n'importe laquelle, et, comme il se préparait à frapper de nouveau, un large sourire aux lèvres, elle toucha un bâton – du moins le pensa-t-elle –, le saisit et frappa de toutes ses forces. La pointe du crochet d'écaillage s'enfonça dans les chairs de Key juste au-dessous de son œil gauche, et lorsqu'il tomba de côté, trouvant à peine le temps de pousser un cri, son globe oculaire se gorgea de sang, devenant en un instant une sphère écarlate pareille à un ballon rouge enchâssé dans son orbite.

Catherine hurla, se libéra de ses jambes et s'éloigna à quatre pattes, gênée par le pantalon coincé autour de ses genoux. Le corps de Key se convulsa et ses pieds tambourinèrent sur l'écaille. Elle resta assise à le regarder pendant une éternité, incapable de reprendre son souffle, incapable de penser. La mare de sang qui allait en s'élargissant sous le crâne de Key attira un essaim de mouches noires, dont les ailes translucides fracturaient les rayons de soleil comme autant de prismes, et elle eut un haut-le-cœur. Rampant jusqu'au bord du museau, elle porta son regard au-delà du damier des champs cultivés, au-delà de Port-Chantay, vers les montagnes de cumulus bouillonnants qui se dressaient au-dessus de l'horizon. Un abîme de froid s'était ouvert dans son cœur et elle se mit à trembler. Les frissons qui la parcouraient faisaient écho à ceux qu'elle avait perçus dans le corps de Key lorsque le crochet s'était planté dans son crâne. Tout ce qui fermentait en elle, son dégoût, le choc que lui avaient causé cette tentative de viol et cette confrontation avec la mort, tout cela remonta dans son gosier et elle s'en vida d'un coup. Puis elle remonta son pantalon en tremblant et renoua sa ceinture tant bien que mal. Il fallait qu'elle fasse quelque chose, se dit-elle. Enrouler les cordes, peut-être. Ranger le harnais dans son sac à dos. Mais ces actions, si simples fussent-elles à planifier, lui semblaient trop complexes pour être exécutées. Elle frissonna et se saisit à bras-le-corps, prenant conscience de l'altitude, de son isolement. Ses joues étaient bouffies de fièvre ; des tressautements – elle les visualisa sous la forme de vers iridescents – parcouraient les nerfs de ses jambes et de son torse. Elle eut l'impression que tout ralentissait, que le temps, après s'être affolé, se reposait doucement sur toutes choses comme la vase au fond des eaux à l'issue d'une turbulence. Elle se dirigea vers la corne du dragon. Quelqu'un se tenait à son pied. Marchait à présent vers elle. Elle commença par observer son approche avec une indifférence teintée de défi, soucieuse de protéger son intimité, craignant de perdre tout contrôle sur ses émotions si on lui demandait de parler. Mais, comme la nouvelle venue se révélait être l'une de ses voisines à Hangtown – Brianne, une grande femme à la beauté fragile, aux cheveux marron foncé et au teint olivâtre –, elle se détendit peu à peu. Brianne et elle n'étaient pas précisément amies ; en fait, elles s'étaient naguère disputées les faveurs du même homme. Mais cela s'était produit plus d'un an auparavant et Catherine était soulagée de la voir. Plus que soulagée. La présence d'une autre femme l'autorisait à céder à la faiblesse, car elle pensait trouver en Brianne un fonds de compassion naturel du fait de leur appartenance au même sexe.

« Mon Dieu, que s'est-il passé ? » Brianne s'agenouilla devant Catherine et lui écarta les cheveux du front. Émue par ce geste de tendresse, elle donna libre cours à ses émotions et, ponctuant son récit de sanglots, lui raconta le viol dont elle avait été victime.

« Je ne voulais pas le tuer, dit-elle. Je… j'avais oublié que le crochet était là.

— Ce salaud de Key ne méritait pas mieux, dit Brianne. Mais dommage que ce soit sur toi que ça tombe. » Elle soupira et son front se barra d'un pli soucieux. « Il faut aller chercher quelqu'un pour s'occuper du corps, je suppose. Je sais que ce n'est pas…

— Non, je comprends… cela doit être fait. » Catherine se sentait plus forte, plus capable. Elle voulut se relever, mais Brianne l'en empêcha.

« Tu ferais mieux d'attendre ici. Tu sais comment sont les gens. Dès qu'ils auront vu ta tête… » Elle effleura les joues bouffies de Catherine. « … ils commenceront à jaser. Mieux vaut attendre que le maire soit venu faire son enquête. Comme ça, il étouffera les ragots dans l'œuf. »

Catherine ne souhaitait pas s'attarder auprès du cadavre, mais elle acquiesça, convaincue que cela serait en effet plus sage.

« Est-ce que ça ira ? lui demanda Brianne.

— Oui, mais… fais vite.

— Entendu. » Brianne se releva ; le vent lui ébouriffa les cheveux, qui lui voilèrent le bas du

visage. « Tu es sûre que ça ira ? » Sa voix avait une tonalité étrange, comme si elle posait une tout autre question, ou alors – hypothèse plus probable, se dit Catherine – comme si elle réfléchissait déjà à ce qu'elle allait raconter au maire.

Catherine acquiesça puis rattrapa Brianne alors qu'elle s'éloignait. « Ne dis rien à mon père. Laisse-moi m'en occuper. Si tu lui racontes tout, il risque de vouloir s'en prendre aux Willen.

— Je ne lui dirai pas un mot, c'est promis. »

Un dernier sourire, une petite tape sur le bras, et Brianne prit la direction de Hangtown, disparaissant dans les buissons qui poussaient derrière l'épine frontale. Catherine resta quelque temps baignée par sa présence consolatrice ; mais les gémissements de la bise, la froidure qui montait à mesure que les nuages occultaient le soleil, tout cela lui fit reprendre conscience de l'isolement du lieu et de l'atrocité de ce qu'elle avait subi, et elle commença à regretter de n'être pas rentrée à Hangtown. Elle ferma les yeux afin de se ressaisir, mais elle ne cessait de revoir le visage de Key, son œil ensanglanté, et de se rappeler ses mains qui la brutalisaient. Au bout du compte, estimant que Brianne avait eu tout le temps d'accomplir sa mission, elle alla par-delà l'épine frontale et scruta l'étroit sentier qui sinuait sur le dos de Griaule. Plusieurs minutes s'écoulèrent puis elle aperçut trois silhouettes – deux hommes et une femme – qui avançaient d'un pas vif. Mettant une main en visière pour se protéger d'un rayon de soleil qui perçait les nuages, elle les examina avec attention. Les deux hommes n'avaient ni la bedaine ni les cheveux gris caractérisant le maire de Hangtown. Ils étaient pâles, efflanqués, avec de longs cheveux noirs, et armés chacun d'un poignard. Bien qu'incapable de distinguer leurs visages, Catherine comprit que Brianne n'avait pas oublié leur rivalité et que, pour se venger, elle avait couru prévenir les frères de Key.

La peur acheva de dissiper le choc qui l'engourdissait et elle chercha un moyen de se tirer de ce pétrin. Le sentier était la seule issue possible et elle ne pouvait espérer se dissimuler parmi les fourrés. Elle battit en retraite jusqu'au bord du museau, évitant de marcher dans la mare de sang séché. Sa seule chance, c'était de descendre le long de la corde et de se réfugier dans la gueule de Griaule ; toutefois, l'idée de s'aventurer dans un lieu si menaçant, dont seuls les plus déments osaient s'approcher, la fit hésiter un instant. Elle chercha d'autres options sans en trouver aucune. Brianne avait sûrement menti aux frères Willen pour la faire apparaître comme seule coupable et jamais ils n'accepteraient d'écouter ses explications. Elle gagna en hâte le rebord, boucla son harnais et se laissa glisser, descendant précipitamment par incréments de dix à quinze pieds. La gueule béante oscillait devant elle : un panorama de feuilles frémissantes et de fougères gigantesques, les énormes crocs plantés dans les mâchoires, la gorge s'ouvrant sur un gouffre d'une noirceur absolue. Elle se trouvait à cinquante pieds de la surface lorsqu'elle sentit une traction sur la corde ; levant les yeux, elle vit que l'un des frères Willen la sciait avec son poignard. Son cœur semblait enfler dans sa poitrine, ses mains se couvraient d'une sueur glacée. Elle descendit d'un coup la moitié de la distance qui la séparait de la mâchoire, s'arrêtant si brusquement qu'une onde de douleur lui parcourut l'échine et lui brouilla la cervelle. Alors qu'elle oscillait et se préparait à descendre d'un nouveau cran, la corde céda et elle parcourut les vingt derniers pieds en chute libre, perdant conscience sous le choc lors de son atterrissage.

Elle revint à elle dans un lit de fougères, les yeux fixés sur le palais rouge brique de Griaule entraperçu comme à travers un filtre vert, et dont la surface festonnée d'épiphytes vert foncé lui évoqua une cathédrale envahie par la jungle. Elle resta immobile quelques instants, rassemblant ses forces et palpant diverses parties de son corps pour vérifier qu'elle n'avait rien de cassé. Une petite bosse poussait sur sa nuque, mais elle était tombée sur le derrière et la douleur qu'elle en éprouvait, quoique cuisante, ne devait présenter aucun caractère de gravité. Elle se mit à genoux au prix de force

grimaces, mais, alors qu'elle allait se relever, elle entendit des cris dans les hauteurs.

« Tu la vois ?

— Nan… et toi ?

— Elle a dû aller plus loin ! »

Catherine jeta un coup d'œil entre les frondes et découvrit les deux hommes suspendus une centaine de pieds au-dessus d'elle, pareils à des araignées évoluant sur leur toile. Ils descendirent d'un cran ; saisie de panique, elle s'éloigna de la gueule en se faufilant, s'accrochant à une plante rampante desséchée qui tapissait le sol sous les fougères. Au bout d'une cinquantaine de verges, elle se retourna et leva la tête. Parvenus une douzaine de pieds au-dessus de la végétation, les Willen disparurent de son champ visuel. Son instinct lui soufflait de s'enfoncer plus avant dans la gueule, mais l'air s'était assombri à mesure de sa progression – elle se trouvait désormais au sein d'une pénombre gris-vert – et l'idée de s'abîmer dans les ténèbres de la gorge de Griaule lui paralysait le cœur. Elle tendit l'oreille et capta une série de bruissements, de grattements, de froissements. Ainsi que d'étranges sifflements qui, bien qu'étouffés, lui semblaient complexes et articulés. Elle s'imagina qu'ils n'émanaient pas de petits parasites mais qu'il s'agissait de borborygmes produits par l'immense gosier, et elle prit conscience de la terrifiante immensité du lieu et de sa propre insignifiance. Incapable de poursuivre plus avant, elle obliqua vers le côté de la gueule, où d'épais buissons de fougères florissaient dans la pénombre. Arrivée en un point où le sol s'inclinait vers le haut, elle s'enfouit dans la végétation et observa une parfaite immobilité.

Près de sa tête se trouvait une portion irrégulière de chair rose, d'où une motte de terre s'était détachée en même temps qu'une plante déracinée. Curieuse, elle la palpa de l'index et la découvrit fraîche et sèche. On eût dit qu'elle touchait du bois ou de la pierre, et cela la déçut un peu ; elle comprit qu'elle avait espéré que ce contact l'affecterait d'une façon sensible. Elle pressa la main contre ce bout de chair, cherchant à y percevoir une pulsation, mais cette chair était inerte et le bruissement des fougères, auquel s'ajoutaient quelques battements d'ailes, constituait le seul signe de vie alentour. Elle commença à somnoler, à s'assoupir, et elle lutta pour rester éveillée avant de s'autoriser à se détendre au bout de quelques minutes. Plus elle réfléchissait à sa situation, plus elle était convaincue que les Willen ne la suivraient pas jusqu'ici ; leur courage leur permettrait peut-être de la guetter à l'orée de la gueule, de l'assiéger pour ainsi dire, car ils savaient qu'elle aurait tôt ou tard besoin de boire et de manger. Cette seule pensée lui donna soif, mais elle refoula ce besoin. Ce qu'il lui fallait avant tout, c'était du repos. Après avoir détaché l'un des crochets de sa ceinture, elle l'empoigna de la main droite au cas où un animal moins timoré que les Willen viendrait à passer par là, puis elle se cala la tête contre le bout de chair rose de Griaule et ne tarda pas à s'endormir.

II.

Au fil des ans, nombre des rêves de Catherine lui étaient apparus comme des messages plutôt que des distillats d'expériences, mais jamais elle n'avait éprouvé cette sensation avec autant de netteté que cet après-midi-là. Le rêve qu'elle fit dans la gueule de Griaule était tout simple, dénué de forme, et se réduisait à une voix dont les mots ne lui parvenaient pas mais plutôt l'enveloppaient pour instiller en elle leur signification, et elle en retira avant tout une impression de sécurité si réconfortante, si profonde, que son assurance perdura même après qu'elle se fut réveillée dans des ténèbres quasi absolues, où la seule source de lumière était le reflet d'un feu de camp coulant le long de la courbure d'un des crocs. C'était un spectacle stupéfiant, cette énorme dent laminée d'un vif éclat rouge, et, dans d'autres circonstances, elle en aurait été terrifiée ; mais, loin de réagir au caractère barbare de cette image, elle n'y vit qu'une confirmation de son hypothèse à propos des Willen. Ils avaient allumé un feu près de la lèvre et guettaient son apparition, s'attendant à la voir tomber dans leurs bras. Mais elle n'avait nulle intention d'exaucer leur vœu. Bien que son assurance vacillât quelque peu, bien que l'idée de s'enfoncer dans le gosier du dragon lui parût irrationnelle, elle savait que c'était le seul moyen pour elle de ne pas finir avec un couteau entre les omoplates. En outre, non seulement sa décision lui paraissait réfléchie, mais elle était convaincue que Griaule veillait sur elle, qu'elle ne faisait qu'accomplir sa volonté. Elle revit en un éclair le visage de Key Willen, sa bouche béante et son œil rouge sang, et se rappela la terreur qui l'avait envahie. Toutefois, ces souvenirs n'avaient plus de prise sur elle. Au contraire, ils la calmaient, réglaient certaines questions qui restaient irrésolues, bien qu'elle ne les ait jamais posées. Elle n'était en rien responsable du viol, jamais elle n'avait cherché à aguicher Key. Mais elle s'était exposée à une telle tragédie du fait de son absence de but dans la vie, de son manque de foi en une destinée censée lui donner un sens. Désormais, c'était son sort qui semblait en jeu, et elle comprenait que sa couleur violente aurait pu être différente si elle-même l'avait été, si elle avait affronté le monde avec énergie plutôt que d'adopter une attitude passive. Elle espérait que cette prise de conscience se révélerait importante, mais elle en doutait, persuadée de s'être trop écartée du droit chemin pour que cela influât sur son destin.

Elle dut faire appel à tout son self-control pour entamer son périple, avançant à tâtons le long de la paroi de la gorge, écartant de son passage fougères et toiles d'araignées, palpant de temps à autre des textures inconnues qui lui donnaient la chair de poule, tendant l'oreille en quête du gargouillis d'un insecte ou de toute autre créature nocturne. À un moment donné, elle faillit rebrousser chemin, mais elle entendit des cris dans son dos et, craignant que les Willen se soient lancés sur ses traces, elle poursuivit sa route. Comme elle abordait une pente descendante, elle vit un éclat ténu serpenter sur la paroi incurvée de la gorge. Cet éclat s'intensifia, découpant les contours de la végétation environnante, et, impatiente d'en trouver la source, elle pressa l'allure, trébuchant sur des racines et s'entravant dans des plantes rampantes. Le terrain finit par s'aplatir plus ou moins et elle émergea dans une vaste chambre, de forme vaguement circulaire, dont les hauteurs se perdaient dans les ténèbres ; sur le sol s'étendaient des mares d'un liquide noir ; des lambeaux de brume flottaient au-dessus de leur surface et, chaque fois qu'ils la touchaient, il en jaillissait une flamme rouge effrangée de jaune qui découpait des ombres sur la peau rugueuse alentour et éclairait une multitude de protubérances grenues poussant dans les mares et atteignant la hauteur du genou – elles étaient d'un rouge soutenu et constellées de pores d'où sortaient des fumerolles de brume pâle. Au fond de la chambre se découpait une ouverture qui débouchait plus loin à l'intérieur du dragon, du moins

Catherine le supposa-t-elle. L'atmosphère était chaude et humide, et elle se retrouva inondée de sueur. Elle hésitait à entrer dans cette chambre ; en dépit de son éclairage, c'était un lieu moins humain que la gueule. Mais elle s'ordonna à nouveau d'avancer, sinuant entre les flammes avec précaution, et, après avoir constaté que la brume lui montait à la tête, elle resta à l'écart des protubérances. Des sifflements perçants retentirent dans les hauteurs et elle pressa l'allure, redoutant la présence de chauves-souris ; elle avait traversé la moitié de la chambre lorsqu'une voix d'homme la héla, l'électrisant de terreur.

« Catherine ! Pas si vite ! »

Elle pivota sur elle-même, le crochet prêt à frapper. Un vieillard aux cheveux blancs se dirigeait vers elle en boitillant, vêtu d'une robe de soie brodée d'or en piteux état, d'une chemise à jabot mangée aux mites et d'une culotte de satin pleine de trous. Il tenait de la main gauche une canne au pommeau doré et une bonne douzaine d'anneaux étaient passés à ses doigts noueux. Il fit halte à portée de Catherine, prenant appui sur sa canne, et, si elle n'abaissa pas son crochet, elle sentit néanmoins sa peur diminuer. Malgré le caractère excentrique de son accoutrement, cet homme semblait des plus ordinaires compte tenu de la grande variété des habitants de Griaule, ce qui l'autorisait à relâcher d'un iota sa vigilance.

« Ordinaire ? » Le vieillard gloussa. « Oh ! oui, c'est sûr ! Aussi ordinaire qu'un ange, aussi banal que l'idée de Dieu ! » Avant qu'elle ait eu une chance de se demander s'il lisait ses pensées, il partit d'un nouveau gloussement. « Comment pourrais-je ne pas les lire ? Chacun de nous n'est qu'une créature de sa pensée, une expression de son caprice. Et ce qui n'est que vaguement évident à la surface devient ici pure réalité, irrépressible vérité. Car ici… » Il tapa le sol de sa canne. « … ici nous vivons dans le milieu de sa volonté. » Il fit un pas de plus vers elle, la fixant d'un œil chassieux. « Mille fois j'ai rêvé de cet instant. Je sais ce que tu vas dire, ce que tu vas penser, ce que tu vas faire. Il m'a instruit de tous tes particularismes afin que je devienne ton guide et ton confident.

— De quoi parles-tu ? » Catherine leva son crochet, de plus en plus inquiète.

« Pas "de quoi", dit le vieillard. De qui. » Un sourire plissa encore davantage la peau tannée de son visage. « Son Écaillée Grandeur, bien entendu.

— Griaule ?

— Qui d'autre ? » Il tendit la main. « Allez, viens, ma fille. On nous attend. »

Catherine se rétracta.

Le vieil homme plissa les lèvres. « Enfin, je suppose que tu peux encore faire demi-tour. Les Willen seront ravis de te voir. »

Vexée, Catherine lança : « Je ne comprends pas. Comment sais-tu…

— Quel est ton nom, quel danger tu cours ? Tu n'as pas écouté ? Tu fais partie de Griaule, ma fille. Et bien plus que le commun des mortels, car tu as dormi au centre de ses rêves. Ta vie tout entière n'était qu'un prélude à ce moment, et tu ne connaîtras ta destinée qu'une fois parvenue au creuset de ses rêves… au cœur du dragon. » Il la prit par la main. « Je m'appelle Amos Mauldry. Capitaine Amos Mauldry, à ton service. Ça fait des années que je t'attends… des années ! Je suis censé te préparer à l'instant suprême de ta vie. Je t'encourage à me suivre, à rejoindre la compagnie des senseurs et à entamer ta préparation. Mais… » Un haussement d'épaules. « … Ce choix n'appartient qu'à toi. Je ne chercherai pas à te contraindre davantage… sauf pour préciser ceci : suis-moi et, à ton retour, tu verras que tu n'auras plus rien à craindre des frères Willen. »

Il lui lâcha la main et la contempla d'un air placide. Elle aurait bien aimé oublier ses paroles, mais celles-ci décrivaient si bien les liens qu'elle s'était imaginée entretenir avec Griaule que cela lui était impossible. « Les senseurs ? dit-elle. Qui c'est ? »

Il émit un bruit incongru. « Des créatures inoffensives. Qui passent leur temps à s'accoupler et à couper les cheveux en quatre. S'ils n'étaient pas les serviteurs de Griaule, qui compte sur eux pour éliminer certaines pestes, ils n'auraient strictement aucune utilité. Cela dit, il y a bien pire qu'eux en ce monde et il leur arrive parfois de se montrer brillants. » Il dansa d'un pied sur l'autre, tapa le sol de sa canne. « Tu les verras bien assez tôt. Alors, tu viens, oui ou non ? »

Sans cesser de maugréer, brandissant toujours son crochet, Catherine suivit Mauldry vers le fond de la chambre, où s'ouvrait un étroit passage tortueux, éclairé par une lueur dorée et palpitante émise par la chair même de Griaule. Ce rayonnement, expliqua Mauldry, émanait du sang du dragon, qui, bien qu'ayant cessé de couler, n'en était pas moins assujetti à des fluctuations lumineuses, conséquences de réactions chimiques en son sein. Du moins le pensait-il. Il avait recouvré son ton léger et, tout en marchant, parlait à Catherine du cargo à la tête duquel il avait jadis caboté entre Port-Chantay et les îles de la Perle.

« On transportait du bétail, des fruits à pain et de l'huile de baleine, dit-il. On aurait transporté n'importe quoi, en fait. C'était la bonne vie, mais la vie à la dure, et quand j'ai pris ma retraite… eh bien, je ne m'étais jamais marié et, vu que j'avais tout mon temps, j'ai décidé de me faire plaisir. J'avais envie de voir le monde et, plus que tout, j'avais envie de voir Griaule. C'était la Première Merveille du monde, me disait-on… et on ne se trompait pas ! J'en suis resté comme deux ronds de flan. Je ne me lassais pas de l'admirer. C'était bien plus qu'une merveille. C'était un prodige, une créature faite majesté. Les gens m'ont dit de ne pas m'approcher de la gueule et ils avaient raison. Mais je n'ai pas pu me retenir. Un soir – alors que je me promenais sur la lèvre –, deux chasseurs d'écailles se sont jetés sur moi et m'ont dépouillé après m'avoir passé à tabac. Ils m'ont laissé pour mort. Et, sans les senseurs, je serais bel et bien passé de vie à trépas. » Il claqua la langue. « Autant que je t'explique en partie leur nature. Ça te préparera à faire leur connaissance… et une telle préparation est nécessaire, cela ne fait aucun doute. Ils sont tout sauf beaux à voir, tu sais. » Il jeta un regard à Catherine et, douze pas après, ajouta : « Tu ne me demandes pas de poursuivre ?

— Tu sembles n'avoir besoin d'aucun encouragement. »

Il gloussa et hocha la tête d'un air approbateur. « En effet, en effet. » Il poursuivit sa route en silence, les épaules voûtées et le cou tendu, pareil à une vieille tortue qui aurait assumé la position bipède.

« Alors ? fit Catherine, agacée.

— Je savais que tu craquerais, répondit-il en lui lançant un clin d'œil. Moi non plus, au début, je ne savais pas qui ils étaient. Si je l'avais su, cela m'aurait terrifié. La colonie compte quatre ou cinq cents membres. Si elle n'est pas plus importante, c'est à cause de la mortalité infantile et de diverses autres formes d'attrition. La plupart d'entre eux sont les descendants d'un attardé mental nommé Senso, qui s'est aventuré seul dans la gueule il y a près d'un millier d'années. Apparemment, il se promenait dans le coin lorsque la gueule a craché des volées d'oiseaux et des essaims d'insectes. Je ne parle pas de petits groupes de créatures. Il y en avait des populations entières. Bref, Senso a eu la trouille de sa vie. Il était sûr que quelque monstre avait chassé ces petits animaux et il a tenté de se cacher à son regard. Mais il était si stupide qu'au lieu de fuir la gueule, il est entré dedans et s'est planqué dans les fourrés. Il a attendu un peu moins d'une journée… pas un seul monstre en vue. Le seul signe inquiétant, c'était une sourde pulsation montant des entrailles du dragon. La curiosité a fini par l'emporter sur la peur et il est entré dans la gorge. » Mauldry racla son gosier et cracha. « Il se sentait en sécurité là-dedans. Bien plus qu'à l'extérieur, en tout cas. Sans doute l'influence de Griaule. Il souhaitait que les senseurs soient heureux afin qu'ils s'installent là et deviennent ses exterminateurs. Bref, notre Senso s'est empressé d'aller chercher une folle qu'il avait rencontrée à

Teocinte et, au fil des ans, ils ont recruté les cinglés qui croisaient leur chemin. J'ai été la première personne saine d'esprit à les rejoindre. Ils pratiquent une forme extrême de discrimination à notre égard. Mais, bien entendu, ils m'ont intégré à leurs rangs sur ordre de Griaule. Il savait que tu aurais besoin d'un interlocuteur. » Il tapota la paroi avec sa canne. « Et maintenant, ceci est ma maison. Bien plus que ma maison, en fait. C'est ma vérité, mon amour. Vivre ici, c'est être transfiguré.

— C'est un peu dur à avaler, commenta Catherine.

— Ah bon ? De tous les êtres vivant à la surface, tu sembles pourtant la mieux à même d'apprécier l'étendue des vertus de Griaule. Il n'est pas de plus grande sécurité que celle qu'il propose, pas de plus grand savoir que celui qu'il dispense.

— À t'entendre, on croirait que c'est un dieu. »

Mauldry lui coula un regard en biais et s'arrêta de marcher. La lumière dorée, qui avait gagné en intensité, creusait d'ombre ses multiples rides, le vieillissant de plusieurs siècles. « Eh bien, qu'est-il donc, à ton avis ? » demanda-t-il, légèrement indigné. « Que pourrait-il être d'autre ? »

Au bout de dix minutes supplémentaires, ils débouchèrent dans une chambre encore plus fabuleuse que la précédente. Elle était de forme ovale et évoquait un œuf à fond plat de cent cinquante pieds de hauteur et quatre-vingts pieds de diamètre en sa base. Elle baignait dans la même lumière dorée que le tunnel, mais les fluctuations étaient ici plus graduelles et plus saisissantes, passant d'une pénombre confuse à un éclat avoisinant en intensité la lumière du jour. Les deux tiers supérieurs de la paroi étaient creusés de petites niches en enfilade qui, bien que leur disposition ne présentât rien de l'ordonnancement régulier d'une ruche, n'en évoquaient pas moins des alvéoles – à supposer que leur aménagement eût été confié à des abeilles éméchées. Ces niches étaient protégées par des rideaux tirés et, fixés à leur entrée, on trouvait des cordes, des échelles et des nacelles élévatrices ; quelques-unes de ces dernières étaient en opération et transportaient des hommes et des femmes à la tenue similaire à celle de Mauldry. Catherine se rappela un tableau représentant les taudis édifiés sur les toits de Port-Chantay ; mais ces derniers, quoique exsudant la pauvreté et le désespoir, étaient vierges de l'atmosphère de dégénérescence sordide et perverse qu'elle percevait en ce lieu. Le sol de la chambre (là où émergeait le tunnel) était tapissé d'un manteau d'Arlequin composé de rouleaux de soie, de satin et autres tissus de prix, et soixante-dix ou quatre-vingts personnes s'y trouvaient à présent, occupées à se promener ou à se prélasser. Seul le centre était resté dégagé, et il s'ornait d'un trou béant qui conduisait sans doute vers une autre partie du dragon ; une série de conduites disparaissait à l'intérieur, et Mauldry lui expliqua par la suite qu'elles permettaient d'évacuer les ordures de la colonie dans une fosse d'acide qui avait jadis alimenté le feu de Griaule. Le dôme de la chambre était envahi de brume, la même brume pâle qu'émettaient les protubérances de la chambre précédente ; des oiseaux aux ailes noires et au crâne strié de rouge entraient et sortaient de cette nuée, d'où coulaient de fins lambeaux effrangés. Une odeur douce et écœurante imprégnait les lieux et Catherine entendit un bruissement étouffé qui semblait émaner de toutes choses.

« Voilà ! fit Mauldry en désignant de sa canne le panorama qui se déployait devant eux. Que penses-tu de notre petite colonie ? »

Quelques senseurs les avaient aperçus et s'approchaient par petits groupes, s'arrêtant pour échanger des murmures nerveux puis reprenant leur progression, affichant tous le type de curiosité hésitante qui est l'apanage des sauvages ; et, bien que nul signal n'ait été donné, les rideaux des niches s'écartèrent, des têtes firent leur apparition et de minuscules silhouettes descendirent le long des cordes, s'entassèrent dans les nacelles, dévalèrent les échelles – les gens convergèrent sur elle par centaines, à un rythme qui lui rappela une fourmilière s'égaillant sous l'effet de la panique. Et, à

première vue, ces créatures semblaient aussi uniformes que des fourmis. Pâles, courbées, émaciées, pourvues d'un crâne dégarni au front bas, d'yeux larmoyants et d'une bouche béante aux lèvres lippues, pareilles à des laiderons en costume de soie et de satin. Elles ne cessaient de s'approcher, l'avant-garde se retrouvant propulsée par le reste de la masse, et Catherine, affolée par leur regard fixe, battit en retraite vers le tunnel, ignorant les tentatives d'apaisement de Mauldry. Ce dernier se tourna vers les senseurs en agitant sa canne comme si c'était l'épée d'un conquérant et s'écria : « Elle est ici ! Il nous l'a enfin amenée ! Elle est ici ! »

En entendant ces mots, nombre des créatures en première ligne rejetèrent la tête en arrière et partirent d'un rire mâtiné de hennissement, qui monta dans les aigus à mesure que la lumière gagnait en intensité. D'autres levèrent les mains, les paumes tendues vers l'avant, puis les pressèrent contre leur torse et firent des petits bonds excités, et d'autres encore tournèrent la tête de droite à gauche, posant leurs yeux ici et là, leur mine se partageant entre la confusion et l'hostilité, comme s'ils hésitaient sur l'interprétation à donner aux événements. En découvrant ces réactions, qui traduisaient sans ambiguïté la déficience mentale des senseurs, leur absence quasi-totale de self-control, Catherine se sentit encore plus atterrée. Mais Mauldry, apparemment ravi, continuait de les exhorter et ne cessait de répéter : « Elle est ici ! » Ce cri finit par subjuguer les senseurs, par orchestrer leurs mouvements. Ils se mirent à osciller de droite à gauche, à répéter les mots du vieillard, les déformant jusqu'à les fondre en un seul vocable, « Ellétisshi, ellétisshi », qui se mit à résonner dans la chambre, engendrant des échos en roulement, produisant un sifflement tonitruant qui rappelait le halètement d'un géant. Ce son déferla sur Catherine, l'assommant de son intensité, et elle se plaqua contre la paroi, s'attendant à voir les senseurs rompre les rangs pour venir la cerner ; mais ils étaient si absorbés par leur chant qu'ils semblaient l'avoir oubliée. Ils se déplaçaient au hasard, tantôt se cognant les uns les autres, ce qui déclenchait chez eux un bref accès de colère, tantôt s'étreignant en gloussant, voire se livrant à de brefs accouplements, mais tous, sans exception, continuant de crier à l'unisson.

Mauldry se tourna dans sa direction, et elle vit la lumière dorée se refléter dans ses yeux, son visage afficher un air vacant pareil à celui des senseurs, puis il tendit les mains vers elle, et, d'un ton dont la sincérité machinale évoquait celui d'un prêtre, lui dit : « Bienvenue à la maison. »

III.

Catherine s'installa dans un appartement à mi-hauteur de la paroi, deux pièces adjacentes au quartier général de Mauldry et meublées d'une invraisemblable quantité de fourrures, de rouleaux de soie et de coussins brodés ; aux murs, parmi une égale profusion de tentures, étaient accrochés un miroir au cadre incrusté de gemmes et deux huiles sur toile – tous trois provenaient du trésor de Griaule, expliqua Mauldry, lequel était entreposé dans une grotte de l'ouest de la vallée dont l'emplacement était connu des seuls senseurs. Dans l'une des deux pièces s'ouvrait un bassin servant de baignoire, mais comme l'eau était une denrée précieuse – on la collectait en divers points où elle s'infiltrait entre les écailles –, elle n'avait droit qu'à un seul bain par semaine. Néanmoins, son nouveau domicile et ses conditions de vie en général étaient à peu près équivalents à ceux qu'elle connaissait à Hangtown, et, n'eussent été les senseurs, Catherine aurait pu se sentir chez elle. Mais à l'exception d'une dénommée Leitha, qui lui servait ses repas et faisait le ménage, ils continuaient de lui inspirer une profonde répugnance du fait de leur aspect dégénéré et de leur comportement débile. Ils semblaient réagir à des stimuli qu'elle était incapable de percevoir, se figeant de temps à autre pour écouter un appel inaudible ou fixer quelque phénomène invisible. Ils ne cessaient de monter et de descendre le long des cordes et des échelles, gloussant et caquetant sans répit, et se livraient à des accouplements en masse sur le sol de la grotte. Ils s'exprimaient dans un dialecte abâtardi qu'elle parvenait à peine à saisir et passaient des heures suspendus devant son appartement – à se quereller, à critiquer la tenue ou le comportement de tel ou telle, à ergoter sur les fautes les plus insignifiantes, qu'ils condamnaient au nom d'un code ésotérique dont Catherine était incapable de maîtriser les arcanes. Ils l'accompagnaient chaque fois qu'elle sortait, sans jamais partager sa nacelle mais en suivant une ascension ou une descente parallèle à la sienne, la fixant avec obstination pour détourner la tête dès qu'elle leur rendait leur regard. Avec leurs costumes grandioses et déchirés, leurs joyaux, leur mesquinerie et leurs jalousies infantiles, ils l'irritaient autant qu'ils l'effrayaient ; les regards qu'ils posaient sur elle étaient lourds d'une sourde tension et elle craignait de les voir d'un instant à l'autre oublier leur émerveillement pour se jeter sur elle.

Durant les premières semaines, elle resta calfeutrée chez elle, ruminant sa rancœur et élaborant diverses méthodes d'évasion, distraite de sa solitude par les soins de Leitha et les visites de Mauldry. Celui-ci venait la voir deux fois par jour et, assis sur un monceau de coussins, chantait les louanges de Griaule, de sa majesté et de sa vérité. Elle ne goûtait guère sa présence. Les accents vertueux de sa voix chevrotante lui donnaient des frissons, car ils lui rappelaient les prêtres mendiants qui passaient parfois par Hangtown, y laissant en guise de souvenirs des enfants bâtards et des bourses plates. Soit la conversation du vieillard la plongeait dans l'ennui, soit son insistance à évoquer les épreuves qui l'attendaient au cœur du dragon la troublait profondément. Griaule s'affairait à modeler sa vie, cela ne faisait aucun doute. À mesure de son séjour dans la colonie, ses rêves devenaient de plus en plus frappants et elle acquérait la certitude que c'était dans un but bien précis qu'il avait souhaité sa présence. Mais la pathétique condition des senseurs colorait d'une triste lumière son fantasme d'une destinée liée à celle du dragon, une lumière qui l'éclairait elle-même sous un jour nouveau, de sorte que sa propre indécision finit par lui inspirer une répugnance égale à celle qu'elle éprouvait pour son environnement.

« Tu es notre salut », lui dit Mauldry un beau jour, alors qu'elle se confectionnait un nouveau pantalon – elle refusait de s'attifer des lambeaux de soie et de satin qu'appréciaient tant les senseurs. « Toi seule peux découvrir le mystère du cœur du dragon, toi seule peux nous révéler les vœux qu'il

entretient pour nous. Cela fait des années que nous le savons. »

Assise parmi un amoncellement barbare de soies et de fourrures, Catherine jeta un coup d'œil par l'embrasure des rideaux et vit s'estomper la lumière dorée. « Tu me retiens prisonnière, dit-elle. Pourquoi te viendrais-je en aide ?

— Tu préférerais nous quitter ? répliqua Mauldry. Et les Willen ?

— Ça m'étonnerait qu'ils attendent encore. Et même dans ce cas, ce n'est qu'une question de choix entre deux façons de mourir – à petit feu ici ou sur le coup là-bas. »

Mauldry palpa le pommeau d'or de sa canne. « Tu as raison. Les Willen ne représentent plus aucune menace. »

Elle leva les yeux vers lui.

« Ils ont péri dès que tu t'es engagée dans la gueule de Griaule, reprit-il. Il a envoyé ses créatures s'occuper d'eux, sachant que tu étais enfin à lui. »

Catherine se rappela les cris qu'elle avait entendus alors qu'elle descendait dans la gorge. « Quelles créatures ?

— Aucune importance. L'important, c'est que tu appréhendes la subtilité de son pouvoir, le contrôle absolu qu'il exerce sur tes pensées, sur ton être.

— Pourquoi ? Pourquoi est-ce si important ? » Voyant qu'il avait peine à s'expliquer, elle éclata de rire. « Tu as perdu le contact avec ton dieu, Mauldry ? Il refuse de te souffler l'homélie de circonstance ? »

Mauldry reprit contenance. « C'est à toi, pas à moi, qu'il revient de comprendre les raisons de ta présence ici. Tu dois explorer Griaule, étudier les œuvres miraculeuses de sa chair, t'impliquer dans l'ordre complexe de son être. »

Catherine tapa sur un coussin en signe de frustration. « Si tu ne me laisses pas partir d'ici, je vais mourir étouffée ! Cet endroit va me tuer. Et je n'aurai même pas le temps d'explorer quoi que ce soit.

— Oh ! bien sûr que si. » Mauldry la gratifia d'un sourire onctueux. « Cela aussi, nous le savons. »

On entendit grincer les cordes et, l'instant d'après, le rideau s'écarta pour laisser passer Leitha, une jeune femme vêtue d'une robe de taffetas d'un bleu délavé dont le corsage faisait ressortir les petits seins pâles. Elle posa devant Catherine le plateau de son dîner. « Au' cho'e, ma'ame ? demanda-t-elle. Ou je 'ois 'eveni' 'us ta' ? » Elle fixa sur Catherine des petits yeux marron qui ne cessaient de ciller tandis qu'elle tiraillait les plis de sa robe.

« Comme tu voudras », dit Catherine.

Leitha resta sans réaction, et ce fut seulement lorsque Mauldry lui lança un ordre sec qu'elle consentit à disparaître.

Considérant le plateau d'un œil morose, Catherine remarqua qu'outre les fruits et les légumes habituels (cueillis dans la bouche du dragon), il s'y trouvait des tranches de viande mal cuites dont la couleur rouge semblait identique à celle de la chair de Griaule. « Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en palpant l'une d'elles.

— Les chasseurs ne sont pas rentrés bredouilles aujourd'hui, dit Mauldry. De temps à autre, on en envoie un groupe dans le système digestif. C'est dangereux, mais on y trouve des parasites susceptibles de nuire à Griaule. Nous le servons en les traquant et leur chair nous nourrit. » Il se pencha pour mieux scruter son visage. « Un autre groupe doit partir demain. Peut-être aimerais-tu te joindre à lui. Je peux t'arranger ça si tu veux. Tu serais bien protégée. »

Le premier réflexe de Catherine fut de refuser cette invitation, mais elle se ravisa en songeant qu'elle en profiterait pour tenter de s'évader ; en fait, elle comprit qu'il serait sage d'entrer dans le

jeu de Mauldry et de s'intéresser de plus près au dragon. Plus elle en saurait sur la géographie de Griaule, plus elle aurait de chances de trouver une sortie.

« Tu dis que c'est dangereux… Très dangereux ?

— Pour toi ? Absolument pas. Griaule ne permettrait pas que tu sois blessée. Mais pour les autres chasseurs… eh bien, il y a toujours des pertes.

— Et c'est pour demain ?

— Après-demain aussi, peut-être. On n'est pas sûr de l'ampleur du phénomène d'infestation.

— De quel genre de créatures s'agit-il ?

— Des sortes de serpents. »

Catherine sentit retomber son enthousiasme, mais elle ne voyait aucun autre moyen de passer à l'action. « Très bien. J'irai avec les chasseurs demain.

— Formidable, formidable ! » Mauldry s'y reprit à trois fois pour s'extraire des coussins et, quand il réussit enfin à tenir debout, il dut s'appuyer sur sa canne, tout essoufflé. « Je viendrai te chercher de bonne heure.

— Tu es de l'expédition, toi aussi ? Pourtant, tu n'as pas l'air très en forme. »

Mauldry gloussa. « C'est vrai, je suis un vieillard. Mais quand il s'agit de toi, ma fille, mon énergie est inépuisable. » Il se fendit d'une révérence et s'en fut en boitillant.

Leitha refit son apparition peu après. Elle tira un rideau supplémentaire sur le seuil, réduisant la lumière dorée à une pénombre soutenue. Puis elle se planta face à Catherine et la fixa des yeux. « Veux au' cho'e de Leitha ? » demanda-t-elle.

Elle ne posait pas cette question pour la forme. Au moyen de caresses discrètes et d'autres signes faciles à interpréter, Leitha avait fait comprendre à Catherine qu'elle était toute disposée à devenir son amante. À présent que l'obscurité cachait ses difformités, elle évoquait une jolie jeune fille apprêtée pour le bal et, l'espace d'un moment, en la voyant apparaître et disparaître au gré des fluctuations de la lumière au-dehors, en écoutant l'incessant murmure de la colonie, dont les mœurs étaient après tout empreintes d'une étrangeté toute tribale, Catherine, déjà ébranlée par la solitude et le désespoir, sans attaches avec ce qui l'entourait, se sentit bizarrement excitée. Mais cela ne dura qu'un instant et sa propre faiblesse la dégoûta, en même temps qu'elle était saisie de rage à l'encontre non seulement de Leitha, mais aussi de cette colonie de dégénérés qui érodait son humanité. « Sors d'ici », dit-elle froidement, et, comme Leitha hésitait, elle répéta son ordre en criant, chassant de chez elle la fille qui recula en trébuchant. Puis elle s'allongea sur le ventre, le visage enfoui dans un coussin, comme en prélude à une crise de larmes et sentant les sanglots monter dans sa gorge ; mais ils n'allèrent pas plus loin et elle resta là, consciente de son vide intérieur, persuadée qu'elle n'était même pas digne de ses propres larmes.

Dans l'une des niches de la partie basse était dissimulée l'entrée d'un large passage circulaire bordé de côtes cartilagineuses, et, le lendemain matin, ce fut lui qu'empruntèrent Catherine, Mauldry et une trentaine de chasseurs de sexe masculin. Ils étaient armés d'épées et s'éclairaient avec des torches, car les veines de Griaule étaient ici trop profondément enfouies dans ses chairs pour leur dispenser un quelconque éclairage ; ils progressaient dans un silence absolu, que brisaient seulement le bruit de leurs pas et un toussotement occasionnel. Cette discrétion contrastait tellement avec les habitudes bavardes des senseurs que Catherine en fut toute déconcertée, et la lueur vacillante des torches, l'apparition à intervalles réguliers d'un visage blafard tourné vers elle sur fond de flammes, l'odeur piquante et acide qui allait en se renforçant, tout cela concourait à lui donner l'impression de faire partie d'une caravane d'âmes perdues avançant dans un corridor reculé de l'enfer.

Le gradient du passage s'accentua et, peu après, ils arrivèrent en un point d'où Catherine

découvrit un vaste espace enténébré parcouru d'un complexe écheveau de fils fins et dorés, pareil à une constellation de toiles d'araignées dans le ciel nocturne. Mauldry lui dit de faire halte, et les torches des chasseurs s'éloignèrent, ce qui lui confirma qu'ils se trouvaient dans une vaste salle ; mais elle n'en comprit la taille que lorsqu'un feu entra soudain en éclosion, projetant vers les hauteurs une tour embrasée : un énorme feu de joie alimenté par des arbustes et des buissons entiers. Si sa taille était déjà impressionnante, l'immensité de la cavité stomacale qu'il révélait en partie l'était bien davantage. Longue de deux cents verges au bas mot, elle était tapissée de draperies fines et blanchâtres, où les veines s'entrelaçaient de façon complexe, fixées à des côtes incurvées protégées par une fine pellicule qui ne dissimulait rien de leurs articulations. À un quart de la largeur, le sol s'évasait sur une fosse emplie d'un liquide sombre, et c'était au pied de la paroi adjacente à cette fosse qu'on avait allumé le feu, dont la fumée montait en panache vers une zone de muqueuse marbrée de quelque cinquante pieds de circonférence et déchirée en son centre.

Sous les yeux de Catherine, cette zone se mit à ondoyer sur toute sa superficie. Les chasseurs se rassemblèrent au-dessous d'elle, répartis autour du feu, l'épée levée. Puis, avec une lenteur solennelle, un épais tube blanc s'extirpa de la plaie, un gigantesque ver qui leva sa tête aveugle au-dessus des chasseurs, ouvrit une gueule bordée de palpeurs pour révéler une mâchoire rouge sombre et émit un cri si perçant que Catherine se boucha les oreilles pour ne pas en entendre les échos. Le corps du ver ne cessait d'émerger de la paroi stomacale et elle s'émerveilla du courage des chasseurs qui restaient imperturbables. Les glapissements du ver devinrent assourdissants à mesure que la fumée l'étouffait ; il frappa dans le vide, à l'aveuglette, tentant d'éliminer l'ennemi à coups de tête, puis, poussant un ultime hurlement, il tomba dans les flammes, projetant à chaque convulsion des gerbes d'étincelles. Comme il roulait hors du feu, écrasant plusieurs chasseurs au passage, les autres abaissèrent leurs épées, le frappant frénétiquement à la tête, striant sa peau cadavérique de traînées de sang noir. Catherine s'aperçut qu'elle s'était plaqué les poings sur les joues et hurlait comme une damnée, fascinée qu'elle était par ce combat. Le sang du ver se répandait sur le sol de la cavité, sa peau se marbrait de cloques, sa tête se zébrait d'entailles et la peau y pendait en lambeaux déchiquetés. Mais il continuait de gueuler, de soulever sa masse serpentiforme et de la faire choir sur ses agresseurs pour les écraser. Un tiers des chasseurs gisaient à présent sur le sol, les membres figés dans des attitudes disgracieuses, et du feu il ne restait que des foyers épars – des petits tas de branches – grésillant autour d'eux ; les senseurs encore valides frappaient d'estoc et de taille un ver de moins en moins vivace en évitant ses attaques d'un pas de danse. Dans un dernier sursaut, il dressa la moitié de son corps dans les airs et observa un instant de silence tandis qu'il oscillait doucement, la tête levée vers les hauteurs. Puis il émit un son rappelant le sifflement d'une monstrueuse bouilloire, un cri qui sembla emplir toute la cavité de ses féroces vibrations, et il s'effondra, se figeant à l'issue d'un ultime soubresaut, la gueule à demi ouverte, ses palpeurs tressautant comme pour accomplir une dernière fonction réflexe.

Quelques chasseurs se laissèrent choir autour de lui, épuisés, vidés, d'autres prirent appui sur leur épée pour rester debout. Choquée par le silence soudain, Catherine s'avança de quelques pas dans la cavité, Mauldry sur les talons. Elle hésita, puis reprit sa progression, se disant que certains senseurs avaient besoin de soins. Mais tous ceux qui étaient tombés avaient péri, les membres brisés, la bouche débordante de sang. Elle marcha le long du ver. Même en se dressant sur la pointe des pieds, elle n'arrivait pas au tiers de son épaisseur ; sa peau luisante était constellée de minuscules ventouses et présentait une nuance bleuâtre qui la rendait encore plus malsaine.

« À quoi penses-tu ? » lui demanda Mauldry.

Catherine secoua la tête. Aucune pensée n'était possible. On eût dit que l'énormité de ce qu'elle

venait de voir avait effacé ses processus mentaux. Elle estimait avoir une bonne idée de l'ampleur de Griaule, de sa complexité, mais elle comprenait à présent que toutes les notions qu'elle avait pu entretenir étaient inadéquates et elle avait peine à acquérir une nouvelle perspective. On s'activait derrière elle. Les chasseurs découpaient des tranches de viande avec leurs épées. Mauldry lui passa un bras autour des épaules et ce fut à son contact qu'elle se rendit compte qu'elle tremblait.

« Viens, dit-il. Je te ramène chez toi.

— Dans ma piaule, tu veux dire ? » Sentant remonter son amertume, elle se dégagea vivement.

« Peut-être que tu ne t'y sentiras jamais chez toi, reprit-il. Mais nulle part tu ne trouveras lieu plus approprié à ce que tu es. » Il fit signe à l'un des chasseurs, qui se dirigea vers eux, s'arrêtant en chemin pour allumer sa torche à un tas de branches qui brûlait encore.

Partant d'un rire lugubre, Catherine déclara : « Tout ce que tu prétends connaître de moi, ça commence à m'agacer.

— Ce n'est pas toi que je prétends connaître, bien que mon savoir m'ait permis de comprendre en partie ta nature. Mais lui… » Il tapota le sol de la cavité avec le bout de sa canne. « … lui qui te connaît le mieux, lui, je le connais bien. »

IV.

Catherine essaya de s'évader à trois reprises au cours des deux mois suivants, puis elle finit par renoncer ; observée comme elle l'était par des centaines de paires d'yeux, elle ne faisait que gaspiller en vain son énergie. Durant les six mois qui suivirent sa dernière tentative, elle sombra dans la dépression et refusa de quitter son appartement. Sa santé s'en ressentit, ses pensées s'étiolèrent, et elle passait des heures au lit, à revivre sa vie à Hangtown, qui finit par lui apparaître comme un sommet de joie et de contentement. Cette inactivité ne fit qu'accentuer la solitude qui pesait sur elle. Mauldry s'efforçait bien de la distraire, mais son obsession mystique pour Griaule le rendait incapable de lui offrir le réconfort que lui aurait apporté un proche. Ainsi privée d'amis, d'amants et même d'ennemis, elle s'enfonça dans un bourbier de délectation morose et commença à réfléchir sérieusement au suicide. L'idée de ne plus jamais revoir le soleil, de ne plus jamais prendre part au carnaval de Teocinte… c'était vraiment insoutenable. Mais elle n'était ni assez courageuse ni assez stupide pour mettre fin à ses jours et elle finit par conclure que, si dure et si débilitante fût sa situation actuelle, celle-ci n'en demeurait pas moins plus prometteuse que les ténèbres éternelles, et elle se consacra tout entière à la seule activité que lui permissent les senseurs, à savoir l'étude et l'exploration de Griaule.

À l'instar d'une immense sculpture tibétaine du Bouddha édifiée dans une tour à peine plus grande qu'elle, le cœur figé de Griaule, une masse dorée et plissée aussi vaste qu'une cathédrale, était enchâssé dans une salle dont six pieds à peine le séparaient des parois. On y accédait en empruntant une veine rompue depuis des lustres et qui se réduisait à un tube brun et flétri, tout juste assez large pour laisser passer Catherine ; ramper dans ce conduit et émerger dans l'étroit espace près du cœur éveillait sa claustrophobie, et elle mit un très long moment à s'y habituer. Et même quand elle y fut parvenue, elle continua d'avoir des difficultés à s'adapter à l'étrange climat de la région du cœur. L'atmosphère moite était imprégnée d'une odeur piquante qui lui rappelait la puanteur soufrée suivant un coup de foudre, et elle éprouvait une sensation d'imminence, une sorte de tension figée annonciatrice de quelque danger chtonien susceptible de survenir à tout instant. Dans le cœur, le sang ne se contentait pas de fluctuer (des fluctuations par ailleurs erratiques, présentant de fortes variations de cadence et de luminosité) : il circulait bel et bien – du fait de variations de température et de pression, sans aucun doute –, parcourant une série de ventricules convulsifs, et ce mouvement constant, ajouté au clignotement continu du flot, projetait sur l'enveloppe cardiaque des trames d'ombre et de lumière, des arabesques d'une complexité qui ne manquait jamais de la fasciner. À force de les scruter, Catherine devint bientôt capable d'anticiper leurs configurations et d'appréhender la logique de leur progression ; il lui aurait été impossible de le formuler de façon compréhensible, mais l'observation de ces jeux d'ombre et de lumière suscitait en elle des réactions émotionnelles qui semblaient liées aux motifs mouvants et lui permettaient de deviner grossièrement les ouvrages du cœur. Si elle fixait trop longtemps ces trames, découvrit-elle, certains rêves prenaient possession d'elle, des rêves remarquables de netteté dont l'un en particulier la visitait de façon récurrente.

Ce rêve commençait par une aurore, et l'on voyait le disque solaire monter au-dessus de l'horizon austral, ses rayons perçant une côte bordée de récifs noirs qui surgissaient des vagues, et sur lesquels étaient perchés des dragons endormis ; à mesure que le soleil les réchauffait, que ses feux faisaient resplendir leurs écailles, ils grognaient, levaient la tête et, dans un claquement pareil à celui de voiles prenant le vent, ils déployaient leurs ailes membraneuses pour s'envoler dans un ciel

indigo parsemé d'étoiles dessinant des constellations étrangères, et ils tourbillonnaient et rugissaient d'exultation… à l'exception d'un seul, qui, après avoir brièvement décrit un arc dans le ciel, s'abîmait comme une pierre dans la mer et sombrait sous les vagues. C'était un spectacle stupéfiant, cette chute dans le vide, ces ailes qui battent et déchirent l'air, cette gueule béante et bordée de crocs, ces griffes qui cherchent en vain une prise. Mais, en dépit de sa beauté, ce rêve semblait sans rapport avec la condition de Griaule. Il ne risquait pas de tomber, cela au moins était sûr. Néanmoins, ce rêve revenait si souvent que Catherine en déduisit que quelque chose clochait, que, peut-être, Griaule redoutait une attaque comme celle qui avait terrassé le dragon en plein vol. Gardant cette hypothèse à l'esprit, elle entreprit d'inspecter le cœur, gravissant les parois de la salle en s'aidant de ses crochets, se retrouvant parfois pendue au plafond comme une araignée blonde au-dessus de l'organe agité de pulsations lumineuses. Mais elle ne trouvait rien qui sortît de l'ordinaire, aucune imperfection – du moins aucune qu'elle pût déceler –, et le seul résultat tangible, ce fut que le rêve cessa pour être remplacé par un songe plus simple dans lequel elle regardait le torse d'un dragon endormi qui se contractait et se dilatait. Cela n'avait aucun sens pour elle, si bien qu'elle cessa d'y prêter attention, quoique le rêve se manifestât encore de temps à autre.

Mauldry, qui s'était attendu de sa part à des révélations miraculeuses, se montra déprimé lorsque aucune ne vint. « Peut-être me suis-je trompé durant toutes ces années, dit-il. Ou alors, je suis en train de devenir sénile. »

Quelques mois plus tôt, Catherine, tout à son amertume et à son ressentiment, aurait pu abonder dans son sens par pure méchanceté ; mais ses expéditions vers le cœur l'avaient apaisée, et elle n'éprouvait plus qu'une calme résignation, teintée de compassion pour ses geôliers – ceux-ci, après tout, n'étaient pas responsables de leur pitoyable condition –, aussi déclara-t-elle à Mauldry : « Je commence seulement à apprendre. Il me faudra sans doute un long moment pour comprendre ce qu'il veut. Et cela est conforme à sa nature, n'est-ce pas ? Le fait que rien ne se passe vite ?

— Je suppose que tu as raison, maugréa-t-il.

— Bien sûr que j'ai raison. Tôt ou tard, il viendra une révélation. Mais une créature comme Griaule ne livre pas aisément ses secrets. Donne-moi du temps. »

Et, bizarrement, bien qu'elle ait prononcé ces mots dans le but de consoler Mauldry, ils lui semblèrent sonner juste.

Elle avait entrepris ses explorations avec le minimum d'enthousiasme, mais l'intérieur de Griaule était si vaste, sa population de symbiotes et de parasites si exotique, si fascinante, que sa soif de savoir ne cessa de croître et, durant les six années qui suivirent, elle se consacra à ses études avec zèle, compensant grâce à eux le vide désolé de son existence. Accompagnée par des petits groupes de senseurs, le fidèle Mauldry à ses côtés, elle dressa la carte des entrailles du dragon, ne s'arrêtant qu'au seuil de son crâne, où la prémonition d'un danger la dissuada de pénétrer. Elle dépêcha les plus futés des senseurs à Teocinte, où ils achetèrent des béchers, des flasques, des livres, du papier, de l'encre et des plumes, ce qui lui permit de se constituer un modeste laboratoire de chimie. Elle découvrit que si le dragon avait été en vie, les contractions du muscle cardiaque auraient empli de gaz et d'acides la chambre ovoïde où s'était établie la colonie, et que le flot résultant, en s'écoulant dans la chambre voisine, se serait mêlé au liquide noir pour former un mélange volatil que le seul souffle de Griaule aurait enflammé si telle avait été sa volonté ; dans le cas contraire, la dilatation du cœur aurait suffi à vider la chambre. Grâce aux liquides qu'elle collecta, elle produisit un puissant narcotique qu'elle baptisa brianine, en hommage ironique à sa Némésis, et un lichen poussant à la surface des poumons lui donna un stimulant tout aussi puissant.

Elle catalogua la flore et la faune du dragon, aussi abondantes l'une que l'autre, tapissant les murs

de sa demeure de listes, de diagrammes et de notes d'observation. La plupart des animaux lui étaient familiers, à moins qu'il ne s'agît de variantes d'espèces connues. Araignées, chauves-souris, alouettes, *et cætera*. Mais, à l'instar de la faune qu'on observait à la surface du dragon, quelques spécimens prouvaient qu'il était venu d'un autre monde, et le plus étrange d'entre eux, peut-être, était le métahex (terme forgé par Catherine), une créature pourvue de six corps identiques qui florissait dans les acides stomacaux. Chacun de ses corps, de la taille et de la couleur d'une pièce de cuivre usée, était pourvu d'une couronne de flagelles, avait une densité légèrement supérieure à celle d'une méduse et ne tenait pas en place. Elle avait cru tout d'abord qu'il s'agissait d'organismes distincts, qui se déplaçaient par sextuors, mais ses soupçons avaient été éveillés lorsque, après avoir tué un individu pour les besoins d'une dissection, elle avait constaté le décès simultané de cinq autres. Elle s'était alors lancée dans une série d'expériences au cours desquelles elle avait menacé puis tué des centaines de spécimens, et qui lui avaient permis de conclure que les six corps étaient reliés par une sorte de champ – dont elle déduisit l'existence de ses multiples observations – qui permettait à l'essence de la créature de se délocaliser entre plusieurs organismes, les cinq qui restaient inoccupés servant alors de camouflage. Mais le métahex lui-même semblait banal comparé à la vigne-spectre, une plante qui, ainsi qu'elle le découvrit, ne poussait qu'en un seul lieu, une petite cavité proche de la base du crâne.

Les senseurs refusaient d'approcher cette zone, alertés par la même sensation de danger qu'avait perçue Catherine, et on présumait que si un intrus osait s'aventurer trop près du cerveau, Griaule mobiliserait certains de ses habitants les plus meurtriers afin de l'éliminer. Mais ce fut sans crainte que Catherine se dirigea vers la cavité et, laissant Mauldry et son escorte derrière elle, grimpa le tunnel pentu qui y conduisait en s'éclairant avec une torche, puis y pénétra par une ouverture à peine plus large que ses hanches. Une fois entrée, voyant que le lieu était éclairé par des veines de sang doré qui sillonnaient le plafond et clignotaient comme la flamme d'une chandelle, elle éteignit sa torche ; puis elle remarqua, surprise, qu'à l'exception du plafond, la cavité tout entière – dont les dimensions étaient d'environ vingt pieds sur huit – était envahie par une sorte de vigne vierge aux feuilles vert foncé, ornées de nervures intriquées, dont la pointe s'achevait par une minuscule trompe. Anormalement épuisée par son ascension, elle s'assit contre la paroi pour reprendre son souffle ; puis, se sentant gagnée par le sommeil, elle décida de fermer les yeux quelques instants. Elle se réveilla en entendant Mauldry crier son nom. Toujours somnolente, irritée par son impatience, elle répondit : « Je veux juste me reposer un moment !

— Un moment ! répéta-t-il. Ça fait trois jours que tu es là ! Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que ça va ?

— Trois jours ? Ridicule ! » Elle voulut se lever puis retomba sur le derrière, stupéfaite de découvrir à moins de dix pieds de là une femme nue aux longs cheveux blonds, si étroitement collée à la paroi que les feuilles recouvraient à moitié son corps et occultaient son visage.

« Catherine ! beugla Mauldry. Réponds-moi !

— Je… tout va bien ! Un instant ! »

La femme tressaillit et se mit à geindre.

« Catherine !

— Tout va bien, j'ai dit ! »

La femme étendit ses longues jambes ; sa hanche droite était ornée d'une fine cicatrice rose en forme de crochet, identique à celle que Catherine avait gardé d'une chute survenue durant son enfance. Et derrière son genou droit, on apercevait une trace écarlate, souvenir d'une brûlure à l'acide datant de l'année précédente. Elle fut stupéfaite de discerner ces signes distinctifs, mais

lorsque la femme se redressa en position assise et que Catherine comprit qu'elle avait affaire à sa jumelle – identique à elle par ses traits mais aussi par son expression, un air résigné qu'elle voyait souvent en se regardant dans la glace –, son étonnement vira à la panique. Elle aurait juré sentir les muscles de l'autre se mouvoir quand elle altéra son expression pour arborer une mine ravie, et, en dépit de sa terreur, elle reçut une vague impression des émotions de l'autre, un espoir naissant qui suscitait son enthousiasme.

« Ma sœur », dit la femme ; elle baissa les yeux pour contempler son corps et Catherine eut l'espace d'un éclair la sensation de voir double, de voir avec les yeux de l'autre les seins et le ventre nus qu'elle semblait découvrir pour la première fois. Puis son champ visuel se stabilisa et elle examina le visage de l'autre… *son* visage. Bien qu'elle se fût regardée dans la glace chaque matin depuis des années, c'était la première fois qu'elle percevait avec netteté les changements qu'elle avait subis depuis qu'elle vivait à l'intérieur du dragon. Sa bouche était cernée de rides, ses yeux bordés de fines pattes d'oie. Ses joues s'étaient creusées, ce qui faisait encore plus saillir ses pommettes ; le pli de ses lèvres était plus ferme, plus résolu. L'éclatante perfection de sa beauté juvénile s'était ternie plus qu'elle ne l'aurait cru et cela la consterna. Cependant, le changement le plus remarquable – le plus frappant à ses yeux – ne résultait pas d'un quelconque détail mais de la personnalité qui se dégageait de son visage, voire de l'existence même de cette personnalité, car – elle le comprenait à présent – avant d'entrer dans le dragon, son visage n'exprimait qu'une seule chose, à savoir la complaisance. Il était troublant de prendre conscience de sa stupidité passée dans des circonstances aussi poignantes.

Comme si elle était à l'écoute de ses pensées, la femme tendit la main et dit : « Cesse de te punir toi-même, ma sœur. Nous sommes tous victimes de notre passé.

— Qui es-tu ? » demanda Catherine en se rétractant. Cette femme représentait un danger, elle le sentait, même si elle ne savait pas exactement pourquoi.

« Je suis toi. » L'autre tenta à nouveau de la toucher, et à nouveau Catherine l'esquiva. Elle était souriante, mais Catherine perçut les effluves de sa frustration et remarqua qu'elle ne s'était penchée que de quelques degrés, restant en contact avec les feuilles de la vigne vierge comme si elle leur était reliée par un cordon incassable.

« J'en doute. » En dépit de la fascination qu'elle éprouvait, Catherine avait l'intuition que le simple contact de cette femme lui serait néfaste.

« Mais c'est vrai ! insista l'autre. Je suis toi, et aussi autre chose.

— Quoi donc ?

— Cette plante extrait des essences. Des constructions charnelles infiniment petites à partir desquelles elle crée un double libéré des imperfections de ton corps. Et comme les graines de ton avenir sont contenues dans ces essences, quoiqu'elles te soient encore inconnues, je les connais… pour le moment.

— Pour le moment ? »

Le ton de la femme virait au désespéré. « Il y a une connexion entre nous… tu le sens, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Pour vivre, pour compléter cette connexion, je dois te toucher. Et, cela fait, j'aurai perdu cette connaissance de l'avenir. Je serai comme toi… tout en étant distincte de toi. Mais ne t'inquiète pas. Je n'interférerai pas avec ta vie, je mènerai la mienne. » Elle se pencha à nouveau vers l'avant et Catherine vit que quelques feuilles restaient fixées à son dos, leurs trompes collées à sa peau. Elle sentit une nouvelle fois monter le danger et redouta que le simple contact de cette femme ne la vidât

de quelque substance vitale.

« Si tu connais mon avenir, lança-t-elle, dis moi une chose… réussirai-je un jour à m'évader de Griaule ? »

Mauldry choisit ce moment-là pour la héler à nouveau et elle le calma en lui disant qu'elle prélevait des échantillons et ne tarderait pas à redescendre. Puis elle répéta sa question et la femme répondit : « Oui, oui, tu quitteras le dragon », puis elle tenta de s'emparer de sa main. « N'aie pas peur. Je ne te ferai pas de mal. »

Ses chairs s'affaissaient et Catherine sentit les vagues de sa peur.

« Je t'en prie ! cria-t-elle en tendant ses deux mains. Seul le contact de ta chair peut me sustenter. Sans cela, je vais mourir ! »

Mais Catherine persistait à se méfier.

« Tu dois me croire ! insista l'autre. Je suis ta sœur ! Mon sang est ton sang, mes souvenirs tes souvenirs ! » La chair de ses bras se plissait comme celle d'une vieillarde et son visage se boursouflait, se distordait de façon grotesque. « Oh ! je t'en supplie ! Rappelle-toi cette nuit avec Stel en dessous de l'aile… tu étais encore vierge. Le vent qui soufflait sur le dos de Griaule faisait tomber les chardons en averses argentées. Et rappelle-toi le gala de Teocinte ? Ton seizième anniversaire. Tu portais un masque de fil de cuivre et de fleurs d'oranger, et trois hommes t'ont demandée en mariage. Pour l'amour de Dieu, Catherine ! Écoute-moi ! Le commandant… tu te souviens de lui ? Le jeune commandant ? Tu étais amoureuse de lui, mais tu n'as pas suivi ton cœur. Tu avais peur de l'amour, tu te méfiais de tes sentiments car, à cette époque, tu te méfiais tout le temps de toi-même. »

Le lien qui les reliait se faisait plus ténu et Catherine s'endurcit pour résister à sa supplique, qui commençait sensiblement à l'émouvoir. La femme s'effondra, les traits brouillés, horrible à voir, pareille à un mannequin de cire en train de fondre, puis, spectacle plus horrible encore, elle sourit, ses lèvres se dissolvant pour révéler des dents menacées elles aussi d'effacement.

« Je comprends », dit-elle d'une voix cassée, et elle partit d'un rire éraillé et glaireux. « Maintenant, je vois.

— Quoi donc ? » demanda Catherine. Mais l'autre acheva de s'affaisser, roula sur le flanc, et le processus de décomposition s'accéléra ; en l'espace de quelques minutes, elle fut réduite à une flaque gélatineuse d'un sinistre gris-blanc qui conservait les contours de son corps. Catherine en fut aussi horrifiée que soulagée ; mais elle ne put s'empêcher d'éprouver des remords, et elle se demanda si elle avait obéi à son instinct de survie ou bien condamné par lâcheté une créature aussi innocente qu'elle-même pouvait l'être. Pendant que cette femme était en vie – si l'on pouvait parler de vie –, Catherine avait cédé à la terreur, mais elle s'émerveillait à présent de son apparition, de la complexité d'une plante capable de produire ne fût-ce qu'un semblant d'être humain. Et, à la réflexion, cette femme était bien plus qu'un simple ersatz. Comment expliquer qu'elle ait connu ses souvenirs ? À moins que la mémoire n'ait un fondement physiologique. Elle s'obligea à prélever des échantillons des restes de la femme, de la vigne vierge, bien décidée à explorer plus avant ce mystère. Mais elle doutait que le cœur en fût accessible à ses instruments si primitifs. Cette prophétie contenait en elle-même sa réalisation, car elle ne tenait pas vraiment à découvrir les secrets de la vigne-spectre, redoutant ce qu'ils permettraient de mettre au jour concernant sa propre nature, et, avec le passage du temps, quoi qu'elle y réfléchît souvent et en discutât même avec Mauldry à l'occasion, elle finit par renoncer à ce sujet d'étude.

V.

Bien que la température restât inchangée à l'intérieur du dragon, bien qu'il n'y tombât ni pluie ni neige, bien que les fluctuations de la lumière dorée conservassent un rythme constant, on y enregistrait le passage des saisons grâce aux migrations des oiseaux, à l'apparition des cocons et à la naissance simultanée d'insectes par millions ; et ce fut au moyen de ces signes que Catherine – neuf ans après être entrée dans la gueule du dragon – sut qu'elle était tombée amoureuse en automne. Durant les trois années précédentes, son zèle s'était lentement érodé, sa soif de savoir scientifique avait peu à peu diminué, une tendance encore accentuée par la mort du capitaine Mauldry, due à des causes naturelles ; à présent qu'il n'était plus là pour servir de tampon entre les senseurs et elle, leur stupidité, leur lugubre dégaine la plongeaient dans le désespoir. Et, à dire vrai, elle n'avait plus grand-chose à apprendre. Ses cartes étaient complètes, ses notes et ses spécimens remplissaient plusieurs pièces et, bien qu'elle continuât de fréquenter le cœur du dragon, elle avait renoncé à interpréter les rêves, préférant les utiliser pour tromper son ennui. Une nouvelle fois, l'impatience la gagna et elle envisagea de s'évader. Elle était en train de gâcher sa vie, songeait-elle, et devait à tout prix regagner le monde extérieur, saisir des occasions plus vitales que celles que lui offrait cette prison aux multiples cellules. Certes, elle appréciait son expérience à sa juste valeur. Si elle avait réussi à s'évader juste après son arrivée, elle n'aurait fait que retourner à une vie de frivolité totalement dénuée de sens ; mais aujourd'hui, armée de connaissance, consciente de ses forces et de ses faiblesses, pleine d'ambition et investie d'un sens moral renforcé, elle se jugeait capable d'accomplir des choses importantes. Mais avant qu'elle ait pu décider de la possibilité d'une évasion, un nouveau venu rejoignit la colonie, un homme qu'un groupe de senseurs – parti cueillir des baies près de la gueule – avait trouvé gisant inconscient et ramené en lieu sûr.

C'était un botaniste d'une trentaine d'années, du nom de John Colmacos, envoyé ici par l'université de Port-Chantay et que ses guides avaient abandonné lorsqu'il avait voulu entrer dans la gueule ; pour son malheur, il était tombé sur des singes qui y avaient élu résidence et qui l'avaient roué de coups. Maigre et osseux, il était pourvu de mains aux doigts puissants et de fins cheveux bruns qui refusaient de rester coiffés. Son visage chevalin, qui hésitait entre le quelconque et le pittoresque, affichait en permanence une expression vaguement intriguée, comme s'il était déconcerté par tout ce qui l'entourait ; ses grands yeux bleus étaient splendides, semés d'éclats verts et noisette, et semblaient étonnamment délicats comparés au reste de sa figure.

Ravie d'avoir un compagnon doué de raison, et qui plus est un professionnel du domaine qu'elle s'était choisi, Catherine s'occupa personnellement de le remettre sur pied – il souffrait de fractures aux bras et aux jambes, ainsi que de nombreuses plaies au visage ; et à mesure qu'elle le soignait, elle commença à entretenir à son sujet des fantasmes érotiques. Jamais elle n'avait connu d'homme si doux, si modeste, et elle fut fort étonnée de voir qu'il ne cherchait nullement à l'épater. Sa conception des hommes s'était forgée au contact des soldats de Teocinte et des brutes de Hangtown, et tout ce qui avait trait à John la fascinait. Pendant un temps, elle tenta de refouler ses sentiments, se répétant qu'elle serait tombée amoureuse du premier venu étant donné les circonstances, car elle craignait de souffrir encore plus de son emprisonnement si elle se laissait aller à tomber amoureuse ; en outre, elle soupçonnait une nouvelle manipulation de Griaule, qui cherchait sans doute à l'endormir en lui offrant un amant pour compenser la perte de Mauldry. Mais elle ne pouvait nier qu'elle aurait forcément été attirée par John Colmacos quelles qu'aient été les circonstances, notamment à cause du respect qu'il lui témoignait en raison de la qualité de son travail sur Griaule et de sa résistance face à

l'adversité. Sans compter que, de toute évidence, ses sentiments étaient payés de retour. Quoiqu'ils fissent preuve d'une certaine maladresse, ni l'un ni l'autre ne jouait à l'amoureux transi ; tous deux observaient sans rien dire le déroulement des événements.

« C'est étonnant », dit-il un jour alors que, vautré sur un tas de fourrures dans sa demeure, il parcourait l'un de ses carnets de notes. « Difficile de croire que tu n'as reçu aucune formation. »

Elle sentit ses joues s'empourprer. « N'importe qui dans ma situation serait parvenu au même résultat, rien que pour ne pas rester sans rien faire. »

Il reposa le carnet et la toisa d'un regard qui lui fit baisser les yeux. « Tu te trompes, déclara-t-il. La plupart des gens se seraient effondrés. Je ne connais personne qui aurait pu accomplir tout cela. Tu es remarquable. »

Elle se sentit étrangement incompétente en entendant ce jugement, comme si elle reconnaissait à cet homme l'autorité suprême et recevait de lui le genre de louanges qu'un adulte plein de sagesse dispenserait à un enfant incapable ayant bien travaillé pour une fois. Elle aurait voulu lui expliquer que ce travail était avant tout une thérapie, un hobby qu'elle avait adopté pour chasser son désespoir, mais elle ne savait pas comment le formuler sans être accusée de maladresse ou de fausse modestie, aussi se contenta-t-elle de faire « Oh ! » puis elle s'affaira à lui préparer une dose de brianine pour apaiser les douleurs de sa cheville.

« Je t'ai embarrassée, dit-il. Pardon… ce n'était pas mon intention.

— Je ne suis pas… je veux dire, je… » Elle rit. « Je ne me suis pas réhabituée à parler. »

Il sourit sans rien dire.

« Qu'est-ce qu'il y a ? lança-t-elle sur la défensive, persuadée qu'il se moquait d'elle.

— Que veux-tu dire ?

— Pourquoi souris-tu ?

— Je peux faire les gros yeux, si ça doit te mettre à l'aise. »

Irritée, elle se concentra sur sa tâche, mélangeant une pâte dans un gobelet de cuivre incrusté d'émeraudes brutes puis la roulant pour former un cylindre.

« C'était une blague, dit-il.

— Je sais.

— Bon, qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle secoua la tête. « Rien.

— Écoute, je ne veux pas te mettre mal à l'aise… Sincèrement. En quoi je m'y prends mal ? »

Elle soupira, fâchée contre elle-même. « Ce n'est pas à cause de toi. C'est juste que je n'arrive pas à m'habituer à ta présence. »

De l'extérieur leur parvint le bavardage excité d'un groupe de senseurs en train de descendre.

« Je peux le comprendre, dit-il. Je… » Laissant sa phrase inachevée, il baissa les yeux et tripota le carnet de notes.

« Qu'est-ce que tu allais dire ? »

Il rejeta la tête en arrière et s'esclaffa. « Tu ne vois pas ce qu'on fait ? On est tout le temps en train de se justifier… comme si le moindre mot de travers risquait de nous traumatiser. »

Elle se tourna vers lui, croisa son regard, détourna les yeux.

« Enfin, je veux dire, on n'est pas fragiles à ce point », reprit-il, s'empressant d'ajouter, comme pour clarifier son propos : « On n'est pas… vulnérables l'un à l'autre. »

Il affronta son regard quelques instants et, cette fois-ci, ce fut lui qui baissa les yeux et Catherine qui sourit.

Si elle n'avait pas su qu'elle était amoureuse, son changement d'attitude vis-à-vis du dragon

aurait suffi à éveiller ses soupçons. C'était comme si elle le voyait pour la première fois. Elle s'émerveillait à nouveau de la taille et de l'étrangeté de Griaule et se réjouissait de le faire découvrir à John dans ses moindres détails : les loriots et les alouettes qui n'avaient jamais connu le soleil, le cœur lumineux, la cavité où poussait la vigne-spectre (elle refusa toutefois de s'y attarder) et une minuscule niche proche du cœur, qui n'était pas éclairée par le sang de Griaule mais par des milliers d'araignées blanches luminescentes courant sur le plafond, lequel évoquait un ciel nocturne dont les constellations auraient pris vie. Ce fut dans cette niche qu'ils eurent leur premier contact intime, un baiser auquel Catherine coupa court – après s'être laissé emporter un instant –, désorientée par les puissantes sensations qui déferlaient sur son corps, des sensations familières mais qui lui semblaient contre nature vu qu'elle ne les avait pas éprouvées depuis des années, et surprise par la soudaineté avec laquelle son fantasme devenait réalité. Troublée, elle s'enfuit en courant, laissant un John encore handicapé par ses blessures regagner la colonie en claudiquant.

Elle passa le reste de la journée à l'éviter, recroquevillée sur elle-même au sein d'un nid de soie couleur pêche près de la fosse au centre de la salle de la colonie, immergée dans le tohu-bohu des senseurs qui déambulaient dans leurs atours mités. Quoiqu'ils fussent en majorité absorbés par leurs affaires, quelques-uns captèrent son humeur et se rassemblèrent autour d'elle pour la palper en émettant les gémissements qui, chez eux, passaient pour une expression de tendresse. Leurs visages atones et cireux l'entouraient de toutes parts, uniformément tristes, et elle se mit à pleurer, comme si cette tristesse était contagieuse. Ses larmes lui parurent tout d'abord témoigner de son incapacité à aimer, puis il lui sembla qu'elle pleurait sur sa propre misère, sur le néant qu'était sa vie à l'intérieur du dragon ; mais elle finit par comprendre que sa tristesse ne faisait qu'une avec celle de Griaule, que cette sinistre sensation d'emprisonnement reflétait pour l'essentiel l'humeur du dragon, et cela mit un terme à ses sanglots. Jamais elle n'avait considéré le dragon comme un objet méritant la compassion ; mais en le percevant emprisonné dans les rets d'une antique magie, sans compter le puzzle intriqué de charmes secondaires dérivant de cet événement fondateur, elle se sentit ridicule d'avoir versé des larmes. N'importe quelle occurrence, y compris la plus heureuse, pouvait être source de tristesse si on échouait à la voir dans le contexte du monde que l'on habitait ; si l'on parvenait à un équilibre des perceptions, cependant, on se rendait compte que bien que toute action humaine pût causer la tristesse, on devait néanmoins saisir la moindre occasion d'agir, sans se poser de question, si futile, si irréaliste fût-elle en apparence. Griaule n'avait-il pas agi de la sorte en trouvant un moyen d'user de son pouvoir malgré sa pétrification ? Elle éclata de rire à l'idée qu'elle pût s'inspirer de Griaule, même de façon abstraite, et nombre des senseurs massés autour d'elle firent écho à son rire. L'un des mâles, un vieillard dont le crâne blafard était couronné de touffes de cheveux gris, s'approcha d'elle en tramant les pieds, achevant de détacher un bouton pendant à son manteau de satin brodé d'argent et raidi par la crasse.

« Ca'herine genti' et souri' 'ain'enan, hein ? dit-il. Fi'i les mau'ai'es 'hoses ?

— Oui, dit-elle. Fini les mauvaises choses. »

De l'autre côté de la fosse, un tas de senseurs tout nus se trémoussaient à l'unisson, engagés dans des préliminaires plutôt patauds : les hommes tentaient de pénétrer d'autres hommes, se querellaient et échangeaient des claques, puis gloussaient jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une femme et entamé la procédure correcte. Jadis, cette scène l'aurait écœurée, mais c'en était fini à présent. Jugés par des yeux étrangers, les senseurs pouvaient être considérés comme répugnants ; mais ils étaient ici *chez eux*, et Catherine aussi, et, acceptant enfin cette réalité, elle se leva pour se diriger vers la nacelle la plus proche. Le vieillard la suivit, palpant les revers de son manteau pour se donner l'air important, et, comme s'il était devenu le héraut de son humeur, annonça à la cantonade : « Fi'i les mau'ai'es

’hoses, fi’i les mau’ai’es ’hoses. »

Durant son ascension, elle eut l’impression de voir défiler une centaine de minuscules scènes de théâtre où l’on jouait des extraits de la même pièce – des corps pâles avachis dans la soie, tripotant des babioles d’or et des bijoux – et, en regardant autour d’elle, à condition d’ignorer la misère et la puanteur, elle eut le sentiment de contempler un royaume exotique. Elle avait toujours été frappée par la taille du lieu et par son caractère grotesque ; mais, à présent, elle ne voyait plus que son opulence, et elle se demanda si la vêture des senseurs était un fait du hasard ou si la subtilité de Griaule l’avait amené à parer ces épaves humaines de haillons ayant appartenu à des rois et à leurs courtisans. Elle se sentait pleine de joie, d’excitation ; mais sa nervosité crût à mesure que la nacelle se rapprochait de son étage. Cela faisait si longtemps qu’elle n’avait pas approché un homme et elle se demandait si elle conviendrait à celui-ci… puis elle se rappela qu’elle souffrait déjà de ce genre d’angoisse du temps où elle changeait de mec toutes les semaines.

Elle fixa la nacelle à une patère, descendit sur la galerie courant le long des chambres, inspira à fond et écarta les rideaux, puis les tira derrière elle. John dormait, les fourrures ramenées sur son torse. Dans la pénombre, son visage – dévoré par une barbe de quelques jours – semblait plein de douceur, de mystère et d’extase, tel celui d’un saint en pleine méditation, et elle se dit qu’il valait peut-être mieux le laisser dormir ; mais c’était son inquiétude qui parlait, comprit-elle, et non sa compassion. La seule chose à faire était d’en finir au plus vite, de franchir l’obstacle de sa nervosité et d’en avoir le cœur net. Elle ôta son pantalon et sa chemise puis se tint quelques secondes près de lui, se sentant fragile, étourdie, comme si elle ne s’était pas seulement défaite de quelques onces de tissu. Puis elle se glissa entre les fourrures et pressa son corps contre le sien. Il frémit mais resta endormi, et cela la ravit ; elle aimait l’idée de le tenir à sa merci, de venir à lui au milieu d’un rêve, et la joie qu’elle éprouva de ce pouvoir enfantin la fit tressaillir. Il s’agita, se retourna pour lui faire face, sans pour autant se réveiller, et elle se serra encore plus fort, s’émerveillant de se découvrir ouverte, prête à le recevoir. Il grommela quelque chose et, comme elle se blottissait contre lui, commença à se durcir, son sexe coincé entre leurs ventres. Avec un luxe de précaution, elle leva son genou droit pour le poser sur sa hanche, le guida entre ses jambes et ondula des hanches, se frottant contre lui, lentement, lentement, s’accordant de petites flambées de plaisir. Ses paupières tremblèrent, s’ouvrirent, et il la fixa de ses yeux qui semblaient noirs et humides, et sa peau dans la pénombre était d’or bruni. « Catherine », dit-il, et elle partit d’un rire doux, car ce nom sonnait dans sa bouche comme une formule de puissance. Il planta les doigts dans les chairs rebondies de ses hanches tout en poussant plus avant vers elle, cherchant le bon angle. La tête rejetée en arrière, les yeux clos, elle se concentra sur la sensation au centre de sa chaleur, de son vertige, et enfin il la pénétra, tout au fond, d’un coup, d’un seul, et il commença à lui faire l’amour, mais elle lui dit : « Attends, attends », et elle l’immobilisa, un instant terrifiée, saturée de sensations, comme une vague noire montant en elle et menaçant de l’emporter.

« Qu’est-ce qu’il y a ? murmura-t-il. Tu veux que…

— Attends un peu… rien qu’un peu. » Elle laissa reposer son front contre le sien, tremblante, stupéfaite par les réactions de son corps ; à un instant donné, elle se sentait toute légère, comme si leur lien charnel l’avait libérée du fardeau de la pesanteur, et l’instant d’après – qu’il ait changé de position ou l’ait pénétrée d’une fraction supplémentaire –, elle avait l’impression qu’il lui communiquait son poids et elle se sentait sombrer dans la soie fraîche.

« Est-ce que ça va ?

— Mmm. » Elle ouvrit les yeux, vit son visage à quelques pouces du sien et fut surprise qu’il lui parût aussi familier.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Je réfléchissais.

— À quoi ?

— Je me demandais qui tu étais et, quand je t'ai regardé, c'est comme si je le savais déjà. » Elle lui passa le bout de l'index sur la lèvre supérieure. « Qui es-tu ?

— Je croyais que tu le savais déjà.

— Peut-être… sauf que je ne connais aucun détail précis. Tout ce que je sais, c'est que tu es professeur.

— C'est ce que tu veux, des détails ?

— Oui.

— J'étais un enfant dissipé, dit-il. Je refusais de manger ma soupe à l'oignon, je ne me lavais jamais les oreilles. »

Accentuant son étreinte sur ses hanches, il pénétra en elle un peu plus, en quelques lents mouvements délicieux, et l'embrassa sur la bouche, sur les yeux.

« Quand j'étais petit garçon », reprit-il en accentuant le rythme, à présent haletant, « j'allais nager chaque matin. Parmi les rochers de la pointe d'Ayler… c'était splendide. Une eau céruléenne, des palmiers. Des porcs et des poulets qui couraient. Sur la plage.

— Ô mon Dieu ! » s'exclama-t-elle, nouant ses chevilles derrière les cuisses de John, battant des cils de plus en plus vite.

« Ma première petite copine s'appelait Penny… elle avait douze ans. Une rouquine. J'avais un an de moins qu'elle. Je l'aimais pour ses taches de rousseur. Je croyais jadis… que les éphélides… étaient un signe. Je ne savais pas de quoi exactement. Mais je t'aime bien plus qu'elle.

— Je t'aime ! » Elle évalua son rythme, s'y adapta, tenta de le prendre en elle tout entier. Elle aurait voulu voir l'union de leurs chairs et elle s'imagina que plus rien ne les distinguait désormais, que leurs corps étaient fondus, scellés l'un à l'autre.

« Je trichais en cours de maths, j'ai toujours été nul en trigonométrie. Mon Dieu… Catherine. »

Sa voix s'estompa, se tut, et l'air parut se solidifier autour d'elle, la suspendant dans un nuage rose. La lumière se massait autour d'eux, une lumière issue d'un étrange feu sans chaleur, et elle s'entendit crier, prononcer son nom, lui dire des mots doux, des mots enfantins, lui dire qu'il était merveilleux, des mots tout droit sortis d'un rêve, importants à cause de leur musique, de leur sonorité, plutôt que pour leur sens. À nouveau elle sentit monter une vague noire dans son ventre. Cette fois-ci, elle la chevaucha et se laissa emporter au loin.

VI.

« L'amour est stupide », lui déclara John quelques mois plus tard, alors qu'ils étaient assis dans la chambre du cœur et contemplaient les courants complexes de lumière dorée et d'ombre tourbillonnante à la surface de l'organe. « Je me sens dans la peau d'un jeune sot. Je n'arrête pas de me dire que je devrais accomplir quelque acte héroïque. Nourrir les affamés, éradiquer une maladie. » Il émit un grognement de dégoût. « Comme si je venais subitement de me rendre compte que le monde était perclus de problèmes et que je me devais de les résoudre afin que les autres soient aussi heureux que moi. Sauf que, comme on est coincés…

— Il m'arrive d'éprouver le même sentiment », dit-elle, surprise par sa véhémence. « C'est peut-être stupide, mais c'est quand même juste. Et le bonheur n'a rien de répréhensible.

— Comme on est coincés ici, reprit-il, il nous est impossible de sauver le monde, sans parler de nous sauver nous-mêmes. Quant au bonheur, il ne durera pas… du moins, pas ici.

— Il a déjà duré six mois. Et s'il ne doit pas durer ici, pourquoi durerait-il ailleurs ? »

Il ramena ses genoux contre son torse et se frictionna la cheville à l'endroit de sa fracture. « Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Quand j'ai échoué ici, tu n'avais qu'une idée en tête, c'était de t'évader. À t'écouter, tu étais prête à tout pour y parvenir. Aujourd'hui, on dirait que tu t'en fous. »

Elle le regarda se frotter la cheville, sachant ce qui allait suivre. « J'aimerais bien m'évader. Mais maintenant que tu es ici, mon sort me paraît plus acceptable. Je ne peux pas le nier. Ça ne veut pas dire que je ne filerais pas si j'en avais l'occasion. Mais l'idée de rester me semble moins désespérante.

— Eh bien, pas à moi ! Je… » Il baissa la tête, soudain vidé de toute colère, mais continua de se frictionner. « Je te demande pardon, Catherine. Ma jambe me fait mal et ça me fout en rogne. » Il lui coula un regard en biais. « Tu as de ce truc sur toi ?

— Oui. »

Mais elle ne fit pas mine de lui en donner.

« J'en consomme trop, je le sais, dit-il. Ça m'aide à tuer le temps. »

Elle se hérissa en entendant ces mots et faillit lui demander si c'était à cause d'elle qu'il se barbait ; mais elle refoula sa colère, sachant qu'elle était en partie responsable de son assuétude à la brianine, car, durant sa convalescence, elle lui en avait administré comme une amante et non comme une infirmière.

L'impatience se lisait sur son visage. « Je peux en avoir ? »

Elle ouvrit son sac à dos à contrecœur, y attrapa une flasque d'eau et quelques pilules de brianine enveloppées dans un tissu, puis lui tendit le tout. Il déplia maladroitement le tissu, s'empressa de décapsuler la flasque et – alors qu'il allait avaler deux pilules – vit son regard posé sur lui. La colère lui plissa le visage et elle crut qu'il allait lui crier après. Mais son expression s'adoucit et il avala sa dose puis lui montra deux autres pilules. « Prends-en avec moi, dit-il. Je sais que je dois arrêter. Et j'y arriverai. Mais aujourd'hui, détendons-nous un peu, faisons comme si on n'avait pas de problèmes… d'accord ? »

C'était une de ses nouvelles tactiques : faire d'elle sa complice afin d'alléger le fardeau de sa culpabilité ; il aurait mieux valu ne pas entrer dans son jeu, elle le savait, mais pour le moment elle n'avait pas la force de discuter. Elle avala les pilules, les fit passer avec une gorgée d'eau et s'adossa à la paroi de la chambre. Il se nicha contre elle, appuyé sur un coude, souriant, les yeux déjà voilés par la drogue.

« Il faut vraiment que tu arrêtes, tu sais », lui dit-elle.

Le sourire de John vacilla puis se raffermit, comme si ses batteries étaient presque vides. « Sans doute.

— Si on doit s'évader, il faudra que tu aies les idées claires. »

Il s'anima à cette idée. « Ah ! tu as changé d'optique, on dirait.

— Ça faisait un moment que je n'envisageais plus de m'évader. Ça ne me semblait pas possible… ça ne me semblait même plus important. J'avais dû renoncer à cette idée, je crois bien. Enfin, juste avant ton arrivée, j'avais recommencé à y penser, mais ce n'était pas sérieux… un effet de ma frustration, sans doute.

— Et à présent ?

— C'est redevenu important.

— À cause de moi, parce que je n'arrête pas de te houspiller ?

— À cause de nous deux. Je ne suis pas sûre qu'une évasion soit possible, mais j'ai eu tort d'y renoncer. »

Il roula sur le dos, leva un bras pour se protéger les yeux, comme si l'éclat du cœur était trop vif.

« John ? » Sa voix lui semblait pâteuse, traînante, et elle sentit la drogue s'emparer d'elle, la rendre lente et molle.

« Cet endroit, disait-il. Putain d'endroit.

— Je croyais… » Elle avait de la difficulté à ordonner ses mots. « … je croyais qu'il t'excitait. Tu disais…

— Oh ! mais je suis excité. » Rire morne. « C'est un dépositoire de merveilles. Fabuleux ! Bouleversant ! Trop bouleversant, en fait. La sensation qu'on éprouve… » Il se tourna vers elle. « Tu ne la sens pas ?

— Je ne suis pas sûre de bien comprendre.

— Comment as-tu pu supporter de vivre ici toutes ces années ? Es-tu considérablement plus forte que moi, ou serait-ce que tu es dénuée de sentiments humains ?

— Je…

— Dieu ! »

Il se détourna pour fixer la paroi, le visage tatoué d'une marbrerie mouvante d'ombre et de lumière, puis inondé d'or l'instant d'après.

« On est si bien ici. Regarde ça. » Il désigna le cœur. « Ce n'est pas un cœur, c'est un prodige de magie. Chaque fois que je viens ici, j'ai l'impression qu'il va afficher une configuration qui me fera disparaître. Ou qui m'écrasera. Ou quelque chose. Et toi, tu te contentes de le regarder d'un air pensif, comme si tu envisageais d'y accrocher des rideaux ou encore de le repeindre.

— On n'est pas obligés de revenir ici.

— Je ne peux plus m'en détacher. C'est comme ce truc », dit-il en brandissant une pilule de brianine.

Ils restèrent sans parler pendant plusieurs minutes… peut-être un peu moins, peut-être un peu plus. Le temps perdait toute signification et Catherine avait la sensation de dériver au large, les chairs infusées d'une chaleur rose semblable à celle qui vient après l'amour. Des éclairs d'images oniriques défilaient dans son esprit : le visage grotesque d'un clown ; une pièce inconnue aux murs de guingois, meublée de chaises bleues à trois pieds ; un tableau dont la peinture se liquéfiait et gouttait doucement. Puis ses pensées se portèrent sur John. Il s'affaiblissait un peu plus chaque jour, elle avait fini par le voir. Il perdait sa résilience, devenait de plus en plus nerveux et irritable. Elle avait tenté de se convaincre que, tôt ou tard, il s'adapterait à la vie à l'intérieur de Griaule, mais, peu à

peu, elle acceptait le fait que jamais il ne pourrait survivre ici. Elle ne comprenait pas pourquoi, se demandait si cela était dû – comme il l'avait dit – au caractère oppressant du dragon ou bien à une faiblesse inhérente chez lui. Ou à un mélange des deux. Quoi qu'il en soit, elle ne pouvait plus le nier, et la seule issue pour eux était désormais de s'évader. Il lui était facile d'envisager une évasion quand la drogue coulait dans ses veines, qu'elle se sentait calme et détachée, dominait la situation comme on ne peut le faire qu'en rêve ; mais, une fois redescendue, elle serait totalement désemparée.

Pour éviter d'y réfléchir, elle laissa les marbrures du cœur mobiliser son attention. Elles semblaient d'une complexité anormale et, à mesure qu'elle les observait, elle eut la nette impression qu'un nouveau facteur était entré en jeu, quelque mécanisme intérieur qu'elle n'avait jamais remarqué avant ce jour, et elle se rendit compte que la sensation d'imminence qui caractérisait ce lieu était plus prégnante que jamais ; mais elle était trop engourdie pour se concentrer davantage sur cette idée. Ses paupières s'affaissèrent et elle retomba dans le rêve récurrent du dragon endormi et se concentra sur la peau vierge d'écailles de son torse, un espace blanc qui finit par la cerner de toutes parts, par l'attirer dans un monde de blancheur au moyen de la sereine constance de sa respiration cadencée, aussi immuable et prévisible que le tic-tac d'une horloge parfaite.

Au cours des six mois suivants, Catherine conçut quantité de plans d'évasion, qu'elle élimina l'un après l'autre, les jugeant irréalisables, jusqu'à ce qu'elle en élaborât un qui, s'il n'était pas infaillible, lui paraissait néanmoins avoir quelques chances de succès. Paradoxalement, si la brianine était indispensable à sa mise en place, celle-ci aurait été plus rapide si elle n'en avait pas eu sous la main ; en effet, incapable de résister à l'attrait de la drogue comme au besoin de compagnie qu'avait exprimé John, elle était devenue dépendante à son tour et passait le plus clair de son temps avec lui dans la chambre du cœur, sidérée et trop amorphe pour seulement faire l'amour. Les sentiments que lui inspirait John avaient changé ; il n'aurait pu en aller autrement, car il n'était plus l'homme qu'il avait été. Il avait perdu du poids et du tonus, il devenait abruti et colérique, et la santé de son corps l'inquiétait autant que celle de son âme. D'un certain côté, elle se sentait plus proche de lui, car cette dissolution éveillait son instinct maternel ; mais, d'un autre, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il avait failli, qu'au lieu de la soulager il était devenu pour elle un fardeau doublé d'une influence néfaste ; en conséquence, chaque fois qu'il prenait ses distances avec elle, elle ne se rapprochait de lui que si elle avait des raisons pratiques de le faire. Ce qui ne lui arrivait pas souvent, car John s'était tellement détérioré que toute manifestation d'intimité lui apparaissait désormais comme une corvée. Cependant, Catherine s'accrochait à l'espoir d'un nouveau départ dans leur relation, lequel ne pourrait être que consécutif à une évasion.

La drogue la possédait. Elle ne partait jamais sans sa provision de pilules, elle ne cessait d'augmenter ses doses, et cela affectait non seulement sa santé mais aussi son énergie ; l'effet exercé sur son cerveau était dévastateur. Sa capacité de concentration s'étiolait, son sommeil devenait sporadique et elle commençait à souffrir d'hallucinations. Elle entendait des voix, ainsi que des bruits étranges, et, à un moment donné, elle était sûre d'avoir aperçu Amos Mauldry au sein d'un groupe de senseurs occupés à glander dans la colonie. L'érosion mentale qui la frappait l'amenait à douter du témoignage de ses sens et à considérer comme illusoires les prémonitions de quelque catastrophe qu'elle recevait en rêve et percevait dans les jeux d'ombre et de lumière du cœur ; puis, prenant conscience que certains de ses symptômes – tendre l'oreille pour capter un signal inaudible, par exemple – étaient typiques d'un senseur, elle se mit à redouter de devenir leur semblable. Toutefois, cette crainte était moins intense qu'elle ne l'eût été naguère. Elle s'efforçait désormais de se montrer tolérante avec eux, de passer sur leur fonction de geôliers, se disant qu'ils étaient malgré eux les agents de Griaule et qu'elle ne pouvait les haïr sans haïr celui-ci ; le dragon et les subtiles

manifestations de sa volonté représentaient quelque chose de trop vaste, de trop incompréhensible pour être la cible de sa haine, et elle focalisa toute sa rage sur Brianne, la femme qui l'avait trahie. Les senseurs semblèrent percevoir cette évolution dans son attitude et ils se firent plus familiers avec elle, lui collant aux basques où qu'elle allât, ne cessant de la toucher et de lui poser des questions, et, bien qu'elle ressentît ces atteintes à son intimité, ce furent leurs démonstrations d'affection qui lui inspirèrent son plan d'évasion.

Un jour, accompagnée d'un groupe de senseurs bavards et rieurs, elle se dirigea vers le crâne, empruntant le tunnel menant à la cavité de la vigne-spectre. Lorsqu'elle s'y engagea, elle avait à moitié envie de retourner dans la cavité en question ; mais elle se ravisa et, quand elle ressortit du tunnel, ce fut pour constater que tous les senseurs s'étaient enfuis. Soudain affaiblie, comme si leur présence avait constitué de fait un soutien physique, elle tomba à genoux et fixa l'étroit passage de chair rose aux tréfonds illuminés, qui lui évoqua un terrier conduisant à quelque fabuleux trésor. L'idée que les senseurs aient pu l'abandonner ainsi lui inspira une bouffée de colère enfantine. Elle aurait dû s'y attendre, bien sûr. Ils évitaient ce coin comme… Elle se redressa, frappée par une subite illumination. Jusqu'où avaient-ils battu en retraite ? Avaient-ils reculé jusqu'au passage latéral qui s'ouvrait sur la gorge ? Elle se releva et rebroussa chemin à pas de loup jusqu'au coude le plus proche. Passant prudemment la tête et ne voyant personne, elle continua sa route en retenant son souffle jusqu'à en avoir mal aux poumons. Elle entendit des voix et, arrivée au coude suivant, tendit le cou et aperçut huit senseurs rassemblés devant l'entrée du fameux passage latéral, leurs haillons de soie étincelants, leurs épées renvoyant les reflets de la lumière inconstante. Elle recula de quelques pas et s'adossa à la paroi ; elle avait peine à réfléchir, à formuler des pensées cohérentes, et, par pur réflexe, elle chercha la brianine dans son sac à dos. Le simple contact de la pilule la calma et elle respira plus doucement une fois qu'elle l'eut avalée. Elle fixa des yeux la forme floue d'une veine enfouie sous le plafond illuminé du passage et se laissa hypnotiser par les fluctuations de la lumière. Elle avait l'impression de se brouiller, de devenir un lent flot doré, et ce sentiment raffermit son espoir et son assurance.

Il y a une issue, se dit-elle. *Mon Dieu ! il y a peut-être une issue.*

Trois jours plus tard, lorsqu'elle eut achevé de formuler son plan, sa principale crainte était que John ne fût pas en état d'y tenir son rôle. Il semblait fort mal en point, avec ses joues hâves et son teint livide, et il s'endormit la première fois qu'elle tenta de lui exposer son projet. Pour contrer les effets de la brianine, elle entreprit de diminuer ses doses en mélangeant les pilules avec le stimulant qu'elle avait tiré du lichen poussant sur les poumons du dragon et, au bout de quelques jours, si ni son teint ni son aspect général n'en semblaient affectés, il était néanmoins un peu plus alerte, un peu moins fatigué. Cette amélioration était purement artificielle, elle le savait, et le stimulant représentait en fait un danger pour un malade aussi faible que lui ; mais elle n'avait pas le choix et au moins avait-il désormais une chance de survivre. S'il restait coincé ici, compte tenu de l'érosion physique qu'il subissait du fait de son assuétude, il ne tiendrait pas six mois de plus.

C'était un plan plutôt faiblard, ni complexe ni subtil, et, si elle avait été capable de penser correctement, elle en aurait eu l'idée depuis longtemps, elle le savait ; mais sans doute n'aurait-elle jamais eu le courage de se lancer toute seule et, en cas de pépin, ils avaient davantage de chances de s'en sortir à deux. John se montra tout de suite enthousiaste. Une fois qu'elle lui eut présenté les détails, il se mit à faire les cent pas dans leur chambre, les yeux brillants, les joues marbrées de rouge, s'arrêtant de temps à autre pour lui poser une question ou commenter tel ou tel point.

« Les senseurs, dit-il. On… euh… on ne leur fera pas de mal ?

— Non, je te l'ai dit… sauf si c'est nécessaire.

— Bien, bien. » Il traversa la pièce pour se planter devant le rideau tiré. « Évidemment, ce n'est pas mon domaine, mais…

— John ? »

Il scruta la salle au-dehors par l'embrasure du rideau, la lumière bariolant son front d'une couche dorée. « Mouais.

— Que veux-tu dire ? »

Au bout d'une longue pause, il déclara : « C'est… non, rien.

— Tu parlais des senseurs.

— Ils sont extrêmement intéressants », dit-il d'un air distrait. Il vacilla sur ses jambes, puis fit quelques pas avec difficulté et s'effondra à ses côtés sur le tas de fourrures. Quand il se tourna vers elle, la morosité se lisait dans ses yeux. « Ça ira mieux. Une fois qu'on sera sortis d'ici, je… Je n'ai pas été très fort, je le sais… Je n'ai pas…

— Ce n'est pas grave, dit-elle en lui caressant les cheveux.

— Si, c'est grave, c'est très grave. » Agité, il voulut se rasseoir, mais elle l'en empêcha, le suppliant de se calmer, et c'est ce qu'il fit au bout d'un temps. « Comment peux-tu m'aimer ? demanda-t-il à l'issue d'un long silence.

— Ce n'est pas comme si j'avais le choix. » Elle se pencha vers lui, ramenant ses cheveux en arrière pour ne pas les faire choir sur son visage, l'embrassa sur la joue, sur les yeux.

Il fit mine de dire quelque chose puis partit d'un pauvre rire, et elle lui demanda ce qu'il trouvait drôle.

« Je pensais au libre arbitre, répondit-il. Comme ce concept est devenu improbable ! Ici, je veux dire. De toute évidence, ce n'est pas une option. »

Elle s'allongea près de lui, lasse de lui remonter le moral. Et dire qu'à son arrivée il était si vif, si enthousiaste, si curieux de tout en dépit de ses blessures. À présent, lorsqu'il jouissait d'un semblant de vitalité – comme en ce moment même –, c'était pour se complaire dans un rejet sardonique de toute possibilité de bonheur. Elle en avait assez de discuter avec lui, de lui rappeler qu'une logique négative pouvait réduire tout ce qui participait de la vie à une sorte de réflexe pitoyable, si tant est qu'on souhaitât voir les choses sous cet angle. Sa voix se raffermit, mais – elle le savait – ce n'était qu'un effet du stimulant qui lui irriguait les veines.

« C'est Griaule, dit-il. Tout ici lui appartient, jusqu'au plus fugace des souhaits et des espoirs. Jusqu'à nos pensées, nos sentiments. Quand j'étais étudiant et que j'ai appris son existence, ainsi que sa méthode de domination, le fonctionnement omnipotent de sa volonté, j'ai décrété que c'était de la connerie pure et simple. Mais j'étais optimiste à l'époque. Et un optimiste n'est qu'un idiot sans expérience. Je ne me considérais pas comme un optimiste, bien entendu. À mes yeux, j'étais un réaliste. J'entretenais l'idée toute romantique que j'étais seul responsable de mes actes, ce que je percevais comme une chose belle et noble, un sens du tragique des plus raffinés… un état d'indépendance totale et détachée de tout. C'était afin d'assurer leur confort douillet, pensais-je, que les gens comptaient sur les dieux et les démons pour définir leur rôle dans la vie. J'ignorais à quel point il serait terrible de comprendre que rien de ce qu'on peut faire ou penser n'a une quelconque importance, que tout – l'amour, la haine, les petites manies de chacun – participe d'un plan incompréhensible. J'étais incapable de me rendre compte à quel point réaliser cela fait perdre toute estime de soi. »

Il poursuivit dans cette veine pendant quelque temps, et elle sentit ses mots peser sur elle, l'emplir de désespoir, la drainer de toute joie. Puis, comme si ce monologue avait excité une amère libido, il entreprit de lui faire l'amour. Elle se sentit distanciée de leur union, emprisonnée par les

murs qu'avaient bâtis ses phrases lugubres, mais elle réagit avec l'enthousiasme d'une désespérée, excitée quant à elle par une variante désolée de la luxure. En regardant ses mains grandes ouvertes lui pétrir les seins et les prendre en coupe, elle crut voir des étoiles de mer se fixer à un rocher, tant ses gestes lui semblaient dépourvus de motivation ; et cependant, en raison de cette désolation même, parce qu'elle voulait la nier mais aussi parce qu'elle était prise d'un frisson voyeuriste en se regardant ainsi possédée, abusée, son corps réagit avec une ferveur exceptionnelle. La pellicule de sueur qui s'interposait entre eux était pareille à un rideau de soie et leurs mouvements semblaient plus fluides, plus performants que jamais ; chaque décharge de plaisir la propulsait vers de nouveaux et vertigineux sommets. Mais, après l'amour, elle se sentit défaite, dévastée, plutôt qu'aimée, et, allongée à ses côtés, à l'écoute du babillage étouffé des senseurs, baignant dans leur âcre puanteur, elle sut qu'elle avait atteint le nadir de sa vie, qu'elle avait fini par se confondre avec les senseurs et obéissait désormais au rythme animal et perturbé qui réglait leur existence.

Elle passa les dix journées suivantes à mettre son plan à exécution. Elle commença par distribuer des gâteaux aux senseurs qui l'escortaient lors de ses promenades quotidiennes avec John, lesquelles s'achevaient à l'entrée du tunnel menant à la vigne-spectre. Par ailleurs, elle fit courir le bruit que son étude du dragon allait déboucher sur la révélation promise. Quand vint le grand jour, avant de se mettre en route, elle se planta au pied de la paroi de la grande salle, entourée de plusieurs centaines de senseurs tandis que les autres restaient suspendus aux cordes et aux échelles, et leur claironna : « Aujourd'hui, j'aurai une parole à vous faire connaître ! La parole de Griaule ! Rassemblez tous les chasseurs, tous les cueilleurs, et dites-leur de venir m'attendre ici ! Je reviendrai bientôt, très bientôt, pour vous annoncer de grands événements à venir ! »

Les senseurs s'agitèrent et se tripotèrent, se mirent à bavarder, à glousser et à trépigner, et certains de ceux qui s'accrochaient aux cordes s'excitèrent tellement qu'ils lâchèrent prise et s'écrasèrent sur leurs semblables, donnant naissance à des mêlées grouillantes et glapissantes dont les membres entreprirent bien vite de se dévêtir les uns les autres. Après leur avoir adressé un geste de la main, Catherine, John à ses côtés, se dirigea vers la cavité de la vigne-spectre, suivie de six senseurs armés d'une épée.

John était terriblement nerveux et, tout le long du trajet, il ne cessa de jeter des regards en coin à leur escorte et de poser à Catherine des questions qui ne servaient qu'à l'énerver. « Tu es sûre qu'ils vont les manger ? lui demanda-t-il. Peut-être qu'ils n'auront pas faim.

— Ils les mangent toujours pendant qu'on est dans le tunnel. Tu le sais bien.

— Oui, je sais. Mais je… je n'ai pas envie que ça tourne mal. » Il fit une demi-douzaine de pas en silence. « Tu es sûre que la dose sera assez forte ?

— Oui. » Elle l'observa du coin de l'œil. Ses maxillaires étaient crispés, ses joues agitées de tics. Son front était couvert d'une pellicule de sueur, son teint était livide. Elle le prit par le bras. « Comment te sens-tu ?

— Bien. Très bien.

— Ça va marcher, alors ne t'en fais pas… s'il te plaît.

— Bien », répéta-t-il d'une voix atone, les yeux dans le vide.

Les senseurs firent halte à l'avant-dernier coude avant le tunnel et Catherine, tout sourires, leur donna un gâteau à chacun ; puis John et elle reprirent leur route et entrèrent dans le tunnel. Ils s'assirent au sein des ténèbres et attendirent un long moment sans dire un mot. Enfin, John finit par chuchoter : « On peut y aller ?

— Laissons-leur encore quelques minutes… par acquit de conscience. »

Il frissonna et elle lui demanda une nouvelle fois comment il se sentait.

« Un peu naze, répondit-il. Mais ça ira. »

Elle lui posa une main sur le bras ; ses muscles tressaillirent à ce contact. « Calme-toi », lui dit-elle, et il acquiesça. Mais il lui était impossible de se détendre.

Le temps s'écoula, aussi lent que de la résine coulant le long d'une écorce entaillée, et, quoique sûre que tout se passerait comme prévu, Catherine sentit croître son angoisse. Des petits vers de velours noir semblaient grouiller dans les ténèbres devant elle. Elle crut entendre des murmures dans le passage. Lorsqu'elle tenta de penser à autre chose, les constructions mentales qu'elle érigea s'évaporèrent aussitôt apparues, avec une précision aussi détaillée que superficielle qui ne laissait pas de l'inquiéter, lui évoquant de banales transparences occultant la vision d'un désastre imminent. N'y tenant plus, elle donna un coup de coude à John et tous deux sortirent en rampant. Arrivés au niveau du coude derrière lequel s'étaient postés les senseurs, elle marqua une pause et tendit l'oreille. Pas un bruit. Elle jeta un coup d'œil. Six corps gisaient devant l'entrée du passage latéral ; même à cette distance, elle apercevait les gâteaux à moitié entamés qui jonchaient le sol. Ils s'approchèrent sans se départir de leur prudence et Catherine constata alors que l'immobilité des corps n'avait rien de naturel. Elle s'agenouilla près d'un jeune mâle, sentit une odeur d'excréments, vit sur son visage le masque d'une mort extatique et comprit qu'en dosant la brianine dans sa pâte, elle n'avait pas tenu compte de la faible corpulence des senseurs. Elle les avait tués.

« Viens ! » lança John. Il avait ramassé deux épées, si petites qu'elles ressemblaient à des jouets dans ses mains. Il lui en tendit une et l'aida à se relever. « Allons-y… il va peut-être en arriver d'autres. »

Il s'humecta les lèvres, jeta un coup d'œil à droite puis à gauche. Avec ses joues creuses et ses yeux cernés, son visage ressemblait à une tête de mort et Catherine, encore tétanisée à l'idée d'avoir tué des êtres humains – car les senseurs étaient humains, en dépit du mépris qu'elle éprouvait pour eux –, resta incapable de le reconnaître. Elle fixa les senseurs – des poupées hideuses dans les vestiges de somptueux atours – et perçut à nouveau en elle cette vacance glacée qui l'avait envahie lorsqu'elle avait tué Key Willen. John l'agrippa par le bras et la poussa vers le passage latéral ; son entrée était protégée par un rideau de chair et, bien qu'habituée à voir tout autour d'elle la substance du dragon, elle hésitait à présent à la toucher. John écarta le rideau, la poussa devant lui, et voilà qu'ils rampaient au sein d'une pénombre dorée, le long d'un boyau serpentant vers les profondeurs.

Ce passage était par endroits juste assez large pour les laisser passer, à condition qu'ils se tortillent comme des vers. Elle visualisa la masse entière du dragon pesant sur elle, imagina un muscle inconnu secoué d'un spasme, le passage qui se refermait sur eux pour les broyer. Son souffle était bruyant dans cet espace confiné et celui de John, court et éraillé, l'était plus encore, du moins le lui sembla-t-il l'espace de quelques instants. Puis elle cessa de l'entendre et comprit qu'il s'était effondré derrière elle. Lorsqu'elle l'appela, il lui répondit d'un cri : « Continue ! »

Elle roula sur le dos afin de mieux le voir. Il hoquetait, le visage déformé par la douleur. « Que se passe-t-il ? » cria-t-elle ; gênée par l'étroitesse du passage, elle tenta de faire demi-tour.

Il l'en empêcha d'une bourrade. « Ça ira. Ne t'arrête pas !

— John ! » Elle tendit une main vers lui, mais il lui bloqua les jambes de l'épaule, la forçant à poursuivre sa reptation.

« Bordel de merde… continue, je te dis ! » Il la poussa, l'exhorta, et, comprenant son impuissance, elle reprit sa progression en forçant l'allure, l'esprit empli de son visage dolent.

Impossible de dire combien de minutes avaient passé lorsqu'elle arriva à la sortie ; le temps était devenu un concept dénué de sens, un éternel instant de pénible reptation entre des parois suintantes, durant lequel seule l'angoisse lui servait de moteur ; mais lorsqu'elle déboucha dans la gorge du

dragon, le cœur battant la chamade, elle oublia John un moment, oublia aussi le reste et n'eut d'yeux que pour le spectacle qui s'offrait à elle. De l'endroit où elle se tenait, la gorge montait en s'évasant vers la gueule, et à travers cette immense ouverture se déversait une lumière dorée, non point l'éclat minéral du sang de Griaule, mais une lumière claire et fraîche qui pénétrait le fouillis de la végétation de ses rais cristallisés par la poussière et l'humidité : la lumière du jour. La pointe d'un gigantesque croc s'incurvait vers les hauteurs, tachée d'or par le soleil matinal, et le palais du dragon se déployait au-dessus de lui, envahi de lierre et d'épiphytes. Stupéfaite, bouche bée, elle lâcha son épée et fit deux pas vers la lumière. Celle-ci était si propre, si pure, si attirante. Puis, se rappelant John, elle se retourna vers le passage. Il prenait appui sur son épée pour se redresser, le visage cramoisi, le souffle court.

« Regarde ! dit-elle en courant le rejoindre, l'index pointé sur la lumière. Bon Dieu, mais regarde ça ! » Elle l'aida à tenir debout, l'orienta vers la gueule.

« On a réussi, dit-il. Pourtant, je n'y croyais pas. »

Il lui empoigna le bras dans un geste qu'elle interpréta comme affectueux ; mais ses doigts la serrèrent à lui faire mal et il tomba en arrière.

« John ! » Elle lutta pour s'accrocher à lui, vit qu'il avait les yeux révulsés.

Il s'effondra sur le dos et elle s'agenouilla près de lui, les mains voletant au-dessus de son torse, répétant : « John ? John ? » Un frisson l'agita de part en part, un râle à peine audible monta de sa gorge et elle comprit, oh ! elle connaissait bien ce sinistre tressaillement, celui du dernier souffle. Elle réprima un mouvement de recul, examina son visage avec plus d'attention, persuadée qu'elle avait commis une erreur, que, dans une ou deux secondes, il allait rouvrir les yeux. Mais il n'en fut rien. « John ? » fit-elle, étonnée de son calme, du ton mesuré de sa voix, comme si elle posait une question banale. Elle aurait voulu briser cette carapace de sérénité, donner libre cours à ses véritables sentiments, mais on eût dit qu'une sœur jumelle étrangement lucide avait pris le contrôle de ses muscles et de sa volonté. Son visage était glacé et elle se redressa, persuadée que cette froidure émanait du corps de John et qu'elle devait s'en éloigner pour ne plus la ressentir. Le voir ainsi à terre la terrifia et elle se détourna de lui, se saisit à bras-le-corps. Elle battit des cils pour se protéger du jour. Celui-ci lui faisait mal aux yeux et le complexe désordre de la végétation, cet entrelacs de feuilles et de frondes, lui était tout aussi pénible. Elle ne savait quoi décider. *Fuis*, se dit-elle. *Sors d'ici.* Elle fit un pas hésitant en direction de la gueule, mais cela n'avait pas de sens. Plus rien n'avait de sens pour elle.

Quelque chose remua dans les buissons, mais elle n'y prêta pas attention. Son calme commençait à se lézarder et une puissante gravité semblait l'attirer à nouveau vers le cadavre. Elle tenta de lui résister. Encore du mouvement. Un bruissement de feuilles, des branches qu'on écarte. Plein de mouvements furtifs. Elle se frotta les yeux. Il n'y perlait aucune larme, mais quelque chose lui brouillait la vue, comme une feuille fine et opaque, une feuille déchirée. Les lambeaux de son calme, songea-t-elle, et elle partit d'un rire… ou plutôt d'un hoquet. Parvenant enfin à se focaliser sur les buissons, elle vit dix, vingt, non, plein, deux ou trois douzaines de petites silhouettes, tels de pâles enfants abâtardis en haillons chamarrés qui se dressaient à l'entrée d'un bosquet. Elle eut un nouveau hoquet et, cette fois, il n'avait plus rien d'un rire. Un sanglot, peut-être, ou alors un haut-le-cœur. Les senseurs s'approchèrent, convergèrent sur elle. Ces salopards les attendaient. Pas un instant ils n'avaient eu la moindre chance de s'en tirer.

Catherine battit en retraite jusqu'au cadavre, se baissa pour ramasser l'épée de John. Elle l'empoigna et la pointa sur eux. « Ne vous approchez pas de moi, dit-elle. Tenez-vous à l'écart et je ne vous ferai aucun mal. »

Ils continuèrent d'avancer en traînant les pieds, les épaules voûtées, le visage craintif, mais sans ralentir un instant.

« Ne m'approchez pas ! cria-t-elle. Je vous tuerai, je vous le jure ! » Elle balaya l'air de son épée. « Je vous le jure ! »

Sans paraître l'avoir seulement entendue, les senseurs continuèrent d'avancer et Catherine, secouée de sanglots, leur hurla de ne pas s'approcher, faisant des moulinets avec son épée. Ils l'encerclèrent tout en restant hors de portée. « Vous ne me croyez pas ? dit-elle. Vous me croyez incapable de vous tuer ? Je n'ai plus aucune raison de me retenir. » Donnant libre cours à sa rage et à son chagrin, elle se jeta sur les senseurs en hurlant, poignardant l'un d'eux au ventre et tailladant le torse d'un deuxième. Tous deux s'effondrèrent en poussant un cri, mais les autres se ruèrent sur elle. Elle ouvrit le crâne d'un troisième, aussi facilement que si c'était un melon, vit la cervelle et les éclats d'os jaillir de l'horrible plaie, et le sang coula à flots du visage coupé net tandis que son possesseur s'effondrait, l'œil blanc au milieu de toute cette charpie rouge, et puis tous les autres furent sur elle, la jetèrent à terre, la piétinèrent, lui lançant des cris suraigus, efféminés. Elle n'avait aucune chance, mais elle continua de se battre, car dès qu'elle cesserait, dès qu'elle rendrait les armes, elle serait obligée d'écouter ses sentiments et c'était cela qu'elle voulait éviter à tout prix. Leurs visages vacants flottaient au-dessus d'elle, arborant tous un air déconcerté, comme s'ils étaient incapables de comprendre leurs actes, et cette réaction atone la rendit encore plus furieuse. La mort aurait dû les réjouir, les rendre fous de rage – tout comme elle. Poussant un nouveau cri, l'esprit virant à l'écarlate, le sang saturé d'adrénaline, elle se redressa sur ses genoux, s'efforça de se libérer des senseurs agrippés à ses bras. Mordit à belles dents les doigts, les visages, les bras tout autour d'elle. Puis quelque chose la frappa à la nuque et elle vacilla, son champ visuel tourbillonna, les ténèbres se refermèrent sur elle, et elle ne vit plus qu'un tunnel d'ombre au bout duquel la fixaient des yeux larmoyants. Ces yeux s'élargirent, s'interpénétrèrent pour n'en faire qu'un, qui se transforma en une ombre aux ailes membraneuses, à la langue fourchue, au ventre gorgé de feu, une ombre qui fondit sur elle, la gueule grande ouverte, pour l'engloutir et la ramener chez elle à tire-d'aile.

VII.

La drogue atténua le chagrin de Catherine… mais peut-être que la drogue n'expliquait pas tout. John avait décliné si vite après leur rencontre qu'elle s'était apparemment habituée à vivre leur relation dans la tristesse, de sorte que, loin de l'anéantir, sa mort se manifestait comme une douleur au torse, une lourdeur dans les membres, comme si elle portait en permanence des sacs remplis de pierres. Désireuse de se débarrasser de ce fardeau, elle augmenta ses doses, croquant les pilules comme des bonbons, et se retira peu à peu de la vie. La vie, elle n'en avait plus rien à foutre. Elle savait qu'elle allait mourir à l'intérieur du dragon, cela lui apparaissait avec la netteté caractéristique des émissions de Griaule : ainsi serait-elle châtiée pour avoir tenté d'échapper à sa volonté, pour lui avoir refusé le droit de la définir et de la limiter.

Après sa tentative avortée, les senseurs l'avaient traitée avec suspicion et hostilité ; plus récemment, ils s'étaient montrés préoccupés, voire agités par une question dont elle ignorait tout et qui les conduisait à ne plus guère lui prêter attention. Privée de leur compagnie et de celle de John, Catherine n'avait plus que les fluctuations à la surface du cœur pour la sortir de son isolement, et elle passait des heures à les contempler, à moitié endormie, enregistrant leurs changements de ses yeux mi-clos. À mesure que croissait son assuétude, qu'elle perdait du poids et du tonus, elle devint de plus en plus experte en l'art d'interpréter les motifs lumineux, et, en fixant la vaste surface incurvée du cœur, qui lui évoquait celle d'une cloche dorée, elle finit par comprendre que Mauldry avait eu raison, que le dragon était un dieu, un univers à lui tout seul, avec ses propres lois et ses constantes physiques. Un dieu qu'elle haïssait. Elle s'efforçait de projeter sa haine sur le cœur, espérant déclencher une crise cardiaque, un malaise quel qu'il fût ; mais elle savait que Griaule était invulnérable à ses atteintes, tout comme il l'était à n'importe quelle arme humaine, et que sa haine aurait autant d'effet sur lui qu'une flèche décochée vers le ciel.

Un jour, environ un an après la mort de John, elle se réveilla en sursaut d'un sommeil sans rêve auprès du cœur, sentant alors même qu'elle se redressait qu'on lui enfonçait un poignard glacé le long de son échine. Elle se frotta les yeux de toutes ses forces, tenta de chasser la léthargie induite par la drogue, car elle sentait un danger tout proche. Puis elle leva les yeux vers le cœur et se figea. Les motifs d'ombre et de lumière s'altéraient plus vite que jamais et leur complexité, elle aussi, allait en croissant ; et cependant, ils étaient aussi limpides à ses yeux que si elle en était l'auteur : pulsations de ténèbres et tourbillons de lumière dorée se déroulant à la surface ridée du cœur. C'était un message tout simple et, l'espace de quelques secondes, elle refusa d'accepter l'information dont il était porteur, de croire qu'arrivait enfin le point culminant de sa destinée, qu'elle avait gâché sa jeunesse pour de telles futilités ; mais, en se rappelant tous les indices, ses rêves de dragon endormi, ses visions répétées d'un torse en train de respirer, l'histoire de Senso telle que l'avait racontée Mauldry, l'exode des animaux, insectes et oiseaux, le choc étouffé dans les profondeurs du dragon, après quoi tout était resté calme durant un millénaire… elle sut que c'était la seule explication.

Comme il l'avait fait mille ans auparavant, et comme il le referait dans mille ans de cela, le cœur allait battre.

Elle était furieuse, elle refusait de croire que tous ses chagrins, toutes ses épreuves étaient autant de sacrifices consentis dans un seul but : sauver les senseurs. Sa tâche, comprenait-elle enfin, serait de les évacuer de la salle où ils vivaient avant qu'elle ne fût envahie par les liquides alimentant le feu du dragon ; et une fois qu'elle en aurait été vidée, il lui faudrait les y reconduire afin qu'ils puissent continuer à débarrasser Griaule de ses parasites. S'ils étaient aussi agités, se dit-elle, c'était

parce qu'ils pressentaient sans doute ce bouleversement, parce qu'ils avaient capté une émission de Griaule ; mais leur couardise les pousserait à ignorer cet avertissement, car l'extérieur leur faisait bien plus peur que tout danger susceptible de survenir à l'intérieur du dragon. Ils auraient besoin d'un guide pour survivre, et tout comme le dragon avait jadis choisi Mauldry pour l'assister, il l'avait choisie pour guider les senseurs.

Elle se leva en vacillant, aussi désorientée qu'un oiseau pris entre deux miroirs, partant tantôt par-ci et tantôt par-là ; puis la colère dissipa sa confusion et elle tapa des poings sur la paroi, beuglant sa haine du dragon, ce monstre qui avait gâché sa vie. Au bout du compte, elle s'effondra, à bout de souffle, le cœur battant à tout rompre, et passa ses options en revue. Elle ne leur dirait rien, sa décision était prise ; elle les laisserait crever dans le déluge, ce serait sa vengeance. Mais, à peine un instant plus tard, elle se ravisa, car elle savait que la mort des senseurs ne serait qu'un simple contretemps pour Griaule, qu'il se contenterait de former un nouveau groupe de demeurés pour le servir. En outre, ajouta-t-elle dans son for intérieur, elle avait déjà tué trop de senseurs. De toute évidence, elle n'avait pas le choix ; au fil des onze dernières années, le dragon n'avait cessé de la manipuler à seule fin de l'amener en ce lieu et en cette heure, et compte tenu de sa conscience et de son parcours, elle ne pouvait prendre qu'une seule décision.

L'esprit débordant de bonnes intentions, elle regagna la colonie, son escorte sur les talons, et, une fois arrivée à destination, se planta devant le passage menant à la gorge, hésitant sur la marche à suivre. Plusieurs centaines de senseurs déambulaient dans la salle, d'autres étaient accrochés aux cordes et aux échelles, bavardant devant l'une ou l'autre des niches et évoquant à ses yeux des grappes de fruits multicolores ; l'agitation permanente de cette foule aux complexes fluctuations ne fit qu'ajouter à l'incertitude de Catherine, et lorsqu'elle voulut s'adresser aux senseurs, attirer leur attention, elle ne réussit à émettre qu'un croassement inaudible. Mais elle rassembla ses forces et fit une autre tentative, puis une autre encore, jusqu'à ce qu'ils se fussent assemblés devant elle, près des coffres contenant les torches, les épées et autre matériel pour la chasse. Ils la regardaient bouche bée tout en tripotant leurs guenilles, et leur silence semblait soutenu par une sourde vibration. Catherine voulut prendre la parole, y échoua ; elle inspira puis expira à fond et repartit à l'attaque.

« Nous devons partir », dit-elle, consciente de sa voix tremblante. « Nous devons aller dehors. Pas longtemps. Rien qu'un peu… quelques heures. La salle va… » Elle s'interrompit en voyant qu'ils ne la suivaient pas. « Ce que Griaule voulait que je sache, reprit-elle d'un ton plus ferme, j'ai fini par le savoir. Je sais pourquoi il m'a amenée à vous. Je sais pour quelle raison j'ai passé toutes ces années à l'étudier. Le cœur de Griaule va bientôt battre et, quand il battra, cette salle se remplira de liquide. Si vous restez ici, vous mourrez tous noyés. »

Les senseurs les plus proches s'agitèrent, et certains d'entre eux échangèrent des regards, mais ils n'eurent pas d'autre réaction apparente.

Catherine agita les poings en signe de frustration. « Vous mourrez si vous ne m'écoutez pas ! Vous devez partir ! Quand le cœur se contractera, la salle sera inondée… vous ne comprenez donc pas ? » Elle désigna la nuée de brume dans les hauteurs. « Regardez ! Les oiseaux… les oiseaux sont partis ! Ils savent ce qui va se passer ! Et vous aussi ! Vous ne sentez donc pas le danger ? Je sais que vous le sentez ! »

Ils reculèrent lentement, certains se détournèrent, échangèrent des murmures avec leurs voisins.

Catherine agrippa l'un d'eux, une femelle vêtue de soies couleur rubis. « Écoutez-moi ! cria-t-elle.

— Men'euse, Ca'herine, men'euse, dit l'un des mâles en entraînant la femelle à l'écart. On est pas des im'éciles.

— Non ! Je ne mens pas ! » Elle alla de l'un à l'autre, les agrippa par les épaules, les obligea à la regarder pour les convaincre de sa sincérité. « Le cœur va battre ! Une fois… rien qu'une. Vous n'aurez pas à rester dehors très longtemps. Ce sera bref. »

Ils s'éloignèrent peu à peu, retournèrent à leurs affaires, et Catherine, au désespoir, leur courut après, tenta de les arrêter. « Écoutez-moi ! Je vous en supplie ! » cria-t-elle. Elle tenta de leur expliquer ce qui allait se passer, ne recevant pour sa peine que des regards glacials. Un mâle la repoussa sans ménagements, la gratifiant d'un feulement et d'un regard méchant, et elle battit en retraite jusqu'à l'entrée du tunnel, désorientée, tourneboulée, rongée par le besoin d'une nouvelle dose. Incapable de rassembler ses esprits, elle chercha du regard un point d'ancrage pour ses pensées ; mais rien de ce qu'elle voyait ne lui était utile. Puis son regard se posa sur l'un des coffres contenant les torches et les épées. On eût dit que sa tête était prise dans un étau et irrésistiblement attirée vers ces torches, et sa cervelle se glaça à l'idée de ce qu'il lui fallait faire – signe certain que c'était à Griaule qu'elle devait cette idée. C'était le seul moyen. Elle le voyait clairement. Mais l'idée d'un acte aussi extrême la terrifiait et elle hésita, jeta un regard derrière elle pour s'assurer qu'aucun des senseurs ne l'avait à l'œil. Elle se dirigea vers les coffres, les yeux baissés, comme si elle déambulait sans but précis. L'un d'eux contenait des briquets à amadou ; elle se baissa, en attrapa un ainsi qu'une torche, puis marcha d'un pas vif en direction des niches. Elle fit halte devant celles du rez-de-chaussée, remarqua que certains senseurs s'étaient mis à l'observer ; lorsqu'elle alluma la torche, ils s'affolèrent aussitôt et convergèrent sur elle. Elle approcha la flamme des rideaux de la niche la plus proche et les senseurs hésitèrent, échangeant des murmures ou, pour quelques-uns, poussant un petit cri.

« Je vous en supplie ! s'écria-t-elle, la gorge serrée, les jambes sur le point de se dérober. Ne m'obligez pas à faire ça ! Mais vous devez partir ! »

Quelques senseurs se dirigèrent vers le tunnel et Catherine, encouragée, leur cria : « Oui ! C'est ça ! Si vous allez dehors, rien que quelques heures, je n'aurai pas besoin d'aller jusque-là ! »

Ils furent plusieurs à entrer dans le tunnel et, peu à peu, la foule se dispersa, se divisa en groupes de cinq ou six individus geignards et larmoyants, qui disparurent dans le tunnel jusqu'à ce qu'il ne reste plus dans la salle qu'une trentaine de senseurs formant cercle autour d'elle. Elle aurait bien voulu qu'ils obéissent à ses instructions sans l'obliger à mettre sa menace à exécution, mais elle savait qu'ils s'étaient tous arrêtés une fois hors de vue en attendant qu'elle éteigne sa torche. Elle fit un geste aux senseurs qui l'entouraient, et qui gagnèrent à leur tour le tunnel ; lorsqu'il n'en resta plus qu'une poignée, elle mit le feu au rideau.

Elle s'étonna de la vitesse avec laquelle les flammes se propageaient, dévorant les draperies de soie en passant d'une niche à l'autre, comme pour dessiner des dentelles rouges et jaunes sur fond de crépitements allègres. Le feu semblait doué d'une volonté propre, bien décidé à dénicher tous les éléments constitutifs de la colonie afin de les illuminer de ses flammes qui se coursaient les unes les autres en lançant des vrilles d'étincelles le long des poteaux et des étais, explosant dans les recoins en véritables bouquets, tendant leurs doigts ardents vers les zones jusque-là épargnées.

Elle était tellement fascinée par ce spectacle, que son esprit défoncé appréciait pour ses qualités esthétiques, qu'elle en oublia complètement les senseurs, et lorsqu'une vive pointe de douleur lui perça le flanc gauche, elle crut à un effet secondaire de la drogue, une conséquence imprévue de sa surconsommation. Puis, comme elle défaillait et tombait à genoux, elle vit un senseur tout près d'elle, un mâle dont le crâne s'ornait d'une unique mèche de cheveux filandreux, qui brandissait une épée rouge de sang, et elle comprit qu'il venait de la frapper. Elle fut prise du violent désir de lui parler, non pour lui manifester sa colère mais pour lui poser une question qui lui échappait pour le moment,

car loin d'avoir peur de la faiblesse qui gagnait ses membres, elle était dévorée de curiosité pour ce qui était de la suite des événements, et, aussi irrationnel que cela parût, persuadée que son agresseur répondrait à son attente, car en tant qu'exécuteur de la volonté de Griaule, il ne pouvait qu'être au fait de cet absolu. Il lui cracha quelque chose, une accusation ou une insulte que le crépitement des flammes rendait inaudible, puis quitta la salle en courant, la laissant seule sur les lieux. Elle roula sur le dos, s'abîma dans la contemplation de l'incendie, et la douleur sembla déferler sur elle comme une vague douée de sa propre volonté. Certaines des niches s'effondraient sur elles-mêmes dans des gerbes d'étincelles, des nuées de fumée noire montaient vers les hauteurs, des débris de bois encore fumants tombaient en pluie autour d'elle, la structure tout entière ondoyait sous les vagues de chaleur, apparaissait comme un absurde édifice à l'armature de flamme et de fumée, décoré de tentures embrasées, et Catherine, prise d'un soudain vertige, persuadée qu'elle s'envolait vers ce gigantesque feu de joie, perdit connaissance.

Sans doute ne resta-t-elle inconsciente que quelques secondes, car rien n'avait changé lorsqu'elle rouvrit les yeux, excepté que le feu avait gagné les tissus qui jonchaient le sol de la salle. Les flammes rugissaient, les crépitements du bois étaient aussi bruyants que des explosions, une odeur âcre lui brûlait les narines. Au prix d'un violent effort qui faillit la faire sombrer dans l'inconscience, elle se releva, plaqua une main sur son flanc blessé et se dirigea vers le tunnel en titubant ; arrivée devant l'entrée, elle se jeta à terre pour avancer en rampant, manquant s'étouffer en respirant la fumée qui s'engouffrait dans le passage. Les yeux mouillés de larmes, elle se tortilla sur le ventre et progressa en s'aidant de ses mains. Elle faillit s'évanouir une douzaine de fois avant d'arriver dans la chambre suivante, où elle se redressa tant bien que mal, puis se traîna en marquant de fréquentes pauses pour reprendre son souffle, luttant contre la douleur, réussissant à contourner les mares de liquide embrasé et les excroissances roses qui poussaient un peu partout. Destination : la gorge. Elle aurait voulu s'abîmer dans les ténèbres, se laisser aller, mais elle continuait d'avancer, motivée non par la peur mais par quelque pulsion de survie qui lui commandait de poursuivre tant que cela lui était possible. Ses yeux étaient brouillés de larmes, les ténèbres gagnaient la lisière de son champ visuel. Mais elle réussit néanmoins à distinguer la lumière du jour, la ménagerie d'ombres créée par l'entrelacs des frondes des fougères et des branches des buissons, et elle crut qu'elle allait enfin pouvoir se reposer, que c'était cela qu'elle avait toujours désiré : revoir la lumière, ne pas mourir baignée de l'étrange rayonnement du sang de Griaule.

Elle s'allongea, se nicha dans les fougères avec un luxe de précautions, adossée à la paroi de la gorge, adoptant la même position – elle ne l'avait pas oublié – que lors de cette première nuit, bien des années plus tôt, quand elle s'était endormie à l'intérieur du dragon. Elle commença à sombrer, à rentrer en elle-même, mais fut alertée par un bruissement qui gagnait en intensité et, quelques instants plus tard, des essaims d'insectes jaillirent de la gorge du dragon, passant au-dessus d'elle dans un vrombissement sourd, formant une nuée si dense qu'elle occulta le plus gros de la lumière se déversant dans la gueule. Loin, loin, dans les hauteurs, des singes sautaient de liane en liane, telles des araignées d'ombre, filant vers le monde extérieur, et Catherine entendit des petits animaux trottiner dans les fourrés. En voyant cet exode, elle se sentit comblée, convaincue d'avoir accompli sa mission, et elle s'installa plus confortablement, calant sa tête contre la chair de Griaule, plus apaisée qu'elle ne se rappelait l'avoir jamais été, presque impatiente d'en finir avec la vie, avec la drogue, la solitude et la violence. L'espace d'un instant, elle s'inquiéta des senseurs, se demandant où ils étaient passés ; puis elle se rappela qu'ils agiraient probablement à l'instar de leur lointain ancêtre et se planqueraient dans les fourrés jusqu'à ce que la crise fut passée.

Elle ferma les yeux. La douleur qui lui taraudait le flanc s'était réduite à une sourde palpitation

qu'elle sentait à peine et dont le rythme semblait l'emporter vers le large. Quelqu'un lui parlait, l'appelait par son nom, et elle résista à l'envie d'ouvrir les yeux, ne souhaitant pas être rappelée au monde. Une simple illusion, se dit-elle. Mais la voix insista et elle consentit enfin à battre des cils. Un petit rire lui échappa lorsqu'elle découvrit Amos Mauldry agenouillé devant elle, aussi flou et instable qu'un fantôme, et comprit qu'elle souffrait bien d'une hallucination.

« Catherine, dit-il. Est-ce que tu m'entends ?

— Non », répondit-elle, et elle partit d'un rire qui dégénéra en hoquet ; sa faiblesse lui apparut sous un nouveau jour, particulièrement poignant, et, soudain, elle eut peur.

« Catherine ? »

Elle tiqua, lui ordonna de disparaître ; mais il sembla se solidifier, comme si elle s'intégrait à son monde plutôt qu'à celui qu'elle connaissait. « Qu'y a-t-il, Mauldry ? dit-elle en étouffant une quinte de toux. Tu es venu me conduire au paradis… c'est ça ? »

Il remua les lèvres et elle songea qu'il devait tenter de la rassurer ou quelque chose comme ça ; mais elle ne pouvait l'entendre, même en se concentrant au maximum. Il commençait à s'estomper, prouvant par là même qu'il n'était qu'un fantôme ; mais comme elle sombrait dans les ténèbres, cédant à la panique en cet ultime instant, Catherine aurait juré le sentir qui prenait sa main dans la sienne.

Elle se réveilla au sein d'un nuage doré à l'intensité fluctuante et se trouva en train de fixer un visage ; au bout d'un moment, un long moment, car ce visage était très différent de celui qu'elle s'était imaginé durant toutes ces années, elle reconnut le sien. Immobile, elle chercha à s'adapter à sa condition présente, se demandant pourquoi elle n'était pas morte, intriguée par ce visage et s'interrogeant sur son absence de peur ; elle se sentait forte, vive, apaisée. Elle se redressa et découvrit qu'elle était nue, qu'elle se trouvait dans une petite chambre éclairée par des veines dorées parcourant le plafond en de multiples ramifications, alors que les murs disparaissaient sous une vigne vierge aux feuilles vert foncé. Un corps – son corps – gisait étendu sur le dos, vêtu d'une tunique tout imbibée de sang. Près de lui étaient posés une autre tunique et un pantalon, soigneusement pliés, ainsi qu'une paire de sandales.

Elle se palpa le flanc : aucun signe de blessure. Ses sentiments se partageaient entre le soulagement et le mépris de soi-même. On l'avait transportée dans la cavité de la vigne-spectre, où son essence avait été transférée dans un double, et elle avait peine à accepter cela, car elle ne se sentait nullement changée… hormis cette impression de force paisible, plus le fait qu'elle n'était plus en manque de drogue. Elle tenta de nier les événements, de nier qu'elle fût devenue une chose, le fruit bizarre d'une plante grimpante, et il lui sembla que ses pensées, dont le caractère ordinaire lui était on ne peut plus familier, prouvaient de façon irréfutable qu'elle se trompait. Cependant, le cadavre constituait une preuve difficile à ignorer. Elle aurait bien voulu se réfugier dans la panique, mais son sentiment de bien-être l'en empêchait. Sentant le froid la gagner, la chair de poule lui cribler la peau, elle enfila à contrecœur les vêtements posés près du cadavre. Elle sentit un objet dur dans la poche de poitrine de la tunique. En ouvrant celle-ci, elle trouva un petit sac en cuir ; elle dénoua son cordon et il s'en déversa une petite fortune en gemmes : diamants, émeraudes et héliolites. Elle rangea le sac, se demandant ce qu'elle allait faire de son contenu, et s'assit pour examiner le cadavre. Elle avait bien changé depuis sa jeunesse, devenant plus maigre, moins plantureuse, et son visage figé par la mort avait perdu son vernis de perfection, se réduisant au visage d'une femme attirante, certes… mais résignée à son sort. Elle songea qu'elle aurait dû ressentir quelque chose, que ce spectacle aurait dû l'oppresser, mais il la laissait sans réaction ; on eût dit qu'elle avait mué, tout simplement, qu'elle s'était débarrassée d'une enveloppe charnelle sans conséquence.

Elle ignorait où aller mais, sachant parfaitement qu'elle ne pouvait pas rester éternellement ici, elle se leva et, après avoir jeté au cadavre un ultime regard, s'engagea dans l'étroit boyau sortant de la cavité. Lorsqu'elle émergea dans le passage, elle hésita quelques instants, se demandant quelle direction il lui était permis de prendre. Finalement, hésitant à braver la colère de Griaule, elle décida de retourner dans la colonie, pensant qu'elle pourrait participer à sa reconstruction ; mais avant qu'elle ait parcouru dix pieds, elle entendit la voix de Mauldry qui la hélait.

Il se tenait devant l'entrée de la cavité, accoutré comme au premier jour – son froc en satin, sa canne au pommeau d'or –, et, alors qu'elle l'approchait, un sourire plissa encore plus son visage et il opina comme s'il approuvait sa résurrection. « Surprise de me voir ? demanda-t-il.

— Je… je ne sais pas, dit-elle en sentant une bouffée de peur. C'était toi… dans la gueule ? »

Il se fendit d'une révérence polie. « En personne. Quand les choses se sont calmées, j'ai réquisitionné quelques senseurs pour te transporter dans la cavité. Enfin, disons plutôt que c'est moi qui ai accompli la volonté de Griaule en ce qui te concernait. Tu as jeté un coup d'œil dans ta poche ?

— Oui.

— Alors tu as trouvé les gemmes. Bien, bien. »

Elle chercha ses mots un moment. « Je crois que je t'ai déjà vu, dit-elle finalement. Il y a quelques années.

— Je n'en doute pas. Après ma résurrection… » Il désigna la cavité d'un geste. « … je ne t'étais plus d'aucune utilité. Tu traçais ton propre chemin et ma présence n'aurait fait que te gêner. Donc, je me suis dissimulé parmi les senseurs, dans l'attente du moment où tu aurais besoin de moi. » Il la fixa en plissant les yeux. « Tu sembles troublée.

— Je ne comprends rien à tout ça. Comment puis-je avoir la sensation d'être moi-même alors que je suis totalement différente ?

— En es-tu bien sûre ? La différence, la ressemblance, c'est une question de sentiment, non ? » Il la prit par le bras et l'obligea à tourner le dos à la colonie. « Tu t'y feras, Catherine. Je m'y suis bien fait, moi, et pourtant j'ai réagi comme toi à mon premier réveil. » Il ouvrit les bras, comme pour se soumettre à son examen. « Est-ce que tu me trouves différent ? Ne suis-je pas le vieux fou que tu as toujours connu ?

— Il le semble bien », répliqua-t-elle, grinçante. Elle fit deux ou trois pas en silence puis prit conscience de quelque chose. « Les senseurs… est-ce qu'ils…

— La renaissance est réservée à de rares élus. Les senseurs ont droit à une autre sorte de récompense, dont il ne m'est pas permis de comprendre la nature.

— Tu appelles ça une récompense ? Se retrouver assujetti aux caprices de Griaule ? Et moi, que dois-je faire ensuite ? Attendre le moment où il aura envie de déféquer ? »

Il s'arrêta et la fixa en plissant le front. « Ensuite ? Eh bien, tu fais ce que tu veux, Catherine. Je suppose que tu as envie de partir, mais tu es parfaitement libre de rester si tu le souhaites. Grâce aux gemmes que je t'ai données, tu auras la vie que tu désires.

— Je peux m'en aller ?

— Assurément. Tu as accompli ta mission et tu recouvres à présent ton indépendance. C'est cela que tu veux, partir ? »

Catherine le fixa, incapable de parler, et hocha la tête.

« Eh bien, parfait. » Il la prit à nouveau par le bras. « Allons-y. »

Tandis qu'ils traversaient la chambre située derrière la gorge puis la gorge elle-même, Catherine éprouvait les sentiments que l'on est censé connaître à l'article de la mort, se repassant tous les

souvenirs de sa vie à l'intérieur du dragon, accompagnés des émotions qui leur étaient associées – sa fuite, ses études et ses expériences, John, les longues heures passées près du cœur –, et elle songea que c'était fort approprié, car, loin de regagner le monde des vivants, elle entrait en fait dans une sorte d'après-vie, un lieu par-delà la mort qui lui serait aussi inconnu que Griaule lui-même avait semblé l'être à l'origine. Et ce fut avec stupéfaction qu'elle constata que cette perspective la terrifiait, que le vœu qu'elle avait si longuement et si ardemment entretenu pouvait se révéler une menace, que c'était désormais au dragon qu'elle associait le concept de sécurité. Elle envisagea de faire demi-tour à plusieurs reprises, mais, chaque fois, elle se morigéna pour sa timidité et poursuivit sa route. Toutefois, à l'approche de la gueule, sa peur se mit à croître à mesure qu'elle se frayait un chemin parmi les buissons et les fougères. La lumière du jour, celle-là même qui, plusieurs mois auparavant, lui avait paru irrésistible, lui brûlait maintenant les yeux et lui donnait envie de retrouver l'éclat trouble et doré du sang de Griaule ; et lorsqu'ils se dirigèrent vers la lèvre, qu'elle pénétra dans l'ombre d'un croc, elle se mit à trembler de froid et pila net, se prenant à bras-le-corps pour se tenir chaud.

Mauldry se planta face à elle, la tira par le bras. « Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il. On dirait que tu as peur…

— Oui, fit-elle en levant les yeux vers lui. Peut-être que…

— Ne sois pas ridicule. Tout ira bien une fois que tu seras loin d'ici. Et… » Il jeta un œil vers le soleil couchant. « … tu as intérêt à ne pas trop tarder. La gueule n'est pas un lieu fréquentable une fois la nuit tombée. Ça m'étonnerait que tu risques un mauvais coup, mais comme tu ne fais plus partie du plan de Griaule… eh bien, deux précautions valent mieux qu'une. » Il la poussa doucement. « Allez, remue-toi.

— Tu ne m'accompagnes pas ?

— Moi ? » Gloussement de Mauldry. « Qu'est-ce que j'irais faire là-bas ? Je suis un vieil homme et j'ai des habitudes bien ancrées. Non, mieux vaut que je reste avec les senseurs. Après toutes ces années, je suis quasiment devenu l'un d'eux. Mais toi, tu es jeune, tu as encore toute la vie devant toi. » Il la poussa une nouvelle fois. « Fais ce que je te dis, ma fille. Tu n'as plus rien à faire ici. »

Elle fit deux pas en direction de la lèvre, puis marqua une pause, répugnant à l'idée de dire adieu au vieil homme ; bien qu'ils n'aient jamais été proches, il avait été comme un père pour elle… et, à cette idée, elle se rappela son vrai père, auquel elle ne pensait quasiment plus depuis des années et duquel elle ne s'était jamais sentie proche, et cela lui fit prendre conscience de tout ce qui l'attendait, de tout ce qu'elle avait perdu et qu'elle allait pouvoir retrouver. Ce fut d'un pas décidé qu'elle s'avança dans les fourrés, et, derrière elle, Mauldry lui adressa un ultime salut.

« C'est bien, ma fille ! Va de l'avant et, tôt ou tard, ça ira mieux, tu verras ! Tu n'as aucune raison d'avoir peur… sauf de l'inévitable, bien entendu ! Adieu, adieu ! »

Elle jeta un regard en arrière, agita la main, le vit lever sa canne en guise d'adieu et s'esclaffa de son allure excentrique : un drôle de petit vieux en haillons de satin qui sautillait à l'ombre du grand croc. Dès qu'elle fut sortie de cette ombre, la riche lumière la réchauffa, comme si elle la pénétrait pour dissoudre la froidure logée dans ses os comme dans ses pensées.

« Adieu ! répéta Mauldry. Adieu ! Ne sois pas triste ! Tu ne laisses rien d'important ici et tu emportes avec toi ce qu'il y a de mieux. Va vite et réfléchis à ce que tu vas raconter aux gens. Ils seront stupéfaits d'apprendre tout ce que tu as accompli ! Ils n'en reviendront pas ! Parle-leur de Griaule ! Dis-leur à quoi il ressemble, raconte-leur tout ce que tu as vu, tout ce que tu as appris. Raconte-leur la grande aventure que tu as vécue ! »

VIII.

D'une certaine façon, le retour à Hangtown fut pour Catherine une expérience plus éprouvante que l'entrée dans la gueule du dragon. Elle s'était attendue à constater des changements, et bien qu'il y en eût un certain nombre, le village était resté plus ou moins semblable à ce qu'il était dix ans plus tôt. Lorsqu'elle considéra les masures entourant les eaux sales du lac, leurs cheminées en fer-blanc crachant la fumée, l'ombre sinistre que projetait la falaise de la plaque fronto-pariétale, les bosquets de cerisiers de Virginie, les aubépines, la boue crasseuse des rues, les trois ancêtres fumant la pipe qui la regardaient d'un œil franchement curieux… Catherine eut l'impression qu'elle n'était jamais partie, ce qui sous-entendait que ses dix années d'emprisonnement, sa mort et sa résurrection n'étaient que des incidents dérisoires. Elle n'exigeait pas que le monde les jugeât d'une importance cruciale, mais elle était vexée à l'idée qu'il ait pu poursuivre son cours sans subir d'altérations visibles, et elle fut prise d'une crainte irrationnelle en songeant qu'il lui suffirait de regagner le village pour remonter le temps comme par magie et retrouver sa vie de jadis. Puis, d'un pas hésitant, elle se dirigea vers les trois vieillards et leur souhaita le bonjour.

« Bonjour », dit un homme bedonnant au crâne dégarni constellé de tavelures et au collier de barbe grise, en lequel elle reconnut Tim Weedlon. « Que puis-je faire pour vous, m'dame ? J'ai de jolis éclats d'écaille chez moi.

— Cette maison, là… » Elle désigna une bâtisse abandonnée, au toit défoncé et à la porte arrachée. « … où puis-je trouver son propriétaire ? »

Le deuxième vieillard, Mardo Koren, un type sec comme une trique, au visage bouffi et balafré, répondit : « Personne ne le sait. Le vieux Riall est mort… oh ! ça fait bien neuf ou dix ans.

— Il est mort ? » Elle se sentit près de défaillir.

« Ouaip », fit Tim Weedlon, qui plissa le front et la fixa d'un air intrigué. « Sa fille s'était enfuie, elle avait tué un gars du nom de Willen et s'était évanouie dans la nature… enfin, c'est ce que tout le monde a cru. Et quand les frères de ce Willen ont disparu à leur tour, les gens ont conclu que c'était Riall qui avait fait le coup. Il n'a rien fait pour le nier. On aurait dit qu'il se fichait de vivre ou de mourir.

— Que s'est-il passé ?

— Il y a eu un procès, Riall a été jugé coupable. » Il se pencha en avant, plissa les yeux de plus belle. « Catherine… c'est toi ? »

Elle hocha la tête, lutta pour se contrôler. « Qu'est-ce qu'ils lui ont fait ?

— Comment est-ce possible ? Où étais-tu passée ?

— Qu'est devenu mon père ?

— Bon Dieu, Catherine. Tu sais ce qui arrive quand un type est accusé de meurtre. Si ça peut te consoler, on a fini par découvrir la vérité.

— On l'a conduit sous l'aile… on l'a abandonné sous l'aile ? » Elle serra les poings, sentit ses ongles s'enfoncer dans sa peau. « C'est ça qui s'est passé ? »

Le vieillard baissa les yeux, tira sur un fil de son pantalon.

Les yeux de Catherine s'emplirent de larmes et elle se détourna, contempla la plaque fronto-pariétale festonnée de mousse. « On a fini par découvrir la vérité, dis-tu.

— Oui. Une fille a avoué qu'elle avait tout vu. Que les Willen t'avaient traquée jusque dans la gueule de Griaule. Elle aurait dû parler plus tôt, mais le père Willen l'avait menacée de mort. Tu ne l'as pas oubliée, je pense. Une amie à toi, je crois bien. Brianne. »

Elle pivota sur ses talons, répéta ce nom honni.

« Ce n'était pas ton amie ? demanda Weedlon.

— Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

— Eh bien… rien de spécial. Elle a marié Zev Mallison. Elle a eu une flopée de marmots. Si tu veux la voir, elle doit être chez elle à cette heure. Tu sais où crèchent les Mallison, hein ?

— Oui.

— Si tu veux en savoir davantage sur cette histoire, le mieux, c'est que tu en parles à Brianne.

— Sans doute… et c'est ce que je vais faire.

— Maintenant, dis-nous où tu étais passée, Catherine. Dix ans ! Ça devait être sacrément important pour que tu sois restée loin du pays aussi longtemps. »

Elle sentit la froidure la gagner, la transformer en glaçon. « Je pensais à un truc, Tim… Et si je faisais un peu d'écaillage tant que je suis ici ? En souvenir du bon vieux temps, tu vois ? » Percevant le tremblement de sa voix, elle s'efforça de la maîtriser ; se força à sourire. « Je pourrais t'emprunter des crochets ?

— Des crochets ? » Il se gratta la tête et la fixa d'un œil éberlué. « Oui, bien sûr. Mais tu ne veux pas nous dire où tu étais ? On croyait que t'étais morte.

— Je vous le dirai, c'est promis. Avant de repartir… je reviendrai vous voir pour tout vous raconter. D'accord ?

— Eh bien, d'accord. » Il se leva péniblement. « Mais c'est cruel, ce que tu fais là, Catherine.

— Pas autant que ce que l'on m'a fait, répondit-elle d'un air distrait. Loin de là.

— Pardon ? fit Tim. Que veux-tu dire ?

— Hein ? »

Il la fixa d'un air intrigué et répondit : « Je disais que c'était cruel de faire ainsi languir un vieil homme. Enfin ! ton retour est le plus beau potin qu'on ait eu à se mettre sous la dent depuis des années. Et toi, tu…

— Oh ! excuse-moi. Je pensais à autre chose. »

La maison des Mallison était l'une des plus grandes de Hangtown, une demi-douzaine de pièces dont la majorité avaient été ajoutées depuis le départ de Catherine ; mais cette taille ne traduisait ni la richesse ni le prestige, seulement la misère à plus grande échelle. Près du perron de la porte principale poussait un tas d'ossements, de peaux de mangues et autres immondices. Une nuée de mouches bourdonnait autour d'un reste de pastèque ; un chien gris, maigre à faire peur, rôdait dans un coin et ça empestait le chou bouilli et les oignons frits. Des profondeurs de la bâtisse monta un braillement d'enfant. Aux yeux de Catherine, cette masure sembla factice, une façade banale dissimulant une monstrueuse réalité – la femme qui l'avait trahie, qui avait causé la mort de son père –, mais dont l'allure misérable suffisait à désamorcer sa colère. Comme elle montait les marches du perron, elle entendit quelque chose tomber, et une femme se mit à crier. Sa voix était sèche, plus grave que dans ses souvenirs, mais elle savait que c'était celle de Brianne et cela raviva sa soif de vengeance. Elle toqua à la porte avec l'un des crochets de Tim Weedlon et, l'instant d'après, elle se retrouva face à face avec une jeune femme basanée, aux cheveux noirs striés de gris, vêtue d'une robe grise déchirée – presque du même gris que les planches délavées par les intempéries, comme si elle constituait la quintessence de son environnement. Elle toisa Catherine d'un air revêche et lui lança : « Qu'est-ce que c'est ? »

C'était Brianne, mais une Brianne difforme, boursouflée, défigurée, comme un mannequin de cire ayant souffert de la chaleur. Un ventre proéminent, des traits épaissis, des bajoues tremblotantes. Le choc balaya la colère de Catherine, qui lut le même choc sur le visage de sa Némésis. « Non », dit-

elle, donnant à ce mot une valeur abstraite, comme pour nier une accusation bénigne, puis elle le répéta en criant : « Non ! » Elle claqua la porte et Catherine tambourina dessus en pleurant. « Brianne ! Sois maudite ! »

L'enfant brailla de nouveau, mais Brianne ne réagit pas.

Enragée, Catherine attaqua la porte avec son crochet ; la pointe se planta dans le bois et, quand elle voulut l'arracher, l'une des planches céda en partie ; elle tira dessus, réussit à la déloger, et les clous s'arrachèrent au bois dans un hurlement de métal torturé. Par la brèche ainsi ouverte, elle vit Brianne plaquée contre le mur d'une pièce sordide, un garçonnet en short serré entre ses bras. Usant du crochet comme d'un levier, elle arracha une deuxième planche, tendit la main et souleva le loquet. Brianne poussa l'enfant derrière elle et s'empara d'un balai comme Catherine entrait dans la place.

« Fous le camp ! » glapit-elle en brandissant le balai comme une lance.

La misère qui suintait de cette bicoque attisa encore la colère de Catherine, sembla l'illuminer comme un soleil aveuglant dévoilant une caverne, et, bien qu'elle concentrât son attention sur Brianne, elle n'en enregistra pas moins les détails du décor : le poêle à bois sur lequel fumait une marmite ; une chaise renversée, avec un trou dans le siège ; des toiles d'araignées dans les coins, des crottes de rat le long des murs ; une table bancale couverte d'assiettes lézardées et d'une épaisse couche de poussière. Rien de tout cela ne suscitait sa pitié, ni ne calmait sa colère : ces éléments du décor étaient comme des extensions de Brianne, de nouvelles cibles pour sa haine. Elle avança et Brianne agita le balai dans sa direction. « Va-t'en, dit-elle d'une voix éteinte. Je t'en supplie… laisse-nous tranquilles ! »

D'un vif mouvement, Catherine glissa la pointe du crochet sous la ficelle qui maintenait en place les brins de paille et arracha le balai des mains de Brianne. Celle-ci battit en retraite jusqu'au poêle, tenant son enfant tout contre elle. Levant le bras pour se protéger des coups, elle dit : « Ne nous fais pas mal.

— Pourquoi ? Parce que t'as des gniards, parce que t'as une vie de merde ? » Elle cracha. « Tu as tué mon père !

— J'avais peur. Le père de Key…

— Rien à foutre, répliqua froidement Catherine. Rien à foutre de savoir pourquoi tu as fait ça. Rien à foutre des raisons qui t'ont poussée à me trahir.

— Tu m'étonnes ! T'en as jamais rien eu à foutre de rien ! » Brianne se frappa la poitrine. « Moi, c'est mon cœur que tu as tué ! T'en avais rien à foutre de Glynn, tu voulais seulement me le piquer ! »

Catherine mit quelques secondes à se souvenir de ce nom, celui de l'amant de Brianne à l'époque, et de se rappeler que c'était son égoïsme, sa cruauté machinale qui avait déclenché la chaîne des événements. Mais si cela éveilla son sentiment de culpabilité, cela n'atténua en rien sa colère. Les excès qu'elle avait pu commettre n'excusaient pas les crimes de Brianne. Toutefois, elle ne savait plus que faire, troublée qu'elle était maintenant par le concept même de justice, et elle se demanda si elle ne ferait pas mieux de partir, de jeter son crochet à terre et de renoncer à sa vengeance au profit du principe directeur qui dictait la destinée des habitants de Hangtown. Puis Brianne changea de position, s'éclaircit la gorge, et Catherine sentit la rage monter en elle.

« Arrête tes conneries, dit-elle d'une voix menaçante. Rien de ce que j'ai pu te faire ne peut justifier ce que tu m'as fait. Tu ne sais même pas ce que tu m'as fait ! »

Elle leva le crochet et Brianne se rencogna derrière le poêle. Le garçonnet se tordit le cou pour regarder Catherine, tournant vers elle des yeux mouillés de larmes, et elle hésita.

« Fais sortir ton lardon », dit-elle à Brianne.

Celle-ci se pencha vers son fils. « Va voir ton père, lui dit-elle.

— Non, attends », dit Catherine, redoutant que l'enfant ne ramène Zev Mallison.

« Tu veux nous tuer tous les deux ? » lança Brianne d'une voix nouée par l'émotion. En entendant ces mots, le garçonnet se remit à pleurer.

« Arrête », lui dit Catherine, et, comme il continuait, elle lui cria dessus.

Brianne étouffa ses pleurs avec un pan de sa robe. « Vas-y ! dit-elle, le visage déformé par la terreur. Mais tue-nous donc ! » Elle éclata en sanglots, baissa la tête et attendit le coup fatal. Catherine s'approcha, lui empoigna les cheveux pour lui relever la tête et lui exposer la gorge, et posa la pointe du crochet contre la carotide palpitante. Brianne roula des yeux pour tenter de voir le crochet ; son souffle se réduisit à des hoquets éraillés et l'enfant, coincé entre les deux femmes, se mit à brailler et à gigoter. La main de Catherine tressaillit, et cela suffit à érafler la peau de Brianne, où perla une goutte de sang. Elle se raidit, ferma les yeux, ouvrit grande la bouche… adopta une expression que Catherine ne put s'empêcher de trouver extatique. Elle examina son visage avec attention, persuadée que ses émotions étaient en train de se purifier, de se concentrer ; elle appréciait d'une façon quasiment esthétique l'immobilité parfaite de la scène, la tension dans les muscles de Brianne, le pouls sensible de sa gorge dont le rythme se transmettait à elle *via* le crochet, et elle se retint d'enfoncer la pointe, désireuse de prolonger les souffrances de Brianne.

Mais le crochet sembla alors s'alourdir dans ses mains et elle comprit que le moment était passé, que sa soif de vengeance avait perdu son acuité, la passion qui la motivait. Elle s'imagina embrocher Brianne, puis la traîner devant un tribunal de villageois face auquel elle l'obligerait à confesser ses mensonges, après quoi elle serait condamnée à être abandonnée aux créatures, quelles qu'elles fussent, qui rôdaient sous l'aile de Griaule. Mais bien qu'elle ressentît une certaine satisfaction à imaginer Brianne morte ou mourante, elle voyait à présent que l'anticipation était le point culminant de la vengeance, qu'elle ne ferait que souffrir en faisant le nécessaire pour accomplir celle-ci. Elle se sentit frustrée à l'idée que toutes ces morts, toutes ces années ne connaîtraient aucune résolution, et elle songea qu'elle avait dû changer plus profondément qu'elle ne le croyait pour renoncer si facilement à sa vengeance ; cela l'amena une nouvelle fois à s'interroger sur la nature de son changement, à se demander si elle était vraiment elle-même ou bien un simple ersatz. Puis elle comprit que le changement résidait dans sa résolution, que sa vengeance n'était qu'un artefact de son ancienne vie, rien de plus, et que sa nouvelle vie, quel que fût son principe secret, devrait trouver d'autres motivations que les anciens chagrins et les passions indignes. Cela la frappa avec la force d'une révélation et elle poussa un soupir qui sembla emporter avec lui toutes les tristes vibrations du passé, tous les résidus de ses haines et de ses amours, et elle put enfin croire qu'elle n'était plus la prisonnière de Griaule. Elle se sentait toute neuve, de tout son être, sujette à de nouvelles impulsions, aussi vivante que les larmes, aussi forte que la moisson, bien trop vivante et bien trop forte pour cet environnement si falot, et elle parvenait à peine à se rappeler la raison de sa présence ici.

Elle considéra Brianne et son fils, n'éprouvant plus pour eux que l'ombre de la haine, les voyant non pas comme des objets de pitié ou de colère, mais comme des êtres vivants inconnus, sans intérêt, enfermés dans la prison de leur propre jugement, et, sans un mot, elle se retourna et sortit, claquant la porte avec une telle violence qu'elle faillit sortir de ses gonds, un geste exprimant une farouche résignation, une porte qui se referme sur la colère et une autre qui s'ouvre sur une terre vierge, et elle quitta le village, sans même étancher la soif de potins du vieux Tim Weedlon, descendant le dos de Griaule, se frayant un chemin parmi les fougères et les ruisseaux, et un long moment s'écoula avant qu'elle ne remarquât qu'elle avait gravi une colline pour laisser le dragon loin derrière elle.

Trois semaines plus tard, elle arriva à Cabrecavela, une petite ville située à l'autre bout de la vallée de Carbonales, et, grâce aux gemmes fournies par Mauldry, elle acheta une maison où elle

emménagea et entreprit d'écrire un livre sur Griaule, non pas ses mémoires mais un ouvrage de référence dont la postface abordait certaines spéculations métaphysiques, car elle ne souhaitait pas que ses aventures fussent publiées, les jugeant banales comparées à ses principaux sujets d'étude, à savoir la physiologie et l'écologie du dragon. Après la publication de son livre, qu'elle intitula *Le Millénaire du cœur,* elle bénéficia d'une célébrité éphémère ; mais elle refusa les propositions de tournées, de conférences et de célébrations qui lui parvinrent, se contentant de dispenser le savoir qu'elle avait acquis en enseignant dans l'école de sa ville et en rencontrant les scientifiques de Port-Chantay qui venaient l'interviewer. Certains d'entre eux avaient été les collègues de John Colmacos, mais pas une fois elle n'évoqua leur relation, convaincue que le souvenir qu'elle conservait de lui n'avait nul besoin d'être amendé ; mais peut-être n'était-elle pas honnête avec elle-même sur ce point, peut-être n'avait-elle pas entièrement résolu cet épisode de son passé, car, cinq ans après son retour, quand vint le printemps, elle épousa l'un de ces scientifiques, un dénommé Brian Ocoi, dont le caractère placide et l'intelligence modeste semblaient issus du même moule d'où était sorti Colmacos. À partir de là, on ne sait plus grand-chose d'elle, hormis qu'elle engendra deux fils et ne publia plus aucun écrit, son journal intime étant demeuré inédit. Toutefois, on raconte à son propos… comme on le fait pour tous ceux qui accomplissent semblables actes de foi à l'ombre d'autres dragons, encore enfouis sous des collines de terre et d'herbe tout à fait ordinaires en apparence, persuadés que leur servitude permet, au moyen d'une douce constance, de souligner plutôt que de clore les frontières de cette prison qu'est notre monde… on raconte qu'elle a vécu heureuse toute sa vie durant. Hormis lorsque la mort est venue à la fin. Et que son cœur s'est brisé entretemps.

Le Père des pierres

I.

COMMENT LE PÈRE DES PIERRES arriva entre les mains de William Lemos le lapidaire, voilà un sujet dont les citoyens de Port-Chantay n'ont pas fini de débattre. Que Lemos ait acheté cette gemme à l'importateur Henry Sichi ne fait aucun doute, de même est-on sûr que Sichi l'a échangée à un tailleur de Teocinte contre plusieurs rouleaux de soie brute, et, bien que le tailleur en question refusât de l'admettre, des témoins ont déclaré qu'il l'avait prise de force à sa nièce, laquelle l'avait repérée par son éclat au sein des fougères poussant sous la lèvre du dragon Griaule. Mais comment cette gemme avait échoué en cet endroit précis et à ce moment précis, telle est la cause première du débat. Certains affirment qu'il s'agit d'un artefact naturel de Griaule, d'une lente production de sa chair, une sorte de tumeur, peut-être, et qu'elle lui a servi à incarner ses vœux, à altérer le comportement de Lemos – qui vivait en dehors de son champ d'influence – dans l'affaire du prêtre Mardo Zemaille et du Temple du dragon. D'autres vous diront que, certes, Griaule est un prodige, une créature de la taille d'une montagne, pétrifiée depuis des millénaires à l'issue d'un duel magique, qui contrôle la population de la vallée de Carbonales au moyen du subtil exercice de sa volonté et a le pouvoir de manipuler les plus discrets des effets, les plus complexes des événements ; mais imaginer que ses tumeurs et ses calculs aient l'aspect de gemmes fabuleuses… eh bien, c'est pousser le bouchon un peu loin. Lemos, proclament ces sceptiques, ne fait que prétexter de la domination mentale de Griaule pour justifier son crime, et il ne fait nul doute que le Père des pierres provient du trésor de Griaule, et que c'est probablement un des attardés qui demeurent dans ses entrailles qui l'a laissé choir sous la lèvre. Bien entendu, c'est de cette manière qu'il a échoué là, rétorquent leurs adversaires ; comme s'il ne suffisait pas à Griaule de manipuler l'un de ses suppôts débiles pour déposer une gemme en un lieu précis à un moment précis ! Quant à l'origine de la gemme, considérez que nous avons affaire à une intelligence prodigieuse, mystérieuse et quasiment immortelle, abritée dans un corps servant d'habitat à des forêts, à des villages et à des parasites, suffisamment vaste pour détruire une ville entière… est-il si invraisemblable de supposer qu'il aurait pu fabriquer le Père des pierres dans quelque sombre recoin de ses viscères ?

Abstraction faite de ces arguments, voici quels sont les faits. Il y a quelques années de cela, par une nuit brumeuse de février, un jeune homme fit irruption dans le commissariat central de Port-Chantay et annonça que Mardo Zemaille, le prêtre du Temple du dragon, venait d'être assassiné et que son meurtrier, William Lemos, attendait le bon vouloir de la police devant l'entrée du temple. Lorsque les policiers arrivèrent sur les lieux, soit à quelques centaines de verges de la pointe d'Ayler, côté terre, ils y trouvèrent Lemos, un homme âgé de quarante-trois ans, au teint pâle, aux cheveux châtains et aux yeux gris, dont le visage plaisant mais quelconque affichait la mine distraite d'un professeur, qui faisait les cent pas devant le portail ; après l'avoir menotté, les policiers entrèrent dans le temple qu'ils trouvèrent désert, ce qui sortait de l'ordinaire. Dans l'un des bâtiments du complexe, ils découvrirent Zemaille gisant au pied d'un autel de marbre noir, le crâne fracassé, victime d'un coup qui lui avait été porté par une gemme grosse comme le poing, d'une eau laiteuse de qualité inférieure et dont on n'avait taillé qu'une moitié, présentant des facettes aux bords tranchants, l'autre étant restée à l'état brut, ce qui assurait une bonne prise à qui voulait la lancer ou en frapper quelqu'un. Ils découvrirent également Mirielle, la fille de Lemos, allongée nue sur l'autel, dans un état de stupeur causé par une drogue quelconque. Port-Chantay était une ville importante, mais suffisamment provinciale pour que la rumeur d'un conflit opposant Lemos et Zemaille fût parvenue

aux oreilles de la police. Trois ans plus tôt, Patricia, l'épouse de Lemos, s'était noyée au large de la pointe d'Ayler (le bruit courait qu'elle rendait visite à son amant, un gentleman aisé demeurant à l'extrémité de la pointe côté mer), et c'était Mirielle qui avait hérité de ses parts dans la boutique familiale, en faisant aussitôt don au Temple du dragon avec lequel elle était très liée, tout autant d'ailleurs qu'avec Zemaille lui-même. Ce dernier avait coutume d'utiliser des pierres rares dans le cadre de ses rituels et il ne tarda pas à en prélever sur le stock de la boutique ; l'imminence de sa faillite, ajoutée au rejet qu'il subissait de la part de sa fille, que le prêtre avait subjuguée jusqu'à la faire sombrer dans la débauche, avait plongé le lapidaire dans le désespoir et fini par l'inciter au meurtre. Disposant ainsi d'aveux circonstanciés, étayés par un mobile évident et quantité de preuves matérielles, les policiers s'attendaient à ce que justice fût rendue dans les plus brefs délais. Mais ils n'avaient pas compté avec le système de défense adopté par Lemos. Pas plus, à en juger par sa réaction initiale, qu'Adam Korrogly, l'avocat de celui-ci.

« Vous devez être cinglé, déclara-t-il à Lemos après que celui-ci lui eut exposé sa version des faits. Ou alors d'une intelligence diabolique.

— C'est la pure vérité », répliqua Lemos d'un air lugubre. Effondré sur une chaise, il se trouvait dans une salle d'interrogatoire sans fenêtre, éclairée par une boule de verre scellée au plafond et contenant de la mousse lumineuse ; il fixait des yeux ses mains posées sur la table en bois, comme s'il n'en revenait pas qu'elles l'aient trahi.

Korrogly, un homme mince aux cheveux rares et au regard intense, dont le visage semblait avoir été taillé à la serpe dans du bois blanc et lisse, alla se planter devant la porte et dit : « Je vois où vous voulez me mener.

— Je ne veux vous mener nulle part, dit Lemos. Peu m'importe ce que vous en pensez, c'est la pure vérité.

— Ce que je pense devrait vous importer, bien au contraire, répliqua Korrogly en se retournant. Primo, rien ne m'oblige à accepter de vous défendre ; secundo, je serai beaucoup plus efficace si je vous crois. »

Lemos leva la tête et gratifia Korrogly d'un regard d'une désespérance si abjecte que l'avocat le ressentit brièvement comme un impact physique. « Procédez comme ça vous chante, lui dit le lapidaire. Je me soucie comme d'une guigne de votre efficacité. »

Korrogly revint près de la table et se pencha au-dessus d'elle, s'y appuyant des mains jusqu'à frôler les doigts de Lemos avec les siens. Lemos ne bougea pas d'un pouce, ne sembla même pas prendre conscience de la proximité de Korrogly, ce qui prouvait qu'il était sincèrement bouleversé par les événements et ne jouait pas la comédie. *Ou alors*, songea l'avocat, *il a le système nerveux d'un escargot.*

« Vous me demandez d'adopter un système de défense que nul n'a jamais utilisé, dit-il. C'est d'ailleurs stupéfiant, maintenant que j'y pense. L'influence de Griaule est attestée – du moins à l'intérieur de la vallée de Carbonales. Mais affirmer pour vous défendre dans le cadre d'une affaire criminelle que vous ne faisiez qu'accomplir sa volonté, que son essence incarnée dans cette gemme vous a incité à lui servir d'agent… je ne sais pas. »

Lemos paraissait n'avoir rien entendu ; au bout d'un temps, il demanda : « Mirielle… est-ce qu'elle va bien ?

— Oui, oui, répondit Korrogly, irrité. Vous avez écouté ce que je viens de dire ? »

Lemos le regarda sans comprendre.

« Votre version des faits semble demander un système de défense qui n'a jamais été utilisé. Jamais. Avez-vous conscience de ce que cela implique ?

— Non, répondit Lemos en baissant les yeux.

— Les juges n'apprécient guère de devoir établir un précédent, et celui qui présidera à votre procès appréciera encore moins de devoir établir celui-ci. Car, une fois la chose acquise, Dieu sait combien de criminels tenteront de l'invoquer pour échapper à leur châtiment. »

Lemos observa le silence pendant quelques secondes puis dit : « Je ne comprends pas. Que voulez-vous que je dise ? »

En étudiant son visage, Korrogly se sentit soudain mal à l'aise. Le désespoir de Lemos lui paraissait trop uniforme, trop pesant. Il avait déjà connu quantité de clients en proie à la désespérance, mais même le plus abattu d'entre eux avait fini par prendre conscience de sa situation et céder à la terreur, à la panique ou à une quelconque émotion. Il commençait à croire que celui-ci était particulièrement intelligent et parfaitement capable de le rouler dans la farine.

« Il n'est pas nécessaire que vous disiez quoi que ce soit, répliqua-t-il. Je veux simplement que vous compreniez dans quelle sorte d'aventure vous m'embarquez. Si je devais m'en remettre à la merci de la cour, souligner le caractère passionnel de votre acte et rappeler la réputation peu reluisante du défunt, je suis sûr que votre peine serait fort légère. Zemaille n'était pas très aimé et nombre de personnes estiment que vous avez agi en bonne conscience.

— Pas moi », dit Lemos, avec des accents si tourmentés que Korrogly fut un instant persuadé de sa totale sincérité.

« Néanmoins, reprit-il, si je devais adopter le système de défense que suggère votre version des faits, vous risquez d'écoper d'une sentence plus lourde, voire de la peine capitale. Que vous ayez choisi cette solution pourrait inciter le juge à conclure que le crime était prémédité. Par conséquent, il s'abstiendrait de conseiller au jury de vous accorder des circonstances atténuantes. Il éliminerait toute possibilité de crime passionnel. »

Lemos partit d'un petit rire sans joie.

« Cela vous amuse ? demanda Korrogly.

— Juger que passion et préméditation sont incompatibles, voilà qui me semble simpliste. »

Korrogly s'éloigna de la table, croisa les bras et contempla le globe lumineux accroché au plafond. « Évidemment, ce n'est pas toujours le cas. Un crime passionnel n'est pas forcément improvisé. Il faut tenir compte de l'obsession, de la compulsion irrésistible qui anime le criminel. Mais je peux vous assurer qu'un juge réticent à l'idée de faire un précédent risque d'oublier toute miséricorde en donnant ses instructions au jury. »

Lemos semblait à nouveau abîmé dans ses songeries.

« Êtes-vous toujours décidé ? insista Korrogly. Je ne peux pas vous dicter votre conduite, je ne peux que vous faire des recommandations.

— Et, apparemment, vous me recommandez de mentir.

— Comment arrivez-vous à cette conclusion ?

— À vous entendre, dire la vérité serait risqué, il vaudrait mieux jouer la sécurité.

— Je ne fais qu'attirer votre attention sur les dangers d'une telle décision.

— La frontière est fort mince qui sépare la recommandation du conseil.

— Pas plus que celle qui sépare la culpabilité de l'innocence », répliqua Korrogly, en partie dans le but de faire réagir Lemos ; mais le lapidaire se contenta de fixer la table des yeux en repoussant de son front une mèche de cheveux.

« Très bien. » L'avocat ramassa sa mallette. « Je suppose que vous souhaitez me voir poursuivre dans la direction que vous avez esquissée.

— Mirielle, dit Lemos. Pouvez-vous lui demander de venir me voir ?

— Entendu.

— Aujourd'hui… vous lui demanderez aujourd'hui ?

— J'ai l'intention de la voir cet après-midi et je ne manquerai pas de lui transmettre votre requête. Mais, si j'en crois la police, elle risque de répondre défavorablement à toute demande émanant de vous. Il semble qu'elle soit très affectée. »

Lemos murmura quelques paroles indistinctes et, quand Korrogly le pria de les répéter, lui répondit : « Rien.

— Puis-je faire autre chose pour vous ? »

Lemos fit non de la tête.

« Je reviendrai demain », dit Korrogly ; il faillit lui dire de garder le moral mais se ravisa, en partie parce que le désespoir de Lemos continuait de l'impressionner, en partie parce que son malaise persistait.

II.

L'atelier du lapidaire était sis à Almintra, un quartier de Port-Chantay bordant l'océan que la pauvreté et la décrépitude commençaient à gagner insidieusement. Plusieurs douzaines d'échoppes occupaient le rez-de-chaussée d'immeubles vétustes aux façades lépreuses et aux toits pointus d'allure maléfique, et Korrogly entrapercevait derrière eux les riches demeures de la pointe d'Ayler : des petits palais aux vastes vérandas et aux toits dorés nichés parmi les palmiers. Au large de la pointe, la mer était une plaine couleur de jade parsemée de gerbes d'écume, dont la beauté semblait souligner l'élégance des résidences les plus cossues ; de l'autre côté, les récifs qui envoyaient des brisants sur les plages d'Almintra étaient souillés d'algues, d'immondices et de bois flotté. Il songea que les habitants du quartier, à la réputation naguère flatteuse, devaient avoir le cœur serré par ce panorama respirant la beauté et l'opulence qui contrastait si vivement avec leur quotidien, qui voyait les rats grouiller dans les tas de légumes pourris, les crabes-fantômes trottiner sur le pavé crasseux, les mendiants hanter les rues et les maisons pourrir lentement. Il se demanda si cela pouvait expliquer en partie le meurtre ; à sa connaissance, nul n'avait tiré profit de celui-ci, mais tant de choses demeuraient encore cachées dans cette ville, et il ne tenait pas à écarter *a priori* ce genre de mobile. S'il ne croyait pas Lemos, il ne pouvait pas non plus écarter totalement sa version des faits. Telle était la vertu de celle-ci : son caractère évasif, la façon qu'elle avait de jouer avec les superstitions des citoyens, d'exploiter la grande subtilité de Griaule pour semer la confusion dans l'esprit de ceux qui auraient tenté de la contester. Le jury n'allait pas s'amuser tous les jours. Et lui non plus, se dit-il. C'était un véritable défi, impossible de le nier ; des affaires comme celle-ci se présentaient rarement, et, de par leur nature, elles se prêtaient à merveille à toutes sortes d'arguties, de quoi transformer l'exercice du droit en jeu d'échecs et lui forger une réputation de ténor du barreau. S'il était incapable de repousser complètement la version de Lemos, c'était peut-être parce qu'il espérait que le lapidaire disait la vérité, qu'il y avait bien un précédent à établir, car il commençait à comprendre qu'il avait besoin de quelque chose de spectaculaire, d'unique et de troublant pour raviver son espoir et son enthousiasme de jadis, pour restaurer son estime de soi. Durant les neuf ans qui avaient suivi l'obtention de son diplôme, il s'était voué corps et âme à son travail, parvenant à un certain degré de réussite mais sans jamais dépasser le niveau d'un fils de paysan ayant accédé à la classe supérieure ; des avocats moins doués que lui avaient connu une réussite plus éclatante que la sienne, et il avait fini par comprendre ce qu'il aurait dû savoir dès le début : la loi écrite est subordonnée à la loi tacite des liens du sang et de la position sociale. Parvenu à l'âge de trente-trois ans, il devenait un idéaliste en perte d'idéal, mais ayant conservé intacte sa fascination pour le judiciaire, ce qui le rendait vulnérable à une forme dangereuse de cynisme – dangereuse parce qu'elle induisait en lui un mélange volatil d'anciennes vertus et de compulsions encore mal comprises. Ces derniers temps, le bouillonnement de ce mélange le rendait erratique, sujet aux sautes d'humeur et réticent à l'égard des espoirs et des principes de sa jeunesse. En fait, songea-t-il, il était dans un état proche de celui d'Almintra : un quartier ouvrier reposant sur de solides valeurs, qui avait jadis espéré progresser dans l'échelle sociale mais qui n'aspirait plus aujourd'hui qu'à devenir un taudis.

Les appartements du lapidaire se trouvaient au premier étage de l'immeuble qui abritait également sa boutique, et c'est là que Korrogly eut un entretien avec sa fille Mirielle. Il s'agissait d'une jeune femme mince d'une vingtaine d'années aux longs cheveux noirs, aux yeux noisette et au visage en forme de cœur, dont la joliesse semblait altérée par les traces d'une vie dissolue ; elle était vêtue d'une robe noire au col en dentelle, mais son attitude ne s'accordait à la modestie de sa tenue,

ni au chagrin dont elle donnait toutes les apparences. Si les larmes lui avaient rougi les yeux et bouffi les joues, elle n'en était pas moins allongée sur son sofa, un cigare vert aux lèvres, les pieds posés sur l'accoudoir, gratifiant Korrogly d'un aperçu de son entrecuisse sombre : selon toute apparence, le deuil lui donnait l'occasion d'expérimenter un nouveau type de débauche et elle la saisissait avec enthousiasme.

Nous sommes fière de notre petit trésor, n'est-ce pas ? songea-t-il, *et nous aimons bien lui faire prendre l'air.*

Mais Mirielle Lemos, si dissolue fût sa vie, n'en était pas moins une femme séduisante, et, en dépit de ses sarcasmes, Korrogly – solitaire de nature – n'était pas insensible à son charme.

L'atmosphère était lourde d'odeurs de graillon et la pièce centrale présentait le désordre typique d'un appartement de célibataire, avec assiettes sales, piles de vêtements et livres épars, les uns comme les autres encombrant des meubles qui avaient connu des jours meilleurs : un sofa avachi, deux fauteuils luisants de crasse et de graisse, un tapis marron élimé parcouru de motifs bleus fanés, une petite table balafrée où se trouvaient plusieurs portraits encadrés, dont celui d'une femme ressemblant fortement à Mirielle et tenant un bébé dans ses bras – les rayons du soleil hivernal se reflétaient sur le verre, parant l'image d'un flou vaguement mystique. Plusieurs peintures étaient accrochées au mur, dont la plus grande représentait le dragon Griaule, à demi enseveli sous des siècles d'arbres et d'herbes, d'où n'émergeaient qu'une partie de son aile et sa tête massive, aussi haute qu'une colline ; cette œuvre, remarqua Korrogly, était signée W. Lemos. Écartant quelques vêtements sales, il se percha sur le bord d'un fauteuil faisant face à Mirielle.

« Alors comme ça, vous êtes l'avocat de mon père, dit-elle après avoir exhalé un nuage de fumée grise. Vous n'avez pas l'air compétent.

— Soyez assurée du contraire », répliqua Korrogly, qui s'était préparé à l'affronter. « Si vous espériez un petit bonhomme aux cheveux blancs et aux doigts tachés d'encre, avec des fiches froissées débordant des poches de son gilet, je…

— Non, j'espérais quelqu'un comme vous. Un type avec le minimum d'expérience et de talent.

— J'en déduis donc que vous anticipez une rude épreuve pour votre père. Que son acte vous emplit d'amertume.

— D'amertume ? » Rire. « Avant qu'il tue Mardo, je le méprisais. À présent, je le hais.

— Pourtant, il vous a sauvé la vie.

— C'est ce qu'il vous a raconté ? » Nouveau rire. « C'est tout le contraire.

— Vous étiez droguée. Allongée nue sur un autel. On a retrouvé un poignard sur le corps de Zemaille.

— J'ai déjà passé plusieurs nuits sur ce même autel, et dans le même état, et à chaque fois je n'en ai retiré que du plaisir. » Son sourire entendu ne permettait aucun doute sur la nature de ce plaisir. « Quant au poignard, Mardo en avait toujours un sur lui. Il était constamment en danger à cause des imbéciles comme mon père.

— Que vous rappelez-vous du meurtre ?

— Je me rappelle avoir entendu la voix de mon père. Je croyais que je rêvais. Puis j'ai entendu un bruit soudain, comme si on cassait quelque chose. J'ai levé les yeux et j'ai vu Mardo qui s'effondrait, le visage en sang. » Elle se tendit, fixa le plafond des yeux, apparemment troublée par l'évocation de ce souvenir ; puis, comme s'il l'excitait également, elle se passa une main sur le ventre et la cuisse. Korrogly détourna les yeux, sentant la chaleur monter dans son bas-ventre.

« Votre père affirme qu'il y avait neuf témoins, neuf personnes encapuchonnées qui se sont empressées de fuir. Aucune ne s'est présentée à la justice. Avez-vous une idée de leur identité ?

— Pourquoi se seraient-elles manifestées ? Pour subir les persécutions de ceux qui ignorent tout de ce que Mardo tentait d'accomplir ?

— À savoir ? »

Elle exhala un nouveau nuage de fumée et ne répondit pas.

« On vous posera cette question au tribunal.

— Je ne trahirai pas nos secrets. Je me fiche de ce qui m'arrivera.

— C'est aussi ce que dit votre père… si tant est qu'il soit sincère. Il se sent très déprimé et il souhaite vous voir. »

Elle eut un reniflement de mépris. « Je le verrai sur l'échafaud.

— Vous savez, en dépit de ce qu'il a fait, votre père croit sincèrement qu'il vous a sauvé la vie.

— Vous ne savez rien de ce qu'il croit », dit-elle en se redressant ; elle braqua sur lui des yeux furibonds et ce fut d'une voix venimeuse qu'elle reprit : « Vous vous méprenez totalement sur son compte. Il joue les humbles artisans, les hommes de l'art, les bonnes âmes. Mais, au fond de lui, il se considère comme un être supérieur. La vie, prétend-il, n'a cessé de dresser des obstacles sur sa route pour l'empêcher de parvenir à la situation qu'il mérite. Il a l'impression que son intelligence a été pénalisée par une malchance systématique. C'est un esprit retors, un comploteur de première. Quant à sa malchance, elle s'explique dès qu'on réalise qu'il est moins futé qu'il ne le pense. Il foire tout ce qu'il entreprend. »

La première partie de cette diatribe collait si bien avec l'impression que Korrogly s'était faite de Lemos qu'il en fut décontenancé ; en entendant son propre sentiment ainsi formulé par Mirielle, il le sentit en même temps renforcé et – vu l'antagonisme entre père et fille – totalement invalidé.

« Peut-être, dit-il en consultant ses notes pour masquer sa confusion, mais j'en doute.

— Oh ! vous ne tarderez pas à être fixé. S'il y a une chose qui finira par vous apparaître avec netteté, c'est le talent de mon père pour la duperie et la dissimulation. » Elle se carra dans le sofa, la jupe relevée sur les cuisses. « Il projetait de tuer Mardo depuis que je le fréquentais. » Un sourire incurva les commissures de ses lèvres. « Il était jaloux.

— Jaloux ?

— Oui… comme peut l'être un amant. Il adore me toucher. »

Sans rejeter *a priori* l'hypothèse d'une liaison incestueuse, Korrogly refusait de croire les accusations de Mirielle compte tenu du dossier qu'il avait déjà monté sur Lemos ; en fait, comprit-il, elle était tellement subjuguée par Zemaille et son mode de vie que toutes ses déclarations en devenaient suspectes. Elle avait totalement sombré dans la dissolution ; la puanteur qui imprégnait les lieux était presque impossible à distinguer de celle qui émanait de sa déchéance.

« Pourquoi méprisez-vous votre père ? demanda-t-il.

— Parce que c'est un être pompeux et rassis. À cause de sa conception archaïque du bonheur, de son incapacité à aimer la vie, de l'ennui que distille sa présence, de…

— On croirait entendre une adolescente. Ça ressemble à la réaction d'une enfant butée qu'on aurait privée de sa friandise favorite. »

Elle haussa les épaules. « Peut-être. Il a repoussé tous mes soupirants, il m'a empêchée de devenir actrice… alors que j'étais douée pour ça. Tout le monde le disait. Mais ce que je suis, ce que j'étais, ça n'a aucun rapport avec la vérité de mes propos. Pas plus qu'avec le crime de mon père.

— Peut-être bien. Mais ça en a avec le fait que vous n'avez aucune envie de l'aider.

— Je n'en ai jamais fait mystère.

— Non, en effet. Mais l'historique de vos sentiments permettra de montrer que vous êtes une garce vindicative et que la vérité, pour vous, se réduit à ce qui blesse votre père. Sans que ça ait

nécessairement un lien avec les faits. »

Il cherchait délibérément à la mettre en rage afin d'évaluer son point d'ébullition, ce qui lui serait fort utile au cours du procès ; mais elle se contenta de le gratifier d'un grand sourire. Elle croisa les jambes et dessina une arabesque de braise avec la pointe de son cigare. *Question sang-froid, elle se pose un peu là,* songea-t-il. Mais, durant le procès, cela serait porté à son débit ; Lemos apparaîtrait sous un nouveau jour : un père patient et aimant face à une vipère de fille ingrate. Certes, cela servirait davantage une stratégie de défense fondée sur un acte impulsif, une passion irréfléchie ; mais Korrogly pensait pouvoir ajouter cette dimension à sa plaidoirie et ainsi gagner la sympathie du jury.

« Bien, dit-il en se levant. Peut-être aurai-je d'autres questions à vous poser par la suite, mais je ne vois aucune raison de prolonger cet entretien.

— Vous croyez m'avoir eue, pas vrai ?

— Vous avoir eue ? Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Vous pensez m'avoir jaugée.

— À vrai dire, oui.

— Et comment me décririez-vous au tribunal ?

— Je suis sûr que vous devez le savoir.

— Oh ! mais j'aimerais l'entendre de votre propre bouche.

— D'accord. Si nécessaire, je brosserai le portrait d'une créature complaisante et trop gâtée, qui n'éprouve de sentiments pour personne. Même le chagrin qu'elle affiche suite à la mort de son amant n'est qu'un élément de décoration, un accessoire assorti à sa robe noire. Elle a atteint un état de dégénérescence tel, à force de consommer de la drogue et de pratiquer la magie noire, sans parler des rituels dépravés du culte du dragon, que les seules émotions qu'elle est capable de mobiliser sont celles dont elle pense qu'elles serviront sa cause. L'avidité, peut-être. Et la soif de vengeance. »

Elle laissa échapper un gloussement.

« Cela vous semble inexact ?

— Pas du tout, maître. Ce qui m'amuse, c'est que, sachant cela, vous pensez pouvoir en tirer profit. » Elle se tourna sur le côté, calant son menton sur une main, et sa jupe se releva encore, révélant un peu plus de chair pâle et ferme. « J'attends notre prochaine rencontre avec impatience. Peut-être qu'alors votre compréhension de la situation aura gagné en complexité et que vous aurez à me poser des questions plus… intéressantes.

— Puis-je vous en poser une autre tout de suite ?

— Oui, bien sûr. » Elle roula sur le dos sans le quitter des yeux.

« Cette exhibition, cette jupe qui se retrousse et le reste, c'est censé m'exciter ? »

Elle acquiesça. « Mmm-hmm. Ça marche ?

— Pourquoi ? Quel bénéfice pensez-vous pouvoir en retirer ? Vous croyez que je défendrai votre père avec moins d'enthousiasme ?

— Je ne sais pas… c'est le cas ?

— Absolument pas.

— Alors je me serai fatiguée pour rien. Mais ce n'est pas grave. »

Il n'arrivait pas à détacher le regard de ses jambes.

« Vraiment, ce n'est pas grave, répéta-t-elle. J'ai besoin d'un amant tout de suite. Et je vous ai à la bonne. Vous êtes amusant, mais je vous ai quand même à la bonne. »

Il la regarda fixement, partagé entre la rage et le désir. Savoir qu'il pouvait la posséder l'inquiétait grandement. Il pouvait lui sauter dessus, là, tout de suite, et ça ne changerait rien, cela n'aurait aucun effet sur le procès, ce ne serait qu'un peu de laisser-aller de sa part. Mais c'était

précisément cette aptitude grandissante au laisser-aller qui attestait sa prochaine déchéance morale, il le savait. En repoussant ses avances, il ne ferait pas acte de pudibonderie, il assurerait son salut.

« Ça va marcher entre nous, ajouta-t-elle. Je sens ces choses-là. »

Il suivit des yeux le contour de sa cuisse jusqu'au galbe blanc coquille de sa hanche ; elle avait de longs doigts agiles, et il les imagina en train de le caresser.

« Il faut que j'y aille, dit-il.

— Oui, je pense que ça vaut mieux. » Sa voix était lourde de méchanceté rieuse. « Il s'en est fallu de peu, pas vrai ? Vous en auriez peut-être même joui. »

III.

Au cours de la semaine qui suivit, Korrogly interrogea plusieurs témoins, parmi lesquels Henry Sichi, qui lui apprit que le jour où il avait acheté la fameuse gemme, Lemos était tombé en transe devant elle, tant et si bien que le négociant avait été obligé de lui donner un coup de coude pour qu'il consentît à régler la transaction. Il s'entretint avec divers membres de la guilde des lapidaires, tous prêts à témoigner de la douceur et de l'honnêteté de Lemos ; ils le décrivaient comme un homme obsédé par son travail, obsédé au point d'en perdre le sens des réalités, brossant de lui un portrait fort différent de celui de Mirielle. Korrogly connaissait quantité d'hommes présentant en public une façade irréprochable et faisant montre en privé d'un tout autre caractère ; toutefois, il ne faisait aucun doute que le témoignage des lapidaires pèserait plus que celui de Mirielle… en fait, la déposition de celle-ci, si hostile fût-elle, ne pourrait que bénéficier à l'accusé étant donné la vilenie de la déposante. Il consulta des experts sur l'histoire de Griaule et parla à des personnes ayant subi l'influence de Griaule. Le seul témoignage contraire aux intérêts de la défense était celui d'un vieillard, un ivrogne qui avait l'habitude de cuver son vin dans les dunes situées au sud de la pointe d'Ayler, et qui affirmait avoir observé à plusieurs reprises Lemos en train de lancer des pierres sur un panneau indicateur, comme s'il s'entraînait en vue du coup fatal ; l'alcoolisme de ce témoin atténuerait l'impact de sa déposition, mais celle-ci n'en était pas pour autant à négliger.

Lorsque Korrogly en fit part à Lemos, celui-ci lui dit : « Il m'arrive souvent de me promener dans ce coin l'après-midi, et c'est pour me détendre que je jette des pierres. Quand j'étais petit, il n'y a que pour ça que j'étais doué et je suppose que je me réfugie dans cette activité quand le monde devient trop insupportable. »

Comme tous les indices, celui-ci était ouvert à l'interprétation, se dit Korrogly ; on pouvait avancer, par exemple, que Griaule avait choisi Lemos comme factotum en partie pour son habileté au lancer de pierres, et que c'était le dragon qui lui avait suggéré de s'entraîner en vue de l'agression. Il considéra un instant son client. Apparemment, la prison le faisait virer au gris. Sa peau, ses émotions, tout chez lui était grisaille et Korrogly se sentit contaminé, comme si le gris était la couleur naturelle de cette affaire, de ses soubassements indistincts comme de ses vérités indéfinies, et que ce gris se transmettait à son organisme et commençait à l'user. Il redemanda à Lemos s'il pouvait faire quelque chose pour lui, et Lemos lui répéta qu'il voulait voir Mirielle.

Un dimanche de la fin mars, Korrogly interrogea une vieille dame très riche qui avait fréquenté le Temple du dragon avec assiduité, pour le quitter brusquement quelque temps avant le meurtre. On ne la connaissait que sous le nom de Kirin et son passé était un mystère ; apparemment, elle n'existait pas avant d'apparaître au sein du temple et, depuis qu'elle avait quitté celui-ci, elle vivait cloîtrée à son domicile, ne se manifestant aux yeux du public que lorsqu'elle écrivait au journal des lettres hostiles à la secte. La porte lui fut ouverte par une souillon de forte corpulence, sans doute la domestique de la maîtresse des lieux, qui le conduisit dans un salon dont le décor semblait issu d'un enchantement végétal. Il était surplombé par une verrière à facettes et cloisonné par des paravents de bois sculpté, où florissaient les lierres et les épiphytes ; une profusion de plantes diverses envahissait l'espace qui les séparait, et leur feuillage était si luxuriant qu'il cachait parfois les pots où elles étaient plantées. Le soleil illuminait tout un camaïeu de verts : pomme, Nil, émeraude, viride, chartreuse ; le parquet était marbré d'ombres intriquées. Les frondes des fougères qui frémissaient sous la brise évoquaient les antennes de gigantesques insectes.

Après avoir erré dans cette jungle pendant une bonne demi-heure, Korrogly, qui commençait à

bouillir d'impatience, fut hélé par une voix flûtée qui le pria de crier afin d'être localisé parmi les feuilles. Quelques instants plus tard, une grande femme aux cheveux blancs, vêtue d'une longue tunique en soie moirée grise, fit son apparition derrière lui ; elle avait un visage de la couleur du vieil ivoire, creusé de profondes rides, où Korrogly perçut les stigmates d'un esprit sévère et soupçonneux, et des mains sans cesse en mouvement, qui semblaient égrener les feuilles et les tiges alentour comme si elles formaient le chapelet de quelque religion méditative. En dépit de son âge, elle rayonnait d'énergie et Korrogly songea que, s'il avait fermé les yeux, il aurait cru se trouver en présence d'une jeune femme pleine de vie. Elle le conduisit vers un coin de la pièce où se trouvait un banc et s'y assit à ses côtés, gardant les yeux fixés sur son sanctuaire végétal et continuant de toucher et de tirailler tiges et pétales.

« Je me méfie des avocats, M^e^ Korrogly, déclara-t-elle. Il faut que vous le sachiez dès à présent.

— Moi aussi, madame », répliqua-t-il, dans l'espoir de la faire rire, d'adoucir son attitude, mais elle se contenta de plisser les lèvres.

« Si vous représentiez n'importe qui d'autre, j'aurais refusé de vous recevoir. Mais l'homme qui a débarrassé ce monde de Mardo Zemaille mérite toute l'aide que je puis lui donner… quoique je doute de pouvoir faire quelque chose pour lui.

— J'espérais que vous pourriez me donner des informations sur Zemaille, et en particulier sur ses liens avec Mirielle Lemos.

— Ah ! Nous y voilà.

— Mirielle ne s'est guère montrée coopérative et les autres membres de la secte ont disparu dans la nature.

— Ils ont peur.

— De quoi ? »

Elle émit un sifflement amusé. « De tout, M^e^ Korrogly. Mardo les a drogués à la peur. Et, naturellement, maintenant qu'il est parti, qu'il les a abandonnés à la peur qu'il a instillée en eux, ils ont pris la fuite. Plus jamais le temple ne prospérera. » Elle déchira le bout d'une fougère. « C'était le grand principe de Mardo : dans l'environnement adéquat, la peur peut devenir une forme de nourriture. C'est là un principe commun à nombre de religions. Mirielle le comprend également.

— Parlez-moi d'elle. »

La vieille dame entortilla une feuille de bambou autour de son index. « Ce n'est pas une mauvaise fille… mais je devrais dire cela au passé. C'est Mardo qui l'a corrompue. Il les a tous corrompus, il les a brisés et ensuite il a versé son fluide noir dans leurs fêlures. Quand je l'ai rencontrée pour la première fois – c'était il y a cinq ans –, je l'ai jugée typique des convertis. À son arrivée au temple, elle était sombre, agitée. Elle ne tenait pas en place, comme on dit. J'ai supposé que Mardo la posséderait – il se réservait les plus jolies – et qu'ensuite il la laisserait déchoir, devenir une fidèle parmi d'autres. Mais j'avais sous-estimé Mirielle. Elle avait un je-ne-sais-quoi, une qualité qui fascinait Mardo. J'ai cru tout d'abord qu'il avait trouvé son égale sur le plan sexuel, car certains m'avaient confié qu'elle était… » Elle sembla chercher le mot juste. « … du genre rapace. Et peut-être était-ce en partie cela. Mais, plus important encore, je crois qu'elle partageait son inspiration. Ce qui la rendait aussi indigne de confiance que lui.

— Qu'entendez-vous par "inspiration" ? »

La vieille dame baissa les yeux. « Il est difficile d'expliquer Mardo à qui ne l'a jamais connu, et totalement inutile de l'expliquer à qui l'a bien connu. Quand on examinait de près ses propos, on n'y trouvait que du persiflage doctrinal, des délires mystiques, un salmigondis d'idées vaseuses servi avec une rhétorique d'exalté. Mais malgré cela, on avait toujours l'impression qu'il savait quelque

chose, qu'il était au fait d'un secret grâce auquel il parviendrait à la réussite suprême. Je ne parle pas de charisme… non que Mardo ait été exempt de cette qualité. Ce que je veux décrire est quelque chose de plus substantiel. On avait l'impression en le fréquentant qu'il était mû par des forces intérieures que lui-même ne comprenait pas dans leur totalité.

— Et vous dites que Mirielle lui ressemblait sur ce point ?

— Oui, oui, elle était inspirée par quelque chose. Là encore, j'ignore si elle en comprenait la nature. Mais, en cela, elle était semblable à Mardo. Il le lui reconnaissait et lui accordait donc toute sa confiance.

— Et cependant, il semble qu'il ait été sur le point de la tuer. »

Elle soupira. « La raison pour laquelle j'ai quitté le temple… non, permettez-moi de vous exposer d'abord les raisons pour lesquelles j'y suis entrée. Je me croyais en quête de connaissance, mais, si encline fussé-je à me tromper moi-même, je savais quand même que c'était surtout l'ennui qui me motivait. L'ennui et la vieillesse, laquelle m'interdisait d'autres formes de distraction. Le temple était à mes yeux comme un roman noir et violent, avec des personnages constamment changeants, et j'étais totalement captivée. Sans compter l'impression que Griaule était tout près. Cette présence reptilienne et glacée… cette horrible et froide puissance. » Elle se fendit d'un soupir de tragédienne. « Bref, il y a deux ans, j'ai senti que les choses devenaient sérieuses, que le grand œuvre dont Mardo parlait depuis si longtemps commençait à se mettre en branle. Cela m'a terrifiée. Et c'est alors que j'ai pris conscience des mensonges et de la fourberie du temple.

— Ce grand œuvre… vous savez de quoi il s'agissait ? »

Un instant d'hésitation. « Non. »

Il la scruta avec attention, persuadé qu'elle lui cachait quelque chose. « Je n'ai personne d'autre vers qui me tourner, dit-il. Tous les autres membres de la secte sont entrés dans la clandestinité.

— Peut-être, mais cela ne les empêche pas de me tenir à l'œil. Si je révèle leurs secrets, ils me tueront.

— Je pourrais vous convoquer devant le tribunal.

— En effet, mais je n'en dirais pas davantage. Sans compter que je ne serais pas un témoin très fiable. Le procureur me poserait des questions sur mon passé et je refuserais d'y répondre.

— Je suppose que ce grand œuvre avait un rapport avec Griaule. »

Elle haussa les épaules. « Tout avait un rapport avec Griaule.

— Vous ne pouvez même pas me donner un indice ? Même infime ?

— Je puis vous dire au moins ceci. Vous devez comprendre la nature de la secte. Les fidèles ne vénéraient pas tant Griaule qu'ils conféraient le statut d'objet de vénération à la peur qu'il leur inspirait. Mardo estimait avoir une relation particulière avec Griaule ; il se voyait comme le descendant spirituel du sorcier qui avait jadis livré bataille au dragon… une sorte d'adversaire rituel, à la fois célébrant et ennemi. Ce genre de dualité le séduisait ; il considérait cela comme le summum de la subtilité. »

Korrogly revint à la charge, mais elle refusa de lui en dire davantage et il finit par arrêter les frais. « Mirielle connaissait-elle la nature du grand œuvre ?

— J'en doute. Mardo lui accordait son entière confiance sur le plan matériel, mais cela, c'était autre chose, quelque chose de magique. De très sérieux. Et cela me troublait. Je ne voulais pas que les choses deviennent sérieuses et j'ai commencé à prendre peur. Des gens disparaissaient, on ne parlait plus que par murmures, les ténèbres régnant à l'intérieur du temple semblaient se répandre partout. Tout cela m'est devenu insupportable. J'ai commencé à remarquer certaines choses. Peut-être étaient-elles là depuis le début, mais j'avais refusé de les voir. Quoi qu'il en soit, j'ai compris

qu'en cherchant à tromper mon ennui je m'étais mise en grand danger et que j'étais tombée bien bas. En dépit de son inspiration, de sa ferveur, Mardo Zemaille était un être maléfique… au sens propre, au sens le plus noir du terme. Son but était de maîtriser des arts magiques qui étaient tombés en désuétude, faute de praticiens suffisamment corrompus pour fouiller la glèbe où sont enfouies les racines de cette puissance.

— Qu'avez-vous remarqué exactement ?

— Des rituels faisant appel à la torture… au sacrifice.

— Au sacrifice humain ?

— Peut-être… je n'en suis pas sûre. Mais, à tout le moins, je suis persuadée que Mardo en était capable.

— Donc, vous pensez qu'il était sur le point de sacrifier Mirielle ?

— C'est difficile à accepter. Il n'avait d'yeux que pour elle. Mais, oui, il est possible qu'il ait cru nécessaire de sacrifier son bien le plus précieux afin de parfaire le grand œuvre. Elle ne le savait peut-être pas, mais je pense qu'il a pu prendre cette décision. »

Korrogly regarda les ombres des feuilles frémir sur le sol inondé de soleil ; il se sentait épuisé, hors de son élément. *Qu'est-ce que je fous ici, à parler du mal avec une vieille dame, à essayer de prouver qu'un dragon a commis un meurtre, mais qu'est-ce que je fous ici ?*

« Vous avez dit qu'il avait une entière confiance en elle.

— Oui, Mardo avait fait clairement comprendre à tous que si jamais il lui arrivait quoi que ce soit, c'était elle qui devrait prendre la direction du temple. Il y avait quelque chose…

— Quoi donc ?

— Ils avaient en commun une histoire secrète, je l'ai toujours pensé, et ceci expliquait en partie l'attitude de Mardo. J'en étais certaine… mais ce n'était qu'une impression. Rien de concret, rien d'utilisable devant un tribunal. Bref, je suppose qu'il a rédigé les documents nécessaires pour faire d'elle sa légataire universelle, en quelque sorte. Il était soucieux de ce genre de choses. » Elle inclina la tête sur le côté comme pour scruter un détail indéfinissable chez son interlocuteur. « Vous avez eu l'air surpris. Je n'ai jamais vu un avocat dont le visage était si aisément déchiffrable. »

Même ma gueule me trahit à présent, songea-t-il.

« J'ignorais que la relation entre eux avait été officialisée, dit-il.

— Peut-être ne l'a-t-il pas fait. Je n'ai aucune certitude sur ce point. Mais si je suis dans le vrai, vous aurez toutes les peines du monde à retrouver ces documents. Jamais Mardo n'aurait consulté un homme de loi. S'ils existent, ils sont probablement cachés quelque part dans le temple.

— Je vois.

— Qu'en pensez-vous ? »

Il eut un reniflement qui trahissait son amusement étonné. « Je pensais que cette affaire serait la simplicité même, mais où que je me tourne, je bute sur une nouvelle complexité.

— C'est une affaire toute simple, déclara-t-elle en affichant une expression lugubre. Croyez-moi sur parole, même si William Lemos est à vos yeux la plus vile des créatures, son acte a fait de lui un innocent. »

IV.

Un soir, peu de temps avant l'ouverture du procès, Korrogly se rendit au commissariat central pour jeter un nouveau coup d'œil à l'arme du crime – le Père des pierres, ainsi que l'avait baptisé Lemos. Planté devant une table dans la salle de dépôt, les yeux fixés sur la pierre qui reposait dans un nid de papier journal à l'intérieur d'une boîte en fer-blanc, il était aussi déconcerté par cet objet que par tous les autres éléments du dossier. À un instant donné, il semblait receler les fragments profanes d'une lumière enkystée, évoquant un œuf millénaire emprisonné dans une coque laiteuse à la surface trouble et occulte ; l'instant d'après, il lui apparaissait superbe et subtil, comme s'il incarnait l'essence délicate de quelque philosophie lumineuse. En son cœur se trouvait une inclusion noire qui ressemblait à un homme aux bras levés vers le ciel. À l'instar de Griaule, c'était une chose aux nuances infinies, riche d'un millier d'interprétations possibles, et Korrogly n'avait aucune peine à croire qu'elle trouvait son origine dans une cavité interne du corps du dragon. Toutefois, il demeurait incapable d'avaler le récit de Lemos ; lui aussi présentait une impureté, et celle-ci suffirait à envoyer le lapidaire à l'échafaud. Il n'y avait aucune raison, du moins aux yeux de Korrogly, pour que Griaule ait souhaité que Lemos tue Zemaille. Lemos lui-même ne parvenait pas à en trouver une ; il soutenait mordicus sa version des faits, un point c'est tout, et ce n'était pas son obstination qui pouvait le sauver. Mais c'était cette même impureté, l'imperfection même du récit de Lemos, qui empêchait Korrogly de rejeter celui-ci, qui le poussait presque à y croire. *Tu parles d'une affaire*, songea-t-il ; durant ses études, il avait rêvé d'en traiter une de cet acabit, et à présent que son rêve se réalisait, cela ne faisait que l'épuiser, et il commençait à se demander s'il n'avait pas raté sa vie, si toutes les questions, même les plus fondamentales, n'étaient pas aussi insolubles que celle-ci, sans que jamais il ne l'eût remarqué avant ce jour.

Il attrapa le Père des pierres et le fit sauter au creux de sa main ; il était d'une lourdeur étonnante. Comme une écaille de dragon, comme une pensée antique.

Au diable, songea-t-il, *au diable tout ce cirque*, *je ferais mieux de laisser tomber et de créer une secte, moi aussi, il y a suffisamment de crétins en ce monde pour me prendre pour un homme sage et prodigieux.*

« Vous avez envie de tuer quelqu'un ? lança une voix sarcastique derrière lui. Votre client, peut-être ? »

C'était Ian Mervale, le procureur, un homme élancé d'allure aristocratique, vêtu d'un costume noir à la coupe stylée ; ses cheveux noirs, ramenés vers l'arrière pour dégager son front haut, étaient striés de gris et l'éclat terne de ses yeux bleus, qui semblaient en permanence bouffis de sommeil, ne laissait rien deviner de son esprit vif et agressif.

« Vous, plus probablement, répondit Korrogly sur le même ton.

— Moi ? » Mervale feignit d'être choqué et atterré. « Je suis le cadet de vos soucis, et de loin. Si vous souhaitez épargner votre client, je vous suggérerais notre vénérable juge Wymer. Apparemment, il n'a aucune sympathie pour la stratégie que vous avez choisie.

— Je ne peux pas lui en vouloir », marmonna Korrogly.

Mervale le scruta quelques instants puis secoua la tête en gloussant. « C'est toujours la même chose chaque fois que je dois vous affronter. Je sais que vous jouez franc-jeu, que vous ne tentez pas de me dissimuler votre main. Mais néanmoins, dès que commence le procès, je suis persuadé de votre duplicité, je sais avec certitude que vous avez glissé un as dans votre manche.

— Vous n'avez pas confiance en vous, dit Korrogly. Comment pourriez-vous faire confiance à

autrui ?

— Vous avez sans doute raison. Ma plus grande force est aussi ma plus grande faiblesse. » Il fit mine de se tourner vers la porte, hésita et dit : « Un verre, ça vous dit ? »

Korrogly soupesa le Père des pierres une dernière fois ; il semblait encore plus lourd. « Sans doute que ça me fera du bien », dit-il.

La Dame aveugle, un pub de l'allée de la Chancellerie, était comme d'habitude bourrée d'assistants juridiques et de jeunes avocats, dont la chaleur combinée embuait les miroirs accrochés aux murs, dont les fléchettes errantes se plantaient dans les poutres noircies ou le plâtre blanc, et dont le vacarme rendait impossible toute conversation détendue. Korrogly et Mervale se frayèrent un chemin dans la cohue, levant haut leurs verres pour éviter de les renverser, et finirent par trouver une table vacante au fond de la salle. Comme ils s'y asseyaient, une bande d'assistants juridiques installés près de là se mirent à entonner une chanson paillarde. Mervale grimaça puis porta un toast à Korrogly.

Les chanteurs se déplacèrent vers la sortie ; Mervale se carra dans son siège et gratifia Korrogly d'un regard de condescendance attendrie, qui devait davantage à leur différence de statut social qu'à leur nature d'adversaires. Mervale était le fils d'un riche armateur et leurs conversations étaient toujours épicées d'un parfum de lutte des classes, qu'ils s'efforçaient d'atténuer en feignant de cultiver leur respect mutuel.

« Alors, qu'en pensez-vous ? demanda Mervale. Lemos ment-il… ou bien est-il dément ?

— Dément ? Non. Est-ce qu'il ment… ? » Korrogly sirota son rhum. « Chaque fois que je crois pouvoir répondre à cette question, je découvre un nouvel angle d'approche. À ce stade, émettre une hypothèse serait encore hasardeux. Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Évidemment qu'il ment ! Ce type avait toutes les raisons de vouloir tuer Zemaille. Sa fille, sa boutique… Bon Dieu ! Il n'avait carrément pas le choix. Mais, je dois l'admettre, son boniment est ingénieux. Brillant, même.

— Ah bon ? S'il avait plaidé la folie passagère ou quelque chose dans ce genre, j'aurais pu faire en sorte qu'il n'écope que de deux ou trois ans.

— Oui, mais c'est pour ça que son plan est si brillant, parce que tout le monde pense comme vous. Les gens vont se dire : S'il s'accroche à ce conte à dormir debout, alors c'est vraiment un innocent.

— Je n'irais pas jusqu'à parler de "conte à dormir debout".

— Oh ! très bien. Et "bobard inspiré", ça vous va ? »

De plus en plus agacé, Korrogly lui répondit mentalement : *Espèce d'abruti pontifiant*, *cette fois-ci je vais t'avoir*.

Il sourit. « Si vous voulez.

— Ah ! fit Mervale, j'ai l'impression que l'esprit du litige a pris possession de votre corps. »

Korrogly but une gorgée. « Je ne suis pas d'humeur ce soir, Mervale. Que convoitez-vous donc que je sois susceptible de vous offrir ? »

La contrariété se lut sur le visage du procureur.

« Qu'est-ce qu'il y a Mervale ? demanda Korrogly. Je vous gâche vos petits plaisirs ?

— Je ne sais pas ce qui vous prend. Le surmenage, peut-être.

— Je commence à en avoir ma claque de ces petites parties de pêche rituelles, voilà. Elles aboutissent toutes au même résultat. Un zéro pointé. C'est une façon pour vous de me rappeler ma place dans la société, point. Vous m'attirez ici, vous me servez votre sourire de bourge et vous évoquez des soirées où je n'ai même pas été invité. Vous devez croire que ça vous donne un certain

ascendant psychologique, mais ce faux sentiment de supériorité ne fait qu'affaiblir votre rhétorique. Et vous avez besoin de tous les atouts dans votre jeu. En tant que magistrat, vous n'êtes tout simplement pas à la hauteur. »

Mervale se releva non sans raideur et gratifia Korrogly d'un regard méprisant. « Vous êtes ridicule, vous le savez, au moins ? Un besogneux barbant sans amis ni amours, avec la loi pour seule compagne. » Il jeta quelques pièces sur la table. « Payez-vous donc quelques verres. Quand vous serez pété, peut-être arriverez-vous à vous divertir. »

Korrogly le regarda se frayer un chemin dans la foule, répondant aux saluts des assistants juridiques qui croisaient sa route. *Pourquoi diable ai-je fait ça ?* s'interrogea-t-il.

Il attendit que Mervale soit hors de vue avant de partir, mais, au lieu de rentrer directement chez lui, il emprunta le boulevard de Biscaye en direction de l'ouest sans but particulier, piéton dérivant dans la brume perdu dans des pensées tout aussi embrumées ; l'air marin saturé d'humidité semblait redoubler la lourdeur qui le paralysait, lui transformait l'esprit en éponge saturée de noirceur. Ce fut à peine s'il vit qu'il était entré dans le quartier d'Almintra, et ce fut seulement lorsqu'il se retrouva devant la boutique du lapidaire qu'il comprit que, sans même l'avoir réalisé, celle-ci était sa destination depuis le début. *À moins*, ajouta-t-il mentalement, *que je n'aie été conduit ici par quelque vaste et incalculable entité dont l'essence m'a contacté* via *le Père des pierres*. Bien que cette remarque fût censée évoquer la dérision, il sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque et se demanda : *Si Lemos a dit la vérité, serais-je moi aussi vulnérable aux directives de Griaule ?* Le silence qui régnait dans la rue le troubla ; les pignons des toits ressemblaient à des pics noirs émergeant d'un plateau de brume et les quelques réverbères encore intacts perçaient la purée de pois comme l'auraient fait des fleurs lumineuses à l'éclat maléfique. Les vitrines étaient des plaques d'obsidienne réfléchissantes qui toutes gardaient leurs secrets. Il était encore tôt, mais tous les braves artisans étaient couchés… à l'exception de la personne qui logeait au-dessus de la boutique de Lemos. La lumière brûlait encore là-haut. Il leva les yeux, songeant que c'était peut-être la remarque, insultante mais fondée, de Mervale, qui l'avait incité à venir voir Mirielle afin qu'il lui inflige un cinglant démenti. Il décida de s'en aller, de rentrer chez lui, mais il resta figé devant la porte, paralysé, semblait-il, par l'éclat de la lampe et le murmure humide du ressac montant des ténèbres. Un chien se mit à aboyer tout près ; du lointain lui parvinrent des éclats de voix, des bribes de chants, de violons et de cuivres, une mélodie mélancolique parfaitement accordée à la configuration de sa propre solitude.

C'est de la folie, se dit-il, *elle va sans doute te chasser à coups de pied, elle n'a fait que jouer avec toi la dernière fois, et pourquoi diable la désirerais-tu… uniquement pour oublier un temps tes idées noires, même si le remède ne devait être que temporaire ?*

Oui, c'était exactement ça.

« Eh merde ! » lança-t-il aux ténèbres aussi bien qu'à l'ensemble du monde sourd. « Eh merde ! Pourquoi pas ? »

La femme qui lui ouvrit la porte, si elle n'avait pas physiquement changé depuis qu'il l'avait vue allongée sur le sofa, n'en était pas moins fort différente de bien des façons. Distraite, agitée, pâle au point d'en devenir quasiment livide, ses longs cheveux noirs en désordre, vêtue d'une robe blanche en tissu grossier. Le visage vide de toute trace de dureté comme de dissolution, elle semblait avoir rajeuni de plusieurs années, pour redevenir une adolescente mal dans sa peau. Elle le fixa durant une seconde, comme si elle n'arrivait pas à le reconnaître, puis lâcha : « Oh !… c'est vous. »

Ébranlé par cet accueil, il allait s'excuser de l'avoir dérangée à une heure aussi tardive, puis battre en retraite ; mais, avant qu'il ait pu trouver ses mots, elle recula et le pria d'entrer.

« Je suis ravie que vous soyez venu », dit-elle en le suivant dans le séjour qui avait été nettoyé de frais. « Je n'arrivais pas à dormir. »

Elle s'effondra sur le sofa, chercha à tâtons un cigare sur la table basse, l'alluma avant de le reposer ; elle le gratifia d'un regard interrogateur.

« Eh bien, asseyez-vous. »

Il obtempéra, se perchant sur le bord d'un fauteuil. « J'espérais que vous accepteriez de répondre à quelques questions supplémentaires.

— Des questions… vous voulez… oh ! d'accord. Des questions. » Elle partit d'un rire évaporé et tripota nerveusement l'accoudoir du sofa. « Posez-les.

— On m'a dit que Mardo comptait vous transmettre la direction du temple au cas où il aurait quitté ce monde. Est-ce exact ? »

Elle hocha la tête avec insistance, un peu trop d'insistance même, comme si elle avait voulu s'éclaircir les idées plutôt que signifier une affirmation.

« Oui, dit-elle. C'est exactement ce qu'il voulait.

— Est-ce qu'il a rédigé des documents à cet effet ?

— Non… oui, peut-être… je ne sais pas. Il m'en a parlé, mais je ne les ai jamais vus. » Elle oscilla d'avant en arrière sur le sofa, arrachant des bouts de tissu à sa vieille housse brodée. « Ça n'a plus d'importance à présent.

— Pourquoi ?

— Il n'y a plus de temple.

— Que voulez-vous dire ?

— Il n'y a plus de temple ! C'est aussi simple que ça. Plus de fidèles, plus de cérémonies. Rien que des bâtiments vides.

— Que s'est-il passé ?

— Je n'ai pas envie d'en parler.

— Mais… »

Elle se leva d'un bond, se mit à faire les cent pas ; puis elle se tourna pour lui faire face, repoussant de sa joue une mèche de cheveux. « Je n'ai pas envie d'en parler ! Je n'ai pas envie de parler du tout… du moins… pas de choses importantes. » Elle porta une main à son front, comme pour se prendre la fièvre. « Pardon, pardon.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda-t-il.

— Oh ! pas grand-chose. Ma vie est foutue, mon amant est mort et on juge mon père pour son meurtre à partir de demain. À part ça, tout va bien.

— Je ne vois pas pourquoi le sort de votre père devrait vous troubler. Je croyais que vous le haïssiez.

— Eh bien, c'est toujours mon père. J'ai pour lui des sentiments contre lesquels la haine ne peut rien. Simple question de réflexes, comprenez bien. Mais ils n'en sont pas moins forts. » Elle revint s'asseoir sur le sofa, s'employa à nouveau à tirailler sur sa housse. « Écoutez, je ne peux pas vous aider. Je ne sais rien qui soit susceptible de vous être utile. Rien du tout. Dans le cas contraire, je crois que je vous le dirais… enfin, c'est comme ça que je le sens pour le moment. Mais il n'y a rien, rien du tout. »

Il sentit que cette fêlure dans sa façade était plus profonde qu'elle ne voulait l'admettre et que, par ailleurs, si elle était angoissée, c'était parce qu'elle savait bien quelque chose mais cherchait à le lui cacher ; il décida toutefois de ne pas insister.

« Très bien, dit-il. De quoi avez-vous envie de parler ? »

Elle parcourut la pièce des yeux, comme en quête d'un sujet de conversation.

Il remarqua que son regard s'attardait sur le portrait encadré d'une femme et de son bébé. « C'est votre mère ? » s'enquit-il en le désignant du doigt.

Cela sembla la déstabiliser.

« Oui, murmura-t-elle en s'empressant de détourner les yeux.

— Vous lui ressemblez beaucoup. Elle s'appelait Patricia, je crois ? »

Mirielle acquiesça.

« Qu'une femme aussi adorable ait été emportée aussi tôt, c'est vraiment horrible, dit-il. Comment ça s'est passé ? Comment a-t-elle fait pour se noyer ?

— Vous ne savez pas parler aux gens sans les interroger ? répliqua-t-elle, furieuse.

— Excusez-moi », fit-il, étonné par sa véhémence. « Je voulais seulement…

— Ma mère est morte. Contentez-vous de ça.

— Je voulais seulement faire la conversation. À vous de choisir le sujet, d'accord ?

— D'accord, dit-elle au bout d'un temps. Et si nous parlions de vous ?

— Il n'y a pas grand-chose à dire.

— Avec les gens, il n'y a jamais grand-chose à dire, mais ce n'est pas grave. Je ne me ferai pas chier, promis. »

Un peu à contrecœur, il commença à lui raconter sa vie, son enfance, la petite ferme de ses parents dans les collines, sa bananeraie, son enclos et ses trois vaches – Rose, Alvina et Esmeralda –, et, à mesure qu'il parlait, sa vie innocente d'antan sembla ressusciter, s'animer au-delà des murs de l'appartement. Il lui confia qu'il aimait s'asseoir la nuit venue en haut d'une colline, pour contempler Port-Chantay en contrebas et rêver qu'il posséderait un jour une de ses belles demeures.

« Et aujourd'hui, votre rêve s'est réalisé, dit-elle.

— Eh non. Il y a une loi qui l'interdit. Les belles demeures appartiennent à ceux qui jouissent d'un certain statut social et qui ont l'histoire de leur côté. Il existe des lois contre les gens de mon espèce, des lois qui les maintiennent à leur place.

— Bien sûr. Je le savais. »

Il lui parla de son intérêt pour la loi, qui lui était apparue comme un édifice logique, ordonné, et par conséquent un levier capable de soulever tous les obstacles, sauf qu'il avait découvert que ceux-ci étaient si nombreux qu'on n'en avait pas plus tôt levé un qu'un autre menaçait de vous écraser, de sorte que, pour leur échapper, on devait en permanence rester en mouvement, danser et bouger sans cesse.

« Vous avez toujours voulu devenir avocat ? »

Il rit. « Non, ma première ambition était de devenir l'homme qui tuerait le dragon Griaule, afin que la récompense promise par Teocinte me permette d'offrir des saladiers d'argent à ma mère et une nouvelle guitare à mon père. »

Il vit que son visage, qui s'était un rien déridé, se tendait dans une expression de détresse ; il lui demanda si elle se sentait bien.

« Ne prononcez pas son nom, dit-elle. Vous ne savez pas, vous ne savez pas…

— Qu'est-ce que je ne sais pas ?

— Griaule… Dieu ! Je le sentais dans le temple. Peut-être allez-vous dire que c'était mon imagination, mais je vous jure que c'est vrai. On se concentrait tous sur lui, on lui chantait des hymnes, on croyait en lui, on l'invoquait en pensée et bientôt, on le *sentait*. Vaste et glacé. Inhumain. Ce grand frisson écailleux qui possédait un monde. »

Korrogly fut frappé par la similitude de ces propos et de ceux de Kirin, plus le fait que Mirielle

reconnaissait que Griaule terrifiait ses fidèles, et il envisagea d'orienter la conversation dans ce sens ; mais Mirielle continua sur sa lancée et il laissa tomber.

« Je sens encore son contact dans mon esprit. Lourd et imprégné de noirceur. Chacune de ses pensées séculaires était une cargaison de haine, de ressentiment à l'état pur. S'il venait à me frôler, j'en restais glacée pendant des heures. C'est pour cela que…

— Quoi donc ?

— Rien. » Elle tremblait violemment et se prit à bras-le-corps.

Il se leva, s'assit à côté d'elle et, après quelques secondes d'hésitation, lui passa un bras autour des épaules. Ses cheveux avaient le parfum des oranges fraîches.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Je le sens encore, je le sentirai toujours. » Elle jeta un regard à Korrogly puis bafouilla : « Venez vous coucher avec moi. Je sais que vous ne m'aimez pas, mais c'est de la chaleur que je veux, pas de l'affection. Je vous en prie, je ne…

— Je vous aime bien, dit-il.

— Non, c'est impossible, vous… non.

— Si », insista-t-il, persuadé de sa propre sincérité. « Ce soir, je vous aime bien ; ce soir, vous êtes quelqu'un qu'il est possible d'aimer.

— Vous ne comprenez pas, vous ne voyez pas la façon dont il m'a altérée.

— Griaule, vous voulez dire ?

— Je vous en supplie, dit-elle en lui passant les bras autour de la taille. Assez de questions… assez maintenant. Je vous en supplie, tenez-moi au chaud. »

V.

Lorsque Korrogly commença sa déclaration liminaire, il n'avait pas complètement quitté l'appartement du lapidaire, où, étreint par les bras blancs de Mirielle, nourri par ses mamelons roses et ses longues et souples jambes, il avait découvert qu'il subsistait, sous son vernis de dépravation, une femme de vertu et de douceur, et il revivait en esprit les joies de la maîtrise et de la soumission auxquelles il s'était adonné. Loin de le distraire, cela ne faisait que l'inspirer, le poussait à prendre des accents plus passionnés qu'il ne l'avait escompté à l'origine. Tandis qu'il allait et venait devant les jurés, douze bons citoyens au visage bouffi sélectionnés à partir d'un échantillon d'âmes plus douteuses, il se sentait dans la peau d'un loup de mer sur le pont, et le tribunal lui apparut soudain comme un compromis entre une église et un navire, le vaisseau de l'État voguant vers la côte de la Justice, avec pour voiles des murs blancs et dans des stalles de bois noir une cargaison de témoins, de jurés et de curieux, avec pour figure de proue, trônant derrière une immense tribune en teck gravé d'écailles de dragon, l'Honorable Ernest Wymer, perruque blanche et joues cramoisies, un vieil alcoolique à la bouche cruelle, aux sourcils broussailleux et au nez busqué et luisant, tapi dans les replis de sa robe aux ailes noires, prêt à fondre sur la première souris plaideuse apparaissant dans son champ visuel. Korrogly n'avait pas peur de Wymer ; aujourd'hui, c'était lui qui commandait et non le juge. Il connaissait le pensées des jurés, les savait enclins à croire en la culpabilité de Griaule, une conclusion propre à satisfaire leurs penchants mystiques, et il mobilisait toutes les ressources de son art pour transformer cette inclination en intention. Il y avait de l'urgence dans sa voix, mais elle n'était ni trop stridente ni trop étouffée, juste parfaite, un mélange de puissance et de fluidité ; cette harmonie entre talent et intention s'expliquait par sa nuit avec Mirielle, il en était sûr. Il n'était pas amoureux d'elle, encore que… mais l'essentiel, ce n'était pas l'amour. Ce qui l'inspirait au premier chef, c'était d'avoir trouvé quelque chose de pur en elle, et en lui aussi, et que ce soit l'amour ou une parcelle encore épargnée par le monde, cela suffisait à ranimer son enthousiasme d'autrefois.

« Nous sommes tous conscients que le pouvoir de Griaule est une réalité, déclara-t-il avant de conclure. La question est de savoir s'il peut nous atteindre, ici, à Port-Chantay, depuis la vallée de Carbonales. Une question que nous ne devrions pas avoir besoin de nous poser. Regardez par ici. » Il désigna la tribune du juge et ses écailles. « Et par là. » Il désigna les dragons grossièrement taillés qui, à l'autre bout de la salle, s'enroulaient autour des colonnes soutenant le linteau. « Son image est omniprésente à Port-Chantay, et cela est emblématique de sa proximité, de la façon dont il a infiltré notre vie grâce aux vrilles de sa volonté. Peut-être ne nous meut-il pas aussi facilement qu'il le fait des habitants de Teocinte, mais nous sommes suffisamment proches de son champ d'action pour qu'il ait appris à nous connaître. Oui, il nous connaît bien. Il nous voit, il nous tient en son esprit et s'il attend quelque chose de nous, pensez-vous qu'il soit incapable d'affecter notre vie d'une façon plus prononcée ? Griaule est par essence un être *capable*. C'est une créature immortelle, inconnaissable, qui imprègne le tissu de notre existence autant que l'idée de Dieu. Et, comme il en va pour Dieu, nous n'avons pas la sagesse nécessaire pour déterminer les limites de ses capacités. » Korrogly marqua une pause, laissant son regard s'attarder sur les visages captivés de chacun des membres du jury, où il percevait une certaine angoisse dont il savait comment jouer ; les rayons obliques du soleil hivernal leur conféraient à tous une pâleur maladive, et ils ressemblaient à des malades en phase terminale espérant en un remède miracle. « Griaule est ici, mesdames et messieurs les jurés. Il observe nos débats. Peut-être va-t-il jusqu'à y participer. Fouillez votre esprit. Êtes-vous bien sûrs

que son œil n'est pas posé sur vous ? Et ceci… » Il attrapa le Père des pierres posé sur la table du procureur. « … êtes-vous sûrs que ce n'est pas son œil ? Le procureur vous dira que ce n'est qu'une pierre, mais je vous affirme, moi, que c'est bien plus que cela. » Il le brandit bien haut tout en défilant devant les jurés et enregistra avec plaisir leur mouvement de recul. « Ceci est l'instrument de Griaule, l'incarnation de sa volonté, le véhicule par lequel celle-ci a été accomplie ici, à Port-Chantay, à des milles et des milles de son champ d'influence habituel. Si vous en doutez, si vous le pensez incapable d'avoir façonné cet objet puis de l'avoir investi des complexes valeurs de son besoin et de sa volonté, alors je vous encourage à le toucher. Il vibre d'une vigueur glacée. Et tout comme vous le percevez, lui aussi vous percevra. »

Le procureur s'en tint à un exposé des faits. Un policier attesta l'authenticité de la confession de Lemos ; plusieurs témoins déclarèrent qu'ils l'avaient vu occupé à tailler le Père des pierres ; le vieux poivrot le décrivit en train de lancer des pierres sur la plage ; d'autres affirmèrent l'avoir vu pénétrer par effraction dans le temple. Dans ses contre-interrogatoires, Korrogly se limita à démontrer qu'aucun de ces témoins ne connaissait les intentions de Lemos. Pour le meilleur ou pour le pire, sa plaidoirie ne devrait compter que sur ses seuls mérites.

Plus tard dans la journée, Mirielle fut appelée à la barre. Son témoignage, quoique moins amer que Korrogly ne l'avait imaginé, bénéficia néanmoins à Lemos ; de toute évidence, elle entretenait des sentiments ambigus pour son père, elle le méprisait même, et cette attitude atténuait le sentiment de culpabilité qui l'affligeait à l'idée de témoigner à sa charge – qu'un tel sentiment fût présent en elle sous-entendait que Lemos avait été un bon père, que sa haine présente résultait de l'influence corruptrice de Zemaille. En outre, il était clair aux yeux de tous qu'elle ne disait pas tout ce qu'elle savait. Non seulement elle nia avoir eu connaissance du grand œuvre de Zemaille, mais Korrogly eut la certitude qu'elle évitait soigneusement d'aborder un autre sujet. Il évoqua la question lors de son contre-interrogatoire, lui faisant remarquer qu'elle était restée vague sur les raisons qui l'avaient poussée à adhérer au temple.

« C'est encore un peu confus à mes yeux, lui dit-il. Vous n'avez pas rejoint cette sinistre société par pur caprice, quand même ?

— C'était il y a des années, répondit-elle. Peut-être était-ce un caprice, peut-être voulais-je simplement échapper à mon père.

— Oui, votre père, qui souhaitait seulement vous préserver de violents excès du temple. En vérité, voilà qui était fort sévère de sa part. »

Mervale se leva d'un bond. « Si la défense souhaite formuler ce jugement moral sous la forme d'une question, je l'encourage vivement à le faire.

— J'en conviens, dit le juge Wymer en adressant à Korrogly un mouvement de menton éloquent.

— Je vous demande pardon. » L'avocat inclina la tête avec respect. « Le temple, reprit-il d'un air songeur, qu'est-ce qui vous a attirée dans le temple ? Était-ce Zemaille ?

— Je ne sais pas… oui, je crois.

— S'agissait-il d'une attraction physique ?

— C'était plus complexe que cela.

— De quelle façon ? »

Soudain renfrognée, elle se mordilla la lèvre inférieure. « J'ignore comment répondre à cela.

— Pourquoi ? C'est une question toute simple.

— Rien n'est simple ! dit-elle en montant dans les aigus. Vous ne pourriez pas comprendre ! »

Korrogly se demanda si elle refusait délibérément d'évoquer les prétendus attouchements de son père – lui n'avait pas peur d'aborder le sujet, mais il ne voulait pas la pousser à la crise de larmes, et

celle-ci semblait fort probable. La rage, ça ne l'aurait pas dérangé ; mais il n'était pas question de la rendre sympathique aux yeux du jury. Enfin, il pourrait toujours la rappeler à la barre.

Ils demeuraient adversaires, mais il s'aperçut en l'interrogeant qu'un étrange lien s'était forgé entre eux, comme entre deux conspirateurs, et qu'il lui était difficile de garder avec elle une distance professionnelle ; elle était très belle dans sa robe noire en dentelles et, quand il s'approcha d'elle jusqu'à humer son parfum de chaleur et d'orange, il se demanda s'il n'entretenait pas pour elle un sentiment plus profond que prévu, s'il n'émergeait pas de son cœur une puissante impulsion ayant survécu à toutes ces années d'échecs et de déceptions.

Avec la déposition de Mirielle s'acheva l'exposé de l'accusation, et le juge Wymer décréta une suspension de séance jusqu'au lendemain matin. Comme il l'avait fait durant toute la journée, Lemos demeura pétrifié, vide de toute émotion – une déclaration de désespoir des plus éloquentes –, et, en dépit de tous ses efforts, Korrogly resta impuissant à le dérider. Il avait eu droit en prison à une coupe de cheveux lui ayant bien dégagé le front et les oreilles, et, ajoutée à sa pâleur excessive et à sa perte de poids, cette dernière donnait l'impression qu'il souffrait depuis des lustres d'un traitement inhumain.

« Tout va bien, lui dit Korrogly alors qu'ils s'attardaient à leur table après l'arrêt des débats. Jusqu'ici, j'ignorais comment les jurés réagiraient à notre tactique, je craignais que celle-ci ne soit pas assez élaborée. Mais je suis soulagé à présent. Ils ont envie de vous croire. »

Lemos grommela en caressant de l'index un défaut dans le bois de la table.

« Ce qui nous serait utile, poursuivit Korrogly, c'est de pouvoir donner une raison pour laquelle Griaule voulait la mort de Zemaille.

— Mirielle, dit Lemos, elle m'a paru moins distante vis-à-vis de moi que précédemment. Je me demande… vous pourriez insister pour qu'elle me rende visite ? »

Korrogly sentit une bouffée de honte. « Oui. Je lui demanderai ce soir.

— Ce soir ? répéta Lemos en lui jetant un regard en coin.

— Oui, fit Korrogly en s'empressant de rattraper le coup, j'irai exprès chez elle. Je suis pour que vous la voyiez, je suis pour tout ce qui pourrait vous sortir de votre torpeur. C'est votre vie qui est en jeu dans ce tribunal, mon vieux !

— Je sais.

— À voir votre attitude, on ne le dirait pas. Je demanderai à Mirielle de vous rendre visite, mais je vous conseille de l'oublier pour le moment et de vous concentrer sur le procès. Une fois que vous serez libre, il sera toujours temps de réparer votre relation. »

Lemos battit des cils puis contempla le ciel rougeoyant au-dehors. « D'accord », dit-il d'un ton vaguement irrité.

Frustré, Korrogly commença à rassembler ses documents.

« Je sais, dit Lemos.

— Pardon ? fit Korrogly, préoccupé.

— Je sais pour vous et Mirielle. J'ai toujours su repérer ses amants. Elle les regarde différemment.

— Ne soyez pas ridicule ! Je…

— Je sais ! répéta Lemos, soudain plein d'énergie en tournant vers lui ses yeux illuminés. Ne me prenez pas pour un crétin ! »

Pris de court, Korrogly se demanda s'il n'y avait pas du vrai dans les accusations d'inceste à demi formulées par Mirielle. « Et même si…

— Je ne veux pas que vous continuiez à la voir comme ça ! » Lemos agrippa le rebord de la

table. « Je vous demande d'arrêter !

— On en reparlera quand vous vous serez calmé.

— Je ne le supporterai pas ! Depuis qu'elle est en âge, les hommes comme vous n'ont cessé de profiter d'elle. Cette fois-ci… »

Korrogly laissa bruyamment retomber sa mallette. « Maintenant, écoutez-moi ! Vous avez envie de mourir ? Dans ce cas, vous aliéner votre avocat est un excellent premier pas dans cette direction. Si vous n'arrêtez pas votre cirque, je vous le promets, je traiterai votre dossier avec la même indifférence dont vous faites preuve depuis le début. Selon toute apparence, vous n'avez guère envie de vivre… à moins que vous ne jouiez la comédie. Si tel est le cas, je vous conseille de me ménager. »

Lemos se rencogna sur sa chaise, l'air défait, et Korrogly se dit qu'il l'avait enfin percé à jour. Le lapidaire se souciait bien de son sort ; l'indifférence qu'il affichait n'était qu'un leurre, sa version des faits un mensonge. Du coup, Korrogly devenait son complice. Il était encore temps pour lui de retirer ses billes, en affirmant par exemple qu'il avait reçu de nouvelles informations. Mais connaissant l'hostilité du juge Wymer pour la thèse de la défense, ça n'éliminait pas le risque de se voir accuser à son tour. Il ne pouvait pas en être sûr, mais, d'un autre côté, il n'était sûr de rien dans cette affaire. Les indices qu'il collectait étaient si incohérents qu'il ne pouvait plus se fier à son jugement. Le désir pervers de Lemos pour sa fille – s'il ne s'agissait pas non plus d'une fiction – aurait pu le secouer suffisamment pour qu'il affronte le péril qui pesait sur lui.

Quand le gardien eut reconduit Lemos dans sa cellule, Korrogly traversa d'un pas lent la ville crépusculaire pour gagner Almintra, indifférent à la foule dans les rues ; son esprit était en proie à une vive agitation, causée non pas tant par les méandres de l'affaire que par le fait qu'il avait menacé un client de se retourner contre lui. C'était le coup de grâce porté à ses idéaux, l'ultime violation du contrat qu'il avait passé avec la Loi. Comment avait-il pu faire ça ? se demanda-t-il. Était-ce à cause de Mirielle, de son influence ? Non, il ne pouvait pas la rendre responsable – lui seul était à blâmer. La seule chose à faire, c'était de se consacrer corps et âme à la défense du lapidaire, qu'il soit coupable ou innocent. Et aussi rompre avec Mirielle ; il ne pouvait continuer ainsi à s'aliéner son client. Ça faisait un bail qu'il ne s'était pas senti aussi à l'aise avec une femme. Mais il se tiendrait à sa décision, se jura-t-il ; pas question que cette affaire devienne une bonde par où s'écouleraient les derniers vestiges de sa conscience.

Cependant, lorsqu'il arriva à l'appartement du lapidaire, sa résolution ne tarda pas à s'effriter. Mirielle se montra encore plus ardente que la veille ; ce fut bien plus tard que Korrogly repensa à Lemos, et cet éclair de remords fut on ne peut plus fugace. Mirielle était allongée sur le flanc, une jambe posée sur sa cuisse, toujours unie à lui ; la lueur diffuse des réverbères parait ses petits seins blancs de la pureté laiteuse du Père des pierres ; sous sa peau, de fines veines bleues remontaient en arborescence vers le creux de sa gorge. Il en suivit le cours du bout de la langue et sentit son souffle s'accélérer ; il lui empoigna les fesses des deux mains et l'écrasa contre lui tandis que ses hanches allaient et venaient avec une insistance sinueuse. Elle lui planta les ongles dans le dos, la cadence de ses mouvements s'accéléra et elle poussa un cri rauque pour se libérer du nectar de ses sentiments.

« Dieu ! dit-elle. Dieu, tu es si bon ! » Et, sans réfléchir à ce qu'il disait, il lui avoua qu'il l'aimait.

Une ombre sembla traverser son visage. « Ne dis pas cela.

— Pourquoi donc ?

— Ne le dis pas, c'est tout.

— C'est pourtant vrai, j'en ai peur. Je n'ai pas vraiment le choix.

— Tu ne sais rien de moi, tu ne sais pas ce que j'ai fait.

— Avec Zemaille ?

— J'ai couché avec d'autres gens, avec tous ceux que m'imposait Mardo. J'ai fait des choses… » Elle ferma les yeux. « Il n'y a pas seulement ce que j'ai *fait,* il y a aussi ce que j'ai vu pendant que Mardo… » Laissant sa phrase inachevée, elle enfouit son visage au creux de l'épaule de Korrogly. « Dieu, je n'ai aucune envie de te raconter ça.

— Ça n'a pas d'importance, de toute façon.

— Si. On ne peut pas subir tout ce que j'ai subi et en ressortir indemne. Peut-être que tu crois m'aimer, mais…

— Quels sont tes sentiments pour moi ?

— Ne t'attends pas à ce que je dise que je t'aime.

— Tout ce que j'attends de toi, c'est la vérité.

— Oh ! » Rire. « C'est tout ? Si je connaissais la vérité, tout serait bien plus facile.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Écoute. » Elle lui prit le visage en coupe. « Ne m'oblige pas à dire quoi que ce soit. Ça marche bien entre nous, ça aide. Parfois, j'ai envie de te dire certaines choses, mais je ne suis pas prête. J'espère que je le serai un jour, mais si tu me forces la main aujourd'hui… Je n'écouterai que ma perversité. Je chercherai à nier mes sentiments. C'est ce qu'on m'a appris à faire quand j'avais des chances d'être heureuse.

— Voilà qui en dit long.

— Ah bon ? Je l'espère. »

Il l'embrassa sur la bouche, lui caressa les seins, sentit les mamelons se durcir entre ses doigts.

« Il y a une chose que j'aimerais que tu fasses pour moi. Rendre visite à ton père. »

Elle se détourna de lui. « Je ne peux pas.

— Parce qu'il a… abusé de toi ?

— À ton avis ?

— Mon avis, c'est qu'il existe certains indices tendant à prouver qu'il a abusé de toi.

— Abusé », répéta-t-elle, énonçant ce mot avec précision, comme pour en évaluer la saveur ; au bout d'un temps, elle ajouta : « Je ne peux pas parler de ça, je n'ai jamais pu en parler. Je ne peux pas me résoudre à… à dire ce qui s'est passé.

— Alors ? Tu iras le voir ?

— Ça ne servirait à rien, ça ne le rendrait pas plus heureux. Et c'est ce que tu cherches, n'est-ce pas ?

— C'est une façon de le formuler.

— Si j'allais le voir, ça ne ferait que le perturber, crois-moi.

— Bien obligé. Je ne peux pas te forcer. Mais j'aimerais qu'il s'implique davantage dans le procès.

— Tu penses toujours qu'il est innocent, hein ?

— Je n'en suis pas sûr… peut-être. Et toi non plus, j'ai l'impression. »

Elle sembla sur le point de répondre quelque chose, mais plissa les lèvres et resta silencieuse un long moment. Puis elle dit : « Si, j'en suis sûre. »

Il alla pour lui répondre, mais elle lui posa l'index sur les lèvres.

« Ne parlons plus de ça, s'il te plaît. »

Allongé sur le dos, il contemplait les ombres mouvantes dont la brume peuplait le plafond et pensait à Lemos ; il ne pouvait rien croire, rien accepter. Que le lapidaire ait tripoté sa fille lui

semblait aussi évident qu'improbable, et il en allait de même pour son innocence et sa culpabilité. Mirielle croyait dur comme fer que son père avait abusé d'elle, il n'en doutait pas un instant ; mais bien qu'il l'aimât, il avait des doutes sur sa stabilité et ce qu'elle croyait devenait donc sujet à caution. Tout comme les raisons pour lesquelles elle s'était donnée à lui. Dans ses réactions, dans ses élans, elle était sincère, il aurait eu peine à penser le contraire ; qu'elle hésite à s'engager plus avant, cela ne faisait que témoigner du tourment qu'il lui causait. Néanmoins, il ne pouvait écarter entièrement la possibilité qu'elle se serve de lui… pour quelle raison, il n'en avait aucune idée. Il avançait dans les ténèbres, parmi les sables mouvants, et des voix inarticulées résonnaient tout autour de lui.

« Tu t'inquiètes de quelque chose, dit-elle. Ne t'en fais pas… tout ira bien.

— Pour nous deux, tu veux dire ?

— C'est de ça dont tu t'inquiètes ?

— Entre autres choses.

— Je ne peux pas te promettre que tu aimeras la suite. Mais, avec toi, je suis prête à essayer. »

Il voulut lui demander ce qu'elle allait essayer, ce qu'elle avait trouvé pour se convaincre de faire quelque chose avec lui ; mais il se rappela qu'il ne devait pas trop la harceler.

« Tu t'inquiètes encore, dit-elle.

— Je ne peux pas m'arrêter.

— Bien sûr que si. » Elle laissa couler une main sur son torse, puis son ventre, ranimant lentement sa chaleur. « Ça, je peux te le promettre. »

VI.

En dépit des objections de Korrogly, l'accusation obtint le lendemain matin de faire rappeler Mirielle à la barre des témoins. Mervale présenta en guise de nouvelle pièce une liasse de documents signés par Mardo Zemaille et contresignés par Mirielle, qui constituaient un testament par lequel celui-là léguait à celle-ci le temple et toutes ses dépendances au cas où il serait venu à quitter ce monde. Mervale avait déniché ce trésor dans les archives municipales et il produisit des preuves irréfutables attestant son caractère légal ainsi que l'authenticité des signatures.

« À votre avis, quelle est la valeur vénale des biens immobiliers cités dans cet acte ? demanda-t-il à Mirielle, vêtue ce jour-là d'une robe de velours bleu à col haut.

— Je n'en ai aucune idée.

— Serait-il exagéré de dire qu'ils représentent une forte somme ? Voire une petite fortune ?

— Le témoin a déjà répondu à la question, protesta Korrogly.

— En effet », dit le juge Wymer en décochant un regard sévère à Mervale qui haussa les épaules, regagna sa table et ajouta à ses pièces l'évaluation foncière des propriétés concernées.

« Votre père connaissait-il l'existence de ce testament ? demanda Mervale une fois que les pièces eurent été enregistrées.

— Oui », murmura Mirielle.

Korrogly jeta un regard à Lemos, qui ne semblait même pas écouter l'interrogatoire.

« Et comment l'a-t-il apprise ?

— Je le lui ai dit.

— À quelle occasion ?

— Il était venu au temple. » Elle inspira à fond puis expira lentement, comme pour se maîtriser. « Il voulait que je quitte la secte, il disait que Mardo me larguerait quand il se serait lassé de moi et qu'alors notre famille n'aurait plus un sou. Nous aurions tout perdu, la boutique… tout. » Nouvelle inspiration. « Il m'a mise en colère. Je lui ai parlé du testament, je lui ai dit que Mardo avait bien mieux veillé sur moi qu'il n'avait su le faire. Et il m'a dit qu'il me ferait déclarer incompétente. Qu'il prendrait un avocat et s'emparerait de tout ce que Mardo m'aurait légué.

— À votre connaissance, a-t-il effectivement consulté un avocat ?

— Oui.

— Cet avocat s'appelle-t-il Artis Colari ?

— Oui. »

Mervale ramassa une nouvelle liasse sur sa table. « M^e^ Colari plaide en ce moment une autre affaire et ne peut venir déposer à la barre. Toutefois, j'ai ici son témoignage écrit, où il affirme que l'accusé l'a abordé quinze jours avant le meurtre, dans le but de faire déclarer sa fille incompétente du fait d'une instabilité mentale causée par sa consommation de drogue. » Il sourit à Korrogly. « Je n'ai plus de questions. »

Korrogly demanda à pouvoir consulter son client en privé et, lorsqu'ils se retrouvèrent seul, il lança à Lemos : « Vous étiez au courant pour ce testament ? »

L'autre hocha la tête. « Mais ce n'est pas pour ça que je suis allé voir Colari. L'argent, je m'en foutais, il n'était pas question que je touche au fric pourri de Zemaille. J'avais peur pour Mirielle. Je voulais la sortir de là et j'ai cru que le seul moyen d'y parvenir était de la faire placer sous tutelle. »

Korrogly fut surpris de voir Lemos manifester autant de passion : c'était le premier signe de vitalité dont il faisait preuve depuis son arrestation.

« Pourquoi vous ne m'en avez pas parlé avant ?

— Je n'y avais pas pensé.

— Bizarre, d'oublier un truc pareil.

— On ne peut pas dire que je l'aie oublié… Écoutez. » Lemos se redressa, se lissa les cheveux. « Je vous ai donné du fil à retordre, j'en suis conscient, mais je… c'est… Je ne saurais vous dire à quel point ça a été dur pour moi. Je ne pensais pas que vous croyiez mon témoignage. Je n'en suis toujours pas sûr. Et cela n'a fait qu'accroître le désespoir qui était le mien. Je vous demande pardon, je sais que j'aurais dû être plus coopératif. »

En dépit de sa coupe de cheveux, de son uniforme de détenu et de son teint cireux, Lemos était l'image même de la contrition, presque rajeuni par sa nouvelle vigueur, et Korrogly ne savait s'il devait se sentir réjoui ou écœuré. *Incroyable*, songea-t-il, *c'est proprement incroyable : cet homme n'a aucune crédibilité, mais c'est paradoxalement cela qui incite à le croire.* Quant à Mirielle, comment avait-elle pu lui cacher cela ? Que pouvait-on en conclure sur leur relation ? La haine qu'elle éprouvait pour son père lui polluait-elle l'esprit au point d'abroger toutes les autres règles ? L'avait-il méjugée sur toute la ligne ?

« Ça se présente mal, hein ? » dit Lemos.

Korrogly fut tenté de rire mais se reprit. « Nous avons encore nos témoins à produire, et je ne compte pas rester sans réactions à la déposition de Mirielle.

— Qu'allez-vous faire ?

— Tenter de compenser les effets de votre attitude. Venez. »

De retour dans le tribunal, Korrogly se planta face à la barre pour considérer Mirielle, qui parut nerveuse et se mit à tirailler les fils de sa robe, puis lui lança finalement : « Pourquoi haïssez-vous votre père ? »

Elle parut surprise.

« Ce n'est pas une question difficile, reprit Korrogly. Aux yeux de tous ici, il est clair que vous voulez le voir déclaré coupable.

— Objection ! glapit Mervale.

— M^e^ Korrogly, je vous prie de vous limiter à des questions acceptables », dit le juge Wymer.

Korrogly acquiesça. « Pourquoi haïssez-vous votre père ?

— Parce que… » Mirielle lui adressa un regard suppliant. « Parce que…

— Parce que vous le considérez comme un parent trop strict ?

— Oui.

— Parce qu'il a tenté de vous séparer de votre amant ?

— Oui.

— Parce que vous le jugez méprisable, un être pompeux et rassis ?

— Oui.

— Et pouvons-nous supposer que vous avez d'autres raisons de le haïr ?

— Oui ! Oui ! Où voulez-vous en venir ?

— Je cherche à démontrer que vous haïssez votre père, M^lle^ Lemos. Que vous le haïssez au point de transformer ce procès en mélodrame afin de garantir sa condamnation. Que vous avez dissimulé des preuves à la cour afin de pouvoir les produire à un moment particulièrement crucial. Peut-être avez-vous été aidée en cela par le très cabotin M^e^ Mervale…

— Objection !

— M^e^ Korrogly ! s'écria le juge Wymer.

— … mais quoi qu'il en soit, vous avez fait preuve de duplicité dans votre témoignage…

— Me Korrogly !

— En fait, le moindre de vos actes, la moindre de vos intentions sont imprégnés de duplicité !

— Me Korrogly ! Si vous n'arrêtez pas sur-le-champ…

— Je vous prie de m'excuser, votre honneur.

— Vous êtes en sursis, Me Korrogly. Je n'autoriserai pas une seconde diatribe comme celle-ci.

— Je puis vous assurer que cela ne se reproduira plus, votre honneur. » Il se dirigea vers les jurés, s'appuya à la rambarde de leur box, espérant par ce geste s'allier tacitement à eux, leur donner l'impression qu'il se faisait leur porte-voix. « Mlle Lemos, vous connaissiez l'existence de ce testament avant ce matin… exact ?

— Oui.

— En avez-vous fait mention au procureur ?

— Oui.

— Quand exactement ?

— Hier après-midi.

— Pourquoi si tard ? Vous étiez sûrement consciente de son importance.

— Il… il m'était sorti de la tête, sans doute.

— Il vous était sorti de la tête, répéta Korrogly d'une voix lourde de sarcasme. Sans doute. » Il se tourna vers le jury et secoua la tête d'un air piteux. « Y a-t-il autre chose que vous ayez omis de mentionner ?

— Objection !

— Objection rejetée. Que le témoin réponde.

— Je… non.

— Je l'espère pour vous, conclut Korrogly. Votre père vous a-t-il jamais dit que, s'il voulait vous faire déclarer incompétente, c'était à seule fin de vous sortir du temple, d'empêcher Zemaille de vous détruire ?

— Oh ! c'est ce qu'il prétendait, mais…

— Contentez-vous de répondre par oui ou par non.

— Oui.

— Ce testament, vous connaissiez son contenu… Je veux dire, vous le connaissiez à la perfection, dans tous les détails.

— Oui, bien sûr.

— Cette conversation au cours de laquelle vous en avez parlé à votre père, elle était assez tendue, je suppose ?

— Oui.

— Donc, au milieu d'une conversation où les esprits s'échauffent, une violente dispute, si vous préférez, vous avez la présence d'esprit d'informer votre père du contenu d'un document fort complexe. Vous lui avez donné tous les détails, je présume.

— Eh bien, non, pas tous.

— Tiens ! » Korrogly arqua un sourcil. « Que lui avez-vous dit exactement ?

— Je… je ne m'en souviens pas. Pas avec précision.

— Mettons les choses au clair, Mlle Lemos. Vous vous rappelez lui avoir parlé du testament, mais vous ne vous souvenez plus si vous lui en avez détaillé le contenu. Est-il possible que vous vous soyez contentée de lui dire que Mardo avait veillé à votre avenir, par exemple ?

— Non, je…

— Ou encore que…

— Il savait ce que ça signifiait ! cria-t-elle en se levant d'un bond. Il le savait ! » Elle foudroya Lemos d'un regard de haine pure. « C'est pour l'argent qu'il l'a tué ! Mais jamais il ne…

— Asseyez-vous, M^lle^ Lemos ! ordonna le juge Wymer. Tout de suite ! » Une fois qu'elle lui eut obéi, il l'avertit fermement de garder son calme.

« Donc, reprit Korrogly, au milieu de votre dispute, vous avez bredouillé une phrase incohérente…

— Objection !

— Objection retenue.

— Vous avez bredouillé une phrase dont vous ne vous rappelez plus la teneur sauf qu'elle avait trait au testament. Est-ce là une vision correcte de l'incident, M^lle^ Lemos ?

— Vous déformez mes propos !

— Au contraire, M^lle^ Lemos, je ne fais que répéter ce que vous avez dit. Il apparaît donc que les seules personnes au fait du contenu de ce testament étaient Mardo Zemaille et vous-même.

— Non, c'est…

— Il ne s'agissait pas d'une question, M^lle^ Lemos. Simplement d'un préambule. Étant donné que vous êtes susceptible de bénéficier grandement de la condamnation de votre père, étant donné que ladite condamnation l'empêchera de vous faire placer sous tutelle pour incompétence, est-ce que cela ne colore pas votre témoignage d'une nuance d'avidité ?

— Je n'ai jamais voulu qu'une chose et c'était Mardo.

— Toutes les personnes présentes, je pense, conviendront avec vous que Mardo Zemaille était une chose.

— Inutile d'élever une objection, M^e^ Mervale », intervint le juge Kymer ; puis, s'adressant à Korrogly : « Jusqu'ici, je vous ai accordé une grande latitude. C'est fini maintenant. Vous m'avez bien compris ?

— Oui, votre honneur. » Korrogly gagna la table de la défense, ramassa quelques-unes de ses notes et retourna en les feuilletant devant la barre des témoins, où il se planta face à Mirielle ; la colère déformait son visage. « Croyiez-vous en Mardo Zemaille, M^lle^ Lemos ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Croyiez-vous en ses dires, en ses déclarations publiques, en ses doctrines théologiques ? En son œuvre ?

— Oui.

— En quoi consistait son œuvre ? Son grand œuvre ?

— Je ne sais pas… seul Mardo le savait.

— Mais vous croyiez en lui ?

— Je croyais en l'inspiration de Mardo.

— En son inspiration… je vois. Donc, ses préceptes étaient pour vous une règle de vie.

— Oui.

— Il serait fort édifiant d'examiner certains de ces préceptes, ne pensez-vous pas ?

— Je ne sais pas.

— Oh ! cela ne fait aucun doute. » Korrogly tourna une page. « Ah ! nous y voilà. » Il lut ses notes. « "Fais ce que voudras sera le Tout de la Loi." Est-ce ce que vous croyez ?

— Je… c'est ce que je croyais.

— Hum. Et ceci, vous y croyez aussi ? “S’il faut du sang pour le grand œuvre, on se procurera du sang.”

— Je ne… je n’ai jamais su ce qu’il entendait par là.

— Ah bon ? Mais, à vos yeux, cela faisait partie de cette doctrine même que vous aviez acceptée ?

— Je le suppose.

— Et ceci ? “Nul crime, nul péché, nulle violation des règles de ce qu’on appelle l’humanité ordinaire, ne seront interdits tant qu’ils aideront à l’accomplissement du grand œuvre.” »

Elle hocha la tête. « Oui.

— Et je suppose que le terme de péché recouvre entre autres le péché de mensonge ? »

Elle lui lança un regard furibond.

« Avez-vous compris la question ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Oui, je suppose. Mais…

— Et je suppose que le terme de crime recouvre entre autres le péché de parjure ?

— Oui, mais j’ai cessé d’entretenir ces croyances.

— Ah bon ? Pourtant, on vous a entendue récemment décrire Mardo Zemaille comme un parangon. »

Elle plissa les lèvres. « Les choses ont changé. »

Korrogly savait qu’il pénétrait en terrain dangereux, qu’elle risquait de détailler les changements apportés à sa vie, mais il jugea qu’il pouvait clore sa démonstration et s’en tirer avant qu’un drame ne survienne.

« Je déclare au contraire que les choses n’ont pas changé, M^lle^ Lemos. Je déclare que le grand œuvre, quelle que soit sa nature, se poursuivra sous votre égide. Je déclare que toutes les règles perverses associées à ce grand œuvre continueront à prévaloir et que pas un instant vous n’hésiterez à proférer un mensonge, ni à commettre un…

— Espèce de salaud ! s’écria-t-elle. Je vais te… »

Ce fut un tollé dans le tribunal ; Mervale élevait des objections, Wymer donnait du marteau.

« Ni à commettre un crime, poursuivit Korrogly, à seule fin de garantir son achèvement. Je déclare que le grand œuvre est votre seul but et la vérité le cadet de vos soucis.

— Tu ne peux pas faire ça ! glapit-elle. Tu ne peux pas venir chez… »

Les beuglements du juge couvrirent sa voix.

« Plus de questions », dit Korrogly, qui regarda avec des sentiments mitigés les huissiers l’évacuer de la salle sans qu’elle cessât de hurler.

VII.

Peu après qu'il eut entamé l'interrogatoire du premier témoin de la défense, l'historienne et biologiste Catherine Ocoi, une superbe blonde proche de la quarantaine, Korrogly fut convoqué par le juge pour un entretien entre quat'z-yeux. Wymer se pencha vers lui pour désigner d'un geste plein d'emphase les diverses pièces produites par Catherine, s'attardant sur l'immense tableau représentant le dragon qu'elle avait placé près de la table.

« Je vous ai averti : ce procès ne doit pas devenir un cirque.

— Je ne pense pas qu'exhiber l'image de Griaule soit…

— Votre déclaration liminaire était un chef-d'œuvre d'intimidation, coupa Wymer. Je vous ai laissé la bride sur le cou, mais c'est terminé : plus question désormais d'impressionner le jury. Enlevez-moi cette croûte. »

Korrogly fit mine de protester, mais vit tout l'avantage qu'il tirerait de cette décision ; que le tableau fût suffisamment important pour être censuré ne ferait qu'appuyer sa thèse.

« Comme vous voudrez, dit-il.

— Soyez prudent, M^e^ Korrogly. Soyez très prudent. »

Quand on emporta le tableau, les jurés le suivirent des yeux et, une fois qu'il fut hors de vue, ils parurent visiblement soulagés. Ce soulagement, songea Korrogly, lui serait peut-être plus précieux que cette pièce à conviction ; il allait jouer sur leurs sentiments, leur rappeler la présence de Griaule, les faire passer de l'angoisse à l'apaisement et, du coup, affermir son emprise sur eux.

Il guida Catherine Ocoi durant sa déposition, où elle expliqua comment Griaule l'avait manipulée afin qu'elle passe dix ans dans ses entrailles, à seule fin pour elle de superviser une crise dans l'économie interne du dragon ; puis elle s'étendit sur les merveilles qu'elle avait découvertes dans les organes de la bête, les drogues qu'elle avait distillées à partir de ses diverses sécrétions, les étranges plantes et parasites, parfois miraculeux, qui florissaient en lui. Si elle n'avait jamais entendu parler du Père des pierres, la description qu'elle fit des merveilles en question persuada le jury que la gemme pouvait être une production de Griaule. Parmi ses pièces à conviction – qui provenaient toutes de l'intérieur du dragon –, on trouvait une cage de verre emplie d'araignées tissant une toile qui recelait une fantastique imagerie ; des pousses d'une plante ayant le pouvoir de créer des répliques des animaux qui s'endormaient à sa portée ; et, pièce la plus pertinente de toutes, des nodules d'une substance ambrée, quasiment minérale, qui, à l'en croire, résultait de la pétrification des acides présents dans l'estomac de Griaule.

« À mes yeux, conclut-elle, il ne fait aucun doute que Griaule a pu produire ceci. » Elle brandit le Père des pierres. « Et il me suffit de toucher cette gemme pour savoir qu'elle participe de Griaule. J'ai eu dix ans pour me familiariser avec la sensation qui imprègne le moindre de ses éléments, et cette pierre est à lui. »

Mervale ne pouvait pas faire grand-chose pour discréditer son témoignage : Catherine Ocoi jouissait d'une réputation irréprochable. Mais quand vint le tour des témoins suivants, des prêtres et des philosophes donnant leur avis sur les capacités de Griaule pour la manipulation, il se montra nettement moins aimable ; lorsqu'il ne raillait pas les témoins, c'était pour les accuser de spéculations loufoques et pour reprocher à Korrogly de déprécier la chose judiciaire.

« Cette confrontation d'opinions semble dégénérer en un débat métaphysique, déclara Wymer après avoir convié les deux adversaires à un conciliabule.

— Métaphysique ? répéta Korrogly. Peut-être, mais pas plus que tout débat portant sur un point

de loi. Notre législation repose sur un code moral qui découle à son tour de la foi religieuse. Ne touche-t-on pas à la métaphysique ? La métaphysique transformée en loi au moyen d'un consensus moral, celui qui régit notre société du fait de la religion qui lui dicte sa notion du bien et des limites du comportement de chacun. Ce que je veux démontrer ici, c'est qu'il existe un consensus portant sur l'influence de Griaule. Si j'allais interroger les gens dans la rue, je n'en trouverais aucun qui ne croie pas en Griaule d'une façon ou d'une autre. La croyance en Dieu ne bénéficie même pas d'une telle unanimité.

— Ridicule ! s'exclama Mervale.

— Par ailleurs, poursuivit Korrogly, les experts que je cite comme témoins me permettent d'exposer le consensus concernant l'influence de Griaule, l'étendue et la limite de sa volonté. C'est fondamental à mon sens. Non seulement pour ce qui est de l'innocence de mon client, mais aussi pour ce qui est du précédent qu'elle établira. Rejeter ma démarche, c'est rejeter l'accusation. Et comme vous avez accepté celle-ci, vous devez me permettre d'étayer celle-là. »

Wymer sembla assimiler cette déclaration ; il jeta un regard interrogateur à Mervale, qui soupira.

« D'accord, dit-il. Par souci de brièveté, je suis prêt à reconnaître l'influence de Griaule et…

— La brièveté n'est pas nécessairement compatible avec l'intérêt de mon client, j'en ai peur, coupa Korrogly. Si je veux établir un précédent, je dois étayer solidement mes arguments. Je compte bien exposer aux jurés l'histoire de Griaule et les diverses manifestations de son influence. À mes yeux, il est essentiel qu'ils acquièrent une parfaite compréhension de sa subtilité afin de parvenir à un verdict équitable. »

Ce fut au tour de Wymer de soupirer. « M^e^ Mervale ? »

L'intéressé ouvrit la bouche puis la referma ; enfin, il leva les bras au ciel et regagna sa table.

« Poursuivez, M^e^ Korrogly, dit Wymer. Mais tâchons de limiter le cabotinage, voulez-vous ? À mon sens, rien de ce que vous pourrez produire devant la cour ne pèsera autant que le testament, et il ne sert à rien de perdre du temps. »

Il était tard, mais Korrogly ne demanda pas de suspension de séance ; il voulait que Lemos raconte son récit afin que les jurés disposent d'une nuit pour le digérer avant qu'il ne fût soumis à un contre-interrogatoire. Il guida Lemos lors des préludes de son témoignage, ce qui lui permit de se familiariser avec la barre et avec le jury, puis le pria de relater dans ses propres termes ce qui s'était passé après qu'il eut acheté le Père des pierres à Henry Sichi.

Lemos s'humecta les lèvres, baissa la tête, soupira, puis, regardant les jurés dans les yeux comme si on le lui avait vivement conseillé, déclara : « J'étais très pressé de rentrer chez moi, je m'en souviens. Sur le moment, je ne savais pas pourquoi, je savais seulement que j'avais envie d'examiner mon achat. En arrivant à l'atelier, je me suis tout de suite assis à mon établi. La partie aujourd'hui visible était alors enserrée par ce qui ressemblait à des griffes d'une substance de couleur orangée, qui a déteint sur mes doigts ; c'était mou et friable, on aurait dit du bois pourri ou quelque matière organique. Quant à la gemme proprement dite, je ne pouvais pas en détacher mes yeux. Sa surface voilée me semblait si belle, si mystérieuse. J'étais sûr qu'elle dissimulait une beauté encore plus sublime, une beauté que j'avais le pouvoir de libérer. En général, j'attends pour tailler une pierre d'avoir vécu avec elle plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Mais j'étais en proie à une sorte de transe, investi d'une étrange certitude de connaître celle-ci, de l'avoir toujours connue, comme si sa structure interne m'était aussi familière que mes propres pensées. Je l'ai dégagée de sa gangue orangée, puis je l'ai calée dans un étau, j'ai chaussé mes lunettes et j'ai entrepris de la tailler.

» À chaque coup de ciseau, la lumière semblait se fracturer dans ses profondeurs, pour jaillir en rais qui me pénétraient les yeux et suscitaient des images dans mon cerveau, comme si celui-ci était

aussi une gemme en cours de taille. La première image m'a montré Griaule, non tel qu'il est aujourd'hui, mais jeune et vigoureux, crachant son feu sur un petit bonhomme en robe de sorcier, un homme élancé au teint basané et au nez aquilin. Est venue une autre image montrant dragon et sorcier également pétrifiés par leur conflit. Puis d'autres encore, trop vite pour que je les catalogue… Mon esprit s'inondait de lumière, à mes oreilles résonnait la musique de la lumière, et je savais jusque dans la moindre fibre de mon être que je taillais une des plus belles gemmes qui fussent. Je l'appellerais le Père des pierres, ai-je pensé, car ce serait l'archétype de la beauté minérale. Mais lorsque enfin j'ai posé mon ciseau pour contempler mon œuvre, j'ai été plus qu'un peu déçu. Cette gemme était étincelante, riche de lustre et d'éclat, mais dénuée de profondeur comme de subtilité. En vérité, son centre semblait creux. Exception faite de son poids, on aurait dit une sculpture de verre intriquée.

» Que j'aie pu perdre du temps sur cette horreur m'a plongé dans la détresse. Je ne comprenais pas ce qui m'avait pris – j'aurais dû me rendre compte que ce truc était sans valeur, ai-je pensé. La boutique était déjà menacée de faillite et jamais je n'aurais dû dépenser une telle somme. Finalement, j'ai décidé d'offrir cette pierre à Zemaille. Il m'avait houspillé pour que je lui fournisse une gemme appropriée à ses rituels bizarres, et peut-être que l'éclat superficiel de celle-ci le rendrait aveugle à sa banalité. Par la même occasion, j'espérais avoir une chance de voir Mirielle. J'ai enveloppé la pierre dans du velours et foncé vers le temple, mais j'ai trouvé porte close à mon arrivée. J'ai frappé et frappé encore, mais personne n'a ouvert. Je ne me considérais pas comme quelqu'un d'irascible, mais je me suis senti insulté d'être traité de cette manière après avoir traversé toute la ville. Je me suis mis à faire les cent pas devant le portail, m'interrompant de temps à autre pour exiger en hurlant que quelqu'un vienne ouvrir, jusqu'à ce ma colère soit à son comble. Finalement, incapable de la contenir plus longtemps, j'ai entrepris d'escalader le mur d'enceinte en m'aidant du lierre qui poussait là à profusion. J'ai traversé le jardin – si tant est qu'on puisse qualifier ainsi ce terrain vague envahi de mauvaises herbes –, sentant ma rage croître encore, et lorsque j'ai entendu des chants monter d'un bâtiment situé au coin de la propriété, je me suis précipité vers lui, bien décidé à jeter la pierre aux pieds de Zemaille, de gratifier Mirielle d'un regard méprisant puis de vider les lieux, laissant tous ces pervers à leurs rites obscènes. Mais une fois à l'intérieur, ma colère s'est dissipée devant le caractère barbare de la scène que je découvrais. La chambre dans laquelle je venais d'entrer était en forme de pentagone et bordée de panneaux d'ébène sculpté. Le sol, recouvert d'une mousse noire, s'évasait vers une fosse occupée par un autel en pierre noire orné de représentations de Griaule. Il était flanqué de torches fixées à des poteaux en fer forgé d'un style grotesque. Zemaille, vêtu de noir et d'argent, se tenait près de l'autel – un homme basané au nez crochu, les bras levés en signe de supplication, chantant en chœur avec neuf célébrants encapuchonnés debout autour de lui. Quelques instants plus tard, une porte s'est ouverte au fond de la salle et Mirielle est apparue, soutenue par son escorte, vêtue en tout et pour tout d'un collier en écaille de dragon polie. De toute évidence, on l'avait droguée, car sa tête ballotait doucement, ses yeux étaient révulsés.

» J'étais si horrifié de découvrir ma fille dans un tel état que j'en ai été paralysé. C'était comme si cette scène confirmait le désespoir qui hantait ma vie et l'espace d'un instant, je crois, je me suis dit qu'elle était appropriée, que c'était là le sort que je méritais. J'ai regardé sans rien dire pendant qu'on allongeait Mirielle sur l'autel, le visage flasque, incapable – semblait-il – de comprendre ce qui lui arrivait. Le chant a gagné en puissance et Zemaille, levant les bras vers le ciel, s'est écrié : "Père ! Bientôt tu seras libre !" Puis il a poursuivi dans une langue qui m'était inconnue.

» C'est à ce moment-là que j'ai senti la présence de Griaule. Je n'ai ni sursauté, ni éprouvé un

quelconque symptôme physique… excepté peut-être une plus grande distance entre moi-même et la scène que j'observais. J'étais vide de toute émotion et c'est ce qui m'a paru le plus bizarre, car je suis toujours ému quand il est question de Mirielle. Mais j'étais sûr de la présence du dragon et, en posant mes yeux sur l'autel, j'ai su exactement ce qui se passait et pourquoi il fallait y mettre un terme. Rien à voir avec le péril pesant sur ma fille, c'était plutôt la conscience de quelque chose d'antique, de violent, de mystique. Je sens encore la forme sous laquelle cela s'est manifesté dans mon cerveau, bien que les détails exacts se soient estompés.

» Je me suis avancé et j'ai hélé Zemaille. Il a tourné la tête. C'était étrange… jamais avant ce jour il ne m'avait témoigné autre chose que du mépris, mais j'ai vu la terreur envahir son visage, comme s'il savait qu'il affrontait Griaule et non moi-même. Avant cet instant, je le jure devant Dieu, je n'avais aucune intention de le tuer, mais, comme je m'avançais vers lui, j'ai su que non seulement je devais l'occire, mais encore que je devais agir sur-le-champ. J'avais oublié la pierre que je tenais à la main, mais, sans même réfléchir, sans même décider d'agir, je l'ai lancée sur lui. Ce fut un lancer prodigieux. Cinquante pieds au moins nous séparaient et la pierre l'a atteint en plein front. Un craquement sinistre, et il s'est effondré. »

Lemos baissa la tête une seconde, empoignant la barre devant lui. « Je croyais que les neuf célébrants en capuche se jetteraient sur moi, mais ils se sont enfuis dans la nuit. Peut-être ont-ils senti la main de Griaule, eux aussi. J'étais horrifié par mon geste. Comme je l'ai déclaré par la suite, la signification du rituel que je venais d'interrompre s'était évaporée de mon esprit. Je ne savais qu'une chose : je venais de tuer un homme… un homme méprisable, certes, mais néanmoins un homme. Je me suis approché de Zemaille, espérant le trouver encore en vie. Le Père des pierres reposait non loin de là. J'ai vu que quelque chose en lui avait changé et, en le ramassant, j'ai constaté qu'il n'était plus creux en son centre. Il s'y trouvait désormais l'impureté que vous voyez à présent, la silhouette d'un homme aux bras levés vers le ciel. » Il se tassa sur lui-même et soupira. « Le reste, vous le connaissez déjà. »

Le contre-interrogatoire de Mervale fut aussi complet qu'incisif, mais, une fois les débats conclus pour la journée, Korrogly se dit que s'il n'y avait pas eu ce testament, il aurait eu de très bonnes chances d'obtenir un acquittement ; les pièces à conviction ne risquaient pas d'impressionner les jurés, pas plus que les dépositions de ses témoins ni le récit de Lemos. Mais le fait que celui-ci fût incapable de dire pourquoi Griaule avait voulu la mort de Zemaille suffisait à faire pencher la balance en faveur de l'accusation. Korrogly s'attarda au tribunal, à réviser les détails de son dossier, et il était onze heures passées lorsque, plus frustré que jamais, il rangea ses papiers dans sa mallette et prit la direction d'Almintra, espérant parvenir à se rabibocher avec Mirielle ; peut-être parviendrait-il à la convaincre de ses bonnes intentions, à lui faire comprendre qu'il n'avait pas eu d'autre choix que de la rudoyer en public.

Lorsqu'il arriva à destination, les rues étaient désertes et la brume isolait les maisons décrépites de la plage, du ciel et du reste du monde, réduisant l'éclat des réverbères à un halo vaporeux ; le ressac semblait mollasson, telle une succession de gifles de géant, et l'humidité de l'air obligea Korrogly à relever le col de son manteau et à presser le pas ; le sable apporté par le vent crissait sous ses pieds. Il aperçut son reflet dans une vitrine : un homme pâle et anxieux, maintenant son manteau fermé d'une main, le front soucieux, filant au sein d'une purée de noirceur… le milieu naturel de Griaule, imaginait-il, celui de l'innocence et de la culpabilité, de toutes les questions humaines. Il accéléra encore l'allure, impatient de subsumer ses doutes dans la chaleur de Mirielle. Il distingua devant lui une silhouette floue drapée dans la brume. Elle se tenait banalement debout, mais il en émanait quelque chose d'inquiétant. *Imbécile*, se dit-il, et il continua sa route. Mais à mesure

que la silhouette se définissait un peu mieux, son inquiétude ne fit que croître ; elle portait une cape ou une robe. Il plissa les yeux pour mieux voir. Une robe à capuche. Il fit halte devant l'entrée d'une ruelle, se rappelant le récit de Lemos et les neuf célébrants encapuchonnés. Une nouvelle fois, il se répéta qu'il était stupide, mais il était de plus en plus sûr que cette silhouette – distante de quarante ou cinquante pieds à peine – guettait son apparition. Il plaqua sa mallette contre son torse, avança de quelques pas. L'autre demeura immobile.

Inutile de tenter le diable, décida Korrogly.

Il recula jusqu'à l'entrée de la ruelle sans quitter la silhouette des yeux puis tourna les talons et se mit à courir ; il ne s'arrêta qu'à l'autre bout, tout près de la plage, et, planqué derrière un tas de planches pourries, jeta un coup d'œil en direction de la rue. L'instant d'après, la silhouette s'engageait dans la ruelle.

Korrogly sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine, ses testicules se rétracter, ses jambes tressaillir et flageoler. Empoignant sa mallette, il se rua dans les ténèbres, glissant et trébuchant sur le sable, manquant s'effondrer sur un doris retourné. Il ne voyait plus rien, on eût dit qu'il courait au sein de la noirceur qu'il avait cru entrevoir dans la vitrine. Divers détritus surgirent soudain de la brume, éclairés par la chiche lueur provenant des maisons – des arêtes de poisson, un seau, du bois flotté –, et la cadence erratique du ressac devint semblable à ses oreilles au souffle laborieux, glutineux, de poumons gigantesques.

Il courut durant plusieurs minutes, s'arrêtant parfois le temps d'une fraction de seconde, pour vérifier qu'on ne le suivait pas, sursautant au moindre bruit suspect, scrutant la brume enténébrée ; puis il fonça droit dans ce qui ressemblait à une toile d'araignée poisseuse et se retrouva pris dans ses rets. Paniqué, il poussa un cri étouffé, tira sur les fils de toutes ses forces, et ce fut seulement quand il se fut dégagé qu'il identifia un filet de pêche mis à sécher sur un chevalet de bois. Il se remit à courir, cap sur la rue qui lui apparaissait comme un halo d'un blanc spectral entre les maisons. En l'atteignant, il s'aperçut qu'il était à moins d'un pâté de maisons de la boutique du lapidaire. Il fonça dans cette direction, se ramassa sur la porte, s'y appuya d'une main, haletant, et reprit son souffle. Puis un terrible choc, une vive douleur dans sa main, un cri dans sa gorge ; horrifié, il vit plantée dans sa chair une dague dont le manche – autour duquel s'enveloppait l'image d'un dragon – était encore frémissant. Le sang coulait de la plaie, gagnait son poignet et de là son bras. Poussant une succession de petits cris, il réussit à dégager la lame ; la vague de douleur qui déferla sur lui faillit lui faire perdre conscience, mais il réussit à tenir debout, les yeux rivés à l'incision dans sa paume, au sang qui y bouillonnait. Puis il jeta un regard terrifié dans la rue embrumée : personne en vue. Il cogna la porte de sa main valide et appela Mirielle. Pas de réponse. Il insista. Pourquoi mettait-elle autant de temps à descendre ? Puis il entendit des pas dans l'escalier, et la voix de la jeune femme : « Qui est-ce ? Qui est là ?

— C'est moi », dit-il, les yeux fixés à sa main ; la vue du sang lui donna la nausée. La plaie l'élançait et il se serra le poignet pour atténuer la douleur.

« Va-t'en !

— Aide-moi ! implora-t-il. Au secours ! »

La porte s'ouvrit.

Il se tourna vers Mirielle, soudain affaibli, lui montrant sa main blessée comme si elle pouvait la lui expliquer. Elle arbora un masque choqué ; ses lèvres remuaient, mais il n'entendait pas un bruit. Puis, sans savoir comment il était arrivé là, il se retrouva étendu sur le sol, les yeux fixés sur le pied de Mirielle. Jamais il n'avait vu un pied sous cet angle et il le contempla comme l'aurait fait un esthète pris de vertige. Puis le pied fit place à un genou nu. D'un blanc laiteux. La même couleur

diffuse que le Père des pierres. Devant ce fond blanc semblaient se présenter les divers témoins, les pièces à conviction, tous les éléments contradictoires du dossier, aussi bien rangés que les scènes censées apparaître aux yeux d'un mourant, comme si c'était le dossier et non sa propre vie qui avait le plus de signification pour lui. Juste avant de s'évanouir, il était persuadé d'être à deux doigts de comprendre quelque chose d'important.

VIII.

Du fait de sa blessure, Korrogly fut dispensé de procès le lendemain, et, comme les deux jours suivants étaient fériés, il disposait de près de soixante-douze heures pour trouver une preuve ou une tactique susceptible de sauver la tête de Lemos. Il ne savait pas comment s'y prendre, pas plus qu'il ne savait s'il le souhaitait vraiment. La nuit avait fait une autre victime : Kirin, la vieille dame qu'il avait interrogée avant le procès, était portée disparue et on avait retrouvé sur son pas de porte une dague ensanglantée, identique à celle qui lui avait transpercé la main. Apparemment, les sectateurs comptaient garantir la condamnation de Lemos en réduisant au silence tous ceux qui étaient en mesure de l'aider.

Il passa la première journée à revoir ses notes et constata à sa grande honte qu'il avait négligé quantité de pistes ; il était si obsédé par Mirielle, et par les complexes détails du dossier, lesquels ne débouchaient jamais sur rien, qu'il s'était abstenu d'accomplir bien des tâches élémentaires dans le cadre de la préparation d'un procès. Par exemple, il ne s'était pas intéressé à la personne de Lemos, se contentant de réunir quelques témoins de moralité ; il aurait dû regarder de plus près son mariage, la mort de son épouse, l'enfance de Mirielle, ses amis… autant de procédures de routine qui lui étaient sorties de la tête, et dont les deux prochaines journées ne suffiraient pas pour dresser la liste. Il avait eu l'intention d'interroger Kirin une deuxième fois, persuadé qu'elle en savait plus qu'elle n'en disait ; mais son obsession pour Mirielle lui avait fait oublier cette démarche et, à présent, la vieille dame avait emporté ses secrets avec elle.

Au bout d'une journée, d'une nuit et d'une seconde journée, il finit par comprendre qu'il n'aurait pas le temps de mener à bien de nouvelles enquêtes, qu'il avait failli à la cour comme à son client et que celui-ci était condamné à moins d'un miracle. Oh ! il pouvait toujours interjeter appel. Ensuite, il aurait le temps d'enquêter tout son soûl. Mais vu qu'un juge respecté aurait refusé de reconnaître le précédent qu'il avançait, il serait obligé de produire des preuves irréfutables de l'innocence de Lemos pour obtenir une décision en sa faveur, et, étant donné la nature du dossier, lesdites preuves ne risquaient pas de tomber du ciel. Conscient de son échec, il referma ses carnets de notes, écarta ses feuillets et contempla d'un air sombre l'océan crépusculaire par la fenêtre de son cabinet de la pointe d'Ayler. Il lui aurait suffi de pencher la tête et de se tordre le cou pour apercevoir la pagode noire du temple du dragon, qui se dressait parmi les palmiers et les raisiniers bord de mer à quelques centaines de verges de la pointe ; mais il n'en avait nul désir, car cela n'aurait fait que lui rappeler son échec. Lemos était peut-être coupable, mais il méritait mieux en fait de défense que celle que Korrogly lui avait bricolée ; même si c'était un criminel, ce n'était pas un être maléfique comme Mardo Zemaille.

La nuit était relativement claire et les brumes typiques de la saison ne s'étaient pas manifestées sur Port-Chantay ; les étoiles scintillaient entre les masses nuageuses qui couraient dans le ciel, les maisons jetaient un semis de lumière dans les ténèbres de la pointe d'Ayler. Des masses d'écume blanche s'accumulaient sur la grève et la marée descendante les refoulait par-delà la pointe. En contemplant la scène, Korrogly sentit qu'il y avait une dimension édifiante dans ce processus, qu'il apprenait quelque chose en le découvrant ; mais s'il était censé en tirer une leçon, il ne voyait pas laquelle. De plus en plus agité, il se mit à ruminer sur Mirielle, ce qui ne fit qu'accroître sa frustration. Finalement, il décida d'aller à La Dame aveugle pour boire une pinte… voire plusieurs ; mais avant qu'il ait pu partir pour la taverne, on toqua à sa porte et une voix de femme le héla. Pensant que c'était Mirielle, il se précipita pour ouvrir ; mais celle qui lui faisait face était bien plus

âgée que la fille du lapidaire : ses cheveux étaient dissimulés par un châle, son corps disgracieux par une veste et une jupe grossières. Il recula d'un pas, se rappelant la silhouette encapuchonnée qui l'avait agressé.

« J'ai quelque chose pour vous », déclara la femme d'une voix où perçait l'accent du Nord ; elle lui tendit une enveloppe. « De la part de Kirin. »

Il reconnut la domestique de la vieille dame, la souillon qui l'avait fait entrer chez elle quelques semaines plus tôt. Plantureuse, ventripotente même, avec un visage si bovin qu'on eût dit un masque.

Elle brandit l'enveloppe sous son nez. « Kirin m'a dit de vous donner ça si jamais il lui arrivait quelque chose. »

Korrogly ouvrit l'enveloppe ; elle contenait deux clés ouvragées et une lettre non signée.

M. Korrogly,

Si vous lisez ceci, cela voudra dire que je suis morte. Peut-être ne saurez-vous pas de quelle main, mais, en ce cas, cela signifie que vous êtes moins astucieux que je ne le pense.

Ces clés ouvrent le portail du temple et la porte des appartements privés de Zemaille dans le bâtiment principal. Si vous souhaitez découvrir la nature du grand œuvre, accompagnez Janice dès que vous aurez reçu ceci. Elle vous aidera. Surtout, ne tardez pas, car il est possible que d'autres sachent ce que je sais. N'allez pas voir la police : il y a des sectateurs dans ses rangs. Ils ont peur du temple et de ce qui s'y est produit, et la plupart d'entre eux ne veulent plus s'en approcher. Toutefois, les plus fanatiques tiennent toujours à protéger les secrets de Mardo.

Une fois dans les appartements de celui-ci, fouillez-les avec soin et vous trouverez ce dont vous avez besoin. Peut-être que cela suffira à sauver votre client.

Soyez exhaustif, mais faites vite.

Korrogly replia la lettre et considéra Janice, qui le gratifia en retour d'un regard inexpressif ; il ne voyait vraiment pas comment elle pourrait l'aider.

« Vous avez une arme ? » lui demanda-t-elle.

En guise de réponse, il lui montra sa main bandée d'un air penaud.

« Quand nous arriverons au temple, je passerai devant, reprit-elle. Mais restez près de moi. »

Il allait lui demander en quoi cela l'aiderait, mais elle sortit un poignard de sa veste ; en le découvrant, il changea d'avis sur elle. C'était peut-être une ruse, un coup monté par les sectateurs.

« Pourquoi m'aidez-vous ? » lui lança-t-il.

Elle semblait perplexe. « Kirin me l'a demandé.

— Et vous êtes prête à vous mettre en danger ? »

Elle le fixa sans rien dire durant un long moment, puis : « Je n'aime pas les dragons. » D'un geste sec, elle tira sur son chemisier pour le dégager de sa jupe, puis se détourna, lui révélant son dos nu : sous les omoplates, sa peau blafarde portait la marque d'un dragon frappée au fer rouge ; autour de la forme enroulée sur elle-même, ses chairs étaient blafardes et boursouflées.

« C'est Zemaille qui vous a fait ça ? demanda Korrogly.

— Ça et bien d'autres choses. »

Il demeurait sceptique ; les plus fanatiques des sectateurs avaient pu s'imposer de telles tortures en signe de dévotion.

« Vous venez, oui ou non ? » Voyant qu'il hésitait, Janice ajouta : « Je vous fais peur, hein ?

— Disons que je me méfie.

— Suivez-moi ou non, je m'en fous, mais décidez-vous vite. Si nous devons entrer dans le temple, mieux vaut profiter de la nuit. »

Elle parcourut les lieux du regard puis fonça vers une table où se trouvaient une carafe de brandy et des verres. Elle en remplit un et le lui tendit.

« Courage », dit-elle.

Honteux, il vida le verre d'un trait ; puis il s'en servit un autre et le sirota, réfléchissant à la situation. Il interrogea Janice sur sa maîtresse et, en dépit de ses réponses circonspectes, il conclut que c'était une femme courageuse qui s'était efforcée de contrarier les ambitions maléfiques de Zemaille. Ce qui ne fit qu'accroître sa honte. Quel avocat était-il donc, lui qui refusait de courir des risques pour son client ? Peut-être était-ce le brandy, peut-être était-ce le dégoût qui l'avait envahi quand il avait compris qu'il n'était pas à la hauteur de sa tâche, mais il sentit peu à peu monter sa résolution et il comprit que, s'il ne se donnait pas à fond pour assurer la défense de Lemos, plus jamais il n'aurait le cœur de pratiquer son métier.

« D'accord, dit-il finalement en attrapant son manteau. Je suis prêt. »

Il aurait cru que Janice se montrerait satisfaite, qu'elle le féliciterait de sa décision, mais elle se contenta de grommeler en disant : « Espérons que vous n'avez pas trop lanterné. »

IX.

La route menant au temple, pavée d'énormes pierres grises, continuait le long de la côte sur plusieurs milles puis s'en éloignait pour gagner la vallée de Carbonales, le domaine de Griaule ; on disait que l'emplacement du temple était calculé afin qu'il se trouvât dans la ligne de mire du dragon, que son œil fût toujours fixé sur ses adorateurs. La chaussée était considérablement plus large au niveau du temple, comme si ses bâtisseurs avaient voulu permettre aux voyageurs de faire un écart. Ce qui semblait une excellente idée, songea Korrogly. Planté devant le portail, face à l'immense heurtoir en forme de dragon, entre deux hauts murs noirs recouverts de plantes grimpantes aux fleurs couleur de viande crue derrière lesquels on distinguait des pagodes pareilles à des montagnes stylisées, il était prêt à oublier qu'il était un homme d'honneur et un magistrat assermenté et à regagner en courant l'abri de son cabinet. Le clair de lune lui-même était impuissant à atténuer la sourde menace qui émanait du temple, et la cadence des vagues que le vent du large envoyait se fracasser sur le rivage le faisait régulièrement sursauter. S'il avait été tout seul, il aurait fui sans le moindre scrupule. Mais le regard buté de Janice, qui lui évoquait la morne désespérance de Lemos, l'empêchait de prendre ses jambes à son cou ; il se sentait en état d'infériorité par rapport à elle et bien qu'il se répétât que son courage était né de l'ignorance et qu'elle n'avait donc aucun mérite, il ne parvenait pas pour autant à excuser sa propre lâcheté.

Ce fut d'une main tremblante qu'il ouvrit le portail ; le battant pivota avec une facilité étonnante, comme si le lieu où ses maîtres occultes étaient prêts à le recevoir. Suivant Janice, qui avait dégainé son poignard, il s'engagea dans une allée sinueuse, entre des arbustes porteurs de baies trop mûres et des arbres aux branches lourdes de feuilles d'un vert noirâtre ; leurs frondaisons étaient si denses qu'il ne voyait des bâtiments que leurs toits. Le vent ne pénétrait jamais ici, et il régnait un tel silence que le moindre frôlement de son manteau sur le feuillage lui semblait un vacarme ; il était quasiment sûr d'entendre battre son cœur. Le clair de lune laminait les feuilles et plaquait sur les pavés des dentelles d'ombre. Il avait l'impression d'étouffer, de s'enfoncer dans une serre à l'atmosphère hostile qui lui poissait les poumons ; ce n'était qu'un symptôme de sa peur, il le savait, mais cela ne le soulageait pas pour autant. Il riva ses yeux au dos large de Janice et s'efforça de garder les idées claires ; mais à mesure qu'ils s'approchaient du bâtiment abritant les appartements de Zemaille, il était de plus en plus sûr que quelqu'un les observait… quelqu'un qui n'avait rien d'ordinaire. Un être glacé, vaste et puissant. Il se rappela les impressions que Kirin et Mirielle avaient gardées de Griaule et fut pris de panique à l'idée que l'œil du dragon fût braqué sur lui. Il serra les poings, crispa les mâchoires, déglutit avec peine. Les ombres autour de lui semblaient acquérir volume et substance, et il imagina que de terribles créatures se matérialisaient au sein de ces zones de noirceur, prêtes à fondre sur lui pour le réduire en pièces.

Une fois franchie la porte, qui donnait sur un couloir éclairé par une mosaïque de mousse lumineuse évoquant des veines d'un minerai bleu-vert courant dans les lambris de teck, sa peur monta d'un cran. Il était sûr de sentir l'influence de Griaule ; à chaque pas, la présence du dragon était de plus en plus prégnante. Comme une aura d'intemporalité, ou plutôt l'impression que le temps lui-même était moins majestueux, moins élémentaire que le dragon, que ce n'était qu'une donnée que celui-ci maîtrisait totalement, comme s'il avait sur les éons la plus absolue des perspectives. Et ces murs, ces veines de mousse… il avait l'impression que leur configuration reflétait celle des pensées de Griaule. On eût dit qu'il s'aventurait dans les entrailles du dragon, dans quelque boyau pétrifié, et il fut frappé par la justesse de cette observation : cet antique bâtiment, aligné de tout temps avec

Griaule, était peut-être entré en résonance avec lui, jusqu'à devenir un analogue de son corps assujetti à son contrôle. Cette idée déclencha chez lui une crise de claustrophobie et il dut réprimer un sanglot. C'était ridicule, se dit-il, complètement ridicule, il se laissait dominer par son imagination. Et pourtant, il ne pouvait s'empêcher de se sentir enfermé, incarcéré sous des tonnes de chair froide, emprisonné par des os aussi grands que la quille d'un navire.

Lorsque Janice lui désigna enfin la porte des appartements de Zemaille, ce fut avec un soulagement considérable que Korrogly inséra la clé dans la serrure, ravi de quitter le couloir et espérant déboucher dans un environnement moins oppressant ; mais l'antre qui l'accueillit, quoique bien éclairé par des globes de mousse, ne fit qu'affoler un peu plus son imagination. Derrière le vestibule s'ouvrait une chambre décorée dans un style grotesque, avec des murs tapissés d'écarlate rayé de magenta, où courait un bas-relief représentant un reptile boursouflé à la queue gigantesque, couvert d'une myriade d'écailles de cuivre ouvragé, qui s'achevait par une tête triomphante à la gueule grande ouverte ornant le mur du fond ; mesurant neuf pieds du museau à la nuque, elle dardait en guise de langue un lit rouge vif bordé de crocs monstrueux. Derrière de lourdes paupières, les yeux du dragon étaient pareils à des croissants de lune opalescents et ses pattes griffées saillaient de sous le lit ; suspendu au plafond, on trouvait un morceau d'écaille poli de cinq pieds sur quatre orienté de façon que toute personne entrant dans la chambre – ainsi que le constata Korrogly – y contemplât son reflet obscur. Il resta figé sur place, son regard allant du dragon à l'écaille, persuadé d'avoir affaire à un appareil mystique qui le révélait aux yeux de Griaule, et il serait resté planté là un long moment si Janice ne lui avait pas soufflé : « Vite ! Ce n'est pas le moment de lambiner ! »

La chambre était pauvrement meublée : un bureau, une petite commode, deux chaises. Korrogly se livra à une fouille hâtive, ne trouvant que des robes et du linge. Il se tourna vers Janice et lui demanda : « Qu'est-ce que je cherche exactement ?

— Des papiers, je pense. Kirin m'a dit un jour que Mardo gardait des archives. Mais je n'en sais pas plus. »

Korrogly entreprit de sonder les murs en quête d'une cachette tandis que Janice le regardait faire depuis le seuil. Où diable Zemaille avait-il pu planquer son trésor ? se dit-il. Puis il trouva. C'était évident. Il se tourna vers le lit dans la gueule du dragon. Que Mirielle ait couché ici le révulsait, et il n'était guère enthousiaste à l'idée de fouiller dans les coins sombres derrière le lit ; mais, apparemment, il n'avait pas le choix. Lorsqu'il s'agenouilla sur le matelas, la jambe de son pantalon se coinça dans un croc et son cœur s'arrêta de battre un instant, puis il rampa vers les ténèbres, écartant les oreillers de son chemin. Derrière la tête de lit se trouvait un espace de six pieds de profondeur s'achevant par ce qui ressemblait à un mur de pierre lisse ; il palpa celui-ci, à la recherche d'une fissure ou d'un relief quelconque. Puis ses doigts rencontrèrent une légère dépression… non, cinq dépressions, correspondant à l'empreinte de cinq doigts. Poser sa main dessus s'avéra inefficace ; il tapa sur le mur : ce dernier sonnait creux.

« Vous avez trouvé ? demanda Janice.

— Il y a quelque chose, mais je ne peux pas l'ouvrir. »

Elle bondit sur le lit et rampa à ses côtés, apportant avec elle un parfum qui semblait familier. Il lui montra la main en creux et elle poussa dessus.

« Il y a peut-être une séquence précise, dit-il. D'abord un doigt, puis l'autre, et ainsi de suite.

— J'ai senti quelque chose. Un frémissement. Pesez de tout votre poids contre le mur. »

Il cala son épaule, poussa et sentit la pierre bouger ; l'instant d'après, elle céda et il tomba en avant. Terrifié, il se redressa en position assise et se retrouva dans une petite niche circulaire dont les murs pâles et marbrés émettaient une lueur rouge. Au fond se trouvait un coffret laqué de couleur

noire. Il tendit la main vers lui, mais, comme il le ramassait, les marbrures des murs se mirent à ondoyer, à s'épaissir et à tomber, se transformant en vipères goitreuses, et derrière le mur, comme piégée dans un gel rougeâtre, apparut l'image de Mardo Zemaille, un homme basané au nez busqué, vêtu d'une robe noir et argent, dont les mains dessinaient des mudrâs tortueux qui lançaient des éclairs embryonnaires.

Korrogly poussa un hurlement et tambourina sur le mur qui s'était remis en place ; il jeta un regard derrière lui et vit que les serpents s'enroulaient les uns autour des autres et que certains rampaient vers lui. Zemaille entonnait un chant dans une langue gutturale, le fixait de ses yeux démoniaques, et les éclairs issus de ses mains formaient des boules de feu pâle qui crépitaient dans des gerbes d'étincelles. Korrogly se cassa les ongles sur la pierre, poussa des petits cris saccadés et se dit que les serpents allaient frapper d'une seconde à l'autre, que les boules de feu allaient fondre sur lui. Une vive douleur à la cheville et il vit des crocs plantés dans sa chair. Poussant un hurlement frénétique, il secoua sa jambe, se défaisant du serpent, mais un autre le frappa, et un autre encore. La douleur était insoutenable. Il sentit le venin s'insinuer dans ses veines comme de la glace. Une demi-douzaine de vipères étaient accrochées à ses jambes, le sang ruisselait de ses plaies. Il se mit à trembler, sa jambe droite fut secouée d'un spasme. Son cœur gorgé de poison enflait dans sa poitrine ; on eût dit un poing se refermant sur un buisson épineux. L'une des boules de feu l'atteignit au bras et s'y accrocha, dévorant le tissu comme les chairs. Les sinistres échos de la voix de Zemaille résonnaient autour de lui, une voix aussi absurde et autoritaire que le bruit d'un gong. Puis le mur se déroba derrière lui et il sortit en trébuchant, s'effondra, se redressa sur les genoux, tenta de ramper sur le lit et fut arrêté par Janice.

« Tout doux, fit-elle. Tout doux, ce n'est qu'une des illusions de Mardo.

— Une illusion ? » Le cœur battant à tout rompre, Korrogly se retourna ; la niche nimbée de rouge était vide. Sa douleur s'était évanouie. Pas de plaies, pas de sang.

Janice ramassa le coffret qu'il avait laissé choir, l'approcha de son oreille et le secoua. « On dirait un objet solide. Pas des papiers. Peut-être que ce n'est pas ça.

— Il n'y a rien d'autre là-dedans. » Impatient de fuir, Korrogly lui arracha le coffret. « Venez ! »

Il gagna le bord du lit, toujours en rampant, fonça vers la porte puis se retourna pour voir si Janice le suivait. Elle se préparait à poser les pieds sur le sol et, alors qu'il allait lui dire de se presser, un mouvement au-dessus de lui attira son attention. Se tournant vers le morceau d'écaille poli suspendu au-dessus du lit, il aperçut son reflet… et aussi autre chose. Dans les profondeurs de l'écaille se matérialisait une silhouette, celle d'un homme allongé sur le dos, vêtu d'une robe de sorcier. Korrogly crut tout d'abord qu'il s'agissait de Zemaille, car l'homme lui ressemblait beaucoup : le teint basané et le nez crochu. Puis il vit que cet inconnu était vieux et flétri, un véritable ancêtre, et que ses yeux mi-clos étaient dépourvus de sclérotique, d'iris et de pupille, qu'ils se réduisaient à des globes noirs parcourus de filets de feu bleu-vert. L'image s'effaça au bout d'une seconde, mais elle était si frappante que Korrogly continua de fixer l'écaille, pensant qu'il s'agissait d'une sorte d'émission et qu'une autre allait peut-être suivre. Janice l'agrippa par le bras, lui rappelant qu'ils étaient en danger, et ce fut ensemble qu'ils coururent vers la sortie.

Le vent soufflait plus fort, les buissons bouillonnaient et les branches des arbres s'élevaient comme pour applaudir mollement. Par contraste avec le silence régnant dans le bâtiment, le vacarme des airs et des vagues agressa Korrogly jusqu'à le désorienter et il se laissa guider par Janice, qui ne semblait nullement émue par leur mésaventure. Ils avaient parcouru la moitié du chemin les séparant du portail lorsqu'elle fit halte parmi les buissons ondoyants et sembla tendre l'oreille.

« Quelqu'un vient, déclara-t-elle.

— Je n'entends rien », répliqua-t-il. Mais elle l'empoigna par le bras et l'obligea à rebrousser chemin.

« On va passer par-derrière, dit-elle. Il y a un portail qui donne sur la falaise. Si nous sommes séparés, allez à l'ouest et cachez-vous dans les dunes. »

Korrogly la suivit tant bien que mal, le coffret laqué plaqué contre son torse, jetant derrière lui des regards furtifs pour repérer leurs poursuivants ; comme il franchissait un coude dans l'allée, il crut apercevoir des silhouettes encapuchonnées. Ils mirent moins d'une minute pour arriver au fameux portail, que Janice ouvrit en quelques secondes, puis ils piétinèrent dans le sable en haut de la falaise et s'éloignèrent de la pointe d'Ayler ; les vagues inondées de lune en contrebas frappaient le rivage en biais sous l'influence de la marée descendante. Soulagé d'avoir quitté le temple, Korrogly éprouvait de la confusion plutôt que de la peur ; peut-être que Janice s'était trompée, peut-être que personne ne les pourchassait. Il se mit à courir avec plus d'aisance, se sentant soudain en pleine forme. On eût dit que quelque chose dans le temple avait affecté ses facultés, anémié ses muscles. Constatant qu'il commençait à distancer Janice, il ralentit pour ne pas l'abandonner, mais elle lui fit signe de continuer ; elle affichait une grimace de terreur et cela l'encouragea à redoubler d'effort. Alors qu'il parvenait au sentier qui descendait vers la plage, une bande de sable blanc sinuant parmi les oyats, il entendit un cri de douleur derrière lui et, en se retournant, il eut le temps d'entrevoir Janice, son châle transformé en oriflamme claquant au vent, ses longs cheveux flottant en halo, qui, vacillant au bord du précipice, empoignait des deux mains le manche d'une dague plantée entre ses seins. Ses yeux se révulsèrent, elle tomba et disparut.

Tout s'était passé si vite que Korrogly cessa de courir sous le coup de l'incrédulité, mais, une fraction de seconde plus tard, entendant un cri porté par le vent, il se mit à dévaler le sentier. Arrivé aux trois quarts du chemin, il perdit pied et roula cul par-dessus tête jusqu'en bas. Il s'ébroua, chercha le coffret à tâtons, le trouva et, vibrant de peur, fonça vers les dunes blafardes qui se dressaient au-dessus de l'étroite bande de sable boueux. Lorsqu'il fut parvenu au sommet, il était quasiment à bout de souffle et il marqua une pause, pantelant, contemplant le panorama baigné de lune, tout en ondulations et en hautes herbes, avec des replis grouillant d'ombres confuses. Il se remit à courir, trébucha, tomba à genoux dans un creux, s'entrava sur des racines et, au bout du compte, totalement épuisé, se réfugia dans une faille sous un escarpement rocheux et fit de son mieux pour disparaître derrière le sable et les herbes folles.

Durant un long moment, il n'entendit rien hormis le bruit du vent et la rumeur étouffée des vagues. Des nuages vinrent occulter la lune, se parant de liserés d'un feu argenté, et il les fixa en priant qu'ils se massent dans le ciel et tirent sur la terre un rideau de ténèbres. Dix minutes plus tard, il entendit un cri, bientôt suivi d'un autre. Il ne pouvait distinguer aucun mot, mais la tonalité de ces appels semblait exprimer la frustration et la colère. Il se tassa un peu plus et adressa des prières à Dieu, lui jurant d'obéir à tous les préceptes sacrés, de se consacrer aux bonnes œuvres, à condition qu'il lui soit permis de survivre à cette nuit.

Finalement, les cris cessèrent, mais Korrogly ne bougea pas d'un pouce, craignant de quitter sa cachette trop tôt. Il contempla à nouveau les nuages ; le vent s'était affaibli et ils défilaient devant la lune, pareils à des galions bleus aux voiles en lambeaux, à des continents, à tous les objets qu'il voyait dans leurs formes indéfinies. Un dragon, par exemple. Une immense masse vaporeuse pourvue d'une tête vicieuse et d'un œil d'argent étincelant, sinuant au sein des cieux, caparaçonnée d'écailles scintillant comme des étoiles sur ses flancs bleu-noir, qui le guettait, le surveillait ou tout simplement le *veillait,* suivait la piste de son pion terrorisé. Il la regarda prendre son envol, son essor, décrire au fil de ses évolutions un motif qui l'attira, le captiva comme un diable dans un pentagramme, pour finir

par l'hypnotiser et le plonger dans un sommeil infesté de rêves.

Vint l'aube, grise et pluvieuse, avec à l'horizon des nuages ressemblant à des bulles d'eau de vaisselle. Korrogly avait la tête lourde comme après une nuit de débauche ; il avait des courbatures, il était crasseux… jusqu'à ses yeux qui lui semblaient souillés. Il regarda autour de lui et ne vit que du sable, des hautes herbes ondoyant sous le vent, de lourdes vagues gris ardoise, des goélands hurlant et fendant le ciel. Il laissa reposer sa tête sur le sable, rassemblant ses forces avant de repartir, puis il se rappela le coffret. Il n'était pas fermé à clé. Sans doute Zemaille s'était-il dit que ses illusions suffiraient à chasser les intrus. Il l'ouvrit avec un luxe de précautions, au cas où il aurait été piégé. Il s'y trouvait un carnet relié de cuir. Un journal intime. Il le feuilleta, s'arrêtant de temps à autre pour lire un passage ; une fois qu'il en eut parcouru le tiers, il savait que son client serait acquitté, et pourtant il n'éprouvait nulle satisfaction, nulle sensation de triomphe, rien. Peut-être parce qu'il n'était toujours pas sûr de croire Lemos, songea-t-il. Peut-être parce qu'il savait qu'il aurait dû découvrir ce mobile plus tôt ; Kirin l'avait mis sur la voie mais, tout à sa confusion mentale, il n'y avait pas pris garde. Peut-être que sa mort et celle de Janice lui avaient engourdi l'esprit. Peut-être… il eut un petit rire, un rire grinçant emporté par le vent. Il ne servait plus à rien de chercher à comprendre. Il avait besoin d'un bon bain, d'un solide repas et de quelques heures de sommeil. Ensuite, l'univers retrouverait peut-être un semblant d'ordre. Mais il en doutait.

X.

Le lendemain matin, en dépit des objections de Mervale, Korrogly fit rappeler Mirielle à la barre des témoins. Elle était vêtue d'une robe marron au décolleté inexistant – une tenue de maîtresse d'école – et sa coiffure s'avérait aussi modeste que celle d'une vieille fille. Apparemment, elle avait achevé sa période de deuil, et il se demanda pourquoi elle ne portait pas de noir ; peut-être que cela signifiait une certaine indécision de sa part, un changement d'optique vis-à-vis de son père. Mais, quoi que ce fût, ça n'avait pas d'importance. En la regardant, il ne sentait en lui aucune réaction ; elle semblait familière mais distante, comme quelqu'un qu'il aurait brièvement connu des années auparavant. Il se savait capable de réduire cette distance et de ranimer les sentiments qu'elle lui inspirait, mais il n'en avait nulle envie, car si ces sentiments étaient encore forts, et même davantage, ils n'aurait su dire s'ils tenaient de l'amour ou de la haine. Elle s'était servie de lui, elle l'avait déboussolé par le sexe, elle avait sapé sa concentration et faillit réussir à tuer son père, lequel était presque certainement innocent. Elle aurait pu devenir une bonne actrice, lui avait-elle confié, et, en effet, elle était insurpassable dans le rôle de la femme amoureuse, si parfaite qu'elle avait revendiqué une partie de son cœur pour l'éternité, il en était sûr. Mais c'était une parjure, voire pire encore, et il avait pour devoir de la percer à jour devant la cour, quel que fût le prix à payer.

« Bonjour, M^lle^ Lemos », lui dit-il.

Elle lui jeta un regard intrigué et lui rendit son salut.

« Vous avez bien dormi cette nuit ? reprit-il.

— Oh ! bon sang ! fit Mervale. L'avocat de la défense compte-t-il demander ensuite au témoin si elle a fait de beaux rêves ou en quoi consistait son petit déjeuner ? »

Le juge Wymer gratifia Korrogly d'un regard mauvais.

« Je souhaitais seulement mettre le témoin à l'aise, dit Korrogly. Je m'inquiète pour elle. Elle a un poids terrible sur sa conscience.

— M^e^ Korrogly », avertit le juge.

Korrogly agita la main comme pour concéder sa défaite et proclamer ce faisant son peu d'importance. Prenant appui des deux mains sur la barre, il se pencha vers Mirielle et lui demanda : « Qu'est-ce que le grand œuvre ?

— Le témoin a déjà répondu à cette question », intervint Mervale, en même temps que Mirielle déclarait : « Je ne sais pas ce que je pourrais vous dire de plus, je…

— La vérité, ce serait rafraîchissant, coupa Korrogly. Car, voyez-vous, j'ai la certitude que vous n'avez pas été honnête avec la cour.

— Si l'avocat de la défense a des faits nouveaux à nous communiquer, insista Mervale, je suggère qu'il le fasse plutôt que de harceler le témoin.

— J'y compte bien, dit Korrogly en s'adressant au juge. En temps voulu. Mais il est très important pour mon argumentation que je vous montre au préalable à quel point nous avons été trompés et dans quel but. »

Wymer se fendit d'un soupir théâtral. « Poursuivez.

— Donc, je vous le demande à nouveau : qu'est-ce que le grand œuvre ? Et je vous préviens : dites la vérité, car tout nouveau mensonge de votre part vous exposerait à des poursuites judiciaires. »

On pouvait lire le doute sur le visage de Mirielle, mais elle s'obstina. « Je vous ai dit tout ce que je savais. »

Korrogly se plaça derrière la barre des témoins et fit face aux jurés. « Quel était le but de la cérémonie qui se déroulait la nuit où Zemaille a été tué ?

— Je ne sais pas.

— Faisait-elle partie du grand œuvre ?

— Non… je veux dire : je ne pense pas.

— Pour une intime de Zemaille, vous ne semblez pas savoir grand-chose sur lui.

— Mardo cultivait le secret.

— Ah bon ? Vous a-t-il jamais parlé de ses parents ?

— Oui.

— Donc, il ne gardait pas le secret sur ses origines.

— Non.

— Vous a-t-il parlé de ses grands-parents ?

— Je n'en suis pas sûre. Je crois qu'il les a évoqués une ou deux fois.

— Et les autres membres de sa famille… en parlait-il parfois ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Vous a-t-il jamais parlé d'un de ses ancêtres, un homme qui – comme lui – se livrait à l'occultisme ? »

Le visage de Mirielle se renfrogna. « Non.

— Vous semblez bien sûre de vous, mais il y a à peine un instant, vous disiez que vous ne vous rappeliez pas l'avoir entendu évoquer d'autres membres de sa famille.

— Je me serais souvenue d'un ancêtre comme celui-ci.

— En effet, je veux bien vous croire. » Korrogly regagna la table de la défense. « Le nom d'Archiochus vous rappelle-t-il quelque chose ? »

Mirielle resta immobile, mais ses yeux s'écarquillèrent.

« Dois-je répéter la question ?

— Non, je l'ai bien entendue… j'essayais de réfléchir.

— Et vous y êtes parvenue ?

— Oui, j'ai bien entendu ce nom.

— Et qui était donc cet Archiochus ?

— Un sorcier, je crois bien.

— Un sorcier relativement réputé, non ? Qui a vécu il y a un certain temps… quelques millénaires ?

— Je crois. » Mirielle sembla ruminer un instant. « Oui, je m'en souviens à présent. Mardo le considérait comme son père spirituel. Ils n'avaient pas de lien de parenté… du moins je ne le pense pas.

— Et c'est tout ce que vous savez sur le sujet ?

— C'est tout ce que je me rappelle.

— Bizarre, fit Korrogly en tripotant le fermoir de sa mallette. Revenons à la cérémonie la nuit où Zemaille a été tué. Est-ce qu'elle avait un rapport avec Archiochus ?

— Peut-être.

— Mais vous n'en êtes pas sûre ?

— Non.

— D'après le témoignage de votre père, Zemaille a appelé son père à un moment donné, et il lui a dit : "Bientôt tu seras libre !" Ne faisait-il pas référence à son père spirituel ?

— Si. » Mirielle se redressa sur son siège, arborant l'expression la plus sincère qui fût, comme

si elle voulait l'aider. « Maintenant que vous le dites, il est possible qu'il ait tenté de contacter Archiochus. Mardo croyait au monde des esprits. Il organisait souvent des séances.

— Vous suggérez donc que cette cérémonie était en quelque sorte une séance ?

— Peut-être bien.

— Dont le but était de contacter l'âme d'Archiochus ?

— C'est possible.

— Êtes-vous sûre, M^lle^ Lemos, que vous ne savez rien de plus sur cet Archiochus ? Avait-il un lien avec Griaule, par exemple ?

— Je… peut-être.

— Peut-être, répéta Korrogly d'un air intrigué. Peut-être. Je crois, moi, qu'il avait un lien très étroit avec Griaule. En fait, n'est-ce pas le sorcier Archiochus, cet homme avec lequel Zemaille se sentait apparenté… à tout le moins sur le plan spirituel… n'est-ce pas lui qui a affronté le dragon Griaule il y a des milliers d'années ? »

Un brouhaha monta de l'assistance, que le marteau du juge réduisit au silence.

« Alors ? dit Korrogly à Mirielle.

— Oui, je crois bien que c'est lui, dit-elle. J'avais oublié.

— Bien évidemment. Encore un coup de votre mémoire défaillante. » Il adressa un sourire entendu aux jurés. « À en croire la légende, de même que Griaule gît endormi, le sorcier qui l'affrontait a subi un sort identique… vous le savez ?

— Oui.

— Et Mardo, le savait-il ?

— Je crois.

— Donc, Mardo pensait que ce puissant sorcier était encore en vie ?

— Oui.

— Revenons un instant à son œuvre. Pas le grand œuvre, mais son œuvre de tous les jours. Est-il exact que vous ayez participé à des rites sexuels avec Zemaille dans la pièce même où il est mort ? »

Une veine se mit à battre sur la tempe de Mirielle. « Oui.

— Et, dans le cadre de ces rites, vous aviez des rapports avec Zemaille ?

— Oui !

— Et avec d'autres participants ? »

Mervale se leva d'un bond. « Votre honneur, je ne vois pas où mènent ces questions.

— Moi non plus, renchérit Wymer.

— Mais elles ont un but bien précis, contra Korrogly, un but qui ne tardera pas à vous apparaître.

— Très bien, dit Wymer avec agacement. Mais soyez succinct. Que le témoin réponde.

— Quelle était la question ? demanda Mirielle.

— Avez-vous eu des rapports sexuels avec d'autres personnes que Zemaille dans le cadre de ces rites ? dit Korrogly.

— Oui.

— Pourquoi ? Quel était le but de ces perversions ?

— Objection !

— Je formulerai la question autrement. » Korrogly s'assit sur la table de la défense. « Les rapports sexuels avaient-ils une fonction précise dans le cadre de ces rites ?

— Je suppose… oui.

— Laquelle ?

— Je n'en suis pas sûre. »

Korrogly ouvrit sa mallette et localisa le journal de Mardo. Il l'ouvrit à la page appropriée. « Était-ce pour préparer la chair ? »

Mirielle se raidit.

« Dois-je répéter la question ?

— Non, je…

— Qu'est-ce que cela signifie, M^lle^ Lemos… "préparer la chair" ? »

Elle secoua la tête. « Mardo le savait… je ne l'ai jamais bien compris.

— Est-ce que vous pratiquiez la contraception avant ces rites ? En buvant une infusion d'herbes et de racines, par exemple, ou en usant d'une autre méthode pour ne pas être enceinte ?

— Oui.

— Mais la nuit où Zemaille est mort, vous n'en avez rien fait. »

Mirielle quitta sa chaise. « Comment l'avez-vous… » Elle se mordit la lèvre et se rassit.

« Selon Zemaille, je crois bien, cette nuit-là marquait l'anniversaire de la bataille ayant opposé Griaule à Archiochus, n'est-ce pas ?

— Je l'ignore.

— Je vais prouver à la cour que telle était bien l'opinion de Zemaille », dit Korrogly au juge. Se tournant à nouveau vers Mirielle, il lui demanda : « Était-ce votre intention d'être fécondée cette nuit-là ? »

Elle resta muette.

« Répondez à la question, M^lle^ Lemos, ordonna le juge Wyler.

— Oui, chuchota-t-elle.

— Pourquoi est-ce spécialement cette nuit-là que vous espériez tomber enceinte ? Est-ce parce que vous espériez avoir un enfant très spécial ? »

Elle lui décocha un regard haineux.

Korrogly sortit le journal de sa mallette. « Le nom de l'enfant que vous deviez porter n'était-il pas Archiochus ? »

Bouche bée, elle fixa des yeux le carnet relié de cuir.

« Le but de Zemaille, le point culminant de son grand œuvre, n'était-il pas de libérer l'âme d'Archiochus par des moyens magiques quelque peu douteux ? Et, pour cela, n'avait-il pas besoin d'une chair si souillée, si dégradée, qu'elle fournirait un calice approprié à l'âme pleine de noirceur de cet être maléfique et moribond ? Votre chair, M^lle^ Lemos. Votre fonction n'était-elle pas de fournir la matrice grâce à laquelle l'âme de ce répugnant sorcier pourrait renaître dans une chair innocente ? Et une fois qu'il aurait atteint l'âge adulte et recouvré tous ses pouvoirs, ne comptait-il pas, avec l'aide de Zemaille, tenter une nouvelle fois de détruire le dragon Griaule ? »

Au lieu de lui répondre, Mirielle laissa échapper un cri de souffrance, de désespoir, d'une telle intensité que le tribunal observa un silence stupéfait. Elle baissa la tête, la laissant choir sur la barre des témoins ; lorsqu'elle se redressa, son visage était devenu un masque de haine pure.

« Oui ! s'écria-t-elle. Oui ! Et s'il ne s'était pas pointé… » Elle désigna Lemos d'une main. « … nous aurions tué ce putain de lézard ! Vous nous auriez remerciés… tous autant que vous êtes ! Vous auriez traité Mardo en libérateur ! Vous lui auriez érigé des statues, vous… »

Le juge Wymer lui conseilla de se taire, mais elle poursuivit sa diatribe ; tous les muscles de son visage tressaillaient, ses yeux étaient exorbités, ses mains accrochées à la barre.

« Mardo ! hurla-t-elle en levant les yeux vers le plafond, comme si elle voyait au travers et jusque dans le royaume des morts. Mardo, entends-moi ! »

Voyant qu'il n'arriverait pas à la réduire au silence, Wymer la fit évacuer de force dans une salle

d'interrogatoire, renvoya Lemos dans sa cellule et ordonna une suspension de séance. Une fois que le public fut sorti, Korrogly resta assis à la table de la défense, tripotant le journal intime et fixant le vide d'un air lugubre ; ses pensées étaient pareilles à des feux de paille, passant de l'éclat aux ténèbres en quelques instants.

« Eh bien, fit Mervale en s'asseyant sur le coin de la table, je suppose que je dois vous féliciter.

— Ce n'est pas encore fini.

— Bien sûr que si ! Jamais ils ne le condamneront et vous le savez. »

Korrogly opina.

« Ça n'a pas l'air de vous ravir.

— Je suis trop fatigué.

— Attendez de voir ce qui vous attend. C'est un véritable triomphe. Votre fortune est faite.

— Hum. »

Mervale se releva et lui tendit la main. « Sans rancune, dit-il. Vous étiez sur les nerfs l'autre soir, j'ai fini par le comprendre. Si vous êtes d'accord, je suis prêt à oublier l'incident. »

Korrogly serra la main tendue et fut surpris de lire du respect dans les yeux de Mervale – surpris, parce qu'il n'avait aucun respect pour lui-même ; il ne pouvait s'empêcher de penser à Mirielle, de la désirer, alors même qu'il savait qu'elle le trompait depuis le début. Par ailleurs, il demeurait insatisfait. Cette affaire lui apparaissait comme un puzzle dont toutes les pièces s'emboîtaient les unes dans les autres, mais pour composer une image dénuée de sens.

« Je vous offre un verre ? proposa Mervale.

— Non, dit Korrogly.

— Allons, mon vieux ! Peut-être y avait-il du vrai dans ce que vous m'avez dit l'autre soir, mais je ne la ramènerai plus. C'en est fini de ma condescendance. Venez, je vous paie un verre.

— Non », répéta Korrogly ; puis il gratifia Mervale de son plus beau sourire. « Vous allez m'en payer plusieurs. »

XI.

Les doutes de Korrogly ne s'estompèrent pas avec le temps ; il n'était toujours pas assuré de l'innocence de Lemos et tous les événements qui suivirent l'acquittement du lapidaire ne firent qu'accroître sa frustration. Mirielle fut déclarée incompétente et Lemos devint seul propriétaire du temple, qu'il s'empressa de revendre pour une somme fabuleuse ; les bâtiments furent rasés en prélude à la construction d'un hôtel. Lemos revendit le Père des pierres à Henry Sichi, réalisant un joli profit, car la gemme, désormais considérée comme une relique de Griaule, avait acquis une valeur inestimable et Sichi tenait à l'exposer dans le musée qu'il avait consacré au dragon. Lemos, qui avait investi la majorité de ses gains dans les moulins à indigo et les mines d'argent, s'était acheté une grande maison sur la pointe d'Ayler ; après avoir obtenu l'autorisation de la cour et recruté des infirmières, il avait installé Mirielle chez lui et s'efforçait de la guérir. On les voyait rarement en public, mais on racontait qu'elle se portait à merveille et s'était réconciliée avec son père.

Le cabinet de Korrogly n'avait cessé de prospérer depuis ce procès et les affaires ne manquaient pas, mais, dès qu'il avait un moment de libre, il se replongeait dans le meurtre de Zemaille et comblait les lacunes de son enquête initiale. Dix-huit mois s'écoulèrent avant qu'il ne fasse un progrès notable, lorsqu'il interrogea un ancien sectateur du dragon sur la plage, au pied de l'endroit où s'était naguère dressé le temple. L'homme, dont l'allure banale ne laissait rien deviner de son passé dissolu, était très nerveux et Korrogly avait dû lui graisser la patte avant de pouvoir le rencontrer. Il n'avait pas grand-chose de neuf à lui apprendre, et ce fut seulement vers la fin de leur entretien qu'il lâcha une information qui concrétisa les doutes de Korrogly.

« On trouvait tous bizarre que Mirielle se maque avec Mardo, dit-il, vu ce qui était arrivé à sa mère.

— Qu'est-ce que vous racontez ? lança Korrogly.

— Sa mère. Patricia… Elle se trouvait au temple la nuit où elle est morte.

— Hein ?

— Vous ne le saviez pas ?

— Non, on ne me l'avait jamais dit.

— C'est pourtant de notoriété publique, je crois. Elle n'est venue qu'une seule fois, et c'est cette nuit-là qu'elle s'est noyée.

— Que s'est-il passé ?

— Qui sait ? On racontait qu'elle s'était retrouvée dans le lit de Mardo. Il avait dû la droguer. Peut-être qu'elle lui a résisté. Ça n'a pas dû lui plaire.

— Êtes-vous en train d'insinuer que c'est lui qui l'a tuée ?

— Il a bien fallu que quelqu'un le fasse.

— Pourquoi n'en avez-vous parlé à personne ?

— On avait peur.

— De quoi ?

— De Griaule.

— C'est ridicule !

— Vous croyez ? C'est pourtant vous qui avez fait acquitter Lemos, vous devriez savoir de quoi est capable Griaule.

— Mais ce que vous me dites éclaire toute l'affaire d'un nouveau jour. Peut-être que Mirielle et

Lemos ont agi de concert pour se venger, peut-être que…

— Même dans ce cas-là, coupa l'homme, c'est de Griaule que vient l'idée. »

À la suite de cet entretien, Korrogly se renseigna sur l'état de la mer la nuit de la mort de Patricia Lemos et découvrit que la marée courait de la falaise du temple vers la pointe d'Ayler et que si on avait immergé son cadavre au petit matin, il se serait échoué sur la pointe – ce qui était effectivement le cas. Malheureusement, il n'alla pas plus loin dans son enquête. En dépit de tous ses efforts, il ne trouva rien qui fût susceptible d'impliquer Lemos ou sa fille dans un complot contre Zemaille. Cette histoire continuait de le tourmenter, à coups de nuits blanches et de cauchemars ; on s'était servi de lui, d'accord, et cela le poussait à découvrir dans quel but, à mettre les événements en perspective afin de mieux percevoir son destin. Il ne savait pas ce qu'il valait mieux croire, qu'il avait été manipulé par Griaule ou bien par Lemos et sa fille. Parfois, il se disait qu'il aurait été préférable de s'accrocher à la notion de libre arbitre, de conclure qu'il était la victime de l'intelligence humaine et non d'une créature aussi inexplicable que Dieu ; à d'autres moments, il espérait qu'il avait gagné en toute honnêteté et fait acquitter un innocent. La seule chose dont il était sûr, c'est qu'il avait besoin de clarté.

Finalement, faute d'une autre solution, il remonta à la source, c'est-à-dire à la demeure de Lemos, sur la pointe d'Ayler, et demanda à voir le lapidaire. Une domestique lui apprit que son maître n'était pas chez lui mais qu'elle allait voir si la demoiselle acceptait de le recevoir. Elle revint après une brève absence et le conduisit dans une véranda ensoleillée dominant la mer et jouissant d'une vue imprenable sur Almintra. Le soleil éblouissant laminait de diamant la surface des eaux, transformant l'écume en explosion de pierres précieuses, et les maisons bordant la grève semblaient pittoresques et charmantes, la distance leur ôtant tout leur caractère sordide. Mirielle, vêtue d'une robe d'intérieur en soie beige, était assise dans une chaise longue ; sur la table basse près d'elle se trouvaient une longue pipe et trois boulettes noires que Korrogly identifia comme de l'opium. Elle avait les yeux voilés et, bien qu'elle fût toujours splendide, les signes de la débauche avaient érodé sa beauté ; la sueur collait une mèche de cheveux noirs à sa joue et sa peau arborait un éclat maladif.

« C'est merveilleux de te revoir, dit-elle d'une voix paresseuse en lui faisant signe de s'asseoir auprès d'elle.

— C'est vrai ? » fit-il, sentant s'éveiller de vieux désirs, de vieilles amertumes. *Dieu !* pensa-t-il, *je l'aime encore, en dépit de tout, elle peut me faire tout ce qu'elle veut et je ne cesserai pas de l'aimer.*

« Bien sûr. » Elle eut un rire évaporé. « Tu ne vas pas me croire, mais je t'avais à la bonne, tu sais.

— À la bonne ! cracha-t-il en réponse.

— Je ne pouvais pas t'aimer, je te l'ai dit.

— Tu m'as dit que tu essaierais. »

Elle haussa les épaules ; sa main se rapprocha de la pipe en tressautant. « Ça n'a pas marché.

— Oh ! je n'en suis pas si sûr. » D'un geste, il désigna le luxe qui les entourait. « Ça a l'air de marcher au mieux pour toi.

— Pour toi aussi. Tu as beaucoup de succès, me dit-on. Toutes les dames de la bonne société te veulent pour… » Gloussement. « Pour les défendre. »

Un rouleau se fracassa en contrebas, recouvrant la grève d'un manteau d'écume. Mirielle sembla s'ensommeiller à ce bruit ; ses paupières s'abaissèrent et elle poussa un long soupir, qui eut pour effet de faire glisser sa robe et de dévoiler un sein pâle.

« J'ai essayé d'être honnête avec toi, reprit-elle. Et je l'ai été. Aussi honnête que je pouvais

l'être.

— Alors pourquoi ne m'as-tu rien dit à propos de Zemaille et de ta mère ? »

Elle ouvrit grand les yeux. « Quoi ?

— Tu m'as bien entendu. »

Elle se redressa, ramenant sa robe sur sa poitrine, et le fixa d'un air mi-confus, mi-fâché.

« Qu'est-ce que tu es venu faire ici ?

— Trouver des réponses.

— Des réponses ! » Nouvel éclat de rire. « Tu es plus stupide que je le pensais. »

Vexé, il rétorqua : « Je suis peut-être stupide, mais je ne suis pas une pute.

— Un avocat qui ne se prend pas pour une pute ! On aura tout vu !

— Dis-moi la vérité ! insista-t-il. Il ne peut plus rien arriver, ton père ne peut pas être rejugé pour le même crime. C'est toi qui as tué Zemaille, pas vrai ? C'était un complot dans le but de venger ta mère. Je ne sais pas comment tu as fait, mais…

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes.

— Mirielle. Je dois savoir. Je ne te ferai aucun mal, c'est promis. J'en serais bien incapable. Ça a failli me tuer quand j'ai été obligé de te traiter comme ça durant le procès. »

Elle le fixa des yeux durant un long moment. « C'était facile. Tu étais une proie facile. C'est pour ça qu'on t'a choisi… parce que tu étais si esseulé, si naïf. On n'a pas arrêté de te berner. Par l'amour, par la peur, par la confusion. Et, pour finir, par la drogue. Avant que Janice… que je te conduise dans le temple, j'ai mis de la drogue dans ton verre. Ça t'a rendu vulnérable à la suggestion.

— C'est à cause de ça, mes hallucinations ?

— Dans la planque de Mardo ? Non, cette illusion était de son cru. Ça suffisait bien. La drogue t'amenait à croire tout ce que je te disais – qu'on était en danger, qu'on était poursuivis. Tout ça.

— Et l'écaille ?

— L'écaille ?

— Oui, l'image du sorcier mort dans l'écaille suspendue au-dessus du lit. C'était Archiochus, non ? »

Elle plissa le front. « Tu avais tellement la frousse que tu as eu des visions. »

Elle se leva, vacilla sur ses jambes, s'accrocha à la balustrade pour ne pas tomber. Il crut voir son visage s'adoucir, exprimer un besoin d'amour aussi grand que le sien, mais il perçut aussi sa démence, son instabilité. Elle devait être folle pour avoir agi comme elle l'avait fait, être amoureuse sans aimer, vivre tous ces rôles, mentir et tromper avec autant d'efficacité.

« Si nous avions présenté nos preuves de façon classique, reprit-elle, papa n'aurait pas été forcément acquitté. Nous devions orchestrer le procès, manipuler le jury. Et nous t'avons choisi pour tenir la baguette. Et tu as été formidable ! Tu as avalé tous les bobards qu'on t'a servis. » Elle se retourna, laissa choir sa robe pour dénuder son dos parfait et dit avec l'accent du Nord : « Je n'aime pas les dragons. »

C'était la voix de Janice.

Il la regarda sans comprendre. « Mais elle est tombée dans le précipice. Je l'ai vue.

— Un filet. Tendu juste au-dessous du bord de la falaise. »

Elle avait prononcé ces mots avec la voix flûtée de Kirin, la vieille dame.

« Mon Dieu ! fit-il.

— Le maquillage fait des miracles, dit-elle. Et j'ai toujours été douée pour les imitations. Ça faisait des années qu'on préparait ça.

— Je ne comprends toujours pas. Il y avait tellement de variables. Comment pouviez-vous les

contrôler toutes ? Les neuf témoins, par exemple. Comment saviez-vous qu'ils s'enfuiraient tous ? »

Elle eut un regard de pitié.

« Oh ! Évidemment. Il n'y avait pas de témoins.

— Il n'y avait que Mardo et moi. Et papa n'a pas lancé la pierre, naturellement. On ne pouvait pas courir le risque qu'il rate son coup. On a maîtrisé Mardo, et ensuite il lui a fracassé le crâne. Puis j'ai avalé des drogues pour qu'on croie que les fidèles m'avaient allongée sur l'autel. Ils avaient déjà mis les bouts, vois-tu. Le grand œuvre les terrifiait. La secte était déjà sur le déclin quand j'y suis entrée. C'était là-dessus que reposait notre plan. Il fallait isoler Mardo. J'ai passé des heures à l'encourager à poursuivre son grand œuvre ; je savais que les autres l'abandonneraient s'ils pensaient qu'il avait des chances de l'accomplir. Griaule leur faisait encore plus peur que lui.

— Donc, cette histoire-là, c'était vrai ? »

Elle acquiesça. « Mardo était obsédé par l'idée de tuer Griaule. Il était complètement fou !

— Et la dague ? Et la silhouette encapuchonnée ? »

Elle s'inclina. « Je n'avais pas l'intention de te blesser, seulement de t'effrayer. Je me suis rongé les sangs. Je devais faire le tour du bâtiment pour rentrer par l'arrière-boutique puis gagner l'étage par l'escalier de service pour que tu croies que j'étais chez moi, et j'ai failli renoncer à toutes ces précautions pour accourir près de toi et te soigner. Pardon, pardon !

— Tu me demandes pardon ! Bon Dieu !

— Tu n'as aucune raison de te plaindre ! Jamais tu n'as eu une vie aussi facile que maintenant. Et, comme tu l'as dit, la mort de Mardo n'était pas une grande perte. C'était un être maléfique.

— Je ne sais même plus ce que ça veut dire. »

Avec le recul, les indices qu'il n'avait pas su voir lui apparaissaient avec netteté : les gestes de Kirin qui lui rappelaient ceux de Mirielle, sa réaction quand il avait voulu lui parler de sa mère, les incohérences trop nombreuses et les coïncidences trop commodes. Quel crétin il avait fait !

« Pauvre Adam. » Elle s'approcha de lui pour lui caresser les cheveux. « Tu t'attends à ce que le monde soit simple, et il l'est effectivement… mais pas de la façon dont tu l'espères. »

Son parfum d'orange l'excita soudain et il l'attira contre lui, partagé entre la colère et le désir. Une partie de lui voulait la repousser, car la désirer signifiait ratifier la duplicité dont il s'était fait le complice et affaiblir encore la fibre morale de son être ; mais une autre, plus forte, avait besoin d'elle, et il l'embrassa à pleine bouche, savourant la douceur enfumée de l'opium. Ses lèvres glissèrent vers la gorge, vers la naissance des seins. Elle commença par réagir mollement puis s'abandonna en murmurant : « Tu m'as tellement manqué, je t'aime, je t'aime tant », et il lui sembla qu'elle redevenait comme avant, ouverte, généreuse et douce. Il fut surpris de cette constatation, surpris de voir que sa vulnérabilité sous-jacente n'était pas une comédie, car il en était venu à douter de tout en ce qui la concernait. Il l'embrassa une nouvelle fois, et peut-être l'aurait-il prise, ici et maintenant, si une voix d'homme ne les avait pas interrompus en disant : « J'aimerais un peu plus de retenue, ma chérie. »

Korrogly sursauta, laissant Mirielle choir sur le sol.

Lemos se tenait sur le seuil, le plus infime des sourires aux lèvres. Il avait l'air prospère, comblé, rien à voir avec le chien battu au teint gris que Korrogly avait défendu. Il portait des vêtements de prix, ses doigts étaient chargés de bagues et il exsudait une telle impression de santé et de bien-être que c'en était franchement obscène, comme un vampire repu de sang. Mirielle se releva en hâte et courut jusqu'à lui ; il lui passa un bras autour des épaules.

« Je suis surpris de vous trouver ici, M^e^ Korrogly, déclara Lemos. Mais sans doute ai-je tort. J'ai une fille bien séduisante, pas vrai ?

— Je lui ai tout dit, papa, dit Mirielle d'une voix sucrée de petite fille. À propos de Mardo.

— Ah bon ? »

Horrifié, Korrogly vit que Lemos pelotait le sein de sa fille sous la soie beige ; elle se cambra pour accentuer la pression de la caresse, mais il crut déceler une certaine tension dans son visage.

Percevant la répugnance de Korrogly, Lemos reprit : « Mais tu ne lui as pas vraiment tout dit, n'est-ce pas ?

— Je ne lui ai pas dit pour maman. Il croit…

— J'imagine ce qu'il croit. »

Le sourire de Lemos était inamovible, mais Korrogly capta dans ses yeux gris un éclat glacé et implacable qui le terrifia.

« Vous paraissez troublé, dit Lemos. Un homme de votre expérience est pourtant en mesure de comprendre que l'amour puisse s'épanouir entre un homme et sa fille. La société le réprouve, c'est vrai. Mais le fait qu'une telle relation soit condamnée ne signifie pas qu'on doive y renoncer. Dans notre cas, cela n'a fait que nous inciter à agir. »

Pour Korrogly, les dernières pièces du puzzle se mettaient en place. « Ce n'est pas Zemaille qui a tué votre femme, c'est vous. »

Grognement amusé de Lemos. « Vous auriez bien du mal à le prouver. Mais supposons que vous soyez dans le vrai. Disons que pour… pour jouir de notre compagnie réciproque, Mirielle et moi ayons eu besoin d'une certaine intimité que Patricia nous refusait. Quel meilleur suspect que Mardo Zemaille pour égarer la police ? À cette époque, le temple était ouvert aux curieux. Il m'a été facile de convaincre Patricia qu'une visite nocturne constituerait une expérience des plus amusantes.

— Vous l'avez tuée… et vous comptiez faire porter le chapeau à Zemaille ?

— Mais sa mort a été déclarée accidentelle. Nous n'avions plus besoin d'un coupable.

— Et Zemaille vous est apparu comme une proie facile.

— C'était un faible dépositaire d'une certaine puissance. Les hommes comme lui sont faciles à manœuvrer. Il nous a fallu quelque temps, mais le résultat était couru d'avance. »

La main de Lemos glissa jusqu'au ventre de Mirielle. Bien qu'elle fût consentante, constata Korrogly, elle était plus esclave qu'amante, et son plaisir était le fruit de la coercition, de la confusion ; son visage arborait une expression stupide, malade, dont il était exempt quand c'était lui qui la caressait.

« Je ne pense pas vous avoir témoigné ma gratitude, reprit Lemos. Sans vous, je serais encore coincé à Almintra. Je garde pour toujours une dette envers vous. »

Korrogly les regarda sans rien dire, se demandant que faire.

« Peut-être vous interrogez-vous sur ma franchise. Cela ne fait aucun mystère. Vous êtes un homme obstiné, M^e^ Korrogly. J'ai beaucoup de respect pour vous. Une fois que vous avez flairé une piste, vous êtes du genre à aller jusqu'au bout, et ça fait un moment que vous avez flairé celle-ci. Je savais que nous jouerions cette scène un jour ou l'autre. J'aurais pu vous faire tuer, mais, comme je vous l'ai dit, je vous suis reconnaissant et je préfère vous laisser vivre. Quoi qu'il en soit, il est peu probable que vous puissiez me nuire. Mais considérez ceci comme un avertissement. Je vous ai à l'œil. Si vous décidez de vous en prendre à moi d'une façon ou d'une autre, ce sera votre dernière décision. Au cas où vous en douteriez, je vous prie de réfléchir à tout ce que vous avez appris ce jour : vous comprendrez de quoi j'étais capable lorsque je n'avais aucun pouvoir et je vous laisse imaginer ce qui pourrait se passer à présent que j'en ai beaucoup. Est-ce que c'est clair ?

— Oui, fit Korrogly.

— Bon. » Lemos se dégagea de l'étreinte de Mirielle, qui regagna sa chaise longue en titubant. «

Alors, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne journée. Peut-être reviendrez-vous nous voir. Pour le dîner, par exemple. Si vous souhaitez rendre visite à Mirielle, vous serez toujours le bienvenu. Elle vous aime bien, vous savez, et j'ai appris à ne pas être jaloux. Il n'est pas question que je lui refuse ce qui lui procure du plaisir. Malheureusement, elle n'est pas sortie indemne des épreuves que je lui ai imposées, et peut-être l'aiderez-vous à s'en remettre. » Il posa une main sur l'épaule de Korrogly et le guida vers la porte d'entrée en lui faisant traverser toute la maison. « Le plaisir est une denrée rare. Je ne refuse à personne d'en prendre sa part. C'est une chose que la richesse m'a permis de comprendre. Encore une raison de vous témoigner de ma reconnaissance. Donc… » Il ouvrit la porte. « … quand je vous dis que ce qui est à moi est à vous, vous pouvez croire en ma plus profonde sincérité. Profitez donc de notre hospitalité. Quand vous voudrez. »

Et, sur ces mots, il agita la main et referma la porte, laissant Korrogly clignant des yeux sous le soleil éclatant, se sentant dans la peau d'un naufragé échoué sur un récif de pierre dans des mers inconnues.

XII.

Vers le crépuscule, après avoir passé la journée à marcher et à ruminer, Korrogly se retrouva dans le musée d'Henry Sichi, planté devant la vitrine où était exposé le Père des pierres. Lemos avait raison : il n'avait aucun moyen de rendre justice et il devait accepter le fait qu'il avait été manipulé par un être encore plus monstrueux que Griaule. La meilleure solution, conclut-il, serait de quitter Port-Chantay, et sans tarder, car même si Lemos était sincère, peut-être finirait-il par changer d'avis et voir en lui une menace. Mais ce n'était pas ce danger-là qui le révoltait le plus ; il était suffisamment doué de sens moral – suffisamment stupide, aurait dit Lemos – pour vouloir que justice soit faite, et la futilité de ce vœu l'encourageait à la dépression et à l'autodestruction, car l'univers ordonné qu'il avait souhaité lui apparaissait maintenant comme réduit en pièces.

Il contempla le Père des pierres. Étincelant dans son nid de velours bleu, boule de mystère flou renvoyant des reflets prismatiques, avec en son cœur une impureté noire de forme humaine qui semblait ondoyer et se convulser, comme si c'était bien l'âme captive d'un sorcier. Korrogly se focalisa sur cette noirceur et, soudain, voilà qu'elle l'entourait de toutes parts, comme s'il était tombé dans une petite poche de nuit, et qu'il regardait un homme allongé sur le sol, un vieillard chenu aux joues creuses et au nez crochu, vêtu d'une robe de sorcier, aux yeux noirs parcourus d'un feu bleu-vert. Cette vision ne dura que quelques secondes, mais, avant qu'elle ne s'estompât, il prit conscience de la présence de ce même esprit puissant et glacé qu'il avait perçu dans le temple, et, lorsqu'il se retrouva les yeux fixés sur le Père des pierres, il n'était ni choqué, ni terrorisé, mais bel et bien enchanté. C'était donc Griaule, après tout, comprit-il ; cette vision ne pouvait signifier qu'une chose : Zemaille avait représenté une menace sérieuse et Griaule avait été obligé de l'éliminer. Et Korrogly avait bien vu le sorcier moribond cette nuit-là, dans le temple ; ce n'était pas une hallucination. Le dragon essayait déjà de l'éclairer. Il éclata de rire et se tapa sur la cuisse. Oh ! Lemos avait ourdi son plan avec soin, mais, comme le lui avait dit l'ancien sectateur, c'était dès le début une idée de Griaule, c'était lui qui avait inspiré Lemos… par l'entremise de cet éclat de pierre laiteux.

Si Korrogly était enchanté, ce n'était pas tant parce que Lemos était innocent, dans un certain sens – le concept d'innocence était inapplicable au lapidaire –, mais parce qu'il appréhendait enfin toute la subtilité des agissements de Griaule ; cela lui parlait, cela le mobilisait, cela l'instruisait dans le cadre d'une loi qu'il avait négligée toute sa vie durant. La loi de l'autodétermination. La seule, il le voyait à présent, qui puisse garantir la justice. S'il voulait que justice soit faite, alors c'était à lui de le faire, non à la police ou au tribunal, et il était parfaitement équipé pour une telle tâche. Qu'il ne fût pas déjà parvenu à cette conclusion ne laissait pas de l'étonner, mais avant cet instant, supposait-il, il s'était trop attaché aux complexités de l'affaire pour envisager de passer à l'action directe. Et peut-être n'était-il pas prêt à le faire, peut-être n'avait-il pas de mobile assez fort.

Eh bien, il en avait un à présent.

Mirielle.

Il se pouvait qu'elle fût irrécupérable, qu'elle se soit enfoncée dans la perversité pour ne jamais en ressortir ; mais, l'espace d'un instant, entre ses bras, elle était redevenue la femme qu'il aimait. Ce n'était pas de la comédie. Le moins qu'il puisse faire était de l'arracher aux griffes de l'homme qui l'avait subjuguée et plongée dans la débauche. Qu'il puisse rendre justice par la même occasion ne faisait que le conforter dans sa détermination.

Il sortit du musée et se planta sur les marches, les yeux tournés vers les eaux lavande bordant la

pointe d'Ayler. Il savait exactement comment procéder. Lemos lui-même lui avait donné la marche à suivre lorsqu'il avait évoqué Zemaille.

« *C'était un faible dépositaire d'une certaine puissance. Les hommes comme lui sont faciles à manœuvrer.* »

Et Lemos était pareil, naturellement.

Des faiblesses, il en avait à foison. Ses investissements, Mirielle, ses crimes, sa fausse sensation de maîtrise. Cette dernière faiblesse était la plus criante. Il était imbu de sa puissance, il se croyait infaillible dans ses jugements et jamais il n'imaginerait que Korrogly pût différer de l'image qu'il se faisait de lui ; il se dirait que, s'il choisissait d'agir, ce serait par l'intermédiaire des tribunaux ; pas un instant il ne soupçonnerait qu'il puisse comploter contre lui comme il avait comploté contre Zemaille. Ce dernier avait probablement commis la même erreur.

Korrogly sourit, ravi par la merveilleuse complexité de cet enchaînement d'illuminations consécutives, tous ces hommes amenés à agir l'un après l'autre. Il descendit l'escalier d'un pas vif et s'engagea dans le boulevard de Biscaye, fonçant vers La Dame aveugle pour boire une bière et réfléchir en paix, pour décider de son avenir et du sort de Lemos. À peine avait-il parcouru un pâté de maisons qu'il esquissait déjà un plan.

Puis une pensée des plus troublantes l'amena à faire halte.

Et s'il ne faisait qu'obéir à la volonté de Griaule, et si le Père des pierres l'avait subjugué ? Et si, plutôt que de prendre son destin en main, il ne faisait qu'exaucer le vœu de Griaule, lui servir de pion dans une nouvelle partie ? Et si, en choisissant de renoncer à la justice et au sens moral, il courait le risque de devenir un monstre comme Lemos, qui finirait à son tour détruit par un pion lancé par Griaule ? Impossible de répondre à ces questions. Sa soudaine décision résultait peut-être d'un long processus de délibération intérieure, ou de plusieurs années d'idéalisme frustré ; la résolution de l'affaire Lemos représentait peut-être l'ultime effondrement qui avait déclenché la chute de sa structure morale défaillante.

Il resta un long moment à réfléchir à ces options, sachant qu'il n'aurait peut-être jamais fini de les examiner mais cherchant quelque explication rationnelle qui lui permettrait de mettre ses soucis de côté, de cesser de perdre du temps en analyses et en questionnements, et il découvrit que ce n'était plus pour lui qu'une question de choix ; on eût dit qu'en décidant d'agir il s'était libéré d'une ancienne prison, du charme paralysant de son idéal, pour découvrir une magie nouvelle, bien plus efficace et… bien plus amorale. Que lui importait qui contrôlait la situation, qui tirait les ficelles ? Tôt ou tard, un homme doit cesser de réfléchir et commencer à être, renoncer à se tourmenter des vicissitudes et des complexités de la vie pour se mettre enfin à vivre. Il n'existait rien de sûr, aucune voie sans danger, aucune certitude morale. *Tu fais ce que tu peux, pour toi et pour tes proches, en espérant que cela suffira à préserver ton âme. Sinon… eh bien, à quoi bon se tourmenter ? Pourquoi te soucier de ta culpabilité dans ce monde ou nous sommes tous coupables ?*

Il se remit en marche, d'un pas plus décidé que jamais, et il gratifia d'un sourire tous les passants qu'il croisait, il s'inclina poliment devant une vieille dame qui balayait un pas de porte, il s'arrêta près d'un petit garçon pour lui ébouriffer les cheveux, et pendant ce temps-là il réfléchissait à la campagne qu'il allait mener contre Lemos, imaginait le lapidaire à divers stades de la ruine et de la défaite, imaginait Mirielle dans ses bras, laissait son esprit explorer librement tous les royaumes du possible, se voyait en robe de juge, dispensant les décrets impartiaux de la loi, sévère mais juste, empreint d'une impondérable sagesse, et il se voyait aussi dans la véranda ensoleillée d'une maison de la pointe d'Ayler, à bord d'un yacht blanc, dans une salle de bal rutilante, dans toutes sortes d'environnements luxueux, en compagnie d'amis loyaux, de belles amantes et d'ennemis dont il

connaissait tous les secrets. La vie, qui lui paraissait lointaine depuis si longtemps, tel un trésor hors de portée, la vie semblait l'étreindre, l'envelopper et le griser de ses spectacles éblouissants, de ses parfums capiteux. Que lui importait, se dit-il, de savoir qui dirigeait le monde tant que le monde demeurait doux et dispensait tous ses plaisirs ? Il éclata de rire, il lança une œillade à une jolie fille, il s'abandonna à des idées de violence et de duplicité, autant de choses qui le faisaient jouir.

D'une façon ou d'une autre, le dragon était lâché dans Port-Chantay.

La Maison du Menteur

I.

DURANT L'ÉTERNEL INSTANT qui précéda le Commencement, avant que le Verbe ne fût proféré dans le feu, bien avant que la poussière de l'histoire ne fût retombée des flammes, une chose dont nul vocable ne peut décrire les actes sembla envelopper le possible, l'englober à la façon d'un nuage ou d'une idée, et tout ce qu'avait façonné le feu de la genèse vint à exprimer d'une façon ou d'une autre la structure de cette dualité fondamentale. On a dit qu'entre toutes les créatures vivantes, les dragons étaient les plus aptes à percevoir celle-ci, car ils étaient issus, parfaitement formés, de la bouche même de l'Incréé, les premiers des rois de la Création, et avaient pris leur essor au sein d'une conflagration qui, bien des éons après, se fondrait pour produire les mondes, les étoiles et tous les rêves de la matière. Ainsi donc, il y avait entre leur chair et leur âme un lien qui reflétait la constitution même du Créateur, et leur âme, contrairement à celle des hommes, imprégnait et contrôlait leur matière de l'extérieur plutôt que de l'intérieur. Et, entre tous les dragons, aucun n'incarnait ce principe de façon plus poignante, plus spectaculaire, que celui qui avait pour nom Griaule.

Comment Griaule fut paralysé suite au sort jeté par un mage, c'est là une mésaventure qui n'eut pas de témoins, mais on affirme qu'il survécut durant des millénaires dans cette macabre condition, continuant de croître jusqu'à mesurer plus d'un mille de long, gisant par le travers et occupant la quasi-totalité de la section occidentale de la vallée de Carbonales. Au fil des ans, il finit par ressembler à une haute colline recouverte d'herbes, de buissons et d'arbres tortus, où affleurait çà et là une portion d'écaille, et sa tête qui émergeait en totalité, vierge de toute végétation, happait tout ce qui passait à portée de ses gigantesques yeux dorés aux pupilles fendues, exerçant une influence maléfique sur les événements qui se déroulaient alentour, les distordant pour leur imposer une forme en accord avec les cruels desseins que se plaisait à tisser son intellect désincarné et qui comblaient sa volonté vindicative. Durant la dernière phase de son existence, une vaste cité du nom de Teocinte se développa à partir de son flanc pour recouvrir la colline adjacente, mais, bien des siècles auparavant, alors que rares étaient les hommes assez hardis pour approcher le dragon, cette ville n'était qu'un gros bourg cerné par une dense forêt de palmiers et de bananiers, coincé entre l'éminence de Griaule et une colline couverte de pins. Laide et crasseuse, infestée de mouches, traversée de rues méandreuses bordées de taudis au toit en fer-blanc, Teocinte ne méritait le nom de ville que grâce à quelques bâtisses branlantes abritant des tavernes, des échoppes et une unique auberge, et ses habitants incarnaient ce qu'il y a de plus vil dans la condition humaine. Des assassins, des voleurs et des hors-la-loi de toute sorte. Tous jusqu'au dernier ou presque, ils étaient persuadés que la proximité du dragon les investissait d'une certaine puissance (peut-être était-ce la vérité) et ils refusaient de considérer l'idée pourtant fort répandue selon laquelle c'était leur dépravation même qui les avait attirés à Teocinte parce qu'elle était en résonance avec la nature du dragon et les rendait particulièrement vulnérables à ses manipulations. « Que nous importe de savoir de qui nous servons les buts tant que les nôtres sont atteints du même coup ? » auraient-ils pu demander.

Tous les habitants de Teocinte s'accordaient à dire que le plus redoutable d'entre eux, qui à quarante-deux ans se trouvait aussi être le plus âgé, était Hota Kotieb, un type râblé aux cheveux gris et sales, avec sur les joues nombre de balafres laissées par le couteau. Il avait des mains énormes, capables d'envelopper une pastèque et de la broyer d'un seul coup, et des bras et des épaules de taureau qu'il devait à une longue carrière de docker à Port-Chantay. Ses yeux profondément enfoncés

dans leurs orbites conféraient un éclat vital à son visage de brute que l'on eût cru sculpté par l'érosion sur un rocher. Contrairement à ses collègues, qui partaient souvent fort loin pour commettre leurs forfaits puis revenaient se régénérer dans l'aura du dragon, Hota ne quittait jamais la vallée. Onze étés plus tôt, après que sa femme eut été écrasée dans la rue par une calèche appartenant au chef de port, il était passé outre une justice incertaine pour entrer de force dans la maison de ce notable. Lorsque celui-ci lui avait ordonné de déguerpir, Hota l'avait poignardé, ainsi que ses deux fils et quelques-uns de ses domestiques, recevant pour sa peine plusieurs blessures lors de l'échauffourée. Comprenant qu'il serait pendu s'il restait à Port-Chantay, il s'était enfui après avoir pillé la maison, tuant les trois gendarmes qui avaient tenté de l'arrêter sur le seuil de celle-ci. Renonçant à une vie de travail docile et de discrétion appuyée, il avait assassiné dix personnes en l'espace d'une heure à peine.

Bien qu'il n'ait jamais fréquenté l'école et fût ignorant sur bien des points, Hota n'était pas stupide et, lorsqu'il méditait sur ces événements, sur sa sanglante victoire et le terrible chaos qui l'avait précédée, il parvenait à replacer ses actes dans un contexte rationnel. Le meurtre du chef de port et de ses fils ne lui inspirait aucun remords. C'étaient des oppresseurs et ils n'avaient eu que ce qu'ils méritaient. Quant aux autres, il regrettait leur mort et estimait que certains auraient été épargnés si la rage ne l'avait pas fait basculer dans la démence ; mais il refusait de considérer cela comme une excuse et admettait en toute conscience qu'il avait toujours eu un potentiel pour la violence débridée. Il ne souhaitait pas la mort de sa femme, mais il ne l'aimait pas non plus. Treize années de vie commune avaient étouffé l'étincelle de passion qui les avait jadis liés. Leur union ne reposait plus que sur l'hypocrisie et l'indifférence mutuelle. Tels deux chevaux attelés à une charrue, ils ne cessaient de labourer un champ stérile, où ni les enfants ni les souhaits ne florissaient jamais, mais continuaient de s'illusionner à coups de vaines promesses. La mort de sa compagne n'avait pas tant inspiré que légitimé son accès de violence, car apparemment, cela faisait longtemps qu'il avait envie de tuer quelqu'un, poussé par le sentiment d'impuissance qu'avaient fait naître en lui des années de pauvreté abjecte. À présent que cette tendance s'était manifestée, il supposait qu'elle deviendrait de plus en plus flagrante. Pour cette raison, il évitait de fréquenter trop de gens, quitte à se sentir un peu seul de temps à autre.

Grâce à l'argent et aux bijoux qu'il avait volés chez le chef de port, Hota vivait aussi confortablement que le permettaient les rares agréments de Teocinte. Il demeurait dans une chambre au deuxième étage de la Maison du Dragon, une baraque de guingois surmontée d'un toit en fer-blanc, dont le rez-de-chaussée était occupé par une taverne et qui était flanquée d'une aile de plain-pied où les prostituées exerçaient leur activité. Sa façade d'un gris cendreux était décorée d'une enseigne criarde représentant un dragon volant dans un ciel de flammes. Située à la lisière du village, l'auberge accueillait les nombreux visiteurs venus contempler Griaule, car l'on avait vue sur celui-ci depuis ses fenêtres. À en croire Benno Grustark, son propriétaire, le bois utilisé pour sa construction provenait d'arbres prélevés sur le dos de Griaule, mais les habitués, qui savaient que personne ou presque n'osait s'aventurer sur le dragon, sans parler d'y abattre des arbres, avaient surnommé l'auberge la Maison du Menteur.

Comme il n'avait nul besoin de travailler, Hota passait le plus clair de ses journées à tailler le bois, un passe-temps de son enfance dont il ne s'était jamais lassé en dépit de son absence totale de talent. Comme il n'y avait pas grand-chose dans le village pour l'inspirer, il se mit à sculpter des représentations de Griaule. Plusieurs douzaines de ses œuvres encombraient les étagères, le bureau, les chaises et même le plancher de sa chambre. De temps à autre, il en offrait une à un enfant ou à une prostituée qui partageait sa couche, mais cela ne réduisait guère sa collection. Pour éviter que celle-

ci devînt trop envahissante, il se mit à travailler à plus grande échelle, partant dans les collines pour y abattre des arbres dans les troncs desquels il sculptait des dragons avant de les abandonner aux bons soins des insectes et des intempéries. Il n'accordait guère d'importance à son œuvre, la considérant avant tout comme une forme de distraction, mais il n'en était pas moins ravi de voir les forêts se peupler de ses sculptures, des ébauches mal dégrossies évoluant pour devenir des objets qui – à l'instar de leur modèle – avaient l'air de formations naturelles présentant avec un dragon une ressemblance frappante.

Au début du printemps, onze ans après son arrivée à Teocinte, Hota loua une carriole pour transporter le tronc d'un chêne blanc au sommet d'une colline d'où il avait une vue de profil de Griaule, avec en guise de décor la vallée pareille à un océan de palmiers et de sabals, de figuiers et d'avocatiers, un océan vert marbré de sentiers rouges. Ce fut là qu'il s'attela à son projet le plus ambitieux. Jusqu'ici, il avait représenté le dragon tel qu'il apparaissait sans doute du temps de sa splendeur : volant, courant ou prêt à bondir ; il comptait à présent créer une sculpture montrant Griaule tel qu'il était désormais : son crâne d'oiseau, d'une étrange délicatesse, sa gueule entrouverte, sa langue et ses crocs passementés de lichen, la vigne vierge pendant en boucles et en cascades de son palais ; les reliefs et les replis de sa crête sagittale, dont la nuance bleu-vert se retrouvait dans ses écailles dorées ; son corps sinueux, avec des hanches, des flancs et un dos enveloppés d'une forêt dont la masse vert foncé était si semblable à celle des collines qui la dominaient que Hota se demandait si celles-ci ne dissimulaient pas elles aussi de gigantesques dragons. Il passa une semaine à ébaucher son œuvre puis plusieurs jours à façonner en esprit les détails de la forme de Griaule, laissant ses mains s'imprégner de ce savoir.

Un matin, peu avant midi, alors que Hota s'affairait à sculpter, il remarqua qu'un animal volait au-dessus du museau de Griaule ; difficile à distinguer en raison de l'éclat du soleil, il était aussi petit, toutes proportions gardées, qu'une alouette tournant autour d'un taureau. À sa grande surprise, car il croyait jusque-là que Griaule était le dernier de son espèce, Hota vit qu'il s'agissait d'une dragonne (étant donné sa petite taille, il ne pouvait s'empêcher d'y voir une femelle). Trente à quarante pieds de long, à vue d'œil. Avec des écailles couleur de bronze. Fasciné, il la regarda évoluer dans les airs en suivant une course immuable, comme si elle traçait le même caractère sans se lasser afin d'accomplir quelque rituel. Ses ailes semblaient frémir plutôt que battre, son long cou ondulait avec la souplesse d'un roseau courant dans l'onde et sa queue fouettait l'air avec une férocité qui lui parut lascive. Peut-être tentait-elle de communiquer avec Griaule, songea-t-il. À moins que ce ne fût *lui* qui communiquait avec elle ; peut-être que le tracé de ses évolutions donnait forme aux courants qui agitaient les pensées du dragon. Puis elle interrompit son vol pour aller se poser sur le vaste dos de Griaule, disparaissant derrière sa crête sagittale.

Laissant choir son ciseau, Hota dévala le flanc de la colline et, suivant une coulée qui rejoignait l'un des sentiers de terre rouge qui sillonnaient la vallée, il approcha Griaule par le flanc, se dirigeant vers le renflement d'une patte antérieure. Lorsque la masse du dragon se dressa au-dessus de lui, il sentit une bouffée de terreur. Les écailles serrées de la mâchoire ; les crocs gris et dentelés de lichen, pareils aux vestiges de la muraille d'une forteresse ; le renflement d'une arcade sourcilière : de près, l'aspect monumental de tous ces traits l'angoissait et, lorsqu'il entra dans l'ombre du dragon, il se sentit étreint par une substance plus froide et plus épaisse que l'air, comme s'il avançait au sein d'une boue invisible. Mais la fascination l'emporta sur la peur. L'idée d'observer un dragon en mouvement l'excitait au plus haut point. Ce n'étaient ni le sens artistique ni la soif de savoir qui le motivaient. Il voulait voir ça, tout simplement.

Il gravit la patte couverte de buissons, s'accrochant à ces derniers lorsque la pente devint trop

forte, puis gagna l'épaule du dragon, encombrée de fourrés qui l'aidèrent encore dans sa progression. Il avait le souffle court et transpirait d'abondance. À plusieurs reprises, il manqua de tomber. Lorsque enfin il posa le pied sur le dos de Griaule, se retenant à la branche d'un pin pour ne pas s'effondrer, il découvrit la vallée plusieurs centaines de pieds en contrebas, où Teocinte apparaissait comme une tumeur grise rongeant la verdure, et prit la mesure de sa propre stupidité. Il se sentait sans protection face aux flèches de la destinée, comme si on l'avait privé de toute immunité pour le punir d'avoir violé un tabou. Et, pour ajouter à son angoisse, il y avait dans les parages une dragonne qui s'empresserait de le réduire en pièces dès qu'elle l'aurait repéré… à moins qu'elle ne se soit envolée pendant son ascension, ce dont il doutait fortement. La peur l'envahit à nouveau, mais il accordait moins de valeur à sa vie que jadis – en fait, il se demandait souvent pourquoi il avait pris la peine d'échapper au bourreau de Port-Chantay –, et son désir de voir la dragonne demeurait intact. Avançant avec un luxe de précautions, écartant prudemment les fourrés devant lui, il se dirigea vers le point où, selon son estimation, la créature s'était posée.

La chaleur était à son comble et Hota transpirait d'abondance. Les aiguilles des pins difformes et les feuilles jaunes des buissons qui encombraient le bosquet réduisaient son champ visuel à quelques verges et se collaient à sa nuque, à ses joues et à ses bras. Après avoir erré à l'aveuglette pendant un quart d'heure, il commença à se demander si la dragonne, plutôt que de se poser, ne s'était pas tout simplement envolée vers les collines après avoir frôlé la crête sagittale. Il tomba sur un coin dégagé et s'y assit, hésitant à interrompre ses recherches. Un bruissement monta des fourrés et cela l'inquiéta. À en croire la rumeur, nombre des parasites et des symbiotes de Griaule étaient venimeux. Décidant qu'il avait fait assez de bêtises pour la journée, Hota se releva et rebroussa chemin. Au bout d'une demi-heure, constatant qu'il n'était toujours pas sorti du bosquet, il comprit, agacé, qu'il avait tourné en rond et devait progresser le long de l'échine du dragon. Il se mit sur la pointe des pieds, aperçut la crête et marcha parallèlement à elle. Une demi-heure de plus, et l'agacement avait fait place à la panique. Quelqu'un lui jouait des tours – Griaule lui-même, sans aucun doute. On lui embrouillait les idées, on l'amenait à s'égarer. Il aperçut à nouveau la crête sagittale et fonça à travers les fourrés ; mais, contrairement à son attente, le sol ne s'inclina pas à mesure de sa progression et, en se repérant de nouveau à la crête, il vit qu'il n'avait pas avancé d'un pas.

Quand deux heures eurent passé, la panique s'était transformée en résignation. Tel était donc le sort que lui avait valu sa crise de violence. Pris dans un piège magique, sans aucun espoir d'en sortir, il errerait sur le dos de Griaule jusqu'à succomber à l'épuisement, à la soif, à la faim ou aux éléments. Il aurait préféré finir pendu, songea-t-il. Mais il méritait un sort pire encore, impossible de le nier, et tout défi s'était éteint en lui. Il écarta des branches mortes à coups de pied afin de dégager un espace pour s'asseoir et attendre la mort ; puis, réflexion faite, il continua de marcher, décidant qu'il était préférable qu'il s'épuise et hâte ainsi l'inévitable. Il pressa l'allure sans plus se soucier de discrétion, car il supposait que la dragonne n'était qu'une illusion, un appât que lui avait fait miroiter Griaule. Il écartait les branchages sans ménagements et forçait le passage dans les fourrés les plus épais, s'astreignant à progresser au petit trot lorsque c'était possible. Ce faisant, il sentit monter son enthousiasme et se dit que c'était sans doute parce qu'il s'était enfin trouvé un but. Toutes ces années passées à picoler et à façonner de médiocres sculptures, sans compter celles qui les avaient précédées : des journées d'un travail abrutissant, sans joie ni satisfaction, suivies de soirées sinistres face à une femme qu'il n'aimait plus… Il était juste que sa vie prît fin ici et maintenant. Elle n'avait été utile à personne, et surtout pas à lui.

Plus il envisageait l'idée de mourir, plus il avait hâte d'en finir avec l'existence. Qu'aurait donc pu lui réserver l'avenir ? Quelques mornes années de plus, suivies d'une lente dégradation physique

? L'agression d'un homme plus jeune et plus fort que lui, qui le dépouillerait de tous ses biens ? Et ce ne serait pas le pire. Son enthousiasme évolua jusqu'à un sentiment proche de l'extase et il trotta plus vite encore. Les branches des buissons le piquaient, l'éraflaient, mais il n'y prenait pas garde. Il se rappela un autre jour, au cours duquel il avait connu cette… cette exaltation ? Cette impression de vitalité ?

Ce délire.

C'était le mot qui convenait, pensa-t-il.

Une sensation très proche de celle qu'il avait éprouvée dans la maison du chef de port.

Dégrisé par cette prise de conscience, il ralentit l'allure pour y réfléchir, se demandant s'il n'avait pas souffert et ne souffrait pas encore d'une quelconque défaillance, mentale ou physique. Il était toujours occupé à méditer là-dessus lorsque, après avoir écarté le tronc d'un jeune pin, il déboucha dans une clairière où se trouvait une femme dans le plus simple appareil, à la peau bronzée et aux longs cheveux noirs lui retombant au creux des reins.

Cette vision était si saisissante que la première réaction de Hota fut l'incrédulité. Il se dit que tout ceci faisait partie de son délire… à moins que ce ne soit un nouveau tour de Griaule. La femme se tenait de trois-quarts dos par rapport à lui et venait de porter une main à sa joue, comme frappée par un souvenir. Son corps semblait parcouru d'un réseau de traits noirs irréguliers. On eût dit des écailles de reptile, songea-t-il. Il crut tout d'abord qu'il s'agissait d'un tatouage, mais il les vit s'effacer peu à peu et se rappela que les écailles de la dragonne étaient d'une nuance de bronze identique à la peau de cette femme. Entendant le cri qu'il poussa, celle-ci lui jeta un regard par-dessus son épaule, sans exprimer la moindre crainte alors qu'on se serait attendu à ce genre de réaction de la part d'une femme surprise nue par un homme à l'allure menaçante. Elle demeura immobile, le regard vacant, et Hota, incapable de se rendre à l'évidence – à savoir qu'il s'agissait de la dragonne métamorphosée par un quelconque prodige –, était partagé entre le désir de fuir à toutes jambes et le besoin d'en savoir davantage. En quelques secondes, tous les traits qui marbraient la peau de l'inconnue eurent disparu et, comme si cela signalait la fin d'un processus qui l'avait inhibée, elle se tourna vers lui et dit d'une voix éraillée : « Hota. »

À l'énoncé de son propre nom, lourd d'un soupçon de menace, ou du moins le ressentit-il comme tel, il se décida à fuir. Comme il ne voulait pas perdre la femme de vue, il recula d'un pas, tenta de courir mais trébucha et s'étala sur le ventre. Il se redressa sur un genou et vit qu'elle se tenait devant lui.

« Tu as peur ? » demanda-t-elle en inclinant la tête sur le côté.

Elle avait des yeux noirs, dotés d'iris si grands qu'ils en dévoraient la sclérotique, et un visage aux pommettes saillantes, aux lèvres pleines et au nez délicat, un visage trop parfait pour sembler vivant, comme l'œuvre d'un artiste dénué d'inspiration. Elle répéta sa question, d'une voix aussi impersonnelle que son visage. Apparemment, elle était guidée par des considérations pratiques, comme si la peur lui était inconnue et qu'elle espérait identifier ses symptômes. Bien qu'elle eût une silhouette de femme mûre et non de jeune fille, ses seins, ses hanches et son ventre ne portaient aucun des stigmates de l'âge.

Hota se laissa tomber sur les fesses, muet de saisissement.

« Tu n'as aucune raison d'avoir peur. Nous devons suivre une même route, toi et moi. » Un nuage occulta le soleil ; la femme leva vivement la tête pour scruter le ciel puis dit : « J'ai besoin de vêtements. »

Un peu rassuré, Hota se releva après s'être reculé. Il envisagea une nouvelle fois de fuir, mais se rappela qu'il s'était perdu dans les bosquets et décida qu'il ne serait pas sage de récidiver.

« Tu as entendu ? » dit-elle, sans que l'on perçût dans sa voix ni colère ni impatience. « J'ai besoin de vêtements. »

Hota réussit à formuler une question de son cru, mais il était trop impressionné pour ouvrir la bouche.

« Tu t'appelles Hota, n'est-ce pas ? demanda la femme.

— Oui. » Il s'humecta les lèvres, tenta de rassembler le courage nécessaire pour poser sa question, y échoua et ne réussit qu'à émettre un grognement confus.

« Magali, dit la femme en portant une main à son sein. Je m'appelle Magali. »

Elle ne laissait rien paraître de son humeur. On eût dit que son vrai moi était caché à l'intérieur d'une splendide coquille, sans contact avec l'extérieur. Elle attendit une réponse et, voyant qu'il n'en venait aucune, reprit : « Tu me connais. C'est cela qui te trouble ?

— Je ne t'ai jamais vue de ma vie, dit Hota.

— Mais tu sais qui je suis. Tu m'as vue en train de voler. Tu m'as vue alors que j'étais en cours de transformation. »

C'était la réponse à la question qu'il voulait poser, mais elle ne fit que le déconcerter davantage et, en guise de réaction, il se contenta de secouer la tête.

« Tu ne me crois pas ? Pourtant, tu as vu ce que tu as vu. Mais tu n'as rien à craindre de moi. Je suis désormais une femme. Ma chair est semblable à ta chair. » Elle tendit une main pour prendre la sienne. Sa paume était tiède. « Tu comprends ?

— Non… je… » Il secoua la tête avec vigueur. « Non.

— Cela viendra. » Elle le lâcha. « Peux-tu m'apporter des vêtements ?

— Personne ne vend de vêtements pour femme à Teocinte.

— Empruntes-en… ou alors, apporte-moi des vêtements à toi. Je me débrouillerai. »

En faisant mine de lui obéir, il réussirait à lui échapper, se dit Hota. « D'accord, j'y vais.

— Tu reviendras. Ne va pas t'imaginer le contraire.

— Bien sûr que je reviendrai. »

Elle éclata de rire à cette réplique – c'était la première réaction humaine qu'il lui voyait, réalisa-t-il. « Ce n'est pas ce que tu penses.

— Comment sais-tu ce que je pense ?

— C'est écrit sur ton visage. Tu n'as qu'une idée en tête : me fuir. Dès que tu seras hors de vue, tu partiras en courant. C'est du moins ce que tu crois. Mais ensuite, tu te diras que je risque de m'en prendre à toi si tu me désobéis. Et c'est exact – je n'hésiterai pas. Mais si tu dois revenir, c'est pour une raison plus profonde.

— Comment serait-ce possible ? Nous ne nous connaissons pas, qu'est-ce qui me donnerait une telle raison ? »

La femme s'écarta de quelques pas, se tournant vers le soleil, et, voyant l'ombre des feuilles sur sa hanche, il repensa aux motifs qui s'étaient effacés de sa peau. Elle disposa ses cheveux afin qu'ils retombent sur ses seins, comme si elle se vêtait de laine noire.

« Tu reviendras parce que tu n'as pas le choix, déclara-t-elle. Ta vie était jusqu'ici dépourvue de but et tu espères que je vais t'en offrir un. Tu reviendras parce que tu le veux. Parce que nous avons déjà fait le premier pas sur la route que nous devons parcourir ensemble. »

II.

Ce soir-là, lorsque Hota et Magali, celle-ci vêtue d'une longue robe peu seyante que celui-là avait empruntée à une prostituée, arrivèrent à la Maison du Menteur, Benno Grustark, un homme rondouillard court sur pattes, au visage rond et basané, creusé de rides et encadré de boucles noires graisseuses, sortit de son bureau en courant pour aviser Hota qu'il devait payer un supplément s'il comptait héberger une femme dans sa chambre. Mais après qu'il eut bien regardé Magali, et après qu'elle eut fixé sur lui ses yeux atones, il se mit à bafouiller. Lorsqu'ils montèrent l'escalier, laissant Benno les suivre du regard depuis le hall crasseux, sans leur vitupérer après contrairement à son habitude, Hota se dit que l'aubergiste n'avait pas l'habitude de voir débarquer des clientes aussi belles dans son établissement.

Alors qu'il faisait entrer Magali dans sa chambre, Hota s'excusa du désordre, mais elle n'y accorda aucune attention et fonça vers le mur contre lequel était placé son lit, examinant les lattes ternies par les ans et caressant de l'index leur grain noir complexe, comme si elle avait devant elle une plaque du marbre le plus fin. Encore un peu impressionné, Hota entreprit de remettre de l'ordre, ramassant quantité de dragons en bois pour les ranger dans des tiroirs et époussetant les meubles avec une de ses chemises. Comme il interrompait sa tâche pour jeter un coup d'œil à Magali, il vit qu'elle s'était assise sur le lit et pinçait les plis de son vêtement.

« J'aimerais une robe verte, dit-elle. Vert foncé. Y a-t-il une couturière dans cette ville ? »

Hota roula la chemise en boule et la jeta sur une chaise. « Oui… Je crois. »

Elle opina d'un air solennel, comme s'il venait de prononcer des mots empreints de sagesse, puis releva les jambes et s'allongea sur le lit. « Je veux dormir un peu. Peut-être irons-nous manger quelque chose ensuite.

— On sert des repas ici… dans la salle du rez-de-chaussée. Ce n'est pas très bon. »

Elle ferma les yeux, laissa échapper un soupir et, au bout d'une ou deux minutes, Hota supposa qu'elle s'était assoupie ; alors elle se tourna sur le flanc d'un vif mouvement de tout son corps et dit, d'une voix en partie étouffée par l'oreiller : « Tant qu'il y a de la viande. »

III.

Les premières journées qu'ils passèrent ensemble ne furent guère confortables pour Hota. Magali ne sortait de la chambre que pour aller aux toilettes au fond du couloir et passait le plus clair de son temps à dormir, le jour comme la nuit, comme si elle s'acclimatait à sa nouvelle forme. Lorsqu'elle était éveillée, elle scrutait les lattes du mur ou restait assise en silence. Leurs conversations, peu fréquentes, étaient purement utilitaires et portaient sur les objets dont elle avait besoin, et, s'il n'était pas sorti pour faire ses achats, il restait assis dans le fauteuil en attendant qu'elle se réveille. La couturière de la ville lui avait livré deux robes vert foncé et Magali enfilait l'une ou l'autre devant Hota sans la moindre pudeur, ce qui ravivait en lui des désirs charnels. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il n'avait pas l'habitude de telles exhibitions. Sa femme empilait les couches de vêtements avant de se mettre au lit et les prostituées qu'il lui arrivait de fréquenter se contentaient de retrousser leurs jupons. Avec ses petits seins arrogants, ses flancs souples et ses longues jambes, le corps de Magali avait une sensualité qui eût fait saliver un sculpteur. Toutefois, le désir qu'elle éveillait chez lui était éphémère. Il avait encore trop peur et se posait trop de questions pour se laisser tenter, et jamais il ne l'approchait, préférant dormir dans un fauteuil ou carrément par terre. Quelle était donc cette route qu'ils devaient prendre ensemble ? se demandait-il. Était-elle vraiment une dragonne métamorphosée en femme, ou bien sa présence ici résultait-elle d'un charme, de la conjonction d'un lieu et d'un événement ? Et, question cruciale entre toutes : pourquoi tout cela lui était-il arrivé à lui ? Pourquoi et comment ?

À force de rester assis auprès d'elle jour après jour, semaine après semaine, Hota finit par se lasser de son environnement et conclut que c'était parce que la présence de Magali en faisait ressortir le caractère sordide. Il fit le ménage avec régularité et acheta des fleurs, des coussins neufs pour les sièges et des gravures pour accrocher aux murs gris et en rompre la monotonie. Irrité par les voix et les bruits de pas dans le couloir, il tendit une couverture devant la porte afin de les atténuer. Il chassa l'odeur de renfermé qui régnait dans sa chambre au moyen de sachets odorants trouvés au marché. Aucune de ces améliorations n'eut d'effet sur Magali. Pour une raison obscure, elle ne semblait s'intéresser qu'aux lattes du mur. Puis, une nuit, tandis qu'elle dormait et qu'il faisait les cent pas, il remarqua que le grain de certaines lattes semblait plus net que précédemment, bien plus net que ne pouvait l'expliquer son ménage quotidien. Curieux, il l'examina à la lueur d'une lampe à huile et découvrit que les motifs du bois étaient plus prononcés et que leurs traits noirs dessinaient des formes où l'on pouvait reconnaître tout ce qu'on voulait ou presque. Telle fut du moins son impression initiale, mais, à mesure qu'il poursuivit son examen, certaines de ces formes dominèrent bientôt toutes les autres. Il distingua des ailes étroites, avec des os et des membranes, des corps sinueux couverts d'écailles, des têtes de reptiles dentus. Une profusion de dragons. Chacune des lattes présentait des images similaires, conçues avec talent. Et d'autres semblaient en cours de formation, comme si elles émergeaient sous une couche de neige grise qui fondait lentement. Levant la lampe au-dessus de lui, il les examina de plus près et acquit la conviction que ce n'était pas une tribu de dragons qu'il avait devant lui mais un seul individu, représenté quantité de fois. Il percevait des ressemblances dans l'architecture des écailles, dans le profil avien, dans le…

« Que vois-tu ? »

Surpris, Hota poussa un petit cri et se retourna vivement pour faire face à Magali, qui s'était approchée sans un bruit. Sa robe était déboutonnée jusqu'au nombril, révélant les globes de ses seins, et, bien qu'elle émergeât tout juste du sommeil, à en juger par ses cheveux ébouriffés, son regard

n'avait rien d'atone. Elle semblait agitée, excitée même, et cela atténua l'angoisse qui saisissait Hota chaque fois qu'elle se tenait proche de lui. Elle répéta sa question et il répondit : « Des dragons… ou peut-être un seul dragon. Je n'en suis pas sûr. C'est aussi ce que tu vois ? »

Elle fit la sourde oreille. « Autre chose ?

— Non. Il y a autre chose à voir ?

— Une infinité de choses. »

Elle s'approcha davantage encore et fit courir sa main sur une latte, comme pour la caresser, puis lui désigna une image en particulier. « Ici. Remarque l'angle que décrit le croc en saillant. Ça ne te rappelle rien ? »

Il passa une bonne minute à fixer la latte sans comprendre puis ses yeux se dessillèrent. « Griaule ! C'est Griaule ?

— Tout cela… » Elle désigna le mur d'un geste large, la voix tremblante comme sous le coup de l'émotion. « … c'est sa vie. Gravée dans les arbres qui ont poussé sur son dos. Cette auberge tout entière est comme un livre. Tous ses jours y sont écrits. »

Ainsi, Benno n'avait pas menti, se dit Hota. C'était à peine croyable. Depuis qu'il connaissait l'aubergiste, pas une fois il ne l'avait vu manifester une once de courage, et l'idée qu'il ait pu abattre des arbres sur le dos de Griaule était risible. Qu'il ait eu recours à un tiers pour jouer les bûcherons paraissait tout aussi improbable. Les rares personnes prétendant avoir posé le pied sur le dragon ne s'étaient aventurées que sur sa queue – nul n'avait poussé aussi loin qu'Hota l'avait fait. Mais il se rappela la réaction de Benno à l'arrivée de Magali. Peut-être l'avait-il tout simplement reconnue, peut-être avait-il senti sa nature cachée de par sa familiarité avec les dragons.

« Toutes ces choses que l'on peut voir… dit Hota. Est-ce que je les verrai ?

— Qui sait ? » Elle retourna sur le lit et, comme elle s'allongeait, lissant sa robe au-dessous d'elle, elle ajouta : « Tu as vu ce qui était nécessaire.

— Pourquoi est-il nécessaire que je voie ceci et pas autre chose ? À quoi ça sert ? »

Elle se redressa et prit appui sur un coude. « C'est pour que tu comprennes l'étendue de la domination de Griaule. Et pour que tu l'acceptes. »

Voilà qui le hérissa, mais il n'était pas assez sûr de lui pour donner libre cours à sa colère. « Pourquoi est-ce si important ? Je connais déjà la forme de nos vies, dans une certaine mesure.

— Connaître une chose et l'accepter, ce n'est pas pareil.

— Que veux-tu dire ? »

Elle se cacha les yeux sous un bras sans répondre.

« Je suis censé admettre quelque chose, c'est ça ? Pourquoi ? Explique-moi. »

Elle refusa d'en dire davantage et, peu de temps après, lui demanda de rapporter à manger de la taverne. Hota n'appréciait pas d'être traité comme un enfant, de se voir jeter des réponses fragmentaires suggérant qu'il valait mieux qu'il ignore certaines choses – c'était ainsi qu'il interprétait les déclarations de Magali –, et, tandis qu'il attendait qu'on prépare leur repas, planté devant la porte de la cuisine, contemplant à travers les nuages de vapeur et de fumée les deux plantureuses cuisinières et leur armée de marmitons crasseux, il repensa à elle, furibard. Elle était bien ce qu'elle affirmait être, aucun doute là-dessus. Beauté féminine ou pas, elle se comportait comme un lézard. Toutes ses journées, elle les passait en état de torpeur. Elle ne se levait que pour regarder les murs et aller pisser. Quant à la façon dont elle mangeait… Elle lui faisait penser aux geckos qui hantaient Port-Chantay : capables de rester des heures immobiles sur un mur, ils s'animaient soudain au passage d'un insecte pour le happer d'un coup de langue, puis ils levaient leurs pattes et…

L'un des marmitons, en route pour servir une assiette de hachis de porc accompagné de riz, frôla la hanche de Hota. Celui-ci l'engueula puis se sentit aussitôt honteux de l'avoir effrayé. Qu'est-ce qu'il foutait ici ? se demanda-t-il soudain. À cohabiter avec une femme qui comptait l'impliquer dans un plan mystérieux. À se languir dans une chambre sur les murs desquels apparaissaient des images de dragons. Il ferait mieux d'en finir avec elle. Et avec Teocinte. La prochaine fois qu'elle lui demanderait à manger, il descendrait avec son magot d'argent et de gemmes et filerait vers l'intérieur des terres. Direction Caliches ou carrément Point-Horizon, à l'autre bout du pays. Mais pourrait-il partir ? Là était la question. Et s'il errait dans la vallée, complètement perdu, incapable d'en sortir et retournant à Teocinte contraint et forcé ? C'était sans doute ce qui se produirait, songea-t-il. Il était toujours pris dans le piège que Griaule lui avait tendu lors de sa rencontre avec Magali. S'il réussissait un jour à s'en tirer, ce serait parce que le dragon n'aurait plus besoin de lui.

En dépit de son agacement, cette conversation marqua un tournant dans leur relation. Bien que Magali se montrât peu bavarde durant le mois qui suivit, se contentant le plus souvent de lui demander telle ou telle chose, il lui arrivait de temps à autre de s'intéresser à ce qu'il pensait, de commenter le temps qu'il faisait et le triste état de la ville, et même, un jour qu'elle s'était plantée devant la fenêtre, de se moquer d'un paysan dont la carriole s'était embourbée dans la rue. Apparemment, elle acquérait peu à peu une personnalité. Plutôt vicieuse, à première vue. Et à peine ébauchée. Mais bien réelle cependant. Elle continuait de s'habiller et de se déshabiller devant lui, et il remarqua certaines altérations sur son corps : un léger renflement au niveau du bas-ventre, de fines pattes d'oie, des seins un rien moins arrogants. Ces changements auraient été imperceptibles aux yeux d'un tiers, mais pour lui qui l'observait depuis sept semaines, et qui ne faisait d'ailleurs rien d'autre ou quasiment, ils se voyaient comme le nez au milieu de la figure. Hota se demanda si ces stigmates naissants signalaient la dernière phase de sa transformation et, contre toute logique, il se surprit à penser de plus en plus souvent à elle comme à une femme. En conséquence, le désir qu'elle lui inspirait se fit plus pressant, bien qu'il craignît qu'un tel sentiment tînt de la perversité.

Au cours de la huitième semaine de son séjour à la Maison du Menteur, Magali se montra plus active, dormit beaucoup moins et entama avec Hota des conversations qui, quoique brèves, contribuèrent à enrichir leur relation. Un soir, plutôt que de l'envoyer chercher à manger, elle proposa qu'ils descendent tous deux à la taverne. Hota se montra quelque peu réticent. Même dans les meilleures circonstances, il préférait la solitude. En outre, il craignait les réactions de Magali face à la foule. Mais lorsqu'ils entrèrent dans la taverne, une salle basse de plafond dont les murs de lattes grises leur étaient familiers, meublée de bancs et de longues tables, éclairée par des lanternes ouvragées dont l'armature en fer forgé arborait une forme de dragon, il ne s'y trouvait que cinq convives : deux prostituées et leurs clients respectifs, plus un colosse blond au teint rougeaud et au visage bouffi, qui buvait de la bière dans une chope en terre cuite. Ils s'assirent à l'écart, tout près du mur, commandèrent du vin et du gibier. Magali observait la scène sans mot dire et Hota observait Magali avec plus d'attention que d'habitude. Les cris et les exclamations venant de la cuisine, les rires des prostituées… tous les bruits de la taverne lui devinrent bientôt inaudibles. On eût dit que dans l'éclat orange des lanternes battait un cœur puissant, un cœur qui semblait envelopper la femme devant lui, dont la peau couleur de bronze se faisait de plus en plus rayonnante. Il la fixait sans penser à rien, à moins que son esprit ne servît de théâtre à une seule pensée informe, qui lui imposait un degré d'attention tenant pour ainsi dire du rituel.

Lorsqu'on les eut servis, Magali s'empara de sa viande et en détacha une bouchée d'un coup de dents, puis la mâchonna et, rejetant la tête en arrière, l'avala d'un coup. Elle réserva le même traitement à la suivante, puis à toutes les autres. Hota engloutit son plat sans même le savourer,

toujours concentré sur sa compagne de table. Pareil à l'icône des plaisirs anciens, un vieil homme au crâne orné de tavelures parsemé de fins cheveux blancs entra dans la salle, drapé dans une cape pourpre rapiécée, et entama un air guilleret à la flûte de Pan ; il fit le tour des autres tables avec sa sébile mais évita celle de Hota après avoir eu droit à un regard hostile.

Quelque chose clochait et Hota le savait. La morne routine de ses pensées était assourdie, étouffée, mais il n'avait aucune velléité de lutter contre l'agent responsable, quel qu'il fût, trop séduit pour cela par le visage et le corps de Magali. Observer les mouvements précis de ses doigts et de ses dents, les convulsions de son gosier, lui procurait un plaisir possessif. Comme un vieillard fasciné par une très jeune fille. Avide de vie plutôt que de sexe. Bandant pour quelque essence interdite. Bien que conscient de cette horreur en lui, et désireux de la rejeter, il s'aperçut qu'il en était incapable et continua de suivre le moindre des gestes de Magali, le plus infime de ses changements d'expression. Elle ne semblait pas remarquer l'intensité de son regard, ni se rendre compte des sentiments qui l'agitaient, mais le fait qu'elle évitait de se tourner vers lui prouvait qu'elle avait conscience d'être observée, qu'elle se donnait bel et bien en spectacle. Il sentit la chaleur monter dans son crâne, comme si sa cervelle palpitait elle aussi d'une douce lueur orangée.

De nouveaux clients entrèrent dans la taverne. Les rires et les bruits de conversation étouffaient désormais les cris venant de la cuisine, mais tout semblait tranquille autour de la table de Hota et de Magali, dont l'intimité demeurait intacte. Puis deux solides ouvriers à la tenue crasseuse s'assirent aux côtés du colosse blond. Après avoir englouti leur chope de bière en quelques gorgées, ils coulèrent des regards en biais vers Magali, qui dévorait son deuxième steak. Les trois hommes se murmurèrent quelques mots à l'oreille puis partirent d'un rire tonitruant. En temps normal, Hota aurait été insensible à leurs moqueries, mais il sentit la colère monter en lui comme un liquide bouillant dans une éprouvette. Il quitta lentement son siège, gagna la table des trois hommes et les regarda de haut. Apparemment, les deux ouvriers le connaissaient, à tout le moins de réputation, car le premier murmura son nom en prenant un air contrit et le second s'abîma dans la contemplation de la nappe. Quant au colosse blond, soit il venait tout juste de débarquer à Teocinte, soit il était immunisé contre la peur. Gratifiant Hota d'un rictus, il lui demanda : « Qu'est-ce que tu veux ? »

D'un regard, l'un de ses camarades l'encouragea à la prudence, mais l'autre répliqua : « Pourquoi avoir peur de ce sac à merde ? Écoutons ce qu'il a à nous dire. »

Sous l'effet de la colère, Hota ne le voyait pas comme un homme mais comme une de ces créatures qu'on trouve accrochées au pilier goudronné d'un ponton, une saloperie animée de répugnants appétits, avec une gueule boursouflée évoquant la caricature d'un visage humain.

« Tu ne sais pas t'exprimer ? Très bien. Je parlerai à ta place. » Un sourire méprisant aux lèvres, le blond s'adossa au mur et cala son pied sur le banc. « Sais-tu qui je suis ? »

Hota tint sa langue.

« Non ? Peu importe. L'essentiel, c'est que je sais qui tu es, toi. T'as pas besoin qu'on te présente. T'es un moins-que-rien. Un connard. Un crétin. Comme si t'avais inscrit ces mots sur une pancarte pour t'annoncer. Il suffit de te voir pour deviner ce que tu es. »

Hota avait l'impression que sous sa peau bouillonnait une masse de lave éruptive.

« Le plus facile pour toi, je pense, serait de te dire que je suis tout le contraire de ce que tu es, poursuivit le blond. Des types comme toi, j'en ai plein à mon service. Ils servent mes buts. Peut-être serais-je prêt à t'employer… si tu es aussi costaud que tu en as l'air. Alors ? »

Un sourire illumina le visage de Hota.

Le blond gloussa. « Eh bien, la force, ce n'est pas tout, mon ami. J'ai terrassé des hommes beaucoup plus forts que moi. Sais-tu pourquoi ? » Il se tapota la tempe. « Parce que j'en ai là-dedans.

Je suis capable de te prendre des trucs sans même que tu t'en rendes compte. Ta femme, par exemple. Elle est superbe ! J'avais bien envie de t'en débarrasser. Mais je me suis dit que, finalement, sa place était davantage à tes côtés. » Il eut un reniflement étonné. « J'espère pour toi qu'elle baise plus proprement qu'elle bouffe. »

Comme Hota saisissait la jambe du colosse, le plus proche de ses deux camarades le frappa en plein front. Mais Hota ne sentit même pas le coup, et, en guise de riposte, lui envoya son coude dans les dents, en cassant plusieurs et le propulsant sous la table voisine. Il s'empara de la cheville du blond, le traînant jusqu'au centre de la salle avant de le hisser par le col afin que ses pieds ne touchent plus terre. Le troisième homme fonça sur lui sans guère de conviction. Hota l'élimina d'un coup de pied au bas-ventre, puis, agrippant le blond par la gorge, le souleva plus haut encore. L'homme tenta de griffer Hota au visage, de se dégager de sa poigne de fer. Son teint vira au pourpre. L'écume lui monta aux lèvres. Il dégaina une dague d'une main tremblante et tenta de poignarder Hota, mais celui-ci le désarma sans peine puis s'empara de sa main et entreprit de la broyer tout en relâchant son étreinte sur sa gorge. Le blond tomba à genoux et hurla en sentant se briser ses phalanges, puis tous les os de sa main.

« Hota ! »

Magali se tenait devant la porte donnant sur la rue. En dépit de l'urgence que Hota avait lue dans sa voix, elle semblait impassible. Il lâcha le blond, qui roula sur le flanc en berçant sa main ensanglantée tout en le maudissant de bon cœur. Plusieurs clients s'étaient approchés, prêts à en découdre au regard de leur attitude. Hota se planta face à eux sans broncher et, plutôt que de les inciter à la prudence, se mit à rugir.

Pour expliquer le bruit qui sortait de son gosier, il ne suffisait pas d'avancer sa vie tourmentée, placée sous le signe de la colère et de l'impuissance – ce rugissement était le fruit d'une source plus vaste, il évoquait le bruit du monde qui tourne, celui qu'émet la Création en sombrant dans l'oubli, plein de défiance et d'exultation au cœur même du désespoir, un cri que nul n'entend jusqu'à ce que, comme en ce jour, il trouve un hôte en mesure de lui donner langue. Refroidis, les hommes battirent en retraite vers la cuisine. Constatant qu'ils ne représentaient plus aucune menace, vidé par ce cri de toute sa colère, Hota alla rejoindre Magali. Son visage était indéchiffrable, mais il sentit rayonner d'elle une certaine satisfaction. Elle le prit par le bras et ils sortirent.

IV.

Le soir, Teocinte semblait encore plus décrépite que le jour. Les petites cabanes branlantes, avec la lueur du feu qu'on distinguait entre les planches ou derrière les fenêtres voilées par des couvertures ; le silence que brisait de temps à autre un cri ou un rire aviné ; un enfant nu barbotant dans une flaque d'eau, vestige de la pluie de l'après-midi ; la silhouette de Griaule, hérissée d'arbres, sur fond de ciel pourpre constellé d'étoiles : tout cela composait une atmosphère tribale, avec des gens blottis dans de fragiles abris pour se protéger des terreurs de la nuit et qui demeuraient à l'ombre même de ces terreurs. Hota se sentait aliéné, de la ville comme de lui-même, troublé par la présence nichée dans ses pensées qui l'avait poussé à la violence. Mais une autre présence, celle de Magali, son odeur, sa hanche qui le frôlait, son sein qui se pressait contre son bras, tout cela l'empêchait de se morfondre. Ils se promenèrent dans la rue en pente douce, s'éloignant de la Maison du Menteur pour se diriger vers la tête du dragon, et, au bout d'un temps, elle dit : « Nous devrions voler maintenant.

— Voler, répéta-t-il. Que veux-tu dire ?

— C'est la chose la plus merveilleuse qui soit, voler ensemble… c'est tout. »

Il la soupçonnait de lui dissimuler quelque chose, mais il savait qu'elle n'aimait pas qu'on lui force la main ; ce qu'il désirait néanmoins faire. Elle n'évoquait que rarement sa vie avant leur rencontre et, bien qu'il doutât encore qu'elle fût celle qu'elle affirmait être, il avait pourtant envie de la croire. Venant de lui, cela le surprenait. Jusque-là, il n'était pas sûr de savoir ce qu'il voulait, mais, sur ce point-ci du moins, il n'avait plus aucun doute. Il voulait qu'elle soit une créature de légende, il voulait faire partie de son fabuleux dessein, et, sentant qu'elle risquait d'être sensible à sa demande, il la pria de lui dire quel effet cela faisait de voler.

Elle resta silencieuse un si long moment qu'il crut qu'elle allait refuser de répondre, toutefois, après avoir marché cinq ou six pas, elle dit : « Un jour tu sauras l'effet que cela fait. »

Déconcerté, il murmura : « Je ne comprends pas.

— Tu ne le peux pas… pas encore. »

Cette réponse ne faisait que susciter de nouvelles questions, mais il choisit de rester sur la première. « Tu devrais pouvoir m'en dire un peu plus. »

Ils continuèrent de marcher, puis elle reprit : « Chaque envol est comme le premier, celui qui fut accompli à l'instant de la Création. Tu es dans le noir, endormi peut-être. Comme si tu n'étais pas vraiment là. Puis tu te réveilles et tu sens un besoin, une urgence. Tes ailes se déploient comme tu te redresses. Elles craquent comme la foudre. Et puis te voilà dans la lumière, dans le vent… Le vent est tout. Toute ta force, la puissance du vent, le fracas de tes ailes, la lumière, cela ne fait qu'une seule puissance, une seule voix. »

Pendant qu'elle parlait, il semblait la comprendre, mais dès qu'elle se taisait, les échos de ses paroles perdaient toute énergie et se mouraient, transformés en généralités. Il s'efforça de les explorer, de retrouver une partie des sentiments exprimés par sa voix, en vain.

La ville s'achevait sur une palmeraie et, au bout de celle-ci, niché parmi les hautes herbes, se dressait un rocher de forme carrée haut comme deux hommes, qui évoquait la dent pétrifiée d'un géant. Ils y grimpèrent et s'assirent pour contempler la tête de Griaule, distante de cent verges à peine. On distinguait en partie la crête sagittale, découpée en silhouette sur fond de ciel nocturne, mais le plus gros du crâne n'était qu'une masse d'ombre.

« Tu n'arrêtes pas de me dire que je ne peux pas comprendre ceci et cela, déclara-t-il. C'est

frustrant. Je veux comprendre quelque chose et je ne comprends rien. Comment se fait-il que tu puisses être ici, à côté de moi… comme une femme ? »

Elle leva la tête et ferma les yeux, comme elle l'aurait fait pour savourer la chaleur du soleil s'il avait brillé dans le ciel, puis lui parla des âmes des dragons. Contrairement à celles des hommes, elles englobaient la forme matérielle plutôt que de se trouver drapées en elle.

« Notre âme n'est pas la prisonnière de notre chair, mais sa gardienne, ajouta-t-elle. Nous contrôlons notre forme d'une façon qui t'est inaccessible.

— Tu peux être tout ce que tu désires ? C'est ce que tu veux dire ?

— Seulement un dragon ou une femme… je crois. Je n'en suis pas sûre. »

Il médita sur ces propos. « Pourquoi Griaule ne peut-il se transformer en homme ?

— À quoi cela lui servirait-il ? Qui serait le plus vulnérable – un dragon paralysé ou un homme paralysé ? Dragon, Griaule survit. Homme, cela fait longtemps qu'il aurait été dévoré par les bêtes sauvages. Quoi qu'il en soit, cette métamorphose est douloureuse. On ne l'accomplit qu'en cas d'absolue nécessité.

— Tu ne semblais pas tellement souffrir… quand je t'ai trouvée.

— À ce moment-là, la douleur s'était déjà estompée. »

Il y avait tellement de questions flottant dans les pensées de Hota qu'il n'aurait su laquelle choisir ; pourtant, au bout d'un temps, l'une d'elles finit par dominer toutes les autres : quelle était la nécessité qui l'avait convaincue de se transformer ? Il allait le lui demander lorsqu'elle reprit : « Bientôt, tu comprendras tout cela. Voler. Comment l'âme devient plus grande que la chair. Comment je suis venue à toi et pourquoi. Patience. »

La lune voguait au-dessus des collines à l'ouest et, à la lumière de ses rayons diffus, Magali semblait calme et dénuée d'émotions. Mais comme il la regardait, il fut frappé de constater qu'un nouveau sentiment s'était incarné dans son visage. La sérénité… à moins qu'il ne perçût une absence, un infime allègement de son fardeau d'angoisse.

« Griaule, dit-elle dans un murmure.

— Oui, et alors ? » fit-il, désarçonné par la vénération qu'exprimait sa voix. En guise de réponse, elle se contenta de secouer la tête.

Quelque chose trottina dans l'herbe derrière le rocher. Un éclat terni émergea de l'ombre de Griaule, la pointe d'un croc attrapant la lumière. Le vent se leva, animant les palmiers immobiles, agitant leur feuillage, leur arrachant un soupir qui semblait donner voix à une silencieuse anticipation. Magali croisa les bras sur sa poitrine.

« Je suis prête à présent », dit-elle.

V.

Hota supposa qu'elle signifiait par là que le moment était venu de regagner la Maison du Menteur, car, aussitôt après avoir parlé, elle se laissa choir à bas du rocher et prit la direction de la ville ; toutefois, dès qu'ils eurent refermé la porte de la chambre, sa véritable intention lui apparut avec netteté. Elle se dévêtit en hâte et se planta devant lui, lui adressant une invitation muette mais sans ambiguïté, la peau luisant à la lueur vacillante de la lampe. Ses longs cheveux noirs lui retombaient sur les seins, tels des fleuves sombres sur la carte d'une voluptueuse contrée de bronze. Dans ses yeux étaient enchâssés des reflets orangés. Elle lui apparaissait comme un trésor féminin et magique, doué de son éclat propre qui dévaluait celui de la lampe. Toutes les fragiles barrières morales qu'il avait érigées contre l'intimité s'effondrèrent. Il fit un pas vers elle et la laissa l'attirer sur sa couche.

Durant les trente et une premières années de son existence, Hota n'avait fait l'amour qu'à une seule femme : la sienne. Depuis lors, il en avait connu bien d'autres et se jugeait au fait de leurs manières. Néanmoins, celles de Magali lui ouvrirent de nouveaux horizons. Elle se contentait le plus souvent de rester immobile, les yeux mi-clos, comme si elle avait l'esprit ailleurs et qu'elle consentait à se laisser pénétrer, mais de temps à autre elle entrait soudain en convulsions, se mettait à le griffer et à le repousser, respirant par à-coups et émettant de faibles cris, animée en apparence d'un désespoir si grand qu'il en était déstabilisé. La première fois que cela se produisit, il crut qu'elle ne voulait plus de lui et il s'écarta vivement mais elle le ramena entre ses cuisses et, une fois qu'il l'eut pénétrée, elle retrouva sa placidité. Ces alternances d'immobilité mortifère et d'agitation frénétique le plongèrent dans la détresse et il fut incapable de s'abandonner à l'acte, distrait en outre par les passions plus vénales qui se donnaient libre cours dans les autres chambres. Lorsqu'il eut fini et s'allongea auprès d'elle, en nage et le souffle court, elle lui demanda de recommencer. La deuxième étreinte fut en tout point semblable à la première, confuse et frustrante sur le plan émotionnel. Durant ses phases de frénésie, elle était encore moins excitante que lorsqu'elle refusait de bouger. Elle lui donnait des petits coups sur le bras, sur l'épaule, émettait des croassements étouffés. Mais leur troisième étreinte, que Hota n'accepta que contraint et forcé, se révéla tout à fait différente. Elle releva les genoux et encaissa chacun de ses coups de reins avec volupté, lui passa les bras autour du cou, le regarda au fond des yeux et, finalement, finalement, poussa un long cri frémissant et l'enferma dans la prison de ses jambes, refusant de le libérer.

Une fois qu'il se fut retiré, ravi, estimant qu'ils étaient parvenus à une véritable intimité, il voulut se montrer tendre, mais Magali se rétracta et refusa de lui parler. Plus désemparé que jamais, il mit son comportement sur le compte d'un manque de familiarité avec son propre corps et s'obligea à la patience. Ils étaient arrivés jusque-là et, quelle que fût la route qui les attendait encore, ils auraient bien le temps de résoudre leurs problèmes. Épuisé, il porta son regard sur le plafond illuminé par la lanterne. On eût dit que tous les dragons figurés dans le grain du bois frémissaient et s'agitaient, comme prêts à s'envoler. Il se concentra sur eux, s'imaginant qu'il lui suffirait d'attendre pour en observer un prendre son essor, qu'un minuscule dragon esquissé en traits noirs jaillirait des lattes pour se mettre à tourner dans la chambre. Il finit par s'endormir.

Lorsqu'il se réveilla le lendemain, dans un petit matin de grisaille et de bruine, ce fut pour trouver Magali devant la fenêtre entrouverte. Elle avait enfilé sa robe verte et regardait la rue. Encore étourdi, il se redressa en position assise et se frotta les yeux. Les ressorts du lit grincèrent, mais elle ne sembla pas les entendre.

« Magali ? » dit-il.

Elle l'ignora. La pluie tomba plus fort, tambourina sur le toit en fer-blanc. Sentant le froid s'insinuer en lui, Hota se leva, extirpa sa chemise des draps froissés et la passa par-dessus sa tête.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda-t-il.

Sans se retourner, elle lui dit d'une voix morose : « Tu m'as donné un enfant. »

Il se figea, la chemise à demi passée, prêt à lui demander comment elle pouvait savoir une chose pareille, puis se rappela qu'elle possédait des connaissances qui lui demeuraient inaccessibles.

« Un fils, poursuivit-elle sur le même ton. Je vais avoir un fils. »

La paternité ne figurant plus parmi les projets de Hota, sa première réaction fut une certaine gêne à l'idée de se voir infliger une telle responsabilité. Il rabaissa les pans de la chemise sur son ventre. « Tu n'as pas l'air heureuse. Tu n'en veux pas, de cet enfant ?

— Ce n'est pas ce que je veux qui compte. » Un temps, puis : « L'accouchement sera douloureux. »

L'attitude qu'elle adoptait, diamétralement opposée à ce qu'il aurait imaginé, provoqua en lui une étrange réaction : il se demanda quel effet ça ferait d'être père. « Ce ne sera peut-être pas si grave, dit-il. J'ai connu des femmes qui n'ont eu que des accouchements faciles. Ensuite, nous aurons un fils et peut-être que ça nous donnera…

— Ce n'est pas *ton* fils, coupa-t-elle. C'est toi qui l'as engendré, mais ce sera le fils de Griaule. »

La pluie tomba encore plus fort et son bruit, amplifié par le fer-blanc, devint un rugissement qui envahit la chambre, si bien que Hota eut peine à réfléchir et à entendre le son de sa voix. « C'est impossible. »

Magali s'écarta de la fenêtre. « Tu n'as donc rien écouté de ce que je t'ai dit ?

— Qu'est-ce que tu m'as dit qui pourrait expliquer cela ? »

Elle le fixa d'un œil inexpressif. « Griaule est le plus ancien de tous les êtres vivants. Au fil des siècles, son âme a crû avec son corps. Jusqu'où elle s'étend, je ne saurais le dire. Bien au-delà de cette vallée, cela au moins est certain. Je survolais la mer quand il m'a attirée à lui. » Elle se laissa choir lourdement sur le fauteuil près de la fenêtre et posa les mains sur ses genoux. « Son âme l'enveloppe comme une bulle. Pour ce que j'en sais, cette bulle recouvre désormais le monde entier. Quoi qu'il en soit, tu vis en son sein, j'en suis sûre. Tu y as vécu toute ta vie. Et à présent, il t'a attiré à lui, toi aussi. Il est peut-être à l'origine des événements qui t'ont obligé à quitter Port-Chantay. Ce serait conforme à sa personnalité telle que je l'appréhende. À la complexité, à la duplicité de son esprit. »

Hota se sentait obligé de nier, mais il ne trouvait aucune raison logique de le faire.

« Tu comprends ? reprit-elle. Griaule désirait engendrer un fils. Comme il ne pouvait pas participer à sa conception, il a trouvé le moyen de produire le fruit de sa volonté. Et, dans ce but, il a cherché un homme qui incarnerait certaines de ses qualités. Un homme au tempérament flegmatique. Doué d'une force et d'une résistance hors du commun. Et empli de colère. Un équivalent humain de sa nature, qui corresponde à son dessein. Puis il m'a choisie pour endurer la naissance. »

Les traits obliques de la pluie pénétraient par la fenêtre. Hota traversa la chambre pour aller la fermer. En retournant vers le lit, il lança : « Tu savais cela depuis le début, hein ? Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? »

Elle claqua la langue en signe d'irritation. « Je ne savais pas tout. Et il y a encore des choses que j'ignore. Et n'oublie pas ce que je t'ai dit : ce qui nous est arrivé, je ne l'ai pas souhaité. Et même si c'était le cas, je ne suis pas comme toi. Mes pensées n'ont rien de commun avec les tiennes. Mes

motivations non plus. Tu m'as demandé pourquoi je n'étais pas heureuse. Je ne le suis jamais. Mes sentiments… Tu serais incapable de les comprendre.

— Tu aurais dû me le dire, insista-t-il d'un air maussade.

— Cela n'aurait fait que te troubler. Tu ne pouvais rien y changer.

— Néanmoins, tu m'as menti. Je ne mérite pas qu'on me tienne dans l'ignorance de ce qui m'arrive.

— Je n'ai pas menti ! T'ai-je caché des choses ? Oui. J'ai fait ce que j'étais obligée de faire. Mais toutes les choses que je sais ne sont pas forcément bonnes pour toi, sans parler de celles que j'ignore. Et c'est ce que tu veux vraiment savoir, n'est-ce pas ? Ce qui va t'arriver ? En fin de compte, tu auras les réponses à tes questions et tu en seras content. Voilà ce que je pense. Mais je ne peux pas en être sûre. Là est le problème, tu vois ? Toutes les réponses que je pourrais te donner sont pour l'essentiel des mensonges, toutes sauf une : "Je ne sais pas." »

Cette déclaration eut pour effet de le désorienter comme le bruit de la pluie sur le toit : il la croyait, certes, mais en même temps il ne croyait en rien, il ne savait rien. Il s'assit la tête basse, engourdi et énervé tout à la fois, et agita les doigts comme pour se distraire. « Toi et moi… qu'est-ce qu'on devient, toi et moi ?

— Nous poursuivons notre route ensemble et apprenons ce que nous réserve le destin. C'est tout ce que je peux te dire.

— Je ne te crois pas.

— À quel propos ?

— À propos de tes sentiments. La nuit dernière, tu as été heureuse, je le sais. Quelques instants tout du moins. »

Elle se pencha vers lui et lui répondit lentement, détachant ses mots comme si elle s'adressait à un enfant. « Je vivais sur le flanc d'une falaise. Dans une grotte marine. J'étais seule mais je ne manquais de rien. Le monde tel que je le connaissais suffisait à me combler. » Elle se redressa. « La nuit dernière, c'était… étrange. Mais c'est fini maintenant. Nous avons franchi ce cap. »

Elle parut perdre tout intérêt pour la conversation et ses yeux se rivèrent aux lattes du mur. Dans cette lumière de pluie, sa beauté était discrète, assourdie. « Es-tu heureux ? demanda-t-elle au bout d'une minute.

— Peut-être l'ai-je été, un peu. Je ne le suis jamais beaucoup. » Apercevant son pantalon sur le sol, il le ramassa et l'enfila. « Pourquoi Griaule ferait-il cela ? Pour quelle raison veut-il un fils ?

— Je n'en ai aucune idée. Peut-être n'est-ce qu'un jeu pour lui. On ne peut connaître les intentions de Griaule. Certains de ces projets couvrent des millénaires. Il est unique, aussi différent de moi que je suis différente de toi. Nul ne peut comprendre ce qu'il veut. »

Soudain, la pluie s'interrompit et un pâle soleil perça les nuages ; le vent se leva et l'ombre difforme de la fenêtre, vitres blêmes et traverses sombres, gauchie par les rais de lumière, frémit sur le plancher.

« J'ai besoin de manger », dit Magali.

VI.

Bien que Hota ait espéré que cette première nuit marquerait le début de leur intimité, il ne tarda pas à comprendre qu'elle en avait été le point culminant. Par la suite, leur relation se replaça sous le signe d'un désengagement fonctionnel. Il lui apportait sa nourriture, satisfaisait ses besoins et la veillait avec l'intensité d'un dévot. Leurs conversations devenaient moins fréquentes, moins profondes, à mesure que son ventre s'enflait… et il s'enflait bien plus vite qu'il ne l'aurait fait au cours d'une grossesse normale. Au bout de quatre semaines, elle avait la silhouette d'une femme arrivée à terme. Elle passait presque toute la journée au lit. Plus jamais ils ne descendaient à la taverne, plus jamais ils ne se promenaient en ville. Hota restait assis dans un fauteuil à ruminer, ou bien se plantait devant la fenêtre pour ruminer encore. Cette fenêtre lui devint aussi familière que l'était devenue Magali, et il en connut bientôt tous les détails : les taches de lichen vert sur la tablette ; l'écharde sur l'une des traverses ; les parties du châssis tachées et déformées par l'humidité ; les ravages de la pourriture sur le bois. Sa décrépitude grise était emblématique non seulement de la chambre, mais aussi de sa vie, qui se réduisait à une contrée grise et décrépite, un espace qui étouffait son esprit et l'empêchait de s'épanouir.

En se promenant en ville, il remarqua que son statut auprès des habitants avait évolué. Alors qu'ils avaient naguère tendance à l'éviter, sans pour autant lui être franchement hostiles, ils s'abstenaient désormais de le saluer quand ils le croisaient : en fait, ils se massaient en petits groupes pour échanger des murmures et lui décocher des regards mauvais, les hommes comme les femmes. La cause de ce changement lui demeura inconnue jusqu'à ce qu'un jour, comme il regagnait l'auberge, Benno Grustark l'accoste devant la porte et lui annonce que son loyer avait doublé.

« Ta présence ici me fait perdre de la clientèle, lui dit Benno. Tu dois m'offrir une compensation. »

Hota lui fit remarquer qu'il possédait l'unique auberge de la ville, ce qui rendait son affirmation quelque peu douteuse.

« Quand ils entendent parler de toi, certains préfèrent dormir à la belle étoile plutôt que de me louer une chambre, répliqua Benno.

— Quand ils entendent parler de moi ? répéta Hota, déconcerté. Mais qu'est-ce qu'on leur dit ? »

Benno, vêtu ce jour-là de sa tenue habituelle, à savoir un pantalon de velours marron et une tunique rouge trop ajustée lui conférant une allure joviale qui ne correspondait en rien à sa nature, dansa d'un pied sur l'autre et baissa les yeux, comme s'il craignait les oreilles indiscrètes. « Ta femme… les gens disent que c'est une sorcière. »

Hota partit d'un rire étouffé.

« C'est pas une blague, ajouta Benny. Ça t'étonne ? Elle va bientôt accoucher et ça ne fait que quelques mois qu'elle vit avec toi.

— Elle était déjà enceinte quand je l'ai amenée ici.

— Tiens donc ! Et où elle était avant ? Tu la gardais dans ta poche ? Tu l'as engrossée à distance ?

— L'enfant n'est pas de moi », répliqua Hota, tout en réalisant que cette réponse-ci, au moins, ne tenait pas du mensonge éhonté.

L'air incrédule, Benno répliqua : « Je l'ai bien regardée quand elle est arrivée. Elle avait le ventre plat. Et je l'ai encore regardée il y a un mois, quand je l'ai croisée dans le hall. Elle avait toujours le ventre plat.

— Y a pas deux femmes enceintes qui se ressemblent. Tu le sais bien. »

Benno fit mine d'insister, mais Hota ne lui en laissa pas le temps. « Puisque tu es si observateur, j'imagine que c'est toi qui répands toutes ces rumeurs sur elle. »

Benno écarquilla les yeux et fit papillonner ses doigts comme un histrion. « Tout le monde a eu l'occasion de la voir. Mes clients. Quelques-unes de mes filles. Son état n'a rien d'un secret. »

Hota fouilla ses poches et glissa quelques pièces dans la main du taulier. « Tiens, fit-il. Et fiche-nous la paix. »

Puis il se dirigea vers l'escalier, qu'il monta d'un pas lourd.

Benno le suivit jusqu'à la première marche. « Dès qu'elle sera en état de se déplacer, je veux que vous vous en alliez, tous les deux ! Tu m'entends ? Je ne vous laisserai pas rester un jour de plus !

— Ce sera avec plaisir. » Hota fit halte à mi-hauteur et se retourna. « Mais écoute-moi bien. En attendant, tu ferais mieux de mettre un terme à ces ragots plutôt que de les encourager. » Soudain, il lui vint une idée. « Qu'est-ce qui t'a donné l'idée d'abattre des arbres sur le dos de Griaule pour construire ton auberge ? »

Benno, jusqu'ici sur la défensive, afficha un air étonné, fort semblable – songea Hota – à celui que lui-même arborait ces derniers temps. « Je l'ai fait, c'est tout, dit-il. J'en avais envie.

— Encore un de tes mensonges, hein ? rétorqua Hota. À moins que tu n'en saches rien. »

VII.

Durant les deux semaines suivantes, Magali se fit de plus en plus irritable, préférant donner des ordres à Hota plutôt que de lui adresser des demandes, et n'hésitant pas à le réprimander quand il n'obéissait pas assez vite. Le reste du temps, elle observait un silence friable. Livré à lui-même, Hota s'inquiétait de l'enfant à naître, redoutant qu'il ne fût un mutant à l'allure repoussante et d'une nature monstrueuse. Avec un tel fardeau sur les bras, où pourraient-ils vivre sans subir l'ostracisme de leur prochain ? Il n'avait pas le cœur à abandonner Magali. Que cela découle de son caractère ou de celui de Griaule, il n'aurait su le dire et, d'ailleurs, il n'y tenait pas vraiment. Il avait accepté son lot dans l'existence, du moins tel qu'il était présentement. Par conséquent, il s'efforça de s'endurcir contre le doute et la dépression, mais ces deux sentiments tournaient autour de lui comme des charognards ayant repéré un chien blessé, et la pluie désormais incessante, qui tambourinait sans se lasser sur le toit en fer-blanc, résonnait jusque dans ses rêves et emplissait ses journées d'un rugissement étouffé. Derrière la fenêtre, la rue se transformait en bourbier, où chaque pas engendrait une gerbe d'éclaboussures, les toits de chaume se vert-de-grisaient, les chiens errants se réfugiaient, misérables, sous les perrons et les avant-toits. Une odeur de moisi montait du bois et des vêtements. Le monde sombrait dans une grisaille lourde de pluie et Hota avait l'impression de sombrer dans la pluie de son existence.

Puis vint un matin où il cessa quasiment de pleuvoir et où le moral de Magali retourna au beau fixe. Elle semblait calme, en rien irritable, et elle s'excusa pour ses sautes d'humeur puis discuta avec lui de ce dont elle aurait besoin après la naissance. Hota lui demanda si celle-ci était proche.

« Assez, oui, répondit-elle. Mais ne t'inquiète pas de cela. Contente-toi de m'apporter à manger. De la viande. Et veille à ce qu'on ne me dérange pas. Le reste, je m'en occupe. »

Elle avait besoin d'une herbe, ajouta-t-elle, une herbe qui poussait de l'autre côté de la queue du dragon. Elle était plus efficace quand on la cueillait au plus fort de la pluie et il devait dès aujourd'hui lui en rapporter le plus possible. Elle lui décrivit cette herbe et lui enjoignit de se hâter – elle voulait en prendre au plus tôt. Puis elle lui frôla la joue du bout des lèvres, lui accordant ce qui ressemblait à un baiser pour la toute première fois, l'encourageant à se hâter. Aussi cette démonstration d'affection, si peu typique de ses manières, poussa Hota à lui demander quels sentiments il lui inspirait.

Elle eut un reniflement d'impatience. « Je te l'ai déjà dit : mes émotions n'ont rien à voir avec les tiennes.

— Tu pourrais m'expliquer en quoi. Je ne suis pas un imbécile. »

Elle s'assit au bord du lit, le considéra du regard. « Que ressens-tu pour moi ?

— Je te suis dévoué, je suppose, répondit-il au bout d'un temps. Mais pas toujours de la même façon. Il y a des moments où je t'en veux… où j'ai peur de toi. Et d'autres où je te désire. »

Elle sembla s'abîmer dans la contemplation du plancher, des lattes grouillant de dragons, qui émergeaient là aussi du grain de leur bois. « L'amour et le désir », dit-elle enfin, prononçant ces mots avec une nuance de regret. « Pour moi… » Elle secoua la tête en signe de frustration. « Je ne sais pas.

— Essaye ! insista-t-il.

— C'est si important pour toi ?

— Oui. »

Elle plissa les lèvres d'un air résolu. « La liberté et l'inévitable. Voilà mes sentiments. Ceux que j'éprouve pour toi, pour la situation qui est la nôtre… » Elle ouvrit les bras pour montrer son

impuissance. « Je ne peux pas dire mieux. »

Déconcerté, Hota la pria de préciser son propos.

« Nous n'avons pas voulu ce qui nous arrive, mais c'était inévitable, dit-elle. De par la volonté de Griaule. Mais cela n'importe pas. Nous avons une route à suivre et devons nous en accommoder. Et donc, nous… nous sommes devenus attachés.

— Et la liberté ? Qu'est-ce que ça a à voir ?

— Pour trouver le chemin de la liberté dans l'inévitable, dans les limites de son destin…, pour moi, c'est ça, l'amour. C'est seulement quand on accepte une limite qu'on peut y échapper. »

Hota acquiesça comme s'il comprenait, ce qui était le cas jusqu'à un certain point, bien que cela n'eût aucune conséquence sur ses sentiments, ni sur ceux qu'il aurait voulu voir s'épanouir chez Magali.

Peut-être le lut-elle sur son visage, car elle ajouta : « Il m'arrive parfois de connaître d'autres émotions. Des tensions… comme des murmures. Je pense que cela ressemble à ce que tu ressens. Cela me trouble, mais j'ai fini par l'accepter. » Elle lui fit signe de s'approcher et lui prit la main. « Nous sommes liés pour toujours. Quand tu auras accepté cela, tu trouveras ta liberté. » Elle se rallongea et se tourna sur le flanc. « Vas-y, s'il te plaît. Rapporte-moi cette herbe. C'est aujourd'hui qu'il faut la cueillir. »

Si l'on voulait prendre un raccourci pour gagner l'endroit où poussait l'herbe en question, il fallait monter sur le dos de Griaule. Comme Hota ne tenait guère à renouveler l'expérience, il gagna les collines derrière la ville et traversa une heure durant une forêt de pins qui courait sur les crêtes, jusqu'à arriver devant un col que bloquait une éminence herbue serpentant dans le paysage : la queue du dragon. Une fois qu'il eut franchi celle-ci, il marcha une demi-heure de plus parmi les sabals jusqu'à ce qu'il débouche devant un pré s'étendant près de la patte postérieure du dragon, où une certaine plante rampante à fleurs bleues poussait parmi les hautes herbes. Il s'attela à sa tâche, arrachant sans se lasser et bourrant un sac du fruit de sa cueillette. Lorsque ce sac fut aux deux tiers plein, il s'assit sous un sabal encore ruisselant d'eau de pluie, face à la colline verte du dragon et déballa son déjeuner composé de pain, de fromage et de bière.

À mesure qu'il mangeait, son existence lui semblait de plus en plus ordonnée dans ses détails, et il comprit que, pour la première fois, il s'était trouvé un but significatif. Excepté pour satisfaire quelque pulsion, il n'avait jamais rien désiré avant que Magali n'apparût sur le dos du dragon. Pas plus qu'il n'avait agi de sa propre volonté, jusqu'au jour où sa femme avait trouvé la mort. Il faisait tout ce qu'on attendait de lui, copiait la vie de son père et celle de ses oncles, se sentant tenu d'obéir aux lois de sa classe. On pouvait supposer que… Non : on pouvait affirmer qu'il avait toujours été manipulé, que ce n'était pas de sa propre volonté qu'il avait agi comme il l'avait fait, à Port-Chantay et après, qu'il n'était qu'un pion sur l'échiquier de Griaule. Qu'il soit manipulé par les directives occultes d'un dragon ou par les lois non écrites d'une société, quelle importance ? La différence essentielle, telle qu'elle lui apparaissait, c'était que son but présent – devenir le père de substitution d'un enfant à naître, le compagnon et protecteur d'une dragonne transformée en femme – était une mission pour laquelle il avait été sélectionné, car il était le plus apte de tous les candidats disponibles, et cela suscitait en lui une émotion qu'il connaissait si peu qu'il avait presque peine à la nommer : la fierté. Cette fierté infusait désormais tout son être, le libérant de son angoisse et de la répugnance qu'il avait à être utilisé de si étrange façon.

Une armada de nuages au ventre noir liseré d'argent apparut au sud, effleurant le sommet des collines dans un bruit de tonnerre, comme si leur coque se déchirait. Des éclairs blancs poignardèrent le monde. La pluie se mit à tomber, de grosses gouttes aussi dures et froides que des cailloux, et

Hota, abandonnant son repas aux fourmis, se remit à la tâche, arrachant les herbes par poignées pour les fourrer dans son sac. Bientôt, le tonnerre rugissait tout autour de lui, assourdissant, coup sur coup. Puis il entendit un grondement sourd dont l'origine paraissait toute proche, comme émis par une voix rocailleuse et semblant exprimer une satiété triomphante, un plaisir primitif, et qui dura bien plus longtemps qu'un coup de tonnerre. Hota lâcha son sac et se tourna vers Griaule, s'attendant à voir la colline se défaire de son manteau de glèbe et d'arbres pour se mettre à marcher. S'attendant aussi à ce que la tête se tourne vers lui et le fixe d'un œil doré. La pluie lui plaqua les cheveux sur le crâne, ruissela sur son visage, mais il resta là, immobile, attendant que retentisse à nouveau cette voix. Comme rien ne se produisait, il commença à douter de l'avoir entendue alors qu'elle résonnait encore en lui, profonde et gutturale, une voix qui aurait pu être issue de la terre elle-même, ou de la gorge d'un démon ravi d'avoir digéré l'âme toute fraîche d'un mortel. S'il avait bien entendu cette voix, et si c'était celle de Griaule, Griaule qui jamais ne parlait, Hota ne voyait qu'une chose qui ait pu déclencher une telle réaction. *L'enfant*. Il se remit à remplir son sac avec une vigueur accrue, arrachant sa moisson sans se soucier de la pluie, et lorsque le sac fut bourré à craquer, aussi large qu'une roue de chariot, il le cala sur son épaule et regagna Teocinte en passant par les collines.

En entamant sa descente par la forêt de pins, visant le centre du bourg, Hota frissonnait de tous ses membres sous ses habits trempés, mais seul le bien-être de Magali comptait pour lui. Peut-être avait-elle besoin de ces herbes pour l'accouchement, auquel cas elle risquait d'avoir souffert de leur absence. L'idée qu'il ait pu lui faillir le tourmentait bien plus que la froidure. Il pressa l'allure et dévala la pente au petit trot, le sac rebondissant sur son dos. Une fois au pied des collines, là où les pins faisaient place aux buissons et aux bananiers, il entendit des voix et aperçut plusieurs hommes qui couraient vers les hauteurs. Hota était trop préoccupé par Magali pour s'interroger sur les raisons de leur fuite. Forçant le passage à travers les fourrés, il déboucha sur une rue boueuse, cala le sac qui avait glissé de son épaule. Enfin il se tourna vers la gauche, vers la Maison du Menteur.

Ce qu'il vit le figea sur place. Au bout de la rue cahoteuse et envahie par la boue, parsemée de flaques que fouettait la pluie et bordée de taudis si branlants, si décrépits qu'ils ressemblaient à des crânes de bois desséché coiffés de chapeaux en fer-blanc, se trouvaient les ruines de l'auberge. Apparemment, il y avait eu une explosion à l'intérieur qui avait soufflé le toit et les murs, lesquels n'étaient pas allés très loin. Juste assez pour que les lattes et les rondins brisés, les meubles réduits en pièces, les matelas éventrés et les fragments de fer-blanc forment une espèce de nid gigantesque, dont l'aspect général était quelque peu gâché par un poteau encore debout auquel restait attaché un bout de plancher de l'étage. Reposant au centre de ce nid, la tête haute et le corps lové autour d'un œuf gris-blanc deux fois plus gros que le sac de Hota, trônait une dragonne aux écailles couleur de bronze, d'une longueur de quarante pieds environ, du museau au bout de la queue. Des panaches de fumée noire émanaient des lattes autour d'elle, vite dispersés par la pluie. La fumée montait aussi des ruines d'un taudis placé face à l'auberge. Elle avait craché le feu, se dit Hota. Il regretta de ne pas avoir vu cela.

Il n'y avait personne alentour et Hota sentit que la ville était déserte. Tout le monde avait fui. Tous les voleurs et les assassins. Lui-même excepté. Les hommes qu'il avait croisés devaient être des traînards. Son sac devint lourd. Il le posa par terre, l'esprit vide de toute pensée, et absorba la scène avec l'avidité d'un connaisseur en désolation, savourant les moindres détails, les moindres variations de couleur, les moindres fractures d'angle. La Maison du Menteur comportait la quantité de bois exactement suffisante pour fournir un nid protecteur sans pour autant occulter le champ visuel de Magali pendant qu'elle couverait l'œuf. L'œuvre de Griaule, supposait Hota. Lattes et rondins avaient chu à la perfection. Les cloisons séparant les chambres étaient tombées vers l'extérieur,

érigeant un mur autour du nid ; les façades avaient chu vers l'intérieur, créant un glacis de débris qui serait difficile à franchir.

Hota s'émerveillait encore de l'intelligence et de la précision de Griaule lorsque le cou de Magali ondoya, sa tête se tournant vers lui, puis elle poussa un cri qui, s'il n'avait pas la puissance chtonienne du grondement de tantôt, suffit néanmoins à le terrifier. Cela commençait comme un croassement guttural pour se réduire à un sifflement strident qui semblait lui cisailler le cerveau avec des lames de glace. Il aurait voulu fuir, mais le spectacle le fascinait. Comme elle était étrangement belle, au creux de son nid de ruines, avec son enfant dans sa coque luisante, l'un comme l'autre entourés de plumets de fumée noire qui semblaient émaner de bâtons d'encens déposés par des célébrants. Sa crête sagittale était d'une nuance plus sombre qui évoquait la rouille – certaines de ses écailles en présentaient une identique sur leur frange. La forme de sa tête différait de celle de Griaule. Elle évoquait le serpent plutôt que l'oiseau. Ses yeux, noirs et profondément enfoncés dans leurs orbites, étaient constellés d'éclats multicolores ; ses ailes repliées étaient d'un noir d'obsidienne et tranchantes comme des rasoirs. On eût dit une relique de l'Orient, un trésor caparaçonné de bronze. Elle poussa un nouveau cri et il crut comprendre l'urgence de son besoin.

L'herbe.

Il lui fallait l'herbe.

Il releva le sac sur son épaule. Mit un pied devant l'autre. Se dirigea vers elle, résolu mais mort de peur, le scrotum glacé et rétracté. Il fit halte à l'endroit où s'était trouvé le perron de l'auberge, désormais réduit en petit bois, et imagina la scène, le plancher cédant sous le poids qu'elle venait soudain d'acquérir, les murs s'effondrant sous ses coups de tête et ses coups de queue. En dépit de l'odeur de pluie et de fumée, il sentait son âcre parfum d'ozone. Il ouvrit le sac et se prépara à en déverser le contenu sur le sol, mais elle poussa un troisième cri, un hurlement qui faillit lui crever les tympans.

Plus près.

Elle voulait qu'il s'approche.

Même à la distance où il se trouvait, elle n'aurait qu'à tendre le cou pour le couper en deux – il n'avait donc aucune raison d'être plus terrifié qu'il ne l'était déjà, mais c'était pourtant ce qui lui arrivait. Il cala de nouveau le sac sur son épaule et s'avança parmi les débris, escaladant des sofas fracassés, des tapis gorgés de pluie, des barricades de planches et un monceau d'objets ayant appartenu aux clients de l'auberge : sous-vêtements, sandales, lunettes, livres, coffrets, valises, flasques d'alcool, tout un trésor d'accessoires humains brisés ou écrasés. Comme il négociait le dernier de ces obstacles, il vit un pied griffu devant lui. L'éclat noir des griffes, les écailles dans lesquelles elles se fondaient, pas plus grandes que sa main. Et les lattes au-dessous de lui – celles qui formaient un mur d'enceinte autour du nid – grouillaient d'images de dragons. De minuscules et parfaits dragons coulant du grain du bois, changeant d'un instant à l'autre, toujours plus nets, et dont le flot contrefaisait le mouvement, comme s'il s'agissait de pictogrammes émis par l'esprit de Griaule qui par ce biais racontait une histoire à son fils, l'histoire d'un dragon qui volait, chassait et régnait sur le monde. Un peu comme la décoration d'une pouponnière. Magique de caractère, mais obéissant à la même fonction que le poisson qu'il avait dessiné sur le plafond de son petit réduit de Port-Chantay lorsque sa femme lui avait annoncé qu'elle était enceinte, image qu'il avait cachée sous une couche de peinture après avoir appris qu'elle lui avait raconté des histoires pour l'empêcher de courir les jupons.

À présent qu'il se tenait sous l'arc écaillé du torse et de la gorge de Magali, Hota s'aperçut qu'il ne pouvait pas lever les yeux vers elle. Il laissa choir les herbes du sac et demeura la tête basse,

terrorisé par la cadence mécanique de son souffle, l'écrasante dimension de sa vitalité. Il ferma les yeux et attendit qu'elle le morde, le mâche et l'avale. Puis il reçut un coup de museau qui le jeta à terre. Il tomba sur le dos et s'accrocha au mur fracassé du nid. Elle fixait sur lui un œil opalin, l'immense silhouette profilée de sa tête flottait six pieds au-dessus du sol, un doux reniflement sortait de ses narines ourlées. Un grondement monta de son ventre et sa tête pivota lentement pour faire face à Hota, qui fut enveloppé dans son haleine brûlante. Cette scène invraisemblable le frappa de plein fouet. Que sa semence ait été transformée en ébauche de dragon ; qu'il soit le père d'un œuf ; que la splendide femme à qui il avait fait l'amour se dresse à présent au-dessus de lui, icône de fer tout en crocs et en écailles. Ses yeux se posèrent sur l'œuf luisant d'un éclat gris sous la pluie. En voyant ce qui gisait à proximité, il fut parcouru d'un frisson glacial. La partie inférieure d'une jambe, sans le pied, le mollet réduit en charpie. Des lambeaux de velours marron adhéraient encore à la chair. Benno. Apparemment, il avait payé son indiscrétion en devenant le premier repas de la parturiente.

Le cou de Magali se tordit, son museau se tendit vers le ciel nuageux et un troisième cri lui échappa. Hota comprit une nouvelle fois la nature de son besoin.

Apporte-moi à manger, disait-elle.

De la viande.

VIII.

Par la suite, les journées passèrent pour eux comme elles avaient passé avant. Hota restait assis, le plus souvent sur le perron d'une baraque en face du nid, et veillait sur Magali. De temps à autre, elle poussait un cri et il se rendait à l'écurie où se trouvaient un certain nombre de chevaux, abandonnés par les habitants de Teocinte lors de leur fuite précipitée. Il conduisait l'un d'eux dans la rue (impossible de les approcher davantage des ruines de l'auberge) et lui tranchait la gorge ; puis il le dépeçait et servait à Magali ses quartiers ensanglantés. Parfois, il apercevait des villageois faire de rapides incursions pour récupérer des objets personnels ou voir s'ils pourraient bientôt regagner leurs maisons. Ils le maudissaient et lui jetaient des pierres, mais se défilaient quand il faisait mine de se diriger vers eux. Lui-même avait envisagé de fuir, mais il semblait subjugué par un ordre mental qui l'obligeait à l'inaction et dont l'influence était aussi persistante que la pluie. Il supposa que Griaule en était la source, mais cela n'avait aucune importance. Où que l'on aille, quoi que l'on fasse, il y a toujours un ordre pour vous soumettre. Ses pensées décrivaient des circuits monotones. Il se demandait si Magali avait su qu'elle recouvrerait sa forme originelle. Il pensait que oui, il pensait aussi que tout ce qu'elle lui avait dit tenait à la fois du mensonge et de la vérité. Elle avait bien besoin de cette herbe, mais si elle l'avait envoyé en cueillir, c'était aussi pour l'éloigner de l'auberge afin qu'il ne soit ni blessé ni tué lors de sa transformation. Ainsi allait la vie. À tout le moins la sienne. Même les choses les plus vraies finissaient par évoluer en mensonges. Chaque source lumineuse était polluée par les ténèbres. Chaque lumière finissait par s'éteindre. Il se demanda sans trop insister ce qu'il ferait une fois qu'elle serait partie, car elle devait partir, il le savait, et il esquissa des plans pour entamer un voyage, pour trouver du travail. Oui, du travail, décida-t-il, ça s'imposait sans doute. Il se tournait les pouces depuis trop longtemps. Mais il se rendit compte qu'il se berçait d'illusions : sans doute qu'il ne lui survivrait pas, et, même si c'était aussi une duperie de le croire, il ne pensait pas vraiment souhaiter lui survivre.

Sa vigilance se relâcha. Il se mit à boire, récupérant des bouteilles encore bouchées dans les ruines de la taverne et les vidant en quelques heures. Il dormait là où le sommeil le prenait. En pleine rue ; dans un taudis ; dans les vestiges de la Maison du Menteur. Même l'éclosion de son enfant aux écailles dorées ne parvint pas à l'intéresser. Le bruit de l'œuf se fendillant l'arracha à son sommeil aviné mais l'événement ne lui procura aucune joie. Il contempla d'un œil atone le petit monstre qui gémissait et trébuchait contre le flanc de sa mère, posait ses premières questions impérieuses et apprenait à manger du cheval frais. À un moment donné, il tenta de lui donner un nom, exercice d'autodérision inspiré par sa pseudo-paternité. Les noms qu'il forgea étaient tous insultants, le genre de sobriquet qu'on donne aux gobelins dans les contes de fée. Pataugeator. Grognefrappe. Empestagoutte. Quand il lui apportait à manger, Magali lui donnait un petit coup de museau, ce qu'il interprétait comme un geste affectueux ; mais il savait qu'elle avait plus important à faire. Comme toujours.

Cette période se réduisit à une interminable journée grise entrecoupée de nuits humides, à une solitude d'une intensité presque abrutissante. Des semaines entières passées à boire, à massacrer des chevaux, à contempler la dragonne endormie et sa progéniture reptilienne. Parfois, rarement, il émergeait de sa stupeur pour adopter une sorte de détachement clinique et réfléchir à la nature de l'enfant. À en croire la tradition, les dragons ont toujours plusieurs petits, et le fait que Magali n'en ait eu qu'un l'amenait à soupçonner que sa chair de dragon recelait un cœur humain, ou une âme humaine, ou quelque autre qualité qui lui permettrait de passer d'une forme à l'autre, d'une sensibilité

à l'autre, avec plus d'aisance que sa mère. Puis il se tournait vers Griaule, puissante colline verte à la tête abaissée, saillante, et vers Magali dans son nid, et il appréhendait le mystère de leur triangle amoureux, la complexe toile qu'ils avaient tissée et ses impondérables potentiels, retrouvant brièvement un point de vue à partir duquel il était en mesure de percevoir la nature duale de sa beauté, celle de la femme et celle de la souple et sculpturale bête aux écailles laquées, monstrueuse et tentatrice à la fois.

La saison des pluies approchait de son terme et il se réveillait souvent sous un soleil éclatant, mais ses pensées demeuraient grises et sa routine essentiellement inchangée. L'enfant était aussi gros qu'un veau et ne cessait de battre des ailes pour tenter de s'envoler. Il avait besoin de se nourrir. Une fois qu'il eut tué tous les chevaux, Hota fut obligé d'aller chasser les cochons sauvages dans les collines, leur sautant sur le dos depuis une branche d'arbre et les tuant à coups de poignard ou leur brisant le cou. La brutalité de leur agonie lui inspirait un sentiment de dégradation. Leur puanteur animale ; leurs cris ; leur sang qui jaillissait sur ses mains – tout cela remua quelque chose en lui et il commença à se considérer comme un primitif, une créature simiesque hantant les ruines et prétendant être un homme. La nuit, il errait en titubant dans la ville, une bouteille à la main, chantant faux de sa voix de baryton, hurlant à la lune et jouant une sérénade aux crânes de bois coiffés de fer-blanc, se parlant à lui-même, allant parfois jusqu'à se donner des conseils. Il refusait de croire que c'était là un signe de dégradation. Il savait ce qu'il faisait. Ce n'était que de la complaisance, un moyen de tuer le temps, rien de plus. Et pourtant, se dit-il, c'était peut-être bien le prélude à la dégénérescence. Toutefois, il n'était pas disposé à renoncer à ce plaisir. Le bruit de sa voix l'empêchait de réfléchir et terrifiait les villageois, dont les incursions se faisaient plus fréquentes, encore qu'aucun d'eux n'osât approcher de la Maison du Menteur. De jour comme de nuit, ils lui lançaient des menaces depuis les collines où nombre d'entre eux avaient trouvé refuge, et il y répondait par des chants et des sermons édifiants, leur enseignant ce qu'il venait d'apprendre, à savoir que les buts et les soucis d'un homme, et peut-être même la moindre de ses pensées, étaient manufacturés par une puissance supérieure. Le sort dont ils le menaçaient, quel qu'il fût, lui était promis depuis le jour de sa naissance.

Ses rêves acquirent une qualité fantastique qui allait à l'encontre de sa vie éveillée, et l'un d'entre eux, récurrent, semblait comme une cristallisation de tous les autres. Il s'imaginait courant à travers champs, à travers bois, sans peur ni fatigue, en état d'exaltation, courant pour la joie de courir, et comme il approchait le sommet d'une colline dominant un précipice, plutôt que de faire halte il courait de plus en plus vite, pour bondir dans les airs et se sentir porté par une saute de vent, volant sous les caresses du soleil, et puis il voyait Magali, la rejoignait dans son essor, et tous deux décrivaient des arabesques sans fin au-dessus d'une imposante colline verte, celle depuis laquelle il avait bondi, et l'enfant volait, lui aussi, mais à plus basse altitude et de façon moins élégante, se soumettant à l'épreuve des airs. Ce devait être le rêve de Griaule, songea-t-il. En dépit de ses aspects libérateurs, il y percevait la touche glaciale d'une émission mentale. Il se rappela ce qu'avait dit Magali – un jour, lui aussi saurait comment voler – et il se demanda si ce rêve récurrent avait pour but de lui rappeler cette promesse ou bien de la tenir. Comparé à tout ce qu'il avait enduré, cela constituait une bien maigre récompense. Mais, quoi qu'il en soit, c'était un rêve qui lui plaisait et le sommeil devint la seule activité de ses jours à laquelle il lui tardait de se livrer.

Un matin, il se réveilla gisant dans la rue de l'auberge. Les articulations raides, les paupières collées l'une à l'autre, l'haleine fétide. L'éclat du jour lui fit mal. Sous l'effet de la chaleur, le village abandonné exhalait des relents de légumes moisis et de viande pourrie. Il tourna vers le nid des yeux encore mal assurés. Tapie tout au fond, Magali poussa un cri. Obéissant à un réflexe, Hota

fit un pas vers les collines, pensant qu'elle exigeait de quoi manger. Mais elle cria une deuxième fois. Il fit halte, se frotta les yeux et s'efforça de se focaliser sur elle. L'enfant lui grimpait sur le dos, entre ses ailes, plantait de minuscules griffes dans sa crête. Avant que Hota ait eu le temps de comprendre ce qu'il voyait, Magali déploya ses ailes d'obsidienne – son envergure représentait plus du double de la longueur de son corps – et les battit, produisant un bruit de craquement et une bourrasque de vent qui lui fit perdre l'équilibre et le jeta à terre. Elle gagna d'un bond le rebord du nid et, se propulsant sur les planches brisées qu'elle enserrait des quatre pattes, s'envola dans les airs, suivie par un sillage de papiers gras arrachés à la rue. En moins de quelques secondes, elle évoluait dans les hauteurs et Hota, stupéfait par la soudaineté de son départ, se sentit aussi vide, aussi abandonné que la ville autour de lui.

Magali disparut derrière le dos de Griaule et Hota se releva. Il resta un moment les bras ballants, incapable de formuler une pensée ; puis il se dirigea vers l'auberge et négocia les débris pour gagner l'intérieur du nid. Ce qu'il comptait y trouver, il n'aurait su le dire. Un souvenir, peut-être. Un cadeau involontaire. Une écaille qui se serait détachée ; un bout de tissu vert. Mais il n'y avait là que des détritus et des ossements sanglants. Les images sur les lattes s'étaient résorbées. Plus aucun dragon, mobile ou immobile, n'était visible dans le grain du bois. Le silence l'oppressait. Si irrationnel que ce fût, les grondements de Magali lui manquaient, ainsi que les geignements de son nouveau-né. Imbécile, se dit-il en se frappant la poitrine. Se lamenter sur une monstruosité, une union contre nature ourdie par une autre monstruosité, bien pire encore. Il ramassa une planche et la jeta vers la gigantesque colline verte, comme s'il avait eu la force, du fait de sa colère, de la planter ainsi qu'une lance dans les écailles, les chairs, les viscères, le cœur énorme du dragon. Le bout de bois atterrit dans une flaque et il se sentit encore plus stupide. Une fois sorti du nid, il alla s'asseoir au pied du poteau, seul vestige de l'auberge qui tînt encore debout. S'il s'attardait ici, songea-t-il, les villageois allaient revenir et il se retrouverait dans le pétrin. Mieux valait partir le plus vite possible. Laisser tomber son magot et disparaître dans la nature. Il trouverait du boulot ailleurs. Cette idée s'imposait à lui mais il refusait de la saisir. Il joignit les mains, baissa la tête et attendit que frappât une nouvelle impulsion.

Puis Magali revint, aussi soudainement qu'elle était partie, survolant la Maison du Menteur à basse altitude, fracassant le silence du bruit de son passage. Elle partit en flèche vers les collines derrière la ville mais revint aussitôt pour un nouveau passage. Revigoré par cette vision, Hota se leva d'un bond. En la regardant évoluer, il comprit bien vite qu'elle répétait un motif, que son vol constituait un signal, un rituel similaire à celui qu'elle avait accompli en tournant jadis au-dessus de Griaule. Un signe de reconnaissance. Ou alors un adieu. Chaque fois qu'elle survolait la rue, flot d'écailles couleur de bronze porté par des ailes de nuit, elle poussait un cri en remontant vers les hauteurs. Sa voix n'avait plus rien de guttural à cette distance et son appel évoquait une étrange musique sifflante, trois notes plaintives qu'on eût pu croire extraites d'une chanson dont la mélodie s'épanouissait à l'approche du soleil. Elle vola ainsi pendant une heure au-dessus de lui. Comme une oriflamme dansant dans le ciel. En transe, il commença à appréhender le sens du motif qu'elle dessinait. C'était un nœud, plein d'éloquence dans ses boucles gracieuses, une esquisse des circonstances qui les avaient liés. Ils s'étaient rencontrés, enveloppés dans un thème mineur qui servait les buts d'une musique plus ample dont ni l'un ni l'autre ne pouvaient discerner la structure, et ils allaient maintenant se séparer. Mais seulement pour un temps. Ils seraient toujours liés par ce nœud. Toutes ses boucles les ramenaient à l'intérieur de la Maison du Menteur. Il comprenait ce qu'elle lui avait dit le jour où il était allé cueillir l'herbe. Il comprenait la congruence de l'inévitable et de l'amour, du désir et de la destinée, et, ayant accepté cela, il pouvait se réjouir de sa liberté,

assuré qu'il était d'être bientôt libre lui aussi.

Même après qu'elle eut pris son essor par-delà les collines, il continua de guetter le ciel, espérant la voir réapparaître. Mais il n'y avait dans son cœur ni regret ni amertume. Bien qu'il ne sût pas comment cela se produirait, il était sûr qu'elle reviendrait toujours à lui. Jamais ils ne vivraient une union comme il en avait rêvé, mais le lien qui les unissait ne pouvait se briser. Il allait partir vers l'intérieur des terres, vers Point-Horizon, et il trouverait quelque part un abri sûr, une sinécure où il attendrait le jour de son retour. Non, il ne se contenterait pas d'attendre. Pour la première fois depuis des années, il sentait monter en lui la sève de l'ambition. Il allait s'envoler lui aussi, à sa façon. Pas question qu'il se laisse sombrer dans la routine et le sordide.

L'esprit enflammé par des projets encore informes, par toutes sortes de possibilités, Hota se détourna de l'auberge, prêt à faire son premier pas sur une nouvelle route, et vit un groupe d'hommes qui s'avançait dans la rue. Plusieurs douzaines. Crasseux et hirsutes à force d'avoir vécu dans les collines. Vêtus de guenilles mais armés de poignards et de gourdins. Un deuxième groupe, tout aussi important, s'approchait dans la direction opposée. Il contourna les ruines de la taverne pour s'engager dans une ruelle latérale, où il se retrouva face à un troisième groupe. Se retournant, il en vit un quatrième à l'autre bout de la ruelle en question.

Il était cerné.

Si Hota éprouvait de la peur, ce n'était pas ce sentiment qui dominait en lui. Il débordait toujours d'assurance, persuadé que le meilleur était à venir, et il refusa de céder à la panique. Le troisième groupe était le moins dangereux, décida-t-il. Dégainant le poignard qui avait tué tant de cochons sauvages, il fonça droit sur l'ennemi, espérant le déstabiliser par une attaque frontale. Ceux qui étaient placés au centre du groupe reculèrent d'un pas et, voyant cela, Hota poussa un cri et pressa l'allure, agitant son arme devant lui. Quelques secondes plus tard, c'était la mêlée. Hâves et hirsutes, ils s'accrochèrent à lui, tentèrent de le frapper, mais sa vitesse acquise était telle qu'il leur passa au travers sans coup férir et, dépassant les dernières baraques, fonça vers la forêt de palmiers, de sabals et de bananiers qui bordait ce quartier. Jubilant, sûr de sa force, il zigzagua parmi les arbres, écartant les feuilles de son chemin, trébuchant de temps à autre sur une racine ou un trou dans le sol, mais tenant le rythme, jouissant de sentir la sueur lui oindre le corps. Ses muscles semblaient infatigables, comme dans son rêve récurrent, et il se demanda si celui-ci n'avait pas anticipé cet instant, s'il n'allait pas grimper sur le dos de Griaule – car telle était la direction qu'il avait prise – pour sauter dans le vide et s'envoler. Mais s'il était fort, Hota n'était pas rapide. Bientôt il entendit des hommes courir autour de lui, puis devant lui. Les entendit crier. Et comme il passait près d'un grand bananier aux feuilles jaunes et déchirées, un homme couché parmi les hautes herbes lui enserra la cheville d'une main et il tomba au sol. Son poignard lui échappa. Il se redressa en hâte, chercha l'arme du regard. L'aperçut dans l'herbe à douze pieds de là. Avant qu'il ait pu la récupérer, quelqu'un lui sauta dessus, le projetant face contre terre. Et avant qu'il ait pu se défaire de cet agresseur, d'autres s'empilèrent sur lui, lui coupant le souffle, le rouant de coups de poing et de coups de gourdin. Un choc à la tempe l'étourdit. Ils exsudaient la bestialité, grognaient comme des fauves, tels les esprits vengeurs des cochons sauvages qu'il avait massacrés.

Apparemment, il n'y avait aucune solution de continuité entre conscience et inconscience, à moins que Hota, plutôt que d'être assommé, n'ait à peine sombré sous la surface de l'éveil, ce qui lui permettait de percevoir encore des voix étouffées et des images distordues. On le hissait, semblait-il, on le transportait sans ménagements, mais il ne retrouva l'usage de ses sens qu'une fois près de l'unique poteau survivant de la Maison du Menteur, une corde serrée autour du cou, entouré d'une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, qui tous lui criaient après, le maudissaient, exigeaient sa

mort. Comme il esquissait un geste pour se débarrasser de la corde qui l'étranglait, il constata qu'il avait les mains liées derrière le dos. Toujours étourdi, il leva les yeux et vit que la corde était passée au bout de plancher encore attaché au poteau. La terreur le gagna et il tenta de se dégager, mais le bourreau tira sur l'autre extrémité de la corde, et il se tint tranquille de peur de périr par strangulation. Le souffle court, il parcourut du regard les visages autour de lui. Il n'en reconnut aucun, mais tous lui étaient familiers. On eût dit qu'il examinait un troupeau de chats, de chiens ou de chevaux, incapable de remarquer les différences grâce auxquelles eux-mêmes étaient en mesure de s'identifier. Une femme au visage renfrogné de rage lui cracha à la face. Les autres, encouragés par son exemple, s'empressèrent de l'imiter. Une couche de salive lui recouvrit la figure, et l'idée qu'il puisse périr maculé de leurs sécrétions le stupéfia. Levant une épaule, il s'essuya en partie. Puis le blond qu'il avait terrassé à la taverne se détacha de la foule. Ce ne fut ni à son teint rougeaud ni à son visage bouffi que Hota le reconnut, mais à sa main mutilée, qu'il brandit devant lui afin que le condamné contemple le mal qu'il lui avait fait. D'un geste, il ordonna à la foule de faire silence et déclara : « Parle, c'est ta dernière chance. »

Encore secoué, Hota dit : « Rien de tout ceci n'est de ma faute. »

Des cris et des rires moqueurs lui répondirent.

Une nouvelle fois, l'homme demanda le silence. « Qui devons-nous blâmer en ce cas ?

— Griaule », dit Hota, qui fut obligé d'élever la voix pour couvrir les rires montant à nouveau de l'assistance. « Comment aurais-je pu faire venir un dragon ici ? Je ne suis qu'un homme !

— Vraiment ? » Le blond empoigna la chemise de Hota avec sa main valide et colla son visage au sien. « On commence à se le demander sérieusement.

— Mais c'est vrai ! J'ai été manipulé ! Griaule s'est servi de moi ! »

L'autre parut réfléchir sérieusement à cette hypothèse. « C'est possible, dit-il finalement. En fait, c'est même probable, j'imagine. »

Cette déclaration fut loin de susciter l'enthousiasme de la foule.

« Mais il y a un problème… reprit le blond avec un sourire. On ne peut pas pendre Griaule, pas vrai ? Alors tu vas payer à sa place. »

Avec moult rires et exclamations, les villageois levèrent le poing pour l'agiter avec frénésie. Certains frappèrent Hota, d'autres le griffèrent ou le giflèrent. Le blond leur ordonna de s'écarter. « Tu as tué nos chevaux, tu nous as volé nos biens. Tu es responsable de la mort de Benno Grustark. N'importe lequel de ces crimes mérite la pendaison.

— Qu'est-ce que j'aurais pu faire ? protesta Hota.

— Tu aurais pu nous parler. Nous aider. Nous apporter de quoi manger. » Le blond désigna les collines de sa main mutilée. « Sais-tu combien d'entre nous sont morts de faim ou d'épuisement ?

— Je ne savais *pas* ! Si vous étiez venus me voir, si vous ne m'aviez pas menacé… Je ne pouvais pas penser à vous ! Je n'avais pas le choix !

— L'absence de choix. Une excuse bien banale. Mais sur le plan légal, elle ne vaut rien. » Le blond ordonna une nouvelle fois aux villageois de s'écarter, les avertissant que Hota risquait de les blesser d'un coup de pied avant de mourir. Puis il se tourna vers lui et lui demanda d'un air moqueur : « Autre chose ? »

Hota avait des centaines de choses à dire. Des suppliques, des arguments, des déclarations, l'histoire de sa vie, des choses qu'il avait apprises et qui valaient la peine d'être proclamées. Mais il ne trouvait pas en lui la volonté de les énoncer. La corde lui enserrait la gorge. Ses testicules se glaçaient et se rétractaient. Ses genoux flageolaient. Il parcourut la rue du regard, par-delà le sol boueux et les cabanes de guingois aux toits tavelés de rouille, et il sentit dans son crâne une forme qui

semblait correspondre à l'immense colline verte qui se dressait plus loin, comme si Griaule lui confiait un secret, lui offrait une consolation ou s'esclaffait à ses dépens. Impossible de le dire. Un désir enfla en lui, un immense appétit de vie qui ne cessa de croître jusqu'à ce qu'il se pense capable de briser ses liens et d'échapper au destin qu'il évitait depuis si longtemps.

« Pendez-le, dit le blond. Mais pas trop haut. Je veux voir son visage. »

Lorsque les pieds de Hota quittèrent le sol, le rugissement de la foule monta en même temps que lui et se mêla à un autre, issu de l'intérieur de son crâne. Le rugissement de sa vie, de son sang comprimé. On eût dit que ce bruit le portait. La corde en se serrant l'obligea à baisser la tête et son champ visuel vira au rouge. Il vit les visages des villageois tournés vers lui, leurs bouches béantes, toutes noires, leurs yeux écarquillés, et il vit aussi ses jambes secouées de spasmes. L'une de ses sandales était tombée. L'intérieur de son crâne s'embrasa, mais lentement, comme si la flamme de la mort était en veilleuse. Luttant pour retrouver son souffle, il banda les muscles de sa gorge et s'aperçut qu'il pouvait respirer. La chaleur s'atténua.

Ils avaient mal fait leur nœud coulant.

Un peu d'air lui parvenait encore.

Pas beaucoup… juste assez pour qu'il survive.

Cela devint un dilemme. Respirer, tenir la destinée à distance, ou bien détendre les muscles et se laisser aller. Bientôt, on prendrait cette décision à sa place, mais il tenait à s'en charger lui-même.

Une nouvelle pression, et la corde se serra.

Deux enfants s'accrochaient à ses jambes et tiraient dessus. Ils voulaient lui rompre le cou, comprit-il. Ces petits salopards rigolaient de bon cœur. Il ferma les yeux, focalisant toute son énergie, toute sa volonté sur son souffle.

Des explosions de douleur lui enflammèrent l'échine. Des étoiles blanches illuminèrent ses paupières. L'une d'elles évolua en un éclat aveuglant qui s'épanouit devant lui, vaste, profond, frémissant, telle une contrée inconnue. Il sentit un mouvement au fond de lui, un basculement étrange et puissant qui entra en expansion… et il se vit lui-même ! Pas seulement ses jambes, mais tout son corps massif. Les enfants qui s'accrochaient à ses mollets, et aussi la foule ; la ville anéantie, vidée de toute couleur hormis l'écarlate de ses yeux agonisants.

Puis il perdit tout intérêt pour ce phénomène, pour le monde, emporté par cette irrésistible expansion. Il se rappela Magali et se dit que ceci – cet ici, ce maintenant – devait être la réalisation de sa promesse, le début de l'accomplissement, et que son âme s'épanouissait pour englober la matière qui le composait, à l'instar de l'âme d'un dragon…

Puis il y eut un violent craquement, pareil à celui d'un éclair ou d'un immense déplacement, et il lui vint une idée qui apaisa sa terreur, à moins que ce ne fût sa fin et qu'il n'y eût plus de terreur… l'idée que tout ceci n'était qu'un rêve, son rêve, où il avait couru tout à sa joie, où il s'était envolé d'un bond – enfin, il s'était étalé, mais c'était presque pareil – pour être porté par les vents, et à présent il planait dans les hauteurs, et ce craquement c'était le battement de ses ailes, ce rugissement celui du vent qu'il fendait, cette lumière le globe sacré du soleil dans les cieux, et bientôt il reverrait Magali et ensemble ils voleraient sur les traces des arabesques de leur destinée commune, suivis par leur enfant, au-dessus des vertes collines de leur religion et c'était là sa récompense, sa métamorphose, c'était la réalisation de toutes les promesses à moins que ce n'en fût le démenti.

L’Écaille de Taborin

I.

SI UN HOMME PEUT SE mesurer à l'aune de ses obsessions, alors on aurait pu qualifier George Taborin de très petit, plus petit encore que les quartdhommes censés hanter les forêts de Tasmanie. Il était numismate de métier, passionné de pièces antiques par vocation, et il passait ses journées à cataloguer, à nettoyer et à contempler ses trésors, imaginant ce faisant les sociétés dont ils avaient symbolisé la vitalité. Frotter, par exemple, le visage de Ptolémée sur une drachme trouvée à Alexandrie, et frappée à l'époque de l'invasion de Chypre par Démétrios Ier Poliorcète (sans doute à Salamine, la dernière cité à succomber au « Preneur de villes »), lui évoquait non seulement le contexte historique de l'Empire romain et de l'Égypte ptolémaïque, mais suscitait en lui des visions si saisissantes qu'il croyait sentir sur son torse le poids d'un plastron métallique ou humer l'odeur de naphte d'une flèche trempée dans le feu grégeois alors qu'elle grésillait dans les chairs de sa cible. On eût dit que du pouce il réveillait l'énergie de cette pièce de monnaie, qu'il libérait l'essence des instants qu'elle avait traversés, et il en allait ainsi depuis le jour de son sixième anniversaire, jour où son oncle lui avait offert une monnaie de cuivre phénicienne.

On aurait pu en conclure que George, qui venait d'entrer dans sa quarantième année, était un petit homme maniaque, voire obsessionnel, porté aux songeries, porteur de lunettes, avec une petite bedaine et de rares amis, dont la vie était soigneusement cloisonnée en sections bien rangées, à l'image des plateaux où il exposait les fleurons de sa collection. Et ces déductions auraient été justes à l'exception d'une seule : George Taborin n'était pas petit. Il mesurait un peu plus de six pieds mais paraissait encore plus grand du fait de sa tignasse noire, qui se hérissait lorsqu'il négligeait de la laver, si bien qu'en le voyant foncer tête baissée (car telle était son habitude), on était en droit de redouter les piqûres. Grâce à ses parents, un couple de paysans qui, plutôt que de voir en lui un don des dieux, l'avaient considéré comme un esclave corvéable à merci, il était solidement bâti ; du fait de sa vie sédentaire, il avait perdu de sa force et s'était un peu empâté, mais pas au point de ne plus attirer les amateurs de pugilat – à l'école, il s'était forgé une réputation de dur à cuire et elle lui était restée. Il possédait un menton légèrement fuyant, un nez droit dont la seule caractéristique était d'être un peu trop volumineux, et une bouche qu'il avait tendance à garder ouverte pour respirer, conséquence d'une sinusite qui ne lui laissait aucun répit (si son visage n'était pas vraiment beau, c'était parce qu'il lui manquait une once par-ci, un centimètre par-là, et peut-être l'aurait-on jugé attirant s'il avait été un rien plus ferme). Ses traits, ajoutés à sa corpulence, lui donnaient l'air d'un imbécile heureux, d'un débile léger monté en graine. Lorsqu'il se regardait dans une glace, ce qu'il faisait le moins souvent possible, il se disait que son âme ne s'était pas développée en proportion de son corps et qu'elle cliquetait en lui, bien trop menue pour la carcasse qu'elle animait, rachitique et pour tout dire anémiée.

Conformément au souhait de ses parents (selon lesquels jamais il ne trouverait d'épouse s'il ne prenait pas la précaution de se marier jeune), il avait épousé à quinze ans une dénommée Rosemary Le-Master, une fille sans grâce, maussade et grassouillette, qui, un quart de siècle plus tard, était devenue une accorte matrone à la Raphaël. Ils n'avaient jamais eu d'enfants et, comme George désirait toujours fonder une famille, ainsi d'ailleurs que Rosemary (qu'il soupçonnait cependant de faire le nécessaire pour prévenir toute conception), ils partageaient le lit conjugal une fois par semaine, avec la régularité d'une horloge. Ces derniers temps, le chiffre d'affaires de *Taborin : Monnaies et antiquités*, la petite entreprise de George, leur avait permis d'engager des domestiques,

et Rosemary, libérée des obligations de la cuisine et du ménage, s'empressait de rattraper le temps perdu et de se livrer aux expériences dont elle s'était privée pendant sa jeunesse ; elle avait ainsi adhéré à un club de dames des classes supérieures de Port-Chantay, les Rangers de Pierre-Blanche (du nom du quartier où demeuraient la plupart d'entre elles), qui se jugeaient plus séduisantes, plus sophistiquées et plus tendance qu'elles ne l'étaient en réalité. Elle s'abîmait dans un tourbillon de réceptions et de campagnes grotesques (pétitionner pour l'installation de bacs à fleurs sur le port, par exemple) qui lui permettaient de rencontrer les hommes dont ces dames recherchaient l'appui mais aussi la compagnie. Quoique troublé par les infidélités de sa femme (s'il n'avait aucune preuve concrète de celles-ci, il n'en connaissait pas moins l'attitude relâchée des Rangers vis-à-vis des liens sacrés du mariage), George n'émettait aucune protestation. Rosemary et lui vivaient chacun leur vie et cette nouvelle entorse n'avait en rien bouleversé les habitudes de leur couple. Par ailleurs, il n'avait aucune raison de se plaindre étant donné qu'il était lui-même infidèle à Rosemary.

Chaque année, le printemps venu, George se rendait à Teocinte et passait trois semaines à s'ébattre dans les bordels de Matinombre, un quartier qui ne voyait jamais la lumière de l'aube, étant niché si près du monstrueux dragon Griaule[1] que le flanc de celui-ci le surplombait tout entier, telle une portion de ciel vert et or[2]. Outre ses bordels, Matinombre était connu pour ses brocantes et ses échoppes, où l'on trouvait des antiquités et des reliques de Griaule (fausses, pour la plupart) au milieu des pipes et des pendentifs façonnés à l'image du dragon, laquelle ornait toutes sortes d'articles, notamment des assiettes, des fanions, des jouets (les épées de bois étaient fort populaires), des nappes, des cuillères, des chopes et des cartes censées donner l'emplacement de son trésor[3]. George passait ses après-midi à écumer ces boutiques en quête de pièces anciennes. Un soir de mai, à l'issue d'une de ses expéditions, il se rendit à L'Éternelle Récompense d'Ali (un client facétieux avait gribouillé l'adjectif « infernale » entre les deux derniers mots), un bordel situé dans la partie la plus ensoleillée de Matinombre, afin d'examiner ses trouvailles du jour en buvant une pinte de bière rousse.

La taverne, éclairée par des lampes à pétrole et presque vide à cette heure de la journée, se résumait à une salle en forme de *I* majuscule qui sentait les oignons frits, la bière éventée et des décennies de graisse. Des poutres badigeonnées au goudron hachuraient le plafond, qui surplombait des bancs et des tables en bois, des murs chaulés assombris par les vapeurs de cuisine et constellés de taches douteuses, et un bar derrière lequel trônait un barman ventripotent coiffé d'un fez (il ne s'agissait pas d'Ali, celui-ci étant un personnage fictif), qui cessait de temps à autre de considérer le monde d'un œil dédaigneux pour donner un coup de tapette sur le comptoir. Trois jeunes femmes en peignoir échancré, assises au centre de la salle, parlaient à voix basse. Dehors, les charrettes roulaient en grinçant et une vendeuse proposait d'une voix criarde ses douceurs à la noix de coco. George, qui avait pris place au fond, à l'extrémité d'un empattement du *I*, percevait les conversations des passants sous la forme de bribes confuses entrecoupées de jurons.

Alors qu'il inspectait un lot de pièces, de boutons et d'insignes achetés en vrac avec la jarre qui les contenait, il tomba sur une sorte de plaque noircie par les ans et la crasse, en forme d'ongle mais trois fois plus large et trois fois plus épaisse. Il ouvrit sa trousse de nettoyage et appliqua sur l'objet un morceau de coton imbibé de solvant, dégageant au bout d'un certain temps une petite surface d'un vert bleuté. Sentant sa curiosité s'éveiller, il chaussa les lunettes qu'il utilisait pour le travail de précision, se pencha sur sa trouvaille et la frotta vigoureusement, la débarrassant peu à peu de sa couche de crasse. Le lustre de cette substance évoquait une gemme bleu-vert. George fixa une loupe de joaillier à ses verres et approcha l'objet de son œil.

« Qu'est-ce que t'as trouvé ? »

Une prostituée en robe de soie couleur pêche, une petite brune d'une vingtaine d'années avec des cheveux bouclés, une peau basanée et des traits encore juvéniles mais un peu trop durs à son goût, s'assit sur le banc à côté de lui et tendit la main. « Je peux voir ? »

Non seulement surpris par l'intrusion mais aussi par le spectacle de la salle, qui s'était peuplée d'une foule bruyante sans qu'il l'ait remarqué, il laissa choir l'objet dans la main de la jeune femme, ce qu'il regretta aussitôt, craignant qu'elle ne reparte avec.

« J'ai pas vu un machin comme ça depuis que j'étais toute gamine, dit-elle en repoussant une mèche de cheveux de son front. Ma mamie portait le même autour du cou. Elle avait promis de me le léguer, mais on l'a enterrée avec, la vieille sorcière.

— Tu sais ce que c'est, alors ?

— C'est une écaille de dragon… et elle ne vient pas d'un monstre comme Griaule. D'après ce qu'on m'a dit, elles sont de cette couleur quand le dragon vient de naître[4]. Peut-être que Griaule l'a perdue quand il était tout petit. Ça fait des siècles qu'on n'a pas vu de bébés dragons par ici. Ma grand-mère tenait la sienne de sa trisaïeule. »

George voulut reprendre son bien, mais la femme referma ses doigts.

« Je te laisse tirer un coup en échange. » Elle ouvrit sa robe, exhibant ses seins tout en agitant les épaules.

« Rends-la-moi, dit George en claquant des doigts.

— Pas la peine d'être aussi sec ! » Elle fit sauter l'écaille au creux de sa main, comme pour la soupeser, puis la lui redonna. « Écoute. Je t'offre des passes pour une semaine. Quand tu rentreras à Port-Chantay, tu ramèneras des souvenirs plus excitants qu'une visite guidée de Griaule.

— Comment sais-tu que je viens de Port-Chantay ? »

Poussant un reniflement de dédain, elle répondit : « J'ai un don. »

Elle avait des seins plus lourds qu'il ne l'aurait cru, d'une forme agréable à l'œil, avec des aréoles couleur de cannelle. Toujours pragmatique quand il traitait une affaire, il décida que l'écaille n'était qu'une curiosité sans valeur qui n'attirerait guère ses clients réguliers ; mais il sentait qu'il avait l'avantage et décida d'en profiter.

« Je suis ici pour quinze jours, dit-il. Tiens-toi à ma disposition pendant cette période et l'écaille est à toi.

— À ta disposition ? Va falloir être plus clair. Je n'ai pas envie que tu m'attaches, par exemple, si c'est ça qui t'excite.

— Je loge à l'hôtel des Sept Temps. Je veux que tu m'y rejoignes.

— Mazette ! fit-elle avec une grimace appréciative. Qu'est-ce que tu veux d'autre ? »

George lui fit part de ses desiderata d'une façon toute clinique ; elle hocha la tête et dit : « Tope là. »

Puis elle tendit la main et, comme pour imiter George, claqua des doigts. « Allez, donne.

— Quand les quinze jours seront écoulés. L'un de nous doit se fier à l'autre et espérer qu'il tiendra parole. Je préfère que ce soit toi. »

II.

Après la mort du dragon Griaule, le conseil municipal de Teocinte dut régler une question qu'il n'avait pas anticipée : quand on a affaire à une créature dont le cœur bat une fois par millénaire, comment peut-on être sûr de son décès ? Comme le seul signe perceptible de celui-ci était le fait que les paupières du dragon avaient cessé de s'ouvrir, certains suggérèrent qu'il avait seulement sombré dans un coma induit par les innombrables tonneaux de peinture toxique dont on lui avait recouvert les flancs durant la création de la fresque de Méric Cattanay[5]. Les parasites qui vivaient dans ses entrailles et sur son épiderme étaient toujours là, et on ne décelait aucune trace de décomposition (si la vitesse de celle-ci égalait celle de ses processus métaboliques, elle risquait d'ailleurs de susciter des comparaisons avec la course d'un glacier). En fait, étant donné la nature magique de Griaule, certains avancèrent l'hypothèse que sa dépouille risquait de se révéler imputrescible.

Quelques décennies auparavant, lorsque les pères de la cité avaient accepté la proposition de Cattanay, ils s'étaient empressés de signer des accords avec divers entrepreneurs en vue de disposer du cadavre du dragon, qu'ils avaient vendu à la découpe dans l'attente de son futur trépas, ce qui leur avait permis d'assainir leurs finances ; mais le conseil municipal actuel, qui regrettait cette décision, refusa d'honorer les contrats en question[6]. Étant donné que la mort de Griaule demeurait incertaine, ce dernier inspirait toujours de la crainte à ces braves gens. Si jamais il était encore vivant, on imaginait sans peine sa réaction en cas de tentative de dissection. En outre, il se posait une question d'esthétique. Grâce à la découverte de sources thermales au sud de la ville, sans parler bien entendu de la présence de Griaule, Teocinte était devenue une destination touristique. Transformer une partie de la ville en abattoir, où seraient exposées en plein air plusieurs tonnes d'os, de viande et de viscères, ne risquait guère d'inciter les visiteurs à la détente et au repos. Toutefois, si le conseil municipal hésitait à prendre une décision, les citoyens, après des générations passées sous la domination de Griaule, exigeaient que le problème soit réglé au plus vite. C'était là une situation potentiellement explosive, qui nécessitait du doigté dans sa résolution, et les pères de la cité, à l'instar de bien des politiciens rompus à ce genre de dilemme, tentèrent de faire passer leur inertie pour une forme de compromis. On démantela les échafaudages érigés par Cattanay dans le cadre de ses travaux, on nettoya les crocs de la mousse qui les encombrait, on débroussailla le reste du corps, ne laissant subsister que les fourrés entourant les ruines de Hangtown (où ne demeurait plus qu'un gardien solitaire), le village situé sur le dos du dragon ayant été classé site historique. On construisit des échelles et des galeries de corde donnant accès à toutes les parties du dragon et on invita les touristes à visiter tous les coins que la plupart des citoyens évitaient comme la peste. De l'avis du conseil municipal, de telles initiatives laisseraient accroire au trépas du dragon sans pour autant en constituer une preuve formelle, ce qui permettrait de ne prendre aucune décision définitive. Si Griaule était toujours vivant, et si quelques touristes périssaient suite à cette expérience de dynamique sociale, eh bien, tant pis. On construisit plusieurs hôtels de luxe sur les pentes du Nid de Haver, parmi lesquels les Sept Temps, chacun avec une vue imprenable sur le dragon. C'est ainsi que, le lendemain du jour où il trouva son écaille, George se tenait devant la fenêtre de sa suite, savourant un cigare doublé d'un café, et s'abîmait dans la contemplation de Griaule : un gigantesque lézard vert et or pareil à une colline d'un mille de long s'achevant par une queue sinueuse et surmontant les taudis de sa tête maléfique, avec l'éclat de l'aurore qui jouait sur ses crocs et courait le long de sa crête sagittale, puis faisait miroiter son flanc dont la fresque était indéchiffrable sous cet angle. On avait évacué de son crâne les gigantesques cuves d'ébullition afin qu'elles ne gâchassent

point cette vue spectaculaire.

La femme, Sylvia[7] s'étira dans la chambre à coucher et George s'assit au bureau afin de nettoyer l'écaille pour la quantième fois, désireux de la lui offrir dans un état impeccable. La substance qui recouvrait sa surface était particulièrement résistante et il n'avait réussi à dégager qu'une petite parcelle, à peine un quart du total, lorsque Sylvia le rejoignit, vêtue d'un pantalon vaporeux de couleur beige et chaussée de sandales, occupée à se sécher les cheveux. Elle se laissa choir dans le fauteuil près du bureau et poussa un soupir. Il la salua d'un signe de tête et se concentra sur sa tâche. Elle émit un grognement impatient qui le laissa indifférent, puis jeta ses jambes sur l'accoudoir, faisant glisser la serviette sur ses cuisses, et déclara d'une voix enjouée : « Eh bien, une chose est sûre : tu ne baises pas comme un boutiquier.

— Je dois prendre ça comme un signe de dilection, je suppose, dit-il avec un sourire amusé.

— Un signe de quoi ?

— D'affection, si tu préfères. »

Elle haussa les épaules. « Si ça te chante…

— Ah. » Il gratta l'écaille du bout de l'ongle. « Et comment baisent les boutiquiers ?

— La plupart d'entre eux semblent gênés de se trouver entre mes jambes. Ils veulent en finir au plus vite et se casser. Ils me tournent le dos quand ils se rhabillent. Et ils préfèrent que je me taise pendant qu'ils me montent. » Elle secoua ses cheveux mouillés. « Enfin, ils aiment que je fasse certains bruits. Oui, ils aiment bien ça.

— Précisons la question : comment est-ce que je baise ?

— Comme un type désespéré.

— Désespéré ? » Il continua de frotter l'écaille. « Quand même pas.

— Peut-être que ce n'est pas le mot juste. » Elle se gratta la hanche avec indolence. « C'est comme si tu avais vraiment besoin de ce que je peux te donner et pas seulement de mon cul. J'ai bien vu que tu préférais que je sois moi-même et non une Sylvia quelconque.

— Oui, sans doute. » Ça commençait à prendre tournure : la parcelle bleue évoquait la vue aérienne d'un fleuve aux berges de boue et de terre noire. « Désormais, je t'appellerai Ursula.

— Ce n'est pas non plus mon vrai nom.

— Quel est ton vrai nom, alors ?

— Vaut mieux pas que tu l'entendes – il est horrible. » Elle s'étira comme une chatte profitant du soleil ; puis elle se tourna vers la fenêtre et l'éclat du jour illumina son visage flou. « À vrai dire, ça ne me dérange pas d'être Sylvia. C'est un nom qui me va bien, tu ne trouves pas ?

— Hum-hum. »

Elle se tut pour le regarder s'activer, réagissant de temps à autre au bruit du tissu sur l'écaille, puis reprit : « Est-ce que je te plais ? Je veux dire, est-ce que ça te plaît que je bavarde avec toi comme en ce moment ? »

Il la fixa en arquant un sourcil.

« Simple curiosité de ma part, ajouta-t-elle.

— Je commence à m'habituer à toi, avouons-le.

— Peut-être que je devrais essayer plus souvent d'être moi-même. Toujours faire semblant d'être une autre, ça met la pression, à force. » Elle s'agenouilla sur le fauteuil, laissant choir la serviette, et se pencha au-dessus du bureau pour mieux voir l'écaille. « Oh ! Quel joli bleu ! Dans combien de temps auras-tu fini de la nettoyer ?

— Je la passerai au vernis une fois qu'elle sera propre. Une ou deux semaines. »

Elle se pencha un peu plus, jusqu'à ce que ses seins effleurent le meuble, et ramena ses cheveux

en arrière pour fixer des yeux le trait bleu qui striait l'écaille. Comme elle semblait différente de la professionnelle un peu sèche qu'il avait rencontrée chez Ali ! Elle avait bien tenté de maintenir cette façade, mais elle y renonçait de plus en plus souvent pour laisser apparaître la fille de la campagne qu'elle était en réalité. Il croyait deviner les linéaments de sa biographie – issue d'une famille à la progéniture trop abondante, elle avait été vendue à une mère maquerelle et avait gagné sa vie dès l'âge de douze ans – et pensait de ce fait être plus proche d'elle. D'un autre côté, c'était sans doute ce qu'elle souhaitait, dans le but de recevoir une gratification plus importante que prévu. Telle était la beauté des putains : si subtile, si sournoise fût leur présence, on savait toujours à quoi s'en tenir avec elles. Il scruta son visage, que la concentration embellissait quelque peu, et caressa l'écaille du pouce sans y penser.

Un bruit parvint à ses oreilles, à peine audible, mi-sifflement, mi-déchirement, comme si une épée cosmique tranchait dans le lointain un gigantesque tissu fondamental (à moins qu'il ne s'agît plus banalement d'un vêtement qui, non loin de là, succombait à l'usure). Ce bruit était accompagné d'une vision comme il n'en avait jamais connue avant ce jour : on eût dit que les divers éléments de la chambre, les lourds meubles d'acajou, le papier peint crème décoré de voiliers, bref tous les objets alentour constituaient une mer de forme et de couleur et que cette mer se retirait majestueusement, comme le fait un océan en prélude à un raz-de-marée. Et en se retirant, ces eaux imaginées ne révélaient pas le sol et les murs des chambres voisines, ni même les maisons blanches de Teocinte, mais une savane écrasée de soleil où poussaient des bosquets de sabals et des herbes d'une couleur évoquant le pelage du lion, le tout entouré de collines couvertes de pins. Ils étaient naufragés au sein de ce paysage, humaient ses senteurs végétales, entendaient les insectes grésiller et bourdonner, sentaient une douce brise leur caresser la peau… puis tout s'évanouit, les arbres, la savane et les collines, comme si on venait d'escamoter un vulgaire décor peint, et la suite réapparut devant eux. Bouche bée, George fixa des yeux le porte-manteau près du mur du fond. Sylvia, les bras croisés, comme pour se protéger les seins, était assise en tailleur dans le fauteuil et balayait la pièce du regard.

« Qu'est-ce que tu as fait ? » demanda-t-elle en chevrotant. Elle répéta cette question d'une voix stridente, accusatrice, comme si elle doutait de moins en moins de sa culpabilité.

« Je n'ai rien fait. » George examina l'écaille.

« Tu l'as frottée ! Je t'ai vu ! » Elle la lui arracha des mains et la frotta à son tour ; comme il ne se passait rien, elle la lui rendit et ordonna : « Recommence. »

Il n'avait pas échappé à George que l'apparition de cette savane n'était peut-être pas sans rapport avec les visions qui se manifestaient à lui lorsqu'il frottait une pièce de monnaie ; mais aucune de ces visions ne présentait la richesse de celle-ci et, jusqu'à présent, nul autre que lui n'en avait bénéficié. Il eut un frémissement à l'idée de tenter à nouveau l'expérience et glissa l'écaille dans sa poche de poitrine.

« Finis de t'habiller, dit-il. Et allons prendre notre petit déjeuner. »

La colère déforma les traits de la femme. Il replia son canif, referma sa trousse de nettoyage et fourra le tout dans une poche.

« Tu ne veux pas essayer encore une fois ? » s'enquit-elle.

Il fit la sourde oreille.

Elle se drapa dans sa serviette et, après lui avoir lancé un ultime regard de mépris, courut dans la chambre à coucher.

George sirota son café et s'aperçut qu'il était tiède. À travers le léger tissu de sa chemise, l'écaille lui semblait étrangement froide et il la posa sur le bureau. Peut-être était-elle plus précieuse

qu'il ne l'avait supposé. Il l'effleura du bout de l'index – la suite ne bougea pas.

Sylvia refit son apparition, toujours drapée dans sa serviette et toujours furieuse, quoiqu'elle tentât d'afficher un sourire cajoleur. « S'il te plaît ! Frotte-la rien qu'un peu. » Elle lui déposa un baiser dans le cou. « Pour me faire plaisir ?

— Ça t'a terrifiée la première fois. Pourquoi es-tu si impatiente de renouveler l'expérience ?

— Jamais de la vie ! J'ai été surprise, c'est tout. C'est toi qui étais terrifié ! Si tu avais vu ta tête.

— Ça ne répond pas à ma question : pourquoi es-tu si impatiente ?

— Quand Griaule fait connaître sa présence, on a intérêt à lui prêter attention de crainte de connaître le malheur. »

Il se carra dans son siège, amusé. « Ainsi, tu crois en la divinité de Griaule, cette rumeur ridicule.

— Ça n'a rien d'une rumeur. Tu le saurais aussi, si tu vivais ici. » Les poings sur les hanches, elle se lança dans une tirade qui constituait de toute évidence une citation : « Griaule était jadis mortel, promis au trépas quoique d'une extrême longévité, cependant il a grandi non seulement en taille mais aussi en puissance. Le mot de démiurge est peut-être exagéré pour ce qui est de décrire un lézard surdimensionné, mais Griaule est sûrement proche d'un tel être. Sa chair ne fait plus qu'une avec la terre. Il connaît le moindre de ses frémissements, la moindre de ses convulsions. Ses pensées parcourent le plenum, son esprit est une nuée qui enveloppe notre monde. Son sang est la moelle du temps. Les siècles coulent en lui, laissant derrière eux un résidu qu'il incorpore dans son être. Est-ce si étonnant qu'il contrôle notre vie et connaisse notre destinée[8] ?

— Voilà qui est joliment tourné, mais ça ne prouve rien. D'où ça vient ?

— D'un livre qu'un client avait oublié chez Ali.

— Tu te souviens de son titre ?

— Pas vraiment.

— Pourtant, tu as mémorisé ce passage.

— Parfois, on n'a pas grand-chose à faire excepté attendre. Quand je m'ennuie, je lis. Et parfois j'écris.

— Quoi donc ?

— Oh ! Des petites histoires sur les autres filles. Toutes sortes de choses. » Elle lui caressa la joue. « Essaye encore ! S'il te plaît ! »

Poussant un soupir exaspéré qui n'était qu'à moitié feint, persuadé qu'il ne se passerait rien (ou presque rien), il attrapa l'écaille et appliqua son pouce sur la partie nettoyée en insistant un peu plus que précédemment. Cette fois-ci, le bruit de déchirure fut plus violent et la transition vers la savane instantanée. Il chut lourdement parmi les hautes herbes, car le fauteuil sur lequel il était assis avait disparu, et, les doigts refermés sur l'écaille, fixa en plissant les yeux un soleil à l'éclat adamantin qui flottait dans un ciel vide de nuages, pareil à une feuille d'émail bleu. Poussant un petit cri de terreur, Sylvia l'agrippa par l'épaule comme il se redressait sur ses genoux. Elle prononça quelques mots qu'il n'entendit même pas, tant était grande la confusion qui lui emplissait l'esprit. Les senteurs qui, un peu plus tôt, lui avaient paru banales, de vagues effluves d'herbe et de poussière, étaient désormais fortes et insistantes ; la chaleur du soleil, loin de lui caresser la peau, menaçait de la rôtir. Une goutte de sueur coula de son aisselle et le long de son flanc. Des insectes bourdonnaient autour d'eux, un faucon tournait dans le ciel. Ce n'était pas une vision, songea-t-il. L'écaille les avait transportés ailleurs, peut-être dans une autre partie de la vallée. Dans le lointain se dressait une chaîne de collines boisées qui entourait une série d'éminences plus petites et plus proches – sa diligence en avait traversé de semblables sur la route qui montait à Teocinte depuis la côte, mais elles étaient vierges de toute végétation. La panique l'incita à frotter à nouveau l'écaille, dans

l'espoir de regagner ainsi sa suite ; mais ce fut en pure perte.

Sylvia s'effondra par terre, la tête basse, et cette démonstration d'impuissance éveilla l'instinct protecteur de George et l'amena à se ressaisir. Il scruta la vallée en quête de signes de vie.

« On doit trouver un abri, dit-il d'une voix tremblante. Et aussi de l'eau. »

Elle poussa un grognement indistinct et détourna en partie la tête.

« Peut-être y a-t-il de l'eau par là-bas. » Il désigna les collines au loin. « Et aussi un village.

— Ça m'étonnerait qu'on trouve un village.

— Pourquoi ?

— Tu ne reconnais pas cet endroit ? » D'un geste plein de lassitude, elle désigna la colline la plus proche, un peu sur leur droite. « Voilà le Nid de Haver, là où se trouvaient les Sept Temps. Et ce talus, là-bas, c'est celui où reposait la tête de Griaule. Ce vallon, sur la gauche, avec les palmiers pinots et les panaches d'officier… c'est là que se trouvait Matinombre. Et ça, c'est le Bois de Yulin. Tout est là – il ne manque que les maisons et les gens. »

Elle continua d'énumérer des noms de lieux et il fut bien forcé d'admettre qu'elle avait raison. Étant donné les circonstances, il se serait attendu à la voir secouée, terrorisée, voire au bord de l'hystérie ; mais elle affichait un calme étonnant (bien plus que lui, d'ailleurs), tempéré par un certain abattement. Il lui demanda pourquoi elle réagissait aussi bien.

« On a l'habitude de voir de telles choses par ici, répondit-elle. C'est l'œuvre de Griaule. Cette écaille… il l'a sans doute perdue quand il était jeune et elle a échoué dans cette jarre. Pour une raison indéterminée, il t'a donné pour mission de la retrouver. Pour que tu puisses la nettoyer et la frotter, j'imagine.

— C'est ridicule », rétorqua-t-il par pur réflexe.

Désignant le Nid de Haver d'un geste vague, elle dit : « Teocinte a disparu. Comment ça a pu se produire, à ton avis ? »

À l'exception des herbes frémissantes, des palmes qui battaient sous la brise et des oiseaux qui volaient dans le ciel, le monde était désert. *Bizarre que des volatiles soient aussi insouciants avec un faucon rôdant dans les parages*, se dit-il. Il mit une main en visière et tenta de repérer le faucon en question, mais celui-ci avait disparu. Son malaise s'accrût encore.

« On ne peut pas rester ici », déclara-t-il.

Sylvia disposa sa serviette à la façon d'un chemisier et attendit ses instructions.

Un insecte s'approcha en bourdonnant de l'oreille de George – il le chassa sans conviction. « Où faudrait-il aller ? »

Elle tirailla sur une mèche de cheveux, un geste trahissant une certaine résignation – de toute évidence, elle s'en remettait au bon vouloir de Griaule, ou de quelque autre agence occulte. George l'agrippa par le poignet et l'attira contre lui.

« Si c'est ici que se trouvait Teocinte, tu sais forcément où dénicher un point d'eau. »

D'un air maussade, elle répondit : « En principe, il doit y avoir un ruisseau quelque part par là. » Elle désigna le vallon correspondant à l'emplacement de Matinombre. « Il était pollué la dernière fois que je l'ai vu, mais je présume que l'eau s'est purifiée à présent qu'il n'y a plus personne.

— Allons-y », fit-il, et, voyant qu'elle ne faisait pas mine de bouger, il la poussa sans ménagements. Elle leva le poing et le frappa en plein front, pour, aussitôt après, pousser un cri de douleur et se palper les doigts.

« Tu es en colère ? demanda-t-il. Bien.

— Arrête de me brutaliser ! dit-elle, les larmes aux yeux. Je ne le supporterai pas !

— Si tu dois te comporter comme une lavette, je te brutaliserai quand j'en aurai envie. Avant de

pleurnicher et de te laisser mourir, attends que je t’en aie donné la permission. »

III.

Lorsqu'ils eurent parcouru un tiers de la distance qui les séparait du ruisseau, le sens pratique de George avait repris le dessus et il avait élaboré une méthode pour survivre au cas où leur situation, quelle qu'elle fût[9] ne trouverait pas de résolution. Mais tandis qu'il se préparait mentalement à une existence solitaire en compagnie de Sylvia (pour une durée encore indéterminée), réfléchissait à l'abri qu'il lui faudrait construire pour survivre durant des mois, voire des années, et imaginait diverses façons d'occuper utilement leur temps, le faucon réapparut au-dessus d'eux, grandissant dans de telles proportions à mesure qu'il perdait de l'altitude que George fut obligé d'admettre que ce n'était ni un faucon, ni un quelconque rapace. Il passa le bras autour de la taille de Sylvia, la souleva de terre et se mit à courir, sourd à ses cris stridents alors qu'un dragon passait au-dessus de leurs têtes à toute vitesse, les frôlant de si près qu'ils sentirent le souffle de ses ailes. Étincelant de toutes ses écailles vert et or, il vira sèchement pour fondre à nouveau sur eux, puis, dans une furieuse série de battements précipités, se posa parmi les hautes herbes à moins de cinquante pieds de distance. Il baissa sa gueule et rugit, produisant un son complexe évoquant celui d'un chœur d'une demi-douzaine de lions incapables de chanter en mesure. Apercevant une braise orange pendant tel un joyau dans les ténèbres de son gosier, George plaqua Sylvia au sol et la protégea de son corps, s'attendant à être baigné de flammes. Comme il ne se passait rien, il releva la tête au bout de quelques instants. Le dragon gardait ses distances, son souffle résonnant comme une machine surchauffée – apparemment, il attendait qu'ils fassent quelque chose. Sylvia protesta et George cessa de l'écraser sous son poids. Quand elle vit le dragon, elle gémit et s'enfouit la tête dans les herbes.

George se redressa en veillant à éviter tout mouvement brusque. Ses jambes tremblaient tellement qu'il crut qu'il allait s'effondrer, mais il réussit à se tenir accroupi. La tête du dragon était presque à la hauteur de la sienne, mais son dos et sa crête le dominaient de très haut. Il évalua sa longueur à vingt-cinq pieds de la gueule jusqu'au bout de la queue, voire un peu plus. Ses écailles vert et or s'harmonisaient parfaitement avec ses muscles et semblaient plaquées sur eux comme celles d'un pangolin. Il émit un grondement et ouvrit grande sa gueule, révélant des crocs plus longs que les bras d'un homme. Un fumet de viande faisandée semblait émaner de lui comme une aura et George en eut la gorge nouée. Cependant, en dépit de son allure maléfique et de sa férocité innée, il avait une façon d'incliner la tête pour les examiner qui faisait irrésistiblement penser à un chiot (certes, de la taille d'une grange) intrigué par des insectes.

« Sylvia. » Il la chercha à tâtons et frôla sa serviette du bout des doigts.

En guise de réponse, il eut droit à un « Non » étouffé.

« S'il voulait nous tuer, il l'aurait déjà fait », reprit-il d'une voix mal assurée.

Sans quitter le dragon des yeux, il tendit la main, saisit le poignet de Sylvia et l'obligea à se redresser. Elle se blottit au creux de son épaule, refusant de regarder le dragon. Il lui passa un bras autour de la taille et l'orienta vers la direction dont ils venaient, puis se remit en marche avec une angoisse sans cesse croissante. Ils avaient à peine parcouru trente pieds que le dragon, battant des ailes à grand bruit, les dépassait d'un saut de puce et leur coupait la route. Se posant fermement sur ses pattes, il poussa un grondement et secoua la tête de droite à gauche. Sylvia se mit à glapir et George se retrouva incapable de penser. Le dragon agita la tête une nouvelle fois et rugit à en faire ployer les herbes autour de lui. Sylvia et George fermèrent les yeux et s'accrochèrent l'un à l'autre. Le dragon leva son museau vers le ciel et hurla – la tonalité comme l'intensité de son cri semblaient exprimer la frustration. Il agita la tête une troisième fois, puis une quatrième, indiquant une certaine

direction avec une insistance que George interpréta comme délibérée. Il décida de faire quelques pas dans la direction en question et traîna Sylvia derrière lui. Comme le dragon ne semblait ni approuver ni désapprouver son initiative, il poursuivit sa route, se dirigeant vers le talus où reposait jadis la tête de Griaule.

Ainsi débuta une marche hésitante, sur un sol inégal qui les fit trébucher à maintes reprises tandis que, guidés par les grondements du dragon, ils s'éloignaient du site de Teocinte pour dépasser le talus et s'engager dans une prairie à l'herbe jaunâtre entrecoupée d'éminences en pain de sucre et sillonnée de pistes tracées par les bêtes sauvages. De temps à autre, le dragon les dépassait afin de mieux les diriger, aplatissant la végétation à chaque atterrissage. La chaleur devint insoutenable et George perdit toute emprise sur la réalité, à tel point que lorsque le dragon les encouragea à poursuivre d'un rugissement alors qu'ils prenaient un peu de repos, il se leva d'un bond et se mit à lui crier après. Au bout de ce qui lui sembla être des heures d'effort et de tourment, ils atteignirent la berge d'un ruisseau qui s'évasait pour former un étang de quelque quatre-vingts pieds en sa plus grande largeur, lequel se divisait plus loin en petites mares bordées de majestueux sabals flanqués de buissons et d'arbustes, une oasis de verdure au sein d'un désert d'épineux et d'herbes piquantes. Le dragon les abandonna là après avoir lâché un ultime rugissement en guise de mise en garde (du moins George l'interpréta ainsi) et il s'envola dans les cieux jusqu'à apparaître de nouveau aussi petit qu'un faucon, après quoi il disparut dans un nuage, les laissant épuisés et hébétés, soulagés mais désespérés. Ils se baignèrent dans l'étang, ce qui les rafraîchit quelque peu. À la tombée de la nuit, George cueillit des oranges fripées sur un arbre au bord de l'eau et ils dînèrent de noix et de fruits. Peu de temps après ils s'endormirent, trop fatigués pour discuter.

Le lendemain matin, ils envisagèrent de retourner à l'endroit d'où ils étaient partis, mais y renoncèrent en apercevant le dragon qui tournait dans le ciel, et George entreprit de construire une hutte avec des bambous, des palmes et des lianes, tandis que Sylvia décidait d'attraper des poissons, affirmant avoir une certaine aptitude pour cette tâche. Après l'avoir vue une demi-heure durant observer une immobilité absolue, attendant que les poissons aient oublié sa présence pour les saisir lorsqu'ils lui passeraient entre les jambes, il songea qu'ils devraient encore se contenter de fruits pour dîner ; mais, à sa grande surprise, lorsqu'il se tourna de nouveau vers elle un peu plus tard, ce fut pour constater qu'elle avait capturé deux perches de taille moyenne.

Ce soir-là, tandis qu'une brise assez forte chassait les moustiques de leur campement, ils s'allongèrent sur un lit de palmes et de feuilles de bananier et contemplèrent le reflet sur l'étang d'un ciel pourpre si riche en étoiles qu'on eût dit un décor peint, un rideau de soie brodé de sequins… Bien à l'aise et le ventre plein, George était prêt à considérer leur situation comme un léger désagrément et rien de plus ; mais il comprit bien vite que Sylvia ne partageait pas son insouciance, car lorsqu'il voulut l'étreindre, elle le repoussa sans ménagements et s'exclama : « Nous sommes aux portes de la mort et tu ne penses qu'à ça ?

— Nous ne sommes pas aux portes de la mort, répliqua George. Le dragon semblait soucieux de notre sort. Il aurait pu nous conduire en un lieu bien moins hospitalier.

— Quoi qu'il en soit, on est dans de beaux draps.

— Ce ne sont pas des draps, mais des feuilles de bananier. Toutefois, ce qu'il y a dessus est fort beau, en effet. » George ponctua cette saillie d'une œillade, espérant lui remonter le moral.

En guise de récompense, il n'eut droit qu'à un regard noir.

« Autant faire contre mauvaise fortune bon cœur », insista-t-il.

Reniflement de Sylvia. « Si tu veux me prouver que tu as du cœur, trouve un moyen de nous tirer de ce guêpier.

— Je te rappelle que nous avons passé un marché, dit-il sans trop y croire.

— C'était à Teocinte. Ici, le marché ne tient plus.

— Ce n'est pas ainsi que je vois les choses.

— Tant pis pour toi… de toute façon, c'est moi qui décide. Je n'ai pas mes potions sur moi et je n'ai pas l'intention de tomber enceinte. Quand on sera de retour à Teocinte, j'honorerai mes engagements. En attendant, tu n'as qu'à te prendre en main. Et je te saurais gré de ne pas le faire en ma présence. »

Une bourrasque de vent secoua le toit en paille de la hutte, apportant avec elle un parfum épicé. Bien qu'il se soit attendu à la réaction de Sylvia, George n'en était pas moins froissé.

« C'est de ta faute », dit-il d'une voix lugubre.

Elle se redressa, le visage pâli et réduit à sa plus simple expression par la lueur des étoiles. « Hein ? »

Il lui esquissa la théorie de Peri Haukkola décrivant les effets du stress sur la réalité consensuelle.

« Tu me dis que je suis ridicule de blâmer Griaule, répliqua-t-elle. Et tu me sors les délires de ce Haukkerman comme si…

— Haukkola.

— … comme si ça prouvait quoi que ce soit. Comme si sa théorie était fondée du seul fait qu'il en a formulé une. Et c'est moi qui suis ridicule ? » Rire sarcastique. « Tu as vu le dragon, je suppose ?

— Évidemment ! C'est une preuve supplémentaire de la thèse de Haukkola. Comme tu es obsédée par Griaule, tu as incorporé un dragon à ton fantasme. »

Sylvia en resta bouche bée. « Mais ce dragon, c'est Griaule ! Tu n'as pas remarqué la forme de sa tête, la couleur de ses écailles ? D'accord, il est plus petit et il a beaucoup moins de cicatrices. Mais c'est bien lui.

— Tu arrives à distinguer un lézard de ses congénères ? » Il gloussa.

« J'ai passé le plus clair de ma vie avec Griaule sous les yeux et je ne risque pas de le confondre avec un autre dragon. » Elle roula sur son flanc et lui tourna le dos. « Toi et ce Haukkola ! Vous êtes des demeurés, l'un comme l'autre ! Si ça te soulage de me faire porter la faute, tant mieux pour toi. Moi, je vais dormir. »

IV.

Le vent tomba peu de temps avant l'aurore et les moustiques envahirent l'intérieur de la hutte, réveillant Sylvia et George qui plongèrent dans l'étang pour leur échapper. Le soleil grimpa dans le ciel et ils restèrent assis au bord de l'eau, incapables d'échapper à la chaleur abrutissante. Comme il n'avait rien de mieux à faire, George renforça les murs de la hutte et en suréleva un peu le toit afin de la rendre plus spacieuse, puis il partit fourrager dans les environs. Soucieux d'éviter les taillis, les épineux et les insectes, il suivit le cours méandreux du ruisseau à travers des bosquets de bambous et de sabals aux palmes brunies et racornies. À un moment donné, il aperçut le dragon tournant au-dessus de la savane et se plaqua au sol jusqu'à ce qu'il ait disparu. Durant l'heure qui suivit, son esprit n'émit plus qu'un sinistre bourdonnement en fond sonore à sa progression. Finalement, il tomba sur un espace ovale de terre et d'herbe entouré de buissons, où régnait une relative fraîcheur du fait d'un manguier solitaire aux branches duquel pendaient des grappes de fruits bien mûrs. Il se confectionna un baluchon avec sa chemise et, alors qu'il commençait à le remplir de mangues, il aperçut deux silhouettes s'avançant derrière les fourrés. Cette approche furtive l'inquiéta, aussi noua-t-il le baluchon puis se retourna pour filer. Deux hommes lui bloquaient le passage. Un type maigre, le visage pincé et le crâne dégarni, vêtu d'un pagne tressé de lianes mêlées de feuilles, la peau tannée constellée de piqûres de moustique, agita le poing dans sa direction avant de lancer : « Ces mangues sont à nous ! » La crasse soulignait les rides de son visage et rendait son rictus encore plus sinistre.

Son compagnon était un jeune homme grassouillet aux cheveux sales qui lui retombaient sur les épaules et au front aussi haut, aussi vierge qu'une pierre tombale fraîchement taillée – son visage plutôt large et ses traits quelconques lui donnaient un aspect veule et mal dégrossi. Vêtu d'un pantalon de velours en piteux état, il empoignait un bâton qui devait faire office de gourdin, mais il le planquait derrière ses jambes et refusait de croiser le regard de George, qui le baptisa mentalement « le guerrier malgré lui ». Ces hommes ne représentaient aucune menace, décida-t-il, mais il garda l'œil sur les silhouettes planquées derrière les buissons.

« Je n'en ai pris qu'une douzaine, dit-il. Il y en a sûrement assez pour tout le monde. »

Le type au crâne dégarni afficha une expression qui se voulait sans doute féroce, mais qui donnait surtout l'impression qu'il souffrait d'aigreurs d'estomac. Son compagnon dodu lui murmura quelques mots et il émit un grognement fruste.

« Notre campement est assez loin d'ici et je n'aimerais pas y retourner les mains vides, reprit George. Laissez-moi passer. Je ne reviendrai plus vous embêter. »

Le type grassouillet regarda son ami sans rien dire et, après quelques instants de réflexion, celui-ci déclara : « On peut vous en laisser quelques-unes, je suppose. Excusez ma réaction un peu vive, mais on a eu des problèmes avec des voisins qui nous chapardaient des vivres.

— Des voisins ? Il y a un village à proximité ?

— Nan, rien que des gens comme nous. Et comme vous. Des gens chassés par Griaule. Cinquante, soixante, je ne sais pas. C'est difficile à dire, car la plupart d'entre eux ne sortent pas de leur trou et il y en a un peu partout. Peut-être sont-ils encore plus nombreux. »

George cala son baluchon sur son épaule. « Griaule, dites-vous ? Vous parlez du petit dragon ?

— Celui-là même qui vous a chassé jusqu'ici, répliqua l'autre. Très différent du Griaule que nous connaissons, pas de doute. Mais examinez-le de près et vous verrez que c'est bien lui.

— Ça fait combien de temps que vous êtes là ? demanda George.

— Trois mois, peut-être un peu plus. Du moins en ce qui concerne ma famille et moi-même. » Il

désigna son compagnon. « Edgar est arrivé une semaine après. »

Edgar sourit à George en opinant du bonnet.

« Ce sont les membres de votre famille ? dit George en désignant les silhouettes furtives. Vous pouvez leur dire que je ne leur veux aucun mal.

— Elles le savent déjà, monsieur, j'en suis sûr. De toute évidence, vous êtes un gentleman. » L'homme dansa d'un pied sur l'autre en signe de gêne. « Ma fille a subi un choc quand Griaule s'est mis à rugir. Elle n'est plus très bien dans sa tête. Les gens la mettent mal à l'aise… à l'exception d'Edgar ici présent. » Sa voix se colora d'une nuance de ressentiment. « Lui, elle l'a à la bonne.

— Il y a combien de personnes avec vous, monsieur ? » demanda Edgar, ce qui fit sursauter George qui commençait à se demander s'il n'était pas muet.

« Une seule. »

Il se présenta et apprit que l'homme au crâne dégarni s'appelait Peter Snelling, son épouse Sandra et leur fille Peony. Une fois ces formalités accomplies, il leur demanda s'ils avaient une idée du sort que leur réservait le dragon.

« Autant se demander combien pèse la lune », répliqua Edgar, et Snelling renchérit : « Vous n'arriverez à rien si vous essayez de deviner ce qu'il a derrière la tête.

— Vous avez quand même une petite idée, insista George.

— Je pense pas qu'il veuille nous bouffer, dit Snelling. Il n'aurait pas pris toute cette peine… cela dit, il a bien dévoré l'un d'entre nous.

— C'est pas tout à fait ce qui s'est passé, corrigea Edgar en se grattant la joue. Il l'a mâchonné un peu et puis il l'a recraché.

— C'est parce qu'il avait cherché à s'enfuir, expliqua Snelling. Pour Griaule, c'était une façon de nous faire comprendre qu'on ne devait pas bouger. »

L'idée qu'on puisse subir de telles épreuves sans dépenser de l'énergie à leur chercher une explication était totalement étrangère à la mentalité de George. Sur le plan intellectuel, les deux hommes venaient de baisser de plusieurs crans dans son estime. Il leur demanda comment ils avaient échoué dans cette désolation. Y avaient-ils été transportés par des moyens magiques, comme lui ?

« Faudra demander à Peony, répondit Snelling. Elle avait trouvé un objet qu'elle n'arrêtait pas de tripoter, mais elle refusait de me le montrer. Alors les murs de notre maison ont disparu et on s'est retrouvés ici, en pleine nature. Peony a poussé un cri et elle a jeté le truc qu'elle cachait dans sa main. Peut-être aurais-je dû chercher à le récupérer. » Il voûta un peu plus les épaules et grimaça. « C'est dur à avaler, vous savez, de se dire que tout est de sa faute. Mais ça ne fait plus de doute pour moi à présent.

— Même si vous aviez retrouvé cet objet, ça ne vous aurait servi à rien », lui dit George.

Edgar tourna la tête vers le côté et George suivit son regard. Une femme monstrueusement obèse, dont la longue tignasse grise encadrait un visage bouffi et cuit par le soleil, vêtue de ce qui ressemblait à une toile de tente, fonçait sur lui en brandissant une branche d'arbre. Celle-ci s'abattit, le frappant à la gorge et à l'épaule. L'écorce lui érafla les joues ; les feuilles lui bouchèrent la vue – loin de l'assommer, ce coup ne fit que le désorienter. Il chancela mais ne tomba point. Snelling se jeta sur lui, l'enfourcha comme un cheval, et, tandis que le mari et la femme s'efforçaient de le terrasser, Edgar lui planta son bâton dans les côtes, l'agaçant sans l'affecter outre mesure, laissant voir par intermittences son visage lunaire. George réussit à repousser la femme et, quand elle revint à la charge, il lui décocha un coup de pied dans le ventre qui l'envoya à l'autre bout de la clairière, moulinant des bras comme pour s'envoler hors de danger. Poussant un coassement, elle s'effondra dans un buisson – en se retroussant, sa robe révéla des jambes variqueuses qui émergeaient du

feuillage. Snelling s'accrochait, l'attaquait à coups de dents, à coups de griffes, mais George l'empoigna par les cheveux et lui envoya un direct dans les dents. Lâchant son bâton, Edgar battit en retraite à la lisière de la clairière et se mit à se tordre les mains, le visage paré d'un air totalement abruti puis s'éclairant d'un sourire débile que George jugea être son expression naturelle.

Il s'essuya le menton, là où la branche l'avait éraflé. Snelling gisait sur le flanc, le souffle court, les dents rougies par le sang. Sa femme chercha à se redresser, vacilla un instant et retomba après avoir failli retrouver la position verticale.

« Sandra ! » La voix de Snelling semblait empreinte de tristesse et de nostalgie, sans la moindre trace d'inquiétude ni de compassion.

« Vous êtes cinglé ou quoi ? » D'un coup de pied, George lui envoya un peu de terre sur la figure, puis il ramassa son baluchon chargé de mangues. « Quelle idée de risquer sa vie pour quelques fruits ! Bande d'imbéciles ! »

Un bruit derrière lui – il pivota sur ses talons, prêt à se défendre. À l'orée de la clairière se tenait une jeune fille maigrichonne dans un état déplorable, âgée de douze ou treize ans à peine. Ses cheveux roux lui faisaient un voile crasseux devant le visage et sa robe bleue, fanée et déchirée, ne parvenait pas à dissimuler ses seins juvéniles. Outre de nombreuses piqûres de moustiques, son torse et ses jambes présentaient diverses traces de coups, dont certaines encore fraîches. Les lèvres tremblantes, elle fit un pas en avant. « Aidez-moi », dit-elle d'une petite voix. Elle trébucha et, si George ne l'avait pas rattrapée, sans doute serait-elle tombée à terre. Elle était si légère qu'il la souleva du sol en lui passant un bras autour de la taille.

Snelling s'effondra sur le dos, le souffle trémulant, mais sa femme, faisant preuve d'une vigueur renouvelée, se mit à glapir : « Je vous interdis de toucher à ma fille ! »

Edgar, soudain animé d'une férocité insoupçonnée, fonça sur George les bras tendus, toutes griffes dehors, comme s'il voulait lui arracher les yeux. Faisant un pas de côté, George leva son baluchon lourd de mangues et l'en frappa au visage. Edgar s'effondra comme une pierre, pissant le sang par les narines, et se mit à pleurnicher. Entre deux sanglots, George entendit Peony qui lui disait d'une voix presque inaudible : « Ce n'est pas ma mère… ce n'est pas ma mère.

— Menteuse ! s'écria M^me^ Snelling. Ingrate !

— C'est peut-être votre fille, mais vous n'êtes sûrement pas sa mère, déclara George. Jamais une mère digne de ce nom ne laisserait son enfant souffrir de la sorte.

— Salaud ! Si on était à Matinombre, je te ferais rouer de coups.

— Heureusement pour moi, nous ne sommes pas à Matinombre. Et heureusement pour vous, il me paraît plus urgent de soigner votre fille que de rendre justice. » George donna libre cours à sa colère. « Mon Dieu ! Quelle sorte de créatures êtes-vous pour traiter un enfant de cette façon ? Des bêtes sauvages seraient plus humaines que vous ! Je l'emmène avec moi. Si vous tentez quoi que ce soit, je finirai ce que j'ai commencé. Je vous tuerai tous ! »

Pour souligner son propos, il gratifia Edgar d'un coup de pied dans la cuisse. Puis il sortit de la clairière à reculons et, une fois qu'il ne vit plus personne, prit Peony dans ses bras et se mit à courir.

Il n'avait pas parcouru vingt-cinq verges qu'un bruit tonitruant lui perça les tympans, fondant sur lui depuis les hauteurs et s'accompagnant d'une violente bourrasque. Levant les yeux, il aperçut un ventre pâle et rebondi et une queue serpentine qui le survolaient. Quelques instants plus tard, une masse énorme écrasait les buissons alentour et un grondement sourd annonçait que Griaule venait de se poser et s'avançait dans la végétation, brisant tous les obstacles sur son passage. George se jeta à terre et se dissimula sous les palmes mortes au pied d'un sabal, puis attira Peony tout contre lui et lui plaqua une main sur la bouche pour l'empêcher de crier. Des branches qui se brisent, des brindilles

qui se cassent, aussi sèchement qu'explosent des pétards ; puis le souffle lourd et glutineux du dragon. Grâce à un interstice entre les palmes qui le recouvraient, George aperçut un large pilier écailleux s'achevant par une patte aussi grosse qu'un coussin, avec un ergot saillant à l'arrière et à l'avant quatre griffes jaunâtres déjà bien décolorées. Peony, qui commençait à s'agiter, s'amollit entre ses bras et une sensation glaciale lui imprégna l'esprit. Glaciale et bouillonnante, comme les franges d'une marée. Il crut sentir la présence d'un ego que les ans et la colère avaient mangé aux vers, d'une puissance maléfique et complaisante dont les caprices transcendaient ses propres désirs, même les plus ardents, d'une entité à laquelle il était intrinsèquement soumis. Un message se façonna à partir de cette froidure, aussi clair que les réverbérations d'un coup de gong, réduisant au silence toute autre voix mentale, et, aussi sûrement qu'il aurait reconnu le portrait usé d'une impératrice sur un sesterce romain, il sut que sa place était au bord de l'étang et que jamais il ne devait retourner près du manguier : un tel comportement ne serait pas toléré une seconde fois. Il ferma les yeux, terrorisé par ce contact avec l'esprit de Griaule (l'expérience était trop puissante, trop inhumaine, pour qu'il la mette sur le compte de son imagination), et il n'osa les rouvrir que lorsqu'il entendit des ailes membraneuses battre dans les hauteurs et un cri résonner au-dessus de la plaine.

Tandis qu'il regagnait le campement, il rejeta toute discussion intérieure sur la possibilité que le dragon ait communiqué avec lui (bien qu'il n'eût aucun doute sur ce point) et remisa toutes les impressions relatives à cette rencontre dans le grenier de son esprit, qu'il prit soin de refermer à clé. Face à une telle puissance, le déni était la seule décision rationnelle. Pour se distraire, il farfouilla un peu dans le brouet fumant de ses pensées, espérant découvrir pourquoi il s'était mis en rage contre les Snelling. Il n'avait jamais levé la main contre quiconque depuis qu'il avait quitté l'école et, bien qu'il se fût parfois battu pour se défendre, l'intensité meurtrière qui l'avait saisi quelques instants plus tôt ne laissait pas de le stupéfier. Il lui était impossible d'identifier dans son passé un événement qui l'aurait prédisposé à une telle furie, mais il était conscient d'avoir puisé à un réservoir de férocité qui devait bouillonner en lui depuis des années, attendant le moment propice pour déborder. Ce n'étaient pas de vaines menaces qu'il avait proférées contre ces ordures. Il en pensait chaque mot.

V.

Peony était trop faible pour marcher et George dut la porter tout le long du chemin ou quasiment. Lorsqu'il voulut l'interroger à propos des Snelling, elle posa sa tête sur son épaule et s'endormit, le cœur battant contre son torse, aussi vif et rapide que celui d'un oiseau. Sa vulnérabilité s'imposait un peu plus à lui à chaque pas et il se sentait de plus en plus décidé à la protéger. Il s'arrêtait de temps à autre pour se planquer derrière un buisson, vérifiant que personne ne les suivait puis reprenant sa route, et, avant qu'il n'ait regagné le campement, en début d'après-midi, il avait opéré un renversement des valeurs dans son for intérieur et se considérait comme le parent et le protecteur de Peony.

Vêtue de son seul pantalon, retroussé sur les mollets, Sylvia pêchait dans l'étang. Elle fit mine de ne pas l'entendre. Il la héla et elle se tourna vers lui en affichant un air exaspéré, qui vira à l'irritation lorsqu'elle aperçut Peony.

« Tu enrichis ton cheptel ? cracha-t-elle. Une seule femme ne suffit pas à un homme pourvu comme tu l'es ?

— Sers-toi de tes yeux, répliqua-t-il. Ce n'est qu'une enfant. »

Il lui expliqua ce qui s'était passé et elle lui demanda de porter Peony à l'intérieur de la hutte, après quoi elle le chassa d'un geste en déclarant qu'elle allait s'occuper de tout.

Cinq beaux poissons étaient posés sur des pierres au bord de l'étang, agités d'ultimes soubresauts. L'un d'eux avait le dos vert olive strié de bandes argentées. George ne put en identifier l'espèce. Il leur coupa la tête, les vida, les découpa et enveloppa les filets obtenus dans des feuilles de bananier. Après quoi il alla faire un tour parmi les bosquets, repéra un banderillier poussant à côté des hibiscus et entreprit d'ôter les épines de ses branches, les posant sur des feuilles de bananier qu'il emportait ensuite au campement. Il en était à la neuvième feuille lorsque Sylvia apparut derrière un buisson et lui demanda ce qu'il faisait.

« Je vais placer des pièges sur les sentiers qui mènent ici, dit-il. Ils ne feront pas grand mal à ceux qui tomberont dedans, mais on ne manquera pas de les entendre. »

Elle le regarda travailler sans rien dire.

« Est-ce que Peony s'est endormie ? » demanda-t-il.

Elle hocha la tête et s'agenouilla près de lui. « Elle aura besoin de beaucoup de soins. Je ferai ce que je peux, mais… je ne sais pas.

— Qu'est-ce qu'elle a ? »

Sylvia secoua la tête.

« Dis-moi, insista George.

— Elle souffre de ce qui afflige les jolies petites filles quand personne n'est là pour veiller sur elles. »

Il repensa à l'allure de Peony et songea qu'il était difficile de la trouver jolie. « Que veux-tu dire ?

— Les hommes. Pour ce que je peux en déterminer, elle les subit depuis l'âge de huit ans. »

La voix de Sylvia était tremblante d'émotion, et George songea qu'une expérience similaire devait expliquer son empathie pour la jeune fille.

« Ce sont les hommes qui ont fait les plus gros dégâts, ajouta-t-elle. Mais sa mère aussi a abusé d'elle. »

George fut tenté de suggérer qu'un tel acte aurait des conséquences dévastatrices. Une

scolopendre rampait sur sa cheville – il la chassa d'une pichenette. « Est-ce qu'elle t'a confirmé que les Snelling étaient bien ses parents ?

— Je lui ai posé la question, mais elle n'est pas très claire sur ce point. Pas plus que sur beaucoup d'autres, d'ailleurs. Tu as bien fait de l'amener ici. » Elle déracina un brin d'herbe. « Je te demande pardon pour… pour ce que j'ai dit tout à l'heure.

— Ce n'est rien.

— Je n'avais pas à dire cela. Tu m'as mieux traitée que la plupart des gens. » Un temps. « Elle a vu l'écaille de Griaule dans ta trousse. Je l'ai autorisée à la garder, si ça ne te dérange pas.

— Je te laisse juge. Cette écaille t'appartient, après tout. »

Après une nouvelle pause, elle reprit : « Tu pourrais déménager pendant quelque temps ? Peony t'est reconnaissante de ton intervention, mais ça lui ferait un bien fou de ne pas dormir à proximité d'un homme. »

George rumina le problème. « De toute façon, il faut que j'édifie une hutte plus grande. On risque de passer quelque temps ici. J'ai repéré l'endroit idéal au bord d'un petit étang. Si je m'installe là-bas, elle aura suffisamment d'intimité.

— Merci.

— Je me mets au travail dès que j'en aurai fini avec les pièges. »

Elle fit mine de se relever, mais, après avoir posé une main sur le sol pour prendre appui dessus, elle se remit à genoux. « Encore une chose. Peux-tu me donner ta chemise ? Je veux la découper pour lui faire une sorte de gilet.

— Inutile de l'abîmer. Elle est un peu grande, mais ça devrait faire l'affaire.

— Je voulais me tailler un vêtement dedans, moi aussi. Je sais que tu aimes bien voir mes seins, mais ils commencent à me gêner dans mes mouvements. »

Il perçut du ressentiment dans sa voix, bien que sa tonalité demeurât neutre.

« Tu en as déjà fait un baluchon, insista-t-elle. Je ne crois pas qu'elle te manquera beaucoup. »

Il ôta prestement sa chemise et la lui donna. « À ta place, je commencerais par la laver. »

Elle se releva, la chemise dans ses mains. Il crut qu'elle allait ajouter quelque chose, mais, voyant qu'elle n'en faisait rien, il baissa la tête et se remit à cueillir des épines.

« Garde-moi un poisson », dit-il.

VI.

Aussi épuisé par ses efforts que par le tumulte de ses émotions, George s'endormit à la nuit tombée dans la nouvelle hutte encore inachevée. Quoique recru de fatigue, il connut un sommeil agité, se réveillant de temps en temps sous l'effet de ses courbatures, suivant la course des nuages qui occultaient la quasi-totalité des constellations et écoutant le vent secouer les palmes et faire susurrer les buissons environnants. Durant l'un de ces interludes d'éveil, une ombre se glissa dans la hutte et s'allongea contre lui, lui caressant le ventre et le sexe de ses doigts arachnéens. Il voulut lui dire qu'il était trop épuisé, trop moulu, mais alors qu'il émergeait à peine de sa torpeur, déjà sous l'emprise d'une humeur sensuelle, elle le prit dans sa bouche et, usant de sa langue avec habileté, l'amena bien vite à la jouissance avant de s'éclipser, le laissant avec l'impression que le vent et les ténèbres avaient conçu ensemble une amante dont la sensualité était en harmonie avec la chaleur de la nuit et le murmure de la végétation. Lorsqu'il se réveilla le matin venu, assez tard d'ailleurs, il crut qu'il s'était agi d'un rêve ou d'une visitation, jusqu'à ce qu'il voie Sylvia au bord de l'étang et qu'elle lui adresse un sourire qui le convainquit que leur intimité ne devait rien à l'imagination, et pas davantage au surnaturel.

Peony se trouvait elle aussi sur la berge, mais, dès qu'elle vit George, elle recula derrière Sylvia comme pour se protéger. Il ne l'aurait pas reconnue s'il n'avait pas su qui elle était, quoique ses blessures fussent encore plus nettes à présent qu'elle était propre. Ses cheveux étaient ramenés en arrière, ce qui faisait ressortir des pommettes saillantes, de grands yeux bleus et une bouche bien trop pulpeuse qui jurait avec un menton pointu et des mâchoires délicates. Son visage était d'une beauté saisissante, tant et si bien que George eut l'impression de recevoir une gifle en le découvrant, ce qui n'alla pas sans l'inquiéter. Peony et Sylvia portaient toutes deux une tunique fabriquée à partir de sa chemise et, bien qu'elles ne se ressemblent guère, on aurait cru voir une mère et sa fille – s'il ne donnait pas plus de vingt-deux ou vingt-trois ans à Sylvia, celle-ci possédait une maturité qui la faisait paraître maternelle comparée à Peony. L'idée que tous trois puissent constituer une famille n'était pas sans le séduire.

« Je m'appelle George, dit-il à Peony. Tu te souviens de moi ? »

Elle le regardait par-dessus l'épaule de Sylvia, mais elle détourna les yeux, lui montrant son profil gauche.

« Comment te sens-tu ? » insista-t-il.

Elle refusait toujours de le regarder. « J'ai peur.

— Tu n'as aucune raison d'avoir peur. Les gens qui t'ont fait mal…

— Ce n'est pas d'eux qu'elle a peur, coupa Sylvia. C'est de Griaule.

— Il veut me montrer quelque chose, dit Peony. Mais je ne veux pas regarder. »

George frictionna son épaule douloureuse. « Je ne comprends pas.

— Tout ira bien. » Sylvia le fixa du regard, comme pour le mettre au défi d'élever une objection. « Peony est en sécurité ici, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui. Absolument. » Sans cesser de se masser l'épaule, il demanda à Peony comment elle connaissait les intentions de Griaule.

« C'est moins clair avec l'écaille que Sylvia m'a donnée, répondit-elle. La mienne était meilleure. Mais… »

George attendit qu'elle poursuive. Mais elle se mit à tirailler sur ses cheveux et resta muette.

« Qu'est-ce qui est moins clair ? souffla-t-il.

— C'est comme s'il me murmurait, mais il n'y a pas de voix.

— Tu l'entends ? Il te parle ?

— Il veut que je regarde quelque chose d'horrible. Il veut qu'on regarde tous ça.

— Est-ce que tu l'entends parfois sans que tu touches l'écaille ? Quand je t'ai amenée ici après t'avoir enlevée aux Snelling, est-ce que tu l'as entendu ? »

Elle jeta à George un regard intrigué. « Plein de gens l'entendent quand il est en colère.

— Tu crois que les Snelling l'ont entendu ?

— Il faut que je m'occupe de la pêche, coupa Sylvia. Plus tard je commencerai, plus les poissons seront difficiles à attraper. » Elle mit un genou à terre et retroussa le pantalon sur l'autre jambe. « Si vous pouviez vous rendre utiles, tous les deux, en cueillant des fruits par exemple, ce serait gentil de votre part. »

George se renfrogna. « Je comptais déraciner des arbustes afin d'en faire des poteaux. Tu sais, pour la nouvelle hutte.

— Ça t'empêche de la prendre avec toi ? » Sylvia se releva et ajouta dans un murmure : « J'ai besoin d'être seule un petit moment. » D'un signe de tête, elle désigna Peony et grimaça, comme pour sous-entendre que s'occuper d'elle était une corvée, puis conclut d'une voix normale : « Essayez de nous rapporter du raisin. Il paraît qu'il y avait de la vigne par ici, il fut un temps.

— Du raisin ! » Le rire de Peony ressemblait à celui d'une démente.

« Oui, du raisin, dit Sylvia. Et alors ?

— Autant manger des yeux. C'est Edgar qui l'a dit.

— Edgar ?

— L'homme qui vit avec ses parents, expliqua George.

— Un œil et un grain de raisin, ça n'a pas le même goût, reprit Peony. Mais ça croque pareil.

— Et comment sait-il ça ? demanda Sylvia. Edgar est-il un mangeur d'yeux ? Est-ce qu'il aime déguster un œil de temps en temps ? Est-ce qu'il le trempe dans du beurre fondu pour le faire glisser dans son gosier ? »

Peony avait peine à comprendre toutes ces questions ; son regard perdit de sa clarté et sembla se voiler.

« Je te parie que c'est un mangeur d'yeux, conclut Sylvia. C'est le cas de la plupart des hommes. »

Ainsi que le découvrit George, Peony était rarement plus cohérente qu'elle ne l'avait été lors de cette conversation. La plupart du temps elle restait sans réaction, même quand on lui posait une question directe, et elle passait le plus clair de ses journées à chanter ou à fredonner tout en tripotant une feuille, un caillou ou un objet quelconque. Néanmoins, il réussit à reconstituer l'existence qu'elle avait vécue auprès d'Edgar et des Snelling. Elle refusait de parler de Sandra – son visage se contractait chaque fois que George abordait le sujet –, mais elle déclara que M. Snelling avait l'habitude de lui sauter dessus chaque fois que Sandra refusait d'accomplir son devoir conjugal ; il mettait Peony « cul nu » et la fessait pour la punir de son manque d'enthousiasme. Edgar l'avait séduite de façon insidieuse en se prétendant son ami, l'amenant à le prendre dans sa bouche pour le soulager d'une dure journée passée à se goinfrer de mangues. L'attrait qu'il manifestait pour cette pratique tant appréciée des marins au long cours déplaisait vivement à Peony, mais elle parlait de lui avec affection et réservait toute sa vindicte aux Snelling. Une fois qu'il eut assimilé tout cela, George décréta que c'était Edgar le plus méprisable du lot. Plus jeune et plus fort que les Snelling, il aurait pu améliorer le sort de Peony mais avait préféré assouvir ses bas instincts, ce qui avait encore accru les souffrances de la malheureuse.

À partir de ce jour, George s'occupa de Peony jusqu'en fin d'après-midi, après quoi Sylvia prenait le relais. Il l'emmenait avec lui quand il partait fourrager (nourrir trois personnes leur prenait le plus clair de leur temps et, bien qu'ils s'activassent à cette tâche, ils perdirent rapidement du poids mais aussi des forces). En conséquence, il était rare qu'il se retrouvât seul avec Sylvia. Cela ne ressemblait guère à la vie de famille qu'il avait imaginée, mais cela lui rappelait son existence auprès de Rosemary, les responsabilités en plus et le coït hebdomadaire en moins. Sylvia ne lui avait plus rendu visite dans la nouvelle hutte après cette première nuit. Sans doute avait-elle tenu à le remercier d'être intervenu pour sauver Peony et il se demanda si, pour obtenir à nouveau ses faveurs, il ne devait pas se mettre à la recherche d'autres damoiselles martyrisées. Il était tenté de lui expliquer qu'il avait besoin de cette forme de consolation, épuisé qu'il était par toutes ces journées passées à s'activer pour survivre et à guetter le dragon (cela n'aurait pas vraiment été un mensonge : il souffrait de plus en plus d'épisodes dépressifs). Puis, dix-sept jours après que Peony fut entrée dans leur vie, Sylvia lui rendit une nouvelle visite, rampant dans la hutte alors qu'il s'endormait.

Un croissant de lune déversait sa clarté dans la hutte, parant d'argent leur couche en feuilles de bananier, et lorsque Sylvia l'enfourcha, elle devint une silhouette liserée d'or, ses cheveux une gerbe de flammes noires, impression encore accentuée par les crépitements du toit de paille sous la brise. Elle était plus ardente, plus enthousiaste que jamais, et George, jugeant que les simples appétits animaux n'étaient pas seuls en cause, se montra à la hauteur… Juste après, elle brisa pourtant leur silence post-coïtal en disant : « Ne va pas croire que c'était personnel. Ça me démangeait, c'est tout.

— Pourquoi irais-je croire une telle chose ? »

Le clair de lune effaçait la fatigue de ses traits et la transformait en une version plus jeune, moins troublée d'elle-même. « Parce que je connais les hommes », répliqua-t-elle.

George gloussa. « Des créatures tellement primitives, pas vrai ? Promptes à s'exciter et à s'enrager. À part ça, on dirait des enfants attardés.

— C'est vrai pour certains spécimens… Me crois-tu stupide au point de ne pas voir que tu es froissé ? Je regrette, mais je ne voulais pas que tu te fasses des idées.

— Pour ce qui est de nous deux, je sais exactement où nous en sommes, ne t'inquiète pas. »

De nouveau le silence se fit, durant un long moment, puis George reprit : « Il y a une chose qui m'intrigue. Tu m'as dit qu'il était hors de question que nous ayons des rapports étant donné que tu n'avais pas tes "potions".

— D'après Peony, on ne va plus rester ici très longtemps. Si tu m'engrosses, je réglerai ça quand on sera de retour à Teocinte.

— Parce que tu la crois ? Tu te fies à une gamine qui passerait ses journées à fixer le soleil des yeux si on la laissait faire ?

— J'ai déjà dû accepter des choses plus improbables. Le fait que tu nous aies amenés ici en frottant une écaille, par exemple. Les attardés mentaux comme Peony reçoivent parfois un don pour compenser leur handicap. Mais qui…

— Ne me dis pas que tu accordes foi à ces vieilles lunes !

— … qui aurait imaginé qu'un bon bourgeois comme toi reçoive un tel talent ?

— S'agit-il d'une insulte dans ta bouche ? Me traiter de bon bourgeois ?

— Ce n'est pas ainsi que je l'entendais, mais si c'est ainsi que tu l'interprètes…

— Je suppose que "bon bourgeois", c'est une insulte pour… » George ravala la fin de sa phrase. « Pour une pute ? C'est le mot que tu cherches ?

— Nous sommes piégés ici. Ça ne sert à rien de nous disputer.

— Peut-être que ça ne sert à rien, mais…

— Arrête ! » Il la prit dans ses bras et l'attira tout contre lui, torse contre torse. « On a des soucis plus pressants à régler. Et des ennemis plus dangereux à affronter.

— Lâche-moi ! »

Elle voulut se dégager, mais il refusa de lâcher prise. Elle réussit néanmoins à s'écarter un peu de lui, comme pour gagner un point de vue un rien plus distant, et lui demanda : « Qu'est-ce que tu veux ?

— Qu'on ait de bons rapports, c'est tout.

— Ceci… » Quoique gênée dans ses mouvements, elle lui fit comprendre d'un geste qu'elle voulait parler de leur intimité. « … ce n'est pas ce que j'appelle de bons rapports.

— Tu sais ce que je veux dire.

— On se partage les corvées, on se relaie pour s'occuper de Peony. Que demander de plus ?

— Que tu sois aimable.

— Ah ! Tu veux que je joue la comédie.

— Non ! Je veux que tu redeviennes telle que tu étais à l'hôtel. Rappelle-toi. Quand tu m'as demandé si ça me plaisait que tu ne fasses pas semblant d'être une autre. »

Amusée, elle répliqua : « Et si, justement, je faisais semblant à ce moment-là ? »

Il maîtrisa sa colère. « Je me fiche de ce que tu faisais exactement, je voudrais seulement que tu le refasses. En dépit de la foi que t'inspire la clairvoyance de Peony, il s'écoulera peut-être des mois, voire des années, avant qu'on ne rentre chez nous. Peut-être qu'on restera coincés ici pendant le restant de nos jours. Nous devons nous efforcer d'avoir de bons rapports, sinon nous allons tous devenir fous.

— Pourquoi avoir forcément de bons rapports ? Nous ne sommes pas mariés.

— Ah bon ? On n'arrête pas de s'engueuler, on ne baise presque jamais et on a un enfant sur les bras. Ça ressemble fichtrement à un mariage, si tu veux mon avis. Sauf que, contrairement à un mariage ordinaire, on n'a pas la possibilité de sortir en ville pour se changer les idées. Quoi que tu aies fait à l'hôtel, feindre ou ne pas feindre, ça serait bien que tu recommences. Ni toi ni moi ne sommes confiants de nature, mais nous devons nous forcer un peu. Nous n'avons aucune idée de ce qui nous arrive et peut-être allons-nous devoir compter l'un sur l'autre plus que nous ne le faisons à présent. Il faut que nous établissions un rapport. Si nous n'y arrivons pas, nous n'aurons aucune chance de survivre.

— Tu as fini ?

— Oui, je suppose.

— Alors lâche-moi. »

Il la repoussa avec un grognement de frustration et elle se redressa sur ses genoux. Des fragments de feuilles de bananier restaient collés à sa hanche et à sa cuisse – on eût dit les vestiges d'une inscription, comme si leur union charnelle avait marqué sa chair d'une phrase verte que leur querelle avait presque totalement effacée. Il s'attendait à la voir partir sans ajouter un mot, mais, une fois qu'elle se fut levée, elle resta plantée là, la tête basse, le visage voilé par ses cheveux, les doigts noués au niveau de sa taille.

« Est-ce que ça va ? » lui demanda-t-il.

Elle s'essuya le nez.

« Je ne voulais pas te peiner, reprit-il. Je souhaitais seulement te suggérer que tout irait mieux si nous étions honnêtes l'un envers l'autre. Si nous nous efforçons de développer entre nous une relation amicale, qui sait comment elle pourra évoluer ? Il suffit d'entretenir une étincelle pour…

— Tu ne t'arrêtes donc jamais ? » Elle se plaqua les mains sur les tempes comme pour empêcher

son crâne d'exploser. « Quand tu tiens une idée, tu es incapable de la lâcher ! Tu te contrefous de ce qui peut arriver aux autres tant que tu peux entendre le son de ta voix. » Elle renifla, s'essuya le nez une nouvelle fois et redressa la tête. « Je suis navrée. Sincèrement navrée. »

Cela dit, elle disparut dans les ténèbres, laissant à George le loisir de contempler ses erreurs, de s'interroger sur l'excuse qu'elle lui avait adressée et d'écouter le vent entonner sa prière vocalique, pareille à un mantra invoquant un dieu idiot.

Vu la façon dont s'était conclu leur dialogue, George ne s'attendait guère à des suites positives ; mais, à partir de ce moment-là, Sylvia vint régulièrement le rejoindre dans sa hutte, où ils faisaient l'amour puis discutaient de considérations pratiques, dont la plupart avaient trait à Peony. S'ils ne formaient pas une famille au sens traditionnel du terme, au moins fonctionnaient-ils comme l'une d'elles. Sylvia n'avait pas le cœur à cultiver ce genre de relation, soupçonnait-il, mais sa présence, outre qu'elle avait sur lui un effet apaisant, entretenait un vieux fantasme et l'aidait à supporter les deux immuables fléaux qui tourmentaient son existence dans ce monde : la chaleur et le dragon. Parfois, il était incapable de les distinguer l'un de l'autre – le dragon tournoyant dans les cieux lui semblait emblématique de la chaleur oppressante, et celle-ci lui apparaissait comme le résidu débilitant du mystère et de la menace de Griaule. Sans l'affection de Sylvia, sans les sentiments paternels que lui inspirait Peony, il aurait sûrement succombé à la dépression. Les jours se succédaient en une litanie monotone : un matin écrasé par le soleil, la fournaise de midi, un ciel d'après-midi strié de nuages gris et bas, au ventre lourd d'une pluie qui ne tombait jamais, une moiteur qui transformait l'atmosphère en soupe poisseuse… on eût dit qu'ils vivaient dans la gueule humide d'une créature trop immense pour être appréhendée, dont ils ne captaient que des aperçus sinistres et ambigus. Certes, entre toutes les menaces pesant sur eux, celle du dragon était la plus cruciale, car ils ne lui connaissaient ni explication ni solution. Bien qu'il ait dénigré Edgar et Snelling pour leur manque d'intérêt à cet égard, George eut vite fait de comprendre que toute tentative d'analyse des mobiles du dragon ne relèverait que de la spéculation. L'explication la plus raisonnable, selon lui, c'était que le dragon cherchait à se constituer un garde-manger, mais cela ne faisait que susciter de nouvelles questions – pourquoi, par exemple, Griaule choisissait-il ses hors-d'œuvre humains d'une façon si indirecte (à supposer, bien sûr, que tous les habitants de la savane y aient été transportés en frottant une écaille de dragon immature). Il se tourna de nouveau vers Peony, lui demandant ce qu'elle savait des intentions de Griaule, mais elle ne lui donna que des réponses fort vagues, se contentant de lui répéter que le dragon souhaitait qu'ils assistent à un événement indéfini, ajoutant qu'ils « avaient beaucoup de chance ». Lorsqu'il insista, elle éclata en sanglots et marmonna quelque chose à propos d'un « feu ».

George refusait encore de reconnaître que le dragon qui les tourmentait n'était autre que Griaule, car cela aurait signifié, entre autres choses, que ce dernier était toujours vivant, et le fait que Peony ne pût résoudre cette question lui occasionnait une frustration quasi insoutenable. Il usa de tous les moyens de coercition à sa portée, sans parvenir à lui arracher une quelconque précision, et il décida que la seule chose à faire était de ne plus y penser. Désireux de s'occuper l'esprit, il entreprit de dispenser à Peony des cours de sciences naturelles, qu'elle semblait malheureusement incapable d'assimiler. Lorsqu'ils exploraient la savane en quête de nourriture, il attirait son attention sur telle ou telle espèce d'arbre ou de buisson, lui répétait son nom et lui expliquait l'action du soleil et de la pluie sur la végétation, n'hésitant pas à rabâcher ses leçons d'une façon qui n'aurait pas manqué d'agacer Sylvia mais qui ne suscitait aucune objection de la part de son élève.

Un jour, tandis qu'ils s'étaient aventurés à l'ouest du ruisseau, ils tombèrent sur un kumquat que les oiseaux avaient épargné et dont les branches ployaient sous de lourds fruits orangés. George

s'assit à son ombre et confectionna un panier avec des feuilles de bananier pendant que Peony se gavait de fruits, jetant les pépins à ses pieds à mesure qu'elle les nettoyait de leur pulpe. Après qu'elle en eut consommé une bonne douzaine, il l'avertit qu'elle risquait d'avoir mal au ventre si elle continuait à ce rythme. Sourde à sa mise en garde, elle cueillit un autre fruit. Il leva la voix et lui interdit de poursuivre, aussi jeta-t-elle le kumquat et baissa la tête. Il lui tapota le bras, se faisant l'effet d'une brute, et tenta de lui exposer les conséquences néfastes de sa gourmandise.

Alors que le soleil approchait du zénith, George repéra un coin ombragé assez étendu pour les abriter tous les deux et s'allongea pour faire une sieste, Peony à ses côtés. Comme il émergeait d'un songe érotique, il se rendit compte que Peony déboutonnait sa braguette et commençait à le caresser. Il crut d'abord qu'il rêvait, puis il la repoussa vivement. Elle poussa un geignement et repartit à l'attaque ; il lui ordonna de cesser et elle se protégea le visage des mains, comme s'il allait la frapper.

« Ne fais plus jamais ça, lui dit-il. Tu n'y es plus obligée. Personne ne te fera du mal si tu arrêtes. »

Elle le regarda sans comprendre ; une larme coula sur sa joue, la nettoyant de la crasse qui la maculait.

« Tout va bien, reprit-il. Je ne suis pas fâché contre toi. Je suis fâché contre ceux qui t'ont appris que c'était comme ça qu'on trouvait le bonheur. »

En voyant la vacuité de son regard, il pensa à un bol décoré de motifs exotiques et vidé de son contenu. Du bout de l'index, elle traça une ligne dans la terre, puis elle se tourna de nouveau vers lui.

« Est-ce que tu comprends ? insista-t-il. Tu n'es plus obligée de faire ça. Ni avec moi, ni avec personne. »

Une ride lui barra le front. « Je veux que les gens soient heureux.

— Toucher les gens comme ça, les laisser te toucher… le plus important, c'est que *tu* sois heureuse. »

Elle esquissa un geste maladroit et, en baissant les yeux, vit le kumquat qu'elle avait laissé choir et voulut le ramasser puis se ravisa.

« Désormais, poursuivit-il, si tu as envie de faire le bonheur de quelqu'un de cette façon, ou si quelqu'un te le demande, tu viens m'en parler avant. Ou tu en parles à Sylvia. D'accord ? »

Elle acquiesça et attrapa le kumquat. Il voulut la rabrouer mais décida qu'il en avait assez fait comme ça.

Ce fut seulement lorsqu'il l'eut confiée à Sylvia qu'il commença à s'interroger sur la réticence qu'il avait eue à la repousser, se demandant si elle était due à son état de somnolence ou à la perversité de son caractère, et le soir tombait lorsqu'il accepta enfin de s'interroger sur ce qui s'était déroulé cette nuit-là, la première qu'il avait passée dans la nouvelle hutte : était-ce Sylvia ou bien Peony qui était venue lui rendre visite ? Avec le recul, les caresses qu'on lui avait dispensées lui semblaient gauches, mal assurées, ce qui permettait de supposer qu'elles étaient dues à Peony. Sans compter que Sylvia lui aurait sûrement parlé après – une telle timidité, ça ne lui ressemblait pas. Plus il y réfléchissait, plus il était persuadé que Peony lui avait témoigné sa reconnaissance comme on lui avait appris à le faire. Cette idée l'écœurait, mais il ne pouvait s'empêcher d'y revenir. À mesure qu'il se remémorait les événements de cette nuit, ses pensées devenaient de plus en plus libidineuses, ce qui ne faisait que l'écœurer davantage. Il tenta de se justifier en se répétant que c'était ainsi que fonctionnait un esprit obsessionnel, en cherchant constamment à se trahir, en attribuant un mobile honteux à la moindre pulsion généreuse ; pourtant, jour après jour, il ne cessait de se punir pour ses crimes. Même lorsqu'il se concentrait sur les tâches nécessaires à leur survie, une partie de lui-même

demeurait obnubilée par Peony et par ce qu'il lui avait – peut-être – fait.

Le problème aurait dû être facile à résoudre, mais lorsque Sylvia lui rendit à nouveau visite, George redouta de la voir confirmer le verdict qu'il avait prononcé contre lui-même. Mieux valait rester dans le doute en ce qui concernait sa turpitude morale, conclut-il. Toutefois, il se révéla incapable d'honorer Sylvia, attribuant sa défaillance à des maux d'estomac, et, tandis qu'ils écoutaient le vent souffler sur la plaine et regardaient les nuages passer devant une demi-lune qui les liserait d'un feu argenté, il se laissa fléchir par leur intimité et lui raconta en bafouillant ce que Peony avait tenté de faire la veille, achevant son récit en lui demandant si c'était bien elle qui était venue le voir cette première nuit, car il redoutait à présent que ce fût quelqu'un d'autre.

Elle resta muette un instant, puis se tourna pour lui faire face. « C'est ça qui te tracasse à ce point ? Évidemment que c'était moi ! » Elle lui donna une bourrade. « C'est très vexant que tu ne m'aies pas reconnue ! »

Par la suite, il se dit que s'il avait réellement cherché une réponse franche, mieux aurait valu ne pas enrober sa question de tout ce préambule, laissant par là même soupçonner que c'était Peony qui était venue le voir ; il aurait dû prétendre avoir cru rêver et que, de fait, il se demandait si Sylvia lui avait bien rendu visite… Il avait eu tort de lui laisser la possibilité de soupeser sa réponse, car peut-être avait-elle conclu qu'il valait mieux mentir et ainsi restaurer l'assurance de George, qui n'en serait que plus apte à la défendre et à la protéger. Ce scénario sous-entendait une grande subtilité de la part de Sylvia, mais cela faisait longtemps qu'il la considérait comme une femme intelligente, voire brillante. Le conflit qui l'agitait demeura donc irrésolu et continua d'éroder les soubassements de son esprit, l'empêchant de se concentrer sur des questions plus importantes.

George ne pouvait s'éloigner de Peony pendant la journée, mais il réduisit au minimum les contacts physiques avec elle et la traita avec un formalisme quelque peu rigide, s'interdisant de la serrer dans ses bras et même de la tenir par la main. Le fait que l'absence de réconforts aussi élémentaires n'ait apparemment aucun effet sur elle aurait dû lui conférer une certaine absolution, car cela soulignait les dommages qu'elle avait subis, le peu d'influence qu'avait à son égard le comportement d'autrui ; mais cela ne fit qu'accroître sa détresse et son sentiment de culpabilité, aussi se montra-t-il plus soucieux encore de son bien-être. La moindre piqûre, la moindre égratignure était cause d'inquiétude ; la moindre plainte réquisitionnait toute son attention. Lorsqu'il n'arrivait pas à trouver le sommeil (ce qui se produisait de plus en plus fréquemment), il patrouillait les environs du campement afin de la protéger plus efficacement encore, avec une régularité digne de celle du dragon, en évitant bien sûr de tomber dans ses propres pièges. Un soir, alors qu'il faisait sa ronde, il entendit une série de cris en provenance d'un bosquet proche de sa hutte. Ils s'estompèrent comme il s'en approchait et seul le souffle du vent parvint à ses oreilles. Une lune aplatie émergea des nuages au sud, découpant de traits argentés les contours des buissons et lui laissant entrevoir le sentier. Bientôt, il entendit des voix. Des hommes en train de grommeler. Il s'avança à pas de loup et observa la scène entre les feuilles. Séparés de l'un des petits étangs par un mince ruban de végétation, deux hommes étaient assis à même le sol. De minces filets de sang, noircis par le clair de lune, coulaient de leurs jambes meurtries – ils étaient tombés sur l'un de ses pièges et extirpaient les épines de banderillier plantées dans leur chair. Le plus petit des deux, un type râblé pourvu d'une tignasse noire qui lui dissimulait le visage et vêtu d'un pantalon de velours, pestait en ôtant une épine de son mollet grâce à son couteau de pêcheur. Le second n'était autre qu'Edgar. Moins touché que son compagnon, il se débarrassait de ses échardes en faisant des manières, poussant un petit cri chaque fois qu'il en extrayait une.

La colère s'empara de l'esprit de George avec autant d'aisance qu'un cavalier émérite

enfourchant son cheval – on eût dit qu'il avait passé des semaines à se préparer à cet instant et qu'il était fin prêt à accomplir la mission qu'on attendait de lui. Il s'avança sur le sentier, mais, avant qu'il ait pu prononcer un seul mot, le type râblé se leva d'un bond, fonça sur lui non sans maladresse et l'attaqua au couteau, lui barrant le ventre d'un trait de douleur ; un second coup lui laboura l'avant-bras. Pris de panique, George se jeta sur son adversaire et l'agrippa au poignet, l'empêchant de frapper une troisième fois. Ils entamèrent un pas de danse, pareils à des ivrognes, et, traversant les buissons, se retrouvèrent au bord de l'eau. L'homme était fort, mais George, du fait de sa corpulence, avait sur lui un net avantage – il le fit pivoter sur ses talons, lui passa un bras autour de la gorge et l'obligea à s'agenouiller sur la berge. Le couteau lui échappa des doigts et, lorsqu'il tenta de le récupérer, George l'écrasa de tout son poids, lui pressant la tête sous l'eau. Il revint à la surface et se tordit le cou, lui offrant une vue imprenable sur sa joue hirsute, son rictus et son œil furibard qui luisait sous un voile de cheveux mouillés. Une odeur fétide les enveloppa tous les deux. L'homme aspira une goulée d'air, puis George lui immergea la tête une nouvelle fois : il fut pris de convulsions frénétiques et l'eau se mit à bouillonner autour de lui. Il tendit sa main gauche vers le visage de George, comme pour l'attaquer à coups de griffes, mais ce dernier croisa les doigts sur sa nuque et poussa plus fort, les yeux fixés sur l'autre rive de l'étang. Il aperçut Sylvia accroupie devant les buissons mais ne fit pas mine de l'avoir remarquée. L'homme fut soudain agité de spasmes, d'obscènes convulsions évoquant l'imminence de l'orgasme. George maintint sa poussée par acquit de conscience. Puis il roula loin du cadavre et s'allongea, pantelant. La lune brillait avec plus d'éclat. Son ventre l'élançait. Il se redressa en position assise pour examiner la blessure : elle semblait superficielle. Mais l'entaille qui barrait son avant-bras était plus inquiétante. Si l'homme n'avait pas été handicapé par ses blessures, il l'aurait sûrement terrassé. Les mains de George se mirent à trembler. Sous l'effet du courant, la tête du mort oscillait doucement. George imagina les poissons occupés à lui grignoter les yeux et se dit qu'il devrait le sortir de l'eau, mais il n'avait pas la force de bouger. La puanteur de l'homme lui donnait la nausée. Sylvia s'agenouilla près de lui, prononçant des mots incompréhensibles. Le spectacle qu'elle lui offrait le plongea dans une confusion fondamentale, annihilant toutes ses certitudes. Il aurait voulu détourner les yeux, mais son regard le fascinait. Elle reprit la parole d'un air inquiet et il lui dit : « Ça ira. »

Elle le gifla. « L'autre – il s'enfuit ! »

Il tourna la tête mais ne vit personne.

« Tiens ! » Elle lui mit dans la main le couteau du mort à la lame rougie de sang. Cet objet reposant sur sa paume ne signifiait plus rien à ses yeux.

« Ce n'est qu'Edgar, dit-il.

— Edgar ? Celui qui gardait Peony prisonnière ? Et celui-ci… » Elle désigna le cadavre. « C'était Snelling ?

— Je ne sais pas. » Il reposa le couteau dans l'herbe. « Mais Edgar ne représente aucune menace. Pris isolément, il est inoffensif.

— Mais il n'était pas venu seul, pas vrai ? Il a dû persuader son copain de l'accompagner. Lui raconter qu'il y avait un coup à tirer et une proie à rapporter. Et tu dis qu'il est inoffensif ? » Elle marqua une pause et, voyant qu'il gardait le silence, reprit : « Si tu ne veux rien faire, c'est moi qui vais m'en charger. »

Elle voulut saisir le couteau, mais George en empoigna le manche et se releva en grimaçant, se sentant fiévreux et pris de vertige, motivé non pas tant par le désir d'éliminer Edgar que par celui de faire taire Sylvia.

Ils n'eurent guère de peine à le retrouver. Après avoir remonté le sentier pendant quelques

minutes, George entendit une voix qui parlait sur le ton de la conversation. Trente pieds plus loin, ils arrivèrent devant un créosotier, un arbre bien effeuillé qui projetait sur le sol une ombre torturée au centre de laquelle s'était assis Edgar, pareil à un jeune démon innocent dont le visage lunaire aurait été enchâssé dans un signe cabalistique. Il arracha une épine plantée dans son talon, vit ses poursuivants et les gratifia d'un sourire penaud, comme surpris en train de faire une bêtise.

« Je te l'avais pourtant dit, hein ? lança-t-il, apparemment pour lui-même. Laisse-les tranquilles, j't'avais dit. »

George s'accroupit devant lui. « Où sont les Snelling ? »

Edgar avait considérablement maigri : ses joues étaient creuses, son ventre flasque. Il hocha la tête, comme en réponse à un interlocuteur visible de lui seul. George répéta sa question, élevant la voix pour capter son attention.

« Peter est mort, dit Edgar. Et Sandra est tombée malade. C'est pour ça qu'on est venus, Tony et moi. Pour voir si vous aviez des médicaments. »

Sylvia émit un grognement sceptique.

« Si c'était bien votre but, pourquoi Tony a-t-il tenté de me tuer ? » demanda George.

Edgar plissa le front sous l'effet de la concentration. « C'est parce que vous l'avez surpris, je crois. Il ne vous connaissait ni d'Ève ni d'Adam.

— Tu aurais pu dire quelque chose, non ? Tu aurais pu lui dire qui j'étais. »

Il tripota ses cheveux graisseux. « Je crois que vous m'avez surpris, moi aussi.

— Finissons-en, dit Sylvia d'une voix neutre.

— Je veux encore lui poser quelques questions.

— Tu ne vois donc pas qu'il invente ? C'est pourtant évident ! »

George se tourna de nouveau vers Edgar. « Tu avais envie de voir Peony, n'est-ce pas ?

— J'ai toujours envie de voir Peony, mais c'est pas pour ça qu'on est venus.

— Tu avais parlé d'elle à Tony ? »

Edgar grimaça comme s'il venait de mordre dans un fruit gâté. « Je me rappelle plus. »

Sylvia leva les bras au ciel. « On va en finir, oui ou non ? »

George se redressa et l'entraîna à l'écart afin qu'Edgar ne les entende pas. « Qu'il mente ou qu'il dise vrai, il ne nous fera aucun mal. C'est un simple d'esprit.

— Moi, je dis qu'il joue la comédie. Mais même si tu as raison, suppose qu'un autre Tony se pointe – il lui parlera aussi de Peony, non ? Il veut la récupérer, tu ne comprends donc pas ?

— On a survécu à Tony, on survivra au suivant.

— On a failli y passer ! Si tu veux mettre ta vie en danger, grand bien te fasse, mais moi, je n'en ai pas envie. »

George jeta un coup d'œil à Edgar – il se grattait le talon.

« C'est lui que tu rendais responsable de l'état de Peony, insista Sylvia. Je ne me trompe pas, hein ?

— Je crois qu'on a besoin de prendre un peu de recul, répondit George. On devrait éviter de réagir trop vite.

— Espèce de grand crétin ! » Sylvia semblait se retenir de cracher par terre. « Après tout le temps qu'on a passé ici, toutes les épreuves qu'on a endurées, tu ne sais toujours pas qui tu es – ni où tu es, d'ailleurs. Tu viens de tuer un homme pour te défendre. Tu lui as maintenu la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'il se noie, et cela parce qu'il nous menaçait. Et à présent, tu répugnes à achever la besogne. Tu préfères te poser en parangon du sens moral, je présume. Te prétendre trop sensible pour être un tueur. Il te faut du temps pour considérer cette idée, pour l'intégrer à ta philosophie de la vie.

Eh bien, peut-être que ça contribuera à te rasséréner, mais ça ne changera pas le fait que le sens moral n'a pas sa place ici. Et à Matinombre non plus, à vrai dire. En fait, il n'a sa place nulle part.

— Tu es ridicule. Edgar ne représente aucune menace, je me tue à te le dire.

— Tout le monde représente une menace ! Il n'y a d'autre loi ici que celle de Griaule. S'il ne passait pas son temps à tourner au-dessus de nos têtes, les hommes seraient plus courageux, ils commenceraient à explorer les lieux. Et alors, je peux te l'assurer, Peony et moi passerions nos journées les jambes en l'air, et toi, tu serais déjà six pieds sous terre. On a eu du pot que les hommes les plus proches de notre campement ne soient que des lâches. » Elle lui planta un index sur le torse. « Tôt ou tard, Edgar racontera son boniment à un type plus brutal que toi. Un type qui ne sera pas handicapé par son sens moral. On verra alors comment tu réagiras. »

Edgar se mit à marmonner. Le vent se calma – George entendait le murmure du ruisseau. Ce bruit l'emplit soudain de fatigue et de mélancolie.

« Tu veux sa mort ? » Il lui tendit le couteau. « J'ai fait couler assez de sang cette nuit. »

Elle grimaça puis arbora une expression neutre. George s'attendait à la voir reculer devant ce défi, mais au bout d'un temps, alors qu'il allait lui lancer : « Qu'est-ce que tu attends ? », elle s'empara de l'arme et se dirigea vers Edgar d'un pas décidé. Au tout dernier instant, il tourna la tête vers elle et lui fit un sourire : elle lui planta le couteau dans la gorge, poussant un petit cri vite interrompu. Renversé par la force de l'impact, Edgar tomba sur le flanc et Sylvia, surprise, lâcha le couteau et recula d'un pas, comme choquée. Poussant un miaulement, Edgar palpa la lame plantée dans ses chairs ; un sang noir jaillit entre ses doigts, éclaboussant son épaule livide. Il semblait se concentrer sur quelque chose, soit qu'il cherchât à préserver son équilibre, soit qu'il hésitât à arracher le couteau, sachant qu'un tel acte ne ferait que précipiter sa fin. Ses jambes tressautèrent, donnant l'impression qu'il courait sur place. Puis ses membres se détendirent et il se figea, les yeux rivés au pied du créosotier. Quelque part dans la nuit, le dragon hurla.

VII.

À partir de ce moment-là, certaines illusions passèrent à la trappe, au premier rang desquelles celle d'une cellule familiale. George et Sylvia cessèrent d'avoir des rapports sexuels, par consentement mutuel quoique purement tacite, et leurs rapports tout court devinrent de plus en plus distants ; cette évolution apparaissait toutefois comme le signe avant-coureur d'un bouleversement à venir, dont le symptôme le plus profond était une atmosphère d'abattement, sinon de défaitisme pur et simple. On eût dit que l'étincelle de vie en eux s'était éteinte. De temps à autre, il lui arrivait de crépiter faiblement et d'éclairer un peu leur existence, comme le soir où Sylvia raconta une histoire qu'elle avait écrite et mémorisée, une parmi bien d'autres ayant pour théâtre L'Éternelle Récompense d'Ali et dont l'héroïne était l'une des pensionnaires du bordel, amoureuse d'un homme qui était le portrait craché du Sinistre dans un jeu de cartes divinatoires. Peony était littéralement fascinée et George se fendit de louanges extravagantes qui firent sourire la conteuse ; mais cette soirée de bonheur ne fut qu'un feu de paille et ils redevinrent ce qu'ils étaient : trois personnes cabossées par la vie que nul lien palpable ne protégeait d'un ciel oppressant et d'un monde décevant.

Peony se montra très agitée durant la semaine qui suivit la mort d'Edgar et, bien que Sylvia ait juré qu'elle dormait pendant l'exécution, George était persuadé qu'elle avait assisté à celle-ci… à moins qu'elle ne l'ait captée d'une autre façon. Assise par terre, elle se mettait à osciller d'avant en arrière, les poings serrés, en émettant un sifflement de bouilloire, et rien ne semblait pouvoir la consoler. Au bout de quatre jours, elle changea de comportement, passa des heures à manipuler l'écaille de dragon et tomba de temps à autre dans un état proche de la catatonie, bavant, tressaillant et ne réagissant à aucun stimulus. Quant à George, qu'il dorme ou qu'il reste éveillé, ses nuits étaient hantées par l'homme qu'il avait tué mais aussi par Edgar, victime d'un meurtre dont il était le complice. Il se demandait si Sylvia arrivait à dormir et si les justifications qu'elle avançait la préservaient des remords – sur ce dernier point, en fait, il ne nourrissait guère de doutes. Il avait de plus en plus de mal à trouver le sommeil. Il se réveillait bien avant l'aurore, de sorte que, le soir venu, il était abruti par la fatigue et s'assoupissait alors qu'il était encore assis, voire carrément debout. Un soir, dix jours après les meurtres, alors qu'il venait de se réveiller en sursaut, il se planta à la lisière du campement pour jeter sur la plaine un regard atone et remarqua une lueur rouge à l'horizon, en contrebas d'une masse nuageuse gris ardoise. Il crut qu'il s'agissait du soleil couchant puis se rendit compte qu'il ne faisait pas face à l'ouest et que ces nuages étaient en fait les pics des collines à l'est. La lueur émanait d'un point situé entre celles-ci et le campement. Il passa une minute à la regarder gagner en taille et en éclat, s'interrogeant sur cet étrange phénomène. Puis il entendit des cris stridents et vit quatre ou cinq personnes courant à travers les bosquets, leur tête émergeant des buissons. Le dragon tournoyait dans le ciel et il supposa qu'elles le fuyaient. Les imbéciles. La lueur frémit sur les bords et il crut sentir une odeur de fumée. Un instant de stupéfaction, puis il identifia enfin le phénomène. La savane était en feu et le vent précipitait vers eux une muraille de flammes.

Poussant un cri d'alarme, il courut jusqu'à la hutte devant laquelle Sylvia et Peony, serrées l'une contre l'autre sous l'effet de la terreur, l'interrogèrent de leurs yeux affolés. Il pointa le doigt vers l'est et dit : « Un feu de brousse, le vent l'amène droit sur nous. Il faut fuir ! »

Le ciel avait presque viré au noir lorsqu'ils se mirent à courir vers l'ouest à une allure régulière, n'emportant que leurs guenilles et de maigres possessions, telle une famille préhistorique unie dans sa peur. Ils coururent bientôt dans une nuit noire, mais, avant longtemps, la lueur du feu illumina les ténèbres – ils distinguaient les flammes les plus hautes et entendaient un sourd grondement. George

tenta de rester près du cours d'eau, mais Griaule les harcelait pour leur imposer la direction de son choix. Il ne faisait aucun doute que c'était lui qui avait embrasé la savane pour les lancer dans cet exode. De temps à autre, le dragon tombait du ciel, créature d'ombre aux écailles enluminées par les flammes, et les aiguillonnait de ses hurlements, modifiant leur trajet et ajoutant ses cris au fracas du feu. Ils entrèrent en contact avec plusieurs groupes, sans que jamais leurs membres soient suffisamment distincts pour qu'ils puissent les identifier ni évaluer leur nombre. Les fuyards répugnaient à se rassembler, comme si leur séjour dans la savane les avait acclimatés à la peur et au soupçon. Des rets de feu se refermaient sur eux. Ils couraient en titubant à travers les bosquets, le visage maculé de suie, zigzaguant pour éviter des foyers surgissant du néant qui menaçaient de les engloutir. Peony tomba et George la ramassa ; lorsque Sylvia commença à ralentir et trébucher, il la soutint de sa main libre. La fumée était tellement épaisse que respirer devint une tâche quasi impossible ; se concentrer s'avérait difficile et la fatigue se rappela à lui. Griaule ne cessait de les pousser de l'avant, émergeant de la nuit les ailes à demi déployées, d'autant plus terrible que les ténèbres le dissimulaient en partie, ici un croc bariolé d'une lueur écarlate, là un reflet de feu dans un œil d'or, sa voix couvrant le rugissement des flammes, des flammes dévorantes qui vidaient l'air de son oxygène et le surchauffaient à tel point que George sentait son gosier se craqueler à chaque souffle. Il perdit ses repères et se dit que Griaule ne faisait que jouer avec eux, qu'il allait les épuiser puis les laisser se consumer dans un cul-de-sac ; mais il était trop épuisé pour élaborer un plan de fuite, trop abattu pour se soucier de vivre, et il se surprit à espérer en une résolution rapide, quelle qu'en soit la forme.

Le vent avait dû tourner, car la température baissa et la lueur de la savane en feu s'atténua, occultée par un mélange de brume et de fumée – pourtant le dragon continuait de les aiguillonner. En émergeant des bosquets, ils se retrouvèrent sur une pente herbue qui, au bout de trente verges ou à peu près, se fit plus accentuée, plus rocailleuse. La visibilité était si médiocre que George dut avancer à tâtons – on eût dit qu'ils gravissaient un éperon rocheux où l'on avait taillé des marches mal dégrossies, hautes de deux ou trois pieds chacune. Il n'entendait plus les flammes crépiter et, quoique intrigué par ce changement, il était trop angoissé pour s'en inquiéter. Bientôt des voix étouffées parvinrent à ses oreilles. À mesure que ses yeux accommodaient, il se rendit compte que les degrés qu'il gravissait étaient en fait des gradins sur lesquels avaient déjà pris place plusieurs petits groupes. Il s'écarta d'eux pour chercher un espace inoccupé. Le dragon poussa un grondement en contrebas, mais ce bruit exprimait la rumination plutôt que la colère, du moins choisit-il de l'interpréter ainsi. Il n'avait plus la force de courir, de mettre un pied devant l'autre.

« Où sommes-nous ? » demanda Sylvia en se blottissant contre lui en quête de chaleur – il faisait nettement plus froid et Peony et elle s'abritèrent au creux de ses bras.

« Tu ne le sais pas ?

— Je croyais qu'on se dirigeait vers Teocinte… ou du moins vers son emplacement. Mais je n'ai jamais vu un tel endroit en ville ni dans ses environs.

— On verra ça demain matin, dit-il. Pour le moment, repose-toi. »

George tenta vaillamment de monter la garde, mais le souffle lénifiant des deux femmes eut raison de lui et il sombra dans un sommeil sans rêves, découvrant à son réveil que le ciel avait viré au gris et qu'un épais brouillard les enfermait sur des gradins de pierre, un genre d'amphithéâtre, peut-être naturel[10]. La brise matinale gagna en intensité, agitant les nappes de brouillard et révélant la savane par bribes – il s'inquiéta en constatant que, loin d'être calcinés par l'incendie de la nuit, les buissons étaient d'un vert éclatant et qu'il n'émanait d'eux aucune odeur de brûlé. Tous les muscles de son corps lui faisaient mal et il aurait voulu faire un peu d'exercice et jeter un coup d'œil alentour,

imitant en cela les autres réfugiés peuplant les gradins (pour ce qu'il pouvait en dire, il y en avait moins d'une cinquantaine, mais la brume l'empêchait de les compter avec précision) ; mais comme il tenait à ce que Sylvia et Peony dorment en paix le plus longtemps possible, il se contenta d'observer ce qui l'entourait.

Sur les gradins se massaient des hommes et des femmes aussi crasseux, aussi hirsutes que lui, qui se dévisageaient avec méfiance sans chercher à se rapprocher les uns des autres, espérant sans doute que leurs épreuves avaient pris fin et focalisés sur leur propre sort au détriment de toute autre considération. Mais leur espoir fut de courte durée, car une gigantesque forme émergea bientôt de la brume devant l'amphithéâtre et, bien qu'il n'eût aucune raison de désespérer (bien au contraire, car le paysage qui se révélait à ses yeux lui était si familier qu'il aurait dû le rasséréner), cette vision de Griaule, non point son incarnation juvénile mais l'énorme bête paralysée à la gueule menaçante, aux crocs festonnés d'épiphytes et de vigne vierge, aux écailles passementées de lichens et de déjections d'oiseaux, dont le vert et or était terni par un ciel couvert, drapée dans des lambeaux de brume spectrale, avec une gueule contenant suffisamment de zones d'ombre pour emplir les nefs de quatre ou cinq cathédrales, un corps montagneux qui se dressait au-dessus des toits en fer-blanc, des taudis et des usines de Matinombre, desquels montait la clameur panique du tocsin… cette vision avait une telle valeur, sinistre et iconique, telle une construction cyclopéenne englobant les portes d'un royaume abyssal, que les forces de George le trahirent, un sort qui semblait affliger tous les autres témoins. Leurs murmures s'estompèrent peu à peu, ils cessèrent de bouger et restèrent figés en une douzaine de groupes distincts. Peony se réveilla en hurlant et se blottit contre l'épaule de George, tandis que Sylvia retenait son souffle et lui plantait les ongles dans le bras. On entendit un grondement chtonien, si omniprésent qu'il semblait émaner de la terre, du ciel, du cœur de toutes choses, comme si la structure fondamentale de la matière avait trouvé sa voix et se mettait à gémir, puis, de la gueule de Griaule, tel un flot parcimonieux évoluant en une déferlante assombrissant l'herbe alentour, sortirent toutes sortes de créatures demeurant dans son organisme, qui couraient, rampaient, volaient, sautillaient, trottinaient sur deux jambes ou sur quatre pattes (mêlés aux serpents et aux araignées, aux siffleurs et aux pelliculs[11], on trouvait quelques hommes et femmes dégénérés qui, pour une raison inconnue, avaient trouvé refuge à l'intérieur du dragon, dans les terriers, les grottes et les cañons creusés au sein de ses organes, de ses os et de son cartilage). Tandis qu'ils se dispersaient dans la savane, les témoins entendirent une lointaine clameur provenant des citoyens terrifiés de Matinombre, à laquelle se mêlaient divers signaux d'alarme. Les yeux de Griaule s'ouvrirent, révélant des disques dorés constellés d'éclats minéraux, tous deux fendus par une pupille horizontale, qui conféraient à sa face une aura maléfique. Dans les profondeurs de sa gorge était éclose une lumière orangée qui devint peu à peu incandescente, comme s'il avait une étoile logée dans le gosier. En voyant cela, dix ou quinze témoins s'enfuirent des gradins pour descendre en courant vers la ville. Peony était parmi eux. Se dégageant de l'étreinte de George, elle lui échappa lorsqu'il voulut la saisir et s'enfuit à toutes jambes.

Sylvia fit mine de se lever, visiblement à contrecœur, et George lui dit : « Ce sera moins risqué si j'y vais seul. Attends-nous dans la savane. On te retrouvera. »

La honte et le soulagement se disputaient son visage. « Ça m'étonnerait qu'elle sache où elle habitait avant. Cherche-la dans le temple de Griaule. Elle trouvait que l'intérieur était joli.

— D'autres idées ? »

Elle secoua la tête. « Je ne vois pas. » Puis, comme il s'éloignait, elle lança : « Le bordel ! Elle aura peut-être envie d'y faire un tour ! À cause de mes histoires ! »

Ils étaient placés en haut de l'amphithéâtre, et George avait descendu les deux tiers des gradins

lorsque Griaule, avec une toux annonçant un effort titanesque, tourna la tête et orienta son corps en direction du Nid de Haver, projetant sa gueule au-dessus des toits en fer-blanc… et, dans le même mouvement qui arracha à ses articulations calcifiées une sinistre série de craquements évoquant des arbres qui se brisaient, il se redressa sur ses pattes pour avancer avec une lenteur pesante et hésitante, fruit de plusieurs millénaires d'atrophie musculaire. C'était un spectacle irréel, une transformation titanesque, la résurrection d'un colosse. Griaule avança d'un pas et, dans un fracas sismique, abattit une patte parmi les taudis de Matinombre, écrasant une surface considérable et tous ceux qui l'occupaient, soulevant un nuage de poussière qui occulta et obscurcit ladite patte. La terre et la végétation entourant Hangtown, le village édifié sur son dos, churent par incréments le long de ses ailes et de ses flancs, et les cabanes suivirent, se désintégrant dans les airs ; de l'endroit où il était, George n'aurait su dire où atterrissaient leurs débris. Griaule poussa un rugissement, un fracas de tonnerre qui lui creva les tympans[12]. La douleur le jeta à terre ; il se plaqua les mains sur les oreilles, ferma les yeux de toutes ses forces et, lorsqu'il les rouvrit, ce fut pour voir un jet de flamme (moiré d'une efflorescence d'un orange délicat qui le faisait ressembler à un mouchoir de dentelle) jaillir de la gueule de Griaule pour aller embraser les hôtels sur les flancs du Nid de Haver. En moins de quelques secondes, tous les bâtiments étaient en flammes, y compris les bureaux du gouvernement au sommet. Le dragon sembla chanceler un instant, mais il garda son assiette et, tournant légèrement sa gueule vers la droite, cracha un nouveau jet de flamme qui embrasa une partie du faubourg de Cerro Bonito, sur les collines duquel étaient sises les résidences des étrangers les plus fortunés. Les flammèches qui churent de sa gueule et du jet incendiaire mirent le feu à d'autres parties de la ville. L'odeur de brûlé se nuançait d'une âcre senteur chimique qui irrita les narines de George.

Une peur animale s'empara de lui, mais l'obligation qu'il s'était donnée de protéger Peony lui permit d'ignorer terreur et douleur. Peut-être valait-il mieux qu'il fût devenu sourd, car lorsqu'il arriva au pied de la colline, la majorité de la ville était en feu (seuls les quartiers les plus proches du dragon étaient épargnés) et une foule de citoyens paniqués fuyaient vers la périphérie, certains blessés, brûlés, la bouche ouverte sur ce qu'il supposait être un cri d'horreur et qui, s'il avait pu l'entendre, n'aurait fait que nourrir sa panique naissante. En approchant de Matinombre, il tomba sur un véritable flot de fuyards. Il dut se frayer un chemin dans des rues envahies de citoyens courant vers la savane. Droit devant lui, à demi visible au-dessus des toits maculés de rouille, presque occultée par un nuage de poussière, la patte de Griaule semblait pousser dans le taudis tel un arbre à l'épais tronc vert et or, tout droit sorti d'un verger de l'enfer ; son ventre blanc sale pendait au-dessus de la flèche d'un temple à lui consacré, évoquant un drap de géant crasseux plutôt qu'un bout de ciel. À gauche, une ruelle s'ouvrait entre les échoppes. George bouscula quelques fuyards pour en gagner l'entrée et arrêta sa course, désireux de formuler un plan sans être constamment dérangé ; cependant, une fois qu'il fut à l'écart de la cohue, la situation lui apparut désespérée et il comprit que sa mission n'avait aucune chance de succès. Il se prépara à replonger au sein de la foule, bien décidé à l'accompagner dans sa fuite, mais il aperçut au bout de la ruelle une enseigne arborant une corne d'abondance grossièrement esquissée – celle d'un prêteur sur gages proche du bordel d'Ali. Avant de céder à la peur, il pouvait bien faire un petit effort. Fascinée comme elle l'était par les histoires de Sylvia, Peony, si elle était encore en vie, avait pu se réfugier dans un lieu que la conteuse décrivait comme un havre d'amour et de sororité. Il se mit à courir, écartant de son chemin les rares personnes qu'il croisait, et poussa la porte pour entrer.

Le seul occupant du bar était un type émacié, aux cheveux blancs et aux épaules voûtées, qui s'accrochait des deux mains à son verre posé sur le comptoir. Les tables et les bancs étaient

renversés, le sol jonché de verre brisé. George avait en partie recouvré son ouïe – un carillon sonnait dans ses oreilles, mais il captait les sons les plus aigus. Il demanda au vieillard s'il avait vu Peony, mais l'autre ne daigna pas se retourner et ne sembla pas l'entendre. Un filet de sang séché coulait de son oreille et maculait sa joue hirsute. Soudain, les murs tressautèrent, le plancher frémit, la poussière tomba des poutres et des bouteilles churent d'une étagère derrière le comptoir – Griaule avait encore changé de position. Deux pas de plus, et ce serait le chaos.

George grimpa à l'étage et traversa le couloir en courant, ouvrant toutes les portes pour jeter un coup d'œil dans les chambres, y trouvant quantité de nuisettes et de lits défaits, mais pas la moindre trace de Peony. Il était sûr qu'il allait finir écrasé ou incinéré, et cette certitude se renforçait à chaque seconde. Dans une chambre au fond du couloir, dont la fenêtre s'ouvrait sur la ville, une lumière écarlate illuminait le papier peint couleur crème décoré de pyramides et une femme brune et grassouillette, vêtue d'un peignoir en flanelle rose, s'était assise au bord du lit pour contempler Teocinte en flammes. Quand elle posa les yeux sur lui, la jubilation déforma ses traits, comme si son visage était en beurre fondu. Elle tapota le drap près d'elle, l'invitant à la rejoindre. Il aurait voulu l'exhorter à fuir, mais quelque chose dans son expression, quelque faiblesse fondamentale, l'en dissuada. Un homme chauve et musculeux l'écarta du passage et entra, puis, après lui avoir décoché un regard hostile, enleva son pantalon. La femme se tourna de nouveau vers la fenêtre, tiraillant nerveusement sur la ceinture de son peignoir. Abandonnant les deux inconnus à leurs activités, quelles qu'elles fussent, George redescendit l'escalier quatre à quatre et ressortit en hâte, manquant rater la mince jeune fille rousse qui, accroupie près de la porte, oscillait doucement d'avant en arrière. Peony ne protesta pas lorsqu'il l'attrapa dans ses bras – elle semblait hébétée, indifférente à ce qui l'entourait.

Si le comportement du couple chez Ali atteignait aux yeux de George le degré ultime de la dissolution, celui de la foule le dépassait encore dans le nihilisme : un vacarme confus de cris et de pleurs qu'il percevait à peine, un pandémonium de bêtes sauvages s'affrontant à coups de poing, de pied et de griffes. À un moment donné, quelqu'un le déséquilibra, le faisant choir sur un genou ; il tendit le bras pour ne pas s'effondrer et se retrouva à prendre appui sur le visage tuméfié d'un petit garçon que la foule avait piétiné à mort. Il retira sa main en hâte, écœuré, mais ce contact intime avec la mort raffermit sa résolution et il s'employa à survivre avec un zèle renouvelé, tirant tout le parti de sa masse et traitant les gens comme des obstacles, les assommant à coups de poing et les écartant à coups de pied, sans se soucier ni de leur sort ni du salut de son âme, déjà affligée par un premier meurtre, et sans doute par bien d'autres à présent. Des visages horrifiés émergeaient de la mêlée et il les annihilait l'un après l'autre. La poussière, la peur, la colère… l'air se viciait de toutes ces toxines de la démence. Mais il se sentait immunisé contre la crainte, invincible et irrépressible du fait de son absence totale d'émotion. Puis, comme il atteignait les faubourgs de la ville, et que la rue qu'il avait empruntée se transformait en piste sur laquelle la foule se dispersait déjà, un sinistre craquement étouffa tous les autres bruits, semblant issu de l'intérieur de son corps tout autant que du monde autour de lui. Se retournant, George vit que la patte du dragon s'était brisée, qu'un éclat d'os d'un blanc aveuglant avait percé les écailles au-dessus de l'articulation et que le sang en suintait mollement, et il comprit que la prédiction de Cattanay venait de se réaliser[13]. La tête gargantuesque de Griaule pivota sur la gauche, son maléfique œil doré s'abaissa et, bien que quantité d'autres témoins eussent sans doute la même impression, George acquit la certitude que le dragon le fixait du regard, tandis qu'une étoile incandescente naissait au fond de sa gorge. Sa patte fléchit à nouveau, il versa dans leur direction et George gravit la colline au pas de course, accélérant l'allure comme jamais, calant Peony sous son bras comme s'il s'était agi d'un tapis enroulé. Le gémissement de la

foule vira au cri de terreur lorsqu'elle vit Griaule lui choir dessus.

Peut-être que le temps ralentit sa course, assujetti à une nouvelle gravité à présent que Griaule mourait de sa belle mort, à moins que ce ne fût la chimie de la terreur qui étirait les secondes en longueur ; mais George courut durant ce qui lui parut être une éternité. Il entendit résonner un étrange sifflement et une vague de chaleur le poussa en avant, manquant le faire choir ; il recouvra son équilibre et se remit à courir. Le temps ralentit un peu plus et il distingua le bruit de son propre souffle se détachant des cris des gens qui l'entouraient ; puis vint le son qui serait le dernier qu'il devait entendre : l'ultime rugissement du dragon, un son percutant qui lui foudroya les tympans et évolua en un grésillement qui anéantit tout autre bruit, devenant de moins en moins fort, de plus en plus ténu, le laissant naufragé au sein d'un silence pur et sans modulation aucune. La terre se convulsa, tressaillant comme la peau d'un chat, et il fut projeté dans les airs, réussissant il ne sut comment à ne pas lâcher Peony et à la protéger de la chute. Il ne perdit pas connaissance mais resta face contre terre pendant dix ou quinze minutes, voire davantage, remuant tantôt un bras, tantôt une jambe, par pur réflexe plutôt que pour vérifier qu'il pouvait encore bouger, content de rester allongé la tête vide. Lorsqu'il se redressa, il constata que Peony avait perdu conscience mais respirait normalement. Ce fut alors, et alors seulement, qu'il se retourna vers Teocinte, dont le séparait une muraille de poussière et de fumée.

Les plus beaux quartiers de la ville, Cerro Bonito, le Nid de Haver et le Bois de Yulin, étaient toujours la proie des flammes, et des panaches de fumée noire montaient d'un demi-millier de foyers, mais les taudis de Matinombre avaient cramé comme des maisonnettes de papier mâché, et il n'en restait que des piles de débris fumants ; en fait, le sinistre avait ravagé le taudis à une telle vitesse que seule une poignée de bâtiments, les plus solides et ceux qui disposaient de leur propre réserve d'eau (le temple de Griaule, par exemple), étaient encore intacts, le feu progressant si vite qu'il n'avait pas eu le temps de les affecter – leurs occupants avaient pris les mesures nécessaires pour les protéger, pouvait-on supposer. Dominant de sa masse immense ce paysage dantesque, Griaule gisait sur le flanc, le dos tourné à la colline où s'était réfugié George, le cou tordu et la gueule tendue vers le ciel comme une tour écailleuse, sa langue fourchue saillant entre ses crocs. Sa cage thoracique s'était fracassée et les côtes lui perçaient la peau en cinq ou six endroits. C'était une vision d'une telle magnitude, d'une telle invraisemblance que George ne parvenait pas à l'intégrer dans sa globalité et, durant les années suivantes, jusqu'à ce que ses souvenirs finissent par s'effacer devant une représentation populaire de la mort de Griaule, il ne put se rappeler celle-ci que par bribes. Pour lui, l'élément le plus mémorable de la scène n'était pas Griaule mais la route qui venait des faubourgs de la ville. Bien que la majorité des morts aient été incinérés par la flamme magique du dragon et réduits en petits tas de cendres, ladite flamme avait dû perdre de sa puissance sur la fin, car plusieurs milliers de cadavres calcinés décoraient la colline, identiques à ce qu'ils étaient de leur vivant mais si noirs et si fragiles que la simple pression d'un doigt suffisait à les pulvériser. Ce n'étaient que des statues de poussière dont l'intégrité reposait sur la seule habitude, mais qui paraissaient pourtant solides, une complexe tapisserie de formes humaines que l'on eût pu considérer comme le chef-d'œuvre d'un artiste de l'apocalypse.

Peony frémit ; son poing se desserra – l'écaille chut de sa main. George la ramassa et, à sa grande surprise, éprouva une nouvelle fois le contact de cette glaciale vitalité qu'il avait approchée dans les bosquets, le jour de sa rencontre avec Peony. Une image s'imposa à son esprit, celle d'une pièce d'or, d'un solidus byzantin extrêmement rare datant du règne d'Alexis I^er^ Commène. Vint ensuite une pièce d'argent qui lui était inconnue mais qu'il identifia comme égyptienne, puis une autre pièce et une autre encore, et il vit aussi des gemmes de la plus belle eau, des coupes d'or d'une haute

antiquité, incrustées de pierres brutes, des dagues décorées de joyaux, des miroirs au cadre en or pur, une petite montagne d'objets précieux, un trésor à nul autre pareil. Il savait qu'il aurait dû se soucier avant tout de sa survie (ils n'étaient pas encore tirés d'affaire), mais il était si fatigué, et cet or était si tentant, et ce monde de mort, de flammes et de fumée lui semblait si lointain. Puis il sortit de la grotte où était caché le trésor, avançant à la lueur d'une torche dans un boyau sinueux, lentement, en silence, comme dans un rêve, et une fois en pleine lumière, il s'aperçut qu'il ne voyait plus l'entrée du tunnel. Elle avait disparu, dissimulée sous les fougères et la vigne vierge, protégée peut-être par quelque antique charme, mais il ne se soucia guère de ce détail, assuré qu'il était, comme rasséréné par le destin auquel il se savait promis, de pouvoir retrouver le chemin de son trésor.

VIII.

Les Derniers Jours de Griaule
par Sylvia Monteverdi
(extraits)

Ils s'attaquèrent à lui dès le lendemain, tous les profiteurs, les truands et les entrepreneurs, ceux qui avaient des droits sur son cadavre et ceux qui n'en avaient aucun. Leur terreur sacrée annihilée par l'avidité, une pulsion presque aussi forte que la peur, ils grouillèrent bientôt sur sa dépouille, qu'ils découpèrent et dépecèrent, puis ils excavèrent la colline où il avait chu, se lançant à la recherche de son trésor. Vu ce qui venait de se produire, c'était proprement répugnant, mais ce n'en était pas moins fascinant. J'ai passé le plus clair de la décennie suivante à raconter dans mes livres la renaissance de la ville et le développement de sa nouvelle industrie, à savoir la vente et la distribution des reliques de Griaule, les vraies comme les fausses. Au cours de cette période, je n'ai que rarement quitté Teocinte, mais, presque huit ans jour pour jour après que j'avais vu George et Peony pour la dernière fois, dans l'amphithéâtre, je me suis rendue à Port-Chantay pour une réunion trop longtemps repoussée avec mon éditeur et, obéissant à un caprice, j'ai contacté George, l'invitant ainsi que Peony à boire un verre en ma compagnie. Il m'a suggéré de les retrouver chez Soie, un café du port très tendance, avec gigantesques baies vitrées, ameublement stylé et pas une trace de soie dans le décor excepté la femme qui lui avait donné son nom.

On m'avait raconté qu'ils étaient sourds tous les deux et que Peony, également frappée d'amnésie, était devenue la pupille de George, lequel avait divorcé et était à présent fabuleusement riche – à en croire la rumeur, c'était lui qui avait trouvé le trésor de Griaule. Le bruit courait également qu'il avait avec Peony une relation contre nature, quoiqu'ils donnassent l'apparence de former un couple père-fille parfaitement normal. Du fait de son handicap, il avait une voix légèrement traînante, mais, cela mis à part, il semblait en parfaite santé ; il arborait une moustache et un petit bouc (ses cheveux avaient viré au gris) qui, ajoutés à son costume de bonne coupe et à ses gestes précis, lui donnaient l'allure d'un homme cultivé. Mais c'était sur le plan mental qu'il avait changé de la façon la plus radicale. Je ne voyais plus aucune trace du citadin mollasson que j'avais connu – disparues son anxiété, sa gravité, sa paranoïa. Il possédait une aisance que je jugeais fondée sur une absence totale d'émotions, ce qui n'alla pas sans me troubler. Jamais je ne serais parvenue à le contrôler comme je le faisais jadis.

Quant à Peony, les changements qui l'affectaient étaient encore plus extrêmes. Elle était devenue une belle jeune femme posée, charmante sous tous ses aspects. À en croire George, son amnésie l'avait purgée de tout souvenir de ses épreuves, ce qui avait aidé à sa reconstruction. Il était difficile de la suivre quand elle parlait, vu qu'elle avait oublié le son des mots, et elle s'exprimait le plus souvent dans le langage des signes, George faisant office d'interprète. Après avoir échangé quelques banalités avec moi, elle s'excusa de m'avoir oubliée puis alla prendre un café avec une amie assise en terrasse et me laissa seule avec George.

« Monterverdi, dit-il. Je suppose que ce n'est pas ton vrai nom.

— Bien sûr que non ! Que serais-je sans un alias ? »

J'avais dit cela pour plaisanter, mais George n'a pas souri – il a opiné du chef comme si ce détail révélait à mon sujet une vérité fondamentale, ce qui m'a amenée à me demander si tel

n'était pas le cas.

« Je m'excuse de ne pas avoir cherché à te retrouver, ai-je repris. Après l'incendie et le reste.

— C'était le chaos. Tu aurais perdu ton temps.

— Ce n'est pas pour ça que je n'ai pas essayé.

— Hein ?

— Je craignais que tu sois en train de tomber amoureux de moi. »

Il a hoché la tête d'un air pensif. « En ce temps-là, j'aurais pu tomber amoureux de n'importe qui ou presque. Tu étais au bon endroit et au bon moment.

— Et tu te comportais de façon bizarre. Du moins avant que Griaule ne nous ramène à Teocinte. Je ne voulais pas rester trop près de toi. »

George a laissé passer quatre ou cinq secondes avant de se fendre d'un sourire pincé. « Eh bien, tu n'as plus rien à craindre de moi à présent.

— Pourtant, tu me fais un peu peur. » J'ai attendu une réponse, mais aucune n'est venue. « Je ne me sens pas à l'aise avec toi.

— D'après Peony, je fais souvent cet effet aux gens. Dans ton cas, j'imagine, le sentiment de culpabilité rentre aussi en ligne de compte.

— Pardon ? Pourquoi devrais-je me sentir coupable ? Je n'ai rien fait…

— Aucune importance. Vraiment. Ce n'est qu'un détail.

— Je veux savoir de quoi tu m'accuses !

— De rien. N'en parlons plus. » Il a plongé une main dans la poche de sa veste, comme pour en sortir quelque chose, mais sans achever son geste. « J'ai lu le petit livre que tu as écrit sur nous. »

J'étais irritée, mais en même temps curieuse de savoir s'il avait apprécié mon travail. « Et qu'est-ce que tu en as pensé ?

— Le portrait que tu fais de moi est très juste. Jusqu'à un certain point. J'étais tel que tu me décris. Désespéré. Je voulais fuir ma vie d'alors. Mais jamais je ne l'aurais admis à cette époque.

— Qu'entends-tu par "jusqu'à un certain point" ?

— Tu as raté le plus beau passage de l'histoire.

— Si tu veux parler de la mort de Griaule, j'en ai suffisamment vu. Par ailleurs, contrairement à toi, j'ai assisté à la reconstruction de la ville.

— La ville ne prête pas à conséquence. Quant à Griaule… » Gloussement. « Nous l'avons toujours sous-estimé. En le débitant en pièces et en transportant celles-ci aux quatre coins du monde, nous avons fait exactement ce qu'il souhaitait. Désormais, il règne sur la terre tout entière.

— Je te demande pardon ?

— Un jour, tu m'as cité un passage de Rossacher, tu te rappelles ? "Ses pensées parcourent le plenum, son esprit est une nuée qui enveloppe notre monde." Un peu grandiloquent, mais parfaitement exact. Ça te semble si dur à accepter désormais ?

— Tu veux dire que Griaule est toujours en vie ? Désincarné… ou vivant dans chacun de ses fragments ? »

Il a penché la tête et fait de la main un geste délicat, comme pour me faire comprendre qu'il ne souhaitait pas poursuivre sur ce sujet.

J'ai vidé mon verre jusqu'à la lie. « Ça ne te semble pas étrange qu'on ait échangé nos rôles ?

Avant, c'était moi la croyante et toi le sceptique. »

Il a sorti la main de sa poche et me l'a tendue, la paume tournée vers le ciel, pour me montrer un pendentif de verre où était enchâssée une plaque d'un bleu-vert lustré, virant à l'azur foncé sur les bords.

« C'est mon écaille ? ai-je demandé.

— Peony et moi n'en avons plus besoin. Je pense que Griaule te la destinait. »

Le verre entourant l'écaille était froid et me donnait des picotements. J'en ai fait la remarque à George, qui a repris : « Il est possible que je sois dément, ainsi que Peony, et que le cours de notre vie n'ait pas été fixé depuis que Griaule a été désincarné. Il t'est possible de le prouver, dans un sens ou dans l'autre, en brisant ce bout de verre et en touchant l'écaille. La sensation sera bien plus forte de cette manière.

— Est-ce que je découvrirai ainsi où se trouve le trésor de Griaule ? ai-je demandé sur le ton de la plaisanterie.

— Désolé, tu arrives trop tard. Mais il aura quelque chose pour toi, j'en suis sûr. Depuis que nous nous sommes rencontrés, tout ce qui s'est passé dans notre vie participe du dessein de Griaule. »

J'ai glissé l'écaille dans mon sac à main. « Puisque tu sembles tout savoir sur lui, peut-être m'expliqueras-tu pourquoi il a jugé utile de déranger tous ces gens pour les chasser dans la savane. Voulait-il que nous soyons témoins de sa mort ou bien y a-t-il autre chose ?

— J'ai fini par comprendre en grande partie Griaule, mais je ne sais pas tout ce qu'il sait. Cherchait-il à satisfaire son ego, à s'arranger pour que quelques survivants puissent témoigner de son trépas ? Oui, je le pense. Mais cela n'explique pas tout. S'il le souhaite, il peut contrôler toutes les facettes de notre vie. Et notre vie – la tienne, la mienne, celle de Peony et de milliers d'autres – est bel et bien contrôlée de cette manière. Nous faisons partie d'un plan qui lui permettra à terme de dominer le monde comme l'anticipe le livre de Rossacher. Jusqu'ici, les instruments qu'il a employés pour accomplir ce plan n'ont guère été efficients. Il a commis bon nombre de bévues. À présent qu'il est partout dans ce monde, ses manipulations vont gagner en subtilité, en précision, et il ne fera plus d'erreurs. Au bout du compte, je suppose que nous perdrons toute conscience de son existence… et qu'il perdra tout intérêt pour la nôtre. Peut-être est-ce de cette façon, nécessité oblige, que se développent les relations entre les hommes et les dieux. » Il a tripoté sa serviette de table et ajouté d'une voix pleine de reproche, comme s'il s'adressait à un enfant : « Jadis, tu savais tout cela. L'as-tu vraiment oublié ?

— Oublié ? Peut-être que j'accorde moins de valeur qu'avant aux préceptes de ma croyance, mais, non, je ne l'ai pas oublié. »

George est resté silencieux un moment, silencieux et immobile, et je me suis dit qu'il faisait preuve de beaucoup de mesure dans ses gestes ; et pourtant, il ne semblait ni contraint ni refoulé, d'aucune manière que ce fût – on aurait dit plutôt qu'il s'était accoutumé à l'immobilité. Il s'est éclairci la gorge, il a bu un peu de vin et il a dit : « N'en parlons plus. » D'un geste délicat de l'index, il a retourné le menu afin d'en lire la première page. « Je passe commande ? Les gâteaux aux algues sont délicieux… et la confiture de cerises s'accorderait à merveille avec ton porto. »

Lorsque est venue pour George l'heure de partir, j'ai éprouvé une émotion assez intense – nous avions vécu ensemble des moments éprouvants et, en dépit de la froideur dont il faisait montre, notre conversation m'avait rappelé de bons souvenirs dont j'ignorais jusque-là

l'existence – et j'aurais voulu marquer le coup en l'étreignant, pensant qu'il allait partager mon sentiment ; mais il s'est contenté de s'incliner, d'aller retrouver Peony et de partir sans se retourner.

Je n'ai pas encore brisé le bout de verre qui abrite l'écaille, mais je sais que je le ferai un jour, ne serait-ce que pour satisfaire ma curiosité à propos de George. Avant de regagner Teocinte, je les ai croisés une seconde fois, Peony et lui. Deux jours après nos retrouvailles chez Soie, alors que je me promenais de bon matin sur le front de mer, contemplant les bateaux amarrés dans le port, dont les quilles exotiques et les étranges voiles multicolores témoignaient de la réputation internationale de Port-Chantay, j'ai aperçu George et Peony près de la rambarde au bord de l'eau, plongés dans une conversation des plus animées… à tout le moins pour ce qui était de Peony. Je me suis planquée derrière un palmier, un des nombreux arbres en pot décorant le front de mer, car je ne souhaitais pas être vue. Nous avions fait nos adieux, si tardifs et si décevants fussent-ils, et je m'étais sentie rejetée – bien préparée à repousser les avances de George, je ne m'attendais nullement à une telle indifférence de sa part. Si sa froideur n'avait été qu'une posture, je l'aurais attribuée ainsi que ses propos à des sentiments mal digérés ; mais la façon dont il me battait froid paraissait tout à fait sincère.

Le dos tourné à la mer, appuyé à la rambarde, George se tenait les mains jointes et le visage levé vers le soleil, tel un pénitent en prière, pendant que Peony tournait autour de lui à petits pas, comme en une danse pleine de vivacité, toute de gracieuses cabrioles et de gestes exubérants. J'ai supposé qu'elle décrivait un événement qui l'avait réjouie ou excitée ; mais, à mesure que je les observais, et bien que je ne pusse discerner aucune altération dans leur gestuelle, j'ai commencé à percevoir dans cette danse une composante sexuelle – cela m'a rappelé le temple de Griaule à Matinombre et la façon dont certaines de mes consœurs tournaient autour de la statue du dragon et la caressaient de temps en temps. Certes, il y a toujours une dimension sexuelle dans le lien qu'une jeune fille entretient avec son père, et je suppose qu'il n'y avait rien de plus entre George et Peony… et, dans le cas contraire, cette dernière était majeure et libre de faire ce qu'elle voulait. À l'instar de la majorité des gens, il m'était nécessaire de déprécier une chose qui avait de la valeur pour moi quand je souhaitais m'en éloigner, en particulier si j'avais négligé cette chose pendant des années et sans raison valable ; j'ai donc décidé que George et Peony entretenaient une liaison illicite mais que cela ne me regardait pas, pas plus que leurs pratiques religieuses ni leur conception du monde, étant donné qu'ils n'avaient aucune importance à mes yeux. Les sentiments et les souvenirs qui étaient remontés à la surface lors de nos retrouvailles résultaient peut-être, comme il en va souvent ainsi, d'une conjonction entre des émotions artificielles et une mauvaise appréhension des faits. Peut-être que notre vie n'est qu'un montage de mensonges et d'illusions. Et pourtant, quand je repense à George et à Peony, rien de tout cela ne me paraît juste, et pas un jour ne passe sans que je repense à eux.

Le Crâne

I.

VOICI CE QUE L'ON SAIT :

À la suite de la mort du dragon Griaule, après qu'on eut prélevé ses écailles, qu'on l'eut vidé de son sang pour le stocker dans des bidons, qu'on eut mis en conserve sa chair et ses viscères au moyen de divers procédés, qu'on eut pulvérisé ses os pour en faire des panacées contre le cancer, l'incontinence, l'arthrite, l'indigestion, l'eczéma et bien d'autres afflictions… après toutes ces opérations, on chargea le crâne de Griaule (dont la longueur approchait les six cents pieds) sur une remorque à plusieurs roues que l'on tracta à travers la jungle jusqu'à la cour du Temalagua, située à onze cents milles de là. Plusieurs volumes seraient nécessaires pour conter l'histoire de ce périple, qui dura deux décennies, fut émaillé de maintes batailles rangées, ainsi que d'une brève traversée en mer qui faillit tourner à la catastrophe, et coûta plusieurs milliers de vies. Peut-être en fera-t-on un jour le récit, mais, pour les besoins de notre histoire, nous nous bornerons à dire que lorsque le crâne gagna enfin sa destination, à savoir une esplanade proche du palais royal, Carlos VIII, qui l'avait acheté au conseil municipal de Teocinte, était mort et enterré, et son fils Adilberto I^er^ était monté sur le trône d'onyx.

Adilberto ne partageait pas les obsessions de son père. Il consacra la majeure partie de son règne à guerroyer contre les États voisins et le crâne devint le repaire des oiseaux, qui n'hésitaient pas à y nicher, des singes, des serpents et des rats palmés, pour finir par disparaître sous les lianes et les champignons. Son propre fils, un deuxième Adilberto indigne du premier, restaura le crâne dans tout son éclat ou presque, transformant la parcelle qui l'entourait en jardin exotique, plaquant du bronze sur ses crocs gigantesques et liserant ses orbites et ses mâchoires de filigranes de jade, de cuivre et de laiton, qui accentuèrent son aspect sinistre et inspirèrent la création de masques en fer-blanc promis à un grand succès auprès des touristes. Il se fit livrer des meubles en teck et en ébène, accrocha aux parois des tentures en soie parées d'or et de pierres précieuses, et organisa des bacchanales qui instaurèrent de nouvelles normes en matière de débauche (meurtres, tortures et viols y étaient monnaie courante), ce qui contribua dans une large mesure à la faillite d'une économie déjà bien ébranlée par les excès de Carlos VIII et d'Adilberto I^er^.

Après la mort du deuxième Adilberto (dont les circonstances auraient éveillé les soupçons du plus indulgent des observateurs étrangers), un troisième, surnommé « El Frio », s'empara du pouvoir à l'issue d'une longue et sanglante lutte avec Gonsalvo, son frère aîné. El Frio, un occultiste doublé d'un fanatique religieux, avait l'intention de détruire le crâne, mais ses augures l'avisèrent qu'un tel sacrilège aurait de funestes conséquences. Il choisit donc de consacrer toute son énergie au massacre systématique de ses ennemis, qu'il soupçonnait apparemment de se terrer sous chaque caillou car plus de deux cent mille de ses compatriotes périrent au cours de son règne. Son successeur, un quatrième Adilberto, avait tellement honte de l'héritage paternel qu'il renonça à son nom pour adopter celui de Juan Miel, un patronyme dont la saveur prolétarienne témoignait de sa vision proto-marxiste du monde, et décréta l'abolition de la monarchie, plongeant le Temalagua dans une période d'agitation sans précédent dans toute son histoire. Quarante-quatre jours après avoir entamé cette réforme des plus radicales, il était écartelé par une foule de coupeurs de cannes devant lesquels il prononçait un discours – ils étaient passés à l'acte encouragés par son principal adversaire à l'élection présidentielle, un riche planteur ayant sous-entendu que leurs emplois étaient en jeu. Par la suite, le pays fut gouverné par une théorie de généraux et de politiciens qui s'efforçaient non sans mal

de faire face à d'innombrables armées révolutionnaires ainsi qu'aux visées économiques des riches et puissantes nations du Nord. Le palais fut détruit dans un incendie au début du XX^{e} siècle et, quand vinrent les années 1940, le jardin aménagé par Adilberto II s'était fondu dans la jungle environnante et le crâne disparaissait sous une végétation touffue, bien qu'il demeurât présent dans la conscience collective et fut considéré comme la cause première de la disgrâce échue au Temalagua… si tant est que la région dans son ensemble ait jamais connu un quelconque état de grâce.

Il arrivait parfois que des voyageurs visitent le crâne – nombre d'entre eux se faisaient photographier à l'intérieur des mâchoires, posant près d'un croc gainé de cuivre à présent vert-de-grisé, pour s'empresser ensuite de filer, oppressés par la sinistre atmosphère émanant de la gigantesque gueule osseuse aux décorations barbares qu'on devinait sous les épiphytes, les fougères et l'ombre de l'épaisse canopée. Ceux qui avaient choisi de camper sur place faisaient état de rêves troublants, et on déplora la disparition de savants et d'aventuriers ayant effectué sur les lieux un séjour prolongé, parmi lesquels un herpétologiste que l'on retrouva des années après sur la côte, vivant dans une tribu d'Indiens et ayant tout oublié de son passé. Durant les années 1960, la capitale, Ciudad de Temalagua, entra dans une phase d'expansion rapide à partir de la jungle qui entourait le crâne, à l'instar de Teocinte quand celle-ci s'était étendue par rapport à Griaule, comme pour se conformer à une forme obscure de régulation relativiste. Plutôt que d'assainir la parcelle et de détruire le crâne, les autorités préférèrent accorder au site le statut de monument historique, le jugeant essentiel à la compréhension du Temalagua contemporain, sans que les historiens s'y intéressent pour autant, peu désireux qu'ils étaient de risquer leur vie pour étudier la relique qu'il abritait (tactique fréquemment employée avec les lieux dont l'histoire est imprégnée de crimes et d'atrocités). Des bidonvilles apparurent sur la lisière occidentale de la jungle, créant une zone tampon entre la ville et le crâne, et produisant un flot régulier d'enfants maltraités et abandonnés qui s'enfonçaient dans l'une ou l'autre direction, au sein d'une désolation tantôt urbaine, tantôt végétale, pour y connaître un sort qui, s'il ne faisait pas de doute, n'en était pas pour autant facile à confirmer. Au fil des quarante années suivantes, à mesure que le pays poursuivait le déclin qui le conduirait au millénaire, appauvri par l'avidité des businessmen et des narcotrafiquants, les quartiers pauvres devinrent le territoire de féroces bandes armées disputant le contrôle des rues à des escadrons de la mort formés à partir des éléments les plus fascisants de l'armée ; mais les uns comme les autres hésitaient à s'enfoncer dans la jungle pour affronter l'étrange secte censée y fleurir.

C'est ici que notre histoire devient celle de la femme qu'on appela par la suite « La Endriaga » et s'éloigne de la vérité historique pour entrer dans le domaine de la conjecture, du témoignage, de l'anecdote et de la fiction, qui constituent après tout les formes les plus fiables de la narration humaine. Elle s'appelait Xiomara Garza (mais la plupart des gens la surnommaient Yara), et elle était née dans le Barrio Zanja, un dédale de masures aux rues innommées situé sur le flanc d'une colline dominant la jungle. Pendant la saison des pluies, des coulées de boue ravageaient régulièrement ce barrio, tuant des douzaines de personnes et privant de foyer des centaines d'autres ; mais comme leurs demeures se résumaient à des assemblages branlants de carton et de contreplaqué, et dans la mesure où la majorité des survivants se trouvaient dans l'incapacité de changer de quartier, il ne s'écoulait pas deux semaines avant qu'ils ne reconstituent leur habitat précaire. Les témoins s'accordent pour dire que Yara connut une enfance heureuse, mais il est cependant permis d'en douter – le Barrio Zanja n'était guère propice au bonheur et certains témoins évoquent son caractère stoïque doublé d'un comportement maussade. En fait, le nombre de personnes qui prétendent l'avoir connue est nettement supérieur à la population du barrio à cette époque, si bien que l'on peut affirmer que son enfance reste voilée de mystère.

Des photos de Yara, alors âgée de onze ans, figuraient dans la carte mémoire de l'appareil photo numérique appartenant à Anton Scheve, un pédophile autrichien que l'on découvrit dans sa chambre d'hôtel, gisant dans une mare de sang et tué de plusieurs coups de couteau à la poitrine. Sur ces photos, Yara, une adorable jeune fille aux cheveux noirs et au teint lumineux, est allongée sur un lit (celui-là même au pied duquel Scheve avait rendu le dernier soupir) dans une tenue de plus en plus sommaire, les yeux mi-clos et en proie à une stupeur qu'explique le sac en papier imbibé de colle posé près d'elle. Comme ces images étaient les dernières que Scheve ait immortalisées, la police déploya des efforts méritoires pour retrouver Yara – bien qu'officiellement découragé, le tourisme sexuel constituait l'une des principales ressources de l'économie chancelante du Temalagua. Mais Yara demeura introuvable et, frustré dans son désir de justice égalitariste, bien que la victime du meurtre considéré fût des plus méprisables, le gouvernement fit imprimer les fameuses photos (un rectangle noir occultant les organes génitaux de la suspecte) dans le plus grand journal de la capitale, où elles étaient accompagnées d'un article dénonçant la contamination morale dont souffrait le pays.

Lorsque l'on entendit à nouveau parler de Yara, ce fut dans les pages d'*Un obscur journal littéraire* (titre décrivant on ne peut mieux la nature du périodique en question), où furent publiés les mémoires inachevés de George Craig Snow, un beau jeune homme américain aux cheveux d'un blond sale, aux yeux d'un bleu las et au caractère d'un humour acide qui vécut à Ciudad de Temalagua entre 2002 et 2008. Étant enfant, il détestait le prénom de George, qu'il associait aux polards, aux minables et aux agents d'assurances, et auquel il préférait celui de Craig, correspondant au nom de jeune fille de sa mère. Pendant la première année de son séjour au Temalagua, il travaillait comme correspondant d'une ONG bidon du nom d'Aurora House : on lui demandait de rédiger d'une écriture enfantine des lettres écrites dans un anglais approximatif et censées témoigner de la reconnaissance des enfants à demi illettrés dont Aurora House finançait l'éducation. Ces lettres étaient envoyées à des Américains crédules qui versaient vingt dollars par mois pour venir en aide à une Pilar, un Esteban ou une Marisol méritants. Il y ajoutait des formulaires de versement et des photos volées montrant des enfants en uniforme scolaire, heureux et épanouis, preuves irréfutables des effets de la charité sur les bambins victimes de malnutrition dont les images étaient jointes aux précédents envois. Au risque d'insister, précisons qu'aucun enfant du Temalagua, qu'il ait figuré ou non sur ces photos, ne reçut un seul centime d'Aurora House. La majorité des dons finissait dans la poche d'un dénommé Pepe Salido, un homme sec et grisonnant que Snow comparait mentalement à un lévrier squelettique, au crâne étroit et au museau allongé. Le reste était réparti de fort parcimonieuse façon entre les salariés d'Aurora House, parmi lesquels on comptait plusieurs gringos comme Snow, des glandeurs suffisamment cyniques pour s'amuser de cette minable arnaque, car même si l'ONG avait été une entreprise honnête, mendier vingt dollars par mois à des ménagères compatissantes, des étudiants idéalistes et des alcooliques repentis n'aurait jamais suffi à contrer les forces qui broyaient les enfants du Temalagua.

Snow vivait avec une femme d'ascendance maya, une maître-assistante gauchiste de l'université San Carlos nommée Expectation (cela lui avait inspiré le titre de ses mémoires, *Il vit avec Expectation*[14]) et demeurait dans le Barrio Villareal, un quartier ouvrier qui virait au taudis. Lorsqu'il ne travaillait pas, ses deux activités préférées étaient de faire l'amour à Ex (ainsi l'avait-il surnommée) et de fumer de l'héroïne, celle-ci le détendant quand celle-là se montrait trop exigeante. Le soir venu, il s'asseyait sur son perron, le torse et les pieds nus, complètement défoncé, et grattait la terre avec ses orteils, contemplant les étoiles visibles à travers le nuage de pollution au-dessus des toits en fer-blanc ou savourant en connaisseur le défilé des passants : les vendeuses qui se hâtaient de rentrer au bercail, les yeux baissés et leurs paquets pressés contre leur torse ; les ouvriers secs et

courts sur pattes, leur machette à la ceinture, qui ne manquaient jamais de le saluer poliment ; les gosses des rues efflanqués et crasseux, un sac en papier dégoulinant de colle à la main, qui allaient parfois en meute et, voyant en lui leur semblable, s'attardaient de temps à autre à ses pieds, les yeux levés vers les toits où ils suivaient l'évolution de choses qui lui demeuraient invisibles. Un soir, alors qu'il était assis là en compagnie d'un gamin émacié qui pouvait avoir dix ans mais en avait sans doute quinze et qui, n'eussent été ses cheveux d'un noir de jais, aurait pu passer pour un vieillard rabougri en dépit de son tee-shirt fané frappé de l'emblème de Disneyworld… un soir, donc, il remarqua une adolescente s'avançant dans l'air purpurin. Mince, tout en jambes, pâle. Des boucles noires cascadant sur ses épaules, une chevelure opulente contrastant avec son esthétique goth-punk : jean noir, bottes noires, col roulé noir à manches longues. Ongles tout aussi noirs. Maquillage outrancier. Elle avançait d'un pas décontracté, mais ses mouvements étaient précis et résolus, et il émanait d'elle une telle aura d'énergie que Snow eut l'impression d'assister à l'arrivée d'une petite tempête. Il imagina une tornade de poussière et de gravats la suivant dans son sillage, ce qui l'incita à lui adresser un sourire ravi lorsqu'elle passa à son niveau. Loin de vouloir échapper à son examen, elle se planta devant le perron et effectua un vif mouvement de la tête, comme pour lui dire : *T'as quelque chose en tête ? Alors crache-le.*

« Buenas noches », dit Snow.

Le gamin plongea la tête dans son sac pour inhaler furieusement et la fille lui demanda en espagnol : « Qui c'est, ce connard ?

— Il habite ici, répondit le gamin d'un air ahuri.

— Je parle espagnol, dit Snow. Tu peux t'adresser à moi. »

Sans lui prêter attention, la fille demanda au gamin pourquoi il traînait avec ce *pichicatero*. L'autre haussa les épaules.

« *Pichicatero ?* Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Snow au gamin.

— Junkie, répondit la fille dans un anglais presque sans accent.

— Le drogué, c'est lui. » Snow désigna le gamin. « Chez moi, c'est juste un hobby. »

Avec son masque de rimmel et de rouge à lèvres couleur sang, la jeune fille était apprêtée sans être belle, mais une fois qu'il l'eut mentalement démaquillée, il constata qu'elle était plutôt bien faite. Un observateur distrait aurait sans doute taxé ses traits de banals, grevés par une perfection standardisée évoquant une vampire, mi-ange, mi-putain, telle qu'en fantasmerait un ado américain, mais aux yeux de Snow, qui se considérait comme un connaisseur, son visage apparaissait d'une féminité exubérante et idiosyncratique, investi d'une volonté de rapace que trahissaient le pli implacable des lèvres, les dents légèrement trop grandes, les courbes délicates du menton un rien pointu, et, au-dessus d'une narine palpitante, l'indispensable petit défaut, à savoir une cicatrice rose vif qu'une ou deux sutures auraient suffi à effacer correctement. Sa peau semblait dotée d'une légère luminosité. Ses sourcils comme ses iris étaient d'un noir si intense qu'on eût dit des béances dans sa chair par lesquelles on percevait un décor de ténèbres. Elle était, décida Snow, d'une beauté terrifiante.

« Pieds sales, lui dit-elle. Ongles sales. Cheveux sales. » Elle le toisa de la tête aux pieds. « Et cœur sale. »

Quoique trop défoncé pour se sentir insulté, Snow s'estima en droit d'émettre une objection et répliqua d'une voix douce : « Hé ! surveille ton langage. »

Elle repassa à l'espagnol pour lancer au gamin : « Fais gaffe à toi ! Faudrait pas que tu deviennes une âme flétrie comme lui.

— Je parie que t'étais une emo il y a peu, dit Snow. Puis tu t'es maquée avec un goth et tu es

passée du côté obscur.

— C'est exactement ça. Viens faire un tour chez moi et je te présenterai à lui. Il adore se faire des amis.

— D'accord. File-moi ton adresse. »

Elle afficha un air inexpressif, comme à l'écoute d'une voix intérieure. Le silence se prolongea, à tel point que Snow agita une main devant elle et demanda : « Y a quelqu'un ? »

Brusquement, elle tourna les talons et s'en fut sans ajouter un mot ; un vieillard fit un écart pour la laisser passer.

« Ça, c'était bizarre, fit Snow.

— Yara. » Le gamin sortit un tube de colle de sa poche et en versa quelques gouttes dans son sac.

« Pardon ? dit Snow.

— Elle s'appelle Yara. Elle est folle.

— En quoi ça la distingue de tous les autres ? »

Snow songea qu'il allait devoir expliquer sa conception du genre humain, à savoir que nous ne sommes tous qu'une collection de pulsions aléatoires contenues par le maillage des contraintes sociétales, mais le gamin semblait savoir cela d'une façon innée, car, sans qu'une clarification fût nécessaire, il précisa : « Yara n'est pas folle comme un singe. Elle est folle comme un serpent. » Il fit mine de plonger la tête dans son sac saturé de vapeurs mais se ravisa et le tendit à Snow, qui, ému par cette soudaine démonstration de politesse, s'empressa de l'accepter.

II.

Il vit avec Expectation,
par Craig Snow
(extraits)

Ex m'a encore viré de sa piaule. Pour la raison habituelle, à savoir qu'elle est incapable de concilier ses opinions extrémistes avec un copain dont la maturité politique ne va pas plus loin que des slogans du genre : « Ouais, les USA sont nuls, mais les autres aussi. » Comme d'habitude, j'ai pris une chambre au Spring Hôtel, afin qu'Ex sache où me trouver une fois qu'elle aurait eu le temps de reconsidérer sa position, et j'ai passé les quelques soirées suivantes à hanter la salle d'arcade de l'Avenida Seis et le Sexy Club, un bar gay fréquenté par les épouses et les maîtresses des militaires d'extrême-droite, des femmes réputées pour leur tempérament de feu et la banalité de leur conversation. Même en passant toute la nuit dans ce rade, on ne risque pas de voir débarquer un seul sujet sérieux, mais l'ambiance devient parfois électrique, surtout lorsqu'il est question de haute coiffure.

Ce club est l'endroit idéal pour qui souhaite se suicider par le beau sexe : une gigantesque salle à la climatisation polaire et à l'éclairage tamisé, des tables rondes en verre et bambou, une fresque naïve dépeignant une plage tropicale sur fond de cocotiers et de ciel indigo constellé d'étoiles. Durant l'après-midi, un vieux beau en smoking se dirige en titubant vers le Casio et massacre des versions latinos des tubes des Beatles et autres conneries, dodelinant de sa tête argentée au rythme murmurant de la samba. Les femmes se jettent sur tout jeune mec un peu mignon, mais celui-ci risque de finir dans une cave avec un sosie du colonel Noriega équipé d'une gégène. Prudent, je préfère rester assis au comptoir, à bavarder avec les soupirants de Guillermo, le propriétaire du club, un type de mon âge au teint pâle, aux cheveux époustouflants et aux allures d'ingénu.

Tous les jours de la semaine à quatre heures et demie, « La Hora Feliz », ces dames débarquent en masse, papillonnant dans leur minijupe, avec lunettes Gucci et maquillage Sherwin-Williams. Si on les regarde en plissant les yeux, on a l'impression qu'une douzaine de splendides papillons multicolores se sont posés autour des tables rondes. De sacrées buveuses, ces nanas, avec un penchant pour la tequila arrosée de jus d'orange, et, au bout de cinq minutes à peine, leur joyeux babillage couvre les accords du Casio. J'entretenais une liaison intermittente avec l'une d'elles – Viviana, une blonde pétillante équipée de faux seins – et, le jeudi suivant mon éviction, je l'ai retrouvée aux toilettes des hommes, dans le cabinet du fond, pour y tirer un coup. N'allez pas croire que j'étais pressé de mourir. On s'était liés bien avant que je ne découvre les conséquences de ma folie, et par la suite… eh bien, disons que j'avais un penchant pour l'autodestruction et la dose de je-m'en-foutisme qui allait avec, et que ces qualités, auxquelles s'ajoutait mon statut de citoyen américain, avaient suffit à me faire baisser ma garde. La présence de toutes ces chattes offertes était tout bonnement irrésistible. Au début de notre liaison, nous avions été surpris au sortir des toilettes par le petit copain en titre de Viviana, un capitaine psychopathe typique de sa classe, un fan des escadrons de la mort. Lorsqu'il avait entrepris de me casser la gueule, elle lui avait sauté dessus en lui ordonnant de cesser sur-le-champ, affirmant que je l'avais seulement aidée à se recoiffer et ajoutant : « Tu ne vois pas que c'est un pédé ? » Par la suite, j'avais jugé que je ne courais aucun danger en la tringlant, quoique je fusse obligé

par la suite de restaurer ma réputation en jouant les folles et en flirtant avec Guillermo.

Ce jeudi-là, donc, une fois qu'on a eu fini notre affaire, elle s'est assise avec moi au comptoir. Je lui ai dit qu'Ex m'avait jeté et elle m'a témoigné sa compassion en me caressant les cheveux tout en me chuchotant des mots doux – sans trop de sincérité, ai-je pensé. Elle parcourait la salle du regard et s'est arrêtée sur une table proche de la scène.

« La salope ! » a-t-elle craché.

Yara, la goth qui m'avait insulté sur mon perron la semaine précédente, discutait avec une dénommée Dolores, une fille que Viviana avait à la bonne (ses liaisons extraconjugales ne se limitaient pas au sexe dit fort – ainsi qu'elle me l'avait expliqué, nombre de femmes de sa classe se sentent en cage et sont prêtes à baiser tout ce qui bouge afin d'exprimer leur frustration et de causer des dommages psychiques à leur conjoint – et le Sexy Club lui fournissait un camouflage idéal). Elle a fait mine de bondir de son tabouret. Je l'ai retenue par le bras et lui ai demandé ce qui n'allait pas, mais elle s'est dégagée pour aller engueuler l'adolescente, qui l'a fixée d'un air impavide. Lorsque Viviane a repris son souffle, Yara lui a lancé quelques mots. Quelle qu'en fût la teneur, ils ont sûrement porté, car Viviana est allée bouder sur un coin de table sans demander son reste. J'ai observé Yara pendant un moment. Ses gestes étaient lents, calmes, languides, comme si elle expliquait quelque chose de grave à son interlocutrice, prenant tout son temps et dépensant des trésors de patience. Nombre des femmes alentour l'observaient avec attention – avec affection, même, ai-je songé. Elles étaient concentrées sur elle. Comme si une vedette de cinéma avait consenti à descendre parmi elles. Cette fille avait du charisme, aucun doute là-dessus. Dans cette salle peuplée de beautés de tous les types, c'était elle qui ressortait, elle qui attirait l'œil.

« Hé ! Guillermo ! » Je lui ai fait signe d'approcher. « Tu peux préparer un de tes mojitos à la mangue pour Viviana ?

— Bien sûr. »

Accoudé au comptoir, j'ai croisé les doigts pour m'en faire un reposoir à menton et je l'ai regardé officier.

« Je crois que je vais en prendre un, moi aussi. Extra-doux. » Puis, en me penchant , j'ai ajouté dans un murmure : « Pourquoi Viv est-elle fâchée ?

— Elle croit que La Endriaga veut draguer Dolores.

— La fille en noir, tu veux dire ? La… La quoi ? La Endriaga ? »

Il a versé du jus de citron. « Tu ne connais pas cette histoire ? La Endriaga est une créature censée tenir du serpent, du dragon et de la femme. Son vrai nom, c'est Lara… ou Mara. Ou quelque chose comme ça. Je n'arrive jamais à me souvenir des prénoms, tu le sais. Mais on l'appelle La Endriaga parce qu'elle vit dans la jungle, près du crâne.

— Je croyais que ce n'était qu'une légende… cette histoire de crâne.

— Personnellement, je ne l'ai jamais vu. » D'un mouvement de la tête, Guillermo a fait ondoyer ses cheveux. « Mais Jaime Solis… tu vois qui je veux dire ? le type à la barbiche arc-en-ciel ?… il m'a dit qu'il existait bel et bien. Il m'a même proposé d'aller voir ça, mais je lui ai dit : "Pourquoi irais-je reluquer de vieux os ? Si tu veux m'impressionner, il y a mieux à faire." »

J'avais bien entamé mon mojito lorsque Dolores a donné à Yara une enveloppe rebondie, le genre qui dans les films contient une liasse de billets. Yara l'a fourrée dans un sac d'osier, elle a tendu sa joue pour que l'autre y dépose un baiser puis filé vers la sortie. Poussé par la curiosité,

je l'ai suivie. Il était presque huit heures et les trottoirs étaient noirs de monde, la rue inondée de néon et envahie de véhicules bruyants, l'air moite et puant les gaz d'échappement. La musique montant des boutiques et des autoradios luttait contre le vacarme des conversations mêlées aux couinements des jeux vidéo. Des enfants crasseux, en majorité des fillettes impubères comme celles qu'Aurora House était censée assister, me tiraient la manche, tendaient leurs mains vers moi et me fixaient de leurs yeux émouvants. Je leur ai jeté le contenu de mes poches et leur ai fait signe de calter. La foule avait englouti Yara mais j'ai aperçu le Hummer du capitaine psychopathe, au capot bariolé de pourpre et de rouge par les néons. En quête d'une place de parking, il manifestait son intention en donnant du klaxon, émettant en lieu et place de la corne traditionnelle une grandiose fanfare numérique. Nous avions fait la paix depuis belle lurette, mais j'ai jugé bon de ne pas m'attarder. Empruntant l'Avenida Seis en direction de l'ouest sans vraiment savoir où j'allais, m'arrêtant de temps à autre pour regarder une vitrine, j'ai fini par retrouver Yara, en grande conversation avec un vendeur dans un magasin d'électronique désert, sa mince silhouette de noir vêtue aussi nette, aussi définie, qu'un point d'exclamation tracé sous les lumières fluorescentes. Le vendeur – un grand type maigre avec une mèche blanche au milieu de ses boucles noires – semblait en colère et agitait vigoureusement les mains, mais il s'est calmé quand elle lui a passé l'enveloppe. Après en avoir examiné le contenu, il a jeté un regard autour de lui comme pour s'assurer que personne ne l'observait, puis prélevé quelques billets pour les lui tendre. Elle les a fourrés dans la poche revolver de son jean et s'est dirigée vers la sortie. J'ai fait mine d'examiner une vitrine de téléphones portables, mais elle a marché jusqu'à moi et m'a lancé d'une voix enjouée : « Je me demandais quand on se reverrait. »

Surpris par le contraste entre son attitude présente et celle qu'elle avait adoptée lors de notre première rencontre, je n'ai pu que faire : « Ah bon ?

— J'étais sûre qu'on se reverrait – tu sais pourquoi ?

— Non. Pourquoi ?

— Je sais toujours ce genre de chose. »

J'ai attendu une explication plus fouillée, et, comme aucune ne venait, j'ai lancé : « Eh bien, c'est sympa, mais il faut que j'y aille.

— Ne pars pas. » Elle m'a pris par le bras, se frottant à mon épaule d'un air câlin. « Je veux te montrer quelque chose.

— Holà ! » Je me suis dégagé. « La semaine dernière, tu me traitais comme si j'étais une MST, et aujourd'hui…

— Pardon ! J'étais d'une humeur massacrante.

— … et aujourd'hui tu me fais du gringue comme une nympho. Qu'est-ce que ça cache ? »

Elle a reculé d'un pas et répliqué d'une voix neutre : « Je ne pense pas qu'on aura une liaison, tous les deux. Tu es un homme séduisant, mais, avec toi, je parie que ça se limiterait au sexe.

— Okay, j'ai fait. Assez déliré pour aujourd'hui. À la prochaine. »

Elle m'a gratifié d'une moue. « Tu ne veux pas voir où j'habite ?

— Pour quoi faire ? T'as une idée derrière la tête ?

— Qu'est-ce que les Américains sont paranos ! Enfin, tu es peut-être en droit de l'être. L'antiaméricanisme est plutôt répandu dans le coin. Je connais des filles qui t'inviteraient à dîner rien que pour te couper la tête.

— Je veux !

— Cela dit, tu peux prendre tes précautions. Avertir un policier, par exemple. Lui donner ton nom et ta destination. Comme ça, si tu es porté disparu, c'est moi qui aurais des ennuis. Ça va m'obliger à contrôler mes pulsions meurtrières.

— Maintenant, j'ai vraiment envie de t'accompagner. Parce que, à t'entendre, mes soupçons ne prouvent qu'une chose : que je suis un connard en plus d'un parano. »

Quatre garçons se sont engouffrés dans le magasin d'électronique, hilares et essoufflés comme s'ils venaient de faire une bonne blague et de s'en tirer à bon compte – jean et polo de luxe, montre hors de prix : des gosses de riches. En apercevant Yara, l'un d'eux a lâché une vanne sur les putains. Pour une raison qui m'échappait, ça m'a mis en rogne. Je lui ai dit d'aller se faire foutre. Les quatre ados ont fait la gueule, me fixant de leurs yeux de zombies, des yeux sans âme, et j'ai eu une soudaine vision du monstre à sept milliards de têtes dont ils constituaient une infime partie. J'ai craché par terre et fait un pas vers eux. Après nous avoir lancé des jurons, ils se sont fondus dans la foule, regagnant la bête dont ils étaient issus.

Amusée, Yara a dit : « T'étais vraiment en colère contre ces morveux. Tu avais la haine. »

J'ai repris conscience des bruits de la rue – les autoradios, les klaxons, les cris et les rires des passants –, comme si le rideau venait de se lever sur un show assourdissant.

« Ils sont haïssables, non ? ai-je rétorqué. Quand ils seront grands, ils deviendront des connards de fachos comme leurs pères. »

Elle semblait me jauger. « J'ai l'impression que tu es un nihiliste. »

J'ai ri. « C'est un terme bien trop évolué pour décrire ce que je suis. »

Comme elle ne répondait pas, j'ai repris : « Tu en pinces pour les nihilistes ?

— Tu devrais venir avec moi. Sérieux.

— Donne-moi une bonne raison.

— Tu aimeras ce que je vais te montrer. Et si ça ne te suffit pas… » Un haussement d'épaules. « Tu perdrais une occasion de t'amuser.

— De m'amuser de quelle façon ?

— La façon habituelle. Voire un peu plus. »

Yara s'est penchée vers moi, me frôlant le coude de son sein, et, sans rien perdre de ma paranoïa, je me suis senti fléchir.

« Suis-moi, mec, m'a-t-elle lancé. Si tu dois mourir, tu mourras heureux, je te le promets. »

On a pris un taxi pour gagner la forêt. Si on y était allés à pied en traversant le Barrio Zanja, m'a expliqué Yara, on se serait tapé près de trois bornes de jungle – en faisant une partie du chemin en bagnole, on ne marcherait qu'un petit quart d'heure au maximum. Le taxi a fait le tour de la Plaza Obelisco, où se dressaient un horrible machin en béton célébrant l'indépendance du Temalagua, un gag de mauvais goût mitonné par un quelconque dictateur, ainsi que la Flamme de la liberté, autre verrue célébrant la déposition du même despote, et, avant longtemps, nous roulions sur une route cahotante qui allait en se rétrécissant et se terminait en cul-de-sac dans un village isolé du nom de Chajul, situé à la lisière de la jungle, à l'ombre de gigantesques avocatiers. Yara a refilé au taxi les billets que lui avait donnés le vendeur d'électronique. Je lui ai demandé si elle ramassait du fric pour un racket et elle m'a répondu : « C'est une contribution. Je collecte des fonds.

— Dans quel but ?

— Je n'en suis pas sûre. »

À présent qu'on était loin de la ville, je distinguais les étoiles dans le ciel et la lune montant au-dessus des collines à l'est, mais une fois dans la jungle, il faisait noir comme dans un four. Yara éclairait notre route avec une lampe torche, mais elle m'a averti de me méfier des obstacles. Les insectes stridulaient ; les grenouilles coassaient. Des bruissements montaient de toutes parts. Je captais des odeurs de pourriture, du douceâtre au franchement écœurant. Les moustiques vrombissaient dans mes cheveux. Il faisait beaucoup plus chaud qu'en ville et j'ai vite été trempé de sueur. Tout en progressant dans les ténèbres, frôlant des choses invisibles, sentant ma peau s'érafler au contact des branches et des feuilles, j'imaginais des lianes se refermant en nœud coulant autour de ma gorge, des araignées s'insinuant sous mon pantalon, des fers de lance fondant des branches basses pour ramper sur mes épaules, pointant leur tête triangulaire et dardant leur langue fourchue. Sans doute que Yara avait perçu mon angoisse, car elle m'a dit qu'on était bientôt arrivés, mais je ne l'ai pas crue. Elle me conduisait dans un piège, je le savais. J'ai envisagé de la prendre en otage pour faire reculer l'ennemi qui me guettait, mais, soudain, j'ai entrevu une lueur rouge au sein du feuillage puis senti une forte odeur fécale, et voilà que nous émergions dans une clairière aussi longue qu'un terrain de football mais sensiblement moins large, surplombée par une canopée des plus denses et bordée par une véritable muraille végétale – on y aurait facilement logé l'intérieur de l'arche de Noé. Parmi les souches d'arbres et les fourrés se déployait une sorte de camp de réfugiés occupant la totalité de l'espace disponible, un habitat combinant la dure réalité de l'Âge de pierre et celle de la misère en milieu urbain. Il y avait là des cabanes en bois, des tentes, des huttes au toit de paille et une poignée de masures surmontées d'une plaque de fer-blanc rouillé. Des panaches de fumée montaient des feux de camp et à mesure que nous traversions le campement, j'ai vu plusieurs personnes commencer à s'animer dans l'ombre, toutes faisant montre d'une prudence qui m'a paru exagérée. Certaines ont salué Yara d'un signe de la main, mais aucune ne l'a appelée par son nom. Plusieurs centaines d'âmes devaient vivre dans ce gigantesque squat, mais contrairement à mon attente, je n'entendais ni conversations, ni cris, ni rires, ni musique. Il régnait là un recueillement digne d'une église, une ambiance de pieuse oppression, ce qui était compréhensible quand on considérait l'énorme crâne reptilien jauni par l'âge et éclairé par la lueur des torches qui occupait toute une extrémité de la clairière et frôlait la canopée de son sommet.

J'avais quitté les États-Unis cinq ans plus tôt, découragé par la tournure que prenait ma vie, lassé par la médiocrité de la tragédie américaine, par la mentalité consumériste et la frénésie de marketing qui l'avait engendrée, par les scandales fabriqués de toutes pièces afin de distraire le peuple de problèmes plus aigus, par tous les éléments, jusqu'au dernier, de ce carnaval de mensonges… J'espérais qu'un paysage plus coloré purgerait ma cervelle de la lie qui s'y était accumulée, mais, où que j'aille, il me semblait que j'apportais avec moi l'ennui et la médiocrité, et ma vie demeurait banale et indifférente au monde. De toutes les choses que j'avais vues, le crâne était la première qui parût en mesure d'ébranler ma vision du monde. Sa taille et son apparence incroyable, les décorations barbares dont l'homme et la nature l'avaient orné au fil des siècles, ces graffiti de mousse et de lichen, ces enluminures de jade laiteux et d'onyx noir, ces crocs gainés de vert-de-gris, cette gueule recouverte d'arabesques fanées, appliquées par quelque tribu disparue depuis des lustres, tout cela éclairé par la lueur mouvante des torches… à un instant donné, je croyais découvrir le visage grotesque d'un clown, un gigantesque masque de mardi gras en papier mâché, l'instant d'après je frémissais de terreur, persuadé qu'il allait

s'animer et hurler. La végétation recouvrait la majeure partie de son front bas et un épais rideau de lianes occultait l'un de ses yeux, mais, exception faite de quelques épiphytes, le museau était entièrement dégagé et saillait douze mètres au-dessus du sol. Calée contre la mâchoire, son sommet reposant sur un os adjacent à un croc, était posée une échelle télescopique en aluminium. Quand j'ai compris que c'était vers elle que nous nous dirigions, mon angoisse est montée d'un cran – je n'avais aucune envie de me jeter dans la gueule du dragon, mais comme Yara ne manifestait pas la moindre inquiétude, j'ai gardé mes réserves pour moi. Le crâne était enveloppé d'une atmosphère troublante, semblable à celle imprégnant les ruines antiques, une absence de vibration qui vous pousse à tendre l'oreille pour capter un frémissement caché, alors qu'il n'y a strictement rien à capter… sauf que, dans ce cas précis, cette forme de vacance possédait une qualité hostile, comme si elle conservait un résidu de son contenu d'antan, à l'instar d'un verre où on avait jadis servi du poison.

Yara a grimpé au sommet de l'échelle avec l'agilité et l'assurance que confère une longue habitude, tandis que je traînais derrière, redoutant de tomber, marquant de fréquentes pauses pour me remettre d'aplomb tout en m'interrogeant sur la sagesse de cette expédition. Mais une fois arrivé en haut, sous l'arc vert-de-grisé du croc, lorsque j'ai dominé le campement du regard, je me suis senti investi d'une sensation de toute-puissance. On eût dit que je venais de gravir une montagne jusque-là invaincue et que j'étais le maître de toutes les terres alentour. Yara m'a pris par la main et ce contact n'a fait qu'amplifier mon exaltation. C'était comme un trip à l'héroïne, après que le rush s'est estompé, vous laissant en complète harmonie avec toutes les fibres de votre corps, quand le moindre mouvement (un doigt qui tressaille, un orteil qui frémit) semble le signe d'une compétence infusée d'allégresse. Elle m'a conduit au fond du crâne, négociant de tortueuses circonvolutions osseuses, puis elle a gravi un étroit passage menant à la cavité ayant jadis abrité le cerveau du monstre, dont le fond était éclairé par une multitude de chandelles et meublé d'un matelas à eau rapiécé, d'un bureau, d'une table entourée de trois chaises en bois et d'une antique malle de voyage servant de commode – le reste de l'espace disponible était vide et on n'en percevait que de vagues reliefs osseux dans la pénombre. En découvrant le bric-à-brac entassé dans un coin de ce crâne aux allures rupestres, j'ai eu l'impression d'entrer dans un conte de fées ayant pour héroïne une princesse exilée dans un ossuaire abandonné. Remarquant les chandelles à peine entamées, j'ai demandé à Yara qui les avait allumées.

« Les adhérents. » Elle a ouvert le dernier tiroir de la commode et en a sorti deux draps de bain. « Quand je reviens ici, ils le savent toujours.

— Les habitants du campement, tu veux dire ?

— Oui. Ils prennent soin de moi.

— Pourquoi le feraient-ils ?

— Ils sont très attentionnés.

— Ah bon ? Et toi, qu'est-ce que tu fais en retour ?

— Je leur rends le même genre de service. » Elle m'a lancé une serviette. « Ils ne vont pas tarder à nous porter à manger. Si on veut se laver avant, on a intérêt à se presser. »

Derrière le crâne, à l'entrée du seuil d'os fracassés qui abritait jadis une partie de la moelle épinière et où poussaient aujourd'hui trois arbres au tronc épais et une multitude de fougères, se trouvait une baignoire en bois assez grande pour accueillir plusieurs personnes et déjà pleine d'eau. Un tuyau encore gouttant était visible dans les hauteurs enténébrées, et, comme je ne

voyais aucune feuille flottant à la surface des eaux, j'en ai déduit que les adhérents venaient tout juste de faire couler le bain. Yara a allumé les torches accrochées autour de la baignoire, peuplant l'eau de reflets lumineux, puis entrepris de se dévêtir. Son corps était parfaitement proportionné, sa toison pubienne réduite à une étroite bande soigneusement taillée. Je m'étais attendu à la découvrir couverte de tatouages, mais elle n'en arborait que deux : un petit oiseau prenant son envol au-dessus du sein droit, tracé à l'encre bleue d'une main malhabile, et un carré d'écailles vert foncé au creux des reins, qu'on eût dit tamponné à même la peau. Ce dernier, visiblement récent, était d'une exquise délicatesse. Je l'ai rejointe dans la baignoire et l'ai regardée se défaire de son maquillage et de la crasse urbaine qui l'accompagnait (elle en avait déjà enlevé le plus gros avec des mouchoirs en papier), révélant des pommettes saillantes qui lui conféraient une allure exotique. Une fois récurée, elle s'est laissée couler dans l'eau, dont n'émergeaient que ses yeux et son nez. Le reflet des torches animait d'un mouvement subtil les vrilles serpentines de ses cheveux, donnant l'impression que des reptiles de feu convergeaient vers elle pour fondre leur substance dans la sienne.

La jungle nous entourait de toutes parts et le chœur des grenouilles était assourdissant – ce qui expliquait sans doute l'absence totale d'insectes à l'intérieur du crâne, ai-je songé. Comme je faisais part de cette observation à Yara, elle a affiché une moue indifférente et m'a fixé de ses yeux où se reflétait la lueur des torches.

« Tu veux des insectes ? m'a-t-elle lancé.

— Tu peux arranger ça ?

— Je peux essayer. »

J'ai agité les mains dans l'eau pour envoyer des vaguelettes dans sa direction. « Est-ce que tu m'as amené ici uniquement pour prendre un bain ?

— Je suis du genre à céder à mes impulsions.

— Tu veux bien me dire ce qui se passe ? »

Elle m'a regardé en face, les deux bras reposant sur les rebords de la baignoire, et a laissé ses pieds flotter devant moi. « Je préférerais que tu parviennes à tes propres conclusions. Comme ça, tu ne pourras pas m'accuser de t'avoir manipulé.

— Mon opinion est donc si importance que ça ?

— Difficile à dire.

— Ce petit numéro de femme mystère… Ça ne prend pas avec moi.

— Tu ne me laisses aucune chance. »

La lumière orangée lapait les troncs d'arbres en vives vagues laissant deviner la texture de l'écorce, illuminait brièvement les parois d'os. Du dehors m'est parvenu le long trille saccadé d'un oiseau caquetant sur son souper encore vivant. On se serait cru dans un document du National Geographic, *ai-je songé, tentant de me blinder contre l'influence du lieu. Mais la présence du crâne s'est de nouveau imposée à moi et j'ai senti une bouffée de peur.*

« Tu sais ce que je pense ? ai-je dit. Je pense que tu es en train de mener en bateau tous ces braves gens. Ces soi-disant adhérents.

— Tu n'es pas le premier à me dire ça.

— Alors, j'ai raison ?

— Il y a des moments où je me le demande.

— Tu crois que je vais me contenter de cette réponse ?

— Pour le moment, il le faudra bien. »

J'étais distrait par ses seins qui émergeaient en partie de l'eau – chacun de ses mouvements révélait des aréoles d'un rose pastel, une couleur de friandise, des cercles parfaits découpés dans un tissu délicatement érectile. Je me suis demandé quel effet ça ferait de la baiser dans cette chambre d'ossements et j'ai comparé son anatomie à celle d'Ex : des seins lourds, de larges hanches, des aréoles si grandes et si oblongues quelles me semblaient parfois difformes. Bien qu'Ex m'ait jeté dehors, bien qu'il nous arrivât à tous deux de coucher avec des tiers, j'étais sûr que nous finirions par nous réconcilier. Notre relation était trop confortable pour que nous y renoncions, elle autant que moi. Je me sentais un peu coupable de trouver Yara bien plus jolie, mais pas assez pour m'empêcher de la rejoindre et de glisser une main sous ses cuisses afin de la soulever. Une vague de chaleur est montée de son corps. De ma main libre, j'ai écarté les cheveux collés à son visage et je me suis penché pour l'embrasser, mais elle s'est dérobée en inclinant la tête en arrière, comme dans l'espoir de se ménager un meilleur point de vue.

« Je veux te porter chance », a-t-elle dit.

Je me suis creusé la cervelle en quête d'une repartie appropriée, mais j'ai gardé celle-ci pour moi – je ne percevais aucune trace d'amusement dans son expression, pas plus que dans sa voix, et, sur un ton éraillé par le désir, je lui ai avoué que j'aurais bien besoin d'un peu de chance.

Laissant refroidir notre souper (du poulet accompagné de riz au safran), nous nous sommes déchaînés sur le matelas à eau. Yara était aussi énergique qu'inventive, tantôt passive et tantôt active, mais j'ai jugé que nos ébats, quoique d'une qualité satisfaisante, n'avaient cependant rien d'exceptionnel. Comme cela arrive parfois, ils étaient obérés par une légère volonté de performance qui en diminuait la spontanéité et en inhibait la dimension purement émotionnelle. Ses cris et ses gémissements étaient doux à mes oreilles, mais je voyais bien qu'elle me jouait un numéro. N'allez pas croire qu'elle simulait, je ne dis pas cela. Mais elle en faisait un peu trop, sans nul doute pour bien me faire comprendre qu'elle prenait son pied, et, de mon côté, je n'étais pas en reste. Ce qui m'a le plus surpris, c'est qu'une fois comblés nous avons entrepris d'analyser notre copulation plutôt que d'échanger des confidences sur l'oreiller.

« Quand des gens séduisants se trouvent, a déclaré Yara, leur narcissisme peut devenir un obstacle.

— Je ne me considère pas comme narcissique.

— Mais tu l'es, reconnais-le !

— En fait, j'ai tendance à me détester plutôt qu'à m'aimer. »

Elle a gonflé les joues puis lâché un pff *de dérision. « Parce que tu connais des narcissiques qui ne se détestent jamais ?*

— La haine de soi est peut-être la forme extrême du narcissisme, je te l'accorde.

— C'est son essence même. S'aimer soi-même et se détester soi-même, cela n'a rien d'incompatible. En fait, l'un va avec l'autre, c'est automatique. »

J'ai croisé les doigts sur ma nuque ; la lumière jouant sur le plafond donnait à l'os une couleur crème, proche de celle d'un fromage.

« Quel âge as-tu ? ai-je demandé.

— Dix-sept ans. Tu me croyais plus vieille ?

— Je n'y ai pas réfléchi, mais, oui, je t'aurais donné deux ou trois ans de plus.

— Et maintenant, tu te dis que je suis trop jeune pour toi ? C'est ça ? J'espère bien que non,

parce que j'ai connu des mecs plus vieux que toi – beaucoup plus vieux ! »

La conversation prenait un tour inattendu et Yara me semblait passablement sophistiquée étant donné son âge, mais cette digression m'a fait comprendre que sa personnalité relevait en grande partie d'une pose et d'une bouffée occasionnelle d'agressivité adolescente. Je lui ai assuré que son âge n'avait pas d'importance pour moi et cela l'a calmée.

« C'est bizarre », a-t-elle dit, reprenant le cours de la conversation. « Dans ton cas, j'ai l'impression que c'est l'amour de soi qui dégénère en haine de soi. En général, c'est le contraire qui se produit.

— Je ne pense pas que ce soit ça. Je souffre de ces deux afflictions depuis l'âge de quinze ans.

— Depuis que les filles t'ont repéré, c'est ça ?

— Non, depuis que je me sers d'elles pour draguer leurs mamans – c'est ça qui m'a amené à me détester.

— Je ne comprends pas.

— Mes copines avaient des mamans en chaleur.

— Et tu as couché avec elles ?

— Quelques-unes. Renée… ma première maman… elle m'a sauté dessus après avoir envoyé sa fille faire une course. Ça a fait l'envie de tous mes copains de lycée.

— Tu leur as tout raconté ? Espèce de salaud !

— J'avais quinze ans – l'âge bête. Mais Renée elle aussi a tout raconté à ses copines. Elle m'a même maqué avec l'une d'elles. Personne n'en a souffert et j'ai appris quelques trucs.

— Sur le sexe ?

— Sur le sexe… et sur les femmes. »

Yara a émis un soupir – un soupir de martyre, ai-je songé. « Elles devaient en avoir marre de leurs maris.

— Je ne me souciais pas de ça. Pour moi, ce n'étaient que des trophées. Peut-être qu'elles en avaient marre de leur vie en général. Mais, à mon avis, ce n'était pas cela qui les motivait au premier chef. Ce qui les excitait, c'était l'idée de me corrompre. Elles avaient besoin d'une dose d'excès dans leur existence. Alors, je jouais les innocents et je me laissais faire. Et je suis allé un peu plus loin, décidant de baiser la fille une fois que j'avais baisé la mère. Quand elles ont découvert que je me tapais leur petite Brooks ou leur petite Madison, certaines d'entre elles ont flippé grave. Mais une fois calmées, quelques-unes m'ont suggéré de passer au triolisme.

— Tu devais te considérer comme un pervers de première.

— Mais j'étais *un pervers de première.*

— En toute innocence, sans doute. »

Amené jusqu'à nous par la complexité des conduits osseux, un courant d'air chaud est entré dans la salle en produisant un sifflement macabre.

Yara s'est tournée sur le flanc pour me faire face. « C'est seulement l'année dernière que j'ai commencé à m'intéresser au sexe.

— Tu n'es pas une fille précoce, donc ?

— Oh ! j'ai eu mon content d'expériences, mais elles n'avaient rien d'agréable. Du moins pour la plupart. J'ai tout arrêté en emménageant ici. Puis, il y a environ un an, j'ai pris un amant, mais ça ne se passait pas très bien au lit. Ça marchait entre nous, mais ça n'allait jamais très loin. » Elle a laissé courir ses doigts sur mon ventre, s'arrêtant au niveau de ma hanche. « Mais

toi et moi, on communique bien. Chacun de nous comprend les signaux de l'autre.

— Ah bon ?

— Grâce à tes mamans, tu as dû apprendre à percevoir le désir d'une femme, car tu savais exactement ce que je voulais et quand je le voulais. Et je suis sûre que c'était pareil pour moi… ce qui sort de l'ordinaire. Je n'ai jamais été douée pour déchiffrer les hommes.

— Donne-moi un exemple.

— Tu n'as pas oublié, quand même !

— Rafraîchis ma mémoire.

— Tu veux seulement m'entendre dire des cochonneries ! »

J'ai souri. « Si ça ne te dérange pas.

— D'accord. À la fin, quand tu me baisais de toutes tes forces, je savais que tu allais jouir et j'avais envie que tu jouisses dans ma bouche. Et c'est ce que tu as fait, sans que j'aie besoin de te le dire.

— Sur le moment, ça m'a paru être la chose à faire. »

Elle m'a jeté un regard en coin. « Est-ce que ça te gêne que je parle de ça ?

— Pas du tout.

— Non, tu mens. Je sais que ça te gêne.

— Pas du tout, je te dis. Je trouve ça un peu bizarre, c'est tout.

— Bizarre ? Pourquoi donc ?

— Quand ils se sont trouvés, comme tu dis, les gens versent souvent dans la tendresse. Ils se murmurent des mots doux. Ils se disent des choses du genre "À quel moment as-tu compris ?" ou "Je t'ai aimée dès l'instant où je t'ai vu." Ou alors ils s'amusent, ils se taquinent. Ils attendent un peu pour passer aux choses sérieuses.

— Sauf qu'ils ne sont jamais sincères dans ces moments-là.

— Si, quelquefois.

— Jamais. »

Le vent soufflait plus fort. Par les circonvolutions osseuses du crâne nous parvenaient des sifflements flûtés de plus en plus nombreux évoquant un accordéon en train d'expirer.

« Ça fait du bien de mettre tout ça sur le tapis, a repris Yara. Ça nous débarrasse de tout un fardeau superflu.

— Tu crois ? Moi, ça me rend encore plus gauche.

— Au début, c'est normal, mais sur le long terme, on ne le regrettera pas. »

L'idée que nous puissions entamer une relation sur le long terme m'a fait penser à Ex. Je l'ai revue dans le vestibule de notre maison, ôtant le vieux manteau de l'armée qu'elle portait durant l'hiver, un sourire aux lèvres et une lourde tresse d'un noir luisant pendant sur son épaule.

« Il faut que tu saches que j'ai vécu avec quelqu'un jusqu'à une date récente.

— Et alors ?

— Ça fait quatre ans qu'on est ensemble, mais on s'était déjà fâchés. Je ne sais pas si c'est fini pour de bon ce coup-ci.

— Ça n'aura aucune influence sur l'évolution de notre relation.

— Voilà qui est bien arrogant, je trouve.

— Il n'est pas question d'arrogance quand on est sûr de quelque chose, et je suis sûre de moi. »

Yara s'est assoupie quelque temps, allongée sur le ventre, mais je suis resté éveillé et les moments forts de l'heure écoulée ont défilé dans mon crâne. Puis je me suis lassé de ce cinéma intérieur et, me redressant sur un coude, je l'ai embrassée sur l'épaule, lui ai caressé le dos et j'ai regardé son tatouage de plus près. Elle a frémi et poussé un soupir d'aise. En effleurant l'écaille située au centre du motif, j'ai découvert avec surprise qu'elle était solide et nettement convexe. Mais, avant que j'aie pu l'examiner à fond, Yara m'a donné une tape sur la main et s'est redressée.

« Bas les pattes ! a-t-elle craché.

— Qu'est-ce que c'est ? Un implant ?

— Oui, un implant. Ne le touche pas.

— D'où sort ce truc ? Je croyais que c'était impossible de faire ça. »

J'ai de nouveau tendu la main vers elle, et elle m'a gratifié d'une nouvelle tape. « Je ne veux pas que tu me touches là, je t'ai dit ! »

J'ai éclaté de rire.

« Ce n'est pas drôle ! » Elle s'est assise au bord du matelas, comme prête à s'enfuir. « Je parle sérieusement !

— J'ai déjà entendu des femmes me tenir pareil discours, mais il était question d'une autre partie de leur anatomie. »

Ramassant une robe vaporeuse qui traînait par terre, elle l'a enfilée. Je lui ai demandé ce qu'elle comptait faire et elle m'a répondu qu'elle allait dîner.

« Tu vas manger froid, l'ai-je avertie.

— C'est encore meilleur. »

S'asseyant à table, elle a attaqué son assiette, bouchée par bouchée, prenant soin de bien mâcher avant d'avaler, consommant son repas avec une férocité mécanique.

Au bout d'une minute, je me suis levé pour enfiler mon slip. Yara a continué de bouffer sans m'accorder un regard. En dépit du courant d'air, j'étouffais de chaleur et mes pensées avaient des relents de renfermé et de redites. Les parois de la chambre, aussi lisses qu'une coquille d'œuf, m'ont soudain semblé oppressantes.

« Ça manque de fenêtres ici », ai-je dit.

J'ai le sommeil trop profond et le réveil trop abrupt pour me souvenir de mes rêves, mais, au cours de la semaine suivante, je me suis réveillé avec l'impression d'avoir fait des songes troublants dont je n'avais pu retenir la substance et que ni le stress ni l'anxiété ne suffisaient à expliquer. Comme si une entité avait picoté la coquille de ma conscience pour tenter de s'y insinuer par une fêlure. Cette impression a persisté et je m'en suis ouvert à Yara. À l'en croire, c'était une réaction courante.

« Mais à quoi ? ai-je demandé.

— À cet endroit », m'a-t-elle répondu, et elle a gagné la minuscule chambre frontale où elle avait l'habitude de passer une heure ou deux chaque matin.

J'ai consacré une partie de la journée à explorer le crâne, m'aventurant dans des conduits qui ne menaient le plus souvent qu'à d'autres conduits, mais découvrant de temps à autre des petites chambres d'une propreté si irréprochable que je soupçonnais quelqu'un de les balayer régulièrement. La majorité d'entre elles n'avaient rien d'extraordinaire (abstraction faite , bien entendu, de leur existence proprement dite), mais celle où Yara se rendait chaque matin exerçait

sur moi un effet soporifique et je succombais à la somnolence dès que j'y mettais les pieds. Je l'aurais bien interrogée là-dessus si j'avais eu quelque espoir d'obtenir des réponses franches ; mais, tout compte fait, après m'être assuré que ce phénomène n'était pas le fruit de mon imagination, je me suis contenté de le considérer comme une anomalie parmi tant d'autres, un petit mystère enchâssé dans le grand.

En découvrant les adhérents, j'avais vu en eux un groupe de miséreux ignares, moroses et timides, voire carrément débiles, une image stéréotypée des damnés de la terre perclus de pauvreté et se consolant d'illusions. Mais bien qu'ils eussent la vie dure, et que les fondations de leur communauté relevassent à mes yeux du fantasme, j'ai fini par comprendre que j'avais confondu morosité et concentration, timidité et résolution, et qu'une majorité des cinq cents personnes campant sous la canopée appartenaient à la classe moyenne supérieure plutôt qu'au prolétariat : éducateurs, médecins, artistes, chercheurs et professionnels de tous types. Certes, on trouvait parmi eux bon nombre d'employés et d'ouvriers, ainsi que plusieurs clochards, alcooliques et drogués repentis, mais leur présence était plus que compensée par celle d'individus exceptionnels comme le général Amadis de Lugo, qui demeurait dans une masure proche du crâne. Ce septuagénaire de petite taille, au visage marqué par les ans mais encore séduisant, aux cheveux blancs et à la barbe fournie, vêtu le plus souvent d'un tee-shirt blanc et d'un pantalon kaki, avait conservé une allure fort impressionnante, du moins à mes yeux. Quand j'étais arrivé au Temalagua, il était à la tête du Bureau 46, le tristement célèbre Service de sécurité intérieure du pays, et responsable à ce titre de la mort de plusieurs collègues d'Ex à l'université, sans compter quelques milliers de personnes jugées politiquement suspectes par le gouvernement. J'ai été choqué de le découvrir ici (je l'ai reconnu grâce aux photos parues dans la presse), et stupéfait de constater qu'il avait pu survivre au sein de la communauté. Il s'y trouvait sûrement quelqu'un dont ses escadrons de la mort avaient tué ou torturé un proche et qui brûlait du désir de le venger ; mais la secte avait pour principe de pardonner tous les péchés commis par ceux qui rejoignaient ses rangs, si abominables fussent-ils, et cette politique ne souffrait apparemment aucune exception.

Quatre jours après mon arrivée auprès de Yara, elle a passé la matinée enfermée dans sa petite chambre aux parois d'os, et, en milieu d'après-midi, elle s'est baladée dans le campement pour discuter avec les adhérents. Il s'agissait moins de conversations que de séances de thérapie – c'était surtout elle qui parlait, les autres se contentant le plus souvent de dodeliner de la tête. Je l'ai suivie et, pour ce que je peux en dire, elle semblait conseiller ses auditeurs sur la meilleure façon de raffermir leur résolution en vue d'un objectif quelque peu nébuleux, le genre de discours lénifiant qui refile des orgasmes aux fans de Tony Robbins et du D^r^ Phil[15]. Il lui restait pas mal de progrès à faire avant de maîtriser la chose, mais elle enfonçait Tony et Phil question plastique, aussi ai-je songé qu'il lui suffirait d'un coach et d'une équipe de coiffeuses et de maquilleuses pour décrocher un show télé et faire fortune. Rien que son background était alléchant : une gosse des rues martyrisée ayant appris les secrets de la vie grâce aux sages de la forêt pluvieuse et s'arrachant aux bas-fonds infestés de rats pour devenir le rêve de tous les ratés, une diva de la réussite individuelle, caparaçonnée dans sa robe haute couture et arborant fièrement sa Rolex, prête à séduire les micros et les caméras qui lui permettraient de vendre sa merde au monde entier. Je m'imaginais sans peine dans le rôle de complice et de conseiller. Je jouerais les chauffeurs de salle, pantin en costume Armani récitant un sermon bien appris d'amour

œcuménique, de socialisme mou et d'avidité capitaliste, abandonnant la scène à Yara afin qu'elle surenchérisse sur mon boniment, l'épiçant au passage de son accent exotique si charmant, d'autant plus charmant qu'il était cultivé dans ce but exprès.

Le temps était à la pluie et l'atmosphère étouffante. La fumée des feux de camp ne décollait pas du sol et épaississait la brume jusqu'à la transformer en smog mouvant, conférant aux habitants du lieu des allures de spectres, dont les silhouettes semblaient s'évanouir en se fondant dans la purée de pois. Lassé d'écouter Yara manipuler ses ouailles, je me suis assis sur un banc de fabrication artisanale, devant les cendres d'un feu, et je me suis mis à crobarder sur mon carnet de notes, légendant chaque sujet d'une brève description écrite. Je m'activais ainsi depuis une vingtaine de minutes lorsque j'ai entendu un raclement de gorge destiné à attirer mon attention, et, levant les yeux, j'ai découvert le général de Lugo planté près de moi, appuyé sur sa canne et me bloquant la vue sur le crâne. En voyant ainsi ce symbole de l'inhumanité de l'homme superposé à cette vaste masse iconique, je me suis senti troublé, mais de Lugo s'est fendu d'un sourire – qui n'avait rien de rassurant – et m'a fait comprendre qu'il souhaitait s'asseoir. Je lui ai fait de la place et il s'est installé avec un luxe de précautions, poussant un grognement pour signaler la fin du pénible processus.

Toujours tourné vers lui, j'attendais qu'il prenne la parole. Ses cheveux étaient étonnamment soyeux et ses vêtements sentaient le moisi. Ses yeux étaient cernés de noir – le manque de sommeil, ai-je supposé. « Continuez, m'a-t-il dit en désignant mon carnet de notes. Je vous regarde. »

Il m'a gratifié d'un nouveau sourire approbateur, mais à peine m'étais-je remis à dessiner que je l'ai entendu grogner, comme s'il n'appréciait pas mes efforts. J'étais en train de reproduire un magnolia parasol à fleurs roses poussant à la lisière de la forêt, pareil à une veine couleur chair émergeant de la verdure omniprésente, seule trace de vitalité dans cette brume vert-de-gris, et il a renâclé avec impatience. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas.

« Vous dessinez des arbres, des ombres, des gens. » De Lugo m'a montré le crâne dressé au-dessus de nous à quelque vingt mètres de là. « Mais pas le dragon. Pourquoi ? C'est la seule chose qui vaille la peine d'être dessinée.

— Vous voulez un croquis du crâne ? D'accord. »

Après deux ou trois faux départs, j'ai choisi un stylo à pointe fine et réussi à composer une vision en miniature du crâne émergeant de sa couverture végétale, et j'étais si concentré sur ma tâche qu'une fois celle-ci achevée, j'ai eu la surprise de découvrir trois autres observateurs assis en rond autour du feu éteint. Il y avait là un jeune couple, le genre étudiant, le mec avec les cheveux plus longs que la nana, et un quadragénaire à la barbe poivre et sel, vêtu d'un short et d'une chemise sale râpée aux manches retroussées. De Lugo s'est emparé de mon carnet, l'a examiné un moment puis l'a passé à la fille. Elle l'a montré à ses deux compagnons et tous se sont fendus d'un murmure appréciateur.

« Excellent. » De Lugo m'a tapoté le bras – je n'ai pu m'empêcher de frémir. « Parfait ! C'est son portrait craché. »

Ignorant cette formulation bizarre, je lui ai demandé, ainsi qu'à ses amis, ce qui les avait attirés dans ce camp.

La fille, une dénommée Adalia – plutôt quelconque, pourvue d'un teint bistre, elle semblait avoir perdu pas mal de poids ces derniers temps –, m'a retourné ma question, me demandant d'une voix de contralto si je savais ce que je faisais ici.

« Je suis avec Yara, ai-je répondu.

— Moi, je suis avec Timo, a-t-elle rétorqué en se blottissant contre son copain. Mais ce n'est pas pour cela que je suis ici.

— Eh bien, dites-le-moi : pourquoi êtes-vous ici ? »

Le quadra, un avocat prénommé Gustavo, a déclaré : « Nous sommes les ingrédients.

— Les ingrédients de quoi ? ai-je insisté.

— D'un miracle », a répondu Adalia.

J'ai répété ces mots d'un air intrigué et elle a ajouté : « Un miracle qui va changer le monde. »

Les autres ont opiné et Timo, passant un bras autour des épaules d'Adalia, a renchéri : « Il va nous rendre parfaits. »

Ils avaient gobé les délires de Yara, voyant en elle la clé d'un mystère sacré, et je ne pensais pas qu'ils en savaient beaucoup plus que moi.

« Vous pensez qu'il est capable de faire tout ça ? ai-je dit en désignant le crâne.

— Avec l'aide de Yara, a dit Timo. Oui.

— Connaissez-vous son histoire ? a demandé Adalia.

— Cette légende comme quoi il aurait été paralysé lors d'un combat mystique, pour voir ensuite ses pouvoirs approcher le divin ? Bien sûr, tout le monde connaît ce conte de fées.

— Vous ne lui rendez pas justice, a dit Gustavo d'un air solennel. Des milliers d'années durant, il a reposé dans la plaine de Teocinte. Son esprit est devenu une nuée qui a fini par envelopper la totalité de la planète, contrôlant ainsi toutes les facettes de notre vie.

— Eh bien, ce n'est plus qu'une charogne aujourd'hui. Il ne contrôle plus que dalle.

— Dalle ? a répété Gustavo. Quelle dalle ? »

Adalia a dissipé sa confusion.

Le silence s'est fait sur notre petit groupe et j'ai perçu deux personnes passant à proximité, des bribes de conversation, une toux sèche. Gustavo est parti dans une tirade oiseuse de laquelle il ressortait que le dragon, ayant survécu au sort censé le tuer pour être ensuite réduit à une ombre ne disposant plus que d'une fraction de son prodigieux pouvoir, avait besoin de notre aide pour revenir à la vie et retrouver toute sa puissance.

« Et comment vous comptez vous y prendre ? Vous allez le mettre en réanimation ? Lui administrer un massage cardiaque ? Non, attendez ! Son cœur est à Minsk, à Shanghai, à Las Vegas, aux quatre coins du globe… divisé en un milliard de morceaux.

— Nous lui apporterons notre énergie », a déclaré de Lugo avec grandiloquence.

C'est en vain que j'ai tenté de ravaler les sarcasmes qui me brûlaient les lèvres. « Et comment ça marche ? Vous allez entonner un chant quand les étoiles seront alignées ? Émettre des pensées pures dans sa direction ? »

De Lugo m'a jeté un regard qui, en un autre lieu et un autre temps, m'aurait donné des sueurs froides. Timo a grimacé et Adalia m'a dit : « Vous n'avez pas répondu à ma question. Que faites-vous ici ? Soyez franc.

— C'est la curiosité qui m'a conduit ici. Et aussi le hasard. Je ne suis qu'une feuille apportée par le vent.

— Et Yara ? Quel est son rôle dans votre présence ?

— J'aime bien me la faire, mais elle est un peu trop jeune pour moi. » Je me suis toqué le

front. « L'âge mental, vous comprenez.

— Il ne sait rien », a dit de Lugo.

Adalia s'est à nouveau blottie contre Timo. « Peut-être n'est-il que cela – une feuille. Un jour, le vent l'emportera. »

Irrité, j'ai rétorqué : « Vous pourriez au moins attendre que je sois parti avant de parler de moi sur ce ton. »

Ils m'ont adressé un regard placide, un peu comme s'ils étaient tous les trois défoncés, aussi imperméables à la surprise que si nous étions à la table du Chapelier fou et qu'ils attendaient patiemment que je me transforme en chameau.

« Qu'est-ce que vous racontez ? ai-je insisté. Qu'est-ce que je suis censé savoir ?

— La raison de votre présence ici. » De Lugo a remué les cendres du feu avec le bout de sa canne. « Inutile de vous offusquer. C'est une question que chacun de nous finit par se poser, pour lui-même autant que pour les autres. »

Toujours un peu agacé, je lui ai demandé pourquoi il était là, lui, et il m'a répondu qu'entre tous les « ingrédients » réunis sous la canopée, il était sans doute le plus essentiel.

« Griaule devra se montrer impitoyable pour parvenir à son but. Et, Dieu ait pitié de moi ! j'ai été impitoyable à mon époque. »

Adalia lui a posé une main sur la cuisse pour le réconforter. Gustavo s'est fendu des platitudes de rigueur. J'ai bien cru qu'ils allaient entonner des cantiques. L'« époque » de de Lugo remontait au pire à l'année précédente, lorsqu'on avait retrouvé dans une chapelle de la grande cathédrale les cadavres de sept prêtres au crâne béant vidé de toute cervelle, incident qui l'avait contraint à la démission. Comme je ne risquais pas de gober son numéro de pénitent, j'ai cessé de prendre part à la conversation, ne lui accordant plus qu'un minimum d'attention, pour entreprendre de faire le portrait du trio, me concentrant sur celles de leurs attitudes et de leurs expressions qui me semblaient les plus parlantes. C'est seulement lorsqu'ils sont partis, de Lugo s'attardant pour me tapoter l'épaule à la façon d'un oncle bienveillant, que j'ai réfléchi sérieusement aux questions qu'ils m'avaient posées. Pourquoi étais-je ici ? Étais-je moi aussi un élément essentiel à la renaissance du dragon ? Était-ce la femme en Yara qui m'avait attiré ou bien l'émissaire du dragon ? Et qu'entendaient-ils au juste par ce mot : « ingrédient » ? Compte tenu du contexte, il m'apparaissait comme des plus sinistres, suggérant qu'ils étaient prêts à renoncer à leur individualité au nom de leur objectif transcendant.

Si les frondaisons des arbres ne formaient plus qu'une masse indistincte à l'approche du crépuscule, le crâne semblait gagner en netteté, en détail et en vitalité, émergeant dans la pénombre d'un décor confus, gris et granitique, comme s'il constituait le seul élément réel du tableau. J'ai vu en esprit les muscles de la face et des mâchoires se reformer au-dessus des os, le maillage serré des écailles vert et or se reconstituer, et j'aurais juré percevoir un mouvement dans la noirceur huileuse des orbites, une membrane frémissante, l'esquisse d'un reflet, autant de signes d'une vie dormante au sein de cette carcasse desséchée. J'ai senti son ombre faire doucement palpiter ma peau, telle la réverbération d'un gong dans le lointain. Décidément, ai-je songé, j'étais trop vulnérable à la suggestion. Mais je ne pouvais me défaire d'un insidieux soupçon : ce crâne était une source de danger, il allait survenir une catastrophe, une figure plus terrible encore en surgirait dans une explosion, pulvérisant ce masque d'os et de fongus, et le dragon se déferait de son linceul végétal pour marcher sur la ville, confondant Ciudad de

Temalagua et Teocinte, la prison où il avait croupi durant des millénaires… à moins que toute ville ne soit une cible pour sa vengeance. C'était ridicule, un pur fantasme, mais cette idée s'était emparée de moi et j'ai fixé le crâne pendant un si long moment que je me suis persuadé que seule ma vigilance pouvait prévenir sa métamorphose. Lorsque ma concentration a fléchi sous l'effet de la fatigue, j'ai craint que la transformation n'ait débuté à mon insu. Par des changements infinitésimaux. Des fluctuations au niveau subatomique. De subtiles variations que l'on remarquerait trop tard, alors que la fracassante conclusion serait sur le point de se produire.

À partir de ce jour, j'ai plus ou moins admis qu'un fragment de l'anima du dragon s'accrochait encore au crâne et le peu de scepticisme que j'ai conservé s'expliquait par le sentiment que m'inspirait Yara, lequel n'a fait que croître en ferveur et en intensité au fil des semaines. Je savais que j'étais en train de tomber amoureux d'elle alors que je cherchais précisément à éviter cela – ce n'était pas le genre de fille à qui l'on donne son cœur de bon gré, car elle risquait de vous le rendre en menus morceaux. De bien des façons, elle était un peu mon équivalent féminin, d'une cruauté tout efficace là où la mienne était machinale. Plus politisée, moins cynique, mais une manipulatrice extrêmement douée à laquelle il convenait de ne pas se fier. J'ai tenté de faire un lien entre mes sentiments pour elle et mon changement d'attitude vis-à-vis du crâne, voulant voir dans l'un comme dans l'autre le symptôme d'une déficience mentale, d'une faiblesse induite par l'exposition à un environnement toxique sur le plan spirituel. Elle demeurait la femme-enfant que j'avais rencontrée au Barrio Villareal – même si j'en savais un peu plus sur elle, cette première impression persistait, quoique ses défauts aient diminué à mes yeux alors même que ses qualités prenaient du relief. En l'idéalisant ainsi, j'étais conscient de déformer la réalité et de succomber au délire amoureux, mais il n'était pas aisé d'ignorer les réactions tant physiques qu'émotionnelles qu'elle suscitait en moi. Par ailleurs, bien que j'eusse des doutes sur sa santé mentale et son honnêteté, je ne souhaitais nullement les cultiver.

Quand le soir tombait, il m'arrivait souvent de passer une heure ou deux dans la cavité orbitale (celle qui n'était pas envahie par la végétation), comme si ma présence compensait l'absence de la pupille du dragon et que je surveillais son royaume à sa place. À la nuit noire, la clairière devenait un champ de noirceur piqueté de braises à l'éclat terne, tels les vestiges d'un embrasement dont l'odeur âcre imprégnait l'atmosphère, avec çà et là les formes trapues des huttes et des tentes parmi lesquelles déambulaient des silhouettes titubantes semblant patauger dans des cendres épaisses. Indifférentes à cette vision de géhenne, mes pensées tendaient à l'optimisme, consistant le plus souvent en visions fugaces de Yara, en fragments de souvenirs, un regard, un sourire matois, une caresse. Par une nuit particulièrement humide, elle m'a rejoint pour veiller en ma compagnie, et, au bout d'un long silence, elle m'a dit : « Cet endroit était complètement différent à mon arrivée.

— Ah ? ai-je fait.

— Il n'y avait que huit ou neuf personnes, cinglées pour la plupart. Des SDF. Deux vieilles mégères. La clairière était toute petite. Même pas le quart de sa surface actuelle. »

Elle a marqué une pause, que j'ai laissée durer. C'était la première fois qu'elle versait dans la nostalgie et je redoutais de rompre le charme, de laisser passer une révélation. Les oiseaux murmuraient dans le feuillage, un dernier babillage avant de dormir.

« C'est bizarre, a-t-elle enfin repris. Jamais je n'aurais cru que ça tournerait comme ça. Quand je suis arrivée ici, j'étais malheureuse et ivre de colère. Je ne souhaitais qu'une chose :

mourir… et faire souffrir les autres. La colère est toujours en moi, mais elle me semble aujourd'hui inutile. »

Elle est retombée dans le silence et je me suis senti obligé de lui souffler :

« Certains de tes adhérents me disent…

— Ce ne sont pas mes *adhérents, a-t-elle coupé.*

— Certains des habitants me disent qu'ils sont ici pour contribuer à la renaissance du dragon.

— Tu t'es moqué d'eux ? »

Deux personnes semblaient danser en contrebas, découpées en ombres chinoises devant un feu de camp, mais je n'entendais pas de musique. Sentant les yeux de Yara posés sur moi, j'ai répondu prudemment : « Je suis moins enclin à railler que par le passé.

— Il circule des douzaines de théories. Je ne souscris à aucune.

— Et quelle théorie as-tu élaborée ?

— Aucune.

— Mais tu les conseilles, tu es leur guide, leur mentor… »

Le soupir qu'elle a poussé a encouragé un chœur de cigales. « Chaque matin, je vais dans cette petite chambre… tu vois de quoi je parle ?

— Oui.

— J'y fais un somme. À mon réveil, je descends dans la clairière. Je vais voir quelqu'un… pas la première personne que je croise, mais quelqu'un de bien précis. Je suis incitée à lui parler. Je sais que j'ai quelque chose à lui dire, mais je n'ai aucune idée de ce que c'est. Le message me vient à mesure que je le délivre. En général, il est plutôt positif – tu as eu l'occasion de m'entendre. Parfois, je confie des tâches aux gens. »

Elle a réuni ses cheveux en queue de cheval et gardé la pose un moment, comme si elle cherchait la meilleure façon de poursuivre.

« C'est tout ? lui ai-je lancé. Tu n'as rien de plus à me dire ?

— Je sais qu'il est question d'un renouveau. D'un mariage alchimique, de l'union des âmes. Et je sais que Griaule est impliqué. Je suis là depuis si longtemps que je parviens à sentir sa présence. Comme s'il était derrière moi, guettant le moindre de mes mouvements. »

J'avais cru qu'elle se lancerait dans un prêche conçu pour annoncer la bonne nouvelle venant des cieux. Cette esquisse mal dégrossie décevait mon attente.

« Il m'oblige à faire des choses que je ne comprends pas, a-t-elle repris. La collecte du fric, par exemple. On a amassé des sommes mirobolantes, et ce n'est pas fini, loin de là. Il me demande de rencontrer des gens en ville et de leur filer de l'argent. Et comme je ne comprends pas ce qui se passe, je me sens de plus en plus frustrée.

— À qui tu donnes du fric ?

— Surtout à des jeunes. Des militaires, parfois. Enfin, je crois. Je leur dis des trucs, mais je ne m'en souviens plus après, comme si j'avais des trous de mémoire. »

M'abstenant de lui demander quelle somme elle avait pu réunir, je lui ai dit : « Il doit avoir un grand projet pour toi.

— Pour moi ? Peut-être. »

Elle s'est allongée et m'a tiré les poils du bras pour m'encourager à m'étendre à ses côtés sur le sol osseux et frais.

« Pourquoi as-tu attendu si longtemps pour me dire tout ça ? lui ai-je demandé.

— Je n'ai plus envie de parler », a-t-elle répondu en tripotant les boutons de mon jean.

J'ai chassé sa main baladeuse. « C'était le dragon ? C'était un message qu'il voulait me transmettre par ton intermédiaire ?

— Mouais. T'as pas envie de baiser ?

— J'ai encore une question. Supposons que tu aies raison sur toute la ligne – à propos du dragon. Comment peux-tu lui faire confiance ? Après tout, ce n'est qu'un gros lézard avec de bonnes raisons de nous haïr. Pourquoi son action nous serait-elle bénéfique ? »

Alors même que je posais la question, j'étais sûr qu'elle me répondrait comme Ex l'avait fait quand on s'était engueulés à propos de la révolution quelques mois plus tôt :

« Ça fait combien de temps que t'es au Temalagua ? Quatre ans ? Cinq ? Assez longtemps pour comprendre que tout changement est le bienvenu ici. S'il y a une chance, même infime, pour que le sort du peuple s'améliore, eh bien, tant mieux ! Ne va pas nous imposer ta logique de Yankee. Toi et les tiens, vous êtes étouffés par les médias, par les mensonges, par la malbouffe et par le confort. La plupart d'entre vous ne remarquent même pas qu'ils se font baiser. Ici, le gouvernement ne prend pas la peine de nous cacher les choses. La violence, la pauvreté, l'injustice – on en prend plein la gueule tous les jours ! On n'a plus d'espoir ! Plus d'espoir, tu comprends ? Si un changement doit aggraver les choses, qu'est-ce qu'on en a à foutre ? »

Quoique plus succincte, la réponse de Yara était tout aussi définitive. Une fois qu'elle l'eut donnée, elle s'est collée contre moi et m'a dit : « Allez ! je n'ai plus envie de parler. » Elle m'a embrassé dans le cou, sur la bouche, sur les yeux, et, bien que j'eusse encore des questions à lui poser, j'ai renoncé au rôle d'inquisiteur pour endosser celui d'amant.

Cette nuit-là, je suis parvenu à un degré d'intimité avec elle comme je n'en avais jamais connu. Les lèvres collées à son oreille, je lui ai dit que je l'aimais, mais sans même murmurer mes mots – il suffisait que je les façonne. En fait, j'hésitais à les prononcer à haute voix, redoutant les conséquences d'un tel acte, mais je me soupçonne d'avoir entretenu des arrière-pensées encore plus tordues. En me fendant d'une déclaration inaudible et irrésolue, peut-être espérais-je me convaincre que je n'étais pas la victime d'un banal coup de foudre mais un être humain réel, capable d'un amour réel, et je me disais donc qu'en m'entendant proclamer ma flamme, elle risquait de mal réagir, de me virer avec perte et fracas… car, à vrai dire, j'ignorais tout des sentiments qu'elle pouvait entretenir de son côté. Et peut-être la mettais-je au défi de m'entendre, de déduire des mouvements de mes lèvres la nature de ma déclaration et d'en conclure que je lui disais bel et bien « Je t'aime », ce qui l'aurait mise au défi de passer au niveau suivant de notre relation. « L'amour est un nectar qui jamais ne désaltère », a écrit quelqu'un, ce qui veut dire que la soif d'amour est inextinguible, ou que l'amour est une assuétude impossible à satisfaire, au choix, si bien que l'amant a de plus en plus de mal à jouir de sa dose, la demande finissant au bout du compte par triompher de l'offre. Bien que ces interprétations soient compatibles entre elles et indubitablement fondées, l'amour qui me liait à Yara a fini par devenir une compétition psychologique du genre pervers, une lutte pour le pouvoir où nous déployions nos attitudes et nos principes (si l'on peut dire) pour déconstruire l'objet même de notre désir avant qu'il ait le loisir de nous décevoir, car nous savions tous deux que le jeu était truqué.

III.

Le récit de Snow se poursuit sur cent cinquante-six pages supplémentaires, qui se partagent entre une description exhaustive de la vie quotidienne au campement et une méditation sur la nature de l'amour, aussi pénible et analytique que le laissent présager les paragraphes précédents, au cours de laquelle l'auteur s'efforce d'expliquer (« justifier » serait un terme sans doute plus approprié, étant donné le sentiment de culpabilité pesant sur lui) les circonstances durant lesquelles, quatre mois après avoir entamé une liaison avec Yara, il s'est éclipsé en douce du campement, bien décidé à ne jamais y revenir. À l'en croire, il a pris sa décision sous l'effet de l'atmosphère oppressante régnant sur les lieux, et il prend soin de décrire l'incident qui l'a poussé à agir.

« *Un jour,* écrit-il, *Yara est allée se planter dans la gueule du crâne, en équilibre sur la mâchoire inférieure, et elle est restée là durant plusieurs heures, aussi muette et immobile qu'une statue. En moins d'un quart d'heure, tous les adhérents s'étaient rassemblés en contrebas. Tout d'abord perplexes, ils lui ont lancé des cris et ont débattu entre eux de son initiative, puis ils se sont tus pour observer un silence égal à celui de leur reine… de leur dieu. Ils sont restés sans bouger pendant presque quatre heures, obéissant apparemment à des ordres inaudibles. L'atmosphère s'est réchauffée – de façon anormale, me semblait-il –, comme si cet acte de dévotion, d'immersion pathologique, accroissait le spin de leurs atomes et engendrait ainsi de la chaleur – mais il est probable que j'aie mal interprété une élévation de la température tout à fait ordinaire. Je n'ai cessé de paniquer durant tout l'épisode. Cette sinistre clairière avec la canopée pesant sur elle comme une chape, ce campement misérable, cette foule de zombies en adoration devant leur idole… le spectacle qui s'offrait à moi rappelait furieusement Jonestown. Le fait qu'on m'ait mis à l'écart du groupe, qu'on me considère comme un vulgaire touriste, indigne de participer à cette expérience, n'a fait qu'accroître mon sentiment d'aliénation. Ma place n'était pas ici, ai-je conclu. Je n'étais qu'une feuille que le hasard avait déposée devant leur porte, je n'avais rien à voir avec leur délire. Si je me laissais prendre à celui-ci, je deviendrais aussi débile qu'eux, aussi muet que les animaux de la jungle (qui n'émettaient plus le moindre bruit), attendant les instructions d'une femme qui canalisait les vœux et les caprices d'un gigantesque crâne reptilien.*

» *Lorsque Yara s'est détournée de l'assemblée, la jungle a émis une clameur de cris et de croassements, et les adhérents se sont dispersés pour reprendre leurs activités quotidiennes. Elle affirmait ne conserver aucun souvenir de ce type d'incident mais n'était nullement déconcertée lorsque je le lui décrivais, ce qui m'a convaincu, encore plus que le reste, que la catastrophe que je redoutais était imminente. Je l'ai suppliée de prendre ses distances vis-à-vis du crâne, mais quand j'ai précisé que la scène dans la clairière m'avait fait penser à Jonestown, elle a pété les plombs et m'a accusé de saboter son œuvre et de vouloir l'en distraire.*

» *Cette nuit-là, j'ai longuement réfléchi à ce que je pouvais faire, les yeux fixés sur le dos de Yara que je regardais sans le voir, contemplant les phosphènes qui ne cessaient d'exploser et de s'estomper dans mon champ visuel, telles des ampoules miniatures. Puis j'ai remarqué une inflammation sur le pourtour de son implant, une rougeur distincte qui lui embrasait l'épiderme. L'implant proprement dit m'est apparu moins régulier que précédemment, d'une convexité plus affirmée, et je me suis demandé si son organisme n'était pas en train de le rejeter. Du bout de l'index, j'ai pressé sa peau à proximité de l'implant, et Yara s'est mise à rouler des hanches,*

comme si elle baisait un amant invisible. Je me suis hâté de retirer ma main, surpris par cette réaction, et elle a peu à peu cessé de bouger. Ces derniers temps, elle m'incitait à caresser cet implant quand nous faisions l'amour, mais j'étais trop concentré sur mon propre plaisir pour remarquer une quelconque variation dans le sien… bien qu'il me semblât avoir vaguement remarqué chez elle un surcroît d'intensité. « Yara ! » ai-je lancé à plusieurs reprises, mais elle ne voulait rien entendre. J'ai appuyé sur l'implant de toutes mes forces – elle a mouliné des hanches comme si elle était au bord de l'orgasme. Une nouvelle fois j'ai tenté de la réveiller, hurlant son nom et allant jusqu'à la secouer, mais ce fut en pure perte. Horrifié de la voir dans cet état comateux, qui ne l'empêchait visiblement pas de jouir, j'étais hors d'état de penser mais une partie de mon esprit devait demeurer fonctionnelle, quelques-uns de mes neurones crépitaient encore, car lorsque le ciel a commencé à s'éclaircir, j'ai conclu que je devais me sauver. »

La catastrophe anticipée par Snow ne se produisit pas, à tout le moins durant l'intervalle de temps qu'il lui avait assigné, aussi, constatant au bout d'un mois que rien ne s'était passé, fût-il tenté de revenir au campement ; seules la honte et la peur eurent raison de cette idée. Il retourna vivre avec Ex pendant un temps, mais il devint vite évident que leur relation avait tourné à l'aigre, à l'image de celle qu'il entretenait avec le Temalagua dans son ensemble, et il regagna la ville de Concrete, dans l'Idaho, où il squatta un studio appartenant à son père et trouva du boulot dans une librairie. Il avait l'intention de faire le point et d'amasser un peu de fric avant de repartir à l'étranger, en Thaïlande par exemple, mais il finit par passer les dix années suivantes à Concrete, séduit par l'existence facile qui était la sienne et limitant sa vie amoureuse à des liaisons sans conviction avec des femmes mariées, qui ne tenaient pas à larguer leur époux et ne voyaient en lui qu'un dérivatif. Le seul fait notable de cette période fut la publication de ses mémoires restés inachevés et qui le demeurent à ce jour. (Plutôt que la paresse ou une lassitude typique de la jeunesse, la cause en est le caractère immature de cette œuvre dont il eut vite fait de se détacher.) Son attirance pour Yara avait évolué en authentique obsession et bien qu'il l'eût décrite en des termes conformes à ceux de ses premières tentatives littéraires, il finit par voir en elle une sorte d'idéal romantique, du moins dans la mesure où il était capable de le concevoir. Ayant cherché en vain de ses nouvelles par le biais de l'Internet, il se remit à noircir les pages de ses carnets de notes, rassemblant ses souvenirs et tentant de faire un récit cohérent des quatre mois qu'il avait passés dans la jungle. Il avait dessiné plusieurs nus représentant Yara, mais son visage y demeurait obstinément invisible, qu'il fût détourné ou dissimulé par ses cheveux – il n'aurait su dire pourquoi il avait choisi des poses de ce genre, ni même si elle les lui avait imposées, mais ces esquisses semblaient traduire sa réticence à entretenir avec elle une relation digne de ce nom. Il s'efforça de dessiner son visage de mémoire et réussit à le restituer de façon plus ou moins fidèle, mais le résultat était exempt de vitalité comme de caractère, à peine du niveau d'un portrait-robot. Cet échec, décida-t-il, était emblématique de ce qu'ils avaient perdu : une occasion de briller sur le plan émotionnel, de transcender la banalité du quotidien. La fuite du temps et sa mémoire défaillante se conjuguèrent pour le convaincre d'une réalité qu'il s'était jusque-là contenté de fantasmer : il aimait Yara et elle l'aimait, mais ni l'un ni l'autre n'avaient franchi le pas nécessaire pour confirmer leur sentiment partagé.

Un soir, alors qu'il surfait sur la toile, il tomba sur un article vieux de deux ans consacré aux mystères de l'Amérique centrale, où il était question d'une secte temalaguayenne dont les quelque huit cents membres avaient disparu de la surface de la Terre en même temps que leur idole, le crâne d'un gigantesque spécimen du genre *Megalania* (cette dernière assertion étant totalement infondée). Selon l'auteur de l'article, le gourou de la secte était « une jeune femme charismatique ». Point final.

La presse temalaguayenne de l'époque ne faisait aucune mention de l'incident, ce qui n'alla pas sans le troubler, et il ne trouva aucune autre référence sur la toile. Néanmoins, sur la foi des informations parcellaires qu'il avait pu recueillir, il donna sa démission, s'acheta un billet d'avion et, huit jours plus tard, il débarquait au Temalagua.

La capitale était encore plus polluée et miséreuse que dans son souvenir, mais peut-être était-il trop préoccupé de son sort dix ans plus tôt pour se rendre compte de l'étendue des dégâts. Peut-être que Ciudad de Temalagua avait toujours été une succursale du Mordor à la sauce Detroit, avec un peu moins d'usines, des couleurs un peu plus vives et une masse plus importante de pauvres vivant comme des cafards, voire comme des tortues vu leur tendance à transporter leur maison sur le dos. Les mendiants se ruaient sur lui par régiments entiers, exhibant quantité de mutilations, de moignons et de plaies suppurantes. Les enfants prostitués, dont certains n'avaient même pas fêté leur dixième anniversaire, le racolaient dans les ruelles sordides, lui proposant d'une voix flûtée les pratiques sexuelles les plus perverses qui soient. Les veuves vêtues de noir des pieds à la tête envahissaient les trottoirs de l'Avenida Seis, la tête basse, indifférentes à la foule des passants, comme si elles avaient renoncé à tout espoir et n'attendaient plus qu'un chauffard pour abréger leurs souffrances. La plupart des anciens contacts de Snow étaient morts ou portés disparus. Ex avait perdu le goût de la révolution et épousé le propriétaire d'un magasin qui la surnommait sa petite coco et n'aimait rien tant que pincer son cul désormais proéminent – elle attendait leur quatrième lardon et n'avait aucune envie de le voir. Les bureaux d'Aurora House avaient cédé la place à une agence de voyage, Pepe Salido s'était fait descendre par un mauvais perdant et les ex-collègues de Snow étaient partis sans laisser d'adresse. Seul le Sexy Club était resté le même. On avait installé des spots au-dessus du comptoir et équipé la salle d'un karaoké. Contre toute attente, le vieux beau continuait à massacrer les tubes des Beatles sur fond de clair de lune et de cocotiers. Quantité de femmes en tenue chic se pressaient autour des tables – Snow n'en reconnut aucune, mais elles appartenaient à la même espèce que celles qu'il avait jadis fréquentées, et c'était toujours le fabuleux Guillermo qui officiait au bar. Abstraction faite d'un début de double menton et d'une barbiche d'un goût douteux, il était resté égal à lui-même. En voyant Snow, il s'empressa de quitter son poste pour le serrer dans ses bras.

« Tu as l'air en pleine forme ! C'est génial ! dit-il en s'écartant. Mais comment tu fais ?

— Tu es bien conservé, toi aussi.

— Moi ? Arrête tes conneries ! Mais peu importe – j'ai un mari à présent, je peux me laisser aller. »

Il guida Snow vers une table tranquille et demanda à Canelo, l'autre barman – un jeune Noir au visage couvert d'éphélides, aux courts cheveux tirant sur le roux et aux joues ornées de piercings – de leur apporter une bouteille de tequila. Se rendant compte qu'il avait omis de jouer les gays, Snow s'employa à retrouver ses accents de jadis, son camouflage de rigueur. Guillermo posa une main sur la sienne et lui dit : « S'il te plaît ! Plus besoin de jouer la comédie. »

Surpris, Snow le pria de préciser sa pensée.

« Ne fais pas la folle. » Guillermo lui servit un verre de tequila. « De toute façon, tu n'as jamais trompé personne. Certains d'entre nous t'en ont voulu à mort – ils croyaient que tu te foutais d'eux. Mais quand on a compris que tu avançais masqué pour mieux approcher les filles, ça nous a bien fait rigoler. Et comme tu étais un mec sympa, on est entrés dans ton jeu.

— Je n'étais pas un mec sympa. J'étais un sale con.

— Disons que tu avais l'air sympa. Et tu étais poli. À l'époque, c'est ce qui comptait le plus. »

Ils trinquèrent et évoquèrent quelques souvenirs, puis Snow aborda le sujet de Yara.

Guillermo baissa la voix. « Tu as appris ce qui lui était arrivé ?

— Pas dans les détails. Je ne suis au courant que depuis huit jours. J'espère en apprendre davantage. C'est pour ça que je suis ici.

— Fais attention à qui tu parles. Fais très attention.

— Pourquoi ?

— Le PVO. » Guillermo les resservit. « Le Parti de la Violence Organisée. » Il vida son verre d'un trait. « Ça fait quinze ans qu'il existe et personne ne l'a pris au sérieux les premiers temps, mais il a fait un beau score aux législatives l'année dernière. Ce sont des ordures. Des nervis d'extrême-droite. À te foutre les jetons. S'ils obtiennent la majorité au prochain scrutin, et tous les sondages vont dans ce sens… » Il feignit de frissonner. « Ils n'aiment pas les gays. Joselito, mon mari… il pense qu'on devrait déménager au Costa Rica.

— Quel rapport avec Yara ?

— Après sa disparition, un journaliste s'est rendu à Chajul. Tu te rappelles, le village le plus proche du crâne ? Il a réussi à y entrer, lui, mais peu après, le PVO a bloqué tous les accès à la jungle grâce à sa milice.

— Ils ont leurs propres troupes ?

— Personne ne leur cherche noise… C'est comme s'ils dirigeaient déjà le pays. Mais pour revenir à ce journaliste… » Guillermo vida à nouveau son verre – on eût dit que l'alcool lui brûlait le gosier. « J'ai un copain qui le connaissait. D'après lui, la plupart des villageois avaient fui mais il a pu interviewer une femme qui lui a parlé d'une explosion de chaleur venue de la jungle. De quoi vous cramer la gueule, qu'elle disait. Plus les lumières qui sont apparues dans le ciel. Des trucs de toutes les couleurs. Elle a cru à un phénomène religieux – le Christ redescendant parmi nous sur un tapis volant badigeonné à l'arc-en-ciel –, alors elle est rentrée chez elle pour prier la Vierge Marie. Elle a entendu des gens dans les rues, des gens qui arrivaient de la jungle, mais elle ne les a pas vus – elle avait la trouille et elle s'est planquée. Avant qu'elle ait eu le temps de développer, le PVO a débarqué pour l'évacuer. Le journaliste n'a eu que le temps de sortir par la fenêtre. »

Le vieux beau cessa de marteler son Casio pour annoncer qu'il allait faire une pause et la musique latino prit le relais.

« Ce journaliste – je peux lui parler ? demanda Snow.

— Il a disparu », répondit Guillermo d'un air entendu qui ne laissait présager rien de bon.

Snow posa une main sur son verre pour signifier qu'il avait eu sa dose. « Je ne comprends pas. Pourquoi le PVO se soucierait-il d'une secte d'illuminés ?

— Il faudrait leur poser la question… mais je ne te le conseille pas. Mieux vaut ne pas attirer l'attention de ces salopards. »

Canelo l'appela pour régler un problème au comptoir et Snow, en parcourant la salle du regard, s'aperçut qu'une jeune femme brune le fixait avec insistance. Vêtue d'une robe en tissu imprimé jaune et orange, dont le corsage faisait ressortir ses seins, elle se permit un demi-sourire et murmura quelques mots à son amie, une blonde plutôt rondouillarde. Cette dernière jeta un bref coup d'œil à Snow et les deux femmes partirent d'un petit rire. Il eut envie de leur faire du gringue, de renouer avec sa vie d'antan, ne fût-ce que par nostalgie. Guillermo revint s'asseoir près de lui et désigna la femme brune d'un mouvement du menton.

« T'approche pas de celle-là, mec, avertit-il. C'est la maîtresse de Juan Mazariegos.

— Et il est méchant ?

— Pire que ça. C'est un ponte du PVO. La moitié de mes clientes leur sont liées. »

Snow lui demanda s'il était risqué de se rendre au campement.

« Oui, répondit Guillermo sans ambages. Et puis ça ne servirait à rien. Tu sais comment ça se

passe dans la jungle. Tout a repoussé aujourd'hui. Il n'y a plus personne à Chajul, et quant à Yara… » Un haussement d'épaules. « Elle a disparu. »

Snow refusait de le croire, mais il ne pouvait rien dire. Guillermo brandit la bouteille et lui lança un regard ; il fit non de la tête.

« Allez ! fit Guillermo. Bois donc avec moi. Qui sait quand tu reviendras ?

— Je vais sans doute traîner un peu dans le coin. En fait, je n'ai nulle part où aller.

— Alors, on va boire à ton retour parmi nous. Je vais te mettre à jour de tous les ragots. Tu as dix ans à rattraper. »

Un peu à contrecœur, car il avait perdu l'habitude d'écluser de la tequila, Snow se laissa servir une double ration.

Guillermo leva son verre. « Au bon vieux temps ! »

Après un instant d'hésitation, Snow trinqua et dit : « À La Endriaga. »

Guillermo ne s'était pas trompé. La végétation avait envahi le site du campement et Snow n'y trouva que quelques morceaux de fer-blanc rouillé. Quant à cette histoire de dégagement de chaleur, il ne remarqua ni troncs calcinés ni zones dévastées. Rien. Il fouilla les lieux durant une bonne heure mais ne vit même pas de cendres. Quel genre d'incendie avait pu vaporiser le crâne sans toucher au fer-blanc ? L'absence du crâne, dont nul indice ne permettait d'expliquer la destruction, le mit vite mal à l'aise et il se hâta de regagner son hôtel.

Snow avait fait des économies au cours des dix années précédentes, et il aurait pu survivre quelque temps au Temalagua dans l'oisiveté, mais il jugea plus prudent de chercher un emploi et trouva un poste de professeur d'anglais dans une école privée de banlieue. Chaque matin, il prenait l'autobus au centre-ville, où il louait un appartement, puis passait le plus clair de la journée à préparer des adolescents pourris par leurs parents fortunés – ils débarquaient à l'école dans des Hummers, des limousines et des berlines pilotés par des gardes du corps – à affronter leurs équivalents américains tout aussi pourris. La plupart d'entre eux étaient de petits monstres bouffis d'arrogance. Maussades et grossiers, même entre eux, ils réservaient à Snow un mépris poli à peine dissimulé sous un vernis de respect. Souvent, il s'imaginait arrivant en classe avec une ceinture d'explosifs. Il rencontrait régulièrement leurs parents, afin de leur signaler difficultés d'acquisition et comportements abusifs, et ce fut lors d'un de ces entretiens qu'il fit la connaissance de Luisa Bazan, une trentenaire bien en chair dont le fils, Onofrio, était un serpent aux yeux torves qui adorait photographier les filles sous leur jupe, déviance lui ayant valu d'être menacé d'expulsion (uniquement pour la forme, car son père n'était autre qu'Enrique Bazan, promis au ministère de la Défense en cas de victoire du PVO aux prochaines élections).

Près de fêter son trente-neuvième anniversaire, Snow avait conservé sa beauté juvénile, aussi ne fut-il guère surpris lorsque Luisa demanda à le rencontrer de plus en plus souvent pour discuter de sa vie personnelle de préférence aux notes lamentables de son fils. Elle se plaignit du traitement cavalier que lui réservait son mari, qui ne cessait de l'insulter que pour dénigrer sa famille, de l'indifférence croissante qu'il manifestait pour ses désirs et évoqua à mots couverts des actes bien plus graves. Snow, qui remplissait sans fléchir son rôle de confident, était tenté d'aller plus loin ainsi qu'elle l'y invitait ; quoique au bord de sombrer dans l'obésité, vu qu'elle compensait ses frustrations par la consommation de chocolat et les expéditions de shopping à Miami où (à l'en croire) elle pouvait assouvir tous ses appétits, Luisa demeurait une femme exceptionnellement séduisante et sa farouche volonté de profiter de la vie avant que les ans et la gourmandise n'eussent raison de ses charmes était aussi palpable, aussi grisante qu'un parfum exotique. Mais Snow resta ferme et, un jour, lorsqu'elle finit par se jeter sur lui en désespoir de cause, plutôt que de la

repousser au risque de s'en faire une ennemie et de la voir se plaindre du goujat de Yankee auprès d'Enrique… ce jour-là, donc, il lui dit qu'il pleurait un amour perdu (ce qui n'était qu'un demi-mensonge) et qu'elle était la première femme depuis des années à l'émouvoir en dépit de l'armure qu'il s'était forgée. Il la pria de lui laisser le temps de réfléchir et de s'adapter à ce changement imprévu – il ne voulait pas que le fardeau du passé obère leur relation, précisa-t-il. Elle méritait mieux et, si elle acceptait d'attendre un peu, le temps qu'il se purge de ses sentiments, alors tout deviendrait possible. Ainsi que le lui avait enseigné l'expérience, les femmes comme elle souhaitent avant tout une dose d'excès dans leur vie, un peu de drame pour épicer la confortable tyrannie de leur mariage, et il la soupçonnait d'être prête à se contenter d'un drame simulé, ce en quoi les événements lui donnèrent raison. À compter de ce jour, leur comportement fut en tout point exemplaire, abstraction faite d'un frôlement de peau de temps à autre, quand il lui tendait des documents ou l'aidait à enfiler sa veste, et de regards ardents traduisant la violence de leur passion contenue.

Si on avait demandé à Snow pourquoi il restait au Temalagua alors qu'il avait découvert tout ce qu'on savait du sort de Yara – c'est-à-dire pas grand-chose –, il aurait évoqué pour sa défense la douceur du climat et la modicité du coût de la vie, mais, à dire vrai, son obsession ne l'avait pas quitté et il se livra à une enquête discrète afin de faire la lumière sur les activités de Yara avant sa disparition. Au fil des deux années suivantes, son existence se conforma à diverses routines : il enseignait durant la journée, et, les soirs et le week-end, il poursuivait son enquête sur l'Internet et dans les divers établissements (bureaux, boutiques, bars) où Yara était censée avoir collecté des fonds. En dépit de tous ses efforts, toutefois, ce fut au seul hasard qu'il dut son premier indice concret. Quelque vingt mois après son retour au Temalagua, alors qu'il feuilletait le journal du dimanche, il tomba en page 6 sur un article consacré au meurtre d'Hernan Ortiz, un responsable du PVO (un acte terroriste, sous-entendait le journal). Cet article était illustré par une photo en gros plan de la victime, un type au visage cadavérique dont les cheveux noirs étaient ornés d'une mèche blanche caractéristique. Grâce à une rapide recherche sur la toile, il examina d'autres photos montrant le même homme en tenue kaki. Snow avait tout de suite reconnu le vendeur du magasin d'électronique auquel Yara avait refilé une enveloppe pleine de billets de banque. Il ne s'était pas attardé sur ses traits mais cette mèche blanche s'avérait difficile à oublier ; et Yara lui avait confié que nombre des hommes auxquels elle transmettait argent et instructions étaient des militaires… Il ne pouvait s'agir d'une coïncidence.

Ce même jour, par une douce matinée de printemps, Snow retrouva Guillermo pour prendre un café à la terrasse du Mocca, un bar populaire de l'Avenida aux lourdes portes vitrées et aux fenêtres en verre fumé. Snow ne se liait pas facilement. Expert en manipulation, il se gardait d'entretenir des sentiments sincères avec ses connaissances, et, par voie de conséquence, se méfiait systématiquement de celles-ci ; toutefois, si on lui avait demandé quelle était la nature de sa relation avec Guillermo, il aurait été obligé de convenir que tous deux étaient amis. Outre qu'il se sentait à l'aise en sa compagnie, il lui enviait son absence d'inhibition, la franchise avec laquelle il évoquait tous les aspects de sa vie intime, si bien qu'ils avaient pris l'habitude de se voir tous les dimanches ou presque. Ils étaient assis à l'ombre d'un parasol frappé du logo du rhum Flor de Caña qui poussait au centre de leur table, une parmi la douzaine d'où montaient les rires et les exclamations d'une bonne centaine de représentants des classes supérieures. La circulation était moins intense et moins bruyante que de coutume, et l'arôme du café se colletait avec celui des gaz d'échappement. Des serveurs en tee-shirt rouge et pantalon noir dansaient entre les tables, chargés de plateaux emplis de verres et d'assiettes, et chassaient les mendiants qui osaient s'approcher de leurs clients, lesquels les traitaient par l'indifférence tant le fossé était grand entre la racaille et cette élite bien nourrie, richement vêtue

et parée d'or, de joyaux et de lunettes de soleil hors de prix – on eût dit un troupeau de paons subissant les assauts d'une horde de moineaux.

Guillermo faisait toute la conversation ou quasiment, lâchant des commentaires acides sur leurs voisins, identifiant telle ou telle célébrité locale, régalant Snow de ragots croustillants, mais lorsqu'il lui montra la photo d'Hernan Ortiz découpée dans le journal et lui demanda quels étaient ses liens avec Yara, Guillermo perdit aussitôt sa belle humeur. Recouvrant le bout de papier d'une serviette de table, il demanda : « Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu vis deux ou trois mois avec une nana, tu la largues, et quelques années plus tard, alors qu'elle a quitté ce monde, tu veux tout savoir sur elle.

— Simple curiosité. Remords, regrets et toute cette sorte de chose.

— Trouve-toi un autre hobby. Celui-ci risque de te faire tuer.

— Tu le connaissais, cet Ortiz ? À l'époque, je veux dire. »

Guillermo poussa un grognement exaspéré.

« Allez ! fit Snow. En ce temps-là, tu connaissais tout le monde sur l'Avenida.

— Ouais, je l'ai connu. C'était une ordure. Il appartenait à une bande qui traînait autour de la gare routière. Ils rançonnaient les vendeurs des rues qui rentraient chez eux le soir venu. Ils étaient prêts à les rouer de coups pour quelques *quetzales*. Quant aux mecs de mon genre, je te laisse imaginer le sort qu'ils leur réservaient. Deux ou trois ans plus tard, je l'ai vu débarquer tout propre et tout frais dans ce magasin d'électronique. À en croire la rumeur, il avait adhéré à une certaine organisation… ce qui ne l'empêchait pas d'être resté une ordure.

— Quelle organisation ? Le PVO ?

— Ne parle pas si fort ! » Tout en sirotant son café, Guillermo jeta des regards inquiets autour de lui. « Oui.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

— Je viens de te le dire !

— Mais pourquoi tu ne me l'as pas dit quand je suis revenu ? Ou quand je vivais avec Yara ?

— À ce moment-là, le PVO… » Il baissa la voix pour prononcer ce sigle. « … n'avait pas l'importance qu'il a aujourd'hui. Je n'ai pas cru utile de t'en parler. Et quand tu es revenu… eh bien, traite-moi de sentimental, mais je n'ai pas envie que tu te fasses descendre. » Il s'essuya les lèvres avec une serviette de table. « Si je te le dis à présent, c'est pour te dissuader de poursuivre tes recherches. Si tu continues comme ça, tu risques de faire la connaissance de personnes désagréables et d'attirer des ennuis à tes amis.

— C'est ce que tu dis toujours, sauf qu'il n'arrive jamais rien. »

Une Indienne à l'air harassé, portant un bébé au creux du bras et vêtue d'une robe aux couleurs passées, s'arrêta près d'une table voisine et agita quatre ou cinq colliers devant un client aux traits ciselés, aux lunettes d'aviateur et à la guayabera jaune pâle impeccablement repassée. L'intéressé détourna les yeux pour ne pas la voir tandis que sa compagne, une jolie femme au teint *café con leche*, aux lèvres carmin et aux lunettes de soleil constellées de strass exhalait un nuage de fumée et lâchait quelques mots qui le firent sourire.

« Pour votre dame », dit l'Indienne en secouant doucement ses colliers. D'une voix à peine audible, elle récita une litanie d'afflictions : le bébé était malade, ils avaient faim tous les deux, ils avaient besoin d'argent pour retourner chez eux.

Puis, remarquant que Snow l'observait, elle se dirigea vers lui, visiblement ravie d'avoir levé un Américain. Guillermo fit mine de ne pas la voir, mais, avant qu'elle ait eu le temps d'entamer son boniment, Snow lui donna dix *quetzales*, soit le double de ce que valait l'un de ses colliers, et sélectionna dans sa marchandise un machin en jade grossièrement taillé et gravé d'un oiseau mal

fichu, le tout fixé à un lacet de cuir noir.

« Pourquoi tu les encourages comme ça ? » demanda Guillermo tandis que la mère éplorée se carapatait, ayant repéré le garçon à l'air mauvais qui se préparait à la chasser.

« Il ne faut pas décourager les pauvres, hein ? » Snow se passa le collier autour du cou. « Et ne me dis pas que je ne peux pas leur donner de l'argent à tous. C'est une excuse pour n'en donner à aucun. Et puis, j'étais fâché contre toi et je voulais te mettre en pétard.

— Fâché ? Mais pourquoi ? Parce que je m'efforce de t'éviter des ennuis ?

— Tu n'as pas besoin de te fatiguer. Tout ce que je fais, c'est poser des questions à des gens de confiance. Et je ne connais que toi qui correspondes à cette définition. Je ne vais pas plus loin.

— Menteur ! Tu crois que je ne suis pas au courant ? Il y a plein de gens qui me disent : "Ton copain gringo est encore venu m'interroger l'autre soir." Que tu n'aies pas encore été kidnappé, ça dépasse mon entendement.

— Eh bien, ça ne regarde que moi, non ? »

Guillermo haussa les épaules comme pour signifier à Snow que son sort l'indifférait. De toute évidence, il appréciait peu les reproches de ce dernier, qui correspondaient mal à l'image de socialiste et de rebelle à sa classe qu'il se faisait de lui-même.

« Excuse-moi, fit Snow. J'étais fâché, je te dis. »

Guillermo fit mine de s'intéresser à la conversation de la tablée voisine.

« Arrête ton char, mec !

— Quel char ? » Guillermo attrapa son mobile pour consulter ses messages.

Déjà éclatant, le soleil le devint plus encore et transperça la chape de pollution pesant sur la ville.

« Bon, fit Snow. Suppose que je t'offre un collier la prochaine fois ? Est-ce que ça te rendra le sourire ? »

Guillermo lutta en vain pour conserver son masque de dédain et se fendit d'un sourire. « Joselito va en crever de jalousie ! »

Snow caressa le lacet de cuir autour de son cou. « Et si je te donnais celui-ci ?

— Pas question ! Je ne veux pas d'un truc aussi démodé. Je t'aiderai à le choisir. » Il s'agita sur son siège et soupira. « Quelle belle journée – impossible de rester fâché. Je vais commander un verre de vin. Tu en veux un ?

— Je préfère un autre café.

— Quand il fait beau comme ça, je me sens capable de tomber amoureux de n'importe qui. » Guillermo s'esclaffa et tapota le bras de Snow. « Même de toi. » Il fit signe à un serveur, puis, se tournant à nouveau vers Snow, lui lança d'un air grave : « Tu sais que je t'aime, au moins ? »

Sentant son machisme mis au défi de réagir face à un tel aveu, Snow répliqua d'une voix sardonique : « C'est cela, oui. »

Guillermo secoua la tête avec tristesse. « Quel sale con tu fais ! Je pensais que tu aurais grandi, mais je parierais que l'amour, pour toi, c'est encore un truc qui fait tourner la tête. »

Deux semaines plus tard, lorsque Snow passa au Sexy Club pour y retrouver Guillermo, il n'y découvrit qu'un couple de poivrots solitaires. Le vieux pianiste lui-même était absent. Lorsqu'il demanda à Canelo, le barman noir aux cheveux roux et aux éphélides, où était parti tout le monde, ce fut pour s'entendre dire : « Tu n'es pas au courant ? » Comme il répondit par la négative, Canelo, qui arborait désormais une barbiche lui donnant l'air d'un démon accablé de chagrin, lui apprit qu'on avait retrouvé dans une *barranca* des environs de la ville les cadavres de Guillermo et de Joselito. Tous deux avaient été torturés. Il ajouta que le club était resté fermé trois jours pour marquer le coup

mais que les affaires commençaient à reprendre, le soir en particulier, et que certaines de leurs clientes osaient à nouveau se montrer chez eux. Peut-être en aurait-il dit davantage, mais Snow partit en courant, se figeant sur place une fois sur le trottoir, comme terrassé par le bruit des voitures dans l'Avenida, les yeux mouillés et incapable de distinguer ce qui l'entourait, les passants autour de lui réduits à des ombres colorées. Canelo le rejoignit et le pria de revenir boire un verre.

« Qui les a tués ? » demanda Snow.

Surpris, l'autre répondit qu'il n'en savait rien.

« C'est le PVO, hein ? dit Snow en s'avançant vers lui d'un air menaçant.

— Vu la vie que menait Guillermo, il n'a pas manqué de se faire des ennemis.

— Que veux-tu dire par là, espèce d'enfoiré ? »

Canelo ouvrit les bras comme pour exprimer son impuissance. « Je n'étais pas là. Comment saurais-je qui les a tués ? C'était peut-être un ex-amant éconduit, ou encore un cinglé. D'après les flics, les cadavres étaient horriblement mutilés. Chacun avait la bite de l'autre fourrée dans la bouche.

— Guillermo avait une trouille bleue du PVO. D'après lui, ce parti détestait les gays.

— Ça ne prouve rien. Détester les gays, c'est la dernière mode dans cette ville. »

La frustration de Snow l'emporta sur son chagrin. En proie à des émotions qu'il ne parvenait plus à maîtriser, il bouscula Canelo, le coinçant contre le mur. « Tu sais foutrement bien que c'était un acte politique ! Sinon, pourquoi les gens auraient-ils cessé de venir ici ?

— Calme-toi, mon vieux ! D'accord ? » Canelo examina son jean pour s'assurer qu'il n'était pas abîmé. « Ne restons pas là. Je vais te dire ce que je sais. »

Il lui ouvrit la porte et Snow entra, un peu moins tendu à présent qu'il s'était défoulé. Mais dès que la porte se fut refermée derrière eux, il entendit un déclic et Canelo le plaqua contre un mur. Un objet froid et tranchant lui caressa la gorge. Collant les lèvres à son oreille, le parfum de son haleine étouffant celui de son after-shave, Canelo lui dit : « Ne pose plus jamais les mains sur moi, c'est compris ? »

Snow demeura d'une immobilité de marbre. « Oui. C'est compris.

— Si tu n'étais pas un pote de Guillermo, je t'aurais déjà étripé. Mais ne t'imagine pas que *je* suis ton pote. Pour moi, tu n'es qu'un enculé de gringo qui ne comprend rien à rien. »

Il s'écarta et Snow, entendant un nouveau déclic, le vit empocher un couteau papillon.

« Tu veux savoir qui est responsable de la mort de Guillermo ? reprit le barman. Eh bien, c'est toi. C'est à cause de toi qu'on l'a tué.

— Conneries !

— Tu sais plus où tu habites, mon vieux. Les mecs comme toi, ils ne comprennent rien à rien. Tu débarques en roulant des mécaniques, persuadé de pouvoir résoudre tous nos problèmes vu que tu es supérieur à tous ces connards de Temalaguayens, mais tout ce que tu arrives à faire, c'est nous attirer des emmerdes.

— C'est le PVO qui a fait le coup, hasarda Snow.

— Peut-être. C'est sûrement politique, je te l'accorde. Si ce n'est pas le PVO, c'est sans doute un autre parti. Ce que tu ne piges pas, c'est que pour garder son business, Guillermo était obligé de faire l'indic. Toutes ces clientes mariées à des gros pontes… ces types cherchaient toujours à le cuisiner. Il essayait de la jouer cool. Il leur refilait des informations, rien de bien transcendant, de quoi leur permettre de remonter les bretelles à leurs meufs de temps à autre. Mais pas davantage. Il ne voulait pas qu'un mec se fasse décapiter à cause de lui. Le fil du rasoir, quoi. Mais quand t'as débarqué pour poser des questions sur La Endriaga, le rasoir est devenu super-tranchant. Il aurait pu te balancer, tu

sais. On a essayé de l'en convaincre – donne-leur le gringo, qu'on lui a dit, et la pression se relâchera, mais il voulait à toute force te protéger. "C'est mon ami, qu'il disait. Pas question que je trahisse notre amitié."

— Il aurait dû m'en parler ! S'il m'avait mis au courant de ses problèmes, s'il m'avait dit que ça devenait grave…

— Arrête tes conneries ! Réfléchis un peu. Il ne cessait de te mettre en garde. Mais tu ne voulais pas l'écouter, point.

— Il restait tellement vague ! Je ne me suis jamais douté… à l'entendre, ça ne semblait pas si dangereux.

— Peut-être qu'il te jugeait assez malin pour le comprendre à demi-mot. Ou peut-être qu'il te prenait pour un ami sincère, autant qu'il l'était pour toi. Peut-être qu'il pensait que tu le respectais et que tu faisais attention à ce qu'il disait. Monumentale erreur, pas vrai ? »

Snow encaissa le choc sans rien dire.

« Ce n'était qu'une relation à tes yeux, poursuivit Canelo. Pour toi, c'était cool d'avoir un pote gay qui tenait un night-club.

— Non, tu te trompes !

— Mon cul ! T'es comme un cancre de l'Actor's Studio, mec. Tu t'immerges dans ton personnage sans jamais réussir à t'en imprégner. » Il lui montra la porte. « Fous le camp ! »

Snow n'avait pas envie de battre en retraite. « Tu te trompes, je te dis. Bon, peut-être que j'ai fait quelques erreurs, mais…

— *Peut-être ?* Merde ! » Le mépris de Canelo lui fit l'effet d'une gifle. « On s'en fout de savoir ce que tu penses. Ton opinion ne vaut pas un pet de lapin. Maintenant, casse-toi ! À ta place, je quitterais carrément le pays. Guillermo supportait mal la douleur. Il t'a sûrement dénoncé sous la torture. Et même s'il ne l'a pas fait, j'ai bien envie de raconter aux flics que tu n'arrêtes pas de critiquer le PVO. Je ne déconne pas. Il n'y a personne pour m'en empêcher et je ne sais pas si je pourrai résister à la tentation. »

IV.

Aussitôt après cet incident, Snow regagna son appartement et fit ses valises, secoué par les propos de Canelo et terrifié non pas tant par ses menaces que par la prise de conscience d'un monde de violence et de fanatisme dont il s'était naïvement cru à l'abri. Il avait l'intention de sauter dans le premier avion pour les États-Unis, mais pendant qu'il attendait son taxi puis roulait vers l'aéroport, son sentiment de culpabilité l'emporta sur sa paranoïa et il chercha un moyen de se racheter afin d'honorer la mémoire de Guillermo. Il n'avait pas la moindre idée de la façon d'y parvenir, mais le destin vint à son aide, pour ainsi dire, car au moment où il arrivait devant le comptoir de la compagnie aérienne, il découvrit que le premier avion susceptible de le prendre à son bord atterrirait à Miami, ce qui lui donna le germe d'une idée. Une heure plus tard, comme il volait vers ce refuge pour écrivains ratés et mémères tannées par le soleil, il se demanda si le jeu en valait la chandelle et conclut qu'il ne courrait guère de risque en faisant un premier pas dans la direction qu'il voulait prendre, quitte à reculer si ça sentait le roussi. Lorsqu'il arriva dans la moiteur de Miami ce mercredi après-midi, il prit une chambre dans un motel bon marché de Coral Gables et se prépara à entamer une liaison avec Luisa Bazan.

Un vendredi sur deux, cette dernière descendait dans une suite du Bon Temps, un hôtel de luxe situé au cœur de South Beach, où elle résidait jusqu'au dimanche soir. Elle avait souvent invité Snow à l'y retrouver, allant jusqu'à proposer de lui payer le voyage, mais il lui avait opposé un refus poli. À présent, il espérait qu'elle était mûre pour une aventure (ces derniers temps, elle se montrait irritable en sa compagnie, sans nul doute frustrée de voir que leur relation restait au point mort) et qu'il réussirait à l'aborder avant qu'elle ait engagé un gigolo pour le week-end. Le vendredi soir suivant son arrivée à Miami, il se posta au Très Jolie, le bar de l'hôtel, et poireauta en vain jusqu'à minuit passé. Il s'était préparé à faire chou blanc (l'emploi du temps de Luisa lui était dicté par les caprices de son mari), étant néanmoins sûr qu'elle finirait par se pointer, mais il lui serait difficile de patienter une semaine et il faillit tout laisser tomber. Après tout, que pourrait-elle lui apprendre en un week-end qui fût de nature à renverser la situation ? Sans doute ne possédait-elle aucune information sur le PVO, et, même dans le cas contraire, quel usage en ferait-il ? Lui qui pensait avoir eu une idée de génie, voilà qu'il redescendait sur terre et constatait que, pour la énième fois, il s'était laissé aveugler par un de ces plans à la con qui n'avaient jamais cessé d'orienter le cours de sa vie. S'il ne quitta pas Miami séance tenante, c'était uniquement parce qu'il n'avait nulle part où aller. Il pouvait dire adieu à son emploi de prof et, à présent que Guillermo était mort, il n'avait plus d'amis au Temalagua et se retrouvait tricard au Sexy Club. Sa vie s'avérait dépourvue de but comme de sens. Quant à retourner dans l'Idaho, il n'en était pas question. Il se voyait déjà, les cheveux et la barbe grisonnants, occupé à se noyer dans l'alcool dans quelque trou perdu d'Amérique centrale, avec *Margaritaville* et *The Pina Colada Songe* en fond sonore, flanqué d'une femme-reptile tatouée attendant qu'il soit suffisamment mal en point pour lui vider les poches de son fric et de sa came. Comparée à cette vision d'horreur, la perspective d'un week-end avec Luisa Bazan apparaissait comme idyllique.

Le vendredi suivant, à sept heures et demie du soir, Luisa entra au Bon Temps en faisant claquer ses talons sur le marbre, dardant vers le monde une poitrine conquérante encore soulignée par un chemisier moulant, les cheveux méchés de blond, gainée dans un pantalon qui hissait son cul à des dimensions iconiques, évoquant la croupe majestueuse d'un destrier de bronze qu'aurait chevauché un héros avec épée et chapeau à plumes. Quelques kilos de plus, et elle aurait pu poser pour une

revue fétichiste, mais elle se contentait de ressembler à une caricature de femme plantureuse. Depuis la réception de l'hôtel, on avait une vue imprenable sur le Très Jolie ; celui-ci était envahi d'une foule bruyante de jeunes professionnels buvant l'apéritif avant d'entamer la tournée des clubs, et Snow s'était placé de façon que Luisa ne manque pas de le voir, posant son blouson sur le tabouret voisin du sien pour empêcher un gêneur de s'y asseoir. Il la regarda du coin de l'œil pendant qu'elle baratinait le réceptionniste, le chasseur et le directeur. Lorsqu'elle l'aperçut, elle arbora un air ébahi et fit un pas vers les ascenseurs, comme dans l'intention affichée de l'ignorer, puis se para d'une expression hautaine, s'approcha tout en gardant ses distances et lui dit : « Craig ? »

Snow leva les yeux et lui adressa un sourire – il avait soigneusement répété celui-ci afin qu'il exprime un plaisir enfantin teinté d'un soupçon de tristesse.

« Que fais-tu ici ? s'enquit-elle. À l'école… on m'a dit que personne ne savait ce que tu étais devenu. »

Il la convainquit de s'asseoir et lui servit un récit tout aussi élaboré que son sourire, un mélange habile de demi-vérités et de mensonges éhontés. Il venait de traverser une crise émotionnelle, lui confia-t-il. Persuadé que jamais il ne parviendrait à exorciser les vestiges de son ancienne passion, il avait décidé que la solution la plus honorable était de sortir de la vie de Luisa, et, obéissant à une impulsion, il avait carrément pris la fuite. C'était un acte de désespoir, voire de couardise, dont il s'excusa à profusion. Il aurait bien voulu lui dire adieu, mais il savait que ce ne serait pas si facile. S'il était allé la voir, sa beauté, son esprit… jamais il n'aurait pu conserver sa résolution face à de tels atouts. Mais, dans l'avion qui le conduisait à Miami, il avait connu une sorte d'épiphanie. Impossible de chasser Luisa de ses pensées. Son odeur, ses lèvres, sa sensibilité, la somme de tout ce qu'elle était, il en était littéralement obsédé, à tel point que son amour de jadis avait totalement disparu de son esprit. Quelle ironie, conclut-il : il avait fallu qu'il fuie l'objet de son désir pour dissoudre les liens qui l'empêchaient de l'assouvir – mais ce genre d'ironie lui semblait caractéristique des forces gouvernant son destin.

Snow crut que Luisa peinait à avaler ce bobard. Elle l'écoutait en conservant un masque froid et impassible, mais alors qu'il se préparait à monter d'un cran dans le larmoyant, à lui dire qu'il n'attendait rien de sa part, qu'il avait conscience de lui avoir fait beaucoup de mal, qu'il était prêt à disparaître totalement de sa vie si c'était ce qu'elle souhaitait, *et cætera, et cætera*… voilà qu'elle se jeta sur lui pour le gratifier d'un baiser fougueux, le noyant dans son parfum, l'attaquant de la langue et des seins, suscitant de la part des buveurs les plus proches, qui les écoutaient discuter sans vergogne, des vivats et des commentaires approbateurs (« Putain, c'est génial ! » et « Mec, si tu profites pas de la situation, laisse-moi ta place ! »). Le rouge aux joues, Luisa fit signe à Snow de le suivre et ils gagnèrent les ascenseurs sous un tonnerre d'applaudissements, puis, une fois dans la cabine, ils recommencèrent à s'embrasser et à se caresser, ce qui les dispensa de reprendre leur conversation, après quoi ils gagnèrent enfin la suite qu'elle louait au huitième étage, un fantasme de décorateur mégalo avec « dallage en travertin, fausses peaux de zèbres, comptoirs en marbre de Calcutta et guéridons en bois pétrifié ». (Pendant qu'il attendait Luisa, Snow avait trompé son ennui en lisant et relisant la brochure de l'hôtel.) Au sein de cette hideuse splendeur à mille dollars la nuit, la soirée se poursuivit sans trop de surprises, mais Snow fut troublé de constater à quel point Luisa pouvait être exigeante au lit. Il se sentait dans la peau d'un berger allemand lors d'une séance de dressage. Plus dur, plus vite, plus profond. Au pied ! Si elle se montrait aussi agressive, aussi dominatrice, c'était sans doute pour compenser la docilité qu'on lui imposait chez elle. Heureusement, il avait fait des provisions de Viagra et se montra à la hauteur de ses exigences, se tirant d'affaire à peu près indemne, exception faite de quelques suçons et d'une crampe de la langue.

Vers midi, ils allèrent acheter des articles de lingerie fine, amassant en un rien de temps divers peignoirs, slips et soutiens-gorge, ainsi que quelques tenues plus émoustillantes. Dès leur retour au Bon Temps, Luisa le gratifia d'un véritable défilé de mode, essayant ses achats jusqu'au dernier et ne s'interrompant que pour quelques séances de *coitus interruptus*. Leurs ébats mobilisaient tout leur temps, à tel point que Snow n'avait pas encore eu l'occasion de lui parler du PVO, mais cette petite séance lui permit enfin de poser quelques questions. Il avait envisagé d'opter pour la subtilité, cependant, une fois lancée, Luisa se montra intarissable sur son mari, qu'elle décrivit comme une sorte de criminel velléitaire. Voici à quoi ressemblaient la plupart de leurs dialogues :

LUISA *(depuis la chambre) :* Attention, j'arrive !

SNOW : Ouais !

(Quelques secondes de silence.)

SNOW *(à voix basse) :* Doux Jésus !

Luisa : C'est joli, non ?

SNOW : Ce n'est pas le terme que j'emploierais. Tu es… incroyable. Stupéfiante. Il n'y a pas de mots. Les yeux d'Enrique vont jaillir de leurs orbites quand il te verra dans cette tenue.

LUISA *(sévère) :* Enrique ne me verra jamais dans une tenue de ce genre. Jamais. Ces dessous chics… ils sont pour toi. Et pour personne d'autre.

SNOW : Tu n'es pas censée lui montrer tes achats pour prouver que tu as bien fait du shopping ?

Luisa : J'achète des merdouilles à l'aéroport – au duty-free. Regarde. Je te plais comme ça ?

Snow : Oh ! oui !

Luisa : Tu es prêt ?

SNOW : À ton avis ?

LUISA *(gloussement)* : Regarde. Je peux élargir l'ouverture ici. Ensuite, je n'ai qu'à m'asseoir et… Oh ! C'est trop bon !

(Une ou deux minutes de halètements.)

LUISA *(enjouée) :* Lâche-moi, mon chou. Je ne veux pas que tu jouisses trop vite.

SNOW : Nom de Dieu, tu vas me tuer.

LUISA : C'est bien mon intention.

Lors de l'essayage suivant :

SNOW : Je pige pas. S'il examine les reçus, il verra bien que tu as acheté de la lingerie fine, non ?

LUISA : Enrique n'examine jamais les reçus. Il ne fait jamais rien. C'est moi qui m'occupe des reçus, de la banque, de tout le bazar. C'est comme ça que j'ai su où il se rendait et qu'il offrait des cadeaux à des femmes. *¡ Puto pendejo ! ¡ Lambioso !* Il n'en a rien à foutre que je l'aie percé à jour !

SNOW *(l'air de rien) :* Et où se rend-il ?

LUISA : À Mexico, parfois. Mais le plus souvent à Tres Santos.

SNOW : Tres Santos ? Mais ce n'est qu'un minuscule village. Enfin, je crois bien. Qu'est-ce qu'il va faire là-bas ?

LUISA : C'est là qu'il retrouve Jefe. Le type qui dirige le PVO. Que penses-tu de celle-ci ?

SNOW : Très sexy. Splendide. Comment s'appelle-t-il ?

LUISA : Jefe. Ils l'appellent Jefe, tout simplement, parce que c'est lui le big boss. Il n'aime pas les noms. Il a plein de secrets et il ne quitte jamais Tres Santos. D'après Enrique, c'est un type vraiment bizarre. Il passe tout son temps à voler dans son bâtiment.

SNOW : J'ai jamais entendu parler d'un truc pareil – il vole entre quatre murs ?

LUISA : C'est ce que dit Enrique. Je n'en sais pas plus.

SNOW : Et Enrique ? Est-ce qu'il vole, lui aussi ?

LUISA : Il couche avec des putes. Je sens leur odeur sur lui quand il rentre à la maison. Et quand je vois quel type de fringues il leur offre, je n'ai plus aucun doute. C'est de la lingerie fine, comme celle-ci.

SNOW : Ça m'étonnerait quand même qu'il y ait des putes à Tres Santos. La population n'est pas assez importante.

LUISA *(impatiente) :* Eh bien, ils ont dû en faire venir et Enrique leur offre des cadeaux. Qu'est-ce t'en as à faire ? Tu veux que je continue ou tu préfères parler d'Enrique ?

SNOW : C'est que… j'ai du mal à comprendre qu'il aille chez les putes alors qu'il a une belle femme comme toi.

LUISA *(minaudant) :* Ça te plaît, ça, hein ?

SNOW : Quand tu les secoues comme ça, je ne peux penser à rien d'autre.

Un peu plus tard :

SNOW : Peut-être que c'est une tarlouze. Ça ne t'est jamais venu à l'idée ?

LUISA : Enrique ?

SNOW : S'il va si souvent voir ce Jefe, c'est peut-être pour baiser avec lui.

LUISA : Non, non – pas Enrique.

SNOW : Tu dis que ce Jefe est un type bizarre. Bizarre et puissant. Le pouvoir, c'est sexy. Enrique ne serait pas le premier à virer sa cuti dans un tel cas de figure.

LUISA *(hésitante) :* Il y a une femme auprès de Jefe, mais…

SNOW : Mais quoi ?

LUISA : Elle est malade ou quelque chose comme ça. Je ne sais pas.

(Brève pause.)

LUISA : Je vais essayer ce truc en dentelle noir. Comment t'appelles ça, déjà ?

SNOW : Une guêpière.

LUISA : Oui, eh bien, je vais l'essayer.

Et finalement :

SNOW : Si tu mets ce truc cette nuit, je vais le déchirer.

LUISA : Déchire tout ce que tu veux. On en achètera d'autres la prochaine fois.

SNOW : Tu me rends tellement dingue que je risque de te blesser. Sans faire exprès, bien sûr.

LUISA : Tu m'as fait mal la nuit dernière. Mais est-ce que je me suis plainte ?

(Elle fredonne d'une voix absente.)

SNOW : Tu sais, plus j'y réfléchis, plus je suis persuadé qu'il y a un truc pas clair entre Enrique et ce Jefe. Tu dis qu'il vit seul, sans protection ? Sans gardes du corps ni soldats pour veiller sur lui ?

LUISA : Il n'en a pas besoin. Tout le monde a peur de lui. Chaque fois qu'il sort se balader, tous les villageois se barricadent chez eux. D'après Enrique, ça le fait beaucoup rire.

SNOW : C'est ça, et pourtant tu dis qu'il y a deux douzaines de putes dans ce village. Ça ne colle pas. Tous ces cadeaux qu'achète Enrique – peut-être que c'est un moyen de te cacher la vérité. Qu'est-ce qu'il fait quand il va voir ce Jefe ?

LUISA : Ils parlent des élections, de la façon dont ils vont remettre le pays sur les rails. Renforcer les pouvoirs de l'armée.

SNOW : *(Grognement inintelligible.)*

LUISA : Quoi ?

SNOW : Rien.

Et ainsi de suite. Ils baisaient, Snow collectait des bribes d'informations, puis ils recommençaient à baiser, ne s'interrompant qu'une fois, pour aller se balader dans Collins Avenue et faire un tour au Mynt Lounge, un club sélect dont le portier s'inclina bien bas devant Luisa, se renfrogna en voyant Snow puis les fit entrer dans une salle étonnamment miteuse, avec moquette noire aux murs, box spacieux à l'éclairage vert menthe et projection de vidéos un peu partout (les images du jour semblaient provenir de l'aquarium de Sea World : raies cornues, requins et barracudas – ouahou !), le tout présidé par un DJ en tenue de grand prêtre, avec robe frappée de symboles mystiques, croix ansée, œil fluorescent et *tutti quanti*, qui diffusait de la techno anthémique à fond la caisse ; sur la piste de danse s'agitaient ses ouailles : des mannequins en microjupe, des dealers et leurs clients, un échantillon de célébrités locales, dont la plus en vue était un metteur en scène tout de noir vêtu du nom de Brett (un faiseur de merdes, de l'avis de Snow), un barbichu comme Guillermo mais pourvu d'un ego démesuré ; il se dirigea vers leur table suivi par son secrétaire particulier, un gnome ou un familier lui aussi en noir qui portait une bouteille de vodka branchée et trois verres (le factotum devait rester à sa place et n'était pas autorisé à boire), et après avoir embrassé Luisa, Barbichu s'enquit du statut social de Snow, pour s'empresser de dénigrer cet être qui lui était visiblement inférieur, encore que Snow soupçonnât une crise de paranoïa de sa part car Luisa lui avait fait avaler une grosse pilule bleue qui lui tourneboulait les idées, lui piquait les yeux et interposait entre lui et le monde un maillage serré de toiles d'araignées d'une étonnante complexité où il percevait les motifs du passé comme de l'avenir, ce qui lui donnait la chance inouïe d'anticiper sur les crises qu'il devrait affronter, mais il préféra concentrer son attention sur un superbe mannequin aux yeux cernés de glace et aux seins pointus comme des cônes de circulation, puis ils regagnèrent le Bon Temps, Luisa insistant pour que Brett et lui dégustent *des jello shots* sur son adorable cul bronzé, refusant au secrétaire ce plaisir sophistiqué ; totalement désorienté, Snow laissa rouler et se déclara flatté, ravi, impatient, mais l'expérience se révéla décevante – impression de lécher du vomi sur un cadavre encore agité de soubresauts –, et alors qu'il relevait la tête, écœuré, il vit que la légion des damnés sur la piste de danse avait allumé des cierges magiques pour mettre le feu aux toiles d'araignées et entendit une voix de femme tonitruante exhorter son public à se sentir libre, tant qu'il en était encore temps, un conseil qu'il suivit à la lettre en sortant dans la douceur de l'air vespéral, sous les enseignes lumineuses aux caractères cunéiformes des hôtels de style Bauhaus, s'immergeant dans le vacarme de Collins Avenue – les hurlements des fêtards, le ronronnement puissant des voitures de sport, aussi sexy que dangereuses, rutilantes de reflets –, bien plus supportable que celui du Mynt Lounge, et tout en marchant, il chercha désespérément à se rappeler un calembour qu'il venait de concocter, un truc à base de luxe, de luxure et de luxation, mais comme il s'était extrait du contexte qui l'avait engendré, nourri et défini, sa signification fondamentale s'évanouit et lui avec.

Le dimanche soir, après une ultime copulation et un bouquet de baisers d'adieu larmoyants, Luisa fila vers l'aéroport à bord d'une limousine, promettant de revenir dans quinze jours. Elle avait payé sa suite jusqu'au lundi matin et dit à Snow d'y passer la nuit et de profiter du service d'étage, lui déconseillant toutefois les gros pourboires et les femmes de chambre. C'était inutile : Snow était vanné. Il commanda un cheeseburger, des frites et deux Cocas qu'il paya trente dollars, puis s'installa sur le balcon pour manger tout en contemplant les rouleaux se réduisant à des vaguelettes arrivés sur le rivage. Il se coucha à huit heures et demie, vaincu par la fatigue, pour se réveiller vers une heure du matin. On faisait encore la fête à South Beach et il envisagea de ressortir. Dix ans plus tôt, il n'aurait pas hésité une seconde, mais il se contenta de prélever une bouteille d'eau dans le réfrigérateur et s'assit à la cuisine pour réfléchir à la suite des opérations. Remarquant un objet posé

sur le comptoir, il alluma la lumière. Un paquet-cadeau : il contenait une chemise un peu kitsch, un flacon de vingt pilules bleues et une note. Celle-ci, rédigée en espagnol, disait :

Les douanes risquent de me les confisquer Surtout, n'en prends qu'une à la fois !

Elle avait signé d'un cœur et de l'empreinte de ses lèvres.

Snow empocha le flacon. Il percevait encore des toiles d'araignées à la lisière de son champ visuel. Sans doute des capillaires claqués. Mais peut-être aurait-il besoin de ces pilules un jour ou l'autre. L'esprit engourdi, léthargique, il descendit dans le hall, fixant son reflet sur les miroirs de l'ascenseur, et alla s'asseoir dans une chaise longue au bord de la piscine déserte. Une mince couche nuageuse ternissait la lueur des étoiles. Le rectangle d'eau placide, éclairé par des spots immergés et cerné de sièges blancs et vides, était en accord avec son esprit. Il ferma les yeux et pensa à Yara, à Guillermo, à Tres Santos, à la rédemption, mais ne trouva aucune réponse claire aux problèmes qu'il se posait. À présent qu'il en savait un peu plus, il comprenait de moins en moins. Cependant, une chose était claire : aucune de ses préoccupations n'était américaine, et peut-être avait-il cessé d'être un Américain pour devenir un citoyen de la misère globale, un pays peuplé de paumés, sans frontières ni passeports ni principes. À l'idée qu'il avait gâché sa vie, il sentit perler à ses yeux des larmes d'apitoiement. Tout le monde devait traverser ce genre de crise un jour ou l'autre, supposait-il, y compris ceux qui avaient connu une incontestable réussite, mais contrairement à eux, il n'avait aucun espoir de rédemption, aucune fondation sur laquelle bâtir une nouvelle vie.

« Hé ! » dit une voix.

Un gamin de treize ou quatorze ans, en maillot-short et tee-shirt bleu marine, le fixait derrière le voile de ses longs cheveux bruns. « Il est trop tard pour aller dans la piscine ?

— Je crois, mais je n'en suis pas sûr, répondit Snow. Plonge donc, tu verras bien.

— Mon père me foutra une trempe si j'ai des emmerdes.

— Tu es en vacances avec ta famille ?

— Avec mon père et sa nana. » Le gamin se laissa choir dans la chaise longue la plus proche ; au cours de son adolescence, Snow avait affiché cette même mine lugubre et blasée, cultivé cette même hostilité conçue pour décourager tout contact humain… et pourtant, ce gamin semblait avoir besoin de compagnie.

« Et comment ça se passe ? lui demanda-t-il.

— Nul à chier. »

Sur son tee-shirt, une phrase à rallonge était imprimée en lettres minuscules. Elle disait :

mon père m'a emmené à south beach, un repaire de femmes belles, perverses et malades, aux désirs contre nature, et tout ce qu'il m'a offert c'est ce tee-shirt minable

« Sympa, ton tee-shirt. »

Le gamin baissa les yeux et eut un reniflement de mépris. « C'est mon père qui l'a fait imprimer. Il trouve ça très drôle.

— Mais pas toi, hein ? Pourquoi tu le portes, alors ?

— Parce que si je le mets assez longtemps, tous les jours par exemple, il finira par en avoir marre. »

L'eau de la piscine clapotait, les vagues susurraient au loin, la brise apportait un parfum javellisé.

« Pourquoi vous pleuriez ? demanda le gamin.

— Pardon ?

— Vous pleuriez quand je suis arrivé.

— Ah bon…

— Pourquoi ?

— Je repensais à un vieux film.

— Lequel ?

— *Blade Runner*. »

Vu la tête qu'il faisait, le gamin n'en avait jamais entendu parler.

« Tu l'as vu ? lui demanda Snow.

— Nan. De quoi ça parle ?

— De types qu'on appelle des répliquants. Ce sont des robots dont la durée de vie est limitée à quelques années. Douze, je crois. Et ça les fout en rogne. On les affecte à des travaux périlleux, dans les coins les plus reculés de la galaxie. Ils se battent à la place de l'humanité. Ils sont supérieurs aux hommes. Plus forts, plus beaux. Mais ils sont en colère, donc, et quelques-uns reviennent sur Terre pour essayer de prolonger leur existence. De vivre plus longtemps.

— Qu'est-ce qui leur arrive ?

— Je ne voudrais pas te gâcher le plaisir.

— Ça m'étonnerait que je le voie un jour. Je préfère les jeux.

— Ils meurent tous. Il n'existe aucun remède à leur mal et ils se font tuer par les *blade runners*, des flics entraînés à les traquer. »

Le gamin médita sur cette révélation. « Comme titre, ils auraient mieux fait de choisir *Répliquants*.

— Ouais, tu as raison. Peut-être que *Blade Runner* sonnait plus sexy.

— C'est triste, d'accord, reconnut le gamin au bout d'un temps. Mais moi, ça ne m'aurait pas fait pleurer.

— Le plus triste dans l'histoire, c'est qu'en plus d'être plus beaux et plus forts que les gens ordinaires, les répliquants ont une vie plus intense qu'eux, y compris les flics qui les traquent.

— J'ai connu quelqu'un qui s'est fait descendre par les flics, mais c'était un vieux débris. » Soudain, le gamin arracha son tee-shirt. « Et puis merde ! »

Il plongea dans la piscine et fit quelques longueurs, dans un style rugueux mais plutôt efficace, notamment en nage papillon. Snow se concentra de nouveau sur ses problèmes, mais il ne cessait de revoir Rutger Hauer, les larmes aux yeux sous la pluie, et Darryl Hannah tuant le fabricant de jouets. Foutaises romantiques. Il se demanda si le bouquin était meilleur. Le gamin sortit de la piscine tout dégoulinant et, une fois assis, essora ses cheveux en les réunissant en queue de cheval.

« Tu n'es pas resté très longtemps », fit remarquer Snow.

Le gamin tirait la gueule de plus belle, comme si son petit séjour dans l'eau lui avait donné raison. « Je voulais pas me faire choper.

— Tu nages sacrément bien.

— Je me débrouille. »

Il ramassa son tee-shirt et le jeta sur ses épaules, prêt à repartir.

« J'ai un problème », dit Snow, soudain frappé par une idée irrationnelle : et si ce gamin avait des réponses à lui donner, et si c'était un envoyé de Dieu, du destin ou d'une entité extraterrestre ? « Une décision à prendre. C'est pour ça que je pleurais tout à l'heure. Rien à voir avec un film. »

Le gamin dressa l'oreille. « Ah bon ? »

Snow lui résuma la situation sans entrer dans les détails.

« C'est une blague, pas vrai ? ricana le gamin. Vous avez le choix entre un boulot de merde dans un trou perdu et une aventure bizarre dans un pays exotique ? Pas besoin de réfléchir. À votre place, je serais déjà dans l'avion. »

Snow n'appréciait guère son attitude méprisante. « Si ton vieux te laissait partir, tu veux dire.
— Va te faire foutre, espèce de lavette ! »
Le gamin partit en courant vers l'hôtel.
« Tu parles d'un oracle », dit Snow.

V.

Sous un ciel menaçant, chargé de nuages bas, mouvants et couleur de plomb, essoufflé par l'effort et la haute altitude (près de deux mille cinq cents mètres), Snow, assis sur un rocher dominant Tres Santos, scrutait les environs à la jumelle tout en mangeant une barre chocolatée. Abstraction faite de deux surprenants ajouts, le village n'avait pas changé : un misérable avant-poste humain dont les malheurs étaient estompés par l'éloignement, dont la tranquillité apparente devait tout à une médiocre définition. Tres Santos occupait un site plus ou moins plat flanqué de deux collines rocheuses où poussait une forêt de pins, auxquels leurs branches festonnées de brume matinale donnaient des allures de spectres. Une piste de terre rouge aux ornières inondées d'eau de pluie serpentait entre les collines érodées en direction du village de Nebaj. Des maisons trapues aux murs blanchis à la chaux dessinaient un maillage serré de rues boueuses, pourvues d'un potager ou d'une bananeraie en guise d'arrière-cour, et, histoire de compléter le tableau, on remarquait des cochons et des chèvres errants, un bar dont l'enseigne peinte à la main annonçait *Cantina Alhambra* et deux ou trois pick-up Toyota d'un jaune bilieux. Le plus impressionnant des deux ajouts surmontait la colline à l'est : un grand bâtiment blanc dont les façades ne présentaient ni portes ni fenêtres et qui évoquait une dent carrée plantée dans une mâchoire rongée par la moisissure. Au pied de la colline, à quelque trente mètres des premières maisons, on remarquait une bâtisse de plain-pied en béton rose percée quant à elle de multiples portes et fenêtres – on aurait dit l'annexe d'une école élémentaire.

Snow rangea les jumelles dans leur étui et finit sa barre chocolatée. Un coup de vent le fit frissonner. Il rabattit la capuche de son sweat-shirt, referma son anorak et ordonna aux nuages de dégager. Il avait oublié le froid qui régnait dans les hauts plateaux. Calant son sac à dos sur ses épaules, il entama la descente, perdant le village de vue dès qu'il se retrouva parmi les pins. À chaque pas il se sentait plus léger, plus dynamique, comme si la stupidité, la vanité de son acte le libérait de ses craintes. Arrivé au pied de la colline, il aperçut de nouveau Tres Santos et sentit sa résolution vaciller, mais ce fut seulement lorsqu'il s'avança dans les rues bourbeuses que ses jambes flageolèrent. Il avait l'impression de lutter contre un ressac invisible qui le repoussait vers la forêt. Du fait de sa précédente visite, il avait supposé que les hommes du village travaillaient dans les champs en terrasse aménagés sur la seconde colline, mais leur absence lui semblait à présent inquiétante. Les femmes, qui en temps normal seraient sorties sur leur pas de porte pour le voir passer, restaient tapies derrière les rideaux, et la seule personne qui vint à sa rencontre, un enfant tout nu mangeant une mangue, disparut aussitôt dans l'ombre, happé par sa mère. Pas un bruit de conversation, pas une note de musique. La tension nerveuse recélait une puanteur métallique qui se mêlait aux odeurs de graillon, de gasoil et d'ordure.

La Cantina Alhambra était aussi crasseuse que minuscule, ses murs de plâtre décorés par un calendrier religieux et la photo d'un vieux Maya en costume du dimanche intimidé par l'objectif – un ruban noir barrait l'un des coins du cadre. La salle était meublée de trois tables et huit chaises en bois, et au fond se dressait un comptoir mal dégrossi derrière lequel officiait une jolie fille de quinze ou seize ans à l'air impavide dont le visage typiquement maya était encadré de longs cheveux aile de corbeau. Elle était vêtue d'un hupil blanc orné de roses brodées sur la poitrine. Derrière elle s'ouvrait une porte dissimulée par un rideau à carreaux rouges et blancs. Elle ne parlait ni l'anglais ni l'espagnol et ne connaissait que le mam, la langue maya de la région, aussi Snow recourut-il à la pantomime afin de commander un café. Elle finit par lui apporter une bière et un verre sale. Décidant qu'il serait vain d'insister davantage, il alla s'asseoir à une table, le dos au mur, les yeux fixés sur la

rue déserte, jetant de temps à autre un coup d'œil à la fille qui essuyait son comptoir avec un chiffon.

La bière tiède n'améliora en rien son humeur. Il allait patienter un quart d'heure, décida-t-il, puis se balader dans le village et voir ce que ça donnerait. Ensuite, soit il se dirigerait vers la maison rose – sans doute le fameux bordel –, soit il foutrait le camp. Cette seconde solution l'attirait de plus en plus. Il avait accompli son devoir, pensait-il. Il avait agi sans but précis, obéissant à une stupide impulsion romantique dans l'unique espoir d'apaiser sa conscience. À présent qu'il était venu à Tres Santos et n'y avait rien trouvé, du moins rien qui eût un lien avec Guillermo, le crâne ou son propre passé, il pouvait rentrer chez lui sans remords.

Chez lui – mais où était-ce ?

Comme il portait la canette à ses lèvres, un petit homme maigre et pâle émergea de l'arrière-salle, écartant le rideau en plastique. La trentaine, aussi grand que la fille, soit une tête de moins que Snow, avec des cheveux bruns crépus, il était vêtu d'une chemisette blanche en tissu grossier bien trop grande pour lui. Il avait des allures d'acteur de télé, un visage lisse et symétrique qu'on eût dit sculpté par un chirurgien plastique ayant choisi un poupon adulte pour modèle ; en dépit de ses mâchoires carrées et de ses pommettes saillantes, il émanait de lui une sensibilité féminine qui s'expliquait surtout par ses grands yeux et ses lèvres charnues. Il embrassa la fille dans le cou après avoir écarté ses lourds cheveux, ce qui indiquait clairement la nature de leur relation. Puis il salua Snow d'un hochement de tête, se cala les coudes sur le comptoir et lança : « Alors, on explore ? »

Déstabilisé par sa soudaine intrusion, et se doutant de sa nature, Snow ne put que répondre : « Excusez-moi ?

— On explore ? » Il désigna le sac à dos. « On randonne ? On profite du paysage ?

— Oh ! d'accord. Non, je vais à Nebaj.

— À Nebaj ? Qu'allez-vous faire dans ce trou ?

— Prendre le car… pour aller à la capitale.

— Ah ! » L'homme fit le tour du comptoir et vint s'asseoir devant Snow sans y avoir été invité. Ce dernier s'inquiéta de le voir si près. La cantina semblait avoir encore rétréci, comme si cet homme occupait plus d'espace qu'il n'y paraissait. Ses mouvements étaient d'une précision théâtrale et ses yeux disposés dans leurs orbites suivant un angle étrange, légèrement bridés vers le bas, ce qui conférait à son regard une inquiétante neutralité. Désignant la canette de Snow, il lui dit : « Un peu tôt pour boire une bière, non ?

— Je voulais un café, mais je ne savais pas comment le demander. »

L'homme adressa à la fille un ordre péremptoire, et elle disparut dans l'arrière-salle. « Votre café arrive, dit-il d'une voix enjouée. Vous voulez des œufs, une tortilla ?

— Non, je… Non merci.

— Itzel peut vous préparer ça sans problème.

— Je n'ai pas vraiment faim.

— Eh bien, si vous changez d'avis, n'hésitez pas.

— Merci. »

Snow ne parvenait pas à identifier l'accent de l'autre. De toute évidence, il n'était pas originaire du Temalagua. Peut-être venait-il d'Amérique du Sud – d'Argentine ou du Chili.

« Vous savez, j'ai l'impression de vous reconnaître, dit-il soudain.

— Je ne pense pas, répondit Snow.

— Vous ne pensez pas que je puisse vous reconnaître ? C'est présomptueux de votre part, vous ne croyez pas ?

— Je veux dire : je ne pense pas que nous nous soyons déjà rencontrés.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. » L'irritation perçait dans sa voix, et Snow eut la nette impression qu'il bouillonnait de colère, une colère qui était la première de ses émotions.

Itzel revint avec un plateau contenant un bocal de café instantané, un autre de crème lyophilisée, une tasse d'eau chaude et une cuillère. Les poules caquetaient au-dehors. Un porc passa en émettant de sourds grognements rythmés. Revigoré par le café, Snow chercha un autre sujet de conversation pour détendre l'atmosphère.

« Vous êtes entré dans ma tête », dit l'homme.

Déconcerté par cette remarque, Snow en resta sans voix.

« Vous ou quelqu'un qui vous ressemble. Je cherche à me souvenir.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites.

— Évidemment. Pourquoi en irait-il autrement ? »

Snow sentit croître son malaise. « Écoutez, je…

— Vous savez qui *je* suis, n'est-ce pas ?

— Peut-être », répondit Snow, qui hésitait à lui servir un mensonge éhonté.

« Alors, qui suis-je ?

— Le type qui demeure dans la grande maison sur la colline, je suppose.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Vous n'êtes visiblement pas du coin, et pourtant, vous vous comportez comme le chef du village. »

L'autre gloussa. « Vous en savez davantage sur moi, je le parierais. »

Snow se redressa sur son siège et répliqua : « J'ignore ce que vous pouvez penser de moi et pourquoi vous cherchez à m'embobiner. Je finis mon café et je file.

— C'est vraiment dommage. Les visiteurs sont si rares ici. »

Snow se tourna vers Itzel. La tête basse, les mains plaquées au comptoir, elle semblait se cramponner dans l'attente d'un choc.

« Vous devriez rester un peu, insista l'homme. Je vous hébergerai chez moi.

— C'est très aimable à vous, mais je ne peux pas me permettre de rater l'autocar.

— Tres Santos n'est pas un lieu très reluisant, mais il recèle nombre d'attractions touristiques. La première d'entre elles étant bien entendu… » Il se fendit d'un geste théâtral, comme s'il se présentait devant le public. « … moi-même. Les gens accourent de partout pour me demander conseil. Parfois, je les gratifie d'un petit spectacle de mon cru. Fort distrayant, si je puis me permettre. Cela tient de la gymnastique, mais on m'assure que c'est unique.

— Ah bon… » Snow vida sa tasse. « Dommage que je n'aie pas le temps. »

Sans prévenir, l'homme s'empara de son sac à dos.

« Hé ! » Snow voulut le récupérer, mais l'homme l'en empêcha d'un geste. « Qu'est-ce que vous faites ?

— Je jette un coup d'œil. »

Il ouvrit la fermeture à glissière et commença à examiner le contenu du sac.

Snow se figea – puis, estimant qu'une absence de réaction ne ferait que confirmer les soupçons de l'autre, il tenta à nouveau de reprendre son bien. L'homme lui agrippa le poignet et l'enserra jusqu'à faire crisser les os, arrachant un cri à sa victime. Impossible de se dégager : ce type était d'une force surhumaine.

« Veuillez vous abstenir de recommencer », dit-il en daignant enfin lâcher sa proie.

Snow se palpa le poignet pour en chasser la douleur et jeta un coup d'œil dans la rue. Le ciel gris et la boue rougeâtre, les flaques d'eau, les maisons et le morceau de forêt encadré dans l'embrasure

de porte semblèrent frémir, comme si l'atmosphère et tous les objets visibles étaient faits de la même étoffe incertaine, un maillage que la moindre anomalie suffisait à troubler. Il était dans la merde. Un tic nerveux fit tressauter ses maxillaires.

L'homme feuilletait son passeport. « Snow », dit-il, répétant son patronyme deux ou trois fois comme s'il le trouvait amusant. « George Snow.

— Craig, rectifia machinalement Snow.

— Il est écrit "George".

— Je n'aime pas ce prénom. Je préfère qu'on m'appelle Craig. C'est mon second prénom.

— Je trouve que "George" vous sied mieux », trancha l'autre d'un air indifférent.

Il sortit une chemise sale du sac à dos, la posa par terre puis attrapa un blue-jean.

« Ce n'est que du linge sale, dit Snow en se frottant le poignet.

— Il le semble bien. » L'homme fouilla les poches du jean. « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Il examina le flacon, l'ouvrit et versa trois pilules bleues au creux de sa main. « Ce n'est pas un médicament ordinaire, n'est-ce pas ? »

Affolé de constater qu'il avait gardé le flacon sur lui, la douane n'y ayant vu que du feu, et redoutant que l'autre ne l'oblige à les avaler, Snow avoua : « C'est une femme qui me les a données à Miami. Je ne me suis même pas rendu compte que je les avais gardées sur moi.

— C'est de la drogue ? Vous êtes un trafiquant ? C'est de la bonne ?

— Si on aime les hallucinations. »

Après avoir examiné les pilules, l'homme les avala. Confronté à un dilemme inattendu, Snow décida d'opter pour la prudence au cas où l'autre le soupçonnerait d'avoir voulu l'empoisonner.

« À votre place, j'essaierais de les régurgiter. Celle qui me les a données m'a conseillé de n'en prendre qu'une à la fois. »

L'homme se versa deux autres pilules et les avala à leur tour.

« Bon Dieu ! Faites-vous dégueuler, je vous dis. Ce truc-là va vous lessiver la tête, faites-moi confiance !

— N'ayez crainte. Il ne m'arrivera rien.

— N'en soyez pas si sûr. J'ai l'habitude de me shooter, mais une seule de ces pilules m'a étendu pour la journée. »

L'homme sembla s'offusquer de cette mise en garde et rétorqua d'un air de défi : « Je jouis d'une forte résistance à la drogue. Même si j'avalais le flacon entier, ça ne me ferait aucun mal. »

Cette assurance ne suffit pas à convaincre Snow, mais il ne pouvait rien faire hormis espérer que l'autre savait ce qu'il faisait.

« Si la drogue est sans effet sur vous, pourquoi en consommer ? demanda-t-il.

— Oh ! ça me fait parfois de l'effet… mais ça ne peut pas me faire mal. » Il perdit tout intérêt pour le sac à dos et le repoussa du pied. « Vous avez fini votre café. Vous en voulez un autre ? »

Autant gagner du temps, se dit Snow. Il devait trouver un moyen de neutraliser cet emmerdeur. Répondant par l'affirmative, il leva sa tasse pour attirer l'attention d'Itzel.

« J'ai mieux à vous offrir chez moi. » L'homme fit reculer sa chaise pour se lever. « N'oubliez pas votre sac à dos. Je ferai laver vos vêtements. »

Cherchant de l'aide du côté d'Itzel, Snow la fixa avec insistance, mais la jeune femme garda les yeux obstinément baissés… ce qui en disait sans doute long. Il envisagea de frapper l'homme, de le prendre par surprise, mais c'était probablement trop risqué. En dépit de sa petite taille, il semblait en pleine forme physique et jamais Snow n'aurait pu le distancer s'il avait pris la fuite.

L'homme le précéda dans la rue et avança d'un pas vif vers la maison rose, puis fit brusquement

halte et, plaquant une main sur le torse de l'Américain, lui dit : « Tu sais qui je suis. Inutile de le nier. »

Admettre quoi que ce soit serait une erreur fatale, songea Snow. Il sentit son cœur battre plus fort sous la paume de l'autre. « Je ne vous avais jamais vu avant ce jour. »

L'homme le gifla – en douceur, comme s'il avait voulu le réveiller, mais sa main était aussi solide qu'un roc et Snow, sonné, recula d'un pas.

« Je crois bien que si.

— Je ne vous ai jamais vu, je le jure ! Je ne sais rien sur vous ! »

L'autre parut désappointé, comme s'il avait espéré des informations plutôt qu'un aveu. Il se remit en marche. La lumière grise privait toutes choses de relief – la colline avec ses deux bâtiments ressemblait à un décor peint.

« Tu peux m'appeler Jefe, dit l'homme. C'est ainsi que l'on m'appelle, mais ce n'est pas ce que je suis. »

Des femmes les regardèrent passer derrière les fenêtres de la maison rose ; l'une d'elles alla jusqu'à les inviter à la rejoindre, mais Jefe ne lui prêta aucune attention et entra par une porte flanquée d'un interphone. Elle s'ouvrait sur un tunnel aux murs de béton et au plafond un peu bas au goût de Snow, éclairé sur toute sa longueur par des appliques fluorescentes. Il imagina des voiturettes électriques le parcourant sans répit pour acheminer vers un centre de contrôle des hommes en uniforme dotés d'une mine sévère, d'armes de poing, d'ordres cachetés et de codes de mise à feu. Snow gardait Jefe à l'œil, au cas où les pilules de Luisa feraient leur petit effet, mais l'intéressé continuait de marcher droit et de peu parler.

Au bout de trois ou quatre minutes, ils débouchèrent dans une grande salle à manger lambrissée à l'éclairage tamisé, au sol recouvert d'une moquette bordeaux et pourvue de trois portes donnant sans doute sur la cuisine, les chambres et ainsi de suite. En son centre était placée une table de banquet entourée de chaises à haut dossier, apparemment taillée dans une porte d'église décorée d'une scène complexe, typique du syncrétisme confus ayant cours au Temalagua : des hommes et des femmes suppliant d'un air angoissé des anges qui volaient juste hors de portée, aussi indifférents à leur souffrance qu'à la présence des êtres énigmatiques flottant au-dessus d'eux, lesquels semblaient transporter une arche solaire à travers les cieux. Une armoire à liqueurs en acajou abritait quantité de bouteilles, de verres et de seaux à glace, un ensemble au-dessus duquel trônait un téléviseur à écran plat. Sur le mur opposé étaient accrochées quatre photographies grand format encadrées d'aluminium dépeignant de spectaculaires formations nuageuses. Quoique meublé avec luxe, cette pièce était aux trois quarts vide, et Snow déduisit de cette anomalie que si son occupant possédait un certain goût en matière de décoration, il n'en était pas moins frappé de myopie en ce qui concernait l'esthétique proprement dite.

Jefe le pria de s'asseoir, dit quelques mots dans un interphone mural, puis, se retournant vers Snow : « Je vais passer une heure ou deux en haut. » Il ouvrit une porte donnant sur un escalier. « Yara va t'apporter du café ; si tu souhaites autre chose, dis-le. »

Snow espérait encore que Yara avait survécu à la disparition de la secte, mais c'était essentiellement un vœu pieux, aussi quand il entendit prononcer son nom de façon aussi machinale, ce fut comme une bombe explosant dans son crâne, oblitérant toute capacité à raisonner. Une fois que Jefe fut parti, il voulut se relever mais s'en révéla incapable et crut qu'il allait défaillir. Il fixa les deux portes au bout de la salle à manger pendant que des éclats de souvenir tombaient dans son ciel mental, aussi quand entra une femme vêtue d'une robe grise et informe (il crut tout d'abord qu'il s'agissait d'une chemise de nuit), une femme aux gestes raides, lents, aux cheveux coupés ras, aux

allures de moine, au visage bien plus ridé qu'il ne s'y serait attendu chez quelqu'un de trente ans à peine… lorsqu'il reconnut Yara, *sa* Yara, miraculeusement vivante et toujours belle en dépit de l'attrition des années, il quitta son siège une nouvelle fois, prêt à lui sauter au cou, sentant monter en lui une joie immense qui l'enveloppait à la manière d'une tenue d'apparat qu'il aurait préparée pour ce jour sans jamais penser la porter… mais il se figea sur place. On ne lisait sur son visage aucun indice d'une émotion similaire, pas la moindre trace de joie, pas le plus infime sourire de bienvenue. Écartant une chaise de la table, elle s'y laissa choir, le souffle court. Une fois sa contenance recouvrée, elle demanda : « Tu as des trucs à laver ?

— Yara. C'est moi… Craig.

— Je sais qui tu es. File-moi tes fringues et je les laverai. »

Déconcerté par son attitude, il lui demanda ce qu'il avait bien pu faire pour la mettre en colère.

« À part me larguer, tu veux dire ? » Elle renifla. « Rien.

— J'ai tenté de te convaincre de partir avec moi.

— Tu aurais dû insister davantage. Tu aurais au moins pu me dire que tu partais. Tu n'étais pas obligé de filer à l'anglaise.

— Tu ne…

— Je t'ai cherché partout. Les gens me prenaient pour une folle tellement j'étais obsédée. Tu aurais dû me prévenir. Je n'aurais pas cherché à te retenir et on aurait pu se dire adieu en bonne et due forme.

— C'est que… » Il secoua la tête en signe de frustration. « Je m'en suis voulu de t'avoir abandonnée, tu n'en as pas idée, mais j'avais trop peur. Je ne savais pas quoi faire.

— Je ne devrais pas t'en vouloir d'avoir été toi-même, j'imagine. »

Il accusa le coup mais se rappela que ce genre de discussion post-mortem démarrait toujours par une litanie de récriminations.

« Ce n'est pas vraiment ta faute, reprit-elle. Tu n'étais pas impliqué dans ce qui se passait. Mais tu m'as fait souffrir et je t'ai longtemps détesté. Te revoir aujourd'hui me replonge dans la colère et le chagrin, mais ce ne sont que des résidus, je suppose.

— Écoute, Yara, je…

— Ne te fatigue pas. Tout ça, c'est du passé.

— Pour toi, peut-être. Pour moi, ça fait treize ans que c'est du présent. »

Elle eut un rire dénué d'humour. « Ne me dis pas que tu as le fonds romantique !

— Écoute-moi une minute, tu veux ?

— Si tu es venu ici dans l'espoir de ranimer notre passion, oublie ça. Cette partie de ma vie est finie.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Tu es encore jeune, tu es toujours belle. »

Elle appréciait ce genre de compliment, ça se voyait, mais elle tenta de le dissimuler en esquissant une moue grincheuse.

« Je suis venu ici sans but précis, reprit-il. Je te croyais morte. Peut-être espérais-je te revoir, mais c'était sans conviction. C'était…

— Ça suffit ! »

Elle tapa du poing sur la table et, comme pour répondre à ce signal, un grincement mécanique leur parvint de la cage d'escalier, si bruyant qu'il eut vite fait de rendre difficile toute conversation.

« C'est quoi, ce boucan ? demanda Snow.

— C'est lui qui vole. Ferme la porte. »

Snow s'exécuta, réduisant le bruit de moitié, puis revint près de la table.

« Il n'y a pas d'hommes dans le village, tu l'as remarqué ? lança Yara sans lui laisser le temps de reprendre. Moins d'un mois après notre arrivée, Jefe les avait tous tués. Quand l'un d'eux tentait de s'enfuir, il le savait toujours et il le traquait sans pitié. Il tue tous les hommes qui viennent ici, à l'exception des envoyés du PVO, qu'il tuera également quand ils auront cessé de lui être utiles. En fait, il s'entend mieux avec les hommes qu'avec les femmes, mais c'est comme s'il obéissait à un impératif animal – éliminer la concurrence, je crois bien. » Un temps. « Sans doute va-t-il te tuer. »

Snow aurait voulu répondre par une boutade, mais il en était incapable.

« Ne prends pas cet air choqué, reprit Yara. Je ne sais pas comment tu es arrivé ici, mais tu étais forcément au courant pour le PVO. Tu savais que tu courais un risque.

— Il y a sûrement un moyen de l'éliminer. Que dois-je faire ? »

Le visage de Yara, qui s'était quelque peu adouci, se referma. « Je ne peux pas t'aider. »

Snow ne savait plus quoi dire.

« Tu veux que je t'explique la situation ? demanda-t-elle. Es-tu capable de m'écouter sans m'interrompre, sans me dire que je suis ridicule ? Je n'ai plus la patience de supporter ce genre de conneries. Je n'ai pas tout compris, mais ce que je sais, je le sais avec certitude.

— Je dispose de combien de temps ?

— Aujourd'hui, tu n'as probablement rien à craindre. » Elle écarta une mèche de cheveux de ses yeux et ajouta non sans malice : « Et même si je me trompe, nous avons le temps. Il va voler pendant des heures. »

« Rappelle-toi, commença Yara, quand on vivait ensemble, j'allais souvent en ville pour rencontrer diverses personnes, afin de leur transmettre les instructions de Griaule et leur livrer l'argent que j'avais collecté au Sexy Club et ailleurs. Je ne me souvenais pas très bien de ces rencontres, car j'agissais sous l'emprise du dragon. Mais j'ai vite compris que ce fric servait à financer le PVO, à lui permettre d'acheter des armes et de recruter de nouveaux membres… et même à construire ce complexe. Les travaux ont été finis des années avant que Jefe et moi ne nous y installions, et ils ont été exécutés en fonction des instructions que j'avais transmises à l'architecte. Je ne me souviens de rien, évidemment, mais on m'a assurée que ça s'est bien passé ainsi.

» À mesure que le parti grandissait en force et en effectifs, la collecte de fonds était confiée à des hommes susceptibles de se montrer plus efficaces que moi, mais je continuais à servir d'intermédiaire entre le dragon et le parti. On peut trouver bizarre qu'une femme agisse comme le chef putatif d'une organisation essentiellement masculine, d'autant plus que le parti jouissait désormais d'une base solide. En tout cas, à moi, ça me semblait bizarre. Mais j'ai fini par comprendre qu'un groupe extrémiste a souvent besoin d'un élément mystique, d'une dimension occulte afin de conférer à ses actes une certaine gravité. Pour les hommes du PVO, je jouais le rôle d'une Sainte Vierge qui aurait engendré leur messie, de sorte que j'étais exemptée de leurs préjugés et protégée de leur violence. Chaque fois que l'un d'eux outrepassait ses droits en ce qui me concernait, et c'est arrivé plus d'une fois, le parti l'éliminait sans état d'âme.

» Lorsque tu vivais avec moi, je n'étais pas sûre de grand-chose. Il y avait des moments où je doutais de ma santé mentale, et j'étais plus affectée que je ne le montrais par ton scepticisme et tes accusations. Si tu étais resté, peut-être aurais-je fini par fuir avec toi, tant ma foi était ébranlée. Je mettais en doute la réalité du dragon, mais, lorsque j'étais persuadée qu'il existait bel et bien et ne se réduisait pas à une facette de ma folie, c'était son plan que je remettais en question. M'impliquer dans les agissements du PVO, c'était l'antithèse même de ce que je voulais, pour mon pays comme pour moi-même. Après ton départ, toutefois, il m'est devenu plus facile de communiquer avec le dragon. Jusque-là, je devais me rendre dans cette petite chambre frontale, où je m'endormais pour me

réveiller la tête remplie de messages confus. Désormais, ces messages étaient mieux définis et me parvenaient alors que j'étais bien réveillée. Je pouvais percevoir leur saveur et leur configuration. De toute évidence, le PVO ne représentait qu'une étape dans le plan ourdi par Griaule. Ils le protégeraient jusqu'à ce qu'il n'ait plus besoin d'eux. J'ai cru pendant un temps qu'il nous avait réunis tous les deux dans un but bien précis. Pour mettre ma foi à l'épreuve, peut-être. Mais je sais désormais que je me trompais. À présent qu'il était désincarné, sa volonté était anémiée, aussi lui fallait-il des années pour façonner les gens à sa guise. Je surestimais son influence pour ce qui était de nous deux.

» Cette amélioration s'est accompagnée d'effets secondaires pénibles qui ont limité ma mobilité. J'ai bientôt été incapable d'aller en ville, et j'ai donc concentré mes efforts sur les adhérents, discourant devant eux sur l'idée que je me faisais de la nature du dragon, leur dispensant mes conseils et présidant des événements similaires à celui qui t'a conduit à prendre la fuite. Tu avais le droit d'avoir peur, comme je l'ai réalisé par la suite, mais à l'issue de chacun de ces événements, je me sentais extatique et j'étais convaincue que leur cumulation aboutirait un jour à la réussite de notre projet. De nouveaux membres venaient grossir nos rangs, d'autres les quittaient. Le général de Lugo est mort, mais auparavant, il avait recruté son remplaçant. Ainsi allaient les choses. Certains partaient, d'autres arrivaient, et, peu à peu, nous obtenions la conjonction d'âmes qui permettrait l'avènement du miracle. Je me suis tellement concentrée sur le dragon que j'ai cessé de m'intéresser à ma vie. Un matin, au réveil, j'ai su que ce jour serait le bon. Tout était si net, si clair. Je savais précisément quoi faire. Dès l'instant où le dragon avait touché mon esprit, je savais que je serais l'instrument de son renouveau, mais c'est seulement à ce moment-là que j'ai pleinement compris la nature de celui-ci, cet acte de transsubstantiation qu'il jugeait nécessaire. À cet égard, les adhérents étaient bien plus proches de la vérité. Peut-être leur avait-il chuchoté une promesse, leur avait-il garanti qu'ils survivraient en lui, et, pour ce que j'en sais, c'est effectivement ce qui s'est passé. Reste qu'il ne m'avait fait aucune promesse et j'étais persuadée que j'allais mourir ce matin-là.

» Après avoir rassemblé les adhérents devant le crâne, je les ai mis en état de transe. L'esprit du dragon et le mien étaient en parfaite unité, ils s'interpénétraient. Ses pensées étaient les miennes et vice versa. Ce qui allait se produire pouvait être jugé horrible, un second Jonestown comme tu le redoutais, mais je ne voyais que la perfection du dessein de Griaule et j'exultais d'y avoir ma part. L'atmosphère s'est réchauffée jusqu'à devenir oppressante. Plusieurs personnes se sont évanouies – je me rappelle avoir tenté de les ranimer, mais uniquement afin d'être sûre que le miracle se produirait. Puis j'ai perdu toute lucidité, mon esprit s'est embrumé. Quand j'ai repris conscience, j'errais dans la jungle, très loin du crâne. Il faisait encore chaud, et, quelques secondes plus tard, une vague de chaleur a déferlé sur les arbres, comme le souffle d'une explosion, me faisant tomber à la renverse. Je me suis hâtée de regagner la clairière. Les huttes et les tentes étaient détruites, les adhérents avaient disparu. Du crâne, il ne restait aucune trace, mais les arbres et les buissons semblaient intacts, et je ne voyais aucun signe d'incendie. J'étais bouleversée. Des centaines de gens avaient péri, et même si je l'avais anticipé, je ne pouvais m'empêcher d'être touchée. Mais ce qui me chagrinait au premier chef, c'était de ne pas avoir assisté au miracle. Toutes ces années passées à œuvrer à sa venue, et j'avais raté ça ! Et qu'est-ce que ça avait donné, au fait ? Une disparition de masse, c'était tout ? J'ai parcouru la clairière du regard en espérant trouver des traces de l'événement. J'étais sur le point de perdre l'esprit, je crois bien. Je tournais en rond sans but précis, écartant les fourrés de mon chemin, prise d'une frénésie galopante, et puis soudain j'ai aperçu Jefe. Il gisait sur un tapis de mousse vert émeraude, près de l'endroit où avait reposé la mâchoire. Un splendide petit homme, nu et parfait. Je pensais que le dragon renaîtrait sous sa forme originelle,

mais je l'ai reconnu tout de suite. C'était une vision si douce, si sereine que je m'en suis sentie apaisée. On eût dit un mythe incarné. Sa peau laiteuse sur fond de mousse vert vif, ses poings serrés comme ceux d'un nouveau-né. Je suis allée à lui et l'ai pris dans mes bras. Il s'est réveillé pour jeter sur le monde un regard hébété puis s'est accroché à moi, incapable de parler. Une fois qu'il a réussi à tenir debout, je l'ai guidé jusqu'à la route. Peu de temps après, le PVO est arrivé et nous a conduits à Tres Santos. »

Yara inspira à fond et exhala doucement.

« Au fil des ans, reprit-elle, il a fait des progrès considérables. Il a appris à parler et à agir comme un être humain. Enfin, ce n'était pas un apprentissage. Pas exactement. Il suffisait que je lui enseigne quelque chose pour que, deux jours plus tard à peine, il maîtrise toute une gamme de comportements. Comme si je lui avais donné une clé lui permettant d'ouvrir une porte dissimulant un trésor de connaissances. Mais ses instincts n'ont rien d'humain et il ne nous comprend pas très bien. Il aide le PVO à élaborer leurs plans – il a un sens politique aigu et c'est un brillant tacticien. Il ne garde aucun souvenir de sa vie antérieure, mais il se rappelle le plan qu'il a ourdi en vue de prendre le pouvoir et il sait qu'il y a quelque chose qui cloche. Il évoque un rêve récurrent, une vision qui le voit évoluer dans une arène aux gradins noirs de monde et affirme qu'il subira une transformation quand ce rêve deviendra réalité – j'imagine qu'il parle d'un second mariage alchimique, d'une transformation plus radicale qui lui permettra de recouvrer sa forme originelle et de voler sans l'assistance de ses béquilles mécaniques. » Elle partit d'un rire joyeux que Snow jugea déplacé. « Si je le laissais faire, il passerait tout son temps à voler. Ni le PVO ni moi ne sommes pressés de l'éclairer sur son passé. En accélérant le processus, nous risquerions de lui nuire, et ils tiennent à le tenir dans l'ignorance afin de mieux le contrôler. Une fois qu'il aura cessé de leur être utile, ils s'empresseront de l'éliminer – c'est du moins ce qu'ils pensent. Le contrôle qu'ils exercent sur lui est limité, si tant est qu'il existe, mais ils n'ont pas encore accepté l'évidence. »

Yara changea de position en grimaçant. « Voilà toute l'histoire, en bref. Ça a l'air dingue, je sais, mais… » Elle haussa les épaules.

Ça avait l'air dingue, en effet – un cas d'école, même –, et Snow aurait bien voulu conclure à la démence pure et simple, sauf qu'il disposait de preuves du contraire et qu'il était persuadé de courir un grave danger. Il n'avait écouté son récit qu'à moitié, trop inquiet pour son propre avenir, mais une phrase en particulier lui avait fait dresser l'oreille : « *Si je le laissais faire*, *il passerait tout son temps à voler.* » Il en avait déduit que Yara exerçait une certaine influence sur Jefe.

« Quelle est la position que tu occupes ? demanda-t-il. Mère de substitution ?

— Au début, oui, c'était une bonne façon de décrire ma fonction. Mais à mesure qu'il a mûri, je suis devenue un mélange d'infirmière et de femme de chambre. Il lui arrive de me demander conseil de temps à autre, et il a confiance en moi. Il n'y a pas de danger pour que ça change, j'ai l'impression.

— Peux-tu me dire quoi que ce soit qui puisse m'aider à m'en sortir ? Tu dois savoir comment il faut le prendre. Si on peut le manipuler.

— Tu peux essayer la flatterie. En général, il s'y laisse prendre, mais il est d'humeur si fantasque, si volatile… ça ne ferait que reculer l'inévitable.

— Donc, ma seule chance c'est la fuite.

— Non, ne pars pas ! » Elle tendit une main comme pour le retenir puis sembla vexée de sa propre réaction. « Quand on cherche à le tromper, il peut être d'une cruauté spectaculaire. Le PVO avait placé des snipers dans les collines pour le surveiller. Il l'a découvert et les a traqués pour les démembrer l'un après l'autre.

— Tu l'as vu faire ?

— J'ai vu ce qu'il a fait à l'homme qui avait posté ces snipers. Deux autres pontes du PVO ont assisté à la chose. Et dire qu'ils pensent encore pouvoir le contrôler !

— Est-ce seulement possible ?

— Ce que tu veux savoir, c'est si *je* peux le contrôler. Je n'en ai aucune envie. Il demeure notre seule chance de salut. »

Encore cet argument politique éculé – tout changement est souhaitable, quel que soit le risque. Sachant que la logique serait impuissante à l'ébranler, Snow demanda néanmoins : « Et le coût en vies humaines ? Il a déjà massacré tous les hommes du village, si tant est qu'il se soit limité à eux. Ensuite, il va…

— Qu'est-ce qui t'autorise à parler de cela ? J'ai plus de huit cents âmes sur la conscience, dont certaines étaient mes amies. Je suis damnée, ça fait des années que je le sais. Je veux qu'il la subisse, sa nouvelle transformation, même si ça doit entraîner la mort de plusieurs milliers de personnes. Il n'a aucune espèce d'intérêt pour nous. Une fois qu'il pourra voler, il s'en ira et nous laissera trier les morceaux. Le PVO ne survivra pas à son départ – ce n'est qu'une bande d'incompétents. Je suis bien placée pour le savoir, vu que j'ai participé au recrutement de ses dirigeants. Le pays va exploser, l'armée sera privée de commandement et nous aurons l'occasion d'imposer des réformes au Temalagua.

— Si la situation est telle que tu la décris…

— Je sais de quoi je parle !

— … alors on ne peut être sûr de rien. Suppose que tu te trompes. Et s'il ne s'en allait pas, et si cette seconde transformation relevait du fantasme ? Tu livrerais ton pays à un monstre tout-puissant.

— On a vu bien pire. » Sa voix se fit moins stridente et on y perçut même une note de tendresse. « Tu ne le connais pas comme je le connais. Il se contrefout du genre humain, de la vengeance et de la politique. Pour lui, ce sont des moyens et non une fin. Pour ce qui est de la fin, il ne la voit pas encore venir, je te l'accorde, mais c'est parce qu'il ignore tout de son passé. Il a oublié ses siècles de paralysie, ainsi que tout ce qui lui est arrivé avant son réveil dans la jungle… mais il obéit à son instinct et adopte le comportement qu'il a assimilé étant dragon. Tout ce qu'il a envie de faire, c'est voler et baiser des dragonnes. Vu ton caractère, tu devrais le comprendre. »

Ignorant la pique, Snow fit remarquer : « Il risque d'être furax quand il découvrira qu'il n'y a plus de dragonnes, non ?

— Tu ne sais pas de quoi tu parles.

— Tu vas encore me ressortir ces contes de bonne femme ? Ceux qui affirment qu'on trouve encore des dragons en Argentine ? » Il émit un *pff* de dérision. « Ou alors au Pays d'Oz.

— Tu vois ? C'est toujours pareil avec toi. On ne peut jamais discuter sans que tu me tournes en ridicule. Tu as raison ! Je ne connais pas toutes les réponses, et peut-être que j'ai tort en fin de compte. Mais jusqu'ici, je ne me suis pas si mal débrouillée, hein ? »

Le bruit mécanique se fit assourdissant, aussi restèrent-ils trente secondes sans mot dire.

« Tu pourrais m'aider si tu le voulais », lâcha Snow d'un air boudeur.

Yara poussa un soupir d'impatience. « Qu'est-ce que tu as fait après m'avoir quittée ?

— Quel rapport avec la situation ?

— Ménage-moi. Où es-tu allé après avoir quitté le Temalagua ?

— Chez moi.

— Et qu'as-tu fait une fois rentré ?

— J'ai trouvé du boulot. J'ai écrit quelques trucs.

— Il y a eu des femmes dans ta vie, j'imagine. Et de la drogue.

— Ouais, je l'avoue. Mais j'ai beaucoup pensé à toi. J'ai fini par comprendre que…

— Donc, tu as trouvé un boulot – juste de quoi vivoter, probablement. Tu as écrit des trucs que personne n'a lus…

— Hé ! J'en ai publié une partie !

— … et tu as glandé. Bref, tu as vécu en Idaho la même vie que tu vivais ici. Et tu t'attends à ce que je sacrifie tout pour un homme comme toi ? Que je te vienne en aide – ce qui m'est impossible – et qu'ainsi je renonce à…

— Ce n'est pas juste !

— Ah bon ? Tu viens pourtant de l'admettre.

— Oui, mais c'est superficiel. Je suis comme ça, point. J'ai été habitué à ce genre de vie. Mais il se passait d'autres choses pendant ce temps-là.

— Qu'est-ce que tu cherches à me dire ? Que tu recèles des profondeurs insoupçonnées ? Une âme, même ? Mais qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Tu veux que je renonce à la seule chance que nous ayons de nous débarrasser des vrais nuisibles ? Et tout ça parce que j'ai eu jadis un petit sentiment pour toi ? » Elle agita la main comme pour chasser un essaim de moustiques. « Et puis merde ! Assez bavassé ! Faut que j'aille laver tes fringues ! »

Elle se leva non sans peine, étouffant un rictus, puis vacilla sur ses jambes et manqua perdre l'équilibre. Il lui empoigna le coude et, obéissant à un vieux réflexe, elle se blottit au creux de son épaule. Il lui passa un bras autour de la taille – toujours aussi souple, en dépit de l'infirmité dont elle semblait souffrir. Elle se tendit, son souffle s'accéléra et il se surprit à se demander depuis combien de temps elle n'avait pas eu d'amant.

Le soir venu, Yara conduisit Snow dans un étroit couloir donnant sur la salle à manger et bordé d'une succession de petites chambres aux murs de béton – des cellules, en fait –, chacune pourvue d'une baignoire et d'une porte sans serrure. Elle l'installa dans l'une d'elles et lui dit que la sienne se trouvait au fond du couloir. Il faillit lui dire qu'il avait surtout besoin de sa franchise, de son aide, mais il se ravisa, estimant qu'une approche directe se révélerait sans doute infructueuse. S'il exerçait une pression subtile, ainsi qu'il le faisait depuis la fin de leur conversation initiale, lui rappelant les jours heureux qu'ils avaient vécus ensemble, l'effleurant le plus souvent possible, comme si de rien n'était, érodant sa foi en Jefe chaque fois que l'occasion s'en présentait, toujours de façon indirecte, sans avoir l'air d'y toucher… oui, c'était sa seule chance de parvenir à l'influencer. Il savait qu'il avait déjà fait quelques progrès dans ce sens, mais aurait-il le temps de cultiver une telle subtilité ?

Une fois couché, il voulut passer ses options en revue mais ne tarda pas à s'endormir, se réveillant quelque temps plus tard (une heure ou deux, à en juger par son état de stupeur), persuadé qu'il n'était plus seul. Il entrouvrit les paupières, aperçut un homme debout près du lit – en fait, il ne distinguait que son pantalon – et continua de feindre le sommeil. Les secondes s'égrenèrent. Le sang coulait dans ses veines, son cœur le pompait, et puis il sentit l'haleine chaude de l'homme sur sa joue. Repensant à la sauvagerie de Jefe évoquée par Yara, l'imaginant tapi près de lui à renifler sa peur, à soupeser son sort, il eut toutes les peines du monde à ne pas hurler – mais il garda les yeux clos, le souffle régulier, jusqu'à ce qu'il entende la porte se refermer. Toujours sous le coup de la peur, il se leva pour s'asperger le visage d'eau froide. Les rouages de ses pensées étaient grippés, coincés par le sable de la peur. Il enfila son jean et, après s'être assuré que la voie était libre, fonça droit sur la chambre de Yara en quête d'un refuge familier pour oublier sa terreur. La porte était entrouverte. Il la poussa doucement.

Assise, nue sur son lit, elle appliquait un onguent sur sa peau pâle le long de ce qui ressemblait

dans la pénombre à des rayures vert foncé (un peu comme celles d'un tigre) lui striant les jambes, le torse et le dos. Elle avait grossi en quittant l'adolescence, ses seins étaient plus lourds, sa toison pubienne plus fournie, mais elle demeurait très belle, dotée d'exquises proportions, et lorsqu'il comprit que ces rayures vert foncé étaient des excroissances, des plaques dures similaires au carré qui lui ornait jadis le bas du dos, ce prétendu implant qui ressemblait furieusement à une écaille de dragon, il sentit monter en lui un mélange de révulsion, de compassion et d'excitation sexuelle. Elle posa le tube d'onguent sur sa table de nuit, où il alla rejoindre toute une collection de flacons, puis ouvrit une boîte en plastique et préleva un peu de lotion sur la paume de sa main. L'écaille originelle (car Snow supposait désormais que c'en était une) avait perdu son intégrité pour se fondre en une tache qui s'étendait jusqu'aux grands dorsaux, comme si la contagion s'était répandue depuis cet épicentre. Comme elle se tordait le cou pour mieux appliquer sa lotion, Yara aperçut Snow. Poussant un hoquet, elle se laissa choir sur le flanc, lâchant la boîte en plastique et tentant de se glisser sous la couverture. « Je t'en prie ! hurla-t-elle lorsqu'il entra dans la chambre. Je ne veux pas que tu me voies ! » Il se percha au bord du lit et lui posa un doigt sur les lèvres. Ses yeux se mouillèrent de larmes. « Je t'en prie », répéta-t-elle. Il avait mille questions à lui poser mais savait ce qu'elle attendait de lui. Ramassant la boîte, il entreprit de la masser, se concentrant sur la solution de continuité entre peau et écailles. Elle se couvrit le visage des mains et sanglota, mais il continua de la soigner, faisant pénétrer la lotion dans l'épiderme, aussi, peu à peu, il la sentit se détendre. Quand il eut fini de traiter son dos, il la retourna doucement et se concentra sur les rayures qui lui striaient l'abdomen et lui enveloppaient les seins (il y voyait désormais des veines où coulait un étrange fluide), évoquant un harnais conçu pour des jeux sadomasochistes. Elle fixa son visage du regard, guettant (soupçonnait-il) une grimace ou un rictus trahissant un excès de pitié, une délectation perverse, n'importe quoi hormis la dévotion qui seule avait grâce à ses yeux. Comme il affichait un air calme et concentré, apparemment tout à sa tâche, elle s'abandonna à lui, ferma les yeux et se laissa faire. Avant longtemps, un soupir s'échappa de ses lèvres, une mélodie un peu bête, pareil au murmure délicat d'un bébé comblé d'aise. Suivirent un frémissement des chairs, un frisson, une cambrure. Veillant à ne pas la brusquer, il se pencha sur elle, lui prit le visage en coupe et l'embrassa. Ses lèvres étaient molles, mais elle finit par réagir, et, s'écartant, il vit que ses rides et ses cernes semblaient moins prononcés, comme si elle s'était libérée du fardeau des années. Il lui caressa le ventre, les mamelons, sa peau douce entre les signes de son affliction… elle lui agrippa la main et murmura : « Je te veux, mais, s'il te plaît, retire-toi avant de jouir, tu pourrais me faire mal. » Il était trop concentré sur elle pour lui expliquer combien son empathie avait évolué en désir. Libéré de l'obsession qui le tourmentait depuis plus de dix ans, il reçut le plaisir qu'elle éprouvait comme une rédemption et cela lui suffisait. Il glissa les doigts dans sa moiteur, lui arrachant un cri qui ne devait rien à la douleur. Tout en la guidant vers un long orgasme convulsif, il pressa son visage contre le sien et lui dit : « Je t'aime. » Il ne cessa de répéter ces mots en contrepoint à ses gémissements, comme si cette seule affirmation était une preuve d'amour, jusqu'à ce qu'elle serre les cuisses, emprisonnant sa main, et se blottisse contre lui, tremblante, encaissant les ultimes secousses.

« Ça va ? » demanda-t-il.

Elle acquiesça, toujours sans mot dire, respirant par à-coups.

Il commençait à se sentir mal à l'aise, à demeurer ainsi collé à elle sans pouvoir parler, aussi lui demanda-t-il si elle souhaitait qu'il s'en aille. Nouveau hochement de tête. Elle devait avoir honte de sa conduite, décida-t-il, à moins qu'elle ne sache plus quoi penser.

Il se leva et rajusta sa ceinture. « Je te vois demain matin ? »

Bruit affirmatif.

Il voulut lui répéter qu'il l'aimait mais se dit qu'elle ne voulait peut-être pas l'entendre. Il alla jusqu'à la porte, jeta un œil dans le couloir.

« Craig. »

Elle avait ramené les draps sur elle, et on ne voyait plus que sa tête, ses épaules et – séparé du reste de son corps par une étendue de tissu blanc, et semblant de fait appartenir à un autre corps – son mollet droit strié de rayures vert foncé.

« Demain, dit-elle. Ou alors très bientôt… il va faire venir les femmes de la maison rose.

— Les prostituées ?

— Oui, et d'autres femmes aussi. Il va organiser une fête. Elles seront vêtues de façon provocante. Quoi que tu fasses, ne flirte pas avec elles. Fais comme si elles n'étaient pas là. Au besoin, prends un air offusqué.

— Entendu.

— C'est un test, il veut savoir si tu t'intéresses aux femmes. Si tu feins l'indifférence, ça te fera gagner un peu de temps. »

Il s'attendait à ce qu'elle poursuive, mais comme elle n'en faisait rien, il jeta un nouveau coup d'œil dans le couloir.

« Craig.

— Oui ?

— Je… non, rien.

— Et ce qu'on vient de faire ? » Il se tourna de nouveau vers elle. « Ça risque de le mettre en pétard ? »

Le temps se fit élastique, devenant un seul et unique moment éternel. Puis, finalement, elle répondit : « Je ne suis pas sa femme. »

Au cours des jours suivants, toutes les questions de Snow s'évaporèrent, celles qui dataient de dix ans comme celles qui découlaient de ses retrouvailles avec Yara. De toute évidence, elle avait raison quand elle affirmait qu'il y avait de la magie en ce monde, même si c'était une sinistre magie. Seules ses relations avec le dragon pouvaient expliquer les bandes d'écailles vert foncé qui marbraient son corps. C'était forcément une conséquence physiologique de leur union spirituelle contre nature, un châtiment qui lui était infligé pour s'être accouplée avec une bête, une malédiction qu'elle avait acceptée afin de parvenir à ses fins. Il était prêt à se laisser convaincre et à considérer Jefe comme un agent du Bien, qui laisserait le Temalagua décider seul de son destin – mais lui-même serait mort depuis belle lurette lorsque arriverait cet avenir radieux, ce qui n'était pas sans doucher son enthousiasme.

Comme l'avait prédit Yara, dès le lendemain de leurs retrouvailles, Jefe fit entrer dans la salle à manger une vingtaine de jeunes femmes séduisantes vêtues de lingerie fine. Se rappelant le récit de Luisa, Snow devina que c'était son époux Enrique qui les avait ainsi parées de soie et de dentelle, mais que ses accusations d'infidélité étaient infondées, car dans le cas contraire (à en croire Yara), il serait déjà mort. Itzel, la fille de la cantina, faisait partie du cheptel. Jefe la jeta dans ses bras et, le visage toujours aussi inexpressif, elle commença à lui caresser les génitoires. Conformément aux recommandations de Yara, Snow la repoussa sans ménagements. Bientôt, la pièce s'emplit de rires avinés et des femmes de plus en plus dévêtues tentèrent de lui sauter dessus, individuellement ou en groupe, lui dispensant œillades et caresses sous l'œil glacial de Jefe posté sur le seuil. Indifférent à leurs assauts, Snow afficha un air blasé pour, à force de manœuvres répétées, se retrouver finalement seul dans un coin, songeant que la légendaire subtilité de Griaule s'était évaporée en même temps que sa mémoire, car Jefe s'avérait carrément lourd. Même sans les conseils de Yara, il n'aurait pas

manqué de voir clair dans son jeu, et il se demanda si cette fameuse subtilité n'était pas une légende : peut-être qu'on avait exagéré les prouesses de Griaule du seul fait de sa taille (même la manipulation la plus grossière peut passer pour de la subtilité quand son auteur est grand comme une petite nation), et aussi parce que les gens aiment se faire manipuler, car en blâmant une influence extérieure, par essence incontrôlable, ils se dégagent de toute responsabilité.

Coïncidence ou pas, il y eut durant la semaine suivante des moments où Snow se prit pour un expert ès ruses et manigances. Comme il craignait pour sa vie en permanence ou presque, ces moments étaient plutôt fugaces, mais ils lui parurent d'une importance cruciale eu égard à sa conscience de soi, à son estime de soi, bref à son soi dans son ensemble, terme englobant son instinct de survie. Chaque soir, tel une Schéhérazade au masculin, il rendait visite à Yara pour lui faire l'amour et lui soutirer des informations susceptibles de l'aider à survivre (un tuyau, une observation, une allusion). Par la suite, il ressentait une bouffée de satisfaction, une appréciation un peu complaisante de son habileté. Parallèlement, toutefois, le lien qui l'attachait à Yara se renforçait, aussi se montra-t-il de plus en plus désireux de la combler, d'alléger son fardeau – il avait le cœur serré en la voyant évoluer dans le complexe, tant elle lui semblait frêle et fragile. Ces deux tendances s'entremêlaient à la façon des brins d'une double hélice, aucune ne pouvant se targuer de primauté ni d'antériorité vis-à-vis de l'autre, aucune ne paraissant plus authentique que l'autre, mais il n'en était pas moins sûr que l'une des deux dissimulait un principe fondateur. Il tenta de s'espionner lui-même, de se surprendre lorsqu'il baissait sa garde afin d'avoir un aperçu des profondeurs de son âme, dans l'espoir de déterminer si c'était l'altruisme ou l'égoïsme qui lui servait de moteur, à moins qu'il ne s'agît de l'avers et de l'envers d'une même qualité duale. Bien entendu, il ne parvint à aucune conclusion définitive, et il lui apparut que sa peur de la mort était bien moins importante que la peur de ne jamais réussir à connaître son propre cœur.

Un soir, vers la fin de la semaine, Yara chevaucha Snow, l'autorisant à la pénétrer. Ses mouvements étaient saccadés et il était manifeste qu'elle souffrait, mais elle serra les dents et sembla se perdre dans leur étreinte. Snow l'agrippa par les hanches, la guida, l'aida à bouger, mais il se montra moins actif que d'ordinaire de crainte de la blesser. Les rayures de son corps déclenchèrent en lui un fantasme : transporté par magie dans un temple tibétain, éclairé par des lampes à huile, il l'avait vue sortir d'une des tapisseries décorant sa cellule, déesse de légende ou servante de quelque obscure divinité, ou encore incarnation féminine d'un archétype ambigu dont les marques rituelles correspondaient aux symboles d'un langage parfait connu de neuf bodhisattvas occultes et soulignaient sa beauté plutôt que de la flétrir. Elle coulait sur son corps comme du miel, et lui aussi se laissa emporter par l'instant, se perdant dans les circonvolutions de leur relation passée et présente. Pourtant, une fois que tous deux furent rassasiés, comme ils restaient allongés côte à côte, son esprit se remit en branle et il lui demanda pourquoi elle avait choisi cette nuit pour lui faire l'amour.

« Faire l'amour », répéta-t-elle, taquine. « Tu ne disais jamais ça dans le temps. Avec toi, c'était tout le temps : "Et si on baisait ?" Tu es devenu un authentique gentleman.

— D'accord, fit-il avec quelque impatience. Pourquoi as-tu choisi cette nuit pour baiser ?

— Je ne pouvais plus me retenir.

— Tu n'as pas agi par pitié ? Pour me dire adieu ? »

Il s'attendait à une dénégation de sa part, mais elle dit : « Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que je ne sais pas ! »

Il attendit une explication.

« Demain matin, Jefe t'invitera peut-être à le regarder voler, reprit-elle. Il va…

— Je dois lui dire non, c'est ça ? Faire semblant d'être malade ou quelque chose comme ça ?

— Non. Tu dois accepter. Et tu devras le flatter sans répit pendant qu'il volera. Je viendrai avec toi si c'est possible, mais il risque de me renvoyer. Dans ce cas-là, n'oublie pas de crier bravo et de l'applaudir… et fais-le avec ferveur, même s'il vole durant des heures. Ce qui risque d'être le cas. Il faudra que tu t'y prépares. »

Des pensées encore informes se bousculaient dans le crâne de Snow – il sentit un point glacial éclore sous son sternum.

« Il faut que je fasse quelque chose », dit-il.

Yara se pressa contre lui.

« Je ne vais pas me laisser tuer sans réagir. »

Elle lui passa un bras autour de la taille, se blottit contre son torse afin qu'il ne voie pas son visage.

« Yara ?

— Je suis là. »

Chaque matin à dix heures, Jefe mangeait son unique repas de la journée : quatre poulets rôtis. Assis au bout de l'immense table, il arrachait la viande avec les doigts, la mâchait méthodiquement, suçait les os jusqu'au dernier et réduisait chaque volatile à un squelette impeccablement curé pendant que Yara et Snow le regardaient faire. Sur un signal de Yara, Snow se fendait de compliments outranciers du genre « Vous avez l'air en pleine forme aujourd'hui », ou « J'aimerais avoir votre appétit », et Jefe lui jetait un regard en coin, poussait un grognement puis fixait une autre partie de la pièce comme s'il s'y trouvait quelque chose de plus intéressant. De temps à autre, il s'adressait à Yara pour lui rappeler une corvée quelconque, mais, en règle générale, il faisait comme si elle n'était pas là. Ce matin-là, cependant, ses yeux restèrent rivés à Snow, qui y lut une inflexible neutralité. À mesure que le nombre de poulets diminuait, il se persuada que sa vie se mesurait elle aussi en bouchées et se retrouva en proie à des émotions contradictoires (la peur, son amour pour Yara, le regret, sa colère contre Yara, qui l'avait encouragé à rester, le dégoût de soi-même, la peur, *et cætera),* pour finir par décider qu'il en avait marre et qu'il allait réagir, en geste ou en paroles. Il ne devait jamais savoir s'il en était capable, car on entendit soudain un bourdonnement en provenance de la télé. L'écran afficha une image grenue montrant trois hommes devant l'entrée du complexe, non loin de la maison rose : un adolescent aux cheveux coupés ras, vêtu d'un blouson de nylon frappé des armes des New York Yankees, et deux quadragénaires bedonnants à l'allure prospère engoncés dans des blousons de cuir. Si Jefe demeura impassible en les découvrant, il n'en irradiait pas moins une certaine colère. Sans lâcher le poulet en cours, il alla se planter devant l'écran et continua de manger tout en regardant les visiteurs danser d'un pied sur l'autre.

Le plus gros des trois colla sa bouche à l'interphone. « Jefe ! Il faut qu'on vous parle ! »

Sans daigner se retourner, l'interpellé fit un signe à Yara ; elle se dirigea vers l'interphone d'un pas hésitant, activa le haut-parleur et dit : « Qu'est-ce que vous voulez ? Vous savez bien qu'il n'aime pas les visites surprises.

— Nous avons une question urgente à régler, dit l'obèse. Nous avons appelé, mais il n'y avait pas de signal. »

Jefe posa l'index sur l'écran, touchant l'image du jeune homme.

« Qui c'est, ce gamin ? demanda Yara.

— Chuy Velasquez. Il est des nôtres, dit le second adulte. Notre voiture est tombée en panne et il nous a conduits ici.

— C'est un honneur… » commença Chuy, mais le gros homme le fit taire d'un geste.

Yara demanda à Jefe si Chuy devait attendre dehors. Jefe engloutit une nouvelle bouchée de poulet.

« Yara ? couina l'interphone.

— Il réfléchit, répondit-elle.

— C'est intolérable », dit Jefe d'une voix dénuée d'émotion, comme si l'intolérable était pour lui un phénomène banal. « Demande-leur quelle est cette question urgente. »

Yara s'exécuta et l'obèse répondit : « Nous avons des problèmes avec Ortega. Nous pourrions recourir à la force, et nous le ferons si cela devient nécessaire, mais cela compliquera notre future collaboration. La cargaison arrive demain et je ne voulais pas agir sans vous avoir consulté. »

Jefe émit un sifflement et désigna la porte donnant sur l'escalier. « Ouste.

— Tous les deux ? demanda Yara.

— Non, lui. » Il jeta un bref coup d'œil à Snow. « Ça ne te dérange pas, au moins ? Affaires privées. »

La cage d'escalier n'était pas chauffée, et, après y avoir poireauté un petit quart d'heure sans pouvoir entendre ce qui se disait dans la salle à manger, Snow se mit à gravir les marches pour se réchauffer. Se faire congédier lui avait remonté le moral : que Jefe souhaite le maintenir dans l'ignorance signifiait qu'il n'avait pas encore décidé de son sort. Du moins pour le moment. À moins qu'il ne pèche par excès de précaution. Rien ne prouvait que ses décisions étaient guidées par la raison, bien au contraire. Arrivé au quatrième palier, Snow avait retrouvé son pessimisme coutumier. Tout à son angoisse, il poussa la porte devant lui et avança de plusieurs pas avant de se rendre compte qu'il venait de pénétrer au cœur du complexe de Jefe, voire dans l'essence de son âme de dragon.

Il se trouvait au fond d'un immense puits bien éclairé, suffisamment large pour contenir trois ou quatre granges de belle taille, une structure correspondant visiblement au grand bâtiment blanc qui se dressait au sommet de la colline. Le plafond, d'une hauteur de près de deux cents mètres, avait la couleur d'un ciel d'automne et les murs étaient ornés de photos identiques à celles de la salle à manger : des Himalaya de nuages transpercés par des rayons de soleil étincelants ; des empilements de nuées liserées de rose pêche et de blanc doré ; des dédales de lumière et de poussière évoquant une musique des plus complexes ; un chaos turnerien de volutes confuses, inondées de rouge et d'or, dont le rayonnement semblait témoigner d'une guerre céleste ; de pâles panaches de nuages virant à l'indigo, dont certains ressemblaient à des visages presque reconnaissables, tels les spectres de figures mythiques s'estompant dans le crépuscule. Au plafond étaient accrochées des centaines, voire des milliers de chaînes d'argent à maillons fins, disposées à trois mètres d'intervalle et tendues au maximum, qui disparaissaient au niveau du sol dans des rails curvilignes. Snow tenta de déplacer l'une d'elles, mais elle refusa de bouger. Il devait y avoir un mécanisme pour contrôler tout ça, songea-t-il, aussi, comme il le cherchait du regard, il remarqua une tache sombre sur le sol entre les chaînes. L'examinant de plus près, il constata qu'il s'agissait d'une mare de sang séché. Se sentant dans la peau d'un enfant égaré dans une forêt d'arbres filiformes et argentés n'offrant ni ombre ni protection, il s'empressa de sortir et de redescendre l'escalier, s'asseyant sur la toute dernière marche pour chercher à concilier la grandeur et l'étrangeté de ce puits avec le tueur vicieux dans la salle à manger, concluant que si un dragon devenu homme présentait un quelconque raffinement, celui-ci avait rapport avec le ciel… bien qu'il peinât à imaginer une créature aussi primitive que Jefe jouissant d'autre chose que de l'exercice du pouvoir. Épuisé par la tension nerveuse, il renonça à analyser sa découverte et laissa reposer sa tête sur ses bras, l'esprit obnubilé par une seule pensée

angoissante.

Une demi-heure plus tard, Yara l'invita à regagner la salle à manger. Flanqué de ses deux compagnons, l'obèse se tenait sur le seuil du tunnel – ses cheveux noirs étaient gominés et sa moustache se réduisait à un trait de crayon surmontant une bouche arrogante. Son ventre débordait de sa ceinture. L'image de la télé était trop grenue pour que Snow l'ait identifié, mais il le reconnaissait à présent : Enrique Bazan. Il l'avait croisé deux ou trois fois à l'école. Espérant qu'il l'aurait oublié, Snow s'assit à côté de Yara sans faire mine de le saluer, mais Bazan demanda d'une voix impérieuse : « Qu'est-ce qu'il fait ici, ce con ?

— Monsieur Snow est mon invité. » Debout entre les deux hommes, Jefe les fixait avec acuité. « Vous vous connaissez ?

— C'est le professeur de mon fils », répondit Bazan de mauvaise grâce.

Les yeux de Jefe se braquèrent sur Snow. « Le monde est petit, hein ?

— *J'étais* le professeur de votre fils, dit Snow. Ça fait un moment que j'ai démissionné de l'école.

— Ah bon ? fit Bazan en élevant la voix. Alors pourquoi Luisa n'arrête pas de me parler de vous ? Répondez !

— Vous n'avez rien à faire ailleurs, Enrique ? suggéra Yara.

— Oui, fit Jefe. Je propose que nous remettions cela à plus tard. »

Bazan s'empourpra. « Merde ! Je veux lui poser quelques questions. »

Le plus âgé de ses compagnons, qui aurait pu passer pour son sosie n'eussent été sa calvitie précoce et son ventre moins proéminent, se planta devant lui afin de l'empêcher de frapper Snow.

« Ce salopard a couché avec ma femme ! » Bazan tenta d'écarter son acolyte, mais Chuy vint à l'aide de celui-ci.

« C'est vrai ? » Vu le ton de sa voix, Jefe s'amusait comme un fou. « As-tu osé courtiser cette chère Luisa ?

— Bien sûr que non ! » Snow fit mine de se lever, bien décidé à donner libre cours à une rage trop longtemps refoulée, mais Yara lui planta ses ongles dans le bras.

Bazan agita la tête d'un air furieux, tel un taureau tourmenté par des insectes. « Qu'est-ce qu'il fout ici ?

— Je randonnais dans les collines, répondit Snow. Jefe m'a invité à séjourner ici. Quant à votre épouse, je ne l'ai jamais rencontrée en dehors de l'école, ne serait-ce que pour boire un café.

— Calme-toi, Enrique. » Jefe se rapprocha de Bazan, que ses deux acolytes avaient plaqué contre un mur. « Si quelqu'un a couché avec ta femme, tu le retrouveras, j'en suis sûr.

— C'est lui ! Vu la façon dont elle en parle, ça ne fait aucun doute.

— C'est tout ce que tu as comme preuve ? Luisa parle de lui ? Ce n'est guère convaincant.

— Ça fait un bail que j'ai marié son gros cul ! On ne me la fait pas, à moi !

— Peu m'importe de savoir qui a souillé tes draps, reprit Jefe. Un autre crime a été commis, bien plus grave celui-ci. N'est-ce pas, Chuy ? »

Jefe gratifia le jeune homme d'une tape dans le dos, puis lui posa une main sur la nuque et Chuy, pour le remercier de son amabilité, tourna la tête en esquissant un sourire… qui se transforma aussitôt en grimace d'étonnement puis de douleur. Sa jambe droite se mit à tressaillir. Des postillons jaillirent de ses lèvres.

« Ce crime, c'est d'avoir fait entrer ici quelqu'un qui n'était pas invité, dit Jefe à Bazan. Quelqu'un que je ne connais pas. »

Chuy tenta vainement de se dégager avant d'émettre un gargouillis qui vira au gémissement. Il ne tenait plus sur ses pieds, qui flottaient quelques centimètres au-dessus d'une moquette à peine effleurée par la pointe de ses souliers.

« Ne faites pas ça, Jefe, intervint Bazan en s'éloignant prudemment. C'est un bon gars. »

Les épaules de Chuy tressautèrent, ses bras se raidirent ; on eût dit une marionnette dont on tirait les fils.

Yara se leva péniblement. « Ce garçon n'a rien fait. Lâche-le ! »

Surpris, Jefe se tourna vers elle sans cesser de secouer sa proie.

« Personne ne t'a fait de mal. » Elle tenta de desserrer l'étreinte de Jefe. « Il t'a rendu service en conduisant les deux autres ici. Tu aurais préféré ne rien savoir au sujet d'Ortega ? Lâche-le. Laisse repartir Enrique.

— Ne te mêle pas de ça ! ordonna Jefe.

— C'est ainsi que les dirigeants traitent leurs amis. » Elle insista de plus belle. « Les présidents, les généraux, les rois. Quel que soit le titre qu'ils se donnent, ce sont des porcs. Des ordures. Tu dois te montrer supérieur à cette engeance. »

Le visage de Jefe semblait renfermer une telle fureur que Snow le crut sur le point d'exploser.

La voix de Yara se fit bêtifiante, comme si elle reprenait un enfant désobéissant tout en remettant de l'ordre dans sa tenue. « Tu avais promis d'écouter mes conseils. Eh bien, voici le conseil que je te donne. Tu ne dois pas te mettre en rage chaque fois que quelqu'un n'a pas agi comme tu le souhaitais. Tu dois faire preuve d'un minimum de retenue. »

Jefe lui flanqua une gifle en même temps qu'il libérait Chuy. Elle alla heurter la table, poussa un cri, porta une main à sa hanche et tomba comme une masse. Mais elle se redressa aussitôt en position assise et continua de morigéner Jefe, comme si sa réaction brutale s'avérait sans conséquence. Jefe se dirigea vers elle et Snow, pensant qu'il allait de nouveau la frapper, se leva et déclara : « Bien fait pour elle ! Un homme doit maintenir l'ordre chez lui. »

Jefe se tourna vivement dans sa direction.

« Celui qui néglige la discipline dans sa maison ne la fera respecter nulle part, poursuivit Snow. Qui sont ces gens qui pensent pouvoir vous gouverner pendant que vous gouvernerez leur pays ? C'est ridicule !

— Tu dois écouter la raison plutôt que l'émotion. » Yara réussit à se redresser sur ses genoux. « Tu ne peux pas agir sans réfléchir. »

Jefe se retourna vers elle.

« La raison, c'est juste, enchaîna Snow. Mais vous ne devez tolérer aucune entorse à votre autorité. » Il commençait à comprendre où ce petit jeu pouvait les mener. « Il y aura toujours un prix à payer. »

Avec l'aide de son ami, Bazan aida Chuy à se relever – il était à moitié dans les vapes et ne parvenait pas à tenir debout tout seul. En l'entendant gémir, Jefe pivota sur ses talons, mais il fut à nouveau distrait par le dialogue entre Yara et Snow :

YARA : Il est important de maintenir un certain équilibre…

SNOW : Montrer que vous êtes capable de colère peut vous être utile.

YARA : … sinon, tu perdras le contrôle de la situation.

SNOW : Si vous voulez gouverner de façon efficace, il faut que le peuple vous redoute.

L'indécision de Jefe alla croissant à mesure qu'ils poursuivirent dans cette veine, et il s'énerva lorsque Bazan lui demanda la permission de prendre congé.

« Il importe avant tout que tu apprennes à te contrôler, poursuivait Yara. On ne peut pas demander aux gens de respecter un homme qui cède toujours à ses impulsions.

— Chuy a besoin d'un médecin, coupa Bazan.

— Je suis d'accord avec elle, déclara Snow. Mais le fait que vous puissiez vous montrer erratique, voire menaçant, une main de fer dans un gant de velours, ce genre de cliché…

— Je t'en supplie, Jefe ! insista Bazan.

— … c'est cela qui leur imposera le respect. »

Jefe adressa un hochement de tête à Snow – en signe d'approbation, jugea ce dernier – et se dirigea vers l'escalier, ayant retrouvé sa contenance.

« Le passé, c'est le passé, dit Yara. Nous ne pouvons pas nous permettre de le répéter.

— Pas plus que d'y renoncer complètement, enchaîna Snow.

— Pour l'amour de Dieu ! » s'écria Bazan.

Jefe se laissa choir à croupetons et rugit à gorge déployée, avec une telle force, une telle férocité que Snow crut qu'il s'agissait du prélude à une attaque. « Emporte ton sac à merde et casse-toi. Et ne reviens plus me déranger avant un moment. » Il claqua la porte derrière lui.

La tête de Chuy ballottait sur ses épaules. Un épais filet de sang noir coulait de ses lèvres.

Snow le fit remarquer à Bazan. « Votre ami a une fuite. »

Quoique secoué par la réaction de Jefe, Bazan avait suffisamment recouvré son machisme pour l'insulter.

« Il y a une clinique à Nebaj, ajouta Yara. Je crois qu'elle est ouverte. »

Bazan fit la sourde oreille. « Je vais t'arracher les couilles, petit con !

— Tu as perdu l'esprit ? » Yara se dirigea vers lui en boitillant. « Fiche le camp ! Dépêche-toi ! Avant que Jefe ait changé d'avis ! »

Toujours soutenant Chuy, les deux hommes entrèrent dans le tunnel. Comme Bazan se retournait, Yara agita les bras et cria : « Allez ! Allez ! »

Une fois qu'ils furent partis pour Nebaj, à moins que le destin de Chuy ne fût de finir dans un fossé, Yara s'effondra sur une chaise.

« Et c'est à ce type que tu veux confier les rênes du pouvoir ? lança Snow. Sans déconner ? »

Yara se palpa la hanche, grimaça et ferma les yeux – sa peau prit une teinte cireuse.

Tremblant, craignant de s'effondrer, Snow s'assit. « À côté de cet enfoiré modèle réduit, Hitler ressemblerait à un enfant de chœur ! »

Elle se frictionna la hanche, examina sa main.

« D'accord, fit-il. D'accord. »

Il tenta de ralentir son souffle, son pouls, mais la colère l'emportait.

« Tu crois vraiment que ça va améliorer les choses ? demanda-t-il. Un ado sadique avec le sens moral de Caligula ? Voilà qui ébranle mes convictions à propos des dragons. Je croyais que c'étaient des monstres pleins de noblesse, du moins jusqu'à un certain point, mais ils devaient être aussi nuisibles qu'un gang de gosses armés de lance-flammes, à prendre leur pied en brûlant tout ce qui bougeait. Bien entendu… » Rire méprisant. « … tu vas sûrement me dire que la transsubstantiation a eu pour effet de réduire son âme à un avorton difforme et décrépit. Dès qu'il aura retrouvé son corps de dragon, il sera en pleine forme ! L'équivalent lézard du Roi Lion ! »

L'adrénaline bouillonnait dans son crâne. Soudain, il vit les pieds pendants de Chuy superposés à un paysage infini de nuées, le tout sur fond de chaînes d'argent cascadant du sol au plafond.

« Cette salle avec les chaînes, dit-il. Est-ce que c'est…

— Peux-tu m'aider à regagner ma chambre ? »

Contrarié, il rétorqua : « Réponds d'abord à ma question. »

On entendit un bruit mécanique en provenance des étages.

Yara leva sa main droite pour lui montrer le sang qui la maculait.

« Je saigne », dit-elle.

Du sang suintait à la jonction entre la peau et l'une des lésions vert foncé, là où la table avait heurté sa hanche. Snow arrêta l'hémorragie avec des compresses puis s'assit à son chevet. Allongée sur le flanc, elle le tenait par la main, la serrant chaque fois que la douleur revenait en force. Il avait l'impression que son crâne était gorgé d'une sorte de gel colloïdal, composé de désespoir et d'un sentiment plus noir encore, ce qui l'obligeait à baisser la tête en quête de stabilité. Lorsqu'il leva les yeux, il s'aperçut que Yara l'observait. Son visage avait repris des couleurs.

« Comment te sens-tu ?

— Ça ira. »

Suivit une pause maladroite – telle fut du moins l'impression de Snow –, après quoi ils reprirent la parole en même temps.

« Vas-y, dit-il.

— Non… toi.

— Je n'ai rien de spécial à dire. Je voulais simplement te réconforter. »

Elle s'humecta les lèvres. « Je crois que je peux t'aider. »

Ce fut comme si une torche s'embrasait en lui.

« La tanière… la salle avec les chaînes, reprit-elle. C'est surtout là qu'il tue des gens. Il se sert de ces chaînes pour voler. Enfin, ce n'est pas vraiment du vol – plutôt de l'acrobatie. Mais c'est un spectacle stupéfiant. Sur les murs, il y a des corniches où il…

— Je ne les ai pas vues.

— La plupart d'entre elles sont trop haut pour qu'on les voie, et les autres se fondent dans le décor. Il faut savoir où elles se trouvent pour les distinguer. C'est là qu'il va se percher. Quand il se repose après le vol.

— Ces nuages, ces corniches… c'est toi qui as conçu tout ça, c'est toi qui l'as imaginé ?

— Non, c'est Griaule. Je me suis contenté d'ajouter un détail. En cas de problème, les chaînes peuvent se décrocher du plafond. À chacune d'elles est assigné un code qui permet de l'ôter en cas de besoin – pour la remplacer, par exemple. Quand nous avons emménagé ici, alors que Jefe était encore trop faible pour voler, un ingénieur est venu avec son équipe pour procéder à l'installation. »

Elle but une gorgée d'eau puis reposa le verre sur la table de chevet.

« Au bout de quelques semaines, durant lesquelles je me suis occupée de Jefe vingt-quatre heures sur vingt-quatre, je me suis rendu compte qu'il n'en faisait qu'à sa tête et je me suis demandé s'il ne risquait pas de mal tourner.

— En voilà une surprise.

— Je voulais pouvoir être en mesure de l'arrêter, alors j'ai demandé à l'ingénieur de programmer un code grâce auquel toutes les chaînes centrales se décrocheraient en même temps. Il m'a déconseillé d'agir sur la totalité des chaînes, car en tombant elles tueraient toutes les personnes présentes dans la salle. J'ai souvent été tentée d'activer ce code, mais jusqu'ici je m'en suis tenue à ma décision première. »

Il croyait savoir ce qui l'avait fait changer d'avis, ce qui l'avait décidée à agir, et il aurait voulu s'en assurer, lui demander : *Pourquoi maintenant ?* car il pensait que ça n'avait aucun rapport avec Chuy – mais il ravala sa question, craignant de la voir mal réagir et réviser sa position.

« Ce code, qu'est-ce que c'est ?

— Dans la tanière, à gauche de la porte, on a placé un panneau à hauteur d'homme. Il dissimule un boîtier avec un pavé numérique. Il faut taper sept, un, trois, neuf, un. Ça correspond à ma date de naissance, le 13 juillet 1991. Ensuite, on presse ENTER et il tombera. Mais c'est moi qui entrerai le code. »

Elle voulut se redresser et il s'empressa de l'aider ; une fois qu'elle fut bien installée dans son nid d'oreillers, elle reprit : « Il vaut mieux que ce soit moi qui m'en charge. S'il est fidèle à ses habitudes, il te déposera sur une corniche pour que tu le voies voler. Je sais quelles sont les chaînes qui doivent tomber et j'ai l'habitude de le voir évoluer – jamais tu ne pourrais minuter ses mouvements. Mais peut-être qu'il ne m'autorisera pas à t'accompagner. Alors… sans doute acceptera-t-il que tu l'observes depuis le sol. Dans ces conditions, ce sera à toi d'entrer le code. Nous devons être sûrs que je viendrai avec vous. Le mieux serait de faire semblant de nous disputer à propos des meilleures méthodes de gouvernement.

— Que veux-tu dire ?

— Nos arguments l'intéressent, tu l'as bien vu. Si nous parvenons à le captiver comme tout à l'heure, il attendra pour te tuer que nous ayons achevé notre discussion. »

Au bout d'un temps, Snow avoua : « Je suis sujet au vertige.

— Tu devras surmonter ta peur. » Elle fit pivoter sa tête pour détendre ses muscles. « Autre chose. Tu seras peut-être obligé de l'achever.

— Quoi ? Je croyais qu'il allait tomber du plafond !

— Ça ne suffira sans doute pas à le tuer. Quand il a commencé à voler, il a fait plusieurs chutes – ça l'a immobilisé quelques jours, mais c'est tout.

— De quelle hauteur est-il tombé ?

— Quinze à vingt mètres ?

— Et il a survécu au choc ?

— Cette fois-ci, les chaînes lui tomberont dessus – ça devrait suffire. Mais nous devons être prêts à tout. J'apporterai une machette, mais il faudra que tu t'en occupes. Je ne suis pas assez forte.

— Tu peux dégoter une arme à feu ? »

Elle fit non de la tête. « Impossible. Depuis l'affaire des snipers, il a interdit les armes à feu dans le village. Et il est capable d'en renifler une à des kilomètres.

— Il ne se méfiera pas d'une machette ?

— J'en utilise une tous les jours. Pour décapiter les poulets et éliminer les mauvaises herbes. Il ne pense pas que quiconque puisse le tuer à l'arme blanche.

— Nom de Dieu !

— Tu dois le faire ! S'il survit à sa chute, il sera sonné, prisonnier dans les chaînes.

— Et si on se débrouillait pour qu'il tombe de plus haut ?

— Il tient à être vu de son public. En général, il dépose sa victime sur une corniche assez proche du sol. Puis il se lance dans une cabriole pour gagner le centre de la salle, ce qui le place à une hauteur de dix à douze mètres. Il récupère alors sa victime pour l'emmener dans les hauteurs, et ensuite il la lâche. Je connais bien cette manœuvre et je peux la minuter. S'il ne se prépare pas à une mise à mort, sa trajectoire devient capricieuse, et je n'ai aucune chance d'anticiper ses mouvements. On peut toujours en discuter, mais je ne choisirais pas de telles circonstances pour frapper si ma vie en dépendait. »

Ce plan alambiqué, cette conversion soudaine… tout ça semblait trop facile, trop fabriqué. Certes, ladite conversion n'était pas vraiment soudaine – ça faisait une bonne semaine qu'il la travaillait au corps, qu'il ranimait peu à peu les sentiments qu'elle avait eus pour lui… mais c'était quand même un peu surprenant.

« Tu fais une drôle de tête, dit-elle. Quelque chose qui ne va pas ?

— Je réfléchissais… je visualisais la chose. »

Ils passèrent leur plan en revue. Les chaînes glissaient le long de leurs rails, en haut comme en bas, et leurs mouvements pouvaient être altérés grâce au boîtier de contrôle, mais en règle générale, Jefe entrait un code qui déclenchait une séquence bien précise. Les pick-up Toyota jaunes garés dans le village appartenaient au PVO. Bien que d'apparence vétuste, leur moteur était entretenu, leur réservoir toujours plein, et ils les amèneraient sans problème jusqu'à la frontière. Une fois Jefe éliminé, il n'était pas question de s'attarder au Temalagua – le PVO aurait leur peau. S'ils parvenaient à gagner les États-Unis, ils iraient se planquer quelque part en attendant de décider de la suite des événements… Comme plan, on avait vu mieux – celui-ci grouillait d'impondérables. Ils auraient besoin d'une sacrée dose de chance. Il y avait notamment ce fichu détail qui n'arrêtait pas de tarabuster Snow, et il finit par se résoudre à demander à Yara pourquoi elle avait mis l'ingénieur dans la confidence.

« Je ne courais guère de risques, dit-elle. Je n'avais pas le choix et je savais que le PVO avait l'intention de faire disparaître tous ceux qui avaient bossé sur le projet.

— Ouais, mais il aurait pu te trahir avant d'être exécuté. D'autant qu'il pouvait espérer sauver sa peau. »

Elle arbora soudain un masque de gravité. « Ne me prends pas pour une idiote. Je l'ai tué avant qu'il ait eu le temps de me trahir. Dès que j'ai vérifié que le code était opérationnel, je l'ai poignardé. J'ai raconté au PVO qu'il avait tenté de me violer. »

Autant déstabilisé par cet aveu que par la froideur avec laquelle elle l'avait fait, Snow baissa la tête et fit mine de se gratter la nuque pour dissimuler sa réaction.

« Tu vois ? fit-elle. Je suis damnée, je te l'ai déjà dit. »

Au cours des jours suivants, Snow concocta quantité de scénarii paranoïaques tournant autour de Yara. Son préféré, celui auquel il revenait le plus souvent, se résumait ainsi : son plan était un tour d'écrou conçu pour lui arracher une ultime goutte de tourment, un mensonge grâce auquel il irait docilement à l'abattoir. Il l'imagina en train de le railler tandis qu'il agonisait, et le fait qu'elle ait insisté pour faire chambre à part afin de convaincre Jefe qu'ils étaient fâchés ne faisait qu'alimenter sa méfiance. Elle en avait fini avec lui, le piège était tendu, il n'était plus nécessaire qu'ils s'accouplent (un acte qu'elle trouvait répugnant)… décidément, tout se tenait. S'il ne parvenait pas tout à fait à croire ses propres délires, il n'en était pas moins conscient qu'il dépendait d'elle, et, en repensant à tout ce qu'elle avait fait pour garantir la survie du dragon, il était grandement tenté d'imaginer le pire.

« Ça doit te paraître bizarre que je ne t'aie jamais dit "Je t'aime" », dit-elle le lendemain soir, comme Snow passait dans sa chambre pour lui souhaiter une bonne nuit.

Persuadé du contraire, il fouilla en vain dans ses souvenirs pour lui rappeler les circonstances de ses aveux.

« Je ne sais pas comment expliquer une telle réticence de ma part. Enfin, je crois le savoir, mais… » Elle fit mine de se cogner la tempe. « Parfois, tout se mélange là-dedans. De toute façon, ça doit être évident.

— Quoi donc ?

— Que je t'aime. »

On ne percevait aucune conviction dans sa voix. Elle avait enveloppé l'abat-jour d'un châle bleu, créant une pénombre qui rendait son expression difficile à déchiffrer.

« Je ne voulais pas paraître hésitante, reprit-elle. Je devais d'abord me décider à propos de Jefe, et puis je me suis demandé si tu voulais vraiment de moi. Et il y avait d'autres choses à prendre en considération. Je t'aime, mais le dire comme ça, de but en blanc, ça me semblait maladroit. »

Il s'assit au bord du lit. « Tu as du mal à faire confiance aux autres, je le sais.

— Ce n'est pas ça. Tu as tellement changé depuis…

— Je n'ai pas changé. Je suis toujours le même post-hippie. »

Elle médita là-dessus. « Et moi, j'ai changé ? À part sur le plan physique, bien sûr.

— Ouais. Tu es plus mûre, plus lucide. Moins capricieuse.

— Ça, c'est à cause des meurtres que j'ai commis – tuer rend fou, ou alors ça aide à se dominer.

— Ce n'est sûrement pas ça. Tu étais déjà une meurtrière quand je t'ai rencontrée. »

Elle le regarda d'un air surpris.

« Le pédophile autrichien, expliqua-t-il.

— Comment es-tu au courant ? Je ne t'en avais pas parlé, pourtant.

— Guillermo m'a raconté. »

Au bout d'un temps, elle dit : « Je ne me souviens pas avoir tué Scheve. Je le vois encore saigner, mais je ne sais pas s'il s'agit d'un souvenir. J'étais toujours défoncée à cet âge-là et il m'est arrivé

plein de choses que j'ai en partie oubliées. Bref… » D'un geste de la main, elle refoula de nouveau son enfance. « Je me sens plus ou moins la même depuis l'époque où je t'ai connu, et pourtant tu dis que j'ai changé. Or, je suis sûre que tu es sincère. Donc, si j'ai changé sans m'en rendre compte, il est possible que tu en aies fait autant, admets-le.

— Sans doute. »

Elle resta silencieuse durant plusieurs secondes. « J'ai oublié ce que je voulais dire. Tu m'as fait perdre le fil en évoquant Scheve.

— Excuse-moi.

— Ça me reviendra, enfin peut-être. » Elle se pressa les poings sur les tempes. « Même si je ne me rappelle plus comment je suis parvenue à ma conclusion, je n'ai pas oublié celle-ci. On est salement amochés, tous les deux. »

Gloussement de Snow. « Tu crois ?

— Écoute-moi ! Je n'ai pas envie de rigoler.

— Entendu. Je t'écoute.

— On est amochés tous les deux. Moi, parce que ma vie était gâchée d'avance. Et toi, parce que…

— Finir amoché était en quelque sorte mon ambition », coupa-t-il, mais elle fit celle qui n'avait pas entendu.

« … parce que le monde t'a déçu d'une façon qui m'échappe. Peu importe. Quand on était ensemble, dans le temps, on ne parlait jamais d'amour. Je ne sais pas s'il nous arrivait de prononcer le mot, mais nous savions qu'il y avait quelque chose entre nous. Quelque chose de fort. Sauf qu'on refusait de regarder ça en face, on préférait tourner autour. Le jour où tu es arrivé ici, quand tu m'as dit "Je t'aime", je sais que tu n'étais pas tout à fait sincère… mais que tu l'étais quand même un peu. Jamais tu ne m'en avais dit autant. Je l'ai senti, et c'est pour ça que j'ai réagi en conséquence. »

Elle avait adopté un débit précipité, mais sa voix se fit hésitante. « Et… je me suis sentie mieux après ça. Un peu mieux chaque nuit. » Elle l'implora du regard. « Je regrette que tu aies parlé de Scheve. Maintenant, j'ai des images plein la tête. Je ne suis plus en état de réfléchir. »

Il s'allongea auprès d'elle et elle se tourna face à lui ; il l'embrassa sur le front et la sentit se détendre.

« Venons-en au fait, reprit-elle. Dans deux jours, dès demain peut-être, nous risquons de nous faire tuer. Il nous est impossible d'échapper à l'épreuve qui nous attend, mais c'est peut-être une chance pour nous. Si nous allons jusqu'au bout, si nous restons solidaires et agissons sans fléchir, nous avons une chance de guérir de nos blessures et de faire de nos imperfections une force. Je sais que c'est un espoir dérisoire compte tenu de tout ce qui s'est passé, des horribles erreurs que j'ai commises, sans parler des tiennes… mais si nous parvenons à sauver cela, cette relation entre nous, cet amour, ce potentiel… appelle cela comme tu veux… alors peut-être pourrons-nous construire quelque chose. »

Elle marqua une pause aussi brève qu'un hoquet.

« Putain, c'est nul, ce que je raconte, reprit-elle. Je savais exactement ce que je voulais dire, mais tu as parlé de Scheve et… *pouf ! Ça* m'est sorti de la tête. »

Snow lui dit de prendre son temps et elle garda les yeux clos pendant une minute.

« Je me rappelle encore quelques bribes, reprit-elle. Si nous réussissons à tuer Jefe, cela nous mettra dans l'obligation de tirer parti de notre réussite, au nom de tous ceux que nous aurons détruits. Et si nous réussissons à le tuer, cela ne pourra que nous transformer. Ce sera notre mariage alchimique. Mais je n'arrive plus à mettre de l'ordre dans mes pensées… à tenir le discours que

j'avais préparé… ça ressemble à un délire. »

Cette incapacité à se souvenir sonnait juste et Snow s'en voulut d'avoir douté d'elle.

« Bizarre comme le nom de cet enculé suffit à lui seul à me perturber, dit-elle. Je ne me souviens pas des détails. Quand il m'a violée, je veux dire. Je me sens un peu nauséeuse, c'est tout, comme si je rêvais que j'étais malade. Tu te rappelles ce film qu'on avait vu ensemble à Antigua, quand j'ai pété les plombs ? Son visage était flou, déformé, il entrait et sortait du cadre à volonté, comme celui du monstre dans le film. Et puis c'est tout. Je ne me rappelle rien d'autre. Mais prononce le mot "Scheve" et je ne sais plus où j'habite.

— Désolé d'avoir mis ça sur le tapis. » Il l'embrassa une nouvelle fois. « Tu es sûre que ça va aller ?

— Je suis furieuse contre moi, c'est tout. Ça ira.

— Il vaudrait mieux que je m'en aille, alors. »

Elle caressa les veines sur le dos de sa main, comme s'il s'agissait d'une énigme à élucider, puis répondit : « Non, pas vraiment. »

Chaque fois que Jefe était à portée de voix, ils reprenaient leur polémique et débattaient de modes de gouvernance contradictoires ; Snow, dont le sort dépendait en grande partie de Yara, compensait son sentiment d'impuissance en défendant vigoureusement un point de vue de droite, qu'il considérait comme le plus pragmatique bien qu'il allât à l'encontre de tout ce qu'il croyait. Lorsque Yara affirmait avec insistance que seule la fermeté tempérée d'altruisme apporterait la paix et la prospérité au Temalagua, il l'accusait de se réfugier dans un « conte de fées gauchiste » et insinuait qu'un tel discours était déplacé dans la bouche d'une personne associée au PVO depuis ses origines.

« Ce sont des histoires pour les petits enfants, décrétait-il. Sauf que ceux qui les écoutent ne deviennent jamais des hommes. C'est ce genre de niaiseries qui les ramollit, qui les empêche de quitter les jupes de leur mère. Le chef, l'homme qui veut commander, doit impérativement dépasser ce stade. Il doit avant tout penser à son pays – dans l'exercice du pouvoir, il sera amené chaque jour à prendre des décisions qui susciteront la peur et la colère. Il doit voir par-delà cette morale à deux sous, dont le seul but est de dompter les instincts de l'homme, de réguler son comportement. Son rôle exige de lui qu'il soit capable de la transcender. »

Jefe ne semblait plus troublé par leurs échanges. En fait, il paraissait ravi de les voir argumenter et ne manquait pas de signaler sa satisfaction chaque fois qu'il approuvait une remarque de Yara ou (plus fréquemment) de Snow. Puis, le matin du cinquième jour suivant l'incident de Chuy, il les invita tous les deux à le regarder voler. Son ton était machinal, enjoué, comme s'il leur avait proposé d'aller au cinéma. Snow fut incapable de dissimuler sa consternation.

Jefe le gratifia d'une tape sur l'épaule. « Allez ! Ça va te plaire, je te le promets. »

Yara attrapa la machette posée près de sa chaise et il lui dit de la laisser là, ajoutant sur un ton sarcastique qu'elle ne risquait pas de trouver des poulets là où ils se rendaient.

Que leur dessein soit d'emblée contrarié, voilà qui augurait mal de la suite, mais, tandis qu'ils montaient l'escalier et que Snow, incrédule, se sentait dans la peau d'un condamné marchant vers l'échafaud, il n'en éprouva pas moins un certain soulagement, car il savait désormais que la crise qu'ils traversaient connaîtrait bientôt sa résolution. Jeff ôta chemise et pantalon, ne gardant que le collant noir qu'il portait en dessous ; si les muscles de son torse et de ses bras étaient étonnamment lisses, ses dorsaux et ses deltoïdes se révélaient massifs et noueux. Il ouvrit un panneau mural dissimulé dans un nuage indigo et tapa quelques chiffres sur le pavé numérique ; on entendit une série de sourds grincements et les chaînes commencèrent à se mouvoir dans leurs rails, tantôt vite, tantôt lentement, tandis que la lumière jouait sur leurs maillons argentés. Enfin il enfila une paire de gants

noirs avant de bondir sur une chaîne qui l'emporta vers les hauteurs.

Yara étreignit la main de Snow et lui murmura à l'oreille : « Dès que tu seras redescendu, cours chercher la machette ! »

Arrivé à cinq ou six mètres au-dessus du sol, Jefe se jeta dans les airs, agrippa une chaîne puis tourna sur lui-même pour sauter plus haut encore, en saisit une autre et répéta la manœuvre jusqu'à ce que Snow ne distingue plus qu'une minuscule silhouette bondissant dans une forêt d'argent frémissante sur fond de nuages tempétueux et de lumière vieil or. Il redescendit de la même façon, dans une succession vertigineuse de pirouettes et de sauts périlleux, de demi-tours et de contre-volées, qui le ramena au-dessus de leurs têtes en quelques minutes, après quoi il reprit de l'altitude sans ralentir la cadence, filant d'une chaîne à l'autre, rapide comme une flèche, parcourant une douzaine de mètres avant d'obliquer brusquement, émaillant son parcours de figures plus impressionnantes les unes que les autres. Yara ne lui ménagea ni ses bravos ni ses applaudissements, bien qu'il y ait peu de chances pour qu'il les entende. D'un coup de coude, elle encouragea Snow à l'imiter et, quoiqu'il n'en ait guère envie, il s'exécuta, sans trop se forcer cependant car jamais il n'avait assisté à une telle démonstration d'endurance, de force et de coordination. Lorsqu'il cessa de voir Jefe parmi les chaînes et les nuages, il demanda à Yara où il était passé et elle lui désigna une silhouette noire perchée sur une corniche invisible, sur un fond d'explosion solaire. Puis il redécolla, prit son essor parmi les chaînes, et on eût dit que celles-ci avaient cessé de guider sa course, qu'il les effleurait à peine, glissant sur les courants aériens, tant la fluidité et la grâce de ses mouvements rappelaient ceux d'un oiseau en plein vol.

Combien de temps resta-t-il dans les airs ? Snow n'aurait su le dire. Une heure, au bas mot. Assez longtemps pour qu'il perde l'envie de crier et d'applaudir, si bien qu'il resta silencieux et immobile jusqu'à ce que Jefe redescende pour atterrir et se dirige vers eux, transpirant à peine malgré ses efforts. Yara le félicita en souriant, le gratifiant d'une tape sur l'épaule, mais Snow, désormais incapable de jouer la comédie, afficha un air indifférent tandis qu'il luttait contre la panique et passait en revue les phases de leur plan. Un rictus aux lèvres, Jefe s'approcha d'une démarche chaloupée et lui donna une bourrade, le poussant vers le mur décoré de nuées. Snow tenta de s'écarter mais Jefe repartit à l'assaut, manquant lui faire perdre l'équilibre. Alors qu'il moulinait des bras pour ne pas tomber, Jefe lui sauta dessus, l'agrippa par sa ceinture et le poussa vers le mur en le bourrant de coups d'épaule. Puis il s'empara d'une chaîne, l'enroula autour de son bras et tous deux montèrent vers les hauteurs.

En voyant le sol s'éloigner sous ses pieds, Snow renonça à toute résistance et ferma les yeux, s'accrochant à la jambe de Jefe et luttant contre le vertige. Au bout d'un interminable laps de temps, il sentit qu'on le hissait. Il se mit à hurler, persuadé que sa mort était proche, mais au lieu de tomber dans le vide il se retrouva plaqué contre un mur, la main de Jefe lui enserrant la gorge et ses pieds reposant sur une surface solide. Une corniche. Il avança prudemment un pied pour localiser le rebord et le trouva au bout de dix centimètres.

« Ne t'inquiète pas. Je ne te ferai aucun mal. »

Snow entrouvrit les paupières et découvrit Jefe à côté de lui, face au mur, puis il baissa les yeux. Leur position était si élevée qu'il ne distinguait même pas le sol ; son champ visuel se réduisait à un chaos ondoyant de chaînes argentées, à des nuages sur les murs et au ciel automnal du plafond tout proche. Son estomac se retourna, ses genoux fléchirent, et si Jefe n'avait pas accentué son étreinte, au risque de l'étrangler, il serait sûrement tombé.

L'autre le secoua tout doucement. « Tu m'entends ? »

Surgi des profondeurs de la conscience de Snow, le chaos se déversa sur son esprit comme un

geyser inondant le monde, se résolvant en une ondée de vœux pieux et de prières puériles.

« Calme-toi, mon ami ! Tout va bien ! »

Si on tombe d'assez haut, lui avait-on dit, on perd conscience avant de s'écraser sur le sol.

« Je sais que tu n'es pas à l'aise ici, reprit Jefe. Mais je te tiens, d'accord ? Détends-toi. »

Son visage était trop proche pour que Snow puisse le déchiffrer – il ne voyait qu'une oreille, une joue et une partie de la gorge. Il émanait de lui une odeur âcre, légèrement acide, évoquant un désert alcalin. Snow reprit son souffle dans un frisson et referma les yeux. Le grincement des chaînes faisait vaciller sa raison.

« Tes conseils me revigorent, reprit Jefe. Je les apprécie beaucoup. Je veux que tu restes auprès de moi. Si je t'ai amené ici, c'est pour faire une farce à Yara. Rien de plus. Tu comprends ? »

Snow resta interdit.

« Elle l'a mérité, tu ne crois pas ? Tu avais raison à son sujet. »

On percevait des voix au sein du grincement, comme on en perçoit dans le bruit d'une voiture filant à toute allure lorsqu'on laisse reposer sa tête contre la vitre : des voix suraiguës, résonantes, hypnotiques, qui rappellent de façon incongrue *Alvin et les Chipmunks*, des voix sinistres et gaies, chantant une rengaine toute simple qui lui enjoignent de se laisser aller, de se laisser aller, de se…

« Regarde-moi ! » ordonna Jefe.

Il s'écarta un peu afin que Snow distingue son visage dans sa totalité, un visage conçu pour être l'image même de la confiance en soi, puis se rapprocha. « Tout ira bien. Tu as gagné. »

Snow ne savait quoi dire – il tenta de sourire mais le résultat était au mieux douteux.

« On n'a pas vraiment eu l'occasion de discuter, reprit Jefe. C'est de ma faute. Mes excuses. Quand je t'ai vu au village, j'ai supposé que tu étais un espion. J'ai failli te tuer dès la première nuit. Mais j'en suis venu à apprécier la vision que tu as de ma situation. Certains diraient que c'est le destin qui t'a conduit à moi, mais un être comme moi façonne son propre destin. J'ai dû sentir ta présence et t'appeler à moi afin que tu puisses donner voix à ce que j'éprouvais dans mon cœur. »

Il lâcha le gosier de Snow pour lui tapoter la joue. Se sentant attiré par le vide, Snow s'efforça de se fondre dans le mur.

« Je suis du genre intuitif, poursuivit Jefe. Tu peux m'aider à accéder à cette partie de ma vie qui me reste cachée, je le sais. Je l'ai su dès l'instant où je t'ai vu, je pense, mais je comprends maintenant que tu avais peur de moi. C'est pour ça que tu t'es refusé à moi. Tu avais besoin de temps pour t'adapter, pour t'acclimater à ma présence. J'oublie parfois l'effet que je peux faire aux gens. Il ne faut pas s'attendre à ce que je le remarque. De toute évidence, je n'ai pas le même effet sur moi-même. »

Snow aurait préféré couper le son et se concentrer sur ses pieds, mais Jefe continuait de débiter des âneries et l'obligeait à les écouter. L'idée lui vint, lucide quoique hystérique, qu'il avait sans doute vu juste lorsqu'il avait engueulé Yara après la visite d'Enrique : peut-être qu'un dragon prenant forme humaine se réduisait à un avorton à la langue bien pendue doté de superpouvoirs, pour ne redevenir la mystérieuse bête cosmique des légendes qu'une fois recouvré son état naturel. Ou pas. Peut-être que ce n'était qu'un connard, quelle que soit sa forme.

Jefe l'étreignit et l'embrassa sur la joue, lui arrachant une grimace. « On est restés assez longtemps dans les hauteurs, dit-il. On reparlera plus tard. Et si on descendait ? Pour conclure la farce. Yara sera bien surprise de découvrir qu'elle a perdu la partie. Ça lui apprendra, à cette salope ! »

Snow pressentit ce qui allait suivre, mais la perspective de retrouver le plancher des vaches lui fit oublier tout le reste.

Après lui avoir lancé une œillade, Jefe l'agrippa de nouveau par la ceinture et, avant qu'il ait eu le temps de réagir, bondit vers la chaîne la plus proche. Suspendu à sa main, Snow crut l'espace d'un instant qu'il avait menti, que c'était lui le dindon de la farce, mais il se sentit soudain stoppé dans sa chute, sentit la boucle de la ceinture lui mordre les chairs avec une telle force qu'il en eut le souffle coupé. Une fois remis de ses émotions, il vit qu'ils descendaient à vive allure, que le sol se rapprochait sans cesse. Cette fois-ci, il ne ferma pas les yeux – comme il l'aimait, ce sol, comme il le désirait, comme il était impatient de le toucher ! Et lorsque Jefe le posa sur la dalle de béton, lorsqu'il se râpa la joue sur sa surface rugueuse, il faillit pleurer de soulagement et resta un long moment à savourer sa fermeté. Enfin il se rappela Yara et la chercha du regard. La vit sur une corniche à dix mètres de hauteur, devant le mur de nuages crépusculaires. Elle braqua son regard sur lui – s'il ne put déchiffrer son expression, il capta sa terreur comme si elle la lui avait plantée en plein cœur. Jefe monta en tournoyant parmi les chaînes, sans jamais s'éloigner du mur, puis il obliqua vers le centre du puits en prenant encore de l'altitude. Son style de vol s'était altéré. Il était moins spectaculaire, moins impressionnant, et Snow pensa aux évolutions languides d'un trapéziste rassemblant ses énergies en vue d'un triple ou d'un quadruple saut périlleux. Pris de panique, comprenant l'intention de Jefe, il fonça vers le panneau et voulut entrer le code… mais se figea. Sa date de naissance. Sept… sept quelque chose. Merde ! Il se creusa la cervelle. Sept, un, trois, neuf, un. Il tapa les chiffres et son index s'immobilisa sur la touche ENTER tandis qu'il cherchait à localiser Jefe parmi les chaînes. Il le vit qui fonçait à partir du mur opposé dans une succession de pirouettes, fondant droit sur Yara tel un plongeur olympique résolu au suicide ; il était déjà à mi-parcours, plus qu'à mi-parcours… Snow pressa la touche ENTER mais il était déjà trop tard, il le savait.

S'il n'avait pas effectué une dernière pirouette, une ultime fioriture, Jefe aurait été sauvé. Sa seule vitesse acquise faillit lui épargner la chute. Le grincement cessa net et sa course gracieuse dégénéra en une série de sauts dénués de toute coordination. Il ne mit que deux ou trois secondes à tomber, pas davantage, mais quand Snow se repassa la scène en esprit, elle dura beaucoup plus longtemps. Jefe voulut attraper une chaîne encore fixée au plafond, il en frôla les maillons du bout des doigts, puis il s'abîma sans agiter ni bras ni jambes, sans le moindre tour sur lui-même. L'impact produisit un bruit écœurant et il se reçut sur une jambe, comme s'il avait tenté un atterrissage en catastrophe au tout dernier instant. Il s'effondra sur le dos et, s'il était conscient, il ne manqua pas de voir les chaînes fondre sur lui tel un nid mouvant de serpents argentés dont les longues queues entremêlées fouettaient l'air. Elles churent sur le béton dans un bruit éclatant, jaillissant de toutes parts à l'issue du rebond, et Snow crut bien que l'une d'elles allait le décapiter – il s'en fallut de quelques centimètres. Puis le calme revint. Un calme menaçant, bien qu'il traduisît une conclusion heureuse. La tanière était transformée en tableau gothique, scène de théâtre parée pour l'épilogue d'une pièce surréaliste, un mystère médiéval dont la fin restait sujette à interprétation. Une quantité considérable de chaînes demeuraient fixées au plafond, dissimulant les fresques photographiques, et une chape de poussière flottait au-dessus du sol, brume lunaire occultant en partie le monceau de maillons reposant sur le sol tel un tumulus construit pour héberger un monstre immortel.

Yara héla Snow, lui ordonna d'aller chercher la machette, mais il lui hurla en réponse : « Pas avant que tu sois descendue !

— La machette ! » insista-t-elle.

Têtu, Snow lui demanda comment procéder pour la faire descendre.

La jeune femme était collée contre le mur, les bras tendus pour garder l'équilibre. Sans doute n'osait-elle pas hocher la tête, de crainte de basculer de la corniche, mais elle pointa un doigt sur le

monceau de chaînes. Comme il ne distinguait rien, il demanda : « Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il est encore en vie ! Regarde les chaînes !

— Où ça ? Je ne vois rien !

— Le tas de chaînes ! De mon côté ! Mais regarde ! »

Il ne distinguait rien, ni trace de sang, ni signe de vie, mais il s'avança de quelques pas, enjambant des circonvolutions argentées dont la forme évoquait les racines noueuses et tortueuses d'un arbre métallique, ou encore des queues de crocodiles, ou l'épine dorsale de créatures antédiluviennes dont la tête aurait été enfouie sous un monceau de maillons d'argent. L'ensemble devait avoisiner les six mètres de haut et dégageait un rayonnement glacial. Il entreprit d'en faire le tour d'un pas lent et précautionneux, guettant le moindre mouvement suspect mais n'en percevant aucun.

« Où ça, tu as dit ? » lança-t-il, puis il vit des chaînes se mouvoir au-dessus d'une petite bosse près du pourtour du tas, là où le maillage s'empilait sur plus d'un mètre cinquante d'épaisseur. Son cœur fit un bond, mais le mouvement cessa.

« Ce n'est rien, ça se tasse ! » Il leva les yeux vers Yara. « Comment on fait pour te faire descendre ?

— Tu es sûr ? »

Il attendit quelques instants, mais comme il ne se passait rien, finit par répondre par l'affirmative.

« Retourne au panneau et tape trois fois neuf ! Ça fera descendre les chaînes.

— Tu ne veux pas que je monte te rejoindre ?

— Je tiendrai le coup jusqu'à ce que je puisse descendre ! »

Un bruit dans son dos : les chaînes qui se meuvent, la bosse qui enfle, un poing ensanglanté qui jaillit, les doigts de Jefe qui griffent l'air.

Galvanisé par la terreur, Snow fonça vers l'escalier. Il dévala les marches quatre à quatre, saisit la machette et remonta au pas de course, s'arrêta sur le palier pour rassembler son courage, reprendre son souffle, puis regagna la tanière. Jefe était encore pris dans les chaînes, enroulées autour de son torse et de ses jambes, mais il s'en était en partie libéré, se redressant sur ses genoux. Le sang perlait à ses bras et à sa poitrine – on eût dit que sa peau s'était craquelée comme un œuf plutôt que de saigner ou de se tuméfier. Il jeta un regard noir à Snow mais ne dit pas un mot, ne fit pas un geste. « Tue-le ! Tue-le ! » hurla Yara. Jefe resta sans réaction, continuant de guetter Snow qui s'approchait de lui en tremblant, la machette dressée dans son dos, prêt à frapper.

Il pensait que Jefe lui sauterait dessus dès qu'il serait à sa portée, mais lorsqu'il fit halte à quelques mètres de lui, ce dernier resta immobile et se contenta de l'observer. Cela lui donna de l'assurance et il décida de frapper à la tête. Jefe leva un bras pour se protéger et la lame ripa sur l'os, emportant un lambeau de peau. Ce n'était pas de l'épiderme humain, mais une sorte de couenne protégeant les chairs, et, comme il battait en retraite, Snow se rappela la violence du choc quand Jefe l'avait giflé.

« Ne le laisse pas se relever ! cria Yara. S'il se remet debout, tu ne pourras jamais l'achever. »

Snow doutait que Jefe fût en état de se relever et il s'interrogea sur la déclaration de Yara. Il lui était impossible de prendre Jefe à revers et l'allonge de celui-ci lui permettait de se défendre tous azimuts. Du fait de ses blessures, il était peut-être vulnérable à une attaque sur le flanc, néanmoins Snow n'avait pas le choix et devait opter pour un assaut frontal. Il frappa d'estoc, mais Jefe para le coup sans difficulté. Il tenta ensuite une feinte, changea ses appuis et abattit la machette, visant le crâne – mais il s'était trop approché. Jefe le frappa au poignet, envoyant la machette rebondir sur le sol, et tenta d'agripper un pan de sa chemise. Snow fit un pas de côté et courut ramasser son arme.

Comme il se baissait, Jefe poussa un cri. Il avait réussi à se relever et se dirigeait vers l'escalier, traînant une jambe derrière lui, le torse penché sur la droite, titubant, sans cesse obligé de corriger sa trajectoire, homme tordu sur une route tortueuse. Snow fondit sur lui et entreprit de le frapper au genou gauche dans l'espoir de lui sectionner un tendon, mais il manquait de force et son geste s'avéra dénué du moindre effet. Progressant avec la raideur obstinée d'un vieillard, Jefe se tourna vers lui, feulant tel un chat enragé. Désormais vierge de toute trace d'humanité, son visage apparaissait tel qu'en lui-même : un masque dissimulant une répugnante entité dont la colère corrosive n'était désormais que trop apparente sous les oripeaux de chair qui le paraient encore, une colère qui n'était pas dirigée contre le seul Snow, mais bien contre le genre humain dans son ensemble, une haine vicieuse et sournoise l'ayant sustenté durant des millénaires pour finir par devenir son unique raison de vivre. Tout cela, un seul regard suffisait à le faire comprendre – et ce fut comme si le germe de la vilenie du dragon jaillissait jusqu'à Snow pour infecter son être, projetant aussitôt des vrilles dans son cerveau afin d'éveiller en lui une colère semblable à la sienne. Et tandis que Jefe progressait péniblement vers la cage d'escalier, Snow laissa cette colère guider ses actes et sa main.

Il bondit, sent que le coup va porter alors même qu'il le porte, plante la machette dans la gorge de Jefe, sent la lame lui fendre la mâchoire. Poussant un couinement, Jefe se dégage, lui arrachant la machette qui reste coincée dans la viande et l'os. La lame se damasse de sang. Jefe gagne le palier en titubant, son pas se fait hésitant. Il glisse, échoue à saisir la rambarde et tombe dans l'escalier, descend les marches à plat ventre et échoue sur le palier suivant, délogeant la lame. Il se ramasse et reprend sa route, mais le sang coulant de ses plaies pare son dos d'une camisole écarlate.

Un calme étrange et soudain s'empara de Snow. Pas étrange sur le plan émotionnel, non, car il savait que Jefe se mourait et ne représentait plus aucune menace, mais en ce qu'il semblait participer d'une ressource intérieure dont il ignorait jusqu'alors l'existence. Apaisé, en somme, il regarda Jefe disparaître à la vue avant de se tourner à nouveau vers la tanière. Yara lui hurlait de l'achever, mais il se dirigea vers le panneau mural, tapa neuf, neuf, neuf, et les chaînes descendirent à grand bruit. Les cris de Yara devinrent inaudibles. Assuré qu'elle n'avait plus rien à craindre, il regagna l'escalier d'un pas décontracté, ramassant la machette au passage avant de déboucher dans la salle à manger. Il fit halte devant l'armoire à liqueurs et, après avoir examiné son contenu avec soin, se servit une double dose de single malt qu'il sirota en connaisseur. Sa main se mit soudain à tressaillir. Il vida son verre et s'engagea dans le tunnel, suivant le sillage de sang laissé par Jefe.

Cela faisait près de deux semaines qu'il n'avait pas mis le nez dehors et la lumière du jour le désorienta, ainsi d'ailleurs que la vastitude du monde et des collines qui entouraient la parcelle de terre nue où était édifié le village. Sous un ciel sinistre, huit ou neuf femmes – deux vêtues d'un simple peignoir, les autres d'une longue jupe de couleur vive et d'un chemisier brodé en tissu grossier – s'étaient rassemblées à mi-chemin de la maison rose et des premières huttes, fixant d'un air grave quelque chose qu'il ne pouvait encore distinguer. Alors qu'il émergeait du tunnel, il aperçut Jefe sur la droite : il traînait toujours la patte, mais il tenta de courir sur le sol glissant, roulant des épaules comme pour presser l'allure, avant de s'effondrer au bout de dix mètres, s'étalant bruyamment dans une flaque d'eau. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois pour se redresser. Son torse comme son dos étaient maculés de sang et de boue et il arborait un masque de stupéfaction abjecte. Sans paraître remarquer Snow, désormais tout proche, il tenta de rebrousser chemin à petits bonds, s'étalant à nouveau malgré ses efforts. Snow réalisa qu'il cherchait à s'envoler, aussi se demanda-t-il s'il avait conscience de son corps de dragon.

Une Noire plantureuse, dotée d'une splendide crinière blonde et vêtue d'un peignoir dont elle enserrait le col sous l'effet du froid, se dirigea vers Snow en faisant un écart pour éviter Jefe. Posant

une main sur le manche de la machette, elle demanda : « C'est toi qui as fait ça ?

— Oui. Avec l'aide de Yara.

— Yara ? Je ne connais pas de Yara.

— La Endriaga.

— La Endriaga ? Mais c'est la femme de Jefe, non ?

— C'était sa captive. Comme vous. »

Tandis que Jefe tentait à nouveau de s'envoler, la femme se tourna vers ses amies pour leur lancer quelques mots en mam – Snow n'en comprit que deux : « La Endriaga. »

L'une d'elles lui répondit dans un cri et elle demanda à Snow si Jefe était mortellement touché.

« Oui, répondit-il. Il a perdu beaucoup de sang, mais peut-être est-il toujours dangereux. »

Elle relaya l'information aux autres, et deux d'entre elles coururent jusqu'au village, sans doute afin de répandre la bonne nouvelle.

Jefe s'effondra une nouvelle fois – il resta un long moment gisant sur le flanc, le souffle court.

Le calme qui s'était emparé de Snow avait évolué en une humeur aussi maussade, aussi atone que le ciel au-dessus de Tres Santos. La chape de nuages flottant sur le village semblait solide, inerte comme une plaque d'armure cabossée, bien que du nord soient accourues des nuées orageuses au ventre noir. Alors que Jefe rassemblait ses forces pour se relever une énième fois, Yara émergea du tunnel en boitillant. Elle rejoignit Snow et regarda Jefe tenter de se ressaisir. Ses yeux étaient mouillés de larmes. Pour elle, songea Snow, c'était comme de découvrir un être jadis plein de promesse, une créature en qui elle avait investi du temps et des efforts désormais réduite à l'état d'épave frappée par la cirrhose, un pauvre hère exhibant sa dégénérescence et sa décrépitude à tous les passants dans l'espoir de recueillir quelques pièces afin de s'acheter une bouteille de tord-boyaux.

La Noire lui donna un coup de coude et lui murmura à l'oreille : « Si ce n'est pas sa femme, pourquoi pleure-t-elle ?

— Elle est restée captive pendant toute sa vie ou presque, répondit Snow. Quand on vit aussi longtemps avec son bourreau, on finit par le plaindre. »

L'autre hocha la tête en entendant ce pieux mensonge, mais il vit qu'elle n'était pas tout à fait convaincue.

De nouvelles femmes rejoignirent le petit groupe, qui compta bientôt une quarantaine de membres. Certaines étaient armées de couteaux de cuisine, d'autres de bâtons et de grosses pierres – une adolescente en pyjama de satin brandissait des sécateurs. Elles convergèrent sur Jefe, vitupérant en chœur sans toutefois oser s'en prendre à lui, craignant encore leur tortionnaire bien qu'il semblât réduit à l'impuissance. À quatre pattes dans une flaque d'eau, la tête basse, maculé d'une boue rougie de sang, les cheveux plaqués sur son crâne, la peau marbrée de plaies et de bosses, des chapelets de glaire écarlate gouttant de ses lèvres, il évoquait un paria, un animal frappé par la rage, terrassé par la fièvre, dont le monde se réduisait à un reflet hideux entrevu dans des eaux boueuses. Snow ne ressentait pour lui ni pitié, ni dégoût, ni colère. S'il éprouvait un quelconque sentiment, c'était la vague réticence d'un fonctionnaire contraint à accomplir une tâche répugnante. Il s'avança d'un pas et plaça la machette sur la nuque de Jefe. Les femmes firent silence et on entendit son souffle catarrheux. Il tenta de relever la tête, qu'il voulût poser une question à Snow ou qu'il ait été alerté par la froideur de la lame, mais soit il manquait de forces, soit il n'avait plus la volonté de découvrir le sort qui l'attendait. Peut-être qu'il le savait et qu'il s'en foutait. Rassemblant ses forces, Snow le frappa avec toute la sauvagerie dont il était capable. La lame s'enfonça dans les chairs, racla l'os, mais ce fut à peine si Jefe réagit : il poussa un vague grognement, tressauta, chancela mais resta droit. Frustré de

n'avoir pas fait le boulot, Snow tira sur son arme, mais la lame semblait coincée. Il planta son pied entre les omoplates de Jefe, tira et dégagea la machette, envoyant sa victime s'étaler dans la flaque d'eau. Un flot de sang coulait de la plaie.

Alors que Snow se préparait à frapper de nouveau, Jefe cracha une bulle dans sa flaque et roula sur lui-même en une répugnante éructation, se retrouvant sur le dos à l'issue d'une impossible torsion – un mouvement d'une telle souplesse que Snow se demanda s'il n'avait pas recouvré ses forces par miracle, comprenant l'instant d'après qu'il ne s'agissait que d'un réflexe reptilien, un ultime sursaut de vitalité, car Jefe évoluait déjà aux portes de la mort. Ses membres se mirent à trembler, à tressaillir, son visage se para d'une horrible vacuité et de sa gorge monta un cliquetis glutineux révulsant, l'effet d'un dysfonctionnement fondamental plutôt qu'une tentative de prise de parole… bien qu'on décelât encore dans ses yeux l'éclat de la haine vénéneuse ayant infecté le monde durant des millénaires.

Les femmes fondirent sur lui, Itzel tout d'abord, armée d'une binette qui découpa dans son torse une sanglante tranchée, puis toutes les autres, qui lui dispensèrent coups de poing et coups de poignard pour se venger de tout ce qu'il leur avait fait subir : viols, tortures, humiliations. Elles convergèrent sur lui, dissimulant à la vue son corps meurtri, se bousculèrent dans leur impatience d'œuvrer à sa destruction, exprimant leur rage et leur plaisir par des cris orgasmiques, jusqu'à ce qu'une aura de chaleur irisée (guère plus impressionnante qu'un trucage dû à un illusionniste de deuxième ordre) monte des éclats d'os et des lambeaux de chair, les obligeant à reculer précipitamment en poussant des glapissements de terreur, maculées comme l'objet de leur haine par des projections de boue et de sang épais, parfois parées de plaies et de bosses infligées durant la mêlée, du fait de leurs sœurs plutôt que de leur proie, et aussi de curieuses brûlures manifestement dues à un étrange charme résultant de la mort de Jefe. Snow leva les yeux vers le ciel, redoutant de voir les nuages émettre une marée de lumière semblable à celle ayant déferlé sur Chajul treize ans auparavant pour marquer la renaissance du dragon – mais il ne se passa rien. Jefe était mort. Définitivement, irrévocablement mort.

Finalement, la doyenne des femmes apporta un bidon d'essence et le vida sur le cadavre désormais méconnaissable, pareil à un plat de viande indigeste que son consommateur aurait recraché faute de pouvoir l'avaler. Elle craqua une allumette, mit le feu à un bout de papier et le laissa choir. Les flammes qu'elle obtint étaient chétives, d'un rouge terne à la lueur du crépuscule, vite éteintes par le vent du nord qui commençait à se lever, porteur de tempête. Une fumée âcre monta du cadavre pour se disperser aussitôt. Toutes les femmes du village étaient là, ainsi que celles de la maison rose, et elles se rassemblèrent bientôt en petits groupes, sombres et silencieuses dans ce lieu miteux, sans gloire, échangeant de temps à autre des murmures censés les rassurer, les réconforter. Lorsque le feu s'éteignit définitivement, certaines regagnèrent leurs pénates, mais d'autres apportèrent de nouveaux bidons d'essence et assistèrent à un nouvel embrasement, agitant parfois les braises afin de ranimer la flamme, supervisant ici l'immolation d'un bout d'intestin, là la consumation d'un cartilage. Le ciel s'assombrit. Des gouttes de pluie froide se mirent à tomber, mais les femmes se contentèrent de se couvrir la tête d'un châle, telles des nonnes célébrant un rituel violent, et restèrent à leur poste jusqu'à ce que le vent vire à la tempête, les imprégnant du parfum du carnage, et qu'il ne subsiste plus du dragon Griaule et de son avatar humain que des éclats d'os calcinés qu'elles collecteraient par la suite pour les broyer en vue d'un souper mystique, ainsi qu'un résidu de cendres impossible à distinguer de la poussière qui tombait sur ces collines depuis l'aube des temps, lorsque le ciel s'embrasait des feux de la Création.

VI.

Il pleuvait à verse lorsqu'ils quittèrent Tres Santos en fin d'après-midi, filant vers Nebaj et vers le nord dans l'un des pick-up jaunes. Les femmes du village n'avaient pas souhaité les voir participer à leur célébration. Elles espéraient un rapide retour à la normale, à leurs traditions, et, en dépit des services rendus, elles n'éprouvaient que dédain pour Snow et Yara, ne disposant d'aucune place chez elles pour un gringo et sa femme estropiée. Quant à Snow, il n'avait aucune envie de s'attarder plus que nécessaire. Ces femmes, soupçonnait-il, se livreraient éternellement à leur exorcisme, que ce soit en rêve ou dans le cadre d'une cérémonie à définir. Si jamais elles se mariaient, leurs époux pourraient s'estimer heureux de survivre à une telle passion.

Yara n'avait quasiment rien dit depuis la mort de Jefe, et son mutisme se prolongeait. Pendant que Snow négociait les innombrables ornières de la piste, jouant avec le levier de vitesse pour assurer la traction des pneus, elle ne cessait de se frotter les jambes, ne lui dispensant ni conseils ni commentaires. À vrai dire, il n'aurait pas su quoi lui répondre, concentré qu'il était sur la pluie qui bombardait le pare-brise et sur la falaise qui béait à droite de l'étroite piste. Ils avaient parcouru la moitié du chemin lorsque la tempête se déchaîna. Dans cette région, on ne l'aurait jugée ni trop longue ni trop éprouvante : elle n'avait rien de remarquable, en dépit des coups de foudre répétés qui illuminaient la forêt de pins, parant ceux-ci d'un blanc cadavérique et les enveloppant d'une brume électrique aux nuances purpurines leur conférant l'allure de reliques ardentes, autant de charmes censés éloigner quelque prédateur spectral. Mais Snow se résigna néanmoins à couper le moteur et à stopper les essuie-glaces. Il baissa une vitre pour chasser la buée née de leur souffle. La pluie se déversait en épaisses cascades grises, tambourinait sur le toit à les rendre sourds. Il aurait voulu parler à Yara, mais il se félicitait à présent que la tempête l'en empêche, ce son et lumière en folie, car ils avaient bien trop de choses à digérer, à résoudre, avant de pouvoir discuter de ce qui s'était passé et de ce qui les attendait ensuite. Pourtant, rester ici sans bouger, enkystés dans cet habitacle étouffant, coupés du monde, entourés d'esprits réels et irréels, séparés l'un de l'autre par le silence, un levier de vitesse et un accoudoir conçu pour ranger boissons et cartes routières… ça n'avait rien d'une solution satisfaisante, loin de là. Il commença à tirer des plans sur la comète, se demandant comment ils feraient pour franchir la frontière, où ils iraient vivre, comment il gérerait une femme aussi cabossée que l'était Yara – autant de questions pratiques et de considérations gênantes qui ne manqueraient pas de ronger le lien qu'ils venaient de reforger, un lien déjà rompu par le passé. Il regrettait d'entretenir des pensées aussi amères, mais elles participaient de son essence même : il avait trop longtemps entretenu l'idée qu'un amour né de l'illusion était condamné d'avance et le principe voulant que toute vérité puisse être distordue pour devenir mensonge. Toutes les épreuves qu'ils avaient traversées, tous les sentiments qu'ils avaient éprouvés finiraient un jour réduits à la condition de banales histoires, avec des héros redevenus simples personnages, des hauts faits ramenés au rang d'actes ordinaires, des histoires si dégradées, si usées par la répétition, que tout se passerait comme si rien ne leur était jamais arrivé – en dépit de leur quête d'amour et de rédemption, des souffrances et des chagrins qu'ils avaient surmontés, du mystère et de la mort qu'ils avaient affrontés.

La pluie diminua d'intensité et la tempête se déplaça vers la plaine. Snow démarra le moteur. Yara tendit une main vers lui et il lui réchauffa les doigts. Il émanait d'elle une sérénité qui lui demeurait impénétrable. Sans doute puisait-elle sa force à une essence féminine secrète qui lui restait inaccessible, mais il sentit en lui un frémissement né de son sourire et comprit alors la pleine mesure

de ce qu'ils avaient accompli ensemble : la destruction d'un monstre, le meurtre d'une créature censément immortelle. Et bien que cela allât à l'encontre de son nihilisme de naguère, il se soumit à la foi et décida de croire… à l'alchimie, au mariage des âmes, à l'accomplissement et à la noblesse du devoir, et il crut alors que jamais il ne lui faillirait, que jamais elle ne lui faillirait.

La radio crachait ses parasites, les *salseros* protestaient contre l'injustice, les divas pop célébraient les futilités. D'une petite voix, Yara reprit les refrains des chansons qu'elle connaissait, et ils parlèrent de choses et d'autres, de leurs groupes préférés, des films les plus nuls qu'ils aient jamais vus, se touchant fréquemment pour réaffirmer leur lien, car ils formaient désormais leur propre patrie. Une fois sur l'autoroute, ils firent silence tous les deux, Yara contemplant le paysage au-dehors et Snow se concentrant sur la circulation, chacun restant seul avec ses pensées, s'efforçant d'ignorer les éclats de doute et de terreur qui leur parvenaient depuis les ténèbres, aussi nets, aussi distincts à leurs yeux que la station-service-hôtel-bordel où ils s'arrêtèrent pour faire le plein – un bâtiment bas et laid, baigné dans une lumière jaune citron, tel le quartier général des forces du mal, gardé par six femmes en microjupe qui remuaient des hanches et se dépoitraillaient pour aguicher les automobilistes, surveillées dans l'ombre par un diable aux dents en or qui faisait les cent pas en fumant cigarette sur cigarette, maudissant les voitures, les femmes, maudissant tout le monde, un maquereau pour l'Apocalypse. De jeunes soldats ivres, des Indiens armés d'AK-47, traînaient devant le hall et tourmentaient les passants. Comme par jeu, l'un d'eux souleva la jupe de Yara avec le canon de son arme… pour la laisser retomber dès qu'il aperçut ses jambes marbrées d'écailles, se signant et allant aussitôt alerter ses camarades. Snow s'empressa de redémarrer avant qu'ils aient eu le temps de décider d'y voir de plus près. Par la suite, ils ne roulèrent plus que sur des routes de campagne, des autoroutes nimbées de bleu et des pistes non cartographiées, filant vers le nord-ouest au sein d'un monde ordinaire, peuplé de monstres et de tentations ordinaires, traversant des villes dont la seule raison d'être était le refus de la mort, se dirigeant vers une contrée de ventes marathon et d'enchantements cyniques, de danseuses contre le cancer et de contes de bonne femme élevés au statut de doctrines politiques, sans rien pour les sustenter, rien de certain à tout le moins, hormis la force de leurs imperfections et un espoir renaissant en leur cœur tel un dragon, tandis que derrière eux le vieux monde tremblait et que la lumière s'embrasait en rugissant.

Postface

L'Homme qui peignit le dragon Griaule

L'idée de Griaule m'est venue alors que je cherchais désespérément un sujet de nouvelle pour soumettre à l'atelier d'écriture Clarion auquel je participais. Je suis allé me balader sur le campus de la Michigan State University, je me suis assis sous un arbre et j'ai fumé un joint pour m'exciter les neurones. Puis j'ai attrapé mon carnet de notes où j'ai écrit les mots suivants : « dragon énorme ». J'étais vraiment fier de moi. Les trucs énormes, c'est cool, *me disais-je.*

L'idée d'un gigantesque dragon paralysé, long de quinze cents mètres et haut de deux cents, dominant le monde qui l'entoure grâce à ses pouvoirs mentaux, un monstre vicieux irradiant ses pensées vengeresses et faisant de nous les jouets de sa volonté… voilà qui m'apparaissait comme une métaphore appropriée pour l'administration Reagan, qui s'affairait alors à proclamer qu'un jour nouveau se levait sur notre patrie, à dévaster l'Amérique centrale et à réduire en pièces notre constitution. Cela explique le contenu politique qu'on pourra lire en filigrane dans ces récits. Dans un sens, le cycle de Griaule tourne autour de deux bestioles, un dragon et un président mentalement handicapé dont l'avatar est un monstre immortel… ou vice versa.

J'ignore pour quelle raison je n'ai cessé par la suite de revenir à Griaule. En règle générale, je déteste de tout mon cœur les elfes, les sorciers, les changelins et les dragons. Peut-être est-ce parce que j'ai vu un jour une liste de dragons de fiction classés par ordre de taille, avec le mien en tête de liste. Ça m'a donné l'idée de booster ma carrière en me consacrant à toutes sortes de créatures énormes. Une taupe gigantesque, un puceron gros comme une planète, un mouton gargantuesque, et cætera. *Fort heureusement, je n'ai jamais exploité cette idée.*

Lorsque je suis rentré chez moi, à Ann Arbor, j'ai demandé à James Wolf, mon beau-frère, guitariste de mon groupe rock et artiste de talent, de me dessiner le dragon que j'avais imaginé – je voulais pouvoir méditer sur une œuvre d'art pendant que je composais mon récit. Je m'attendais à une esquisse grossière, mais James m'a offert une série d'aquarelles sur papier bible, qui formaient une fois assemblées une fresque de deux mètres cinquante de large sur un mètre de haut, et où il avait restitué tous les détails de mon concept de base – tours de levage, cuves d'ébullition, et cætera. *J'ai fait de mon mieux pour ne pas abîmer cette œuvre, mais elle était bien trop fragile et j'ai fini par la jeter. Bref, j'ai passé un an à contempler cette fresque , tout en souffrant d'une histoire d'amour triste à en pleurer, laquelle m'a donné le noyau émotionnel dont j'avais besoin, et j'ai fini par coucher tout ça sur le papier.*

La Fille du chasseur d'écailles

La genèse de cette histoire est la question suivante : et si Griaule était infesté de parasites ? Une idée des plus intéressantes, qui me donnait une excuse pour rédiger un exposé taxonomique sur l'anatomie de mon dragon, un sujet qui aurait sans doute nécessité une approche plus romanesque. D'ailleurs, « La Fille du chasseur d'écailles » *devait à l'origine être intégrée dans un roman, ou plutôt dans un cycle de récits reliés les uns aux autres par des extraits d'œuvres fictives consacrées à Griaule, mais j'ai vite compris que je n'avais aucune envie de lire de tels textes, sans parler de les rédiger.*

J'ai écrit ce récit durant une période assez pénible. Ma mère était mourante et je logeais dans son minuscule studio d'Ormond Beach pour prendre soin d'elle, devoir éprouvant s'il en fut. Le complexe multisalles le plus proche ne proposait aucun film à mon goût (Yentl *y avait tenu l'affiche pendant plus d'un an). Je n'avais aucun ami dans le coin – le plus jeune des voisins de ma mère était mon aîné de trente ans –, je n'avais pas un sou en poche, je n'avais pas de bagnole et le seul refuge se présentant à moi était le restaurant Denny's du quartier. J'ai donc décidé d'écrire une histoire optimiste (à tout le moins selon ma conception des choses), un récit de pure évasion comme je n'en aurais jamais commis en temps ordinaire.*

J'en ai composé le premier jet tout en sirotant du café au Denny's, en général avant l'aube, procédant par rafales de quinze à vingt minutes, à l'issue desquelles j'allais voir comment se portait ma mère. Si je me fie à mes observations, les gens heureux ne fréquentent guère Denny's à trois heures du matin. La plupart de ceux qui faisaient bonne figure étaient des poivrots, dont le bonheur ne pouvait qu'être éphémère, le reste de la population se partageant entre solitaires, drogués, insomniaques, putes, flics, parieurs lessivés par les courses de lévriers et paumés de toute sorte.

La vedette de cette tranche horaire était Fred le cuistot, un type brun et baraqué qui avait à peu près mon âge et ne cessait de lancer des vannes depuis sa cuisine, poursuivant avec les habitués un dialogue sardonique de longue haleine. Quand les flics débarquaient pour commander des plats à emporter, il se mettait à imiter leurs appels radio, faisant montre d'une telle habileté – parasites, voix de fausset, on s'y serait cru – que les pandores sautaient sur leur talkie-walkie en l'entendant. Une nuit, deux d'entre eux sont allés lui passer un savon aux cuisines. Il a cessé son petit numéro et, conséquence probable de cette atteinte à son style de comique, ses reparties sont devenues de plus en plus amères, de plus en plus agressives. Comme il s'en prenait aux clients, il n'a pas tardé à se faire licencier. Deux ou trois mois plus tard, on le réembauchait suite à une dépression nerveuse et un séjour en institution spécialisée – c'est du moins ce qu'on m'a dit. Quoi qu'il en soit, il avait perdu son talent. Ses blagues ne déclenchaient plus que des sourires polis et il dispensait des conseils appris en thérapie de groupe qui étaient diversement appréciés.

Le monde de Denny's est devenu mon monde et, tandis que des tragédies comme celle de Fred (plutôt futiles comparées à la mienne) se déroulaient autour de moi, je dessinais des têtes de dragon sur les serviettes en papier, je gribouillais sur mon carnet de notes, je faisais du gringue aux serveuses et je m'efforçais de vivre sous la lumière jaunâtre des néons – le genre de lumière qu'aurait émise une lanterne vétuste et craquelée illuminant une fissure dans un boyau étroit au sein des profondeurs de la masse de Griaule.

Le Père des pierres

Je ne me rappelle pas grand-chose de la conception de ce récit, en grande partie parce que je l'ai écrit sous l'influence du quartier où je vivais alors. Ça se passait au milieu des années 80, à Staten Island, et plus précisément à Georgetown, tout près de la gare maritime, dans Westervelt Avenue, une rue aspirant à devenir un royaume du crime et où l'on trouvait en vrac des dealers, des putes, des monstres à la petite semaine, quelques âmes vaillantes se considérant comme l'avant-garde de la rénovation urbaine et capables de vous parler de béton armé pendant des heures, plus, bizarrement, une poignée de ressortissants du milieu de la SF et du fantastique : Craig Spector, l'écrivain d'horreur, *Beth Meacham et Tappan King (respectivement employés à l'époque de Berkley Books et de* Twilight Zone Magazine), *Maureen McHugh et moi-même, tous demeurant dans le même pâté de maisons ou quasiment.*

À deux portes de chez moi était sis un repaire de dealers, à la cour envahie de chaises longues et de pièces détachées de moto, placé sous l'autorité de Nicky, un faux rasta de Brooklyn qui bénéficiait de la protection des flics auxquels il avait dénoncé un confrère plus haut placé que lui. Tous les matins, les lycéens venaient chercher leur dose de crack, et on voyait de temps en temps passer des flics auxquels Nicky – généreux de nature – ne manquait jamais de rendre leur salut. Il dirigeait en outre une flotte de taxis clandestins ainsi qu'un cheptel de putes bossant dans les épaves automobiles de New York Bay et passant leurs nuits à s'engueuler devant chez moi. Des dealers attifés de tee-shirts proclamant « Non à la drogue » glapissaient sous mes fenêtres à toute heure de la journée. J'ai passé des mois à écrire un roman intitulé Kingsley's Labyrinth, *auquel j'ai mis un terme quand je me suis rendu compte que j'avais rempli onze carnets de notes de lignes indéchiffrables évoquant un sismogramme, et à traîner avec des types que j'aurais pris soin d'éviter en temps normal – des Cubains armés d'Uzi, par exemple. On entendait souvent des détonations, et le matin, quand je sortais de chez moi, je ne manquais jamais d'écraser les fioles de crack vides jonchant le trottoir – on eût dit qu'une grêle de verre était tombée pendant la nuit.*

Je n'arrêtais pas d'engueuler ma voisine du dessous, une superbe trans noire du nom de Renée, qui insistait pour jouer des albums de Connie Francis à fond la caisse sous la fenêtre de ma chambre à six heures du matin, mais ce problème fut réglé le jour où quelqu'un lui trancha la gorge, brisa ses 33 tours en mille morceaux, réduisit en lambeaux ses jolis chemisiers et versa de l'eau de Javel dans son aquarium. Cette tragédie et d'autres du même tonneau finirent par m'obséder, et je suis devenu de plus en plus paranoïaque. Une fois par mois, Ed Koch, le maire de New York à l'époque, raflait les SDF les plus dérangés de sa circonscription pour les embarquer la nuit venue sur un ferry à destination de Staten Island – sa façon à lui de nettoyer la ville. Le lendemain matin, on découvrait dans nos rues un nouveau contingent de schizophrènes communiquant par télépathie avec la CIA ou les extraterrestres, quand ils ne téléphonaient pas au paradis dans les cabines payantes. La plupart d'entre eux finissaient par regagner Manhattan, mais quelques-uns s'incrustaient chez nous ; parmi eux figurait un type qu'une bonne âme avait recueilli chez lui et qui a passé plusieurs mois à construire la réplique criante de vérité d'une chaise électrique, qu'il sortait le jour du 4-Juillet pour la planter sur le rond-point de Victory Boulevard, après quoi il se sanglait dessus et souriait aux banlieusards. À ma connaissance, personne n'a jamais cherché à l'en empêcher – on eût dit que les autorités considéraient son geste comme un commentaire pertinent. Quant à moi, je sortais avec une femme d'affaires qui m'avait

semblé de prime abord parfaitement équilibrée mais qui, au bout de trois semaines, s'est mise à entrer par effraction chez moi pour nettoyer les lieux et a fini par m'annoncer qu'elle était une ninja capable de déclencher un incendie par la seule force du regard. Notre histoire n'a pas duré. Dans l'état mental qui était le mien, je ne voulais pas d'une compagne capable de m'incinérer par pur caprice.

C'était le bon temps.

Au milieu de tout ce bordel, j'ai retrouvé mon dragon, mais il m'a semblé bien banal comparé au film de gangsters fantasmé dans lequel je vivais.

La Maison du Menteur

J'ai passé le plus clair des années 2000 à Vancouver (Washington), une ville-dortoir des faubourgs de Portland (Oregon), une gigantesque galerie commerciale où grouille une foule de consommateurs anonymes et laids friands de hot-dogs et de téléréalité. Telle fut du moins mon impression initiale, car vu que j'ai grandi dans une banlieue et me suis immergé dans ses fluides insipides, j'ai tendance à détester les endroits de ce genre. Toutefois, je suis par ailleurs persuadé que l'espèce humaine ne présente guère de variations en matière d'intelligence, que le fossé séparant Einstein d'un débile profond est bien moins large que nous ne le pensons, et qu'une personne ayant l'apparence d'un crétin incapable d'aligner deux mots de suite a bien souvent une vie intérieure aussi riche, aussi complexe, aussi excentrique qu'un prétendu génie. À l'époque de sa sortie, « La Maison du Menteur » *s'est vu critiquer pour son protagoniste primaire par ses actes mais fort lettré dans ses pensées. Ce reproche est peut-être mérité, mais un tel parti pris narratif n'est pas sans précédent – on trouve quantité de narrateurs de ce type dans la littérature et, en ce qui me concerne, j'ai connu plein de gens qui, n'ayant reçu aucune éducation, étaient incapables de parler un langage châtié mais maîtrisaient d'autres moyens d'expression tout aussi sophistiqués et possédaient une conscience aiguë du monde qui les entourait. Disons pour conclure que j'ai façonné mon personnage à partir des gens qui m'entouraient. On peut le considérer, je suppose, comme la personnification de la ville de Vancouver.*

Même un dragon paralysé doit changer et évoluer, et j'ai décidé, alors même que j'avais entamé ce récit, que Griaule aurait envie de se reproduire – mais comment allait-il s'y prendre ? J'ai supposé que cette envie lui était dictée par l'instinct, par le besoin d'avoir un héritier, mais peut-être aurais-je dû réfléchir sérieusement à la question avant de poursuivre ma tâche, car, quelques années plus tard, il m'est venu une idée qui m'aurait permis de faciliter la transition avec le dernier récit du cycle. J'ai été tenté de réécrire celui-ci afin d'introduire ce nouvel élément, mais j'ai fini par y renoncer, décidant qu'il serait plus honnête et plus édifiant de le garder tel quel afin de faire ressortir mon évolution en tant qu'écrivain.

D'un autre côté, je suis peut-être trop flemmard.

L’Écaille de Taborin

Ce récit constitue une tentative prématurée de tuer Griaule, mais l’ennui avec ces histoires, c’est que chacune d’elles semble engendrer une myriade de possibilités… et même la dernière, en particulier *la dernière, m’a paru contenir en germe une histoire supplémentaire. Comme si ce satané dragon refusait de mourir et me suppliait de l’épargner en me soumettant des idées plus tentantes les unes que les autres. Je pense à présent que je n’en aurai jamais fini avec Griaule.*

Quand j’ai commencé à rédiger cette postface, je souffrais d’une grippe carabinée et n’avais aucune idée de ce que j’allais pouvoir raconter… mais il m’est bientôt apparu que son fil rouge était la relation entre l’écrivain et son environnement. Malheureusement, en ce qui concerne « L’Écaille de Taborin », *je n’ai strictement rien à dire sur ce sujet. Lorsque je l’ai écrit, je demeurais à Portland (Oregon), où je vis encore aujourd’hui. Je menais une vie tranquille, sans trop de galères, et cette histoire s’est quasiment écrite toute seule. La seule chose un tant soit peu intéressante que je pourrais évoquer à propos de sa genèse, c’est l’homme qui m’a inspiré le personnage de George : un punk-rocker que j’ai bien connu du temps où je vivais à New York et qui gagnait sa vie en hantant les vide-greniers, où il achetait des objets de collection pour les revendre avec un joli bénéfice. Je l’ai trouvé fichtrement organisé pour un type qui, la nuit venue , se coiffait comme un pétard, poussait des hurlements démoniaques dans son micro et crachait en l’air en se débrouillant pour que le glaviot lui retombe sur la gueule. Sans doute que je ressemble de plus en plus à ces écrivains qui ont une vraie maison et un vrai bureau, qui n’ont pas pour habitude de semer leurs objets personnels dans des box de rangement dispersés dans tout le pays – je redoute de découvrir un jour mes biens sur le petit écran, dans ce show de téléréalité particulièrement crétin dont les candidats écument les ventes aux enchères de box abandonnés : je vois déjà l’heureux lauréat inventorier le contenu de mes cartons, regardant d’un œil perplexe un Hugo ou un World Fantasy Award, se demandant quel genre de paumé peut ranger des paquets de cigarettes vides dans un carton contenant du linge sale et des livres raturés.*

Il faut de tout pour faire un monde, je crois bien.

Le Crâne

Un soir, je jouais au pachinko *dans une salle d'arcade bondée de l'Avenida Seis, à Ciudad de Guatemala, et, fidèle à mes habitudes, j'étais tellement concentré que j'ai perdu de vue ce qui se passait autour de moi. Quand j'ai émergé, ce fut pour découvrir que la salle était déserte et le propriétaire prêt à baisser le rideau, mais aussi qu'il n'y avait plus personne dans la rue, hormis quelques piétons à l'air terrorisé qui semblaient fuir vers un abri quelconque ; l'Avenida Seis, à l'instar de Broadway, ne dormait jamais, et j'ai compris qu'il avait dû se passer quelque chose de grave. (Ainsi que je l'ai appris par la suite, un groupe d'étudiants gauchistes et d'activistes indiens s'était emparé de l'ambassade d'Espagne, où l'on donnait une réception en l'honneur d'un ex-président du Guatemala, et le retenait en otage ainsi que tout le personnel afin de provoquer des négociations en vue d'une réforme agraire.) Je suis parti en courant vers mon hôtel, croisant sur ma route quantité de véhicules militaires (des Jeeps, mais aussi des blindés), désertant bientôt les artères en faveur des petites rues… mais mon hôtel n'était pas tout près et, en bon gringo paranoïaque que j'étais, je redoutais d'être arrêté et passé à tabac, voire pire encore, et lorsque j'ai vu un homme s'engouffrer dans une porte dérobée, je l'ai suivi sans hésitation, pour échouer dans une boîte gay. Outre la foule de charmants jeunes hommes alignés devant le comptoir ; j'ai remarqué plusieurs douzaines de femmes séduisantes attablées dans la salle. Tout ce petit monde faisait la fête comme si de rien n'était et je suis resté là pendant plusieurs heures, dans une sécurité relative ; le barman m'a appris que les femmes présentes dans la salle étaient des « loritas » (c'est-à-dire des perruches), des représentantes de la classe supérieure cultivant la vulgarité comme une armure les protégeant du réel, et que leur présence protégeait les gays de toute persécution. Si je le souhaitais, a-t-il ajouté, je n'aurais aucun mal à me trouver une amante dans le lot – elles étaient toutes volages, sans exception – mais c'était plutôt risqué vu que leurs maris et leurs amants étaient des fascistes ou des militaires.*

Si les étudiants et les Indiens s'étaient emparés de l'ambassade d'Espagne, c'était parce que les grands propriétaires fonciers du nord du pays, ayant découvert que certaines tribus indiennes avaient vécu assez longtemps sur leurs terres pour pouvoir en revendiquer la propriété, avaient préféré se dispenser d'un procès, qu'ils auraient très certainement perdu, pour demander aux militaires de les massacrer jusqu'au dernier et de détruire leurs villages. D'où la nécessité d'une réforme agraire, on le comprend aisément. Plutôt que de négocier, le gouvernement a préféré bombarder l'ambassade quelques heures plus tard, tuant tous ses occupants, y compris l'ambassadeur et l'ancien président, et soumettant la capitale à un blocus d'une semaine, allant jusqu'à fermer l'aéroport et brûler tous les autocars qui tentaient d'entrer dans la ville ou d'en sortir – bref, une démonstration de puissance. Ce fut une période extrêmement tendue, durant laquelle on sursautait au moindre bruit suspect et où les militaires étaient présents à tous les coins de rue ou presque, de jour comme de nuit. J'avais prévu de partir le lendemain pour le Honduras, et, comme cela m'était interdit, j'ai passé pas mal de soirées dans cette fameuse boîte gay. Quoique moins hardi que mon personnage en matière d'aventures amoureuses, j'ai pas mal discuté avec certaines « loritas », et ces conversations m'ont servi à construire le personnage de Luisa Bazan et à agencer une partie cruciale de mon récit.

De tous les textes que j'ai consacrés à Griaule, celui-ci est le plus ancré dans ma vie personnelle et dans la réalité politique de l'Amérique centrale, une région du globe où j'ai passé

beaucoup de temps. Le Temalagua est, bien entendu, une anagramme du Guatemala, et le Parti de la Violence Organisée a bel et bien existé, et il montait en puissance lors de mon premier séjour dans ce pays. Je pourrais relever une douzaine de points communs entre cette fiction et mes aventures vécues, mais ce serait pousser le bouchon un peu loin. Le plus important, du moins à mes yeux, c'est qu'en écrivant « Le Crâne » *je suis revenu à mes motivations initiales en ce qui concerne Griaule, et si je dois consacrer d'autres textes au dragon et à son monde, je pense qu'ils se focaliseront sur mon thème central, celui d'un fantasme politique, bien plus en tout cas que ceux qui les auront précédés.*

Lucius Shepard
14 juillet 2011

ISBN : 978-2-84344-106-6
Dépôt légal : à parution
Numéro d'impression : 25423
Cet ouvrage, le 164e des éditions du Bélial', est le premier de la collection « Kvasar »
(tirage initial : 3300 exemplaires), et a été achevé d'imprimer en septembre 2011
par EMD, SAS, 53110 Lassay-les-Châteaux
Imprimé en France (sol-3) !

4ème de couverture

« En 1853, dans un lointain pays du Sud, en un monde séparé du nôtre par la plus infime marge de possibilité, la vallée de Carbonales, une région fertile entourant la cité de Teocinte et réputée pour sa production d'argent, d'acajou et d'indigo, était placée sous la domination d'un dragon nommé Griaule. Il y avait d'autres dragons en ce temps-là, vivant pour la plupart sur des îlots rocheux à l'ouest de la Patagonie – de minuscules créatures irascibles, dont la plus grande avait à peine la taille d'une alouette. Mais Griaule était l'une des Bêtes géantes qui avaient régné sur un âge antique. Au fil des siècles, il avait grandi jusqu'à mesurer sept cent cinquante pieds au garrot et plus de six mille pieds de la queue au museau… »

Lucius Shepard publie « L'Homme qui peignit le dragon Griaule » en 1984, récit qui introduit l'univers de Griaule, un monde préindustriel dans lequel un dragon titanesque a été pétrifié par un puissant sorcier voilà plusieurs millénaires. Depuis ces temps reculés, la créature s'est « intégrée » au paysage, devenant à elle seule une chaîne de montagnes chargée de végétation à l'ombre de laquelle s'est développée la ville de Teocinte. Mais si le monstre ne bouge plus, il n'en est pas mort pour autant. Ainsi Griaule continue-t-il d'instiller sa néfaste influence, une insidieuse corruption qui s'attaque aussi bien aux hommes qu'à la nature… Car Griaule poursuit un but. Inavoué et inavouable…

Ce texte initial remporte un tel succès que Lucius Shepard va développer au fil des ans l'univers de Griaule dans cinq autres très longs récits, tous inédits en français, l'ensemble constituant le grand œuvre de son auteur, une manière de méta roman sidérant de maturité et sans équivalent dans le champ littéraire de la fantasy, réuni ici pour la première fois en exclusivité mondiale.

---

[1] Le dragon long d'un mille, paralysé par le charme d'un sorcier, à proximité duquel s'étendait la ville de Teocinte.

[2] Des fragments de ce ciel, en fait des écailles provenant du dragon, tombaient parfois sur les toits en contrebas, écrasant les maisons et augmentant considérablement la valeur de leurs terrains, car il était alors peu probable que ceux-ci subissent de nouveau semblable catastrophe.

[3] Au fil des siècles, à en croire la légende, nombre de personnes étaient venues des quatre coins du monde pour déposer des offrandes à Griaule, que des hommes et des créatures placés sous son emprise transportaient dans une cachette connue de lui seul (il prenait soin de l'effacer de l'esprit de ses suppôts). Selon certains, l'ensemble constituait un trésor proprement fabuleux ; d'autres affirmaient que celui-ci relevait de l'invention pure.

[4] Cela n'est exact que pour les dragons originaires de cette région. Sous d'autres climats, on trouve des espèces de bien d'autres couleurs, des dragons des neiges de l'Antarctique, aux écailles couleur d'ivoire, aux spécimens qui demeuraient jadis dans les terres désolées au nord du lac Baïkal, et dont l'or rouge virait à un bronze délicat à l'approche de la maturité.

[5] Le processus qui aboutit censément à la mort de Griaule dura plus de trente ans et mit en œuvre l'application sur son flanc de peintures à base de plomb et d'arsenic. La confection de ces peintures entraîna la destruction de la forêt tropicale de Carbonales (d'importantes quantités de bois étant nécessaires au réchauffement des cuves d'ébullition) et affecta l'économie à un point tel que Teocinte dut guerroyer contre les Cités-États voisines afin de se renflouer.

[6] Cele Van Alstyne, de Port-Chantay, qui avait acquis les droits sur le cœur de Griaule, d'un poids estimé à neuf millions de livres, attaqua le conseil municipal en justice tant elle désespérait de relancer son entreprise pharmaceutique en difficulté. Elle reçut le soutien d'un groupe de spéculateurs qui avait acheté le squelette, d'un poids estimé à cent soixante millions de livres (exception faite du crâne, vendu au souverain du Temalagua voisin) dans l'intention d'en exporter les éléments à l'étranger où ils seraient vendus comme charmes, souvenirs et panacées contre l'impuissance, ainsi que celui d'un consortium qui s'était porté acquéreur de la peau, d'un poids évalué à deux cent vingt millions de livres (à l'exception de la fresque, destinée au Musée Cattanay). Les avocats du conseil municipal firent traîner la procédure, affirmant que les plaintes étaient sans fondement puisque rien ne permettait de prouver la mort du dragon de façon irréfutable.

[7] Elle avait adopté ce *nom d'amour* après que George se fut déclaré mécontent de son choix initial, à savoir Ursula, et qu'une discussion serrée eut abouti à la sélection suivante : Otile, Amaryllis et Sylvia. Il s'était arrêté sur ce dernier nom car il lui rappelait la

femme d'un épicier de Port-Chantay qui avait séduit son regard et qui était originaire du Sud, comme « Sylvia » prétendait l'être.

[8] Ce passage est extrait de la préface de *Griaule incarné*, par Richard Rossacher. Alors qu'il étudiait le sang de Griaule, ce jeune docteur en médecine produisit à partir de lui un puissant narcotique qui plongea dans l'assuétude une portion substantielle de la population du littoral temalaguéen. Après avoir eu une sorte d'épiphanie, Rossacher devint en quelque sorte l'évangéliste du dragon et passa les dernières années de sa vie à prêcher le culte de Griaule.

[9] Bien que l'hypothèse la plus probable fût celle d'une faille temporelle ou dimensionnelle, George souscrivait à la théorie avancée par Peri Haukkola, titulaire de la chaire de philosophie Carbajal à l'université d'Helvétie. Selon Haukkola, une personne soumise à un stress extrême est capable d'altérer l'univers et même de créer une réalité de poche, et George supposait que le paysage relativement vide au sein duquel ils évoluaient constituait une réalité de ce type engendrée par la crise d'identité dont Sylvia avait avoué souffrir.

[10] Loin d'être naturel, cet amphithéâtre avait été creusé dans une colline pendant que George et Sylvia étaient absents de Teocinte (une absence qui se mesurait en années et non en mois, ainsi qu'ils finirent par le comprendre), et ce afin d'accueillir le public d'un spectacle son et lumière. Celui-ci n'eut jamais lieu, bien qu'on ait procédé à l'installation des lumières et de la fosse d'orchestre, et certains ont émis l'hypothèse que la décision de l'aménager ne résultait pas d'une réunion du conseil municipal, comme le pensait le *vulgum pecus*, mais bien d'un agencement plus subtil dont le penchant pour l'ironie n'avait pas échappé aux historiens de la cité, et l'on était d'avis que le public recherché n'était pas composé de touristes mais bien des individus qui le composaient ce jour-là, après que George, Sylvia et Peony eurent été obligés de fuir leur campement.

[11] Parasites propres à Griaule. Si les siffleurs étaient relativement inoffensifs, les pelliculs, des êtres mimétiques capables de se faire passer pour des écailles, exsudaient un poison épidermique qui s'était révélé mortel pour d'innombrables chasseurs d'écailles imprudents.

[12] Ce bruit fit plusieurs milliers de morts et de blessés, en grande partie à cause des explosions de vitres. Près de la moitié de la population de la ville souffrit par la suite de divers types de déficience auditive.

[13] Bien qu'il n'ait pas prédit le réveil de Griaule, Cattanay avait affirmé aux pères de la cité que les poisons contenus dans la peinture s'insinueraient dans son organisme et affaibliraient son squelette jusqu'à ce que, incapable de supporter son propre poids, il s'effondre « comme une grange rongée par la pourriture ».

[14] *Expectation* signifie en anglais « attente » ou « espoir ». *(N.d.T.)*

[15] Anthony Robbins et Phil McGraw, auteurs de livres sur le développement personnel et animateurs de shows télévisés sur ce thème. *(N.d.T.)*